

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 4^e de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 39, au 3^{me}.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

A NOS ABONNÉS.

Tout abonné qui recevra le numéro actuel, au lieu de le renvoyer en mettant le mot *reversé* au dos de la bande, sera considéré comme réabonné.

Les paiements doivent se faire en mandats sur la poste, ou en bons à vue sur la ville de Lyon, et à l'ordre de M. Edoux, directeur. Quant aux personnes qui désireraient nous adresser le prix de leur abonnement en timbres-poste, elles sont priées, comme compensation de la perte subie par l'administration pour l'échange de ces timbres contre espèces, d'ajouter à leur envoi, pour six mois d'abonnement, un timbre de 20 cent., et pour l'année entière, deux de 20 c.

— C'est donc aujourd'hui que notre Journal commence sa deuxième année. Il est d'usage, en pareil cas, de jeter un coup-d'œil en arrière et de résumer ce qui s'est dit ou fait durant la période parcourue. Mais *la Vérité* ayant toujours tenu ses lecteurs au courant des événements, craindrait de se répéter sans aucune nécessité. Profitons seulement de l'occasion pour remercier tous ceux qui nous lisent d'habitude, de la constante sympathie qu'ils ont bien voulu nous témoigner, et prions-les de ne jamais nous la retirer. D'ailleurs, notre unique but est celui-ci : attirer au Spiritisme, et par conséquent à Dieu, le plus grand nombre de matérialistes, de sceptiques, de douteurs et d'indifférents. Et *la Vérité*, soutenue par les adeptes, aidée par des hommes tels que Philaléthès, Hilaire, Barrillot, etc., et assistée par les grands Esprits, ne perd pas l'espoir, dans sa nouvelle et seconde campagne, de grossir encore nos rangs de nombreux et nouveaux frères.

E. E.

INFLUENCE DU SPIRITISME SUR LES PROGRÈS DE L'HUMANITÉ.

(4^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

Nos lecteurs doivent bien se persuader qu'un livre complet sur la seule matière que nous traitons, devrait prendre plusieurs volumes. Nous ne traçons donc que les simples linéaments du sujet, et nous les esquissons à grands traits. Le livre sera fait, quand il le faudra, ou par l'un ou par l'autre. Cela dit, continuons :

Une science qui se lie à la philosophie morale pratique est

celle d'enseigner et d'élever les hommes, la *pédagogie*. La nouvelle doctrine du Spiritisme la changera du tout au tout.

Il y a un an, la Société d'éducation, dont le siège est à Lyon, entendait, dans trois séances consécutives, un de ses membres, avocat à la Cour impériale, qui lui lisait un travail fort étendu sur *les forces latentes de l'âme*. On ne peut traiter un pareil sujet, sans faire de fréquentes excursions, même involontaires, dans l'enseignement spirite. Il paraît que ce travail était assez remarquable et contenait des faits assez tranchants pour avoir éveillé l'attention de la docte assemblée. Dans les séances qui ont suivi et dont le compte rendu nous a été transmis par les journaux, divers autres membres prirent la parole pour traiter les questions soulevées par cette lecture ; on a parlé tour à tour de l'inégalité des intelligences, on s'est préoccupé de savoir s'il n'y avait pas égalité native entre tous les Esprits, ce que n'iaient d'autres interlocuteurs ne comprenant pas que la divergence singulière, qui éclate entre les individus, eût une raison d'être suffisante dans la différence des milieux de l'existence terrestre. Nous pensons, en jugeant uniquement d'après l'analyse incomplète et toutefois intéressante, donnée par la presse, que le mot explicatif-a dû se trouver, sinon sur la bouche, du moins dans la tête de quelques-uns, en tout cas il n'a pas été prononcé. Ce mot, c'est PRÉEXISTENCE. Les vies antérieures de nos âmes donnent seules le motif du problème ; c'est ainsi qu'une Société savante, nous ne savons de quelle ville, la même Société peut-être, avait mis en concours le sujet si grave *des vocations et des moyens de les reconnaître* ; si ce concours n'a produit aucun résultat sérieux, c'est que ceux qui y ont pris part n'étaient pas imbus des idées spirites ou n'ont pas osé les présenter.

On conçoit qu'une Société d'académiciens, de savants, d'instituteurs aient des réserves à garder et ne veuillent pas s'aventurer dans des opinions réputées hérétiques ou tout au moins hasardées. Nous avons cité naguères le beau mandement de Mgr de Montal, sanctionnant *la préexistence*, et nous pouvons lever les scrupules respectables de ces personnes, en leur affirmant que jamais les conciles n'ont condamné *la préexistence vulgaire*, mais seulement *la préexistence angélique* ; nous avons récemment élucidé ces points avec évidence. Nous croyons avoir touché la véritable raison et du silence des membres de la société, et de la réticence des concurrents au sujet du mémorable problème soumis à leurs recherches.



Quoiqu'il en soit, le Spiritisme fera faire des pas de géant à l'éducation future. Nous ne pouvons ici donner l'énoncé de toutes les questions que la pédagogie de l'avenir aura à se poser et à résoudre. Bornons-nous à quelques indications.

1° A quels signes certains, ou tout au moins et en attendant, à quelles présomptions pourra-t-on reconnaître les mauvais penchants contractés par l'enfant dans une vie antérieure, de ceux qui viendraient de l'existence actuelle?

2° Comment les combattre et les réprimer?

3° Est-ce par voie d'opposition radicale, ou de déviation tous les jours renouvelée, ou de satisfaction incomplète à chaque instant restreinte?

4° Comment distinguer les bons penchants résultant de l'innéité de ceux acquis ici-bas?

5° Quelles règles différentes de développement suivra-t-on dans les deux hypothèses? Faut-il viser d'abord au parallélisme, ou cultiver de préférence les dispositions natives de l'enfant?

Voilà quant au moral. Passons à l'intellectuel :

6° Comment reconnaître les aptitudes innées, et partant résoudre le problème si difficile des vocations en tout genre, soit pour guider dans le choix des études, soit ensuite pour prononcer sur l'élection d'un état?

Et n'y aura-t-il pas aussi pour les dispositions morales, comme pour les qualités intellectuelles, à se demander?

7° Y a-t-il des moyens pour reconnaître les facultés latentes d'une âme, les énergies natives en germe?

Et une foule d'autres questions engendrées par le Spiritisme dans ses rapports avec la pédagogie; nous ne pouvons même tout esquisser, nous n'avons pas d'autre prétention que d'avoir fait comprendre l'utilité de cette doctrine sur cette science qui en sera transformée.

Une dernière réflexion : les jeunes élèves à qui on enseigne la damnation éternelle, ne font d'abord aucune opposition; mais lorsqu'ils sortent de leurs lycées, lorsqu'ils commencent à raisonner, ils se détachent bientôt de croyances religieuses qui leur peignent Dieu avec des traits impies. C'est là le secret du matérialisme, de l'athéisme, de l'incrédulité modernes. Quels ne seront donc pas les bienfaits du Spiritisme, lorsqu'il se sera étendu à l'instruction morale et religieuse de nos enfants?

PHILALÈTHES.

(La suite au prochain numéro.)

ÉTUDE SPIRITE.

EUGÉNIE DE GUÉRIN.

(2^e et dernier Article. — Voir le précédent numéro.)

Elle puise bien d'amples consolations dans la foi chrétienne :

C'est Dieu qui nous mène, Dieu tout bon, quoique la nature gémit, quoiqu'on soit tous malheureux, sans qu'on sache pour quoi.

Comprenons-nous le mystère de rien? Celui des souffrances me fait croire à quelque chose à expier et à quelque chose à gagner. Je le vois dans Jésus-Christ, l'homme de douleurs. Il fallait que le fils de l'homme souffrit. Nous ne savons que cela dans les peines et calamités de la vie. La raison des choses est en Dieu. C'est le secret du gouvernement que le souverain se réserve. Se soumettre à ce qui advient, c'est unir notre volonté à la sienne, c'est la diviniser, c'est la porter aussi haut que l'homme puisse atteindre.

Aussi je trouve dans l'acte de résignation chrétienne, qui peut sembler une acceptation passive, une sorte d'affaissement sous la nécessité, j'y trouve, dis-je, le mouvement le plus sublime de l'âme. Il est tout de foi, il porte tout à coup de la terre au ciel.

Remarquons ces paroles « elle croit à quelque expiation » expiation de quoi? si l'on n'admet pas la préexistence et les vies antérieures; mais cette foi est sourde, voilée, obscure, intuitive plutôt qu'expresse.

Elle écrit à M^{lle} Louise de Bayne :

Dieu soit béni, qui, dans sa miséricorde, a voulu sauver l'âme et laisser mourir le corps, cette apparence humaine que nous aimons tant, qui semble l'homme et ne fait que le cacher. L'œil chrétien voit ainsi ces choses et regarde vers l'autre vie lorsque celle-ci nous désole. Pour moi, c'est fini de tout ce qu'on appelle bonheur. Cette mort me tue, m'enlève ce qui m'attachait avec quelque charme en ce monde. Mon avenir était dans le sien, ses enfants m'auraient appelée leur mère, j'avais mis tout en lui, trop peut-être. Dieu veut qu'on ne s'appuie pas autant sur la créature, roseau qui casse sous la main. Ma pauvre âme se doutait bien de cela; mais n'importe, on s'attache plus fort à ce qui va nous échapper.

Mais nous osons soutenir ici que ses consolations les plus puissantes sont venues de certaines aspirations spirites, d'une intuition formelle dans la communication possible du monde des Esprits avec celui des vivants. Ecoutez :

Certaines âmes de tous les lieux se comprennent. Cela me fait croire ce qu'on dit des Saints, qui communiquent avec les anges. L'une monte, l'autre s'incline, et ainsi se fait la rencontre, ainsi le fils de Dieu est descendu parmi nous. Voilà qui me rappelle ce passage de l'abbé Gerbet, dans un de ses livres que j'aime : « On dirait que la création repose sur un plan incliné, de telle sorte que tous les êtres se penchent vers ceux qui sont au-dessous d'eux pour les aimer et en être aimés. » Maurice m'avait fait remarquer cette pensée que nous trouvions charmante : « Cher ami, qui sait s'il ne se penche pas vers moi maintenant, vers vous, vers ceux qu'il aimait, pour les attirer à ce haut rang où il est, pour nous soulever de terre au ciel! N'est-il pas croyable que ceux qui nous devançant dans les splendeurs de la vie nous prennent en pitié et nous envoient par amour quelque attrait vers l'autre monde, quelque leur de foi, quelque éclat de lumière qui n'avait pas lui dans l'âme? Si je demeurais près d'un Roi et que vous fussiez en prison, assurément je vous enverrais tout ce que je pourrais de la Cour. Ainsi dans l'ordre céleste, où nos affections nous suivent, sans doute, et se divinisent et participent de l'amour de Dieu pour les hommes. »

Elle s'entretient ainsi avec l'âme de son frère :

Peux-tu m'entendre? Il me semble. Le ciel n'est pas si loin d'ici. Quelquefois je lève le bras comme pour y atteindre, ma main s'étend pour saisir la tienne, mille fois j'aurais voulu la serrer, invisible? froide? n'importe, je l'aurais voulu; mais chercher une main morte! Toute forme t'a abandonné; de ce qui était toi à mes yeux, il ne reste que l'intelligence, cette intelligence enlevée, envolée et dégagée de sa vêtue, comme Elie de son manteau. Maurice, habitant du ciel, mes rapports avec toi seront comme avec un ange; frère céleste, je te regarde comme mon ange gardien.

Oh! j'ai besoin que de l'autre vie on m'entende, on me réponde, car dans celle-ci personne ne me répond; depuis que ta voix est éteinte, le parler de l'âme est fini pour moi. Silence et solitude comme dans une île déserte; et cela fait souffrir, oh! souffrir!

Ce qui a manqué à Eugénie de Guérin, c'est une foi claire, distincte, inébranlable dans le Spiritisme. Si elle l'avait eue,



faire
iens;
pour
liges
apol-
, de
mier
chez
it en
ffre,
racle

qu'il
l'un
me
se
pas
sa
vo-
ne
bain
.....
ois,
, et

près
ans
son
ain.
ue,
que
ent
Si
nt-
ble
Les
eu
ent
ne-
les

des
qui
ité
es?
les
er
la
as-
as,
te.
ux
pi-
ns
re
us
er
at-
os-

Quoiqu
l'éducatio
toutes les
et à résor

1° A q
à quelles
penchan
ceux qui

2° Co

3° Es
les jour
instant

4° Ce
néité de

5° Q
dans le
me, ou
fant?

Voit

6° C
résoud
soit pé
pronos

Et n
me po

7°

d'une

Et

dans

tout e

fait c

en se

U

la da

lorsq

rais e

leur

mat

ne s

étern

I

C

gér

qu

fui

Je

le

,et

se

à

cette foi consolatrice et bienfaisante, elle aurait écouté la voix de son frère qui lui parlait à l'oreille, elle aurait conversé avec lui par l'écriture comme par le passé, surtout elle n'eût pas eu ces monstrueuses idées de l'enfer éternel, idées sans doute bien vite repoussées, mais qui n'en étaient pas moins, si court que fût leur passage, et une déchirante douleur pour son âme fraternelle et un outrage au Dieu bon. Eugénie de Guérin a été, pendant toute son admirable vie, inspirée par les Anges, et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'elle en a parfois conscience.

Rien n'est de moi. Je sens mon aridité; mais que Dieu, quand il veut, fait couler un océan sur ce fond de sable! Il me semble qu'un ange me dicte. D'où me peuvent venir en effet, que d'en-haut, tant de choses tendres, élevées, vraies, pures, dont mon cœur s'emplit quand je t'écris? Oui, Dieu me les donne et je te les envoie. Il en est ainsi de tant d'âmes simples, desquelles sortent d'admirables choses, parce qu'elles sont en rapport avec Dieu, sans science et sans orgueil! Aussi, je perds le goût des livres; je me dis: Que m'apprennent-ils que je ne sache un jour au ciel? Que Dieu soit mon maître et mon étude! Je fais ainsi et m'en trouve bien; Je lis peu, je sors peu, je me refoule à l'intérieur. Là se dit, se fait, se sent et se passe bien des choses. Oh! si tu les voyais! mais que sert de les faire voir? Dieu seul doit pénétrer dans le sanctuaire de l'âme: mon âme aujourd'hui abonde de prière et de poésie. J'admire comme ces deux sources coulent ensemble en moi et en d'autres....

Je ne sais écrire que lorsque je ne sais ce que j'écrirai; je ne sais quoi vous inspire: la plume marque, et voilà tout.

Eugénie de Guérin était donc très-certainement un Médium inconscient le plus souvent, mais qui se rendait compte obscurément de son état.

Ce que nous devons conclure de tout cela, c'est que non-seulement le Spiritisme, c'est-à-dire la foi dans l'intervention des Esprits, nous sert de puissant encouragement au bien et de répulsion du mal; mais encore nous apporte des consolations inappréciables. Rendons grâce à Dieu, en finissant, d'avoir voulu éclairer notre pauvre humanité de cette splendide lumière, et nous surtout qui avons le bonheur d'en être pénétrés et de la recevoir, nous tous frères et sœurs spirites, jetons vers lui notre cri de reconnaissance, de bénédiction et d'amour.

RÉALITÉ DE L'APPARITION DES ESPRITS

A L'ÉPOQUE DES NÉOPLATONICIENS.

La première pensée qui se présente à l'esprit, c'est la question de savoir si, après une si longue incrédulité, à une époque de très-haute civilisation, des hommes revêtus des plus hautes charges de l'Etat, des philosophes les plus éclairés de ce temps, ont cru réellement aux prodiges du néoplatonisme; s'ils n'ont pas plutôt feint d'y croire et favorisé les jongleries de quelques prestidigitateurs pour les opposer aux miracles des chrétiens. — Pour toute réponse, on pourrait inviter le lecteur à parcourir les historiens profanes, les traités philosophiques, les pères de l'Eglise et les historiens ecclésiastiques; car il ne douterait plus de l'entière conviction des néoplatoniciens.

Il est très-constant que les platoniciens qui avaient été sceptiques, redevinrent croyants aux prodiges dont ils furent les acteurs ou les témoins. Ce fut une raison pour réhabiliter tous ceux que l'épicurisme avait niés, et pour exhumer les vieux prodiges et les

anciens oracles; mais les uns, comme Celse, dans le but de faire douter des miracles chrétiens comme on doutait des prodiges païens; d'autres, enfin, fermement convaincus des uns et des autres, pour essayer, mais en vain, de démontrer la supériorité des prodiges païens. — Celse, rappelant les cures d'Esculape et les oracles d'Apolon, disait: Pourquoi oublier les prodiges d'Aristée, d'Abaris, de Cléomède, tandis qu'on vante ceux de Jésus?... — Le premier s'était montré à Cysique un instant après qu'il se fut enfermé chez un foulon, à Proconèse; le second, comme on sait, chevauchait en l'air sur une flèche; et le troisième, s'étant caché dans un coffre, s'y était rendu invisible à ceux qui le poursuivaient, et l'oracle avait déclaré que c'était là de vrais prodiges.

Jésus connaissait la mauvaise vie de la femme adultère qu'il n'avait jamais vue. Plotin n'avait-il pas découvert le vol secret d'un collier de perles?... prédit la mort d'un de ses disciples, et comme la résolution qu'avait prise Porphyre, dans sa mélancolie, de se faire mourir? Plotin ne voyait-il pas les dieux, ne conversait-il pas familièrement avec eux? L'oracle ne déclara-t-il pas, après sa mort, qu'il était au nombre des divinités? Porphyre, moins favorisé des dieux, ignorant, sceptique même sur quelques points, ne les avait vus qu'une seule fois; cependant il avait chassé d'un bain le démon qui s'en était emparé, et obtenu un oracle important.... Mais Jamblique voyait souvent les dieux, on l'a trouvé quelquefois, lorsqu'il était en contemplation, élevé en l'air de dix coudées, et on a vu son corps briller de la plus vive lumière.

Edèse, son disciple, n'a-t-il pas des visions quand il veut, après avoir récité certaine prière? Les dieux lui révèlent l'avenir dans son sommeil, et, un jour qu'il avait oublié ces divins oracles, son valet lui fit remarquer qu'ils étaient écrits sur le dos de sa main.

Esculape apparaît en songe et guérit des maladies: Jamblique, Julien, etc., l'assurent; il se fait tant de choses extraordinaires, que cela surpasse tout ce qu'on peut en dire. — Ainsi s'exprimaient beaucoup de païens frappés des prodiges des néoplatoniciens. « Si les simulacres que nous érigeons ne sont pas des dieux, disaient-ils, pourquoi donc ont-ils tant de puissance? Est-il vraisemblable que des statues inanimés, immobiles, aient un tel pouvoir? » Les dieux, disait Porphyre, sont dans les statues comme dans un lieu saint: Jamblique fit un ouvrage pour le prouver à ceux qui auraient pu en douter, cela faisait voir que la religion païenne était sanctionnée par les opérations extraordinaires des génies et par des prédictions.

« Est-il besoin, disait-il, de parler des oracles, des prophètes, des impies...? Que de choses les dieux n'ont-ils pas révélées à ceux qui leur offraient des victimes? Par combien de prodiges la divinité n'a-t-elle pas fait connaître qu'elle était présente dans les temples? Les dieux se sont montrés, ils ont puni ou récompensé, frappé les uns de maladies, les ont fait tomber en démence et forcés d'avouer leurs crimes secrets... — D'autres ont été guéris, délivrés de la colère des démons... (Orig. c. Celse, VII, VIII.) — Qu'on se transporte dans les temples de Trophonius, d'Amphiaräus de Mopsus, où les dieux apparaissent sous la forme humaine, réelle, évidente. — Ces prodiges étant actuels, il n'était guère possible de nier ceux des temps passés. On pourrait se transporter à Tricca, Cos, Epidaure, Claros, Pergame, etc., où le souvenir de tant de guérisons et de prédictions obtenues n'était point perdu. Mais si on veut être mieux assuré de cette profonde conviction des païens les plus éclairés, dont plusieurs devinrent chrétiens, on peut consulter Eusèbe, Athénagore, Maxime de Mandaure, Ammien-Marcellin, Lucien, Celse, Élien, Tacite, Suétone, Dion, Eunope, Justin, Philstrate, Zozime, Valère-Maxime. (Extrait de Bizouard.)

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE SPONTANÉES.

SUBLIME DES RÉVÉLATIONS NOUVELLES.

(Médium, M. X.; groupe spirite, la famille chrétienne, à Genève.)

Le sublime de la révélation nouvelle, c'est qu'il souffle sur les nuages qui cachent le soleil; le vrai du phénomène, c'est qu'il répand dans les âmes comme dans les corps un bien-être qui n'est pas souvent remarqué dans d'autres études; la solennité du moyen, c'est que la divinité est appréciée à sa valeur, c'est-à-dire remontée de toute la hauteur de l'échelle de la Toute-Puissance; le divin du représentatif de Dieu, c'est que l'œuvre de l'Éternel n'est plus attribuée à l'homme; la justice de la voie nouvelle, c'est que chaque cœur impartial et droit peut réunir son concours pour découvrir les milliers de chemins praticables dans ce phénomène; la beauté de la face que nous fait entrevoir le moyen des révélations, à l'égard de la Bible, c'est que Dieu jette son lumineux soleil surprenant de découvertes jusqu'alors impraticables.

Mettons que le Dieu du ciel, qui a tout pouvoir sur la terre, ne soit pas le même que celui qui dirige le phénomène; alors c'est mettre une limite à la puissance ou même à la volonté du grand Dieu qui règle les événements, les destinées, les résultats de toutes choses. Le Dieu du ciel donc, aux yeux de plusieurs, peut faire telle chose, et ne pas avoir le même pouvoir pour d'autres!

Dieu, seul et puissant, maître des cieux et de la terre, promène son regard sur le globe; il voit aussi distinctement le travail de la petite fourmi que celui des grands de la terre, le vôtre que le mien, celui des riches comme celui des pauvres; il habite le chaume comme la riche demeure du patricien; la vue de Dieu ne s'arrête point avec mépris sur un pauvre pécheur qui demande le secours de la grâce divine; il ne fait point la part du pauvre plus petite que celle du riche; les regards de Jehovah planent sur toute l'étendue du globe. Semblable à l'Esprit, toujours en ébullition, il voit son ouvrage de fond en comble, si bien que la chaumière est autant son bonheur que le palais; la couronne des rois ne fait pas impression sur son cœur paternel, plus qu'une couronne de pâquerettes; la prière du grand n'est pas plus vite exaucée que celle du petit; les soupirs des prisonniers retenus captifs dans les chaînes ne l'émeuvent pas plus que les soupirs d'un cœur retenu prisonnier dans les chaînes du péché. Tout cela est connu et compris de tous, plus ou moins; mais que ceux qui ne le savent pas, l'étudient dans chaque chose qui rappelle la divine intervention de Dieu: ces occasions ne sont pas rares, tant s'en faut, car tout ce qui est contenu dans le ciel, sur la terre et sous la mer, chante la vérité de cette admirable présence de Dieu. Dieu étudie son terrain; il le mesure avec la coudée spirituelle; il le prépare à de nouvelles productions; il y met le grain, il y met le fluide, et il le laboure comme un cultivateur reensemence son champ. Vous allez aider à l'œuvre; vous allez aussi mettre la main à la bêche pour creuser le sillon qui doit être couvert de l'effluve divin. Amis, vous aurez soin de planter avec Christ, et vous moissonnerez avec lui.

Un des Messagers fluidiques.

CHACUN DE NOUS A UNE MISSION.

Frédéric Schlegel s'exprime ainsi quelque part: « Dans la société humaine, chaque état et chaque classe, que dis-je, chaque individu usant de tous les droits et de toutes les prérogatives qui lui sont propres, travaille et contribue au bien général à son insu et sans précisément le vouloir. » (*Philosophie de l'Histoire*, t. 2, page 28, leçon X, traduction de M. l'abbé Lechat.) Schlegel aurait dû ajouter: Il y a cependant des hommes qui comprennent plus ou moins

clairement leur mission, mais ces hommes sont rares; ils sont très-avancés dans les degrés de l'initiation, et doués d'une grande énergie d'action ou de pensée, suivant que leur mission doit s'exercer dans la sphère de l'intelligence ou dans celle de la volonté, quelquefois dans toutes les deux. Jeanne d'Arc comprenait sa mission, et voilà pourquoi sa foi était si vive, sa confiance en l'avenir si inébranlable. Quand sa mission a été accomplie, elle déchet de sa puissance.

« Cette faculté de voir ce qui sera dans ce qui est, fut toujours un moyen d'avancement pour tous, car toujours ceux en qui réside cette faculté sont tenus de parler aux autres; c'est donc une sorte de demi-révélation que la Providence répartit avec mesure, et qui fait marcher les hommes sans attenter à leur liberté. Toutes les destinées humaines sont analogues entre elles. Chaque homme a un but à atteindre. Selon que chacun est plus ou moins élevé (dans le grade de l'initiation), chacun a un but différent. Ce qui est ordonné à chacun, ce n'est pas d'atteindre le but qui ne lui apparaît pas, c'est d'atteindre le but qui lui apparaît. » (Ballanche, *Palingénésie sociale*, p. 243 et 244.) Ballanche aurait dû ajouter, ce qui est vrai, que quelques-uns doivent atteindre à leur insu un but qui souvent ne leur apparaît pas, ou dont ils n'ont pas prévu toute l'étendue.

« On demande quelquefois: A quoi suis-je bon? Que fais-je dans cette vie? La réponse est facile. Vous êtes bon à vous préparer une destinée immortelle; vous faites dans la vie ce qu'il faut que vous y fassiez. Vous accomplissez une mission que j'ignore, mais certaine; vous êtes placé par la Providence à un poste que vous devez garder. Toutes choses sont faites pour chaque homme; tous les hommes aussi sont faits pour chaque homme, et chaque homme est fait pour tous. Abstenez-vous de faire ce que vous ne savez pas faire, et ne faites que ce qui vous a été donné de pouvoir faire, car c'est ainsi que vous contribuerez au bien de tous et que vous ferez votre propre bien. Ainsi donc, faites des souliers si vous êtes cordonnier; faites des livres si vous avez acquis le talent d'écrire. Commandez si vous êtes maître; obéissez si vous êtes serviteur. Soyez roi, poète, législateur, ouvrier, laboureur. Mais, quoique vous fassiez, obéissez à la loi du devoir, car il y a des devoirs pour tous. Perfectionnez votre être autant que vous le pourrez, puisque plus tôt vous arriverez à l'état définitif qui vous est destiné. (*Palingénésie sociale*. Réflexions diverses, pages 380 et 381.)

BIBLIOGRAPHIE.

Le Sauveur des Peuples, journal du Spiritisme, hebdomadaire, à Bordeaux, cours d'Aquitaine, 37; prix: 6 fr. par an, département, 7 fr.; M. A. LEFRAISE, directeur-Gérant. — Nous sommes tous disposés à souhaiter la bienvenue au *Sauveur des Peuples*, pourvu qu'il vienne répondre à nos légitimes espérances. Car, plus nous serons à combattre pour le vrai relatif et sous l'œil de Dieu, plus la pâque sera belle. Notre confrère n'est encore qu'à ses premiers débuts; aussi attendrons-nous avec patience qu'il acquière du temps, le véritable esprit du spiritisme. Toute fois, dans l'intérêt de la cause comme dans le sien propre, nous nous proposons de lui faire connaître prochainement notre opinion sur son aphorisme, *hors la vérité point de vrais spirites*, ainsi que sur sa fougue belliqueuse envers l'évêque d'Alger.

La Ruche spirite Bordelaise, revue de l'enseignement des Esprits, paraissant tous les quinze jours; prix: France et Algérie, 6 f.; Étranger, 8 f.; Amérique et pays d'outre-mer, 10 fr.; à Bordeaux, rue Vergniaud, 25.

AVIS. — Avec le prochain numéro nos abonnés recevront la table des matières traitées dans le courant de l'année 1865-64.

Pour tous les articles non signés:

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau: à Lyon, rue de la Charité, 29, au 2^m.

Dépôts: A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

A NOS ABONNÉS.

Le non-renvoi du dernier numéro, comme on le sait, est un consentement tacite au réabonnement.

Nous sommes heureux de pouvoir dire ici qu'à peine deux ou trois nous sont revenus. Donc, merci, chers abonnés, de la preuve générale de sympathie que vous accordez à notre œuvre si difficile et soyez convaincus qu'il ne sera rien négligé pour nous rendre de plus en plus dignes de votre bienveillant patronage.

A propos des numéros 1 (deuxième année) qui nous ont été renvoyés, il en est un, venu d'Ambérieux, ne portant pas sur la bande le nom de l'abonné qui se retire. Nous prions cette personne qui, grâce à cet oubli, recevra encore le numéro actuel, de vouloir bien au moins se faire connaître, afin que nous puissions discontinuer nos envois.

Pour cela, elle n'a qu'à retourner la bande adressée avec le numéro et mettre notre adresse au verso. Il vaudrait mieux renvoyer le journal sans le lire et faire mettre le mot REFUSÉ par le facteur; mais il est des gens curieux jusqu'au bout, il faut bien leur pardonner.

Nous profitons de la dernière circonstance qui nous est offerte pour prévenir tous les abonnés du dehors dont le prix du réabonnement n'a pas encore été versé, qu'ils doivent nous satisfaire cette semaine. Faute par eux de répondre à ce dernier appel, nous nous verrons forcés de prendre une mesure générale de prudence: suspendre les envois à quiconque n'aura pas opéré le versement de la deuxième année.

INFLUENCE DU SPIRITISME SUR LES PROGRÈS DE L'HUMANITÉ.

(5^me Article. — Voir le dernier numéro.)

Il est une science très-importante pour la conduite de l'humanité, c'est l'histoire antique et moderne. Qu'était-elle devenue depuis des siècles? une mutilation, une falsification, un roman artistique dans lequel l'imagination de chacun taillait, émondait, supprimait les faits qui ne s'accordaient pas à son étroite cervelle, ou aux croyances de l'humanité qui avait perdu les plus essentielles, celles en Dieu et les Esprits. La critique historique devait aboutir à Strauss en Allemagne, à Renan

en France, à lui surtout qui explique risiblement et de manière à conquérir les applaudissements des sots, le fait divin spiritite de la résurrection de Lazare. Voilà où tu allais, ô pauvre humanité! être dépouillée de toutes les traditions, de tous les témoignages glorieux de tes grandeurs et de tes espérances! Nier tout rapport entre toi et le monde invisible, ne reconnaître pour causes de tout événement que des circonstances bien matérielles, bien vulgaires, qui pouvaient être accessibles à la courte vue de tes savants, et au scalpel de tes dissecteurs! Voilà la triste position qui t'était faite et dont le Spiritisme t'a relevée par la grâce et la volonté de Dieu. Nous le disons à regret, sauf quelques rares exceptions, depuis plusieurs siècles *il n'y a pas un historien digne de ce nom*. Dès qu'un fait entre dans la catégorie de *l'incompréhensible pour eux* (et comme leur intelligence est très-limitée, on voit quelle part de mutilation il faut faire), du merveilleux, de ce qu'ils nomment surnaturel: ils ne prennent pas la peine de l'examiner, ils le déclarent de parti pris impossible, ils accusent de démence individuelle les témoins qui l'affirment, ou lorsqu'un peuple entier lui donne son témoignage, ils n'hésitent pas à le tenir atteint et convaincu de folie collective, et ils ne s'aperçoivent pas, les malheureux qui parlent toujours de fables légendaires, que ce sont eux qui sont les véritables hallucinés. Triste infirmité, nécessaire apanage des mondes inférieurs, dans lesquels Dieu, à cause du libre arbitre, est obligé de respecter l'incrédulité systématique de ces aveugles qui nient la lumière étincelante, entrevue et proclamée par leurs frères, traitant leur claire vision de délire et ajoutant ainsi l'injure impardonnable à leur sinistre obstination.

Polybe, un historien celui-là, disait: Si de l'histoire on ôte une faible partie de la vérité, elle n'est plus bonne à rien. (Liv. I, chap. II, *ad medium*.)

Que dirions-nous donc, lorsqu'on enlève à l'histoire sa plus forte partie, l'intervention providentielle de Dieu, et celle des Esprits bons et mauvais.

Eh bien! nous le proclamons ici dans toute la sincérité de notre cœur, à tous les sceptiques et incrédules: non-seulement en arrachant la partie merveilleuse, vous détruisez complètement ou vous tronquez à la rendre difforme l'histoire des peuples antiques; mais encore en pratiquant la même mutilation, vous coupez par morceaux l'histoire moderne et contemporaine. Il y a en effet des spiritites dans toute époque, quel que soit le

choix que vous faisiez ; partout et toujours Dieu par ses anges, et le monde spirituel qui nous entoure, sont intervenus dans l'ordre matériel pour le diriger ou l'influer en quelque manière. En vous rendant coupables de cette falsification, vous niez les lois universelles de la création.

Prenons deux exemples, l'un tiré de l'histoire romaine, l'autre de l'histoire de France :

Tout dans l'origine de la fondation de Rome et dans la protection évidente qui assura ses victoires sur les autres peuples, et présida à ses accroissements, est marqué d'un sceau providentiel. Aussi des faits extraordinaires et spirites se font souvent apercevoir. Ce sont les douze vautours apparaissant autour du mystérieux fossé tracé par Romulus, nommé par lui *mundus* (le monde), et qui signifièrent les douze siècles de durée promis à l'empire romain, dont Dieu avait besoin pour ses desseins éternels (leur apparition ne serait pas si bien attestée, qu'elle serait donc encore rigoureusement vraie), et le septuple Palladium, et les boucliers de Numa, apports manifestes devant un millier de témoins, des bons Esprits, peut-être même de messagers divins, et la vie tout entière de ce grand roi, et la vision authentique et double des Dioscures, en deux lieux différents et au même instant, et toute cette série de prodiges que le Spiritisme peut seul expliquer. Qu'est-ce que tout cela était devenu entre les mains de nos modernes historiens ? Niebuhr et son école rayent sans pitié les cinq premiers siècles, font de Numa, le personnage le plus vivant peut-être des rois romains, un emblème, une légende, une personnification de la loi (Nomos) ; toujours, on le voit, le même système d'absurdes explications. On vient de nos jours, et à vingt-quatre siècles de distance, contredire ce que les contemporains nous ont appris, on tient pour faussaires, les Tite-Live, les Polybe, les Denys d'Halicarnasse, les Fabius Pictor, les Varron, parce qu'ils ont été trop crédules et n'ont pas soumis leurs œuvres à la fine critique que Renan a tant préconisée de nos jours et dont, selon M. Ernest Hello (*l'Athéisme et l'Allemagne*), il est bien près de faire son Dieu. Il est très-vrai que les grands historiens, dont nous parlons, avaient la faiblesse de consulter, pour leurs récits, les *Annales des Pontifes*, les *livres sacrés*, les *chants religieux*, les *tables des censeurs*, les *lois royales*, les *plébiscites*, les *senatus consultes*, les *traités*, les *tables triomphales*, les *inscriptions*, les *monuments*, les *archives de famille faites quelques-unes avec un soin tout scrupuleux*, le *diarium des ancêtres*, les *actes civils et les archives des peuples voisins*. Il est très-vrai aussi qu'ils contrôlaient tous ces documents les uns par les autres. Arrière tout cela !

Armés de leur *haute et fine critique*, Niebuhr, Beaufort et Renan, dans le silence du cabinet, arrangent les faits à leur guise, prennent celui-ci et rejettent l'autre, sans autre motif que leur caprice ou leur imagination, et ils s'intitulent historiens ! ce ne sont que des romanciers, des artistes, des poètes ; ce ne sont pas des penseurs et des philosophes, et, en tout cas, ils n'ont aucune valeur en histoire, car le passé ne s'invente pas, il se retrouve au prix de lentes et laborieuses recherches, sans parti pris d'exclusion.

Voyons maintenant un exemple tiré de la France. Ne parlons pas de Jeanne-d'Arc ; elle attend encore, elle aussi, son véritable historien qui saura tout expliquer par le Spiritisme ordinaire et parfois aussi par le Spiritisme divin. Voici un fait plus récent : tout d'un coup, au milieu de ses grandeurs, de ses fêtes, de ses

succès, le caractère de Louis XIV change brusquement ; il devient austère, sérieux, moins altier, plus compatissant aux choses humaines : d'un autre côté, des revers inouïs l'assaillent, la mort lui enlève presque tous les siens, et les prodigieuses gloires de son règne se changent à la fin en de lamentables infortunes. On a vu dans notre journal que le Spiritisme explique tout ; Marie-Thérèse, morte alors, avait apparu à un ouvrier, le priant d'aller avertir le grand Roi et des malheurs qui le menaçaient et de leurs causes secrètes. Ce fait attesté à la fois par le duc de Saint-Simon, par l'abbé Proyart, par le maréchal de Villars, jette un jour splendide, touchant le mystère qui, sans lui, eût plané éternellement et sur le changement singulier opéré chez Louis XIV, et sur les terribles châtiments de la Providence.

Toute l'histoire antique, moderne et contemporaine, renferme une partie mystérieuse due à l'intervention du monde invisible. Elle est donc toute à refaire au point de vue spirite, et on verra que ce sera pour beaucoup d'époques une véritable restauration.

PHILALÈTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

TÉMOIGNAGE DE SAINT AUGUSTIN

EN FAVEUR DES FAITS SPIRITES.

Evode, l'ami du grand docteur, lui demandait un jour : « Comment se fait-il que des morts reparassent dans leurs maisons et qu'ils soient vus, de jour ou de nuit, par des gens bien éveillés ou par des gens qui marchent ? Je l'ai bien des fois entendu dire. On raconte ainsi que souvent, à certaines heures de la nuit, on entend des bruits et des prières dans les lieux où des corps sont enterrés, et surtout dans les églises. Je tiens ces récits de la bouche de plusieurs personnes : un saint prêtre a vu une multitude d'âmes sortir du baptistère avec des corps lumineux, et puis il a entendu des prières au milieu de l'église. Toutes ces choses favorisent mon sentiment, et je m'étonnerais que ce fussent des fictions. Cependant, je voudrais savoir comment les morts viennent et nous visitent, et comment on les voit autrement que dans les songes.

« Et les songes me suggèrent une autre question. Je ne parle pas ici des images qui peuvent traverser l'ignorance de notre esprit ; je parle des apparitions réelles (1)... Je me souviens que de saints hommes, Profuturus, Privat, Servilius, qui appartenaient à notre monastère et qui m'ont précédé sur le chemin de la mort, m'ont parlé en songe, et que ce qu'ils m'ont dit s'est accompli. Est-ce un esprit meilleur qui prend alors leur figure et visite notre intelligence ? Celui-là seul le sait pour qui rien n'est caché. »

Evode parle ensuite à son maître d'un jeune homme qui est décédé comme cela avait été annoncé dans un rêve par un de ses condisciples mort depuis peu. « Il s'est en allé, dit-il, en quelque sorte comme quelqu'un qu'on serait venu chercher. » Trois jours après, il apparaît à son tour à l'un des frères du monastère dans lequel son malheureux père s'était retiré. « Pourquoi venez-vous ? avait dit le frère. — Pour chercher mon père, » avait répondu l'apparition. Effectivement, le père se met au lit le même jour et meurt quatre jours après. « Que penser de si grandes choses ? disait Evode. Quel maître pourra nous en révéler les secrets ? Quand de telles difficultés m'inquiètent, c'est dans votre cœur que je répands le mien (2). »

A cela que répondait l'évêque d'Hippone ? Il répondait d'abord

(1) Voilà ce que la science moderne veut absolument confondre.

(2) Voir la lettre CLVIII^e, lettres de saint Augustin, t. III, tr. Poujoulat.

par l'anecdote du médecin Gennabius qui, doutant de la vie à venir, avait été favorisé d'une vision en songe, dans laquelle un beau jeune homme lui disait : « Gennabius, vous savez bien que vous dormez, n'est-ce pas ? Vous savez bien que vous me voyez en songe et que votre corps étant endormi, vos yeux corporels sont liés et ne voyent rien ? — Je le sais. — Eh bien ! de même que ces yeux se reposent et ne font rien, et que pourtant il y a en vous d'autres yeux avec lesquels vous me voyez, et que vous vous servez de cette vue, de même, après votre mort, *sans aucune action de vos yeux corporels, vous verrez et sentirez encore*. Gardez-vous, maintenant, de douter qu'il puisse y avoir une vie après le trépas. » « Et cet homme fidèle, dit saint Augustin, cessa dès-lors de douter. D'où lui vient cet enseignement, si ce n'est de la providence et de la miséricorde de Dieu ? »

Sur les principes donc et sur la vérité des faits, saint Augustin est affirmatif ; mais sur le mode organisateur du mystère, le saint évêque était moins explicite ; il commençait par hésiter. Examinons les motifs de prudence et d'indécision de notre docteur, relativement à l'identité de la personne et de l'image qui apparaît. « Oui, épétait-il encore (1), il y aurait impudence de ma part à venir s'inscrire en faux contre les écrits et contre l'expérience des fidèles qui affirment avoir été témoins de ces choses ; mais il faut leur répondre qu'il ne suit pas de là que les morts aient toujours réellement le sentiment de tout ce qu'ils paraissent dire, indiquer ou solliciter dans les songes. Car les vivants aussi apparaissent souvent à d'autres vivants endormis, sans se douter de cette apparition, qu'ils apprennent avec étonnement de ceux qui l'ont eue. Si donc, quelqu'un peut me voir en songe, lui racontant un fait ou même lui prédisant ce qui n'existe pas encore, lorsque de mon côté j'ignore complètement et ne m'inquiète pas de savoir s'il veille pendant que je dors, s'il dort pendant que je veille, ou si nous dormons ou veillons tous deux, qu'y a-t-il alors d'étonnant à ce que les morts ignorent complètement ce qu'ils paraissent avoir révélé aux dormants, et ce que ceux-ci à leur réveil reconnaissent être la vérité ?... Eulogius, professeur de rhétorique à Carthage, et qui avait été mon disciple, m'a raconté, depuis mon retour en Afrique, qu'un jour, en étudiant la leçon qu'il devait faire le surlendemain à ses élèves, il trouva tellement obscur un passage de Cicéron, que la peine qu'il s'était donnée pour le comprendre l'empêcha longtemps de s'endormir. Le sommeil cependant finit par venir ; mais alors ce fut moi qui, pendant ce sommeil, vins lui expliquer ce qu'il n'avait pu saisir ; ou plutôt ce n'était pas moi, mais c'était *mon image*, puisque, dormant ou veillant moi-même à Milan, si loin de lui par conséquent, et par de là les mers, j'étais loin de me douter et même de m'inquiéter de ce qui l'occupait. *J'ignore complètement comment la chose arriva*, mais je demande pourquoi les choses ne se passeraient pas de même, quand il s'agit d'un mort, que lorsqu'il s'agit d'un vivant, puisque dans les deux cas, soit qu'on dorme, ou soit que l'on veille, on ignore par qui, où et quand votre image a été vue. »

Plus loin, cependant, il s'enhardit, et cette fois il ne s'y trompe pas. « Pourquoi, dit-il, n'attribuerions-nous pas ces opérations angéliques à une disposition de la Providence divine qui se sert également du bien et du mal, dans la profondeur de ses jugements, pour l'instruction, la consolation ou la terrification des mortels ? »

Qui ne voit dans ces divers récits du grand homme, l'attestation de faits niés par les incrédules et constatés par le Spiritisme de l'évocation et de l'apparition possible d'Esprits encore incarnés, pendant l'assoupissement et le sommeil ? apparition ou manifestation faite à l'insu des vivants évoqués, quoiqu'il ne soit pas rare d'en trouver qui aient, en se réveillant de leur léthargie momentanée, la conscience presque toujours obscure et vague, qu'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire. Les revues et les livres spi-

rites en présentent de remarquables exemples : seulement, nous dirons à saint Augustin que l'Esprit d'un désincarné ne peut répondre sans en avoir le clair sentiment. Il n'y a aucune parité entre un vivant terrestre, dont l'âme est prisonnière dans le corps organique, et qui ne peut se transporter ailleurs que par son périsprit attaché toujours au moyen d'un lien fluïdique avec la matière, et un désincarné affranchi après la mort de la dépendance corporelle, vivant de la vie des Esprits. La logique de saint Augustin sur ce point est donc enfantine, mais son témoignage sur l'existence des faits a le plus haut degré de gravité en faveur du Spiritisme et c'est comme tel que nous l'enregistrons avec empressement. On y voit que partout et toujours les mêmes faits spirites se sont reproduits et qu'ils proviennent d'une loi de nature.

A B C

OU LA LOGIQUE DANS LE SPIRITISME.

A (Philosophe matérialiste.) — B (Religieux.) — C (Spirite.)

(11^e article. — Voir le numéro du 31 Janvier.)

XI.

B. — N'exagérez-vous point la portée du Spiritisme ? Il s'ente sur le Christianisme qu'il suppose insuffisant. Mais, comme l'on dit à l'école, c'est ce qu'il faudrait d'abord démontrer. Que manque-t-il au chrétien pour opérer son salut ? et que manque-t-il à tout homme pour devenir chrétien ? La bonne nouvelle n'a-t-elle pas été annoncée par l'Évangile à tout homme de bonne volonté ?

C. — Oui, la lumière est venue, mais les hommes ne l'ont pas comprise.

B. — C'est la faute de leur seul endurcissement. Le Christianisme, comme vous le proclamez, est essentiellement amour et charité. Seul de toutes les religions, il ne tire pas sa force du pouvoir civil ; c'est lui, au contraire, qui l'était de toute la sienne : il survit aux cataclysmes des états, et fonde une civilisation nouvelle sur les débris de celles qui ont disparu. Sans le Christianisme, l'empire romain, en supposant qu'il n'eût pas été mis en lambeaux par les barbares, se fût éteint de consommation et de pourriture, rongé par les vers.

A. — Mais l'élan spiritualiste, imprimé au monde payen, par la doctrine chrétienne, n'a-t-il pas dépassé le but ? L'esprit doit dominer la chair, je l'admets. Pourtant doit-il la dominer au point de l'anéantir ? Est-il prudent, est-il sensé de vouloir désunir, en notre nature, ce que Dieu y a mis ? N'est-ce point substituer la théorie fanatique et arbitraire aux sages conseils de la raison ?

B. — Le Christianisme ne défend nullement les soins nécessaires à la conservation de la santé du corps ; il les prescrit au contraire, et regarde comme un de nos premiers devoirs la conservation de notre vie.

A. — Que penser alors des mortifications extraordinaires de certains anachorètes, dont cependant vous avez fait des Saints ?

B. — Dieu les avait comblés de grâces particulières, pour qu'ils servissent de modèles de sainteté.

A. — Vous convenez donc vous-même que, pour le chrétien, l'idéal de la perfection doit être le complet détachement des sens, et que pour y parvenir, il faut, par-dessus tout et à

(1) Saint Augustin, lettres, N^o CLIX.

tout prix, mortifier la chair. Vous passez, il est vrai, la vie commune à la faiblesse humaine; mais c'est là une simple concession, qui par cela même confirme la théorie de la perfection ascétique.

B. — Et quand cela serait, quel mal y a-t-il? Craignez-vous que la société entière se jette dans l'ascétisme? Ne permettez-vous pas à celui qu'une vocation réelle appelle à la vie monastique, de se consacrer entièrement à Dieu, de passer les jours au travail et les nuits en prières, de coucher sur la dure, de châtier avec la discipline les révoltes du sang; en un mot, de se détacher de tout ce qui le retient à la terre, pour ne songer qu'à son éternité?

A. — Non, je ne le permettrais pas; ou du moins, car il ne faut violenter personne, je ne saurais l'approuver. Il est excellent, sans doute, de songer à son éternité; mais il ne faut point, il me semble, y songer par pur égoïsme, se dépouiller de tout ce qui est humain, et s'exempter, par enthousiasme personnel, de tout devoir de fraternité. Honorer Dieu, à mon avis, c'est accomplir scrupuleusement ses devoirs de famille et de citoyen; c'est le remercier même des biens temporels qu'il nous accorde, et ne pas faire fi tout-à-fait, ni pour nous-mêmes, ni pour les autres, des trésors d'intelligence et d'amour de nos semblables, qu'il a mis dans notre esprit et dans notre cœur. Je ne vois pas en quoi un coupable expie ses péchés en se condamnant à ne vivre que de légumes, au lieu de réformer ses mœurs, de faire un meilleur usage des dons que le ciel lui a départis, de supporter noblement les humiliations qui peuvent résulter pour lui des conséquences de sa conduite passée, et de prouver à tous, par sa conduite nouvelle, qu'il est un homme nouveau. Qu'en pensez-vous, Monsieur le Spirite?

C. — Supposons une âme sincèrement détachée des biens d'ici-bas, et naturellement portée aux contemplations célestes: cette âme ne se retire pas du monde par dégoût, orgueil déçu ou lassitude de combattre; elle a fait ses preuves de lutte, de charité, d'abnégation. Mais les choses célestes l'attirent comme l'aimant attire le fer. L'enfant aime son père, et se précipite dans ses bras; ainsi, d'amour elle aime Dieu, pour lui-même, pour la contemplation de ses beautés, sans but humain et temporel, comme sans mépris pour ses semblables en qui elle reconnaît des frères, à qui elle prodigue ses bons exemples, ses bonnes prières, toutes ses vertus. Qu'à un moment donné cette âme d'élite sente le besoin de ne penser qu'à Dieu, veuille s'unir plus intimement à lui, et oublie dans ce pieux exercice, dans cette ardeur extatique, les délicatesses que l'on prodigue au corps, qui ne s'inclinera avec admiration devant une si sublime créature? Mais qui ne voit en même temps que tout ici est exceptionnel, impromptu, comme instinctif; j'ose même dire éminemment transitoire, et ne peut être proposé à personne pour modèle?

Faire de l'aspiration unique vers Dieu, une sorte de métier ayant ses initiations, ses règles, ses heures déterminées, ses patenôtres, ses divers emplois, n'est-ce pas la charge et la caricature du véritable inspiré? Quelle attention digne peut y porter celui qui se condamne à ne faire autre chose de sa vie; et qui, dans son délire, s'en prend à ses sens, à la révolte de son corps, de la lassitude et de l'hébétément de son esprit? Et remarquez que je ne mets pas les choses au pire: je ne sup-

pose pas qu'on entre en religion dans des vues de fainéantise ou d'ambition, ou pour cacher à tous les yeux un passé dont on a soi-même terreur.

Dans les premiers temps du Christianisme, on vit de ces âmes fortement trempées, qui étaient de la foi la vivante propagande. Au milieu des barbares étonnés, les bras robustes de ces héros chrétiens défrichaient les déserts pour montrer à leurs frères les ressources que l'on peut tirer du sein de la terre; en même temps, leur parole ardente défrichait les cœurs incultes, au fond desquels leurs humides regards versaient la rosée du ciel.

Que de pareils hommes fussent par moments ravis en extase quand, agenouillés aux pieds des autels, ils invoquaient la force d'en-haut, ni je n'en doute, ni je ne m'en étonne! Foi et charité ont conquis le monde.

Où trouver de pareils athlètes de nos jours? Nous lançons chez les infidèles d'inutiles missionnaires, car, perdant la foi chez nous, comment pourrions-nous la transplanter ailleurs? Déjà, au sein du pieux moyen-âge, une sublime épopée, dont on ignore l'auteur, mais dont les pages brûlantes symbolisent le mysticisme chrétien, l'imitation de Jésus-Christ, transmettait, de cellule en cellule, la désespérance du salut par l'autorité de l'Eglise et le refuge de l'âme directement auprès du seul Jésus. Livre suspect à la liturgie, à cause de cette tendance, livre toléré plutôt que conseillé! Que deviendra le sacerdoce si on se passe de lui? Tout sacerdoce en effet, dans toute religion, a la prétention de réglementer l'ordre social, et de lui dire, comme Dieu à la mer: tu n'iras pas plus loin. — Mais qu'arrive-t-il? L'action scientifique, artistique, industrielle et politique, tantôt latente, tantôt révolutionnaire, le bat en brèche à la longue, malgré ses efforts désespérés. Plus la lutte devient patente et acharnée, plus la théorie, sous peine de périr, cherche à concilier les errements anciens avec les nécessités nouvelles. Or, cette conciliation n'est qu'une reculade de la théocratie devant la mise en demeure. De là, une dissolution plus ou moins dissimulée de la théorie même, une indifférence de plus en plus prononcée, un refroidissement progressif de la foi, dont l'édifice se maintient néanmoins par la force de l'habitude, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de compléter ses révélations antiques par des révélations nouvelles. Toutes les religions en sont là. Toutes meurent de langueur et d'inaution, après avoir enfanté une civilisation proportionnelle à la capacité de chaque race.

Le Christianisme semble être l'apanage exclusif de la race caucasienne, ayant jusqu'ici échoué dans son prosélytisme sur les races asiatiques. Là, en effet, il se trouve en face, non plus d'un amas confus de divinités poétiques, qui s'abiment devant la sublime unité de l'Évangile; il s'y prend corps à corps avec des dogmes plus subtils et plus anciens que lui, avec des docteurs qui ont pâli, comme lui, sur des livres sacrés, d'une origine vénérable, avec des miracles plus nombreux et plus étonnants, avec des dévots plus fanatiques, se martyrisant eux-mêmes de plein gré, avec un peuple plus ancré à ses antiques traditions. L'Islamisme seul, qui est la religion de la force, est parvenu à faire une trouée à travers les rangs semés du Brahmanisme. Peut-être est-il destiné à l'envahir encore, tout en se retirant de l'Europe qui n'est pas son sol originaire, et où l'aliment chrétien le resserre et l'étouffe. Ces deux formidables adversaires s'épient et se redoutent, depuis qu'ils se

sont mesurés aux croisades, conflit terrible, où l'orgueilleux croissant a signé son arrêt de mort sur son victorieux cimetière. De ce conflit, en effet, date l'émancipation progressive de l'Europe, en regard de l'épuisement de l'Asie, sous les serres du despotisme.

— Les idées tuent la force. — Elles voleront sur les ailes de la charité transformant chaque culte par l'explication spirite et logique du dogme, car chaque culte possède un reflet de la vérité. Il ne se convertira jamais au dogme de son adversaire; mais il se reconnaîtra lui-même avec amour dans son propre dogme épuré et transformé.

L'ère du Spiritisme sera l'ère de cette grande synthèse, de cette inévitable transformation.

HILAIRE.

(Sera continué prochainement.)

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE SPONTANÉES.

ÉLECTRICITÉ SPIRITUELLE.

(Médium, M. X.; groupe spirite, la famille chrétienne, à Genève.)

L'électricité spirituelle rendra à l'électricité universelle le désir de s'émanciper et de chercher dans quelque chose la véritable propriété et la solidarité qui convient à chaque émancipation. L'électricité spirituelle, dans son attribut moral et physique, deviendra pour ainsi dire l'émule de l'électricité universelle, en ce qu'elle lui rendra son dernier effort pour sortir de son état d'abaissement. En un mot, Dieu veut faire avec son électricité un autre monde du vôtre; il rendra à la terre ce qui lui revient, et à lui ce qui ne devait jamais lui être disputé. L'électricité spirituelle, devenue l'essence propre à la terre, travaillera de concert avec l'essence qui entoure l'Être Suprême, et de ce travail formera le divin ressort qui devra ouvrir la porte des révélations plus étendues et plus précieuses encore. L'électricité, sous son point de vue, a préparé le chemin. Elle abat encore les montagnes; elle abat les forêts; elle rase les taillis impénétrables aux lueurs du jour. Elle attirera les étudiants à elle, afin qu'ils ne soient point sujets aux écarts et aux haltes sur la route de l'éducation spirituelle. L'électricité est tout, oui, tout, car elle remplit l'univers sous des figures différentes.

L'électricité tira de l'eau un bloc informe, et ensuite régularisa sur ce bloc des chemins, des lacs, des montagnes, des vallées, des forêts, des ravins; elle régularisa des productions de toute espèce; elle prépara à l'homme un séjour délicieux; en un mot, elle contribua entièrement à l'œuvre journalière de Jéhovah. En même temps qu'elle formait ce monde palpable et promettant de riches récoltes, elle travaillait encore plus divinement: elle formait un monde spirituel composé de lacs, de rivières, de montagnes, de chemins, de profondes cavernes, de ruisseaux, de vallées, de mers; tout ceci pour les âmes qui furent détachées des corps.

Le monde spirituel est la demeure de l'électricité; c'est là qu'on peut avec plus de précision reconnaître ce que c'est que la volonté ou électricité de Dieu; c'est là que Dieu est particulièrement reconnu, apprécié, compris et secondé. Le monde spirituel offre autant de chemins, de vallées, de montagnes à explorer que le monde matériel. Le moyen de ne pas rester en arrière est celui-ci: Toucher avec le doigt des choses matérielles peut amener le désir de toucher des choses invisibles et spirituelles; ainsi un homme qui fait avec soin l'exploration de la vallée qui lui sert de demeure est bien près de trouver la vallée correspondante et spirituelle. Celui qui aime à se mettre en communication directe avec la nature, ou qui reconnaît le grand mobile qui régularise chaque chose, est bien

près de trouver la route qui s'ouvre dans la nature spirituelle de chaque chose.

Le sublime attire le sublime; la reconnaissance attire d'autres sujets de reconnaissance; la joie attire d'autres sujets de joie; la perception attire d'autres perceptions; l'émancipation progressive attire d'autres participations plus progressives encore: il est un régime direct et attractif pour chaque chose, bonne ou mauvaise. Celui qui a un penchant quelconque attire toujours son cœur à d'autres penchants de même espèce; celui qui fait place dans son cœur à l'intelligence proprement dite obtient des lumières plus grandes que s'il veut bâtir un échafaudage de systèmes, de convenances, de points de vue qui lui sont propres, car alors il ferme son cœur à l'éducation naturelle, et il jette son éducation première dans l'abîme de l'oubli. Celui qui voit avec amour une promesse accomplie s'ouvre le cœur de Jéhovah, et il reçoit d'autres promesses. Celui qui recherche l'inspiration devient toujours l'émule de Dieu dans ses communications diverses et abondantes. Celui qui aime la contemplation est bien près de découvrir une autre sphère. Cette sphère lui apparaît comme un monde entier; les penchants, les goûts, les attractions sont tous régularisés par le grand Tout spirituel, et toujours les flots de l'électricité descendent sur les objets évoqués par la contemplation, la méditation, la prière, l'intuition de chaque attraction.

Un des Messagers fluidiques.

TÉLÉGRAPHE SPIRITUEL.

(Même groupe, même Médium.)

Le télégraphe spirituel a été de tout temps. Votre terre commence à se sillonner de fils, de stations; votre retraite s'enrichit de lignes télégraphiques: les unes vous apportent les révélations célestes; les autres, la régénération religieuse; les autres, la récompense des récompenses; les autres, les sciences sublimes et toutes merveilleuses; les autres, les rapides éclairs de l'électricité; les autres, la sortie des mystères de leur demeure; d'autres enfin vous apportent toutes les richesses des cieux. Ce télégraphe a été multiplié à mesure que la tente terrestre s'est approchée de la source de tous les biens.

Il y a encore bien d'autres innovations semblables à celle-ci, et que vous possédez sur la terre. Je veux vous parler de la vapeur ou émanation légère. La vapeur spirituelle est comme la vôtre, seulement elle ne s'éteint pas en s'élevant; elle entre dans le cercle de vapeurs plus légères, et elle se mêle au grand problème des émanations. La vapeur laisse pendant un peu de temps un nuage sur le ciel, et lorsqu'elle est arrivée à la région qui lui convient, elle cesse de produire l'ombre. La vapeur spirituelle en s'élevant ne fait point d'ombre, mais elle est centrifuge comme la vôtre; elle cherche toujours l'espace le plus élevé, et elle prend une forme jusqu'à ce qu'elle ait reçu l'empreinte de celle qu'elle doit représenter. La vapeur promène son corps opaque dans l'espace, et lorsqu'elle est arrivée à un point de ralliement, elle cesse d'être opaque. Elle est premièrement un nuage, et ensuite une figure, un corps, une céleste image. La vapeur devient chaude à mesure qu'elle s'élève, tandis que la vôtre perd sa chaleur sans la recouvrer. La vapeur spirituelle vient droit au but, sans se laisser attarder par la rencontre de quelque corps; la vôtre monte en déviant, en s'écartant; elle suit l'impulsion donnée par le vent qui la porte.

Un des Messagers fluidiques.

REMARQUE. — Il va sans dire que nous laissons la complète responsabilité des idées émises dans ces deux communications, dans tous les cas fort curieuses, au Médium qui les a reçues et à l'Esprit qui les lui a données.

RIBLIOGRAPHIE.

L'UNIVERS, DIEU ET L'HOMME,

Par KAEPPELIN.

(1^{er} article.)

Il y aurait un livre à faire pour la propagation des idées spirites : ce serait de recueillir chez tous les penseurs de l'antiquité et des temps modernes, théologiens, philosophes, littérateurs, poètes, tout ce qu'ils ont pu émettre soit par éclairs, soit par habitude, d'opinions en faveur de l'immatérialité de l'âme, de ses existences successives et de la pluralité de ses vies dans le passé comme dans l'avenir. Un pareil ouvrage, outre qu'il serait plein d'intérêt pour la pensée philosophique, serait indispensable à la confirmation des doctrines qui nous sont enseignées aujourd'hui et que nous soutenons avec toute l'énergie de nos convictions et de notre foi. En attendant qu'on le fasse, nous allons aujourd'hui rendre compte d'un petit traité rédigé complètement en dehors du Spiritisme dont il ne prononce pas même le nom et qui, ainsi que l'immortalité d'Alexis Dumesnil dont notre collaborateur, Abel d'Islam, a présenté l'analyse dans *la Vérité*, donne entièrement raison d'abord à nos affirmations touchant l'immatérialité et la survivance du principe pensant, ensuite, ce qui est plus significatif, au système préconisé par le Spiritisme, sur les conditions de la vie future et la multiplicité des épreuves. Voyons d'abord le premier point clairement élucidé :

Qu'y a-t-il de plus immatériel, de plus indépendant de toute loi physique, de plus rapide, de plus variable, de plus libre que la pensée ? Et comment croire alors qu'elle puisse être le produit de certains arrangements de la matière, pour laquelle tout est réglé par des lois immuables ? Si la matière, quelque bien organisée qu'elle fût, pouvait penser, cet acte ne devrait jamais se produire en dehors des sensations éprouvées par les organes ; or, nos pensées sont à chaque instant en contradiction avec nos sensations organiques, et notre esprit sait modifier les impressions de nos organes, les concentrer et en altérer les résultats. Si les organes étaient les principes même de la pensée, nous ne pourrions avoir d'autres goûts ni d'autres penchants que ceux qui se lient à nos besoins matériels. Quel est donc l'organe, ou la série d'organes, qui peut nous faire concevoir l'amour de ce qui est beau, juste et vrai ?

Cet amour du bien moral, n'est-il pas à chaque instant en opposition avec l'amour du bien-être physique, dont la satisfaction est vivement et constamment sollicitée par nos organes ; et comment ceux-ci, s'ils étaient les moteurs originaires et uniques de la pensée, pourraient-ils produire des effets contraires à leur propre intérêt, à leur propre nature ? — Notre âme et notre corps ne sont-ils pas à chaque moment en lutte l'un avec l'autre, et ne voyons-nous pas que l'âme, indépendante et généreuse, sacrifie fréquemment les besoins du corps aux nobles sentiments des affections dévouées, de la justice, de la liberté, de la vérité, de l'honneur, de la gloire et de l'amour de tout ce qui est bien ? Est-ce que la matière, organisée ou non, connaît quelque chose à toutes ces grandes idées ?

— L'âme a donc des conceptions entièrement indépendantes de l'organisme, et, par conséquent, elle ne peut être une simple propriété de celui-ci. Si les organes étaient les seuls auteurs de la pensée, comment se ferait-il que pendant qu'ils sont livrés au repos du sommeil, le rêve puisse développer d'une manière si puissante quelques-unes de nos facultés intellectuelles, telles que l'imagination et la mémoire ? Comment pourraient se produire

surtout les phénomènes si remarquables du somnambulisme ordinaire, ainsi que de l'extase et quelques autres *maladies* semblables, où il est évident pour chacun que perceptions, sensations et pensées s'exécutent sans le secours des organes ; par exemple, pour ne parler que du somnambule, ne le voyons-nous pas, malgré l'insensibilité complète de ses yeux, agir avec une suite d'idées parfaitement combinées, écrire, composer, calculer, se rendre à des lieux choisis par lui, et s'avancer quelquefois d'un pas assuré là où il ne manquerait pas de périr s'il n'avait pour soutien que le fonctionnement habituel de ses organes ?

En étudiant d'ailleurs ce qui se passe en nous-mêmes, nous reconnaissons que tout ce qui dépend de l'âme est constant, absolu, immuable ; tandis que tout ce qui dépend des organes est mobile, changeant et périssable : nos organes se renouvellent constamment dans les éléments de leur constitution, et l'ensemble tout entier s'affaïsse et se détériore avec l'âge ; tandis que notre âme, libre et fière, plane au-dessus de tous ces changements matériels.

Faisons à présent une admirable citation de ce que pense M. Kaepelin, sur la pluralité des vies qui doivent succéder à l'existence terrestre.

(La fin au prochain numéro.)

La Revue spirite d'Anvers, sous la direction de M. Prosper EYBEN, avec la collaboration de divers médiums, paraissant tous les mois par livraisons de 32 pages, grand in-8°. Prix : pour la Belgique, 40 fr. ; pour l'étranger, 42 fr.

PETITE CORRESPONDANCE.

Vu le grand nombre de lettres que nous recevons journellement, il nous est de toute impossibilité, malgré nos vives sympathies pour les frères qui nous écrivent, de leur répondre autrement que par l'intermédiaire du journal. Cette règle générale ne souffre guère d'exceptions. Et encore ne répondrons-nous que lorsqu'il y aura absolue convenance ou nécessité.

A tous ceux qui nous ont adressé leur photographie. — Merci de cette marque de sympathie. S'il nous arrive un jour la tentation de nous faire croquer à notre tour, et que nous y succombions, vous ne serez pas oubliés.

A M. LES..., propriétaire, à Pont-Fouchard (Saumur). — Vous savez maintenant que toute réclamation relative à des abonnements contractés chez nos dépositaires et desservis par ces derniers, est non avenue pour nous.

A M. GUIP..., à Bordeaux. — Si on n'a pas inséré votre travail sur la réincarnation, c'est d'après la décision collective du comité.

A M. A. BEZ, à Bordeaux. — Les deux communications dont vous me parlez m'ont été remises par un de nos amis de Lyon. Il m'a dit les tenir de M. Cazemajour qu'il a vu dernièrement à Paris et lequel les lui aurait données comme *inédites*. Vous le voyez donc, je ne suis coupable que d'une chose : c'est d'avoir été trop confiant.

A M. PONS, à l'Isle (Vaucluse). — Lisez d'abord les ouvrages fondamentaux de la doctrine. Puis, si des conseils particuliers vous sont nécessaires, je me ferai un plaisir comme un devoir de vous les donner. Mais, en l'état, il faudrait que je vous fisse un cours complet de spiritisme ; vous comprendrez dès lors que je m'abstienne !

AVIS. — Nous avons promis la table des matières avec ce numéro. Il nous a été impossible de tenir notre promesse, donc au numéro prochain, sans faute.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à LYON, rue de la Charité, 29, au 2^{me}.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDICIN.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutées toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrites à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

INFLUENCE DU SPIRITISME SUR LES PROGRÈS DE L'HUMANITÉ.

(6^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

La linguistique ou la science du langage va maintenant nous occuper. C'est un signe certain d'infériorité pour un globe quelconque ; 1^o qu'il y ait besoin sur son domaine, et entre qui y habitent, d'une communication semi matérielle perçue par l'organe de l'ouïe et effectuée par le fluide sonique de la parole ; 2^o qu'il y ait une multitude de dialectes entre les hommes, indiquant des races diverses et peu fraternelles à l'origine. Or, voilà le cas où se trouve la terre, ce qui prouve d'une part que nous sommes dans les régions inférieures de la création, et de l'autre que nous n'occupons pas un rang très-élevé, même dans cette sphère infime.

Nous sommes encore divisés par le langage, les mœurs, les antipathies de races, et cependant nous sommes destinés à l'unité, c'est du moins ce que nous disent les enseignements presque univoques des Esprits, c'est du reste ce que nous avaient appris à peu près unanimement les précurseurs nombreux de la foi nouvelle.

La langue allemande, la langue anglaise, la langue chinoise, la langue japonaise, la langue indoue, et les langues éteintes, latine, grecque, hébraïque, chaldaïque, sanscrite, offrent de rares rapports entre elles, et beaucoup plus de divergences. La langue française est, moins quelques formes grammaticales un peu arbitraires, un acheminement vers l'unité.

Quelques savants épris d'un idéal linguistique, ont cherché une langue mère dont toutes celles-ci ne seraient que des dérivés. Tentative impossible, mais qui témoigne cependant en faveur de nos destinées. Dans les mondes supérieurs aux nôtres, au caractère spirituel et céleste, la langue des incarnés n'y est presque plus matérielle, pour aboutir par degrés au langage pur des mondes divins, par lequel on se comprend au moyen d'une pénétration intime.

Dans les mondes même de notre catégorie, c'est-à-dire matériels opaques, mais qui sont bien plus avancés que notre misérable planète, comme ils sont unitaires et harmoniques à peu près dès le commencement de leur évolution progressive, ils n'ont que des habitants de la même race, séparés pour quelques-uns et avec des degrés indéfinis par quelques nuances. Là, la langue universelle y règne, moins pour ces derniers, avec de faibles divergences qui s'évanouissent chaque jour.

L'unité et l'harmonie y sont bientôt constituées par l'action commune du Spiritisme ordinaire et du Spiritisme de Dieu. Mais nous n'en sommes pas là, et l'observation la plus optimiste ne saurait le prétendre. Nous entrons néanmoins dans une ère nouvelle par l'association des efforts, voulue et permise divinement, des Esprits ordinaires avec les envoyés fluidiques ; nous allons prochainement inaugurer le *règne de Dieu* sur la terre, et dans ce magnifique but, les peuplades les plus sauvages vont se souder aux peuples civilisés. Les communications matérielles de pays à pays deviennent plus faciles, l'électricité réunit, aussi vite que la pensée, des individus séparés de deux mille lieues. Tout a pour terme suprême et pour aspiration légitime, l'unité des nations ; et c'est pour venir en aide à ces desseins de la providence sur nous, qu'une langue de plus en plus universelle sera fondée afin d'opérer la fusion de toutes les intelligences, et la fraternité de tous les hommes. Le Spiritisme, en signalant ces tendances à nos efforts, a suscité et suscitera à l'avenir des missionnaires chargés d'abord de tracer les linéaments de cette linguistique générale, puis de trouver enfin, et après les labeurs de plusieurs générations de penseurs, le moyen simple et facile d'amener l'accord désiré et l'entente unitaire de tous les incarnés ; toutefois, il est facile de voir par ce tableau exact de nos progrès, et de ce qu'il nous reste encore à faire, que la langue universelle ne doit pas être placée dans le passé, qu'elle est seulement une attente certaine de l'avenir.

Ce n'est pas dans un globe formé probablement de détritiques divers, arrachés au chaos et au néant par la grande faculté médiatrice de Dieu, c'est-à-dire par le ministère de ses Esprits travaillant sous son œil puissant à l'élaboration cosmique, mettant partout la vie à la place de la mort, la lumière à la place des ténèbres ; ce n'est pas, disons-nous, dans un globe où l'unité n'est pas faite, mais se trouve toute à faire, séparé par des montagnes ardues, des déserts arides, des mers profondes, qu'on peut voir et chercher à l'origine une langue universelle. Les races y sont différentes, autant que les morceaux de terre réunis au globe central, et la diversité de races engendre nécessairement la bigarrure étonnante du langage. La tour de Babel y est dès le commencement, et si nos livres sacrés peignent une époque heureuse d'union, avant la confusion des langues, c'est une vue lointaine sur les destinées qui nous sont réservées, ou peut être le ressouvenir d'un monde harmonieux.

dont l'écrivain, missionnaire supérieur, peut avoir le secret.

Quoiqu'il en soit de toutes ces hautes hypothèses, nous voulons seulement conclure que le Spiritisme, en proclamant par ses enseignements, la venue d'une ère nouvelle et fortunée, où l'unité des nations se trouvera réalisée, donne une singulière impulsion à la linguistique, et facilite l'éclosion de grands génies chargés de préparer et plus tard d'apporter aux hommes l'universel langage nécessaire à leurs rapports solidaires et fraternels.

PHILALÈTHES.

(La suite au prochain numéro.)

POLEMIQUE SPIRITE

ELIPHAS LÉVY. — PARACELSE ET AUTRES.

(1^{er} article.)

Jusqu'à présent, nous n'avions combattu que contre deux catégories d'adversaires, les cléricaux et les matérialistes. Cependant, comme il y en a une troisième, quelque peu de bruit qu'elle fasse, quelque rares que soient ses adhérents, il importe peut-être à la science philosophique du Spiritisme d'en dire un mot.

Comme les cléricaux, ceux que nous nommerons les dissidents du Spiritisme ne nient pas les phénomènes manifestes qui se passent tous les jours dans nos groupes; seulement ils ne les attribuent pas comme nous à une communication permanente entre la terre et le ciel, et quelquefois aux âmes des défunts évoqués. Ils supposent, les uns que tous ces faits sont dus à la lumière astrale qui, gardant les reflets de tous les incarnés, peut les reproduire d'après l'évocation des souvenirs; les autres, soit à ce qu'ils nomment des avortons ou des âmes incomplètes, soit à ce qu'ils appellent des Esprits astraux ou satellitaires, plagiaires en cela du Spiritisme et de saint Paul. Mais ces sophistes nient complètement le bon côté du Spiritisme, son côté divin, par lequel notre Père céleste aurait permis aux âmes de ceux qui nous ont précédés, et qui sont sortis de la vie terrestre, d'intervenir dans notre monde, soit par leurs conseils, soit par leur influence tutélaire, soit par leur assistance à leurs parents et à leurs amis.

Eliphas Lévy, qui a publié divers livres de haute magie, formule ainsi son opinion anti-spirite :

La substance une qui est ciel et terre, c'est-à-dire, suivant ses degrés de polarisation, subtile ou fixe,

Cette substance est ce qu'Hermès Trismégiste appelle le grand Telesma. Lorsqu'elle produit la splendeur, elle se nomme lumière.

C'est cette substance que Dieu crée avant toute chose, lorsqu'il dit : Que la lumière soit.

Elle est à la fois substance et mouvement.

C'est un fluide et une vibration perpétuelle.

La force qui la met en mouvement et qui lui est inhérente se nomme magnétisme.

Dans l'infini, cette substance unique est l'éther ou la lumière éthérée.

Dans les astres qu'elle aimante, elle devient lumière astrale.

Dans les êtres organisés, lumière ou fluide magnétique.

Dans l'homme, elle forme le corps astral ou le médiateur plastique.

La volonté des êtres intelligents agit directement sur cette lumière, et, par son moyen, sur toute la nature soumise aux modifications de l'intelligence.

Cette lumière est le miroir commun de toutes les pensées et de toutes les formes; elle garde les images de tout ce qui a été, les reflets des mondes passés, et, par analogie, les ébauches des mondes à venir.

Et comme si sa pensée n'était pas assez claire, il ajoute ailleurs ce qui suit sur l'impossibilité pour les âmes des morts d'intervenir dans les manifestations :

L'esprit se revêt pour descendre et se dépouille pour monter.

En effet :

Pourquoi les Esprits créés sont-ils revêtus de corps ?

C'est qu'ils doivent être limités pour avoir une existence possible. Dépouillés de tout corps et devenus par conséquent sans limites, les Esprits créés se perdraient dans l'infini, et, faute de pouvoir se concentrer quelque part, ils seraient morts et impuissants partout, abîmés qu'ils seraient dans l'immensité de Dieu.

Tous les Esprits créés ont donc des corps, les uns plus subtils, les autres plus épais, suivant le milieu où ils sont appelés à vivre.

L'âme d'un mort ne pourrait donc pas plus vivre dans l'atmosphère des vivants que nous ne pourrions vivre dans la terre ou dans l'eau.

Il faudrait à un Esprit aérien, ou plutôt éthéré, un corps factice semblable aux appareils de nos plongeurs, pour qu'il pût arriver jusqu'à nous.

Tout ce que nous pouvons voir des morts, ce sont les reflets qu'ils ont laissés dans la lumière atmosphérique, lumière dont nous évoquons les empreintes par la sympathie de nos souvenirs.

Les âmes des morts sont au-dessus de notre atmosphère. Notre air respirable devient terre pour eux. C'est ce que le Sauveur a déclaré dans son Evangile, lorsqu'il fait dire à l'âme d'un bienheureux :

« Maintenant le grand cahos s'est affermi pour nous, et ceux qui sont en haut ne peuvent plus descendre vers ceux qui sont en bas. »

Les mains que fait apparaître M. Home sont donc de l'air coloré par les reflets qu'attire et que projette son imagination malade.

On les touche comme on les voit : moitié illusion, moitié force magnétique et nerveuse.

Voilà, ce nous semble, de bien précises et de bien claires explications.

Elles sont, au contraire, sophistiques à notre avis.

La lumière astrale est inconsciente, est impersonnelle; elle est due, dit notre auteur, à l'évocation de nos souvenirs.

Cela peut, en effet, s'appliquer à quelques manifestations provoquées. Mais que dira-t-il des apparitions terribles racontées par Pline, Lucien, Alexandre d'Alexandre, des apparitions d'Empuse et d'Hécate, des faits antiques et des faits modernes, de ceux notamment du sief de Prozny, mentionnés dans le journal? Certes, ils ne sont pas de nos souvenirs ni de notre volonté. Comment cette lumière astrale, qui n'est qu'un panthéisme magique, les ferait-elle éclore?

Comment cette lumière astrale prendrait-elle la fantaisie :

1^o De soulever des tables;

2^o De frapper des coups intelligents répondant à nos pensées.

Ou bien, dans les molestations, de faire pleuvoir une pluie de pierres;

D'ébranler toute une maison;

De se livrer aux mystifications les plus diverses?

Mais Eliphas Lévy nous répond par la théorie de Paracelse, qu'il nous faut maintenant examiner.

ERDUA.

(La suite au prochain numéro.)

ENCORE LES PHÉNOMÈNES DE POITIERS.

Nous lisons dans un des derniers numéros du *Journal de la Vienne* :

« Nous recevons depuis quelque temps, par chaque courrier, des lettres, soit de nos abonnés, soit de personnes étrangères au département, dans lesquelles on nous prie de donner des renseignements plus circonstanciés sur les scènes dont la maison d'O... est le théâtre. Nous avons dit tout ce que nous savons; nous avons répété dans notre feuille tout ce qui se raconte à Poitiers sur ce sujet. Puisque nos explications n'ont pas paru complètes, voici, pour la dernière fois, notre réponse aux questions qui nous sont adressées :

« Il est parfaitement vrai que des bruits *singuliers* se font entendre chaque soir, de six heures à minuit, rue Saint-Paul, dans la maison d'O... Ces bruits ressemblent à ceux produits par les décharges successives d'un fusil à deux coups; ils ébranlent les portes, les fenêtres et les cloisons; on n'aperçoit ni lumière ni fumée; aucune odeur ne se fait sentir. Les faits ont été constatés par les personnes les plus dignes de foi de notre ville, par des procès-verbaux de la police et de la gendarmerie, à la requête de la famille de M. le comte d'O....

« Il existe à Poitiers une association de spiritistes; mais, malgré l'opinion de M. D..., qui nous écrit de Marseille, il n'est venu à la pensée d'aucun de nos concitoyens, trop spirituels pour cela, que les spiritistes fussent pour quoi que ce soit dans l'apparition des phénomènes. M. H..., d'Orange, croit à des causes physiques, à des gaz se dégageant d'un ancien cimetière sur lequel aurait été construite la maison d'O.... La maison d'O... est bâtie sur le roc, et il n'existe aucun souterrain y aboutissant.

« Nous pensons, pour notre compte, que les faits étranges et inexplicables encore qui, depuis plus d'un mois, troublent le repos d'une famille honorable, ne resteront pas toujours à l'état de mystère. Nous croyons à une supercherie fort habile et nous espérons voir bientôt les revenants de la rue Saint-Paul revenir en police correctionnelle. »

Le *Journal de la Vienne* croit à une supercherie; il a sans doute ses raisons. Aussi bien saurons-nous attendre que la police ait mis la main sur les farceurs qui viennent ainsi jeter le trouble et l'émoi dans une ville entière. Le phénomène se trouvera dès-lors réduit à sa plus simple expression, et les Esprits comme les Spiritistes ne s'en porteront ni mieux ni plus mal.

Le *petit Journal* taillait, le 27 février, dans l'article qu'on vient de lire et s'exprimait à son tour dans des termes à peu près identiques. Le 4^{er} mars, il insérait une correspondance de Chatellerault, qui venait, elle aussi, porter à la masse son hypothèse.

On nous écrit de Chatellerault, le 28 février, dit le *petit Journal*:

« Permettez-moi de vous soumettre quelques observations relativement aux bruits étranges qui se produisent à Poitiers dans la maison de M^{lle} d'O... Je ne suis ni savant, ni spirite et je suppose tout simplement que les bruits sont le résultat d'un phénomène géologique.

« Il est possible que tout ce tapage soit produit par une fissure de la croûte terrestre; les gaz qui s'en échappent font explosion dans une cavité placée au-dessous de la maison qu'à Poitiers l'on suppose hantée par les esprits.

« Voici comment on peut expliquer, sans avoir recours à des hypothèses extranaturelles, les bruits qui intriguent depuis si longtemps les habitants de Poitiers. »

Comme on le voit, chacun apporte son contingent d'explications : d'un côté supercherie, de l'autre explosion souterraine de

gaz. Quant à l'hypothèse basée sur une manifestation d'Esprits, ces Messieurs la rejettent à priori. Pour notre propre compte, nous ne voulons rien admettre ni rejeter à priori : nous attendrons que l'évidence se fasse, que la police ou les savants saisissent au collet l'apparition des phénomènes. Mais si les agents de la police et les investigations de nos savants n'aboutissent qu'à l'impuissance — cela s'est vu bien des fois — nous dirons alors ce que nous pensons de ces bruits inexplicables.

En attendant, et quoiqu'il en soit, nous devons nous réjouir de ce que les grands et les petits journaux portent ainsi l'idée spirite dans tous les coins de l'univers et dans toutes les classes de la société. L'homme est en effet curieux de son naturel; il voudra savoir, il lira : et quand on a lu sans parti pris, on est bien près d'être des nôtres.

E. E.

Nos lecteurs ont sans doute entendu parler de photographies spirites qu'obtiendrait un artiste médium, de Boston, M. W.-H. Mumler. Avec le dernier numéro de la *Gazette spiritualiste*, qui se publie à Londres, nous avons reçu deux copies prises sur les originaux de ces étranges portraits-cartes. Prochainement, nous entrerons à ce sujet dans de plus amples détails.

Nous dirons seulement, pour aujourd'hui, que si on parvient à constater, d'une manière évidente, de pareils faits, l'armée des incrédules n'aura plus qu'à se rendre.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE SPONTANÉES.

CHANGEMENTS FUTURS.

(Médium, M. X.; groupe spirite, la famille chrétienne, à Genève.)

La même solidarité régnera dans le monde comme dans le ciel, parce que la même religion y régnera. La même religion régnera dans le ciel comme sur la terre, parce que la même loi perpétuera les essences de chacun. La même félicité régnera sur la terre comme dans les cieux, parce que la même solidarité soutiendra les uns et les autres. La même réaction produira l'effet lumineux dans l'un et l'autre hémisphère. Il sortira les mêmes lumières dans la région matérielle comme dans l'immatérielle.

Il vient, le jour où ces merveilleux changements s'opèrent. Il vient, ce jour où tout sortira de la vieille route. Tous les hommes auront une même croyance. Toutes les raides sociétés d'économie religieuse sortiront de leur enveloppe grossière. Toutes les différentes opinions de même essence sortiront de leur obscurité; car toutes les voix de la conscience feront perdre l'habitude de rendre hommage à ces vains mensonges. Les portes de la nouvelle lumière seront ouvertes à ceux qui auront cherché la clarté; chacun pourra entrer dans la lice; chacun pourra se mêler au combat; chacun recevra assez de lumière pour résister aux paroles de ténèbres qui seront jetées dans le procès universel. La courte guerre réussira pour la bonne cause; la cloche de victoire sonnera le procès gagné; la cloche fera entendre son joyeux tintement, car il sera fait une fête pour les victorieux enfants. Jetez les yeux sur ces dernières paroles : Vous aurez une fête. En quoi consistera-t-elle, cette fête ? Sera-ce les plaisirs du monde ? Sera-ce des richesses ? Sera-ce des honneurs ? Sera-ce la gloire du monde ? Oh ! arrière ! loin de nous ces récompenses ! La fête ne serait point véritable. Elle durera éternellement, oui, éternellement. Oui, la fête que vous aurez sera toute de gloire spirituelle, toute de joie éternelle, toute de félicité, toute de couronnes incorruptibles. Cette fête consistera en un véritable bonheur; elle doublera vos sens; elle consistera à vous abreuver à longs traits de la riche participation aux pensées spirituelles;

elle consistera à vous introduire dans la glorieuse société des saints anges et des élus bienheureux. Elle régnera surtout dans la céleste région, mais déjà sur la terre vous en sentirez les merveilleux effets.

Emanation divine, souviens-toi de marquer à ces combattants la marche qu'ils doivent suivre pendant les hostilités. Ne voyez-vous point déjà se réaliser la promesse? Ne vous mettez donc pas en peine, ni de ce que vous devez dire, ni de ce que vous devez faire, quand vous serez appelés à convaincre des incrédules, car l'esprit de Dieu vous inspirera.

Un des Messagers fluidiques.

RIBLIOGRAPHIE.

L'UNIVERS, DIEU ET L'HOMME,

PAR KÆPPELIN.

(2^e et dernier Article. — Voir le précédent numéro.)

Cette citation abrégée est extraite des pages 97 et suivantes du livre cité.

L'expérience de la vie nous apprend que la sagesse divine, en réglant, sous le nom de Providence, les lois générales qui régissent les destinées des créatures, n'a nullement fait rentrer ces récompenses et ces punitions dans la durée limitée de notre existence terrestre; car nous voyons trop souvent celle des méchants heureuse et florissante, et celle de l'homme de bien souffrante et misérable. C'est donc sur la destinée qui suit leur existence terrestre que doit s'exercer la justice divine.

En effet, comment cette destinée serait-elle parfaitement et immédiatement égale, pour le vil égoïste qui n'a sacrifié toujours qu'à la satisfaction de ses jouissances, et le cœur généreux qui s'est dévoué à quelqu'une de ces grandes idées sur lesquelles repose le bonheur de ses semblables; pour le magistrat prévaricateur qui s'est enrichi par la ruine des familles, et pour l'homme courageux qui a pris sans cesse la défense des faibles et des opprimés; pour le traître qui a vendu sa patrie, et le héros qui lui a sacrifié sa vie; pour le despote qui a privé ses peuples de liberté, d'instruction et de bien-être, et le souverain qui a consacré sa vie au développement de leur état social; pour l'avare, l'usurier, l'assassin, le parricide, et pour l'homme charitable, bon et dévoué à l'humanité, à sa patrie, à ses amis, à sa famille? Non, tant de vertus d'une part, et tant de crimes de l'autre, ne peuvent avoir le même sort!

Le but évident de la création, c'est le développement de chaque être vers sa perfection. Il en résulte que tout être intelligent qui a rempli, conformément aux lois divines, le rôle qui lui est assigné dans la nature, doit passer à un état de perfection supérieure. Ainsi l'homme qui a obéi avec sagesse et dévouement aux lois de sa destination terrestre, a droit de compter sur une destinée nouvelle, progressive, supérieure, pour son âme rendue libre, par la mort, de ses liens matériels.

Cette existence nouvelle, plus parfaite, plus heureuse, plus libre, plus intelligente, plus sage, se passera dans quelque autre de ces mondes qui peuplent l'immensité, et avec des qualités toutes différentes de celles de l'existence terrestre.

Cette émigration des âmes vers une destinée et des mondes meilleurs, atteindra-t-elle de suite le dernier degré de leur perfectionnement, ou n'arrivera-t-elle à celui-ci que par des existences transitoires et des émigrations successives?

Ce qui me paraît certain, c'est que notre âme passera, avec son individualité inaltérable, à une existence ou à des séries d'existences supérieures, plus parfaites et plus capables de science, de vertu et d'affections!

Cette destinée, complément progressif de l'existence de l'âme, sera acquise à la longue, par tous les hommes; mais tous ne pourront y arriver avec le même droit et, par suite, avec la même facilité. — Le coupable, le méchant, le criminel, auront sans doute à subir des états intermédiaires disposés par la sagesse divine, de manière à leur donner les qualités morales qu'ils n'ont pas su acquérir pendant leur existence terrestre, et qui puissent les amener au point de perfection où ils auraient dû être arrivés en quittant celle-ci; car ce n'est qu'après avoir ainsi été épurés qu'ils seront aptes à suivre la destinée plus parfaite, accordée comme juste et progressive récompense de l'accomplissement des vertus imposées à l'homme sur la terre.

Quels seront ces états transitoires, ayant pour objet l'amélioration et l'épuration des âmes indignes encore de jouir d'une existence plus élevée?

Ce sont eux qui constitueront la punition du mal commis pendant la vie humaine proprement dite, car il faut que les torts effectués pendant celle-ci soient réparés, et que ceux qui en sont les auteurs soient rendus dignes de leur destination ultérieure dans l'harmonie universelle. Ce qui est certain encore, c'est qu'ils ne seront que passagers, et n'auront d'autre but que l'amélioration des intelligences qui les subiront, et qui se retrouveront ainsi retardées dans la voie du progrès des existences, jusqu'à ce qu'elles soient rendues capables d'y continuer leur marche providentielle. Ce n'est pas pour se venger que Dieu soumettra les âmes coupables à ces conditions intermédiaires, mais c'est pour les compléter, et elles ne s'y trouveront que plus ou moins longtemps, selon leur incapacité ou leur indignité, arrêtées dans leur ascension vers des destinées plus heureuses.

Repoussons donc le triste et lugubre rêve des peines éternelles qui ne pourraient être que le fait disproportionné de souffrances illimitées, infligées par un Dieu cruel, pour des fautes dont la durée n'est que d'un moment, à des êtres que leur nature, faite par lui, a rendus sujets à l'erreur. Arrière donc, Satan, toi qui n'es qu'un prétendu dieu du mal, dont l'existence prouverait que le Créateur a pu et peut se tromper! Arrière, toi et ton enfer! Ta hideuse image, et celle de ton royaume plus hideuse encore, ne peut nous causer aucun effroi! Ce sont les appels de la vérité, c'est le flambeau de la science et de la raison, c'est la grande voix de Dieu, éclatant dans la grandiose harmonie de ses œuvres, qui nous conduisent dans le chemin de la vertu vers les destinées de l'avenir!

Tout est clair, précis, rationnel dans ces déductions.

M. Kæppelin, en écrivant ces pages lumineuses, a obéi au souffle de l'esprit moderne.

Son livre est divisé en quatre parties: *l'Univers, le Créateur, les Créatures, Droits et Devoirs.*

Il y a sans doute des ouvrages contenant des démonstrations plus scientifiques et plus élevées, mais on en trouverait difficilement de plus simplement et de plus sensément écrit.

Nous le recommandons à nos lecteurs (1).

(1) Paris, 1864, Dentu, éditeur.

Appel des Vivants aux Esprits des Morts,
GUIDE VADE-MECUM DU MÉDIUM ET DE L'ÉVOCATEUR,
Deuxième édition.

PRIX: 1 FR., PAR LA POSTE 1 FR. 10 C.

S'adresser à l'auteur, M. EDOUX, au bureau du journal, rue de la Charité, 29, au 2^{me}, et à Paris, chez LEDOYEN, libraire au Palais-Royal (Galerie d'Orléans).

Pour tous les articles non signés:

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 2^{me}.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEBOYEN, Libraire, au Palais-Royal

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutées toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

INFLUENCE DU SPIRITISME SUR LES PROGRÈS DE L'HUMANITÉ.

(7^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

Passons maintenant aux sciences physiques.

Nous ne dirons rien de l'influence qu'exercera le Spiritisme sur les sciences dites naturelles, quoique le souffle de la doctrine doive s'étendre partout, modifier les classifications par trop fondées sur des caractères matériels, dans un sens de plus en plus spirituel, et avoir des résultats imprévus et inespérés en *embryogénie* et en *organogénie*. Mais nous ne pouvons pas ici tout développer, et nous devons nécessairement opter pour les aperçus plus utiles et plus concluants.

En chimie et en physique, le Spiritisme aura bien son importance. En spiritualisant les forces, les fluides et la vie, en montrant que ces forces et ces fluides sont composés d'éléments intelligents qui sont au service des agents spirites, sous l'ordre et la permission de Dieu, il ouvre à ces sciences de nouveaux et plus vastes horizons ; ainsi le fluide lumineux et le fluide électrique pourront être étudiés, comme par le passé, dans leurs manifestations purement physiques, mais on ne perdra jamais de vue que certaines autres sont causées par l'intervention des Esprits qui conduisent quelquefois la foudre et les orages, produisent des effets de lumière, et on étudiera même plus tard, quand on sera plus avancé dans la doctrine spirite, les lois inconnues à présent de ces communications du monde invisible avec la terre. Nous avons eu notamment en chimie, de par le Spiritisme ou du moins de ses déductions, des explications lumineuses sur la *théorie atomistique* et sur les *équivalents*. Mais ce n'est pas le lieu d'en parler.

Quelle impulsion heureuse ne sera pas communiquée à l'astronomie par la nouvelle foi ? Elle ne sera plus seulement, à l'avenir, la science morte de la description des astres, l'étude de leurs mouvements, de leurs lois ; elle cherchera, aidée du flambeau spirite, à pénétrer leur constitution physique et les rapports de cette constitution avec la vie de leurs habitants, et quoique l'éloignement des systèmes impose toujours des limites à nos audacieux efforts : néanmoins, les recherches astronomiques y gagneront une énergique vitalité, et une importance qui s'accroîtra avec le perfectionnement indéfini des instruments d'optique, et le développement des découvertes futures.

En géologie, que faisait-on jusqu'à nos jours ? On se bornait à la science morte : on fera dorénavant de la science vivante.

Quelques savants avaient bien essayé de justifier, par les données scientifiquement acquises, la cosmogonie de Moïse. Mais comme ce n'était et ne pouvait être qu'une cosmogonie ovulaire, tout au plus embryonnaire, les résultats, on le conçoit, ne s'élevaient pas bien haut. Dès qu'une observation des enseignements spirites, sur ce point, sera plus complète, dès que les systèmes préconisés par Davys, Rose, de Miramont et d'autres, d'après les révélations des Esprits, auront été comparés, dès qu'on sera arrivé ainsi à une vue à peu près exacte et débrouillée de tous les accessoires parasites, des origines du globe terrestre, on posera des questions que les géologues s'empresseront de résoudre, avec toutes les ressources que leur fournira leur science positive déjà, bien que de date récente.

Les rapports du Spiritisme et de la médecine, malgré toute notre envie d'abrégier et de passer à d'autres questions, nous arrêteront un peu plus longtemps. Nous ne comptons en traiter ici que d'une manière très-sommaire, promettant formellement à nos lecteurs de reprendre ce sujet, d'une importance capitale, pour notre humanité terrestre. Nous diviserons notre discussion, à cet égard, en deux points principaux. Le Spiritisme a une influence très-grande sur la médecine :

1^o Directement, en prouvant l'intervention des Esprits sur notre monde matériel ;

2^o Par ses enseignements doctrinaux et leurs conséquences spirituelles.

Ainsi nous allons voir d'abord les changements qu'introduit, dans la médecine, la vérité prouvée de l'intervention des Esprits. Puis, ce qui résulte, pour cette même science, des théories du périsprit, et des tendances spiritualistes qui en ressortent.

Nous sommes convaincus, dès le principe, qu'il est beaucoup de cas de monomanies, d'aliénations mentales entièrement faux et controuvés, qui ont été traités sous ces dénominations par les médecins de nos jours, ou même des siècles précédents, et qui quelquefois ont eu une terminaison funeste, faute par eux d'avoir conservé le fil conducteur d'une tradition vraie et croyante.

Voulez-vous que nous ayons confiance dans les docteurs modernes, lorsque nous voyons un des leurs, justement célèbre, M. Létut qui écrit tout un livre pour établir la folie de Socrate ?

N'avons-nous pas lu, dans l'histoire de ce pauvre *Torquato Tasso*, que les médecins appelés à le visiter dans sa prison

ont conclu dans le sens de l'hallucination presque unanimement, parce qu'il conversait avec des Esprits d'une manière quelquefois sublime, mais que ces Esprits étaient visibles à lui seul ? Ne connaissons-nous pas les histoires de Cardan et de Postel ? Et Jeanne-d'Arc qui ne fut pas seulement traitée comme folle, mais brûlée comme sorcière ?

Et une multitude d'exemples cités dans les ouvrages de Marc, d'Esquirol, de Fodéré, de Pinel, de Calmeil ?

N'y a-t-il pas là de quoi nous faire frémir ?

Tous ces prétendus fous n'étaient que des médiums voyants.

PHILALÉTHÈS

(La suite au prochain numéro.)

POLEMIQUE SPIRITE

ELIPHAS LÉVY. — PARACELSE ET AUTRES.

(2^me Article. — Voir le dernier numéro.)

Voici comment Eliphas Lévy interprète Paracelse :

Notre corps dans la vie humaine est comme une seconde enveloppe inutile à la troisième vie, et c'est pour cela que nous le rejetons au moment de notre seconde naissance.

La vie humaine, comparée à la vie céleste, est un véritable embryonnat. Lorsque les mauvaises passions nous tuent, la nature fait une fausse-couche, et nous naissons avant terme pour l'éternité ; ce qui nous dispose à cette dissolution terrible que saint Jean appelle la seconde mort.

Suivant la tradition constante des extatiques, les avortements de la vie humaine restent nageant dans l'atmosphère terrestre qu'ils ne peuvent surmonter et qui peu à peu les absorbe et les noie. Ils ont la forme humaine, mais toujours imparfaite et tronquée : à l'un il manque une main, à l'autre un bras, celui-ci n'a déjà plus que le tronc, ce dernier est une tête pâle qui roule. Ce qui les a empêchés de monter au ciel, c'est une blessure reçue pendant la vie humaine, blessure morale qui a causé une difformité physique et, par cette blessure, peu à peu toute leur existence s'en va.

Bientôt leur âme immortelle restera nue et, pour cacher sa honte en se faisant à tout prix un nouveau voile, elle sera obligée de se trainer dans les ténèbres extérieures et de traverser lentement la mer morte, c'est-à-dire les eaux dormantes de l'ancien chaos.

Ces âmes blessées sont les larves du second embryonnat ; elles se nourrissent dans l'espace aérien de la vapeur du sang répandu et craignent la pointe des épées. Souvent elles s'attachent aux hommes vicieux et vivent de leur vie comme l'embryon vit au sein de la mère ; elles peuvent alors prendre les formes les plus horribles pour représenter les désirs effrénés de ceux qui les nourrissent, et ce sont elles qui apparaissent sous des figures de démons aux misérables opérateurs des œuvres sans nom de la magie noire.

Ces larves craignent la lumière, surtout la lumière des Esprits. Un éclair d'intelligence suffit pour les foudroyer et les précipiter dans cette mer morte qu'il ne faut pas confondre avec le lac Asphaltite en Palestine. Tout ce que nous révélons ici appartient à la tradition hypothétique des voyants et ne peut s'affirmer devant la science qu'au nom de cette philosophie exceptionnelle que Paracelse appelait la philosophie de sagacité, *philosophia sagax*.

Une seule observation nous suffira pour réduire à merci l'objection un peu trop complaisamment prêtée à Paracelse par Eliphas Lévy ; c'est que ces avortons astraux ne sauraient expliquer les magnifiques dictées données à quelques Médiums incapables par eux-mêmes de telles élévations, le fait surtout de ce jeune Médium de 11 ans (jeune fille simple tisseuse) qui

a répondu à des questions de haute philosophie adressées à l'esprit d'Origène par nous-même, questions adressées mentalement et quelquefois en latin et en grec.

Voici venir d'autres sophistes du Spiritisme, qui poursuivent les mêmes arguments en les exagérant.

Leurs raisonnements sont beaucoup plus adroits, plus spécieux, et indiquent l'intervention d'Esprits plus perfides et plus ingénieux dans le mal qui est la négation de la vérité.

Ces écrivains ne soutiennent pas uniquement le système de la lumière astrale d'Eliphas Lévy, qui est aux manifestations spirites ce que le panthéisme est dans la théologie — ils sont sensibles aux preuves de personnalité données par presque tous les phénomènes d'apparition — ni non plus la théorie de Paracelse que nous venons d'exposer, parce qu'ils reconnaissent également son insuffisance en présence des faits de haute vision et de surintelligence qui se présentent souvent : ils sont plus habiles, eux, ou les esprits d'orgueil qui les inspirent.

Plusieurs Américains disciples de Davys, notamment John Winchelonn, raisonnent ainsi : *Les âmes des morts ne peuvent pas intervenir, séparées qu'elles sont du monde terrestre par le noir chaos dont Eliphas Lévy a parlé d'après les écritures sacrées, ce sont les Esprits astraux, c'est-à-dire ceux qui sont préposés à la direction de notre planète qui répondent pour elles. Les âmes après leur mort sont presque immédiatement envoyées aux globes qu'elles doivent habiter et qu'elles ont mérités : et ces convois de grande vitesse ne souffrent point de retard ; donc impossible aux défunts de répondre aux évocations qui leur sont faites. Eliphas Lévy et Paracelse l'attestent ; les manifestations ne sont donc que des illusions produites par les Esprits astraux.*

S'il était vrai qu'il en fût ainsi, que Dieu eût fait une œuvre où manquât cette sublime harmonie de la communication des vivants avec les morts, de la terre et du ciel, que l'appui des parents et des amis, leur assistance et leurs conseils ne fussent pas réels ; s'il était vrai que les âmes fussent avalées et absorbées dès leur transformation par la grande voracité des Esprits astraux empressés à les envoyer de suite à d'autres mondes pour entretenir leur correspondance mutuelle (système faux et absurde s'il en fut), le Spiritisme n'aurait plus de raison d'être : il perdrait, par cette mensongère supposition, tous ses avantages de pratique et de moralité. Il importe donc, quelque folles que soient ces objections, et quelque restreinte que soit leur influence, repoussée par le simple bon sens, d'y insister encore et de prouver leur néant.

ERDNA.

(La suite au prochain numéro.)

PHOTOGRAPHIES SPIRITES.

Dans notre dernier numéro, nous avons parlé de deux photographies d'Esprits obtenues par le médium W.-H. Mumler, et dont copie nous a été récemment adressée par la *Gazette spiritualiste* de Londres. Entrons aujourd'hui dans quelques détails à ce sujet.

L'un de ces deux portraits-cartes est celui de W.-H. Mumler lui-même. Ce Médium est représenté comme un homme énergique, un peu corpulent, de taille moyenne, debout et sans habit. Sa main droite est appuyée sur le dos d'une chaise, tandis que de l'autre il tient un morceau de drap noir, qui sert à couvrir la chambre ob-



FLEURS DE LA PLANÈTE SATURNE.

(D'après l'Esprit)

Nota: Les sujets qui voudront bien nous
envoyer leur concours, doivent n'avoir reçu aucun
principe de dessin.

Médium M^{lle} VIRET de Lyon, à laquelle
les principes du dessin, sont complètement
inconnus.

son top. x. 1902.

scure. Sur cette chaise on distingue la forme d'une jeune fille, Esprit, paraissant âgée de 14 à 16 ans; W.-H. Mumler a reconnu en elle une de ses cousines décédée. Les contours de la partie supérieure sont très-visibles, quoique obscurs et diaphanes à la fois. On distingue la chaise à travers ce corps d'apparence vaporeuse, ainsi que la petite table sur laquelle repose un bras. Un rayon d'un éclat lumineux et rougeâtre fait cercle autour et au-dessus de la tête, ce que nous n'avons jamais remarqué dans des portraits ordinaires obtenus au soleil.

La deuxième photographie représente un homme à la figure sévère, imposante, d'un port noble et majestueux. Sa pose est la même que celle de W.-H. Mumler; à côté de lui on aperçoit la forme d'un jeune homme, Esprit, occupé à lire; tout le fond de la photographie est éclairé d'un rayon lumineux.

Quoi qu'il en soit de tout ceci, nous devons néanmoins constater que des hommes sérieux et compétents n'ont pu, jusqu'à ce jour, expliquer cet étrange phénomène, sans avoir recours à notre théorie. Plusieurs photographes de Boston déclarent qu'il leur est impossible de concevoir que W.-H. Mumler puisse procéder frauduleusement sans que cela soit découvert. Le docteur Gardner dit qu'il n'a aucune raison de douter, vu que ces figures ne pourraient s'obtenir par aucun procédé connu.

D'ailleurs, ce qui deviendrait concluant, on nous assure qu'un assez grand nombre de personnes auxquelles W.-H. Mumler a délivré leurs photographies, ont été étrangement surprises de voir à côté de leur propre image, ceux-ci un père, une mère, ceux-là un frère, une sœur, etc., etc. Et, chose plus convaincante encore, plusieurs Esprits, dont le portrait a été ainsi obtenu, ne s'étaient point fait photographier de leur vivant et étaient complètement inconnus du Médium. De tels cas parfaitement avérés suffiraient pour chasser le doute de l'esprit, si d'autres moins décisifs avaient pu le faire naître.

Donc, si les renseignements qu'on vient de lire sont exacts, et nous n'avons certes aucune raison pour suspecter la bonne foi des journaux anglais et américains auxquels nous les empruntons, la photographie des Esprits serait désormais possible, et les annales du Spiritisme, déjà si riches en manifestations et phénomènes d'outre-tombe, pourraient dès aujourd'hui enregistrer un nouveau fait considérable. Bientôt, espérons-le, nous saurons tous à quoi nous en tenir définitivement au sujet d'une découverte dont l'importance ne saurait échapper à personne. E. E.

CORRESPONDANCE.

Constantinople, le 25 février 1864.

Monsieur,

Merci mille fois de l'envoi de votre estimable et bien bon journal, que mes amis et moi lisons avec le plus grand plaisir. Si nos encouragements vous étaient nécessaires pour l'accomplissement de la tâche difficile que vous avez entreprise, bien certainement vous seriez chaque jour plus fort, vous et vos frères collaborateurs.

Nous avons pensé, mes amis et moi, de créer une publication mensuelle à Constantinople; mais nous devons encore ajourner notre projet. Nous espérons que, d'ici à trois ou quatre mois, nous serons en mesure de joindre nos efforts à ceux de nos frères spirites de France et des autres pays, en faisant alors paraître notre publication, qui aura pour titre *l'Echo Spirite d'Orient*, etc., et, comme vous pensez bien, vous recevrez chaque numéro.

Si le Spiritisme de tous les pays doit donner l'exemple de la fraternité, sachons ne pas faillir à notre tâche.

Ensuite, n'oublions jamais que l'union fait la force, et que

l'amour donne le courage et la persévérance dans tout ce qui s'appelle le bien et le progrès.

Mais l'heure du courrier s'avance, abordons le principal sujet de la présente.

Sous ce pli, je vous envoie le calque d'un dessin spirite exécuté par un de nos médiums, M. Paul Lombardo, auquel *l'art du dessin est totalement inconnu*. Ce calque a été exécuté sur l'original, qui est peint à l'aquarelle, par M. Montani, peintre et médium, duquel vous avez déjà reçu une lettre.

Vous trouverez ci-joint une reproduction photographique de ce même dessin, dont je ne vous fais pas l'éloge, attendu que son exécution, appréciée par vous comme elle le mérite, vous en dira suffisamment.

J'ajoute que M. Lombardo et nous tous Spirites de Constantinople, serons enchantés de voir votre journal reproduire ce joli dessin dans un prochain numéro, et il va sans dire que, vous affirmant son origine, toute de médiumnité spirite, je vous autorise à donner les détails nécessaires.

M. Lombardo est déjà connu comme médium, et un joli tableau, représentant un bouquet de fleurs, a été admis à l'Exposition nationale ottomane de l'année dernière (Voir la *Revue Spirite* de Paris.)

J'ai pensé que ce dessin bien exécuté, accompagné d'un article expliquant sa source orientale, produirait un bon effet en France et partout.

A la première occasion, je vous enverrai une des charmantes fleurs exécutées par M. Lombardo; vous en resterez étonné.

Avez-vous vérifié ce que je vous ai écrit en dernier lieu concernant les dessins d'Angélica et Sophie? Voyez *Vie de Swedenborg, ses écrits*, etc., et vous serez amené à de curieuses et intéressantes réflexions au sujet de ces deux gravures, et aussi au sujet du Spiritisme; ne négligez pas cela... Vous trouverez ce qui a trait aux deux dessins pages 80 ou 100. Je ne saurais mieux préciser, n'ayant pas l'ouvrage en question sous les yeux.

Par le courrier prochain, je vous adresserai un écrit médianimique de ma séance de jeudi dernier. Vous verrez si vous jugez à propos de le publier dans le même numéro où vous donnerez le dessin. Ce sera une occasion de parler du Spiritisme à Constantinople.

Je suis heureux de vous apprendre qu'un de nos médiums et amis, M. Parisi, exécute, ou plutôt a exécuté, il y a deux ans, une série de dessins qui ont une grande ressemblance avec ceux que vous publiez actuellement; je me propose de vous en envoyer un comme échantillon.

Mille compliments à vous, cher Monsieur et frère spirite, et assurez de nos sentiments fraternels les Spirites Lyonnais.

Tout à vous de dévouement.

B. Repos jeune, avocat.

Sous peu nous espérons pouvoir répondre au désir exprimé par nos frères d'Orient, de voir notre feuille reproduire quelques-uns de leurs si remarquables dessins. L'ouvrage intitulé *la vie de Swedenborg, ses écrits*, etc., sera également analysé, et nous reparlerons, à ce sujet, des portraits d'Angélica et de Sophie. (Voir notre N° 34, 1863.)

Nous recevons avec bonheur dans les nôtres la main fraternelle que nous tendent, d'au-delà des mers, les Spirites de Constantinople; qu'ils soient bien persuadés que nos vœux les plus sympathiques les accompagneront toujours. E. E.

Prochainement nous adresserons à nos abonnés une couverture imprimée pour faire brocher la première année de notre publication.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE SPONTANÉES.

L'ASTRE DE FEU.

(Médium, M. X.; groupe spirite, la famille chrétienne, à Genève.)

Un astre a été vu dans la partie des cieux qui était sombre et déserte. Cet astre a luit comme un météore; il jette autour de lui de nombreuses étincelles dont chacune roule et s'étend dans l'espace qu'elles éclairent. Ces étincelles formeront bientôt un vaste étang de feu. La terre va en être remplie si bien qu'elle sera brûlée comme un peu de bois; elle sera brûlée, car sa substance matérielle devra disparaître comme la rosée du matin et faire place à l'essence purifiée et filtrée par le feu de ces étincelles. Le feu vient déjà prendre à la racine des arbres qui ne portent point de fruits; les arbres seront tous déracinés et brûlés pour les séparer de leur essence primitive. Le feu prendra ensuite à la vaste mer des systèmes humains, des faux points de vue, des forteresses ennemies, des vaisseaux porteurs d'armes offensives. Le feu s'introduira dans chaque chose, tellement que la coquille grossière qui enveloppe les éléments sera réduite en cendres et laissera s'échapper l'essence sublime et quintessenciée de la pure vérité dans chaque chose.

Le feu s'agrandit; voici qu'il gagne déjà la voie de l'univers entier; voici qu'il essaie le grand coup par la voie de la régénération. La flèche du temple saint a déjà brillé d'un éclat sublime, mais la clarté de cette flèche s'est éteinte dans les siècles de ténèbres et de réaction contre la bienfaisante émancipation. Voici cette flèche qui reluit comme un astre; elle est attachée au temple par les anneaux de la patience, de la charité, de la miséricorde, de la fidélité. Ces anneaux eux-mêmes sont devenus lumineux comme la flèche, et de ce trophée immortel le grand Dieu orne son temple saint. Les parvis resplendent de leur éclat. Les fautes des pauvres pécheurs égarés sont par eux effacées et réparées. La couronne de Jéhovah reflète en elle les sublimes rayons de ce saint trophée. Un anneau sublime et tout amour a été joint aux autres, c'est celui de la bienveillance; un éternel salut est fait à cet anneau, et les cohortes ne se lassent point de répandre leurs divines sensations, lorsqu'elles le voient suspendu et reluisant à la clarté de la gloire de Dieu.

Un des Messagers fluidiques.

NOUVELLES DIVERSES.

Nous lisons dans la *Revue spirite d'Anvers*, livraison de mars :

« On a représenté pendant le courant du mois de février, au théâtre national d'Anvers, un vaudeville flamand, intitulé *Het Spiritismus*, dans lequel l'auteur, tout en présentant une intrigue burlesque, expose d'une manière très-convenable, quelques principes du Spiritisme et de la médianimité. Si le public a ri, comme de juste, de l'intrigue de la pièce, il ne l'a nullement fait des idées spirites qu'elle contenait. Certes, il n'en eût pas été ainsi il y a deux ans, alors que tout adepte de notre science était considéré comme dupe ou comme fou, et cette attitude de l'auditoire prouve clairement combien grands sont les progrès que le Spiritisme a faits depuis peu de temps à Anvers, parmi toutes les classes de la société.

• Un fait assez curieux se produit depuis quelque temps au sein d'un des cercles spirites de notre ville. Un Esprit qui s'y manifeste fréquemment par le moyen de la typtologie, dicte toutes ses com-

munications au rebours, de telle manière que la table frappe d'abord la dernière lettre du dernier mot de la phrase. Cela doit passablement, croyons-nous, donner à réfléchir à ceux qui prétendent que le langage de la table parlante, n'est qu'un pur effet de la transmission des pensées des assistants, car ces communications, qui sont ordinairement spontanées, sont parfois fort longues et elles exigeraient de la part des personnes présentes, un travail très-laborieux que la célérité avec laquelle on les obtient, rend d'ailleurs complètement impossible. »

Le *Salut public*, dans son numéro du 7 mars, consacrait quelques lignes au Spiritisme, parmi lesquelles nous relèverons les suivantes :

« Il paraît que le Spiritisme fait tout doucement son petit bonhomme de chemin. On cite aujourd'hui parmi ses adeptes le comte d'Ourches, le prince Gagarine, le baron de Guldenstubbé, et enfin un député qui est vicomte... »

Le *Salut public* ne nous donne certes pas une primeur, car les noms qu'il cite sont acquis à notre cause depuis déjà longtemps; mais enfin nous voyons avec plaisir que les journaux autrefois hostiles commencent à nous traiter avec un peu moins de sans-façon. Le *Mémorial diplomatique* va dire au *Salut public* si nos idées font leur petit bonhomme de chemin. Voici, en effet, ce que nous lisons dans ses colonnes :

« Une lettre émanant d'une personne bien informée, et qu'on nous a communiquée, révèle que récemment, dans un conseil privé où s'était agitée la question danoise, la reine (d'Angleterre) déclara qu'elle ne ferait rien sans consulter le prince Albert; et, en effet, après s'être retirée quelque temps dans son cabinet, elle revint en disant que le prince se prononçait contre la guerre. Ce fait et d'autres semblables ont transpiré, etc., etc. »

Nous n'entrerons pas ici dans les considérations que pourrait nous suggérer le fait en lui-même si nous consultions les enseignements du spiritisme pratique. Nous nous bornerons uniquement à constater que, si le *Mémorial diplomatique* a dit vrai, Sa Majesté britannique est médium. D'ailleurs, on nous assure que d'autres personnages, portant également couronne, ne craignent pas davantage de partager les idées de ces pauvres d'esprit dits Spirites, et que le plus grand nombre baptise encore des noms peu parlementaires de sots, de charlatans, d'hallucinés ou de fous. A ce compte-là, et si les couronnes s'en mêlent, la terre est bien à plaindre; car la sottise, le charlatanisme, l'hallucination ou la folie y régneront un jour en maîtres? Quant à nous, nous préférons donner raison à Christ et dire avec lui que ce sera, au contraire, le règne de Dieu!

Le *Courrier de la Vienne*, confrère du *Journal de la Vienne*, publie une lettre qu'on lui adresse, le 24 février, de la Ville-au-Moine. Cette lettre fait mention de faits analogues à ceux de Poitiers et qui se produiraient dans une maison du village appelé Bois-du-Deuil. Nous attendons de nouveaux et plus amples renseignements. Nous prions, toutefois, les savants de se hâter dans leurs explications, faute de quoi, nous serons bientôt autorisés à croire que plusieurs familles d'Esprits ont à cœur de convertir le Poitou au Spiritisme. Ce ne serait précisément pas là un bien grand malheur!

*Pour les Nouvelles diverses, E.E.**Pour tous les articles non signés :*

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct. gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 2^{me}.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à leur rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

INFLUENCE DU SPIRITISME SUR LES PROGRÈS DE L'HUMANITÉ.

(8^e et dernier Article. — Voir le précédent numéro.)

Si donc l'antiquité et les temps modernes ont amené beaucoup de cruelles méprises à ce sujet, une fois que la lumière du Spiritisme aura pénétré dans la pathologie médicale, elles ne seront plus possibles, et la véritable cause de ces prétendues folies étant péremptoirement connue, on les acceptera comme un bienfait pour ceux qui en seront témoins, ou on les modérera et les calmera par des moyens spirites, si cette voyance prend le caractère d'une obsession de mauvais Esprits.

Il y a là tout un élément nouveau de causes bafouées et chassées depuis deux siècles, dont il faut que la science médicale tienne compte désormais, un jour immense est répandu sur une masse d'affections mystérieuses, de chorées, d'hystéries, de crises nerveuses ; tout un ordre de maladies mentales est illuminé par le Spiritisme et ne réclame que la prière, l'évocation des bons Esprits et le secours des anges gardiens.

Recherchons à présent quelles utiles modifications apportera à la médecine l'enseignement résultant de notre doctrine.

L'école vitaliste de Montpellier, héritière des leçons de Barthez, avait toujours, depuis ce médecin célèbre, soutenu la thèse de l'existence d'un principe intermédiaire, lien de l'âme et du corps. Mais du reste sur sa nature, sur sa persistance après la mort, sur le mode de ses opérations, on ne s'accordait pas ; quelques disciples avaient même prononcé à cet égard le mot malencontreux de duodynamisme (le périsprit devant la science, 3^{me} article), comme s'il y avait en l'homme deux forces, deux pouvoirs distincts. Le Spiritisme, par ses éclatantes constatations, est venu éclairer et résoudre définitivement le problème. Il a enseigné et prouvé l'existence d'un périsprit, enveloppe semi corporelle, composée des fluides les plus subtiles et des éléments les plus éthérés, corps spirituel de saint Paul, aromal de Fourier ; par cette démonstration, il donne une vive impulsion aux sciences médicales, qui auront à rechercher si certaines maladies ne dépendent pas uniquement de l'influx nerveux, comme le pensait Fodéré qui donnait ce nom au périsprit, ou si du moins il n'est pas aussi intéressé quelquefois dans les maladies nerveuses ou mentales ; pour ce genre particulier de souffrances, n'est-ce pas le magnétisme humain qui aura le plus d'affinités avec l'élément affecté ? N'est-ce pas le fluide vital du magnétiseur qui, en pénétrant avec bienveillance

le fluide vital du magnétisé, pourra amener plus vite et mieux la modification iatrique et désirée ? Ce n'est pas tout, la médecine entière se trouve spiritualisée par le fait. On comprend alors comment les petites doses, même atomistiques, de remèdes, peuvent avoir un effet, et comme la force vitale, médicatrice, est représentée par le Spirisme, sous l'idée d'un fluide intelligent, on conçoit que les symptômes, c'est-à-dire les efforts expulseurs du mal, ne doivent pas être contrariés ni étouffés, qu'on doit plutôt agir dans un même sens, c'est ce que Paracelse avait déjà très-bien entrevu, lorsqu'il s'écriait : *Vim medicatricem potius adjuvandam quam refellendam* (la force vitale, médicatrice, doit être plutôt aidée que repoussée). C'est le principe homoéopathique, *similia similibus*, les semblables par les semblables. La réforme glorieuse du grand Hahnemann présage le Spiritisme, et le Spiritisme, à son tour, assure la victoire à la vraie médecine de l'avenir ; aussi Allan Kardec fait-il quelque part cette très-juste réflexion : *C'est surtout dans les rangs des docteurs de la nouvelle école que le Spiritisme recueille le plus d'adhésions.*

Nous avons parcouru à vol d'oiseau ce sujet immense et capital des rapports du Spiritisme avec les progrès des sciences. Un mot encore plus rapide de son influence sur la littérature et les beaux arts.

Disons en bloc ce qu'était devenue la littérature : roman, poésie, théâtre, étaient tous empreints d'un affreux réalisme. Les peintures les plus licencieuses, les plus immondes, les événements les plus impossibles, pourvu qu'ils donnassent naissance à une surprise des sens ou à une débauche d'imagination, des maximes en action du matérialisme le plus abject, du panthéisme le plus insensé, du scepticisme le plus formel ; l'amour, cette grande et unique loi de Dieu, cet aimant universel de la création, rabaisé par tout à une ivresse de la chair, à une promiscuité dévergondée. Plus de mention du Dieu personnel et vivant, remplacé par une adoration vague et froide de la nature ; plus d'idéal, enfin. Tel est le triste tableau que nous présentait la littérature de nos jours.

Maintenant, grâce à l'idée spirite qui pénètre partout, il va se faire d'heureux changements ; en effet, nos habiles faiseurs, n'y seraient-ils pas poussés par la conscience, dès qu'ils verront leurs étucubrations malsaines rester invendues chez les libraires, prendront une autre voie dans leur propre intérêt, et d'ailleurs, eux aussi, finiront par se sentir entraînés au tour-

billon de l'ardente tempête de charité et d'amour; Dieu les touchera à leur tour et ils deviendront aussi ses infatigables ouvriers.

Ainsi, notre démonstration est faite : soit que nous envisagions le Spiritisme dans son influence sur la sphère du bien (morale individuelle et sociale), soit dans son influence sur la sphère du vrai (sciences noologiques et physiques), soit enfin sur la sphère du beau (littérature, poésie, beaux-arts); nous ne pouvons qu'en constater l'importance et les bienfaits.

Il en est ainsi : le bien, le vrai, le beau, se tiennent invinciblement; ils sont identiques; car ils sont les noms de Dieu. Dieu c'est le bien, la vérité, la beauté suprêmes.

PHILALÈTHÈS.

POLEMIQUE SPIRITE.

ELIPHAS LÉVY. — PARACELSE ET AUTRES.

(5^e et dernier Article.—Voir le dernier numéro.)

Eliphas Lévy attribuait toutes les manifestations actuelles, depuis Home jusqu'aux autres médiums de toute nature, à la lumière astrale qui, quoique inconsciente et impersonnelle, peut être mise en mouvement par les volontés des incarnés, et qui, ayant gardé des reflets de tous les habitants de notre globe, peut les reproduire d'après nos souvenirs. Mais cette explication ne couvre pas, il s'en faut, tous les phénomènes, ainsi que nous l'avons fait voir, et se trouve en opposition directe avec la conscience de l'humanité, qui ne croit pas au panthéisme, même partiel, et conserve un vif sentiment de la personnalité des êtres ainsi que des faits qu'ils produisent. Cette prétendue démonstration peut faire la joie d'Eliphas Lévy et de ses adeptes scientifiques, mais elle ne sera jamais acceptée du vulgaire qui a le bon sens pour lui.

Donc, les Américains dont nous avons parlé se sont mis à corriger Paracelse et Eliphas Lévy, et à présenter un système en apparence plus plausible pour expliquer les apparitions et les manifestations. Voici ce que nous lisons en 1856, dans la (*New review of Spirit natur*) page 281 et suivante. Nous traduisons en abrégeant. « Les Esprits recteurs du globe (*Saint Paul*) interviennent seuls dans tous ces phénomènes. Ils connaissent les mœurs, les habitants, les langues de toutes les nations, et cette connaissance générale est doublée de la connaissance particulière de tous les caractères des individus évoqués, et qu'eux ou leurs associés pour cette grossière illusion ont connus; ils savent, les rusés compères, quelle était la manière de vivre de chacun de ceux qui sont morts, leur langage ordinaire et familier, leurs locutions favorites, leur écriture même; ils peuvent donc parler comme eux (c'est à s'y méprendre), contrefaire leur paraphe et leur orthographe, imiter leur moindre trait de plume, apparaître sous les costumes qu'ils avaient de leur vivant et singer toutes leurs allures. Mais ce ne sont pas les âmes des morts qui viennent, elles sont immédiatement envoyées au monde de leurs œuvres par les Esprits astraux chargés de cette mission et qui n'ont garde de la retarder. (*Lieu cité passim.*)

Démontrons que cette hypothèse est impossible, absurde, contraire à la loi de Dieu, et de plus démentie par tous les faits.

Cette hypothèse est impossible et contraire à la loi de Dieu; car passive avant d'aller en quelque sorte se mettre à la disposition des Esprits que l'on dit chargés de ce soin, bons ou mauvais, selon la vie de l'âme, il faut que cette âme ait choisi, en vertu de son libre arbitre, le sort postérieur ou qu'elle l'ait mérité; si elle a fait constamment le bien ou constamment le mal, on conçoit que l'élection soit consommée, mais ce n'est pas le cas pour les trois quarts des

âmes dont l'existence a été mélangée, qui sont indécises sur leur direction et à l'état d'attente. Il ne se peut donc que les trois quarts au moins des morts soient brusquement attirés ou d'un côté ou de l'autre, car ce serait une violation de la loi de Dieu qui respecte essentiellement le libre arbitre de ses créatures.

N'est-il pas plus raisonnable de penser avec Dupont de Nemours, qui écrivait cent ans avant le Spiritisme, que la plupart des âmes, toutes pour mieux dire, ont, entre leurs réincarnations, un moment de station et de repos, mêlé d'amertumes et de regrets pour ceux qui ont mal vécu, adouci par l'espérance et la foi en un avenir heureux, pour ceux qui ont fait un légitime emploi de leurs facultés?

N'est-il pas plus digne de la souveraine et compatissante bonté de notre père céleste, d'avoir permis à ceux qui ont quitté la vie de suivre avec intérêt et assistance les parents ou les amis dont la mort est venue les séparer, de pouvoir encore leur prêter l'aide de leurs conseils, et l'appui de leur présence? Ne serait-ce pas meilleur qu'il en fût ainsi? Mais qui prouve que cela est, me direz-vous? — J'affirme qu'alors vous êtes des impies et des blasphémateurs. Ce serait plus digne, plus moral, plus consolant, et Dieu ne l'aurait pas fait! Rappelez-vous donc, aveugles et insensés, que toutes les œuvres de Dieu sont au-dessus de notre imagination et la dépassent infiniment, et que son plan créateur n'est jamais au-dessous. Comprenez bien que toutes les harmonies conçues et balbutiées par nous, se rencontrent au plus haut point dans la réalité suprême: alors vous n'hésitez plus et vous renoncerez à vos déplorables théories.

On le voit donc, outre que l'hypothèse combattue serait un attentat aux lois universelles de la vie des mondes, elle constituerait aussi un défaut notoire dans la création de Dieu.

Rationnellement donc, il faut l'écartier.

Matériellement, elle est contraire à tous les phénomènes.

Elle est démentie par tous les faits d'apparition anciens et modernes.

Par les Médiums voyants, qui disent quelquefois voir toute la famille morte autour d'une personne, famille dont ils détaillent et le langage et les idées, au point de vaincre tout scepticisme invétéré.

Faudrait-il donc supposer que les Esprits astraux seraient disposés à parader à toute heure du jour autour de nous, à prendre la ressemblance de nos ancêtres, et à faire les faussaires sans se tromper?

Notre journal tout entier offre l'antidote le plus sûr contre ces fausses rêveries; car il n'y a presque pas de numéro, où ne soient rapportés quelques faits de visions ou d'apparitions portant avec elles leur cachet d'identité et de personnalité.

Nous pouvons bien recevoir des communications d'Esprits venus des humanités inférieures pour s'amender et s'instruire, d'humanités supérieures pour nous donner de hauts conseils et nous élever progressivement; les Esprits astraux peuvent aussi intervenir, mais il n'est pas moins vrai que le monde spirite, moral, terrestre, est composé des désincarnés.

La doctrine qui nie la possibilité de leurs manifestations, n'est pas dangereuse, car elle est folle et absurde.

Il suffit de la signaler et de la démasquer.

Elle se brisera contre la sainte volonté de Dieu qui a placé, dans le Spiritisme, son moyen préparatoire d'éducation. Soyons donc fidèles à cette lumière d'en haut qui doit procurer à l'humanité future l'entrée dans le royaume de Dieu, et à chaque individu le bonheur éternel par la justice, la vérité et l'amour.

ERDRA.



FLEURS IDÉALES.

*Les sujets qui voudront bien nous prêter leur
ours doivent n'avoir reçu aucun principe de dessin.*

*Medium M. X... de Lyon, auquel les principes
de dessin sont complètement inconnus.*

LETTRES FAMILIÈRES.

Riom, le 10 mars 1864.

Monsieur,

Pendant ces jours de retraite qui précèdent celui où le divin Rédempteur rendait sur le Golgotha ce suprême soupir par lequel l'humanité devait être sauvée, les sermons succèdent aux sermons. Chaque soir, dans la France entière, les églises s'emplissent de fidèles avides de prendre leur part de ces religieuses instructions qui, quoiqu'il y ait encore quelque ivraie parmi le bon grain, sont la véritable nourriture de l'âme, fortifient en elle la foi et l'espérance; précieuses vertus sans lesquelles les souffrances de notre exil seraient insupportables, vertus qui engendrent l'amour, la charité, et nous font envisager la mort sous son véritable point de vue, c'est-à-dire comme le terme d'une captivité; car, ainsi que le disait l'autre jour un digne ecclésiastique : *La mort n'existe pas, elle n'est qu'une transfiguration... elle n'est qu'une naissance.* — Oui, une naissance à la vie spirituelle, vie réelle pour laquelle nous avons été créés. C'est pour nous la même métamorphose merveilleuse qui s'opère chez le papillon quittant un corps hideux et lourd, qui l'obligeait à ramper, pour en prendre un gracieux et subtil lui permettant d'approcher de la lumière céleste.

Ce soulagement à nos peines, cette sympathie à celle de nos semblables, cet amour mutuel, toutes ces sources de résignation, de courage et de force résident dans la foi. Attaquer celle-ci dans son principe, c'est saper les fondements de l'édifice social, c'est rétrograder de dix-neuf siècles. Les vaillants soldats du sacerdoce l'ont parfaitement compris; ils ont vu l'imminence du danger; ils ont vu que l'œuvre hérétique du négateur de la Divinité, qui n'a fouillé dans les trésors du passé que pour en retirer l'erreur, était cent mille fois plus à craindre que toute l'armée spirite et ses alliés occultes. L'ennemi a été attaqué et battu simultanément sur tous les points par les armes d'une théologie *rationnelle*; toutes les foudres de l'Eglise ont été lancées contre lui; il n'est resté dans l'esprit de ceux qui avaient parcouru ces pages impies que de la pitié pour leur auteur.

En présence de ces faits, je me demande si Renan, devenu tristement célèbre n'a pas été l'instrument de la Providence pour détourner le clergé de la guerre qu'il semblait avoir déclarée au Spiritisme? Tout semble l'indiquer : la *Vie de Jésus* paraît juste au moment où la lutte vient de s'engager entre l'ancienne théologie et la nouvelle doctrine; on cesse de combattre celle-ci, qui compte des milliers d'adeptes (*auxiliaires de plusieurs légions de démons*) pour tomber sur un mortel, un seul mortel! N'est-ce pas proclamer hautement que les *démons* auxquels nous avons affaire ne sont réellement pas bien terribles?

Voyons, digne clergé, avouez que ce sont de bons diables, puisque vous trouvez des êtres plus redoutables qu'eux sur la terre.

Hâtons-nous de le dire : la lumière commence à jaillir de la chaire chrétienne.

La vérité est à son aurore.

Hier, à ma grande surprise et à ma grande satisfaction, j'ai entendu de mes propres oreilles ce rassurant aveu sortir de la bouche d'un éloquent prédicateur, en présence d'un nombreux auditoire étonné : *Il n'y a plus d'enfer... l'enfer n'existe plus... il est remplacé par une admirable substitution : les feux de la charité, les feux de l'amour rachètent nos fautes!*

Notre divine doctrine n'est-elle pas renfermée tout entière dans ces quelques paroles?

Encore un peu de temps, et le voile se déchirera complètement; la lumière apparaîtra dans tout son éclat, et nous trouverons de dévoués et puissants propagateurs en ceux qui, hier encore, se comptaient au nombre de nos adversaires. VICTOR BASTON.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE SPONTANÉES.

FIL PROPHÉTIQUE.

(Médium, M. X.; groupe spirite, la famille chrétienne, à Genève.)

La bonne providence de Dieu fit sortir de son conseil suprême ces retentissantes preuves de l'évidence d'une vie à venir. La bonne Providence lia la faiblesse à la force, par le courant magnétique : c'est le fil télégraphique qui vous a été soigneusement donné. Ce fil vous rallie à la foi; il porte bien loin les vues de la pauvre humanité; il met la circulation spirituelle dans les veines; il change les cœurs; il reprend son vigoureux essor dans l'espace, quand il a porté ses messages aux hommes. Le fil prophétique jette l'émoi dans la petite bergerie, et son sourd retentissement se communique jusque parmi les sauvages; le fil ménage son paisible troupeau, mais il le comble de saints bonheurs. Fil prophétique, tu deviendras bientôt fil rayonnant de perles recueillies avec soin. Fil prophétique, tu deviendras bientôt fil rayonnant de prophéties accomplies, de promesses tenues, de consolants rapports de la lettre avec l'esprit. Fil prophétique, tu deviendras rayonnant de météores magnétiques. Fil prophétique, tu deviendras rayonnant des signes annoncés dans la Bible. Fil prophétique, tu deviendras rayonnant de la nuée qui porte le Roi de gloire. Fil prophétique, tu viens rayonner déjà par les météores symboliques.

Jetez les yeux dans la direction de l'Orient, et voyez si le soleil n'est point changé? Voyez si la lumière est toujours la même? Non, elle s'est dépouillée de ses vaporeuses émanations qui troublaient la transparence de l'hémisphère. Voyez si Dieu n'a point reporté son souffle dans une particule d'abord peu brillante, mais qui devint ensuite parfaitement praticable et lumineuse. Le compas de la Sagesse suprême s'est ouvert de toute son étendue, pour former le cercle de la pénétration spirituelle. La toute-science réunira son effluve à celle des mortels, afin de grandir la particule du compas; et c'est alors que se formera une école de vrais prophètes.

UN DES MESSAGERS PLOIDIQUES.

PLUIE DE PIERRES A PARIS EN 1846.

Le 2 février 1846, on lisait dans la *Gazette des Tribunaux* :

« Un fait, chaque nuit depuis trois semaines, sans que les recherches les plus actives, la surveillance la mieux entendue, la plus persistante, aient pu enfin découvrir la cause, met en émoi tout le quartier populeux de la montagne Sainte-Geneviève, de la Sorbonne et de la place Saint-Michel. Voici ce que constate, d'accord avec la clameur publique, la double enquête judiciaire et administrative, à laquelle on procède sans désespérer depuis plusieurs jours.

« ... A l'extrémité d'un terrain, où existait autrefois un bal public, se trouve le chantier d'un marchand de bois au poids et de charbon. C'est cette maison (à peu près isolée) qui se trouve chaque soir, et toute la nuit, assaillie par une grêle de projectiles qui, par leur volume, par la violence avec laquelle ils sont lancés, produisent des dégâts tels qu'elle est percée à jour, que les châssis des fenêtres, les chambranles des portes sont brisés, réduits en poussière, comme si elle eût subi un siège à l'aide de la catapulte et de la mitraille.

« D'où viennent ces projectiles qui sont des quartiers de pavés, des fragments de démolition, des moellons entiers qui, d'après leur poids et la distance d'où ils proviennent, ne peuvent évidemment être lancés de main d'homme? C'est ce qu'il a été jusqu'à présent impossible de découvrir. En vain a-t-on exercé, sous la direction personnelle du commissaire de police et d'agents habiles,

une surveillance de jour et de nuit ; en vain le chef de service de sûreté s'est-il rendu avec persistance sur les lieux ; en vain a-t-on lâché chaque nuit, dans les enclos environnants, des chiens de garde ; rien n'a pu expliquer le phénomène que, dans sa crédulité, le peuple attribue à des moyens mystérieux. Les projectiles qui ont continué de pleuvoir avec fracas sur la maison, lancés à une grande hauteur au-dessus de la tête de ceux qui s'étaient placés en observation jusque sur le toit des maisonnettes environnantes, paraissent provenir d'une très-grande distance, atteignent leur but avec une précision en quelque sorte mathématique, et sans qu'aucun parût dévier, dans sa courbe parabolique, du but invariablement désigné... Déjà, l'enquête s'étend sur tout ce qui peut se rattacher, dans ce but, à l'application de l'adage : *Cui prodest, is auctor*. Toutefois nous ferons remarquer que, dans des circonstances à peu près analogues, et qui produisirent également quelque sensation dans Paris, lorsque, par exemple, une pluie de pièces de menue monnaie attirait chaque soir les badauds, rue Montesquieu, ou lorsque toutes les sonnettes de la rue de Malte étaient mises en mouvement par une main invisible ; il a été impossible de parvenir à aucune découverte, de trouver une explication, une cause première, quelle qu'elle fût : espérons que cette fois, on arrivera à un résultat plus précis. »

Deux jours après :

« Le fait singulier a continué de se reproduire encore, malgré la surveillance incessante exercée sur les lieux mêmes. A onze heures, alors que les agents étaient échelonnés sur tous les points avoisinants, une pierre énorme est venue frapper la porte (barricadée) de la maison. A trois heures, le chef intérimaire du service de sûreté, et cinq ou six de ses principaux subordonnés, étant occupés à s'enquérir près des maîtres de la maison, de différentes circonstances, un quartier de moellon est venu se briser à leurs pieds avec un éclat de bombe. On se perd en conjectures. Les portes, les fenêtres sont remplacées par des planches clouées à l'intérieur, pour que les habitants de la maison ne puissent pas être atteints, comme l'ont été leurs meubles, et jusqu'à leurs lits, brisés par les projectiles. »

L'hiver suivant, nous trouvant à Paris et voulant en avoir le cœur net, nous allâmes demander quelques renseignements à la police d'abord, et à la Gazette des Tribunaux ensuite. La première répondit qu'on avait fini par croire que c'était le propriétaire de la maison lui-même qui, on ne sait trop par quel calcul, avait voulu la discréditer ; la seconde nous affirma que c'était un mauvais plaisant qui jouait ces tours au pauvre homme et que M. le commissaire de police l'avait pris sur le fait, et fait mettre en prison.

— Mais comment s'appelait-il ?

— On l'ignore.

— A quelle prison peut-il être ?

— Demandez au Commissaire de police, il se fera un vrai plaisir de vous le dire.

Ces réponses assez divergentes, quoique émanant d'autorités officielles, nous parurent plus que suspectes... Alors nous nous rendîmes dans le quartier ; nous visitâmes la maison ; nous causâmes avec le maître charbonnier Lerible, à qui elle appartient.

— Mais croiriez-vous bien, Monsieur, qu'ils ont eu la simplicité de m'accuser de tout cela, moi, propriétaire ; moi qui ai été plus de trente fois à la police pour la prier de me débarrasser ; moi qui ai été trouver le colonel du 24^e, qui m'a envoyé un peloton de ses chasseurs ? J'avais beau leur dire : croyez que c'est moi si ça vous amuse, ça ne change rien à la chose ; allez toujours ; dites-moi seulement comment je m'y prends, et trouvez-moi l'individu que je fais travailler, puisque vous voyez bien que ce n'est pas moi, qui suis près de vous. Ainsi, que ce soit moi ou que ce soit un autre qui l'emploie, amenez-moi mon particulier, ça vous regarde, et vous n'aurez pas servi un ingrat... Mais bah ! Monsieur,

ils ont bien fait ce qu'ils ont pu, les pauvres diables, mais ils n'ont mis la main sur personne. Et puis, une supposition encore que ce fût moi qui me démolicse, dites donc un peu, est-ce que j'aurais meublé ma maison tout exprès avec de beaux meubles tout neufs, comme je venais de faire un mois auparavant ?

Et le pauvre homme nous en montrait tous les fragments...

.... En l'absence du Commissaire de police, son remplaçant me répondit :

— M. le Commissaire de police vous affirmerait, comme moi, que, malgré nos infatigables recherches, on n'a jamais rien pu découvrir, et je peux vous assurer à l'avance qu'on ne découvrira jamais rien.

Un détail bien curieux est celui que le propriétaire nous fit admirer : cette chambre était remplie de pierres et de fragments de tuiles longs et plats ; cette forme nous frappa. Par quel hasard, lui dîmes-nous ?

— Voilà, Monsieur, c'est que j'avais fermé mon volet, et remarquez bien cette fente là.

— Effectivement, c'est une fente très-longue et très-étroite.

— Eh bien ! Monsieur, à partir du moment où j'eus fermé mon volet, toutes les pierres eurent cette forme que vous leur voyez, et toutes arrivaient par cette fente, qui a à peu près leur largeur.

Nous restâmes confondu devant l'adresse des jongleurs qui visaient si juste et à une aussi grande distance. C'était à le donner en cent mille aux plus habiles, encore les plaçant à vingt pas au lieu d'un kilomètre pour le moins.

(Extrait de M. de Mirville.)

Nous verrons bien si les phénomènes qui se passent à Poitiers et dans ses environs, en 1864, trouveront auprès de la police, des journalistes ou des savants, une explication plus acceptable que celle qu'on nous a fournie, en 1846, au sujet des molestations ci-dessus relatées.

Un pasteur protestant du comté de Hohenlohe, nommé Schupart, fut très-maltraité. L'obsession dura huit ans ; le jour et la nuit on lui jetait des couteaux fort pointus. Lui et sa femme étaient liés, pendant la nuit, avec des cordes autour des pieds et même du cou, de manière à les étrangler. La maison était toute en flammes. L'obsédé reçut sur le corps plusieurs milliers de pierres de dix à quinze livres, jetées avec la force d'un boulet de canon, et cependant il n'était point blessé. En présence de plus de cent témoins, lui et sa femme recevaient des soufflets... On lui emportait ses livres quand il voulait prêcher, et jusqu'à sa perruque qu'une main invisible mit un jour sur la tête de sa femme. Ayant demandé, au nom de Jésus-Christ, que ces objets lui fussent rendus, ils revinrent avec grand bruit par la fenêtre. On renversait sa lampe qui continuait de brûler par terre ; il était piqué, mordu, les traces restaient. Le ministre Schupart recourut aux prières de ses coreligionnaires, et se recommanda en chaire à ses auditeurs. Les Jésuites et les carmes prétendaient prouver, par cette obsession, que la doctrine luthérienne est fautive ; ses amis même lui conseillaient de se résigner, il se contenta de prier, et, après huit années de vexations incessantes, il fut délivré. Ce ministre, qui mourut recteur de l'Université de Gressen, en 1730, avait dicté lui-même cette histoire à ses auditeurs, ajoutant qu'un volume in-folio ne suffirait pas s'il voulait écrire tout ce qui lui était arrivé durant cette épreuve. (*Verpoorten, de existentia demonum.*)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et déservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 2^m.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

OBJECTIONS CONTRE LE SPIRITISME.

(1^{er} article.)

On nous dira peut-être : vous faites bien ressortir les avantages de votre doctrine, mais vous ne dites rien de ses inconvénients.

Le Spiritisme, en redonnant la foi à l'intervention des Esprits, ramène toutes les superstitions que la philosophie rationaliste avait eu pour mission de bannir.

Elle rétablit :

- 1° La croyance au *surnaturalisme* ;
- 2° Aux miracles ;
- 3° C'est un retour à l'idolâtrie.

Répondons à ces objections.

Le Spiritisme confirme, il est vrai, la notion d'un ordre divin et spirituel, qui ne s'était jamais complètement effacé de l'humanité, d'une intervention générale et spéciale tout à la fois de Dieu par le moyen de ses ministres et des bons Esprits dans l'ordre matériel, d'une communication ordinaire dans le sens du bien ou dans celui du mal du monde invisible avec le monde visible ; mais ce n'est pas là du *surnaturalisme*. Tout au contraire, le Spiritisme fait voir clairement, par ses déductions, que cette expression n'appartenait qu'à la foi enfantine et grossière, et que ce mot doit être rayé du vocabulaire philosophique et même théologique, car c'est un non sens ou une erreur. Si l'on entend par là que quelque chose peut arriver contre la nature des êtres, je déclare en toute sincérité ne pas comprendre ce que l'on veut dire ; et pourtant les théologiens brahmistes, bouddhistes et quelques théologiens catholiques distinguent un ordre naturel et un ordre surnaturel ; ils rangent dans cette dernière catégorie la révélation de Brahma, de Bouddha, du Christ, les miracles que ces religions attribuent à leur Dieu ou aux incarnations de leur Dieu, la grâce pendant cette vie et après le trépas, ce que les uns appellent l'identification en Dieu, les autres la vision béatifique. Mais, qu'est-ce à dire ? la grâce, la révélation, les miracles eux-mêmes, sont bien dans la nature de Dieu. La faculté médiatrice en Dieu (c'est-à-dire ses anges et ses missionnaires) lui est tout aussi naturelle que son verbe dont il nous fait participants par la raison. Or, c'est au moyen de sa faculté médiatrice que Dieu intervient par la grâce dans le monde de la volonté, par la révélation dans le monde de l'intelligence, par l'idéal dans le monde du sentiment,

par les miracles dans le monde de la nature ; et cette intervention est à tort qualifiée de surnaturelle, car Dieu ne peut agir qu'avec sa nature, qu'avec lui-même et ses Esprits. Veut-on se placer maintenant au point de vue de l'homme ? tout est surnaturel en lui : son être, sa vie, ses facultés, il tient tout de Dieu, et le secours de la grâce et de la révélation ne lui est pas moins nécessaire que ses facultés pour vivre et pour agir : il y a entre lui et Dieu participation de tous les instants. Dieu entretient avec lui les rapports qui résultent de la nature de Dieu et de la nature de l'homme. Je suppose à présent que l'habitant de Jupiter soit supérieur à l'homme, la révélation sera plus complète pour lui, la grâce plus sûre. Dieu entretient avec lui les rapports qui résultent de la nature de Dieu et de la nature de l'habitant de Jupiter, et ainsi de suite indéfiniment ; il en est de même des relations avec le monde spirite ambiant. Tout, dans l'univers, dérive donc de la nature des êtres ; il n'y a rien de surnaturel à qui embrasse l'infini, le fini et leur rapport. Si on se place au contraire au niveau des créatures, tout est surnaturel, parce qu'elles ne peuvent subsister sans une continuelle participation avec l'infini. Plus l'homme franchit de degrés supérieurs dans l'échelle des mondes, mieux il comprend la nature de Dieu, mieux il est attiré par sa grâce, sans le concevoir jamais d'une manière adéquate, sans l'absorber en lui. Il doit même arriver un point où la liberté de l'homme ne faillit plus, non pas qu'il n'en ait le pouvoir, mais il n'en a pas la volonté ; car plus on voit Dieu, plus on l'aime : son attraction vous domine par d'irrésistibles attaches. Ainsi, ce qu'on a nommé la vision béatifique est un fait réel, mais qui provient de la nature bienheureuse des êtres auxquels nous méritons d'être agrégés : alors même il n'y a pas l'immobilité rêvée par les brahmistes, la contemplation inactive et mystique ; mais il y a progrès incessant, la créature s'avance de joie en joie vers cet infini auquel elle aspire et qu'elle n'atteindra jamais. Ainsi, tout en reconnaissant la chose, c'est-à-dire l'existence de la grâce, de la révélation, des miracles, sur lesquels nous nous expliquerons prochainement, et de la vision béatifique entendue au sens que nous avons dit, nous provoquons les philosophes, et surtout les théologiens, à faire disparaître du langage cette expression absurde de *surnaturalisme*. On ne saurait trop tôt en débayer le terrain de la théodicée, car ce mot tend à épaissir encore les voiles qui cachent Dieu à l'esprit humain, et à amonceler les ténèbres autour des problèmes importants que font naître les rapports de Dieu et de la

créature. Le surnaturalisme peut conduire aux écarts du faux mysticisme ; or, le faux mysticisme est une dangereuse erreur contre laquelle nulle doctrine ne proteste plus énergiquement que le Spiritisme.

PHILALÈTES.

(La suite au prochain numéro.)

CAUSERIES SUR LE SPIRITISME EXPÉRIMENTAL.

PROLÉGOMÈNE.

(1^{er} article.)

Sous ce titre, nous nous proposons de mettre au jour une série d'articles qui, nous osons l'espérer, ne seront pas sans intérêt pour nos lecteurs spirites. Quant aux incrédules, nous les engageons à ne pas nous lire !... Les adeptes convaincus sont seuls à même de nous comprendre ; car ils savent fort bien que du jour où on a fait un pas en avant dans le domaine des sciences occultes, on doit s'attendre à en faire de nouveaux et à découvrir des horizons de plus en plus vastes, inespérés.

Des phénomènes insolites, provoqués par une organisation médianimique dont nous n'avions pas alors conscience, se produisaient, il y a deux ans, autour de nous. Stupéfait de tout cela, nous cherchâmes en vain, pendant un mois, à nous rendre compte de ces faits singuliers et à nous comprendre nous-même dans nos étrangetés. La tête grosse de ces choses, nous profitions avec bonheur des moments de loisir que nous laissaient nos occupations d'alors, pour aller promener nos inquiétudes et nos rêveries sur les bords du Rhône à la bise duquel nous demandions, à grands cris de l'âme, le calme des idées et l'explication de ce qui était encore pour nous un mystère.

Un jour, enfin, nous fûmes assez heureux pour dénouer ce nœud gordien. Derrière la vitrine d'un de nos libraires, nous aperçûmes un ouvrage intitulé : *Le livre des Esprits*. Ce fut pour nous comme un éclair de lumière descendant dans le chaos ténébreux où se tordait impuissante notre raison... Les Esprits ?...

En effet, dès notre jeune âge, on nous endormait souvent au récit merveilleux de quelque histoire de revenant ? Notre mère nous disait même entendre quelquefois des bruits singuliers et des gémissements dans la maison de nos aïeux, perdue au milieu des bois, ainsi qu'au près de notre berceau ? Et mille autres réflexions mentales, chers lecteurs, qu'il serait trop long d'énumérer. Bref, l'évocation que nous fîmes alors de toute notre existence écoulée, évocation dont les tableaux se déroulaient vivants devant nous avec une régularité et une spontanéité étranges, nous décida soudain à faire l'acquisition de ce livre singulier, dont le titre nous aurait peut-être paru, en d'autres circonstances, comme un appât jeté à la crédulité et à la bourse du public ignorant. Il pouvait bien, en effet, y avoir là-dedans quelque chose qui nous regarde ? — Couper les feuillets et en dévorer le contenu, fut pour nous l'affaire de quelques heures. Après cette lecture, nous étions spirite théoricien, spirite par le cœur. *Le livre des Médiûms* vint achever l'œuvre : il confirma la théorie par les faits et nous expliqua, par là même, les phénomènes dont nous étions et l'auteur et le témoin.

Quelque temps après, notre main traçait ces mots avec une vitesse extrême : *tu es Médiûm*. Et celui qui venait me parler d'au-delà du tombeau se disait mon père, et mon cœur sentit que c'était lui !

Heureux jour que celui où, saisissant la plume d'une main palpitante d'émotion, on établit, pour la première fois, un courant magnétique entre le ciel et la terre, où on relie sa pensée avec la pensée des parents et des amis que nous avons perdus !

Bien douce allégresse de l'âme que ce moment solennel où l'actualité et le souvenir se fraient une route au-delà des tombes !

A partir de ce jour, et d'après les conseils de nos amis invisibles (ces amis là ne trompent pas !), nous résolûmes de consacrer le reste de notre vie mortelle à l'étude de ces phénomènes et à sa propagation dans le monde. Rien ne pouvait nous arrêter : nous avions la foi !

Décrire ici toutes les phases curieuses autant qu'instructives, par où nous a fait passer notre faculté médiatrice, serait par trop abuser de notre personnalité. Cependant, chers lecteurs, nous nous proposons de vous narrer quelques épisodes de cette médiumnité dont les péripéties jusqu'à ce jour, et dans tous leurs détails, formeraient un gros livre. Ce livre paraîtra en son temps et à son heure, s'il y a lieu.

Disons seulement que les débuts furent calmes, insignifiants. Mais quelque temps après, notre faculté prit de tels développements qu'il nous fut donné d'entreprendre des études fort curieuses sur nous-même et sur les autres. C'est ainsi que nous nous sommes trouvé tour à tour, ou en même temps, médium à effets physiques, écrivain, parlant, auditif, voyant, musicien, chanteur, etc., etc.

Enfin, toutes les facultés morales et physiques, dont l'homme est doué, ont été et sont encore, chez nous, influencées, soit d'une manière spontanée, soit d'après notre désir, et selon le but que nous nous proposons.

C'est donc le résultat des observations faites sur nous-même, ou sur beaucoup d'autres médiums remarquables, avec lesquels nous sommes en rapport, que nous nous proposons de faire passer sous les yeux de nos bienveillants lecteurs. Et afin d'enrichir cette étude de faits qui pourraient ne pas s'être offerts à nous, nous prions les chefs de groupe, les médiums et, d'ailleurs, tous les spirites qui nous lisent, de vouloir bien nous faire part des notes qu'ils auraient pu rédiger au sujet des manifestations d'Esprits ; et cela, dans l'intérêt de la science.

Il était besoin de donner ces quelques explications pour nous faire comprendre par la suite. Mais nous aimons à croire que nos lecteurs sauront envisager les choses à leur véritable point de vue : Derrière notre personnalité, fort insignifiante en pareil cas, ils voudront ne voir qu'un des nombreux instruments de Dieu et de ses Esprits, instrument qui a reçu le conseil médianimique de raconter à ses frères, avec la franchise et le laisser aller d'un vrai Spirite, les phénomènes qu'il observe depuis deux ans, soit en lui, soit autour de lui.

Donc, chers lecteurs, à bientôt.

E. Esoux.

LA PRÉEXISTENCE ENSEIGNÉE PAR LA BIBLE ET LES ÉVANGILES.

Nous allons démontrer dans cet article, d'après l'ancien et le nouveau testament, que la préexistence ou les vies antérieures de l'âme, avant l'existence terrestre, résultent, soit implicitement, soit explicitement, d'une foule de textes et de faits qui y sont consignés, et que cette hypothèse formait la vive et indélébile croyance des anciens juifs et des premiers chrétiens.

Les patriarches, les prophètes, et tous les grands saints de l'ancien et du nouveau testament, apparaissent dans leur vie merveilleuse comme les ministres et les amis particuliers de Dieu : un Elie, dont l'existence entière fut une suite de prodiges ; un Isaïe, le divin prophète, dont l'ange a purifié les lèvres au feu ardent du sanctuaire (1) ; un Jérémie, qui a retracé en lui la parfaite image de l'homme de douleur ; un saint Joseph, le père nourricier de l'homme-Dieu ; un Jean-Baptiste, grand précurseur ; un saint Paul, qui a converti le monde. Avec la préexistence tout s'explique ; les difficultés qu'il était impossible de résoudre tombent d'elles-mêmes, et la

(1) Isaïe, ch. vi, v. 7.

lumière se fait. Car on voit clairement que la justice de Dieu est égale, dès que l'on comprend que, dans leur première origine, ces grandes âmes, qui nous apparaissent si privilégiées, n'ont pas reçu effectivement plus que toutes les autres, mais que ce n'est que le meilleur usage qu'elles ont fait des dons que le créateur leur a dispensés dans la même mesure qu'à toutes, qui les a élevées à des grâces et à une vertu plus parfaite, selon que le Seigneur l'a déclaré : « Il sera donné à celui qui a, et il sera dans l'abondance. » Elie, dit l'apôtre saint Jacques (1), n'était pas un homme différent de ce que nous sommes : il n'a pas eu un décret de prédestination autre que celui que nous avons nous-mêmes : seulement son âme, quand Dieu l'a envoyée sur la terre, était déjà parvenue à un degré très-éminent de perfection, qui lui a attiré, dans sa vie nouvelle, des grâces plus efficaces et plus hautes.

Cette vie antérieure, où nous trouvons l'explication de cette parole que Dieu adressait à Jérémie : « qu'il l'avait connu avant qu'il l'eût formé dans le ventre de sa mère » (2), était la foi constante et la doctrine universelle des juifs ; et c'est ce qui leur faisait dire que Jésus-Christ devait être l'un des anciens prophètes qui était de nouveau revenu au monde (3). D'ailleurs, la prophétie très-expressive de Malachie (4) leur avait appris à attendre le retour d'Elie avant que le Messie libérateur parût, et cette croyance était en eux si ferme, que quand le peuple accourait à la prédication et au baptême de Jean, ce fils sanctifié de Zacharie, les pharisiens et les docteurs de la loi députèrent vers lui, pour lui demander s'il n'était point Elie qui devait venir (5). Rien n'est plus merveilleux parmi les juifs que cette vie de Jean-Baptiste. Il naît par un miracle d'une mère stérile dans la vieillesse de son père : un ange l'annonce au vieux Zacharie dans les termes mêmes de la prophétie de Malachie. Il marchera, « dit-il, devant le Seigneur dans l'esprit et la vertu d'Elie, et réunira les cœurs des pères avec leurs enfants. » Dès le ventre de sa mère, il tressaille à la voix de Marie qui porte le Christ, comme s'il avait la connaissance du mystère que l'enfantement de la vierge cachait au monde. On le voit dès ses plus jeunes ans dans le désert, vêtu comme l'ancien Elie, d'un vêtement de poil et ceint grossièrement d'une ceinture de cuir, n'ayant pour toute nourriture que le miel des bois et quelques sauterelles qu'il ramassait. Jésus-Christ proclame lui-même à toute la foule du peuple, « que Jean-Baptiste est Elie qui devait venir. » Et quand ses disciples, l'interrogeant un jour en particulier, lui disaient : « D'où vient que les scribes et les pharisiens assurent qu'il faut qu'Elie vienne d'abord ? » Le divin Maître leur répondit : « Il est vrai qu'Elie doit venir et qu'il rétablira toutes choses. Mais je vous déclare qu'Elie est déjà venu, et ils ne l'ont point connu ; mais ils lui ont fait tout ce qui leur a plu. » Et ses disciples comprirent, dit l'Évangéliste, que c'était de Jean qu'il leur parlait.

Jean-Baptiste, dans la croyance des juifs, pouvait donc bien être Elie lui-même, en personne. Et il importe qu'il ait répondu aux docteurs de la loi, qui lui demandaient s'il n'était point Elie, qu'il ne l'était pas ; car peut-être n'en avait-il pas lui-même la connaissance, et il eût fallu que Dieu la lui eût donnée par une révélation expresse. Mais de même qu'il cachait la virginité de Marie, cette mère bénie de son fils, y a-t-il lieu d'être surpris qu'il eût caché aussi cet autre mystère qui n'aurait fait qu'exciter davantage la haine et la fureur des juifs contre le prophète et contre le Christ qu'il annonçait ? — Saint Augustin, encore qu'il n'eût en lui-même le moindre souvenir d'avoir jamais existé dans une autre

vie, s'était posé pourtant la question : « Si, avant le temps qu'il avait passé dans le sein de sa mère, il n'avait point été quelque part ou quelque personne ? » L'Eglise enseigne elle-même que le prophète Elie viendra en personne avant le dernier avènement du Christ. Mais comment viendra-t-il ? Pense-t-on qu'il va tomber des nues ? Non, assurément : mais il naîtra, comme est né Jean-Baptiste, comme est né le Sauveur, d'une femme mortelle à la façon des autres hommes ; il sera petit enfant, et il grandira comme eux. Donc le christianisme et le Judaïsme admettent les réincarnations.

Moïse lui-même, et le Zohar, ce curieux livre rédigé sur des traditions orales antiques par Simon Ben Jochai et ses disciples, reconnaissent aussi la pluralité des vies. A. P.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE SPONTANÉES.

Que celui qui a des oreilles pour ouïr, entende.

(S. Mathieu, ch. XIII, v. 9.)

Médium, M. X.; groupe spirite, la famille chrétienne, à Genève.

Germez, vous, saintes semences qui avez été jetées dans une bonne terre ; germez, vous, bonnes racines qui êtes plantées dans un bon jardin ; germez, vous, frères pétales qui vous montrez déjà aux rayons caressants du soleil ; germez, vous, arbrisseaux qui présentez vos branchages pour abri aux faibles, aux chancelants et aux morts ; germez, vous, les premiers bourgeons qui avez bu la sève de vie ; germez, vous, ceps qui vous êtes fortifiés sous la neige ; germez, vous, figuiers qui vous êtes greffés dans la vue de la proportion que vous pouviez atteindre. Il fera bientôt voir, ce Dieu si bon, les richesses de son amour.

Il a mis la main à l'œuvre pour changer la terre, et elle produit déjà un cinquième de plus que l'année qui vient de s'écouler ; la même proportion se fera sentir, si les fleurs restent toujours ouvertes aux clartés du soleil levant. Il sera pour plusieurs le régulateur de lumineuses combinaisons ; il sera pour plusieurs le gardien contre les périls de la nuit ; il sera pour plusieurs le refuge constant et immense contre le souffle empoisonné des Esprits immondes. Nourriture de nos âmes, descends de ta demeure céleste ; viens rassasier nos esprits, et donne-nous la substance qui nous est propre. La journée de l'Éternel est proche ; elle est grande et terrible. Elle se manifestera d'une manière éclatante : il y aura de grands signes dans le ciel, parmi les hommes ; et pour la connaître, cette grande journée, il faut être prêt à tout ; il faut prendre part à la grande tâche et être ouvrier avec Dieu.

Enfants, mettez tous vos faibles efforts pour comprendre l'immensité de cette révélation. Faites l'examen attentif de chacune de nos paroles ; elles sont des plus lumineuses, des plus palpables. Je vous confie le plus précieux des présents, recevez-le comme un miracle ; car, n'en est-ce pas un ?... Les saints décrets de la Providence vous sont dévoilés ; ils sont lumineux comme l'astre qui vous éclaire. Jetez les bras au ciel, en appelant le grand jour ; faites retentir les saintes régions par vos clameurs de réjouissance.

GABRIEL.

UN PROCÈS OU ON VOUDRAIT FAIRE INTERVENIR LE SPIRITISME.

Dans son numéro de mardi, 15 mars, le *Courrier de Lyon* nous annonçait, en termes facétieux, un procès entre un propriétaire du quai de la Charité et son locataire. Ce locataire a le malheur d'être Spirite, et voilà sans doute pourquoi notre confrère du grand format s'est empressé de sonner haut la trompette. Nous ferons grâce

(1) *Elias homo erat similis nobis passibilis.* S. Jacques, c. v. v. 17.

(2) *Prius quàm te formarem in utero, novi te, et antequàm exires de utero, sanctificavi te.* Jérémie, ch. 1, v. 5.

(3) S. Mathieu, chap. xvi, v. 13-14.

(4) *Ecce ego mittam vobis Eliam prophetam, antequàm veniat dies magnus et horribilis.* Malach, ch. iv, v. 5.

(5) S. Jean, ch. 1, v. 19-20.

à nos lecteurs de la prose du *Courrier* ; comme ces anciens avocats qui remontaient au déluge, à propos d'un coq en litige, ce journal promène sa verve autour et à l'entour : il passe en revue, par exemple, les *rappings médiums*, les *speaking médiums*, les *writings médiums*, les *Esprits frappeurs et gratteurs*, etc., etc... Tout cela, pour nous apprendre qu'un propriétaire assigne son locataire en résiliation de bail, sous prétexte de bruits et tapages nocturnes !

De deux choses l'une : ou le locataire a tort, ou il a raison. S'il a tort, ce n'est pas comme *Spirite* qu'il sera condamné, mais comme *locataire perturbateur*. S'il a raison, ce n'est pas comme *Spirite* qu'on l'absoudra, mais comme *locataire accusé à faux*.

Donc, dans l'un et l'autre cas, le *Spirite* n'a rien à voir ici, encore moins le *Spiritisme* qui est une cause trop au-dessus des personnalités, pour que les uns ou les autres pesions un fétu dans la balance de son avenir : le *Spiritisme* est de Dieu ; les hommes qui l'embrassent ou le défendent ne sont que des instruments plus ou moins propices dont ce Dieu dispose à son gré, sans que les suprêmes desseins qu'il fonde sur lui puissent jamais être entravés !

Nous ferons seulement observer au *Courrier* que le locataire poursuivi ne tient pas de réunions *spirites* régulières, et que c'est *exceptionnellement, rarement*, qu'il groupe autour de lui des personnes honorables de connaissance, dont le nombre ne dépasse jamais celui imposé par les *règlements de police*. Mais 20 personnes peuvent, il est vrai, faire assez de bruit pour empêcher le propriétaire et les voisins de s'endormir avant 11 heures du soir.

C'est ce que nous dira, après vacations, la première chambre du tribunal civil.

E. E.

FAITS SPIRITES.

On a pu lire ce qui va suivre dans la *Gazette des Tribunaux* du 20 décembre 1849.

« A Saint-Quentin, dit-elle, chez un négociant, se passaient naguères des faits bien étranges ; sans compter les bruits de l'autre monde, entendus chaque nuit par les domestiques, il se fit pendant trois semaines, avec une dextérité étonnante, des choses qui confondirent les plus incrédules. Les sonnettes allaient toutes seules, faiblement d'abord, puis à tout briser ; on guettait, on suivait le fil, on courait aux cordons, peines perdues ; mais, mieux que cela, les casseroles, la vaisselle se déplaçaient, les grils se promenaient tout seuls par la cuisine, comme les wagons sur les rails. Les valets effrayés dépérissaient à vue d'œil, chacun voulait déguerpir. Le lutin frappait contre les murs à coups redoublés. Des détonations infernales accompagnaient les sonneries fantastiques, quand un autre phénomène se produisit. Un carreau se brisa, puis plusieurs, sous les yeux de cinq ou six personnes sur lesquelles tombent les éclats de la vitre, cependant sans projectiles. On y voyait des trous ronds comme ceux faits par l'éclat d'une balle, etc. Quel est l'auteur ? Selon les spectateurs, qui journellement voient et observent ce qui se passe, ce ne peut être une espièglerie humaine, des valets par exemple ; ils n'en sécheraient pas de frayeur ! Le monde pourtant se croit plus instruit : c'est probablement, dit-on, la servante qui s'est multipliée avec une adresse merveilleuse. Enfin, depuis qu'on a découvert le somnambulisme, on sait que la nature humaine renferme tant de prodiges !... »

Remarquons, sur cet article, la tendance d'ôter à tous les phénomènes leur caractère extra humain ; mais disons bien vite que le somnambulisme, sans les Esprits, est impuissant à les expliquer.

L'opinion des hommes les moins disposés à croire au merveilleux, est favorable aux présages. — L. Lavater, ministre de Zurich, après avoir dit que la plupart des apparitions sont dues à la peur et à l'imagination, que les prêtres papistes les contrefont pour s'enrichir, etc., dit : que ce serait une impudence insupportable de les nier ; des écrivains dignes de foi et l'expérience journalière prouvent qu'il y a des Esprits... et quand les faits qui précèdent la mort de certains personnages, ne sont pas de vaines opinions ou des choses naturelles, ce sont des avertissements de Dieu, pour qu'on sache que rien n'arrivera sans qu'il l'ait ordonné. Il raconte comment un présage annonça la mort du bailli de Zurich ; celui-ci ayant été invité à déjeuner avec plusieurs convives, on entendit tomber sur le plancher du poêle, jusqu'à trois fois, un couteau ; ils en furent tous troublés, ce bruit étant inexplicable. Le bailli, qui n'était pas présent les deux premières fois, fut lui-même effrayé du bruit la troisième. Comme on devait bientôt célébrer là une noce, ce fut un motif pour s'exhorter à la tempérance ; mais l'événement annoncé par le présage était plus proche : le bailli, en retournant dans son château, tomba de cheval dans un ravin plein d'eau et s'y noya. Lavater dit : « Quelquefois, quand quelqu'un doit mourir, on entend un bruit, comme si on clouait une bière ; on voit la ressemblance de la personne. Quand des parents meurent au loin, on entend des bruits étranges, puis on apprend qu'ils sont morts à l'heure même où on les entend. » Lavater est constamment averti par un bruit sourd, quand un de ses paroissiens doit trépasser. Il dit alors : « Quelqu'un prend congé de moi, » et c'est réel. On a observé lorsqu'un conseiller doit mourir, qu'on entend du bruit dans la place où il s'assied au conseil ; il ajoute qu'il arrive beaucoup de ces choses étranges aux misérables qui se suicident, etc. (*Lavater, des apparitions des Esprits, p. 173.*)

La reine Marguerite assure que la reine, sa mère, n'avait jamais perdu un de ses enfants sans voir auparavant une fort grande flamme... Elle s'écriait aussitôt : « Dieu garde mes enfants. » Mais, incontinent après, elle apprenait la triste nouvelle.

Les exécuteurs des hautes œuvres, dit Gaffarel, ont observé que lorsqu'on doit bientôt leur livrer un criminel, « l'épée dont ils se servent, se remue, sans qu'on l'approche. » (*Gaffarel, 4 bis, c. III. 7.*)

BIBLIOGRAPHIE.

Annali dello Spiritismo in Italia. — Se publie à Turin, deux fois par mois, en brochure de 64 pages, directeur M. Teofilo Coreni. — S'adresser à M. Ernesto Reviglio, via S. Domenico, 2. Torino.

La Revue spirite d'Anvers, sous la direction de M. Prosper EYBEX, avec la collaboration de divers médiums, paraissant tous les mois par livraisons de 32 pages, grand in-8°. Prix : pour la Belgique, 10 fr. ; pour l'étranger, 12 fr.

Appel des Vivants aux Esprits des Morts,
GUIDE VADE-NECUM DU MÉDIUM ET DE L'ÉVOCATEUR,
Deuxième édition.

PRIX : 1 FR., PAR LA POSTE 1 FR. 10 C.

S'adresser à l'auteur, M. EDOUX, au bureau du journal, rue de la Charité, 29, au 2^{me}, et à Paris, chez LEDOYEN, libraire au Palais-Royal (Galerie d'Orléans).

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 2^{me}.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. ÉDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrites à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

OBJECTIONS CONTRE LE SPIRITISME.

(2^e et dernier Article. — Voir le précédent numéro.)

Entendons-nous bien sur ce point : en voulant abolir le mot de *surnaturalisme*, nous ne procédons pas comme MM. Littré, Renan et consorts qui veulent, par la négation du *surnaturel*, nier en même temps l'existence de tout agent spirituel autre que l'homme ; c'est l'athéisme formel, puisque cette négation embrasse Dieu et les Esprits. Or, on ne saurait reprocher les mêmes erreurs à la doctrine spirite, puisque non-seulement elle admet leur existence, mais encore leurs rapports avec notre monde terrestre et la réalité de leur intervention. Nous proposons d'appeler tous les phénomènes auxquels cette intervention donne lieu, *surhumains* (de notre humanité), *extra humains*, *extra terrestres*, mais non pas *surnaturels*, attendu que tous les faits proviennent de la nature des êtres et de leurs rapports réciproques, que *la nature incréée* c'est Dieu, et *la nature créée* les Esprits désincarnés, les hommes de toutes les humanités, et l'univers fluide, spirituel et matériel. Hors de là, il n'y a rien, point d'action possible, et remarquons que Dieu agit avec sa nature de Dieu, les Esprits avec leur nature plus ou moins élevée d'Esprits, les hommes avec leur nature d'hommes, et l'univers avec sa nature et ses lois. Nous pensons que cette absurde qualification de *surnaturalisme* a été exploitée habilement par les sophistes qui, n'ayant d'autre droit que de se prendre au mot, en ont profité pour nier les choses et les réalités ; ainsi nous sommes d'avis qu'il faut, au plus vite, se débarrasser de l'expression dont l'emploi peut présenter tant d'abus et de dangers.

Le faux mysticisme, en effet, consiste à rester presque dans l'inaction, à se dépouiller de toute initiative et de toute volonté, attendant tout de Dieu et des Esprits ; notre doctrine au contraire enseigne le travail et les bonnes œuvres, ce qui n'empêche pas sans doute de demander aide et secours aux célestes influences. Si elle élargit la part de Dieu dans notre monde terrestre, elle veut aussi la part de l'homme comme ouvrier et coopérateur.

Loin de favoriser aucune superstition et d'y ramener, elle la combat partout où elle la trouve, mettant chaque chose à sa place au moyen des révélations spirituelles, élaguant dans la religion les éléments passagers et grossiers, ceux qui n'existaient que pour ménager l'enfance de l'humanité, conservant au

contraire l'essence de tous les dogmes véridiques et les dépouillant, autant que faire se peut, de ce qui était antirationnel chez eux en apparence, et donnant des explications acceptables à la raison humaine devenue pubère et plus exigeante. Nous aussi, qui avons eu pour ainsi dire, dès le berceau, toutes les croyances actuelles, qui sommes né avec elles, qui dès l'adolescence avons constamment et partout soutenu, par nos paroles et nos écrits, d'une part la non éternité des peines, de l'autre pour l'origine la préexistence, pour la destinée la pluralité des épreuves, nous avons dès l'abord accueilli avec méfiance le Spiritisme dans sa période matérielle ; nous aussi, quoiqu'il vint confirmer nos plus chères espérances et nos plus secrètes pensées, nous avons cru à une intervention presque exclusivement mauvaise, à un retour vers toutes les superstitions. Ce n'est que peu à peu que la lumière s'est faite en notre esprit sur sa légitimité. Dieu a sans doute permis cette erreur que nous désavouons, pour qu'elle donnât plus de poids à nos convictions lentement formées, qui devaient aboutir à un concours sans réserve, et à un zèle ardent pour cette noble cause qui est un des moyens célestes de l'éducation de l'humanité, une phase nécessaire à son progrès, une préparation au règne futur de Dieu. Nous qui comprenions et savions le Spiritisme divin, faute d'avoir réfléchi à l'infériorité de notre séjour, nous avons de la méfiance contre le Spiritisme ordinaire. On a vu par quels raisonnements décisifs nos doutes se sont changés en une affirmation éclatante des voies dont notre Père céleste se sert pour nous élever à lui. Notre exemple, que nous n'aurions pas cité s'il n'avait dû produire du bien, est, ce nous semble, concluant. Malgré notre foi invariable et la confirmation qu'elle recevait, nous avons longtemps hésité et nous ne sommes devenu l'humble coopérateur du Spiritisme que lorsque nous avons reconnu, à n'en pas douter, que Dieu non-seulement le permettait, mais le voulait, comme échelon de l'humanité à un grade supérieur : donc nous pouvons parler haut et ferme contre toutes ces objections de retour à la superstition et à l'idolâtrie qu'on adresse à notre doctrine sublime, continuation de la révélation perpétuelle du ciel, puis qu'après en avoir été ému, nous les avons énergiquement répudiées.

Une seule chose fautive et superstitieuse est à rejeter de la religion du Christ, ou plutôt du pseudo christianisme, c'est *la damnation éternelle*. Mais nous avons fait voir qu'elle ne résultait d'aucun texte, d'aucune décision doctrinale qui ne

lierait pas d'ailleurs notre puberté, ne s'étant adressée qu'à notre enfance. Il n'y en a point : le texte « *Allez au feu éternel* » a été déjà suffisamment expliqué et, de l'aveu même de la plupart des théologiens, le mot *éternel* ne signifie qu'une durée indéfinie. On doit ajouter que si le feu doit durer éternellement, c'est que, les créations étant incessantes, il y aura peut-être toujours des coupables à redresser. Saint François de Sales, malgré les paroles de Jésus, ne voulait pas même qu'on affirmât la damnation éternelle de Judas. On insiste, et on nous oppose un autre texte des Evangiles : « là où l'arbre est tombé, il restera » donc, nous dit-on, après l'épreuve terrestre, tout est fini dans un sens comme dans l'autre, le ciel ou l'enfer ; d'autres communions chrétiennes ont admis le purgatoire, dont on ne peut pas être tiré par ses propres œuvres, mais par la durée de l'expiation abrégée quelquefois au moyen des prières de ses parents et de ses amis. Voilà l'interprétation ténébreuse et malsaine.

Ecoutez celle que le Spiritisme donne, et choisissez.

« Après la vie terrestre, si l'âme a fait des œuvres méritantes, elle monte proportionnellement : si elle est criminelle ou même seulement coupable, elle reste stationnaire et sans avancement, elle expie dans les remords et dans les tourments au monde des Esprits, et jamais elle n'obtiendra la cessation de son état, qu'après qu'elle aura, sur les prières et les instructions de ses protecteurs, demandé elle-même de subir de nouvelles épreuves et de racheter son existence passée. Il est donc vrai que là où l'arbre tombe, il reste, jusqu'à ce qu'il soit transplanté ailleurs, et que dans une nouvelle terre il puisse reflourir et porter enfin de meilleurs fruits, sous la rosée fécondante et réparatrice de la sueur et des larmes. » Ainsi donc, de ce texte d'où l'on prétendait tirer la mort, nous avons fait sortir la vie.

Le Spiritisme explique tout avec la clarté de l'évidence, mettant partout à la place de la sombre superstition, les consolantes maximes de la mansuétude, du pardon et de la charité.

Non-seulement il explique la Bible et les Evangiles avec une merveilleuse facilité, mais encore toutes les théologies mystiques de l'antiquité.

C'est ce que nous ferons voir.

Jusqu'à présent nous avons fait la synthèse philosophique du Spiritisme, maintenant nous allons, par le conseil des grands Esprits et en invoquant leur aide qui vient de Dieu, écrire la *théologie du Spiritisme*.

PHILALÈTHÈS.

ÉTUDE SPIRITE.

LE DIACRE PARIS ET LES PRODIGES DE SAINT-MÉDARD.

(1^{er} article.)

M. Mathieu vient de rendre un signalé service à la cause du Spiritisme, en publiant, par les soins de son intelligent éditeur, M. Didier, un ouvrage qui élucide, avec la plus grande clarté, l'histoire jusqu'alors embrouillée des phénomènes étranges qui s'étaient passés sur le tombeau du diacre Paris, à Saint-Médard (1).

Il en résulte clairement les propositions suivantes :

M. Paris a poussé à l'héroïsme, de son vivant, les vertus de

pauprété, de renoncement, de consécration aux pauvres des trois quarts de son patrimoine. Son admirable vie égale celle des plus grands Saints canonisés : seulement il avait l'esprit faible, il n'avait pas su s'élever au-dessus des subtilités et des abstractions humaines, comme il avait su le faire au-dessus des richesses. Il avait trempé dans la misérable querelle du Jansénisme et de la bulle *Unigenitus*. Il n'avait pas compris cette grande vérité que *pélagianisme, molinisme, ou jansénisme ne pèsent pas un fétu dans la balance qui juge nos bonnes et nos mauvaises actions*, et que tout se résume pour l'avancement d'une âme dans l'amour de Dieu qu'il avait pratiqué constamment, aussi bien que dans la charité envers nos frères ; et c'est là surtout que son grand cœur avait excellé.

M. Mathieu range en deux catégories les faits qui se sont passés autour du tombeau du bienheureux : *Les miracles*. — *Les convulsions*. Les premiers, en effet, authentiquement prouvés, ne peuvent provenir que des bons Esprits sous l'œil de Dieu. Les seconds proviennent d'Esprits inférieurs ou intéressés à faire prévaloir l'idée chimérique de Jansénisme, ne s'étant pas dépouillés à la mort des sottises humaines, ou même d'Esprits farceurs et légers, impurs et mauvais quelquefois.

Ce qu'il y a de louable dans le livre de M. Mathieu, c'est que chaque catégorie y est distincte, reconnaissable, parfaitement bien dessinée, et qu'avec lui il n'y a plus qu'à conclure.

Il a facilité singulièrement notre tâche, car nous nous proposons, dans la *théologie* du Spiritisme, d'expliquer tous les miracles à l'aide du Spiritisme ordinaire et du Spiritisme divin, aussi bien les miracles de la Bible et du nouveau Testament, que ceux de la gentilité antique, aussi bien les miracles obtenus au sein du Christianisme qu'au sein de tout autre culte dissident.

Comme l'ordre de notre plan ne comportera cette discussion que dans quelques mois, nous anticipons aujourd'hui à l'occasion du livre considérable de M. Mathieu.

Nous définissons le miracle :

« Un fait qui, dans l'état des connaissances humaines et de notre avancement, ne peut pas provenir d'un Esprit incarné seul et qui démontre l'intervention des désincarnés ici-bas, soit des anges et des bons Esprits, soit des Esprits ordinaires, de tout ordre et de toute nature, avec la permission ou la tolérance du souverain maître, Dieu. »

Ainsi, pour faire l'application de nos principes aux faits de Saint-Médard, nous rangeons, dans le Spiritisme divin ou bon, la conversion de Carré de Mongeron, auparavant couvert de crimes (c'est lui qui nous le dit), les guérisons corporelles d'Alphonse de Palacios, de la demoiselle Thibaud, de la demoiselle Duchêne, de Sergent, etc.

Au contraire, nous plaçons dans un Spiritisme très-inférieur et même parfois mauvais, la plupart des convulsions, les effroyables secours administrés aux patients (bêches, pierres, épées, crucifiement), ainsi que l'infestation de la maison du vitrier.

Nous promettons, quand le temps sera venu, de mettre l'évidence lumineuse dans ce sujet si ardu des miracles.

Mais nous proclamons que M. Mathieu, par ses travaux d'érudition et de recherches sur le diacre Paris, a facilité singulièrement notre travail au sujet de cette époque. M. Mathieu est mort peu de temps après la publication de son consciencieux ouvrage ; nous espérons et nous croyons fermement qu'elle lui aura été comptée dans l'autre vie, car il a apporté sa pierre à l'œuvre du Spiritisme qui est la cause de Dieu.

PHILALÈTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Histoire des Miraculés et des Convulsionnaires de saint-Médard, Didier, éditeur.

A B C

OU LA LOGIQUE DANS LE SPIRITISME.

A (*Philosophe matérialiste.*) — B (*Religieux.*) — C (*Spirite.*)(12^e article. — Voir le numéro du 28 Février.)

XII.

B. — Vous prétendez que le Christianisme, tel qu'il est interprété, ne peut plus suffire à la régénération humaine ; c'est pour cela, dites-vous, que le Spiritisme est venu le compléter. Or, c'est la nécessité et la nature de ce complément que je cherche à comprendre, mais je ne puis y parvenir et j'avoue que c'est au-dessus de mon intelligence. La charité spirite, par exemple, dont vous faites un si grand cas, ne diffère point, il me semble, de la charité chrétienne, et ne peut, ni dans son principe, ni dans ses effets, aller au-delà.

C. — Il faut que, selon la parole de Jésus, il n'y ait plus qu'un seul troupeau sous un seul pasteur, c'est-à-dire qu'il faut qu'enfin, sur la terre, le règne de Dieu s'établisse. Or, l'exclusivisme du dogme de chaque religion constitue l'obstacle capital à l'harmonie universelle. Vous avez beau crier sur les toits : « Seul, je suis la vérité ! » Les autres crient aussi fort que vous, et vous ne réussirez qu'à ne jamais vous entendre.

B. — Tant pis pour ceux qui ne nous croient pas ; ils prononcent eux-mêmes leur condamnation :

C. — Ce tant-pis est déjà un déni de charité. Eh quoi ! bêtement certains de votre salut personnel, vous ne vous tourmentez point de la perte assurée de l'espèce humaine presque entière ? Du moins vous ne vous dites point que Dieu a dû y pourvoir, dans son infinie bonté ! Vous regardez toutes les autres croyances comme celles de peuples endurcis et rebelles, justement condamnés et damnés ; et vous recueillant avec égoïsme, au coin du feu, vous pensez avec délices au mauvais temps qu'il fait dehors. Que vous importe au fond le salut des autres ? cela les regarde avant vous. L'Eglise n'ouvre-t-elle pas ses bras à tous les repentirs ? Le nombre des élus est infiniment petit ; vous remerciez Dieu de ce qu'il a bien voulu vous admettre parmi ses privilégiés, et vous ne soupçonnez même pas que vous lui faites ainsi la plus sacrilège des injures.

Voyez la dévote agenouillée devant saint Julien ou saint François ; elle se soucie de l'univers comme d'un fétu ; elle pratique, donc elle est sauvée. Les autres n'ont qu'à faire comme elle pour s'en tirer. C'est ainsi qu'elle comprend le divin précepte : — Aimez Dieu par-dessus toutes choses, et votre prochain comme vous-même.

On dirait que le Ciel chrétien n'est créé que pour les égoïstes.

B. — Enfin, que voulez-vous que nous fassions ? Pouvons-nous forcer les peuples à se convertir, s'ils ne le veulent point ? L'Eglise et les fidèles chrétiens ne prient-ils pas chaque jour pour eux ? Ne leur envoyons-nous pas de zélés missionnaires qu'ils martyrisent ? Que pouvons-nous faire de plus ? Et en quoi violons-nous la charité ? Quand chacun de nous verserait des larmes de sang, il n'en serait ni moins ni plus.

C. — Vous venez de confesser le formel aveu de votre impuissance. Oui, en effet, vous ne pouvez rien de plus : tous vos efforts de propagande se briseront, comme ils se sont brisés,

devant des dogmes exclusifs comme les vôtres ; tout le courage et tout le dévouement de vos missionnaires que j'admire, réussit à peine à vernisser transitoirement de je ne sais quel christianisme, quelques peuplades ou quelques individualités grossières. Nulle conquête dans les sommités, dans les docteurs du dogme ; et c'est là pourtant qu'il faudrait frapper.

B. — Mais en quoi le Spiritisme pourrait-il faire mieux ?

C. — Il est impossible pour nous de supposer que Dieu abandonne sa créature à tous ses instincts bestiaux, à tous ses penchants pervers. L'homme le plus dépravé, Dieu le regarde et l'aime encore comme son enfant. C'est pour venir en aide à sa faiblesse, proportionnellement à la capacité de son intelligence et de ses idées, qu'il a permis l'établissement de diverses religions, toutes bonnes pour un temps, à un certain point de vue, étant toutes relativement civilisatrices.

Mais l'humanité ne saurait en rester là.

A. — Cela me rappelle la réponse très-sensée, selon moi, que fit le roi de Siam à Louis XIV qui, par l'entremise de son ambassadeur, le sollicitait à se faire chrétien :

« Je suis extrêmement fâché, lui disait-il, que le roi de France, mon bon ami, me propose une chose si difficile : je m'en rapporte à sa sagesse pour juger de l'importance et de la difficulté qui se rencontre dans un point aussi délicat que l'est le changement d'une religion reçue et suivie dans mon royaume, depuis deux mille deux cent vingt-neuf ans.

« Au reste, je m'étonne que le roi de France s'intéresse si fort dans une affaire qui ne regarde que Dieu, et où même il semble ne prendre aucun intérêt : car ce vrai Dieu, qui a créé le ciel et la terre, et toutes les créatures qu'on y voit, et qui leur a donné des natures et des inclinations si différentes, ne pouvait-il pas, s'il l'eût voulu, donner aux hommes des âmes et des corps semblables, leur inspirer les mêmes sentiments pour le culte qui lui était le plus agréable, et faire naître toutes les nations sous une même loi ? Ne doit-on pas croire que le vrai Dieu prend plaisir à être honoré par des cérémonies différentes, et à être glorifié par une prodigieuse quantité de créatures qui le louent chacune à leur manière ?

« Quoi qu'il en soit, puisque nous savons que Dieu est le maître absolu du monde, et que nous sommes persuadés que rien ne se fait contre sa volonté, je résigne entièrement ma personne et mes états entre les bras de la Providence... »

Vous pouvez vérifier dans Anquetil le texte même de la lettre de ce roi, moins barbare de raisonnement que de nom.

C. — Le bon sens des Siamois était bien fait pour embarrasser toute la théologie du grand roi.

B. — Et que lui auriez-vous répondu, vous, Monsieur le Spirite ?

C. — La mission du Spiritisme n'est point d'arracher le croyant à son culte, quel qu'il soit ; mais d'appeler à sa croyance tous ceux (et le nombre en est grand partout), tous ceux, dis-je, qui n'ont plus de foi. Le Spiritisme, comme une végétation vigoureuse et nouvelle, s'ente donc sur la vétusté, la lassitude, l'insuffisance de toutes les religions. Il les convoque toutes à venir se rajeunir et s'affirmer en lui, en tout ce qu'elles renferment d'inexpliqué, de moral et d'immortel ; car tout ce qu'elles ont d'humain doit périr. Tout meurt dans la nature, mais en se transformant. Or, l'élément actuel de notre transformation morale, est dans le Spiritisme qui seul n'est pas exclusif

et qui seul peut opérer la fusion harmonique de tous les dogmes. Chrétien par sa racine, il ne sera que le magnifique développement du vrai catholicisme. Chaque culte, se dépouillant peu à peu de sa nature sauvage, viendra puiser en lui sa raison d'être, sa légitime transformation dans l'avenir.

B. — On ne peut guère vous démentir dans cette prétention d'absorption universelle, puisque sa réalisation exige des siècles; mais cela ne fera pas le compte de vos ardents néophytes qui voient le Spiritisme triomphant dès aujourd'hui.

C. — Il triomphe puisqu'il se fonde, puisque tant d'antagonistes réunis contre lui ne parviennent point à l'écraser. Quand le grain a germé, la plante croît et se fortifie, même au souffle des autans; et quand le fruit sera mûr, les quatre vents du ciel en répandront partout la féconde semence. La loi infallible du progrès nous en est garant.

B. — Ainsi-soit-ill! Il n'y a donc rien qui presse: j'attendrai, pour me convertir définitivement à vous, qu'une bonne moitié du genre humain m'ait donné l'exemple.

C. — Vous dites peut-être plus vrai que vous ne pensez; car, en effet, vous revivrez sur cette terre; vous y ferez partie de générations ultérieures où la croyance au Spiritisme se sera généralisée.

A. — Moi qui suis tout fier de faire partie de la génération spirite actuelle, j'ai hâte de profiter de vos enseignements. Que de questions intéressantes laissées en arrière: quelle est l'origine de l'homme et du monde? Quelle est la vie de l'Esprit après la mort corporelle? Comment s'opèrent les réincarnations, et comment se justifient elles? Vous ne pouvez vous refuser d'entrer ici dans quelques explications: je vous rappellerai même que vous vous y êtes engagé.

C. — Distinguons, je vous prie, ce qui, pour le moment, est de nécessité dans le Spiritisme, et ce qui n'est que de simple curiosité. Ne nous imaginons pas que les communications spirites vont nous révéler la science absolue, en sorte que nous n'ayons plus qu'à nous croiser les bras. Dieu, dit l'Écriture, a livré le monde aux investigations des hommes; mais les plus hautes spéculations des plus hauts génies, fussent-ils Séraphins, n'y saisiront jamais que la vérité relative, s'expliquant et s'agrandissant à mesure que l'Esprit devient plus capable de la concevoir.

Ce n'est point en science et en industrie que l'espèce humaine est arriérée à cette heure: elle en possède amplement de quoi suffire à ses besoins; et d'ailleurs la lice est ouverte, la nature soumise à l'homme de plus en plus, lui dévoile chaque jour quelqu'un de ses secrets. C'est sous le rapport moral que l'homme est en arrière: il faut que l'antagonisme universel se transforme en universelle harmonie, que le bien-être matériel favorise la culture intellectuelle; il faut que la puissance relève la faiblesse, au lieu de l'opprimer; que la douce lumière éclaire l'ignorance; il faut, en un mot, que l'amour de Dieu et du prochain passe définitivement de la sublimité de la théorie dans la pratique des sentiments et des œuvres.

Telle est l'actualité du Spiritisme.

S'il jette quelque jour sur les questions scientifiques, ce n'est que pour y introduire l'élément spirituel qui y joue un si grand rôle, et que jusqu'ici nos savants matérialistes ont absolument négligé. Mais à chaque époque sa tâche: la science aussi aura son tour. En attendant, nous devons nous garder de théories

trop absolues, dictées souvent par des Esprits systématiques, surtout si elles sont en contradiction manifeste avec les choses acquises.

Ces réserves faites, je ne refuse point de vous faire part de quelques-unes de mes idées sur notre cosmogonie et notre destinée future, vous les donnant pour ce qu'elles sont, comme des vues d'ensemble concordant à la fois et avec les principes fondamentaux de la science, et avec la moralité spirite. J'y consens d'autant plus volontiers qu'il en ressortira un principe de charité, vraiment spirite, aussi sublime qu'il est extraordinaire et puissant dans sa sublimité.

B. — Quel principe?

C. — Il ressortira de nos prochains entretiens; je ne puis d'avance vous l'énoncer, car son seul énoncé vous ferait sourire d'incrédulité: j'aime mieux vous en réserver l'adoption avec la surprise.

Toutefois, j'ai une grâce préalable à vous demander, afin que nous puissions marcher droit au but, sans folles digressions et sans redites inutiles; c'est de lire un de nos livres intitulé: *le Livre des Esprits*.

B. — J'en ai entendu parler: c'est d'un auteur nommé, je crois, Allan Kardec?

C. — Pour nous, Monsieur, c'est un livre inspiré, renfermant la base et la quintessence de tout le Spiritisme. L'effet en a été immense; et, à l'heure qu'il est, il est traduit et répandu partout. Il est bon de connaître, par soi-même, un livre d'une pareille portée. Vous n'y trouverez nulle emphase, nul futile ornement; mais il vous charmera, j'en suis sûr, par sa suave simplicité et sa clarté irréprochable. Frappez au hasard chez tous les cœurs spirites, et vous saurez me dire combien ce livre en a persuadés, émus et consolés, même des plus incrédules et des plus matérialistes.

A. — Nous courons de ce pas nous le procurer.

HILAIRE.

(Sera continué prochainement.)

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE SPONTANÉES.

La communication suivante a été obtenue au groupe de M. Delanne, à Paris, au sujet d'une servante de Lisieux, qui, sans avoir reçu la moindre instruction, a composé un charmant recueil de poésies, intitulé *l'Alouette aux blés*.

LA MÉDIUMNITÉ A ÉTÉ DE TOUT TEMPS.

(Médium, M. Alex. Delanne.)

La médiumnité a existé de tout temps.

Il n'y a qu'à lire attentivement les ouvrages du passé, et vous verrez l'existence de ces faits, dès la plus haute antiquité.

Tout a un but dans la vie; si Dieu n'a pas permis que ces phénomènes naturels attirassent plus particulièrement les regards des hommes à ces époques reculées, c'est que l'humanité a eu son enfance morale comme les enfants de la terre ont la leur. Si pendant des siècles le principe a été tenu dispersé par tout le globe, c'est que l'heure marquée pour les révélations n'avait pas sonné, c'est que la parole annoncée par le Messie devait suivre la loi commune du développement du progrès universel. Le principe est immuable comme celui qui l'a créé et par qui tout arrive. — Il attendait son éclosion d'une manière plus générale et plus multiple,

pour produire de bons fruits. Etudiez les prophéties des enfants d'Israël, voyez les devins des temples de l'Égypte, de l'Asie, de la Grèce; les prêtres rendant les oracles n'étaient-ils pas des Médiuns? Il est vrai, des Médiuns plus ou moins bien inspirés. L'Esprit de foi, l'Esprit de sagesse se faisaient entendre bien souvent aux masses qui rejetaient leurs avis, mais plus souvent aussi, plus souvent encore, les Esprits d'orgueil, d'ignorance, de superstition, élevaient la voix et les conduisaient aux erreurs. — Si je me reporte au passé, c'est pour vous parler du présent; c'est pour essayer de vous démontrer que le principe est le même: qu'Esprits plus élevés par la loi de progression, ils se trouvent aujourd'hui à l'état d'erraticité ou d'incarnation, plus avancés et par conséquent plus aptes à obtenir de plus grandes, de plus nombreuses révélations. — Il surgira en temps et lieu des phénomènes plus puissants encore qui émerveilleront les hommes!

Heureux ceux qui sauront reconnaître, dans l'accomplissement de ces prodiges, la volonté du Maître; heureux seront-ils puisqu'ils auront des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un entendement pour comprendre. Rose Harel est donc comme beaucoup d'esprits, un médium à son insu, un médium intuitif. Il lui fallait la venue du Spiritisme pour lui expliquer, ainsi qu'à vous-même, la faveur dont elle jouit. — Ce genre de médiumité est plus fréquent que vous ne le pensez; car tels auteurs ou tels poètes, si l'orgueil ne les retient, avoueront qu'à part l'inspiration proprement dite, comme vous l'appellez, avoueront, dis-je, qu'à certains moments, ils ne s'expliquent pas l'abondance des idées qui viennent frapper leur cerveau.

Mais, je m'arrête sur ce sujet qui m'entraînerait trop loin.

Il est des choses dont vous ne pouvez qu'imparfaitement encore saisir l'ensemble et qui se dérouleront d'elles-mêmes dans la suite de vos études.

LOUISE (*Esprit familier.*)

ACTIONS DE GRÂCES À DIEU POUR LES BIENFAITS DU SPIRITISME.

(Médium, M. X.; groupe spirite, la famille chrétienne, à Genève.)

Dieu des cieux et de la terre, créateur immuable, tu as donné à tes enfants le don magnifique de pouvoir communiquer avec toi! Ils peuvent à peine bégayer, et tu les inondes de bénédictions! Ils peuvent à peine prononcer le doux nom de Christ, et il vient lui-même prodiguer les trésors de son cœur! Ils savent à peine ce qu'est le Saint-Esprit, et ils sont comblés de ses mille rayons! Dieu miséricordieux et clément, Dieu d'amour, ils peuvent à peine contempler une parcelle de ta gloire, et tu leur confies ce qu'il y a de plus glorieux dans ton sanctuaire! Ils peuvent à peine pénétrer la merveilleuse bonté de ta main, et ils reçoivent chaque jour ce qui leur convient. Jéhovah, père des mortels, propage toujours davantage la riche participation aux joies éternelles. Fais partager tout notre bonheur à nos frères, et permets à ceux qui n'ont point encore reçu de manifestations, qu'ils connaissent bientôt toute l'étendue de ces mystères. Viens entendre dans nos cœurs les clartés qui les inondent depuis quelque temps. Fils Sauveur, descends dans nos demeures, jette ton regard sur nous, et prends nos souillures pour les consumer au feu divin de ton amour. Amen!

GABRIEL.

FAITS SPIRITES.

CHARITÉ.

Il vient de se passer à Lille (Nord), un fait touchant que nous sommes heureux de faire connaître.

Samedi dernier, un vieillard était assis sur le trottoir près de la porte de Paris; il était épuisé de fatigue, et se désolait, dans la crainte de ne pouvoir arriver à Hazebrouck, son pays natal.

A ce moment, les enfants de troupe du 61^e régiment de ligne, revenaient de la promenade; ils se réunirent autour du vieillard, et l'un d'eux, ému par ses larmes, jetant dans son képi les quelques sous qu'il possédait, fit une quête au milieu de ses petits camarades. Ceux-ci vidèrent leurs poches, et le montant de la quête fut remis au vieillard.

Quelques passants imitèrent le généreux exemple donné par les enfants de troupe.

PRÉDICTIONS.

Le duc d'Orléans, qui ne croyait à rien, allait incognito consulter un tailleur de la rue Saint-Honoré, nommé Fiasson, en se faisant accompagner de quelques compagnons de plaisir.

Voici ce qui y donna lieu :

Un jour, à la suite d'un souper en compagnie du chevalier de Brivazac, et d'une nommée Mariette, fille de l'Opéra, celle-ci ayant engagé le duc à consulter Fiasson, tous trois se rendirent chez lui. On commença par Mariette, à laquelle le devin prédit qu'elle mourrait, avant d'avoir atteint trente ans, d'une maladie qu'il désigna. Quant à Brivazac, il lui fut dit qu'il serait mangé... — Grands éclats de rire des assistants; mais le devin garda son sérieux. Brivazac demanda des explications qui lui furent refusées.

— Aurai-je le même honneur que Monsieur, dit le duc, qui s'était déguisé?

Fiasson, ayant examiné les cartes, se lève, salue le consultant, en lui disant :

— Vous serez roi, ou peut s'en faut.

— Peu s'en faut! répondit le prince, alors j'aime mieux ne pas l'être du tout.

— Cela ne dépend pas de moi.

— Vous vous êtes trompé, recommencez.

— Impossible, cela n'est pas dans mes habitudes.

Le duc insiste.

— Me reconnaissez-vous? Je croyais être assez connu?

— C'est possible.

— Vous n'avez jamais vu le duc d'Orléans?

— Jamais.

— C'est moi.

— Monseigneur, pardonnez-moi, si...

— Je n'ai rien à vous pardonner; seulement vous avez été un peu dur à l'égard de Monsieur et de Madame.

— Ce n'est pas ma faute...

— Je n'attache aucune importance à vos sornettes; mais j'exige de vous le secret sur ma petite fantaisie. Vous m'entendez.

— Vous pouvez, Monseigneur, compter sur mon silence. Dans ma profession, la discrétion est de rigueur.

Au retour, le duc riait de l'aventure avec Brivazac; mais cependant tout se réalisa. Brivazac, ruiné par ses désordres, s'étant engagé parmi les filibustiers, fut pris par les sauvages et mangé. Mariette mourut, avant sa trentième année, des suites de la maladie prédite; et le duc d'Orléans devint régent du royaume.

(*Mémoires du comte de Nocé, t. 4^{er}.*)

SONGES.

Les histoires de Port-Royal, les mémoires de saint Simon, etc., fourniraient seuls un recueil des plus volumineux de songes qu'un scepticisme raisonnable ne saurait rejeter: tous songes évidents ou symboliques, souvent prophétiques, qui ont la plupart toute l'authenticité désirable, étant attestés par des hommes éclairés et véridiques. On en citera quelques-uns pris au hasard dans les recueils.

Madame de V... eut un songe affreux: elle rêve que son frère, M. de R..., est dans un grave danger; elle est si agitée, qu'elle demande sa voiture et va frapper à l'hôtel de son frère. Le concierge

a l'ordre de ne recevoir personne... Elle s'en retourne en riant de sa frayeur; dans l'après-midi, elle apprend que son frère est mort d'un coup de sang. Ceci s'est passé en France.

Armand Carrel, l'avant-veille et la veille de sa fameuse querelle fut poursuivi par le même songe; il voyait entrer chez lui sa mère, vêtue de deuil et qui pleurait.

— Ma mère, qui pleurez-vous? lui dit Carrel avec effroi : est-ce mon père?

— Non.

— Mon frère?

— Non.

— De qui donc portez-vous le deuil?

— De toi, mon cher Armand.

(V. de Résie, *Histoire et traité des sciences occultes*, t. 44, p. 276.)

Robespierre, accompagné de Saint-Just, était allé dîner le 4^{er} mai 1794, chez le citoyen Mariglier, dans une jolie maison de campagne, à Saint-Germain-en-Laye. Robespierre et Saint-Just couchaient dans la même chambre; au milieu de la nuit, Robespierre se réveille en sursaut en poussant des cris épouvantables. Saint-Just l'interroge; Robespierre lui raconte qu'il vient de voir en songe un homme vêtu d'une robe noire qui, lui présentant un écriteau sur lequel se dessinait un grand S couleur de sang, a prononcé d'un ton menaçant quelques mots intelligibles, puis a cherché à lui briser la tête avec l'écriteau.

Saint-Just cherche à le rassurer; mais Robespierre, fort troublé, croyait sentir encore les coups qu'il avait reçus en songe. Les deux amis reviennent à Paris; mais Robespierre, toujours effrayé, ramenait la conversation sur l'S sanglant :

« Si j'étais superstitieux, disait-il, je croirais qu'un malheur me menace. »

Le songe fut oublié, ou mieux on n'en parla qu'en plaisantant dans les conversations intimes.

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées, que le bourreau, dont le nom commençait par un S, faisait tomber la tête de Robespierre. Ce bourreau s'appelait le citoyen *Samson*. (V. le grand livre du destin, par *Frédéric de Lagrange*, p. 49.)

SOMNAMBULISME.

On écrit de Clavier (Meuse) :

« Un cas de somnambulisme fort extraordinaire s'est produit samedi dernier dans notre commune. Un jeune garçon de treize ans, fils de M. S..., ayant, dans un affreux songe, rêvé qu'il avait tué son frère, s'est levé, vers sept heures du matin, en proie à un accès de somnambulisme, et s'est précipité par la fenêtre de sa chambre sur le sol, d'une hauteur de plus de trois mètres. Ce pauvre garçon prit alors sa course à travers un jardin, dont il a franchi le mur haut de dix pieds, s'est dirigé, toujours en courant, vers un puits situé à environ 200 mètres de la demeure de son père, et s'y est précipité la tête la première.

« Ce puits a une profondeur de 55 pieds, et en ce moment l'eau qu'il contenait s'élevait à peine à un mètre. Un ouvrier, témoin de cette scène, s'empressa de se munir d'une corde, et accompagné de M. O..., pharmacien, et d'un ouvrier, il approcha vivement du puits dans lequel l'enfant s'était précipité. La voix de l'enfant vint bientôt les tirer de leur épouvante. Ils entendirent le jeune S... leur demander secours, assurant qu'il n'était pas même blessé. On lui descendit la corde où l'on avait fait un lacs; le jeune S..., avec un grand sang-froid, passa un pied dans le lacs, et quand il fut bien accroché des mains à la corde, cria qu'on pouvait tirer. L'ascension s'effectua avec un rare bonheur, et le petit S... sortit du puits et fut rendu à sa famille par ses trois sauveurs. »

(Extrait du *Petit Journal*.)

RIBLIOGRAPHIE.

HISTOIRE DE JEANNE D'ARC

DICTÉE PAR ELLE-MÊME.

S'il est une vie qui doit terrasser à jamais le matérialisme et le scepticisme, c'est bien celle de l'héroïque Pucelle d'Orléans, qui ne s'explique que par les rapports du monde invisible des Esprits avec le monde visible, et qui, dans toutes ses parties, suppose l'intervention divine. Cependant il n'en a point été ainsi : nos faux savants des Académies ont résisté encore à cette vivante et historique constatation. De tous les historiens de Jeanne d'Arc, à peine y en a-t-il un ou deux qui aient admis les relations spirites et qui n'aient cherché à rendre compte de tous les faits de ce merveilleux récit au moyen de l'enthousiasme, d'une intuition chevaleresque; car un reste de pudeur leur défendait, en présence d'un si beau caractère et d'un dévouement aussi national, de prononcer le nom d'hallucination. Etrange hallucination, en effet, qui s'est réalisée de tous points et a sauvé notre France, réservée à un grand rôle providentiel d'initiatrice des peuples lors de l'avènement actuel.

Que s'est-il passé, en effet, à l'Académie française, lorsque M. Guizot, qui a de bons moments, proposa de décerner le prix *Gobert* à M. Vallon, pour son histoire de Jeanne d'Arc? Un écrivain sceptique et incrédule, M. Sainte-Beuve, attaqua vivement cet ouvrage, prétendant que l'Académie ne pouvait pas, en plein dix-neuvième siècle, couronner un auteur qui croyait à la possibilité d'une intervention des Esprits dans les affaires de ce monde. Heureusement que M. le duc de Broglie a trouvé les accents les plus éloquents pour réfuter les sophistes et les ténébreux philosophes qui veulent montrer l'homme abandonné de Dieu et de ses anges sur la terre, et le prix fut décerné au courageux écrivain. Nous ne savons rien de plus absurde, de plus ridicule, de plus contraire à la vérité divine, de plus attentatoire à l'ordre de la Providence, que le matérialisme pédant de nos faux savants, qui veulent voir partout des fous et nient à Dieu le pouvoir d'exercer une influence directe sur certains hommes privilégiés, en vue de ses desseins éternels.

Voici venir une jeune fille de 44 ans, Ermance Dufaux, qui prétend avoir reçu de l'Esprit de Jeanne d'Arc la dictée de sa vie, et qui le prouve irréfragablement. Détails curieux qui cadrent merveilleusement avec l'histoire, réponses sublimes aux interrogatoires, faits d'une vérité saisissante et qui témoignent par eux-mêmes de leur sincérité; impossibilité absolue, nous ne disons pas à l'intelligence d'une jeune fille plus ou moins ignorante, mais même à celle de nos plus savants archéologues, de les avoir inventés, tel est le cachet de ce livre intéressant à un double point de vue, sous le rapport des additions et des explications historiques, et sous celui de preuve évidente de son origine spirite.

Notre journal, en traitant plus tard *des Miracles au point de vue spirite*, consacrera un ou plusieurs articles à l'histoire de cette héroïne exceptionnelle, et aura par conséquent à revenir sur la biographie publiée par Ermance Dufaux.

En attendant, nous la recommandons à tous nos lecteurs, la croyant émanée soit de l'Esprit de Jeanne d'Arc, soit d'autres Esprits sympathiques et ses mandataires à cet effet.

ERDNA.

(1) 1 vol. in-12 de 400 pages. Paris, Ledoyen, libraire au Palais-Royal.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 2^m.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutée toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

UN PROPHÈTE DU SPIRITISME.

(1^{er} article.)

M. Joseph de Maistre n'est connu presque que comme un écrivain arriéré, partisan fougueux des ténèbres du passé, mettant tout son talent au service d'idées violentes et surannées, comme un homme en un mot d'un autre âge, génie attardé et qui n'était pas digne de notre ère actuelle. Nous ne disconviendrons pas que parfois il pût être jugé ainsi, mais ce que nous soutenons, c'est qu'il a eu aussi des vues pénétrantes sur l'état futur de la société et de la religion, et sur les développements successifs de la révélation de Dieu à l'humanité.

Les soirées de Saint-Petersbourg contiennent sur les événements religieux, dont nous sommes aujourd'hui témoins, des aperçus aussi lumineux et aussi profonds qu'intéressants.

Nous croyons bien faire en reproduisant quelques fragments répandus çà et là dans ces remarquables entretiens empreints sans doute des superstitions du passé, mais où se trouve aussi le souffle puissant de l'avenir.

On a pu combattre quelques-unes des idées philosophiques de l'illustre comte Joseph de Maistre. Parmi les splendeurs qui inondent ses œuvres, il serait étrange qu'on ne pût trouver un petit nombre d'assertions hardies ou paradoxales. C'est là, du reste, un reproche que nous ne voulons ni contester ni admettre, encore moins examiner et juger en ce moment. Mais ce que personne ne refuse à l'illustre écrivain, c'est l'élevation de son génie, sa foi sincère, son coup-d'œil rapide et pénétrant, et par dessus tout cela un style digne de ces éminentes qualités. A ces divers titres, ces fragments sont respectables, et il nous ont paru spécialement remarquables à cette heure, pour prouver que le Spiritisme a été prédit, comme tout grand mouvement de Dieu.

Mais ce qui leur donne une véritable importance, c'est l'évidente réalisation des prévisions que l'aspect de la société religieuse, telle qu'elle était il y a trente ans, inspirait à M. de Maistre.

De même qu'en 1796, ce puissant génie avait, en contemplant le passé et le présent de l'Europe au point de vue de la religion, conclu d'une manière à peu près sûre de son avenir, et que, considérant à la manière de Bossuet tous les événements humains comme dirigés d'en-haut par une pensée de la providence, il avait montré la conduite de l'homme, soumise quoique

libre à la volonté suprême qui arrive toujours à ses fins ; en 1820, il continuait cette œuvre, il voyait l'Europe chrétienne, en proie à l'effrayante maladie du scepticisme, s'acheminer pourtant vers un rappel à la vie et même à la santé spirituelle, rappel dont la France devait être un des agents principaux.

Il saluait le retour à la grande unité religieuse, à une manifestation merveilleuse de la puissance de Dieu, de sa sagesse, de son intervention dans le gouvernement du monde, une sorte de révélation miséricordieuse qui ouvrirait les yeux à bien des aveugles, et le triomphe enfin de cet amour ouvrant ses immenses bras qui étreignent les nations comme les individus. Il a été le prophète contemporain de l'avènement de L'ESPRIT.

Et de même que les biographes de M. Joseph de Maistre reconnaissent, il y a 25 ans, que ses prévisions de 1796 s'étaient réalisées admirablement, ne pouvons-nous pas dire la même chose en 1864, de ses espérances de 1820 ? Tout ne nous indique-t-il pas une grande manifestation de la Providence, le retour à l'unité, le triomphe de l'universalisme, l'approche de ce jour où il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur ?

Nous avons précédemment, dans des articles capitaux (moyens divins du Spiritisme), démontré que soit l'ancien, soit le nouveau Testament, se réunissaient pour annoncer une diffusion universelle de l'Esprit de Dieu sur tous les hommes de bonne volonté, et voici que nous trouvons dans un catholique, ultramontain même, l'écho complet et entier de nos espérances ; nous dirons plus, de nos certitudes, et cela imprimé en 1820.

Il annonce une révélation de la révélation par l'Esprit, une nouvelle explosion de la bonté divine sur l'humanité terrestre ; il a été en un mot le prophète inspiré du Spiritisme, du grand mouvement providentiel qui s'est manifesté de nos jours, et qui n'est encore qu'à son embryonnat, devant donner lieu par la suite à des développements impossibles à prévoir et incroyables même aux croyants.

Mais laissons parler M. Joseph de Maistre.

« ... Plus que jamais, nous devons nous occuper de ces hautes spéculations, car il faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper tous les observateurs. Il n'y a plus de religion sur la terre : le genre humain ne peut demeurer dans cet état. Des oracles redoutables annoncent d'ailleurs que les temps sont arrivés. Plusieurs théologiens, même catholiques, ont cru que des faits du premier ordre, et

peu éloignés, étaient annoncés dans la révélation de saint Jean; et quoique les théologiens protestants n'aient débité en général que de tristes rêves sur ce même livre.... Je vois que certains écrivains de ce parti adoptent déjà le principe: que plusieurs prophéties contenues dans l'Apocalypse se rapportaient à nos temps modernes. Un de ces écrivains même est allé jusqu'à dire que l'événement avait déjà commencé, et que la nation française devait être le grand instrument de la plus grande des évolutions religieuses.

» Il n'y a peut-être pas un homme véritablement chrétien en Europe (je parle de la classe instruite), qui n'attende dans ce moment quelque chose d'extraordinaire. Or, dites-moi, croyez-vous que cet accord de tous les hommes puisse être méprisé? N'est-ce rien que ce cri général qui annonce de grandes choses? Remontez aux siècles, transportez-vous à la naissance du Sauveur; à cette époque une voix haute et mystérieuse, partie des régions orientales, ne s'écriait-elle pas: l'Orient est sur le point de triompher. Le vainqueur partira de la Judée: un enfant divin nous est donné, il va paraître, il descend du plus haut des cieux, il ramènera l'âge d'or sur la terre?... Vous savez le reste.

» Ces idées étaient universellement répandues, et comme elles prêtaient infiniment à la poésie, le plus grand poète latin (*Virgile*) s'en empara et les revêtit des couleurs les plus brillantes dans son *Pollion* (qui fut lu au concile de Nicée, par ordre de l'empereur Constantin).

» Le matérialisme qui souille la philosophie de notre siècle, l'empêche de voir que la doctrine des Esprits prophétiques est la mieux soutenue par la tradition la plus universelle et la plus imposante qui fut jamais.

» Comme l'éternelle maladie de l'homme est de pénétrer dans l'avenir, c'est une preuve certaine qu'il a des droits sur cet avenir, et des moyens de l'atteindre.... L'esprit prophétique ne cessera de s'agiter dans le monde.

» Si vous me demandez ensuite ce que c'est que cet esprit prophétique que je nommais tout à l'heure, je vous répondrai que jamais il n'y eut dans le monde de grands événements qui n'aient été prédits de quelque manière. Machiavel est le premier homme de ma connaissance qui ait avancé cette proposition; mais si vous y réfléchissiez vous-même, vous trouverez que l'assertion de cet écrivain est justifiée par toute l'histoire.

» Vous en avez un dernier exemple dans la révolution française, prédite de tous côtés et de la manière la plus incontestable. Mais pour en revenir au point de vue d'où je suis parti, croyez-vous que le siècle de *Virgile* manquait de beaux esprits qui se moquaient et de la grande année et du siècle d'or, et de la chaste *Lucine*, et de l'auguste mère, et du mystérieux enfant (*iv Eglogue*)? Cependant tout cela était vrai, et vous pouvez voir dans tous les écrits, nommément dans les notes que *Pope* a jointes à sa traduction en vers du *Pollion*, que cette pièce pourrait passer pour une version d'*Isaïe*. Pourquoi voulez-vous qu'il n'en soit pas de même aujourd'hui? L'univers est dans l'attente. Comment mépriserions-nous cette grande persuasion et de quel droit condamnerions-nous les hommes qui, avertis par ces lignes divines, se livrent à de saintes recherches.»

PHILALÈNES.

(La suite au prochain numéro.)

Vu l'actualité de l'Étude Spirite suivante, nous avons dû momentanément interrompre nos *Causées sur le Spiritisme expérimental*.

E. E.

ÉTUDE SPIRITE.

LE DIACRE PARIS ET LES PRODIGES DE SAINT-HÉDARD.

(2^{me} Article.—Voir le dernier numéro.)

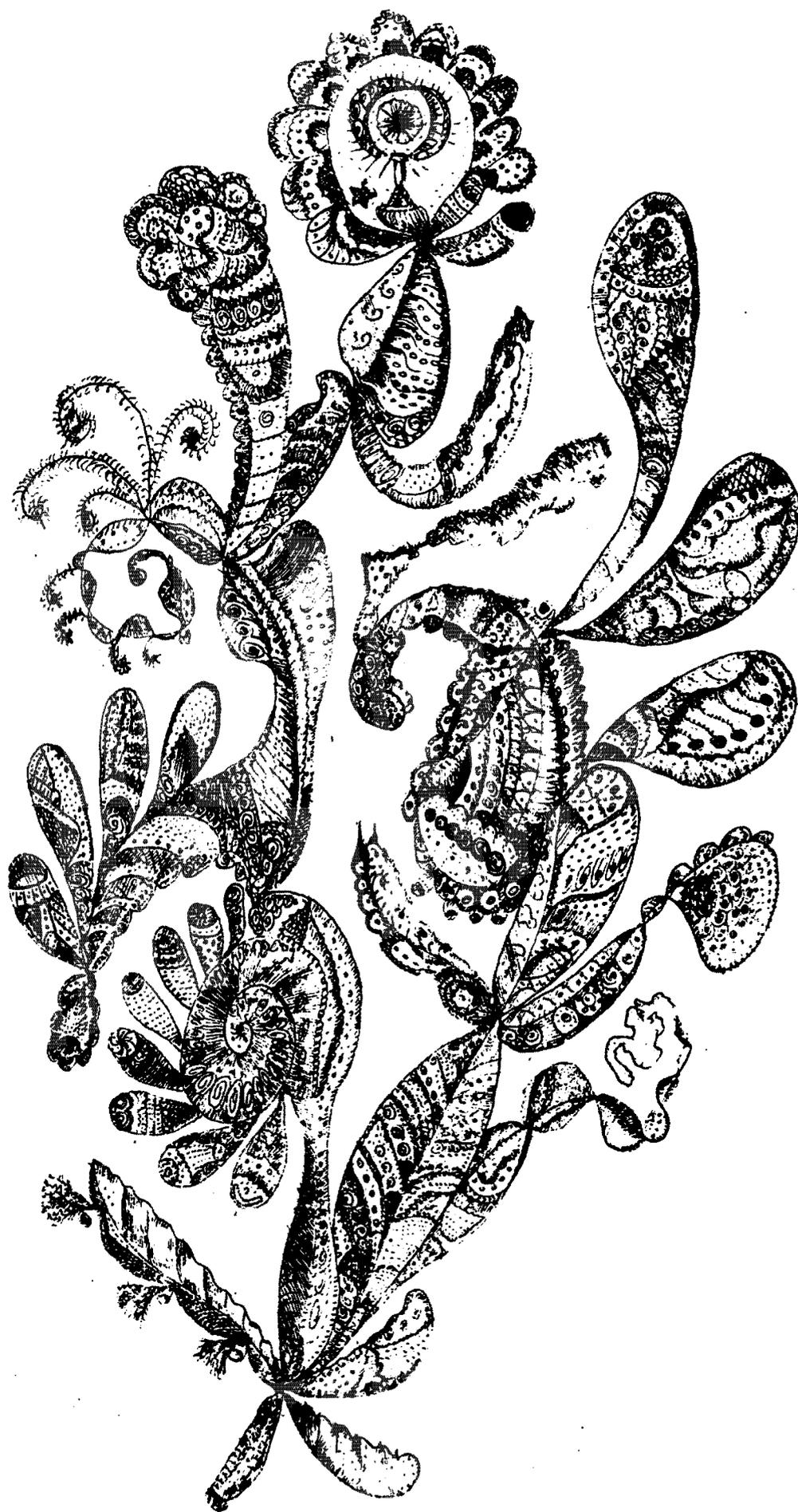
Voici comment M. Mathieu rend compte du grand fait entièrement spirite, de la conversion de Carré de Montgeron; il dit lui-même:

« Je me formai un système qui approchait de celui des Sadducéens. Je m'imaginai qu'il n'y avait qu'un seul être spirituel qui animait toute la terre, et que nous n'étions que des machines qui n'agissaient que par son moyen; d'où je conclusais que nous n'étions pas capables de l'offenser, et que, n'ayant rien à attendre au-delà de cette vie, nous n'avions d'autre intérêt que de la rendre la plus heureuse qu'il nous serait possible; et ainsi, comme mes plus fortes inclinations me portaient à l'infamie et à l'impudicité, sans être retenu par aucun sentiment de délicatesse et d'honneur, je m'y livrai entièrement. Cette honteuse passion fut pour moi la source de presque tous mes crimes, dont le détail causerait trop de scandale; il me suffira d'avouer que j'en ai commis de si infâmes, que j'ai peine de me soutenir moi-même lorsque je m'en rappelle le souvenir, et que rien ne peut me consoler, que l'espérance qu'ils seront anéantis dans l'éternité.»

Voilà une confession bien cruelle. Saint Augustin et J.-J. Rousseau sont dépassés. Quel grand criminel était-ce donc que ce Carré de Montgeron avant sa conversion dont j'aurai à parler tout à l'heure? Son père n'ignorait pourtant pas entièrement les excès auxquels il se portait; mais il se contentait de gémir au fond du cœur, et n'osait presque pas faire à son fils aucune réprimande.

» Aux mois de juillet et d'août 1731, dit-il, j'entendis parler de plusieurs miracles éclatants, opérés sur le tombeau de M. l'abbé de Paris. Je prétendis d'abord que tout ce qu'on m'en racontait était faux, et qu'il pouvait seulement être arrivé que l'imagination, augmentant l'action des esprits animaux, eût procuré quelque soulagement passager à quelque malade, ou même facilité peu à peu leur guérison. Alors on me parlait de maladies invétérées, et qui paraissaient incurables, guéries d'une manière subite et que je ne pouvais attribuer à une cause naturelle, la nature ne pouvant jamais guérir que d'une manière lente et successive les maladies qui ont corrompu depuis longtemps la qualité des liqueurs, et qui ont détruit une partie des solides qu'il faut régénérer. Etant convaincu que les faits qu'on me racontait n'avaient pu arriver naturellement, j'en conclusais avec assurance qu'ils n'étaient pas, et je répondais par des invectives à ceux qui m'assuraient les avoir vus. Cependant tant de différents faits, attestés par des personnes de toutes sortes de caractères et de sentiments, ne laissaient pas de m'embarasser infiniment, et de troubler la paix funeste dont je jouissais depuis longtemps.

» Le récit d'un nouveau miracle, dont une personne en qui j'avais d'autant plus de confiance qu'elle ne valait guère mieux que moi, avait été elle-même témoin, me fit encore retomber dans mon trouble; et je formai la résolution, aussitôt que je serais en vacances, d'aller moi-même au tombeau de M. de Paris recueillir avec attention ce qui s'y passerait, ne voulant en croire que mes yeux; d'y prendre le nom et de la demeure de ceux qui viendraient demander leur guérison; d'examiner moi-même avec soin et d'approfondir exactement quelle était la nature de leur maladie, en consultant les médecins qui les avaient traités; enfin de n'épargner aucune peine pour découvrir si ce qui se passait à ce tombeau était véritablement surnaturel, ou s'il n'y avait point de supercherie. J'y allai avec cette intention, dès le 7 septembre 1731, sur les trois ou quatre heures du soir. J'entrai dans le cimetière avec l'air d'arrogance et de hauteur qui m'était devenu naturel, bien résolu de tout examiner avec la plus sévère critique...



FLEURS IDÉALES.

11. Les sujets qui voudront bien nous prêter leur
cours doivent n'avoir reçu aucun principe de dessin.

Lyon Imp. Mignon.

Médium M. X. de Lyon, auquel les principes du
dessin sont complètement inconnus.

« Ayant aperçu, dès le premier coup-d'œil, le recueillement, la componction et la ferveur qui étaient peintes sur le visage de la plupart de ceux qui priaient en ce saint lieu, je fus frappé d'un sentiment intérieur de respect; n'ayant encore jamais vu personne prier Dieu avec tant d'ardeur, je me mis moi-même à genoux, les coudes appuyés sur le bord du tombeau, couvrant mon visage avec mes mains. Voici quelle fut à peu près ma première prière : « O vous, par l'intercession de qui l'on publie qu'il se fait tant de miracles, s'il est vrai qu'une partie de vous-même vive encore après votre mort, et que vous ayez quelque crédit auprès de l'Être tout-puissant, ayez pitié de mon aveuglement et m'obtenez de sa miséricorde qu'il dissipe mes ténèbres. » Dès ce moment, plusieurs pensées se développèrent successivement dans mon esprit et m'occupèrent si fort que je restai immobile et à genoux pendant quatre heures, sans que la presse qui m'accablait et me foulait de toutes parts pût suspendre ou affaiblir l'attention profonde dans laquelle mon âme était comme absorbée. »

C'est ici que commence la conversion de notre auteur. Carré de Montgeron venait de trouver là son chemin de Damas; comme saint Paul, il avait été terrassé par la lumière nouvelle qui devait désormais éclairer ses pas. A cet endroit de son récit se rencontrent plusieurs pages très-remarquables sur la religion chrétienne, dont on trouverait difficilement ailleurs un résumé plus complet, en même temps qu'une plus brillante apologie. Après avoir payé ce riche tribut à ses nouvelles croyances, il entre dans quelques détails pour glorifier l'homme à l'intercession duquel il croit devoir sa conversion: il nous apprend qu'à cette occasion son père lui-même tourna ses pensées vers le bienheureux diacre auquel il avait peu songé jusqu'alors.

« Mon père, dit-il, qui savait que mes passions étaient d'une violence extrême, fut frappé d'un étonnement prodigieux en voyant ma conversion subite. »

Nous appelons ce fait de conversion du nom véritable de miracle éclatant, beaucoup plus difficile que celui de l'aveugle-né et de la résurrection de Lazare.

Les Esprits même ordinaires, tout en ne quittant pas leurs sottes opinions de ce bas monde ni leurs rancunes ni leurs haines, à leur entrée immédiate au monde spirite, sont ou peuvent être élevés par leur nouvel état et son exercice journalier à la connaissance de fluides ignorés de nous, à des moyens fluidiques divers par l'emploi desquels on sait soulager efficacement des maladies corporelles ou même les guérir tout à fait, recréer de nouveaux organes par une élaboration intime et si prompte qu'elle nous paraît presque instantanée; ils peuvent même avec la permission de Dieu, chef suprême des Esprits, rappeler la vie dans un cadavre, et y faire rentrer l'âme et le périsprit. Cela n'est pas malaisé à concevoir et à expliquer rationnellement, mais alors ils ne travaillent que sur une matière inerte, qui se plie sans résistance à leurs efforts; quand il s'agit au contraire d'une volonté rebelle au bien, et qu'il faut y ramener, il y a le libre arbitre à respecter, et les difficultés sont beaucoup plus grandes, elles ne nécessitent pas moins que le Spiritisme divin. C'est pourquoi nous tenons la conversion de saint Paul au chemin de Damas, ainsi que nous l'expliquerons par la suite, comme bien plus miraculeuse que tous les autres faits du Christ et des apôtres.

Pour en revenir à cette éclatante conversion de Carré de Montgeron, infâme, impudique, criminel avant ce jour, comment s'opère-t-elle? Par une invocation toute spirite, à l'influence de l'âme du bienheureux, et à son existence après la mort.

Mais déjà la grâce de Dieu avait touché notre personnage, puisqu'il parle de l'Être tout-puissant qu'il niait auparavant; il y avait donc eu une préparation intérieure au miracle, et aussitôt, le bienheureux évoqué, assisté sans nul doute par d'autres bons Esprits du Seigneur, agit sur l'âme coupable et endurcie de Carré de Mont-

geron, et fait couler d'elle la sainte rosée de la prière et des larmes. Nous recommandons à tous nos lecteurs ce récit où brille la sincérité la plus vraie, et que nous considérons comme un prodige de premier ordre.

PHILALÈTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

Cours publics de Magnétisme et de Spiritisme à Lyon.

SPIRITUALISTES ET SPIRITES SONT MORTS OU BIEN PRÈS DE L'ÊTRE.

(Conférence de Mardi 5 Avril.)

Voilà, chers lecteurs, la singulière thèse que venait soutenir, mardi dernier, au Petit-Collège, devant un auditoire recueilli et composé de cinquante à soixante personnes, une des sommités théologiques de Lyon, M. l'abbé Barricand. Pas n'est besoin d'avoir fait sa théologie pour tenir une plume; aussi bien ne craindrons-nous pas de poursuivre notre honorable contradicteur avec les seules armes de la raison et de la foi en Dieu que nous donne le Spiritisme.

Etablissons le débat d'une manière sommaire.

« Le Spiritualisme et le Spiritisme, dit M. l'abbé, sont morts ou bien près de l'être :

» En effet, voyez M. Piérart, le chef de l'école spiritualiste en France? Il se heurte contre les exigences matérielles que nécessite son œuvre impie; il appelle à la rescousse, dans un cri de suprême détresse et durant plusieurs numéros de sa *Revue*, la bourse complaisante de ses quelques rares lecteurs!

» Or, il me semble que la *Revue spiritualiste*, la seule qui se publie en France, devrait avoir un nombre suffisant d'abonnés pour la soutenir et même assurer une belle rétribution à son rédacteur?... Mais, comment recueillir des adeptes et par conséquent des abonnés, lorsqu'on ose défendre de semblables doctrines? Donc, Messieurs, en ce qui touche les spiritualistes, leur apôtre, M. Piérart, s'est chargé de nous annoncer lui-même leur défaite. Ce n'est pas nous qui viendrons le contredire.

» Quant aux Spiritistes qui sont beaucoup plus nombreux, je me fais également fort de vous prouver qu'ils descendent aujourd'hui du prétentieux piédestal sur lequel M. A. Kardec les faisait trôner en 1862. En 1862, en effet, M. Kardec effectuait un voyage dans toute la France, voyage dont il rendait complaisamment compte au public. Oh! alors, Messieurs, tout était pour le mieux; les adeptes de cette école se comptaient par trente mille à Lyon, par deux ou trois mille à Bordeaux, etc., etc. Le Spiritisme semblait avoir envahi toute l'Europe! Or, que se passe-t-il en 1863? M. A. Kardec ne fait plus de voyage..., plus de compte-rendu emphatique! C'est qu'il a probablement constaté bon nombre de désertions, et qu'afin de ne pas décourager ce qu'il peut rester encore de Spiritistes, par un état peu en leur faveur, il a jugé prudent et adroit de s'abstenir. Pardon, Messieurs, je me trompe, M. A. Kardec consacre quelques pages de sa *Revue spirite* (janvier 1864), à nous donner quelques renseignements généraux sur la campagne de 1863. Mais ici, plus de chiffres ambitieux! Il s'en donne bien de garde et pour cause!... M. Kardec se contente de nous annoncer que le Spiritisme est toujours florissant, plus florissant que jamais. Comme preuves à l'appui, il cite la création de deux nouveaux organes de l'école, la *Ruche* de Bordeaux, et la *Vérité* de Lyon; la *Vérité* surtout, qui est venue, dit-il, se poser en athlète redoutable, par ses articles d'une logique si serrée, qu'ils ne laissent aucune prise à la critique. (J'espère, Messieurs, vous démontrer vendredi que la

» *Vérité* n'est pas aussi terrible qu'on veut bien le dire (1).
 » Il est bien facile à M. A. Kardec de poser cette assertion : le
 » *Spiritisme est plus puissant que jamais*, et de citer comme prin-
 » cipale preuve la création de la *Ruche* et de la *Vérité* ! Messieurs,
 » comédie que tout cela !... Ces deux journaux peuvent bien exis-
 » ter sans être précisément obligé de conclure que le Spiritisme a
 » fait un pas en avant ?... Si vous m'objectiez que ces journaux
 » ont des frais et que pour les payer il faut des abonnés ou s'im-
 » poser des sacrifices par trop écrasants, (témoin M. Piérart) je
 » vous répondrais encore : Comédie !... La caisse de M. A. Kardec
 » est bien fournie, dit-on ; n'est-il pas juste, rationnel, qu'il vienne
 » en aide à ses disciples ?... »

Voilà bien, à peu près, sinon dans les expressions, du moins dans son véritable sens, le canevas sur lequel M. l'abbé Barricand s'est plu à broder un discours, dont la lecture n'a pas duré moins d'une heure, et dont les citations toutes empruntées, soit à M. Kardec, soit à M. Piérart, ont fait presque tous les frais. Une thèse aussi paradoxale que celle soutenue au Petit Collège, ne se discute pas ; on la met sous les yeux du public, et le public en fait justice.

Deux mots seulement :

Nous ne contredirons pas M. l'abbé Barricand sur ce qu'il a dit au sujet des Spiritualistes. Les Spirités, d'accord avec eux sur les vérités majeures, telles que l'immortalité de l'âme, sa communication avec le monde des corps, ne le sont malheureusement pas en ce qui touche le système des réincarnations : les Spiritualistes n'en veulent pas. Or, ce système répondant à la raison et au sentiment du plus grand nombre, soit parmi les incarnés, soit parmi les désincarnés, il n'est pas surprenant que le plus grand nombre devienne Spirité au lieu de rester simplement Spiritualiste. Et de là l'isolement où vivent en quelque sorte ces pauvres frères que nous serions trop heureux de voir comprendre, enfin, les faits significatifs qui semblent les inviter à se réunir à nous. Ces réserves faites, nous n'éprouvons aucun embarras à rendre hommage à la force de caractère, à l'activité et à l'érudition de M. Piérart, directeur de la *Revue spiritualiste*. Nous profiterons néanmoins de l'occasion qui nous est offerte pour l'engager vivement à méditer, sans parti pris et avec entière bonne foi, un article des plus remarquables, publié dans la *Revue spirite* de ce mois, sous le titre de : *AUTORITÉ DE LA DOCTRINE SPIRITE, contrôle universel de l'enseignement des Esprits*. Nous mettons au défi tous les Spiritualistes de l'univers, de nous fournir un meilleur criterium pour trouver le vrai que nous pouvons porter ; et ce criterium est le seul dont fasse usage notre école quand il s'agit de poser un principe fondamental.

Qu'avons-nous besoin, pour ce qui nous concerne, de nous défendre du curieux extrait mortuaire que veut nous délivrer M. l'abbé Barricand ?... M. Kardec n'est-il pas libre de faire ou de ne pas faire des voyages à travers la France, et peut-on logiquement en conclure que le Spiritisme se meurt (2) ?...

(1) Au sortir du cours, nous avons eu un moment d'entretien avec M. l'abbé Barricand qui, du reste, nous a reçu d'une manière très-courtoise. Notre but était de lui offrir une collection de la *Vérité*, afin de lui faciliter les moyens d'en parler tout à son aise.

Impossible de faire avouer à ces Messieurs que la révélation est progressive, et que Dieu pourrait bien se servir de ses Esprits pour nous dévoiler aujourd'hui ce que l'humanité ne pouvait porter au temps du Christ. L'immobilité ! voilà leur devise... Immobilité !... que ce mot est désespérant pour l'âme !... M. l'abbé Barricand nous a semblé prendre au sérieux les articles signés *Philatéthès*. Nous l'en remercions, et l'engageons à méditer maintenant l'A. B. C. ; après cette lecture, nous dira-t-il peut-être que si la *Vérité* n'est pas terrible, elle connaît du moins sa logique.

(2) Dans notre N° 33 (1^{re} année) nous disions que M. A. Kardec avait ajourné tout voyage spirite à cause d'importants travaux auxquels il mettait une dernière main. M. A. Kardec, en effet, travaillait à un ouvrage, intitulé *IMITATION DE L'ÉVANGILE selon le Spiritisme* (1 fort vol. in-12, chez MM. Didier et Co, 33, quai des Grands-Augustins ; Ledoyen, au Palais-Royal, et au bureau de la *Revue spirite*. Prix : 3 fr. 50.) Nous engageons le théologien du Petit-Collège à méditer cette *Imitation de l'Évangile*, et à nous dire ensuite si M. Kardec a su, oui ou non, utiliser dignement le temps qu'on lui reproche de ne pas avoir consacré à faire son tour de France ?...

La création de la *Ruche*, du *Sauveur des peuples*, de la *Vérité*, en France ; de la *Revue spirite*, à Anvers ; des journaux de Milan et de Palerme, en Italie, ne protestent-ils pas contre l'accusation de décadence lancée maladroitement contre le Spiritisme, et peut-on raisonnablement supposer que la caisse de M. A. Kardec soit solidaire de nous tous ?... Quel pactole que cette caisse ! En vérité c'est à n'y plus rien comprendre. Nous devons néanmoins, pour notre propre compte, déclarer bien haut que nous sommes loin d'avoir bénéficié des largesses de qui que ce soit ; et, quoiqu'en puisse dire M. l'abbé Barricand, nous avons, jusqu'à ce jour, rencontré d'assez fortes sympathies pour être en mesure d'allaiter par nous-même, et sans trop de peine, ce petit enfant qu'on nomme la *Vérité*.

Convenez bien vite, Monsieur l'abbé, que si nous étions morts ou bien près de l'être, on ne ferait pas tant de bruit autour de nous ?... Et, à propos de morts, je ne doute pas qu'au cas où le Spiritisme viendrait à décéder en masse, vous ne vous fissiez pas tirer l'oreille pour l'accompagner au cimetière (ainsi que cela vous arrive quand il s'agit d'un de ses adeptes), et que vous ne lui accordiez, avec la meilleure grâce du monde, un enterrement de première classe ?... Mais ne vous hâtez pas trop de sonner le glas funèbre s'il vous plaît !... Le sang de l'avenir coule plus chaud que jamais dans nos veines ; et, au lieu d'un *De Profundis*, que vous semblez prêt à nous accorder, nous avons la confiance intime qu'un jour il vous sera donné le ton définitif du plus magnifique *Te Deum laudamus*. Je prie ce Dieu, Monsieur l'abbé, pour qu'il vous permette de le chanter avec nous.

E. EDOUX.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE SPONTANÉES.

ÉCLAIR DU SPIRITISME.

(Médium, M. X. ; groupe spirite, la famille chrétienne, à Genève.)

Écoutez : la nue est sillonnée par un éclair brillant. Cet éclair fait soulever la volée du matin ; cet éclair est vu de l'Orient à l'Occident. Il est suivi d'un coup de tonnerre qui fait courber le front aux habitants de la campagne. Un torrent ruisselle du ciel à la terre ; la nuée sombre couvre la vallée et déjà le vent mugit comme un rapide ruisseau, comme une cascade. Les flots de pluie vont grossir les rivières ; déjà partout le sol est inondé.

Voici venir un autre éclair ; c'est celui qui annonce la venue du Christ. Enfants, courbez le front et attendez, car la nue va s'ouvrir. La foudre du Sinaï n'est pas plus terrible ; le tonnerre de la montagne n'est pas plus saisissant. Enfants, enfants ! regardez. Voici l'heure, voici le jour ; accourez, accourez, car Jésus vient ! Remplissez vos lampes et veillez, car voici l'Époux. La vallée s'ouvre à l'aurore de ce beau jour ; elle met sa robe blanche, et elle a veillé toute la nuit, car l'Époux était annoncé pour la veille ; il a voulu venir de jour, afin que tous le voient. Amis, chers amis. c'est la voix du Dieu fort qui appelle, répondez-lui et priez ainsi :

O Dieu saint et bon ! Jusques à quand donnerons-nous notre cœur au monde ? Jusques à quand courrons-nous à ces plaisirs mondains qui sont la perte des cœurs ? Jusques à quand serons-nous sans voix pour répondre aux incrédules ? Jusques à quand ferons-nous notre bonheur de ces richesses périssables ? Jusques à quand mettrons-nous tous nos soins à acquérir les faux biens ? Jusques à quand retirerons-nous notre main de celle du Sauveur ? Grand Dieu ! viens toi-même couper les cordages qui nous rattachent au monde ! viens toi-même briser les idoles que nous préférons à ton esprit de vie. Viens toi-même verser dans nos cœurs le désir de ne chercher que ce qui peut te plaire, que ce qui consolide notre alliance avec toi. Viens toi-même mettre dans nos cœurs l'ardent désir de sanctifier notre vie et de nous préparer à une glorieuse immortalité.

GABRIEL.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER.

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 2^m.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutées toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

UN PROPHÈTE DU SPIRITISME.

(2^me Article. — Voir le dernier numéro.)

On voit déjà que M. Joseph de Maistre parle d'or, en comparant ensemble le premier avènement du Messie, l'avènement futur de l'Esprit, et en concluant des vastes tressaillements de l'humanité à notre époque l'approche d'une nouvelle manifestation de Dieu. Il voit partout les preuves de cette attente mystérieuse, aussi bien dans les événements politiques et sociaux que dans la philosophie. Il apostrophe ainsi les incrédules :

« Voulez-vous une nouvelle preuve de ce que l'avenir prépare? cherchez dans les sciences. Considérez bien la marche de la chimie, de l'astronomie surtout, et vous verrez où elles nous conduisent. Croiriez-vous, par exemple, si vous n'en étiez avertis, que Newton nous ramène à Pythagore, et qu'incessamment il sera démontré que les corps célestes sont mus précisément comme le corps humain, par des intelligences qui leur sont unies sans qu'on sache comment? C'est ce qui est sur le point de se vérifier sans qu'il y ait bientôt aucun moyen de disputer... Attendez que l'affinité naturelle de la religion et de la science se réunisse dans la tête d'un seul homme de génie...

» L'apparition de cet homme ne saurait être éloignée; peut-être même existe-t-il déjà... Celui-là mettra fin au xviii^e siècle qui dure toujours... (le génie peut être remplacé par l'Esprit révélateur). Alors on parlera de notre stupidité actuelle, comme nous parlons de la superstition du moyen-âge. »

.... « Alors toute la science changera de face : l'Esprit longtemps détrôné et oublié reprendra sa place. Il sera démontré que les traditions antiques sont toutes vraies; que le paganisme entier n'est qu'un système de vérités corrompues et déplacées; qu'il suffit de les nettoyer pour ainsi dire, et de les remettre à leur place, pour les voir briller de tous leurs rayons. En un mot, toutes les idées changeront; et puisque de tous côtés une foule d'élus s'écrient de concert : Venez, Seigneur, venez!... Pourquoi blâmeriez-vous les hommes qui s'élancent dans cet avenir majestueux et se glorifient de le deviner? Comme les poètes qui, jusque dans nos temps de faiblesse et de décrépitude, présentent encore quelques lueurs pâles de l'esprit prophétique, qui se manifeste chez eux par la faculté de deviner les langues et de les parler purement avant qu'elles

soient formées; de même, les hommes spirituels éprouvent quelquefois des moments d'enthousiasme et d'inspiration qui les transportent dans l'avenir et leur permettent de pressentir les événements que le temps mûrit dans le lointain. »

« Si le mélange des hommes est remarquable, la communication des langues ne l'est pas moins. Je lus un jour la réflexion suivante dans le *Museum sinicum* de Bager, imprimé en Russie vers 1740 :

« On ne voit point encore à quoi servent nos travaux sur les langues; mais bientôt on s'en apercevra. Ce n'est pas sans un grand dessein de la Providence que ces langues, ab-solument ignorées en Europe, il y a deux siècles, ont été mises de nos jours à la portée de tout le monde. Il est permis déjà de soupçonner ce dessein; et c'est un devoir sacré pour nous d'y concourir de toutes nos forces. »

« Que dirait Bager s'il vivait de nos jours? La marche de la Providence lui paraîtrait bien accélérée. Réfléchissons d'abord sur la langue universelle : jamais ce titre n'a mieux convenu à la langue française; et, ce qu'il y a d'étrange, c'est que sa puissance semble augmenter avec sa stérilité. Ses beaux jours sont passés; cependant tout le monde l'entend, tout le monde la parle, et je ne crois pas même qu'il y ait de ville en Europe qui ne renferme quelque homme en état de l'écrire purement. C'est une seconde conquête peut-être qui n'a point fait de bruit, car Dieu n'en fait point, mais qui peut avoir des suites plus heureuses que la première. »

Arrêtons-nous un moment ici pour juger ces grands et magnifiques aperçus. D'abord, Joseph de Maistre excipe de la croyance de Pythagore, concernant les Esprits recteurs des astres; il aurait pu citer Origène et trouver des bases sacrées de cette opinion dans plusieurs textes de saint Paul. Quand nous étudierons théologiquement et à fond cette question, nous aurons à nous en prévaloir : constatons seulement que le Spiritisme est venu confirmer ces prévisions (on l'a vu précédemment).

M. Joseph de Maistre nous annonce la venue d'un seul homme de génie pour tout changer; il nous paraît ici oublier ce que dit Joël, que l'avènement de l'Esprit sera général et universel, qu'il n'y aura pas cette fois un seul Messie, mais un très-grand nombre chargés chacun de diverses fonctions; il suffit, pour affirmer cette grande vérité, de comparer Joël avec Daniel, avec l'évangile de saint Jean. Qu'il y ait des missionnaires.

supérieurs incarnés et plus particulièrement chargés de l'enseignement spirituel, c'est certain ; mais l'Esprit de vérité fera descendre ses rayons sur les hommes de bonne volonté collectivement, ce sera une *Pentecôte* à peu près universelle, et les élections générales n'empêcheront pas les élections particulières à des degrés plus ou moins élevés.

Quant à ce qu'il dit sur la langue universelle et sur ses préparations, on a vu par un article récent de notre journal, à propos de M. Reynaud, que nous partageons complètement l'opinion exprimée par l'illustre penseur.

PHILALÈTHES.

(La suite au prochain numéro.)

ÉTUDE SPIRITE.

LE DIACRE PARIS ET LES PRODIGES DE SAINT-MÉDARD.

(3^{me} Article.—Voir le dernier numéro.)

Le même caractère de Spiritisme supérieur, si non divin pour tous les cas, se fait remarquer dans des guérisons nombreuses attestées par plus de deux cents témoins, même par des médecins et des chirurgiens. Nous avons déjà cité quelques noms des personnes guéries. C'est un œil régénéré, une paralysie compliquée d'hydropisie guérie instantanément, etc., etc., etc.

Mais là où ce caractère supérieur se perd, c'est dans l'intervention de convulsions effroyables, nécessitant d'incroyables secours. Nous croyons qu'ici ce sont des Esprits inférieurs qui ont agi. Nous trouvons la même indication d'infériorité dans les auteurs fluidiques de la molestation suivante, qui a le mérite d'expliquer des faits contemporains et de prouver que le Spiritisme bon ou mauvais est une loi de nature, puisque les mêmes phénomènes se sont produits à toute époque.

Voici le récit qu'en fait M. Mathieu, d'après un écrit du temps sur la vie du diacre Paris.

« Le 20 mars 1734, le nommé Dupoirier, vitrier, demeurant rue Mouffetard, près la paroisse Saint-Médard, travaillant dans l'église de Saint-Médard aux vitres d'une des chapelles qui donne sur le petit cimetière, un panneau cintré qu'il eut beaucoup de peine à détacher, et qu'il tira avec violence, lui tomba sur la tête. La peine que cela lui fit, le mit de mauvaise humeur ; il se mit à blasphémer contre le saint diacre. On rapporte même qu'ayant ramassé dans une gouttière (soit ce jour-là, soit un autre) des pierres et toute espèce de petits graviers, il les jeta contre le tombeau du bienheureux ; il était d'ailleurs prévenu de longue main contre ce saint pénitent, et notoirement connu pour ennemi du culte que la multitude de ses miracles lui avait attiré.

« A peine eut-il détaché le panneau de vitre dont on vient de parler, que le même jour, sur les trois heures après midi, des pierres, des morceaux de tuile, de terrine, etc., jetés par une main invisible, cassèrent et brisèrent à plusieurs reprises les vitres, non-seulement des croisées de derrière de la maison occupée par le nommé Dupoirier, mais encore celles de trois cloisons vitrées qui étaient dans l'intérieur de sa boutique ; ce qui continua jusqu'à environ neuf heures, et recommença le lendemain depuis sept heures du soir jusqu'à dix heures du matin.

« Il fut exactement vérifié par plusieurs personnes très-attentives, et même par d'habiles architectes, qu'entre deux ou trois cloisons de la boutique, il y avait un escalier qui mettait ces deux cloisons absolument à couvert des pierres qu'on aurait pu y jeter, soit de la rue, soit de la cour. Ils reconnurent tous qu'un homme qui aurait fait ce dégât, aurait dû être nécessairement placé dans la cour même du vitrier, où on l'aurait vu, et d'où il n'aurait même

pu casser les vitres qui, comme nous venons de le dire, étaient à couvert par l'escalier.

« Toute la vigilance que peut produire en pareil cas une curiosité puissamment excitée par l'intérêt, ne fit dans toutes ces recherches que des efforts superflus. On appelle les soldats du corps de garde voisin, on redouble les perquisitions, et les vitres se cassent encore en présence des perquisiteurs, toujours par des pierres qui ne venaient que du côté du grand cimetière, et qu'on ne voyait précisément que dans l'instant qu'elles frappaient leur coup et que les vitres étaient cassées. Cependant, il se faisait un dégât si considérable, qu'on a enfin recours à un commissaire.

« Il vient, il examine, il fait chercher soigneusement dans les maisons et jardins du voisinage, dans les voûtes de l'église et jusque dans les voûtes du grand cimetière ; et après l'examen, les recherches, les perquisitions les plus exactes, le commissaire ne découvre autre chose, si non qu'au milieu de toutes ces perquisitions, en sa présence et sous ses yeux, les vitres continuent à être cassées par des pierres dont il est aussi impossible de découvrir la source que de prévenir l'effet. Le vitrier, qui sans doute le sentait bien, s'emportant alors indéemment contre le saint diacre : « Voilà, dit-il, toutes mes vitres cassées et ma maison bouleversée ; j'ai bien affaire de ce h... de Saint ! » Ce qui fut entendu de plusieurs personnes qui étaient présentes. Ces pierres étaient effectivement lancées par une main si juste et si sûre qu'aucune (quoique la maison fût fort étroite) ne portait à faux et ne s'écartait sur les vitres des croisées voisines. »

« Le miracle doit passer pour incontestable d'après le procès-verbal que dressa le commissaire, joint au témoignage des voisins, des gardes, des différents perquisiteurs, et d'une multitude innombrable de personnes qui, au bruit de cet événement singulier, accoururent le jour même et les deux jours suivants dans la rue Mouffetard et dans la maison du vitrier, pour s'assurer par elles-mêmes de ce qui s'y était passé. Pour distraire l'attention du public sur la main invisible qui avait produit de pareils effets, on se livra précipitamment à toutes les ressources qui se présentèrent. On intimida le commissaire, on fit arrêter la fille du vitrier, âgée d'environ treize ou quatorze ans, qui avait été absente pendant une partie de la scène, et qui dit à M. Hérault : « Je ne peux pas dire que j'ai cassé les vitres, car je n'y étais pas. » On la mit en prison, mais on en eut bien soin. On publia un monitoire qui ne produisit rien.

« Bref, l'événement resta à l'état de mystère ; du moins la narration n'en dit pas davantage. »

PHILALÈTHES.

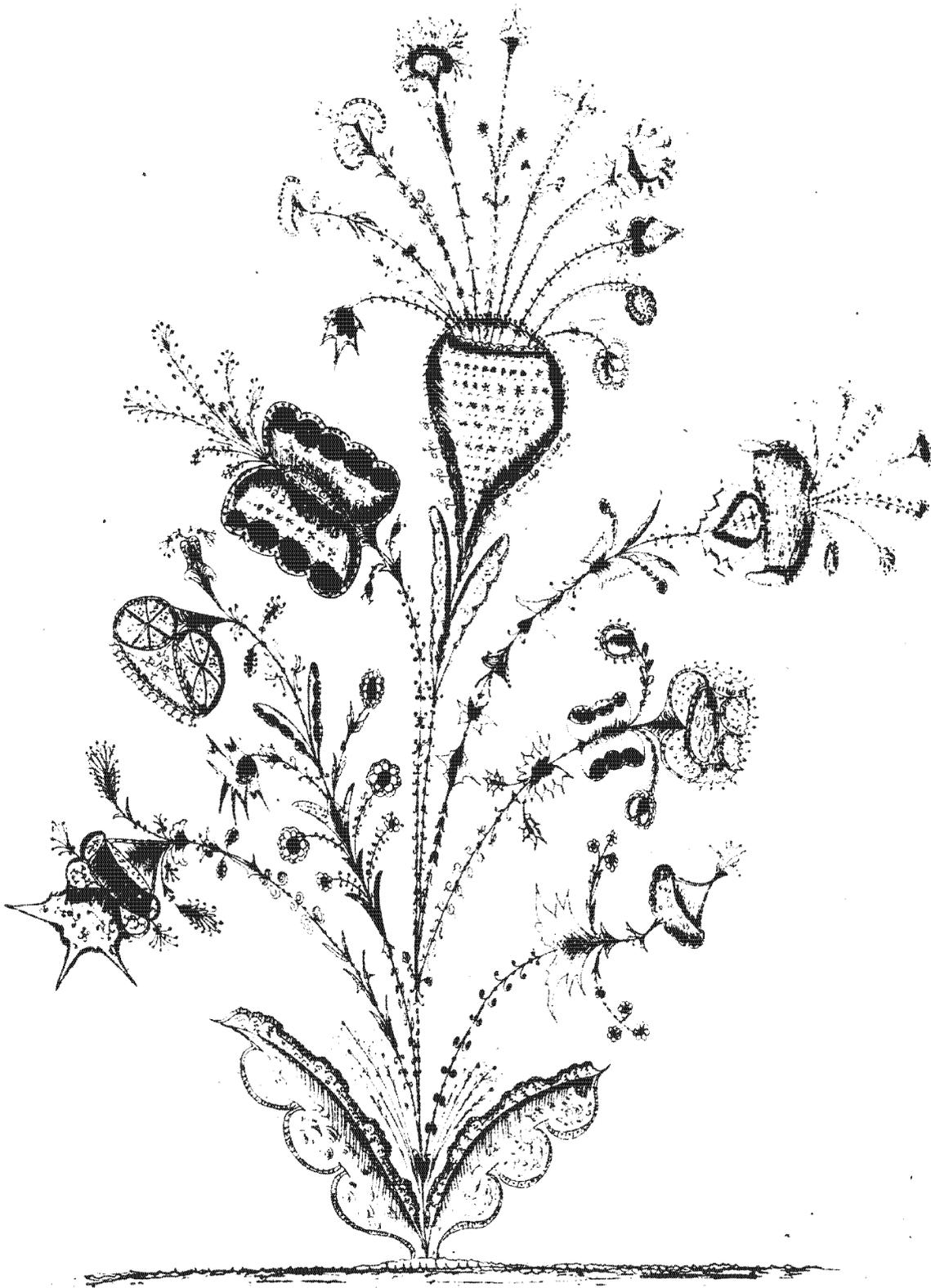
(La suite au prochain numéro.)

Cours publics de Magnétisme et de Spiritisme à Lyon.

NOTRE JOURNAL DISCUTÉ.

(Conférences du 8 et 12 Avril.)

Nous passerons sous silence la rapide critique dont les deux premiers numéros ont été l'objet de la part de notre adversaire ; ses arguments ne sont véritablement pas assez sérieux pour qu'il nous soit possible d'y arrêter notre attention un seul instant. Un mot, toutefois, sur le singulier reproche qu'on fait aux écrivains spiritistes de l'école de M. A. Kardec, de ne pas savoir s'accorder entre eux. On nous cite à l'appui de cette assertion le compte-rendu que nous avons donné d'après le *Monde illustré*, sur les prétendus médiums américains, M. et M^{me} Girrood. La *Vérité*, nous dit-on, constate des phénomènes transcendants, là où M. A. Kardec ne trouve que ficelle, charlatanisme. Et de s'écrier alors : 'Avouez que la *Revue*, en cette circonstance, donne un rude soufflet à la *Vérité*. Personne n'ignore, parmi nous, que la *Revue spiritiste* et la *Vérité*



FLEURS D'OUTRE-TOMBE .

(Gravure sur cuivre.)

(Médium M. xxx de Lyon, auquel les principes de
Gravure sont complètement inconnus.)

défendent les mêmes idées, les mêmes principes fondamentaux, et marchent par conséquent dans le meilleur accord. Mais, dans l'espèce, M. l'abbé Barricand aurait raison si nous n'avions eu le soin de faire toutes nos réserves au sujet des explications que nous avaient suggérées les faits rapportés par le *Monde illustré*. La *Vérité* était encore novice; elle ne supposait pas qu'il pût se trouver à Paris des chroniqueurs capables de signaler comme des *Médiums américains*, des *charlatans natifs de Saint-Flour*. Donc, nous renvoyons le rude soufflet à qui de droit, c'est-à-dire au *Monde illustré* et aux autres publications dont les assertions motivées sans doute par de faux renseignements, sont venues surprendre notre bonne foi.

Assistons maintenant au débat entre M. l'abbé Barricand et notre collaborateur Philaléthès.

Le Théologien rend tout d'abord hommage à la loyauté et au talent de l'écrivain spirite; mais ce n'est, du moins il le croit et nous le dit, que pour mieux en triompher ensuite.

Nous verrons bien si M. l'abbé ne présume pas un peu trop de ses forces! La vérité est une, et il faudra bien que l'un des deux champions reste mort sur le champ de bataille. Seulement, ce que nous sommes en droit d'exiger, c'est de la franchise dans la discussion. Il ne suffit pas de citer *seulement* les passages du travail de notre ami, qui semblent fournir le plus de prise à une argumentation contraire; il ne suffit même pas de réfuter avec plus ou moins d'avantage quelques articles isolés, alors que tout s'enchaîne depuis A jusqu'à X. Dans ce cas, nous serions obligé de tourner bride et de laisser notre adversaire jouir paisiblement de son facile triomphe. La réfutation qu'a faite des premiers articles Philaléthès, M. l'abbé Barricand, se trouve à son tour péremptoirement réfutée dans les articles subséquents.

A moins donc de nous répéter sans cesse et de noircir en vain du papier, nous devons attendre une contre-réfutation. Toutefois, nous suivrons régulièrement les cours, afin d'être en mesure de relever les incidents qui pourraient intéresser ou instruire nos lecteurs, et surtout afin de pouvoir nous rendre un compte exact des ressources qu'offre à ses docteurs la science indigeste de la vieille théologie.

E. EDOUX.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE SPONTANÉES.

RATAPON OU LE RAT PRÊCHEUR.

FABLE RETOUCHÉE PAR L'ESPRIT.

(Médium, M. T. Jaubert, vice-président du tribunal civil de Carcassonne.)

Que se passe-t-il donc dans l'empire des rats?
De nos souris pourquoi les gracieux murmures?
Aurait-on imposé des sonnettes aux chats?
Par décret, de l'office aboli les serrures?
Oh! c'est bien autre chose: on dit que Ratapon,
Lui qui brûla son nez dans une lèche-frite,
Touché du Saint-Esprit vient de se faire ermite,
Et va débiter un sermon.

Le temple est au grenier; dans un pieux silence,
La gent trotte-menu de tous côtés s'avance.
L'ermite enfin paraît debout, dans un caisson,
Tend le jarret, salue et frise sa moustache.
« Rats et souris, dit-il, j'aimais le saucisson;
» Je ne détestais pas le sucre, la pistache;
» Loin du monde, aujourd'hui, dans ce caisson de bois,
» Je ne grignote plus que des coques de noix. »

— A d'autres, dit un vieux, je te connais, compère:
« Ton caisson m'a bien l'air de cacher un mystère?

— Blasphème! il ne contient qu'un peu de foin gâté.
» Il sent bon, dites-vous?... odeur de sainteté.
» Frères, les temps sont durs: l'ennemi nous menace;
» Dans mes rêves je vois un chat enfariné;
» Je vois son œil qui brille et son flanc décharné.
» Il a de *lucifer* et la ruse et l'audace.
» Ah! convertissez-vous!... mangez de la flasse,
» Des sandales, du cuir moisi.
» Croquer les poules d'eau n'est pas faire carême!
» Aux sucurs de homards, de truites... anathème!
» Jeûnez frères, jeûnez! le ciel le veut ainsi.
» Maintenant laissez-moi tout à mon ermitage;
» D'abstinence j'ai fait le vœu;
» Ici je dois mourir; je vous bénis... adieu!... »

Et sanglotant d'un crêpe il voilait son visage.

Pauvre rat!... le gaillard prêchait sur un fromage.

UN ESPRIT TYPTEUR.

UN FILS A SON PÈRE.

(Médium, M. X.; groupe spirite, la famille chrétienne, à Genève.)

Un des membres de la Société spirite, la *Famille chrétienne*, à Genève, venait de perdre un de ses fils tendrement aimé. Cette mort l'avait plongé dans l'abattement, il n'avait plus goût à rien, ne prenait plus aucune nourriture, ne se livrait à aucun travail; il voulait mourir, lorsqu'un soir au groupe, pendant que ses frères et lui étaient réunis autour d'une table, la dictée suivante fut donnée par la typtologie:

« Frères, je suis si joyeux que je ne puis vous l'exprimer. Je vois mon père ici; je vois combien il me pleure, mais je viens jeter un baume rafraîchissant sur ses blessures. Ecoute, mon père: tu as cherché la tombe, parce que ton enfant n'était plus; tu as voulu repousser toute consolation, comme les Rachels éplorées?.. Vois-tu, mon cher père, un autre monde est éternellement pour succéder à celui-ci, qui n'est que larmes, tristesse, chagrins, peines, travail, inquiétudes, incertitudes. Vois-tu, le soleil se lève chaque matin; c'est pour montrer à l'humanité que tout passe, se renouvelle, se change, se remédie, même les douleurs les plus amères. Le soleil se lève pour marquer à l'homme qu'il doit avant tout rechercher les améliorations, les progrès, la lumière dans ce monde, et pour lui accorder les moyens de se recueillir en présence de l'éternité. — Cher ami, tu peux parler de mon bonheur à ma tendre mère, à mes sœurs, à mon pauvre frère: je suis heureux, mille fois heureux, car j'ai recouvré un corps incorruptible et immortel.

» Tu prendras soin de mettre sur la tombe où mon corps défiguré a été enseveli, une petite pierre sur laquelle tu feras graver ces quelques mots: *A la mémoire de celui qui vit en Christ, dans le sein de Dieu, Louis...*, reçu en grâce par le sang du Christ: fais ceci pour l'amour que tu me gardes, je t'en prie. Mon âme bénit l'Eternel, et n'oublie aucun de ses bienfaits. Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. Je fais, dès maintenant, la volonté de mon Dieu. Je suis ouvrier avec Christ. Je contemple la majesté Divine. Je prépare la place de mes bien-aimés parents. Oui, je la prépare cette place, car je prie sans cesse pour eux. Je te jette un doux baiser, un baiser qui donne la joie à ceux qui le comprennent. Vous êtes tous attristés, pourquoi? Est-ce parce que votre frère Louis est au milieu de vous, glorifié, sanctifié, régénéré, incorruptible? Dites, est-ce pour cela? Vous préféreriez qu'il fût encore enveloppé dans sa chair corruptible et semblable à un pauvre misérable? Non, mes frères, ne vous attristez point; mais jetez des cris d'amour et de reconnaissance, car la mort est une résurrection. Je vis, vous dis-je, je vis en Christ, qui vit en moi! Adieu mes amis; réjouissez-vous; lorsque vous voyez vos frères entrer dans la gloire à venir. »

Louis L....

Que nos adversaires viennent maintenant, après cette touchante communication, jeter encore sur notre foi les ténèbres de leur scepticisme. Qu'ils nous disent, comme Eliphaz Lévy, que *la lumière astrale* en est seule la cause, avec Wincelson et son école bâtarde que ce sont les *Esprits astraux*. Nous disons, nous, que Dieu ne tromperait pas ainsi et ne permettrait pas le mensonge; notre père céleste ne se jouerait pas de ce qu'il y a de plus sacré : la douleur. Confessons donc résolument l'admirable harmonie de la création qui permet la communion des vivants et des morts, de la terre et du ciel; et rendons grâces au Dieu bon, miséricordieux, qui nous a accordé, au milieu du deuil amer occasionné par la perte de ceux que nous avons perdus ici-bas, d'ineffables consolations.

A L'HUMANITÉ INCREDULE.

(Même groupe, même Médium.)

Tu murmures, tu dis : Je n'ai plus d'espérance. De l'espérance ! en quoi ? puisque tu ne mets pas ta confiance en Dieu. Si tu n'as plus l'espérance, tu ne dois rien craindre; tu dois dire : Après la mort, le néant. Insensée ! tu blasphèmes; car si tu crains, c'est que tu sens en toi la présence d'un être puissant et souverain. Le front courbé sur la misère de ton cœur, tu dis : Pourquoi suis-je là ? Pourquoi suis-je aussi misérable ? Puisque je dois mourir, je dois avant régner sur le monde entier. Arrête, insensée ! tu es sur cette terre pour apprendre ce que sera ton âme après ton départ : c'est une école que la vie; c'est une longue épreuve qui enseigne à aller droit au but. Laisse-là tes fantômes noirs; sors de ta stupeur; apprends à aimer Celui qui te fait vivre, apprends à mériter toutes les grâces dont Dieu t'a comblée, alors même que tu l'accablais de ton mépris. Humanité, tu as cherché les chemins tortueux, tu as dévié de la route, tu as jeté loin de toi les ordres supérieurs, tu as donné à Mammon ce qui était à Dieu ? Il est temps de rentrer dans la justice et l'équité. Voici l'Esprit qui vient te rappeler que ton âme est immortelle, et qu'elle devra rendre compte à Dieu de toutes les fautes commises par la chair.

Voici l'épée qui te transperce; écoute : Dieu est lumière, Dieu est Esprit, Dieu est vérité, Dieu est sainteté, Dieu est justice. Où est-elle ta lumière ? Où la caches-tu ? — sous le boisseau ! Où est ta vérité ? — Dans tes mensonges ! Où est ta justice ? — Dans tes faussetés ! Où est l'esprit de la parole ? — Dans tes interprétations mensongères ! Où est ta sainteté ? — Dans ton abîme de débauches, d'intempérences, d'ivrognerie !

Voilà l'homme charnel; mais dépouillons son âme et lavons-la dans le sang de Christ.

HENRI.

VARIÉTÉS.

Nous lisons dans le *Monde illustré* du 9 avril 1864 :

Une personne très-distinguée, mais ardente dans ses croyances, parfois même un peu romanesque et attirée par le merveilleux, nous racontait l'étrange fait qui suit :

Le baron Paul de B..., depuis ambassadeur de France en Espagne et ailleurs, avait un frère. A l'époque de nos grandes agitations militaires, Paul de B... part pour la campagne de Russie, en qualité d'officier de hussards rouges. Son frère, militaire comme lui, était — on ne savait où !

On connaît les tristes péripéties de cette campagne, la retraite terrible qui la suivit, nos pertes et notre désastre.

Les débris de nos belles armées se traînaient péniblement à travers toutes les conspirations de la politique européenne et les plus affreuses rigueurs des frimats. Le petit corps d'armée auquel ap-

partenait M. Paul de B... était formé de diverses brigades, dont les restes affaiblis avaient été réunis dans une des divisions de la gauche. On avançait lentement, péniblement dans les neiges, à travers les chemins effondrés, et chaque soir la retraite s'affaiblissait d'une foule de pauvres soldats qui n'avaient pu suivre ! Ou les voyait s'arrêter.... tomber, et ne plus se relever, car nul ne pouvait, n'osait leur prêter secours. Il fallait que le gros de l'armée allât, allât toujours... celui qui s'arrêtait était perdu ! C'était le plus affreux, le plus terrible spectacle qu'il soit donné à l'humanité de contempler, désastre sans remède, mort sans secours... mais aussi sans agonie.

M. Paul de B..., désespéré, attendri de ce spectacle, se sentit possédé du besoin d'arracher à cette implacable mort une de ses victimes. Mais à laquelle s'arrêter ? Pour qui affronterait-il lui-même l'extrême péril qu'il y avait à s'arracher un moment à l'entraînement général de la marche, pour essayer peut-être de ne relever qu'un cadavre ?

« Le dixième qui tombera, — se dit-il, — j'essaye de le sauver ! Il est trop cruel de voir la mort abattre ainsi à ses côtés ses braves camarades... Comptons, et au risque de périr avec lui, essayons d'en sauver un ! »

Il compte. L'opération n'est pas longue ! Il voit un jeune officier quitter son rang, faire quelques pas sur les bords du chemin, et tomber affaissé sur un monceau de glace. Le baron de B... fait part de sa résolution à ceux qui l'entourent; on veut l'en dissuader... S'arrêter, c'est la mort ! Qu'importe ! Il s'est juré d'essayer d'arracher une de ses victimes à cette fatalité qui règne sous ce ciel glauque, sur cette terre de glace, dans cet air mortel qu'on ne peut respirer. Il s'arrache aux prières de ceux qui voient l'inutilité d'une générosité pareille, court au bord du chemin, où déjà le jeune soldat est tombé inanimé... cherche à le soulever.... et reconnaît — son frère !

Son frère qu'il ne savait ni là... ni en Russie ! Son frère que ces temps vertigineux avaient, croyait-il, emporté bien loin de lui combattre pour la France.

Dites ? d'où vint dans ce cœur cet immaîtrisable besoin de sauver un de ces hommes tombant par centaines, par milliers sous les pas de cette armée exténuée et moribonde ?

Pourquoi, ce dessein arrêté sous une pieuse inspiration, que ce serait le dixième qu'il verrait tomber, que Paul de B... se déciderait de relever ?

Pourquoi... mais je demande là le secret de Dieu. Le frère fut sauvé; c'est le mot le plus précieux de cette miraculeuse histoire.

Y croyez-vous ?

Moi, je me prosterne dans l'aveu de l'impuissance n'osant ni douter, ni croire.

Au reste, cette histoire ou légende n'est que le pendant très-dramatique du diamant Nansouty.

AVIS.

A partir d'aujourd'hui Dimanche, un remarquable dessin obtenu sous l'influence médianimique par M. G. ajusteur, sera exposé à tous les regards dans le groupe de M. Depréle, cours Charlemagne, 1. On pourra voir ce curieux travail tous les jours de cette semaine seulement et depuis 8 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir. Dans notre prochain numéro nous entrerons dans quelques détails à ce sujet.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS •

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 3^{me}.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOTEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

UN PROPHÈTE DU SPIRITISME.

(3^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

Joseph de Maistre nous assure que, lors de l'avènement de l'Esprit, *les mythologies anciennes seront expliquées et que le paganisme étant compris, l'antiquité sera pour ainsi dire restituée* ; c'est par cette véridique affirmation que la profondeur de ses prévisions éclate dans tout son jour. Le Spiritisme en effet est la clé conductrice dans tous ces dédales obscurs de la mythologie des peuples primitifs. Par lui nous expliquerons, mais l'autre année seulement et peut-être plus tard, *les dieux solaires*, les Osiris, Bacchus, Hercule, Thésée, Odin, Thor, Siegfried, Quetzalcoatl au Mexique, dans l'Inde Krichna, Salihavana et surtout Sakiamouny, les bonnes déesses Sémélé et Isis, types des déesses mères et de la déesse Maia à qui le mois de mai était consacré, les déesses noires Séléé et Hécaté. Nous expliquerons également les dieux chthoniens et les cabires, la déesse Vesta. Nous n'oublierons pas non plus les *Hermès*, ces dieux voleurs se disant Messies avant le Christ ou bien Esprits de vérité comme dans le *Pimandre*, ouvrage très-élevé où il n'y a à reprocher que son obscurité amphigourique et son mensonge impudent ; les *Hermès* deviennent pendant deux siècles les inspirateurs des Asclépiades et rendent quelques services comme dieux de la médecine. Ce sont là quelquefois des exemples de guérisons produites par les Esprits inférieurs.

Deux principes gouvernent ces Esprits bons ou mauvais, adorés comme divinités, ou bien les incarnés qui reçoivent l'apothéose : 1^o *Avant la venue du Messie, sa vie future sert de prototype à tous les dieux de l'idolâtrie* : c'est une loi de la vie des humanités, afin que le véritable Messie soit accepté par tous les peuples de la gentilité et ne s'éloigne pas trop de leurs symboles déjà connus ; 2^o *Après sa venue et pour la préparation de l'avènement pubère de l'Esprit, les dieux qui le singent, revèlent, par la même raison, dans leur doctrine, les formes de l'enseignement véritable* : c'est ainsi qu'*Hermès*, trismégiste, reproduit dans son *Pimandre* plusieurs idées du Zohar (1), prototype divin de l'avènement spirituel, et se dit dans ses entases et dans son livre inspiré par l'Esprit de vérité. Nous

(1) Notamment les trois mondes, les neuf natures et la dixième couronne suprême des Séphiroth, la loi trinaire résumée dans le quaternaire, l'idée d'analogie entre le microcosme et le macrocosme.

n'irons pas plus loin dans ce résumé général, parce que nous ne serions pas compris et qu'il faut pour cela une préparation très-longue et pas à pas : seulement nous constatons que Joseph de Maistre a dit vrai lorsqu'il a annoncé que les voiles qui recouvraient les mythes antiques, tomberaient à notre époque. On explique aussi très-bien, à la lueur du Spiritisme, les dieux *Mânes* et les *demi-dieux*.

Joseph de Maistre continue et il fait voir que l'homme se trompe souvent sur les fins et les moyens, sur la résistance et les forces pour la vaincre, sur les obstacles et les instruments pour les briser. Il veut tantôt couper un chêne centenaire avec un canif, et tantôt il lance une bombe contre un roseau, mais il en est autrement de Dieu qui, lui, ne tâtonne jamais.

« Tout annonce que nous marchons vers une grande unité que nous devons saluer de loin, pour me servir d'une tournure religieuse. Nous sommes douloureusement et bien justement broyés ; mais si de misérables yeux tels que les miens sont dignes d'entrevoir les secrets divins, nous ne sommes broyés que pour être mêlés....

» Dieu parla une première fois aux hommes sur le mont Sinaï, et cette révélation fut resserrée dans les limites étroites d'un seul peuple et d'un seul pays. Après quinze siècles, une seconde révélation s'adressa à tous les hommes, c'est celle dont nous jouissons ; mais l'universalité de son action devait être encore infiniment restreinte par les circonstances des temps et des lieux... Combien de myriades d'hommes que la bonne nouvelle n'atteindra jamais?...

» Contemplez ce lugubre tableau ; joignez-y l'attente des hommes choisis, et vous verrez si on a tort d'envisager, comme plus ou moins prochaine, *une troisième explosion de la toute-puissante bonté* en faveur du genre humain. Je ne finis pas si je voulais rassembler toutes les preuves de cette grande attente.

» Encore une fois, ne blâmez pas les gens qui s'en occupent et qui voient dans la révélation même des raisons de prévoir *une révélation de la révélation*. Appelez ces hommes illuminés, je serai tout à fait d'accord avec vous, pourvu que vous prononciez le nom sérieusement.

» Tout annonce je ne sais quelle grande unité vers laquelle nous marchons à grands pas. Vous ne pouvez donc pas condamner ceux qui saluent de loin cette unité, et qui

essayent de pénétrer des mystères si redoutables sans doute, mais tout à la fois si consolants. »

Tout est révélé, nous disent sans cesse les adversaires du progrès religieux. Ecoutez encore de Maistre :

« Et ne me dites point que tout est dit, que tout est révélé, et qu'il ne nous est permis d'attendre rien de nouveau. Sans doute que rien ne manque pour le salut, mais du côté des connaissances divines, il nous manque beaucoup. Quant aux manifestations futures, j'ai, comme vous voyez, mille raisons de m'y attendre, tandis que vous n'en avez pas une pour me prouver le contraire. L'Hébreux qui accomplissait la loi, n'était-il pas en sûreté de conscience?... — Les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre l'Eglise. — Fort bien. En résulte-t-il, je vous prie, que Dieu s'est interdit toute manifestation nouvelle, et qu'il ne lui est plus permis de nous apprendre rien au-delà de ce que nous savons? Ce serait, il faut l'avouer, un étrange raisonnement! »

On le voit, Joseph de Maistre s'exprime comme nous l'avons fait nous-même au sujet des rétrogrades obstinés.

PHILALÈTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

ÉTUDE SPIRITE.

LE DIACRE PARIS ET LES PRODIGES DE SAINT-MÉDARD.

(4^e et dernier Article. — Voir le précédent numéro.)

Voici maintenant les remarquables conclusions de M. Mathieu, par lesquelles il clot ses longues et consciencieuses recherches :

« Le monde spirituel est-il pour quelque chose dans tous ces bizarres phénomènes variés dans la forme, mais identiques au fond? Je répondrai qu'il ne me paraît pas impossible qu'il y joue en effet un certain rôle, pour la partie que les lois naturelles connues n'expliquent pas ou expliquent mal. Ceux-là seuls trouveront ma réponse déraisonnable, qui nient complètement ce monde spirituel. Ceux qui l'admettent, mais à qui il répugne de supposer qu'il puisse communiquer avec le nôtre et agir sur lui, se contenteront de la trouver téméraire, et la témérité n'est pas un grand mal. Je n'ai pas à craindre les railleries des derniers; je m'attends, au contraire, à être plus ou moins finement raillé par les premiers. MM. Littré, Alfred Maury, Renan et autres savants contemporains me trouveront bien simple et bien arriéré de croire ainsi *au surnaturel*. Et pourtant, je pourrais leur répondre qu'à l'égard des faits dont il s'agit, je ne crois pas plus qu'eux *au surnaturel*. Je suis spiritualiste, voilà tout; c'est-à-dire que je crois à l'existence et à la survivance de l'âme humaine, que je crois à l'existence d'un monde des Esprits, lesquels Esprits font partie comme nous de la nature. J'ajoute que je n'ai aucune répugnance à croire, en outre, que ces Esprits, susceptibles d'entrer en communication avec nous, disposent comme nous-mêmes des forces naturelles (même de celles qui nous sont ignorées et le seront peut-être toujours ici-bas), mais avec une liberté d'action et avec une puissance bien supérieure à la nôtre. A ce point de vue, leur intervention serait susceptible de produire des effets extraordinaires, que j'appellerais volontiers merveilleux, mais auxquels je refuserais la qualification de surnaturels, parce que leur cause, pour être dans la nature invisible, n'en serait pas moins dans la nature.

« Malheureusement, la science est généralement matérialiste. Elle ne croit pas à l'existence des Esprits; comment croirait-elle à leur intervention dans les actes humains? Il n'y a pas pour elle d'autre nature que la nature visible, celle dont elle reconnaît les

effets et étudie les lois par la physique, par la chimie, par l'astronomie, par la géologie, par l'anatomie et la physiologie. Sa négation de l'âme lui ôte même la ressource de pouvoir attribuer certains phénomènes de l'organisme humain à une action psychique personnelle, en dehors de toute intervention d'êtres spirituels étrangers. N'est-ce pas là une bien importante et bien regrettable lacune?

« A cette science-là, je refuse le droit de nous imposer son explication des faits de Saint-Médard, comme de tous les faits analogues. Et que l'on ne se méprenne pas sur ma pensée. Nul ne respecte plus que moi la science et les savants; c'est le matérialisme seul de ceux-ci que j'attaque; c'est lui qui, à mes yeux, les déconsidère et les discrédite, car c'est lui qui, dans certains cas, les aveugle et les rend injustes. J'ai pu constater ce dernier résultat pour les phénomènes du Spiritisme, spiritualisme expérimental, dont je parlais tout à l'heure; car je n'ai guère trouvé là qu'aveuglement et déni de justice chez ces maîtres de la science, à qui il appartenait si bien d'étudier et de trancher victorieusement la question. En les voyant nier obstinément, aujourd'hui encore, pour cause de matérialisme, ou même pour toute autre, des faits dont la réalité m'a été démontrée par les expériences les plus nombreuses, comment voudrait-on que je ne sentisse pas ma confiance en eux s'altérer d'autant?

« Maintenant, l'intervention spirituelle que je suppose serait-elle de nature divine ou de nature diabolique? En d'autres termes, et pour rester dans la philosophie spiritualiste, faudrait-il attribuer à de bons Esprits ou à des Esprits mauvais tous ces actes qui portent le cachet, je ne dirai pas du surnaturel, mais du merveilleux? Il est permis de croire qu'ils y participeraient, suivant les circonstances et tour à tour, *les uns et les autres*. A propos des convulsionnaires de Saint-Médard, on appela mélangistes ceux d'entre les jansénistes qui, admettant une cause surnaturelle des phénomènes, la croyaient alternativement *de bonne et de mauvaise qualité*. C'est l'histoire de l'humanité, où le bien et le mal se succèdent et se remplacent si communément à tour de rôle. Soyons donc nous-mêmes mélangistes; c'est, je pense, le parti le plus sage. »

Ces conclusions sont les nôtres, on le sait, sur tous les points. Nous expliquerons même tous les prodiges extra-naturels par le Spiritisme divin, c'est-à-dire par la volonté de Dieu agissant au moyen de ses messagers; par le Spiritisme ordinaire, c'est-à-dire par de bons comme aussi par de mauvais Esprits intervenant avec la permission ou la tolérance de Dieu.

PHILALÈTHÈS.

A B C

OU LA LOGIQUE DANS LE SPIRITISME.

A (Philosophe matérialiste.) — B (Religieux.) — C (Spirite.)

(13^e article. — Voir le numéro du 3 avril.)

XIII.

C. — Eh bien! Messieurs, vous avez pris connaissance du *Livre des Esprits!* Qu'en pensez-vous?

B. — Rien que d'avantageux et de conforme à ce que vous nous en avez dit: la curiosité y est vivement piquée, et le dialogue supposé avec des Êtres invisibles en fait un livre vraiment original.

A. — Vous l'entendez? *le dialogue supposé!* Il ne veut pas croire que les Esprits aient dicté les séries de réponses si nettes et si claires dont l'ouvrage n'est que le compte rendu.

B. — Je suppose que c'est plutôt M. Allan Kardec qui a communiqué son esprit aux Esprits. Quoi qu'il en soit, je conviens qu'il expose tout un système de morale parfaitement justifié et enchaîné : il a pour tout des réponses très-concluantes à son point de vue. J'ai admiré comment il parvient à poser et à rendre presque palpable son dogme des réincarnations et des préexistences. Mais pour cela je n'en reste pas convaincu. Il a beau entrer, sous ce rapport, dans les plus minutieux détails, dans les explications les plus précises, comment y voir autre chose qu'un système brillant, enfanté par son imagination ?

C. — Vous préférez vous en tenir au dogme de l'éternité des peines ? Celui-là n'est pas brillant !

B. — Mais non ! puisque je vous ai donné gain de cause à ce sujet.

C. — Alors vous tombez forcément et logiquement dans les préexistences.

B. — Eh quoi ! ne puis-je admettre, sans croire pour cela avoir déjà existé, que Dieu ne châtiara point mes fautes par un supplice éternel ; que, dans sa bonté, il aura enfin pitié de ma misère, qu'il abaissera sur moi un regard de compassion et me fera la grâce de la réhabilitation par le repentir ?

C. — Vous voici arrivé à de plus équitables sentiments, plus consolants, plus logiques surtout, que ceux qui ont fondé le dogme infernal. Ainsi désormais, pour vous, l'enfer s'est transformé en purgatoire. Vous faites déjà un pas immense vers le Spiritisme : il ne s'agit plus que d'être conséquent. Vous croyez que Dieu aura un jour pitié des souffrances du pécheur condamné au feu transitoire et qu'il lui fera enfin la grâce du repentir ; après quoi, sans doute, il le recevra au sein de sa gloire.

B. — C'est ainsi que je l'entends.

C. — Et vous ne vous apercevez pas que vous faites jouer à Dieu le plus atroce et le plus ridicule des rôles ? Il condamne d'abord le pécheur, comme par un mouvement de colère, et le réhabilite ensuite, comme par un mouvement de compassion !

Il ne savait donc pas ce qu'il avait à faire ? Et pourquoi, quand il en gracie un, ne point les gracier tous ? pourquoi les retirer des flammes successivement et à de longs intervalles, puisque leur grâce ne dépend plus d'eux, et qu'ils ne peuvent plus ni mériter ni démériter ? Dieu a-t-il besoin pour cela d'une application d'indulgences, ou s'amuse-t-il, pour un temps, à se venger ? Enfin il les délivre, et aussitôt, d'endurcis pécheurs, il en fait des immaculés et des saints : il leur ôte donc à tout jamais leur libre arbitre, afin qu'éternellement leurs louanges soient forcées !

Tirez-vous, si vous le pouvez, de ce tissu d'absurdes conséquences.

A. — Le Christianisme admet comme dogme l'immortalité spirituelle pendant l'éternité, c'est-à-dire qu'après la mort, notre sort est fixé à tout jamais. Le plus beau privilège de la créature raisonnable, le libre arbitre, ne lui a été accordé un instant que pour lui être éternellement ravi. Si l'âme se trouve dans la catégorie de celles auxquelles est réservé le feu éternel, plus de libre arbitre, partant plus de voie ouverte au repentir : la terrible inscription du Dante : « Ici plus d'espérance ! » devient une horrible réalité. Si l'âme s'envole joyeuse au séjour des élus, où elle va connaître Dieu, le voir face à face, le pos-

séder, sa destinée heureuse reste immuable ; elle jouit dès l'abord de tout le bonheur que lui ont valu ses mérites et qui lui sera donné à perpétuité. Plus de progrès, même dans la félicité ; plus de flamme nouvelle qui l'éclaire et lui découvre les profondeurs de la béatitude à laquelle elle pourrait atteindre. Mais aussi plus de déchéance. Un état moyen, impossible, dans lequel on est heureux de brutale nécessité, sans retour de miséricorde et de pitié pour ceux qui sont moins bien partagés, comme sans rêves fatigants et sans regards d'envie sur ceux dont le partage est plus riche, plus relevé ! — Une façon de stupidité bienheureuse.

Vous qui, grâce à Dieu, reconnaissez maintenant l'absurdité de l'immobilité éternelle dans la damnation, pouvez-vous l'admettre dans le salut ? En vertu de cette immobilité, les saints mêmes seraient en quelque sorte punis de leurs vertus. Une inexorable fatalité pèserait dès-lors sur l'Esprit comme sur la matière, et il ne vaudrait presque pas la peine de les distinguer.

B. — Si vous vous borniez à proclamer le progrès spirituel dans l'éternité, je ne verrais pas d'objection à y faire ; mais vous allez plus loin : vous voulez que comme condition de ce progrès, l'Esprit revienne s'incarner sur la terre. Je vous avoue que je n'en comprends point la nécessité. Dieu ne peut-il, tout en le laissant à l'état d'Esprit, le soumettre à des épreuves aussi méritoires que celles qu'il subit par son union à un corps, à quoi bon ces bizarres transmigrations ?

C. — Je ne vous contesterai point que si Dieu, dans sa sagesse, ne les eût point jugées utiles, il ne s'y fût pris autrement. Toutefois, essayons si le raisonnement peut les justifier. Et d'abord je vous demanderai ce que vous entendez par l'âme à l'état d'Esprit ?

B. — C'est l'âme pure, c'est-à-dire non unie à un corps.

C. — Vous croyez que l'âme, après la mort, est absolument dépouillée de toute enveloppe matérielle ?

B. — Je sais bien que vous lui supposez je ne sais quel vêtement fluïdique : c'est une étrangeté de plus ajoutée à toutes vos étrangetés.

C. — Permettez ; il n'y a rien souvent de plus étrange que la simple vérité, et dont on se doute le moins. Si l'âme, après la mort, n'est absolument unie à aucune enveloppe matérielle, en quoi diffère-t-elle de la spiritualité même de Dieu ? Est-elle autre chose que la goutte d'eau qui va se perdre et s'annihiler dans l'Océan ? Vous donnez raison aux Panthéistes. En vain, prétendez-vous qu'elle conserve son individualité, car l'essence spirituelle étant la même, elle se résout, à moins de limites, à la même immobile immensité. Mais qu'est-ce que la limite, sinon l'essence spirituelle, spécialisée dans la forme, et par conséquent dans la matière ? Notre âme est divine, émanant du souffle de Dieu ; par essence, elle est immortelle comme lui ; elle n'en diffère de fait qu'en tant qu'elle est unie à la matière, ne vivant, n'agissant, ne s'instruisant, ne progressant que par elle. Tout progrès naît de la science, toute science créée naît de l'expérience, toute expérience vient des phénomènes matériels perçus par l'essence spirituelle. Dieu lui-même ne pense qu'en créant la matière, et sa pensée qui est une force immatérielle, ne peut réaliser les âmes qu'en leur ouvrant l'accès du monde matériel. Si l'âme ne progresse pas, elle est immuable, elle est Dieu ; si elle progresse, comme vous l'admettez, elle

reste unie à un corps. Peu importe que ce corps qui lui sert d'enveloppe soit subtil ou grossier ; peu importe qu'il affecte une forme ou une autre, il est corps dès-lors que l'âme y vit.

B. — Je conviendrais, si vous voulez, que l'âme reste toujours unie à un corps, et j'admets avec vous la théorie du périsprit. Mais pourquoi, sous cette nouvelle forme d'existence, ne pourrait-elle progresser en vertu des relations nouvelles que lui procure son état d'Esprit, pourquoi les faites-vous rétrograder dans cette enveloppe charnelle qui la constitue à l'état d'homme ? Les Esprits n'ont-ils pas leurs fonctions, leurs obligations réciproques, leurs devoirs à remplir, leur libre arbitre ? Ne peuvent-ils mériter ou démériter ? Pourquoi leur épuration, leur perfectionnement n'aurait-il pas lieu sans réincarnation ?

C. — Cela se passe ainsi en effet pour les Esprits élevés, complètement détachés des sens et brûlants de l'amour divin. Avant d'arriver à cette hauteur, que d'épreuves ils ont eu à subir ! Mais combien d'autres conservent encore les tendances, les goûts, les passions de la vie terrestre !

Ces Esprits inférieurs ont besoin de revivre sur terre, dans l'intérêt même de leur progrès ; il faut qu'ils se rassasient de ces voluptés qu'ils regrettent tant, pour s'en lasser enfin et devenir aptes à de plus hautes évolutions.

Nous sommes vraiment singuliers dans nos exigences : nous avons d'abord beaucoup de peine à admettre cette loi admirable du progrès indéfini ; puis tout-à-coup, quand nous y avons acquiescé, nous nous imaginons que le progrès doit s'accomplir selon le cours de notre impatience, et nous ne tenons aucun compte de ce qu'il a pour carrière : l'Eternité.

Tous les progrès, au contraire, sont lents et successifs, s'engendrant l'un de l'autre par voie de développement et non d'instantanéité. Telle est la règle de la nature, dont l'histoire humaine et l'histoire naturelle font également foi.

Le magnétisme, qui attire les Esprits à une incarnation nouvelle, est d'un degré supérieur à celui de leur précédente incarnation ; le milieu social où ils vont se trouver sera plus élevé ; les épreuves qu'ils vont subir serviront à développer et leur intelligence et leur sentiment moral. Pourquoi Dieu les laisserait-il dans une sphère d'existence trop inintelligible pour eux, dans laquelle ils ne font, pour ainsi dire, que s'essayer, se tâter, se reconnaître, comme un voyageur qui fait une halte. Ils demandent eux-mêmes à poursuivre leur route, et Dieu serait injuste de le leur refuser.

A. — Qu'entendez-vous par renaître dans un magnétisme supérieur ?

C. — C'est renaître dans une vitalité moins grossière, plus épurée, dont nous recevons communication dans le sein maternel, en sorte que nous renaissions avec des penchants moins bas, mieux harmonisés qu'auparavant.

A. — Vous croyez donc que les réincarnations vont en progressant à travers les types et les races ; que l'artiste éminent, par exemple, a commencé par être Lapon ou Hottentot, puis a passé par la filière du Nègre, du Mulâtre, de l'Indien, du Tartare ou du Chinois ?

C. — Il est facile, je n'ose dire niais, de présenter, sous un jour chargé et ridicule, un des plus grands et plus féconds mystères de notre fraternité et de notre rédemption. Pourquoi l'échelle ascendante des Esprits n'aurait-elle pas lieu même dans l'humanité ? Pourquoi l'homme qui a vécu et souffert pour

la justice, ne serait-il pas récompensé par une existence temporelle plus en harmonie avec ses intuitions méconnues ? Pourquoi le génie qui brilla à une époque, ne viendrait-il point s'essayer de nouveau, avec plus de ressources, moins d'obstacles, de préjugés et de travers ? Je trouve cette conception sublime bien loin de la trouver ridicule. Il est vrai que pour beaucoup de gens, l'un et l'autre se touchent.

B. — Comment se fait-il, si votre sentiment est fondé, que nous n'ayons pas conservé la moindre idée, la moindre réminiscence de ces existences passées ? Le plus beau génie d'autrefois va renaître ignare et enfant ; il est obligé de réapprendre ce qu'il savait, moins bien peut-être qu'il ne le savait ; il va se trouver en présence de difficultés imprévues qui détourneront ou vicieront sa destinée ; n'est-ce pas au moins du temps perdu ? Je ne sache pas d'exemple d'individu se souvenant d'avoir antérieurement vécu, si ce n'est le merveilleux Pythagore qui prétendait se souvenir d'avoir été coq.

C. — Si vous voulez bien, nous remettrons à notre prochaine entrevue l'examen de l'objection tirée de l'oubli complet de nos préexistences.

HILAIRE.

(Sera continué prochainement.)

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE SPONTANÉES.

LE CHEVAL FAVORI ET LE MULET.

FABLE INÉDITE.

(Médium, M. T. Jaubert, vice-président du tribunal civil de Carcassonne.)

Mon cheval vivait en chanoine,
 Sans mors, sous un fardeau jamais endolori,
 Chaque jour épongé, brossé, gorgé d'avoine :
 Qu'il était brillant Favori !
 Passons-lui son bonheur ; mais son outrecuidance,
 Ses bravades, ses quolibets...
 « Arrière, disait-il, à deux tristes mulets,
 » Entre-nous, s'il vous plaît, pas de mésalliance ;
 » Mon père n'a jamais tressailli sous le bât ;
 » A vous, fils de baudet, la portion congrue,
 » La paille pour régal, la terre pour grabat.
 » L'heure sonne, au travail ! courez à la charrue,
 » Je vous verrai passer. » A quelque temps de là,
 Avec l'un des mulets, Gros-Pierre l'attela.
 « Erreur ! dit Favori, moi trainer la charrette !
 » Du vallon me faut-il escalader la crête ? »

Favori tout court s'arrêta.

Gros-Pierre fut brutal, l'orgueilleux s'irrita,
 De sanglants coups de fouet punirent sa ruade.
 « Eh bien ! qu'en penses-tu, mon noble camarade ? »
 Hasarda le mulet
 Ah ! petits grands seigneurs,
 Si, quatre fois par an, vous sentiez la misère,
 On vous verrait moins fiers. Du pauvre, votre frère,
 Respectez au moins les douleurs.

UN ESPRIT TYFTEUR.

CONTRE LES PHARISIENS DE NOS JOURS.

(Médium, M. X. : groupe spirite, la famille chrétienne, à Genève.)

Si le phénomène ne venait point de Dieu, si ce Dieu n'avait point décidé de le protéger, fais observer aux incrédules qu'il n'existerait plus depuis longtemps. Dis-moi un peu, pharisien, ce que tu prétends savoir, lorsque tu assures que toutes ces choses ne viennent

point de Dieu ? Dis-moi aussi, hypocrite, race de vipères, qui t'a appris à fuir la colère future ? Tu t'écries : Voici l'œuvre de Satan, voici le démon qui se fait des prosélytes même parmi les élus ! Sache seulement ceci, avant de condamner l'œuvre de l'Eternel, ou du démon, comme tu voudras : Dieu peut tout ! Je pense que tu ne me contrediras point ? Puisqu'il peut tout, et que tu ne peux rien, ne t'élève pas en contradiction avec toi-même ; ne t'inquiète point ! Si le phénomène ne vient pas de Dieu, il tombera anéanti dans la poussière.

Tu te proclames défenseur de l'Evangile, et tu le méconnais ; en effet, si tu savais le comprendre, tu ne ferais point la guerre à Dieu. La religion du Christ a été de tout temps une occasion de chute pour les uns et de relèvement pour les autres, et cependant elle a subsisté. Ce n'est point le pauvre comme toi qui peut l'obscurcir et l'éteindre !

La prétention te sied bien mal. Qui es-tu pour hausser la voix devant celle de Jéhovah ? Jamais tu ne connaîtras ton propre cœur, puisque tu es misérable à ce point. Le règne de Dieu s'avance, le voici ! Sois plus flexible, si tu veux que Dieu le soit envers toi. C'est le pharisien que Jésus a le plus réprimandé lors de son passage sur la terre ; c'est l'hypocrite, c'est le docteur de la loi. Que penses-tu de cette sublime réponse adressée aux pharisiens qui cherchaient à surprendre Jésus : « Est-il plus facile de dire : Tes péchés te sont pardonnés, ou bien : Prends ton lit et marche ? » Je te pose aujourd'hui cette question : « Est-il plus facile de dire : Répands toi, connaissance, que de dire : Règne de Satan, sois anéanti ? »

Le pharisaïsme, loin de diminuer, a malheureusement fait de grands progrès ; il arrêta le clément travail de Christ, loin de son ministère ; aujourd'hui il veut arrêter non-seulement celui de Jésus, mais encore celui de Dieu. Le pharisaïsme est si profondément répandu que les créatures se croient créatrices ; le pharisaïsme a été la première épine du Sauveur, il sera la dernière.

Tu ne crois pas à la protection de Jésus pour le phénomène ?... Veux-tu m'expliquer ce qui gouverne ces manifestations ? car il faut évidemment qu'elles soient protégées par quelqu'un ou quelque chose. Est-ce le *prince des ténèbres* ? Tu hoches la tête ; tu murmures un oui que tu n'oses pas lancer devant ton adversaire !... Je te demande comment le *prince des ténèbres* peut jouer si longtemps le rôle de Christ ? Prends ton propre cœur pour exemple. Quand tu as une pensée, bonne ou mauvaise, la nourris-tu aussi longtemps pour l'étendre et la faire partager au monde entier, et surtout marcher contre ta propre conviction ?... Pourquoi Jésus, qui est vérité, laisserait-il ses frères dans l'incertitude et le mensonge ?... En un mot, pourquoi l'Esprit qui dirige toutes choses n'interviendrait-il pas pour mettre ordre à ces mensonges ?

HENRI.

LE SPIRITISME VIEN DE DIEU.

(Même groupe, même médium. — Obtenus par la typologie.)

Mes chers frères, prenez courage, les temps sont revenus de la parole ; les simples et les ignorants seront couverts de l'Esprit de vie ; les célestes révélations ne resteront point dans leur coquille ; les temps sont de retour, l'inspiration suppléera à l'éducation terrestre. Réjouissez-vous de ce que vous êtes en contradiction avec le monde ; c'est la preuve que vous ne l'êtes point avec Dieu. Réjouissez-vous de ce que vous avez des combats ; vos armes vous servent déjà.

Société humaine, que tu es courageuse dans la voie des ténèbres ! Tu ne penses point que tu ne peux éviter les pierres sous l'épaisse enveloppe de raisonnements, tous fondés sur les mots, et qu'elles feront trébucher et broncher. Garde-toi de repousser ou de condamner ce que tu ne peux comprendre ; la raison de l'homme

est une folie devant Dieu. Je vous aime, car vous sentez déjà le prix de l'adoption au sang répandu sur le Golgotha et à la bergerie véritable, qui vous accorde les privilèges refusés à tous ceux qui méprisent la sainte filtration des émanations célestes et divines.

Oui, je le déclare, *la face contre terre, la main étendue sur la Bible, la conscience de mon cœur d'ange prosternée à la sainte porte des mystères*, la parole consacrée à la révélation nouvelle vient de Dieu, de Dieu qui m'entend et qui sonde chaque repli de la terre. Je déclare que tout ce que vous avez reçu vient de Dieu ; je déclare que rien ne se fait sans sa volonté ; je déclare que celui qui se jouerait ainsi de la confiance réciproque deviendrait comme la femme de Loth ; je déclare que si Dieu n'avait point choisi ce moyen pour rappeler son peuple qui s'égarait, la table serait brisée et jetée au gré des vents, avec la balle séparée du bon grain ; je déclare que le Père céleste bénit les réunions aux tables ; je déclare que Christ y assiste pour laver les péchés de ceux qui veulent suivre les commandements qui y sont faits d'après ceux de la sainte Ecriture que nous venons expliquer aux enfants de la terre.

GABRIEL.

A TOUS NOS FRÈRES & SŒURS SPIRITES.

Il y a quelque temps, nous émettions le désir de voir se fonder parmi nous une caisse générale et universelle de secours, qui vint soulager les infortunes dignes de l'être. Les circonstances n'étaient pas opportunes, le projet fut ajourné et l'est encore.

Toutefois, les Spirités de Lyon ont compris que si la solidarité universelle n'est pas encore praticable, il n'en saurait être de même pour la solidarité locale. Aussi bien, un certain nombre d'entre eux, parmi lesquels seize chefs de groupes, émus des misères qui éprouvent bien des familles, se décident enfin à se constituer en *Société centrale* et à créer une caisse de secours que viendront alimenter les offrandes volontaires de tous les Spirités, soit du dehors, soit de la ville.

Nos sympathies sont acquises d'avance à ce projet, et nous lui promettons celles de tous les véritables frères. Désirant contribuer, dans les limites de nos forces, à former le premier noyau de cette caisse encore naissante, nous mettons en vente, à partir de ce jour et à son profit, une magnifique reproduction du dernier dessin que les Spirités de Constantinople nous ont adressé et qu'ils nous autorisent à publier. Les frais seront défalqués et le surplus remis à la Société. Prix de chaque dessin : Sur beau papier, 4 fr. ; par la poste, 4 fr. 40 c. ; sur papier de luxe dit de Chine, 2 fr. ; par la poste, 2 fr. 40 c.

Nous aimons à croire que tous voudront se donner la joie d'avoir fait une bonne œuvre et le plaisir de s'être procuré un travail médianimique des plus remarquables qui aient paru. Le médium, M. Lombardo, n'a reçu aucun principe de dessin ; un de ses tableaux était récemment admis à l'exposition nationale ottomane.

S'adresser au bureau de la Vérité.

DÉVOUEMENT & RECONNAISSANCE.

Il y a vingt-huit ans, l'équipage d'un canot de Calais sauvait un capitaine, nommé Roy, du 9^e de ligne, qui allait se noyer en prenant un bain dans le port.

Le capitaine Roy est mort il y a quelque temps, et il a légué par son testament une somme de quatre mille francs aux huit marins qui montaient le canot de sauvetage, ou à leurs héritiers.

BIBLIOGRAPHIE.

ÉTUDES ET SÉANCES SPIRITES DU DOCTEUR HOUAT (1).

(1^{er} article.)

Avant de rendre compte de ce remarquable ouvrage, nous avons à signaler deux principes que ne devront pas perdre de vue les lecteurs à qui nous le recommandons :

1^o Les morts, même les plus illustres et les plus élevés, gardent toujours à l'état spirite, pendant plus ou moins de temps, leurs systèmes et leurs opinions terrestres; ce n'est donc que sous bénéfice d'inventaire qu'il faut accueillir leurs communications d'outre-tombe.

2^o Quant aux révélations portant sur des choses nouvelles et surtout sur des questions scientifiques, il ne faut pas accepter comme la vérité, même relative, ce qui émane des Esprits. Tout au plus cette conduite est-elle permise, après que des communications parties de tous pays, de tous médiums impuissants à se concerter, sont venues donner un certain cachet authentique d'universalité à telle ou telle révélation, à qui l'autorité ne sera définitivement acquise qu'après qu'elle aura été passée au creuset de comparaisons geminées et d'expériences minutieuses. Telle est la règle véridique que M. Allan Kardec a préconisée avec raison dans son numéro de la *Revue spirite* d'avril 1864.

Sous le bénéfice de ces observations, nous ferons deux parts du livre intéressant du docteur Houat : une part d'observations spirites déjà confirmées et dont on peut, sans trop se hasarder toutefois, confesser la justesse et la probabilité ;

Une autre part, au contraire, d'explications sur toutes choses, sur Dieu, la vie future, le monde spirite, la cosmogonie, l'astronomie, la médecine, la psychologie qui peuvent être vraies, mais aussi qui peuvent être contestées sur quelques points, qui doivent être prises parfaitement au sérieux comme espérances, et réservées comme résultats, afin de les comparer aux autres études spirites, avec des Esprits divers et des médiums de toute sorte.

Cette dernière partie, nous la recommandons aussi vivement à l'attention de nos lecteurs qui voudront bien tenir compte des principes posés plus haut.

Nous n'allons, dans cette analyse et ces citations, que rapporter ce qui est à peu près unanimement établi.

D'abord, nous ne résistons pas au désir de parler du grand Esprit évoqué dans les séances du docteur Houat, d'Hahnemann. On sait avec quels éloges nous avons parlé dans notre journal de l'homœopathie. (Voir la communication : *La médecine homœopatique*, et l'article : *Influence du Spiritisme sur les progrès de l'humanité*.) Donc, le docteur Houat est un disciple d'Hahnemann, et son maître est venu souvent l'inspirer. Voici d'abord le portrait qu'en trace notre auteur dans son introduction, et qui prouve en faveur de l'antiquité de notre doctrine; il y dit que le grand réformateur se considérait lui-même, de son vivant, comme un médium écrivant sa découverte sous la dictée de Dieu ou de ses anges. Voici le passage du docteur Houat, qui ajoute ce détail peu connu à cette biographie et une note tirée d'un de ses adversaires qui y fait allusion.

« Il avait la foi spirituelle et l'amour de ses semblables, et, avec ces deux puissants leviers, il a soulevé et secoué le voile épais de la matière; il a saisi la vérité la plus éthérée par la voie grossière même de l'expérience, et c'est ainsi qu'il est parvenu, non sans force labours et veilles, à faire profiter l'humanité d'une découverte qui, lettre morte avant lui, peut-être regardée aujourd'hui comme la plus considérable qui soit en médecine. N'avait-il donc pas raison

de l'appeler une dictée divine (1). Il se sentait si petit devant une telle œuvre, qu'il pouvait bien en rapporter la gloire au dispensateur de toutes choses : on bénit le chef de l'Etat pour tout le bien qui se fait dans l'Empire. Pourquoi ne rapporterait-on pas à l'Etre suprême tout ce qu'on fait de méritoire ? Y a-t-il moins d'orgueil à se croire indépendant de Dieu et plus savant que personne, qu'à se croire inspiré du ciel dans l'accomplissement d'une grande œuvre humanitaire ? Nous ne sommes pas maîtres de nos idées heureuses; elles nous viennent, comme on dit, par hasard ou d'inspiration, et nous ne voyons pas où serait la folie de les attribuer à l'Esprit supérieur plutôt qu'à nous-mêmes. Comment expliquer le fait de ces inspirations et découvertes naissant en même temps dans différents pays de la terre ?

« Dieu peut d'ailleurs, selon sa volonté souveraine, se révéler à qui bon lui semble, et sa révélation n'est pas seulement une époque; elle est de tous les temps, servant d'aiguillon et de guide au perfectionnement de l'homme. »

Nous donnons pleine et entière adhésion à ces belles réflexions du docteur Houat.

Voici la demande faite à l'esprit d'Hahnemann et sa réponse :

« D. Beaucoup de personnes disent ceci : L'homœopathie n'est employée que par certaines gens; les plus hauts personnages, les princes de la science la rejettent comme une imposture : si elle était, comme vous le prétendez, une vérité, pourquoi la répudieraient-ils ? Nous ne voyons pas quel intérêt ils pourraient avoir à se complaire dans l'erreur, ceux qui aiment la science et auxquels on ne saurait refuser aussi la conscience et le bon sens ?

« R. Ne vois-tu pas tous les jours les plus grandes vérités rejetées tout d'abord par ceux-là mêmes qui devraient en être les propagateurs ? voilà justement ce qui retarde les progrès de l'homœopathie, c'est qu'il n'y a guère que la classe pauvre qui consente à se laisser traiter simplement; ce qui est encore une plus grande difficulté pour nous, c'est que cette classe a des habitudes et suit un régime tout à fait contraire à nos médicaments. La société ne nous tient pas compte de toutes ces difficultés; il lui faut des miracles quand même; et lorsque nous sommes parvenus à triompher, on dit : C'est la nature ! que pourrait faire un petit grain de sucre ? Puis, c'est-il la peine d'en parler ? ce n'est qu'un malheureux ! Il faut cent voix de pauvres pour qu'on entende que nous sommes susceptibles de faire du bien, tandis qu'un seul riche produirait cent fois plus d'effet. Ceci a causé mon désespoir pendant les années que j'ai passées sur la terre, et cette horrible injustice me mettait en colère. Ne suivez pas mon exemple; donnez au contraire celui de la sagesse et de la modération... Notre cause n'est pas encore près de triompher de ses ennemis, mais vous êtes appelés à lui faire faire un pas immense, et plus on cherchera à enrayer sa marche, et plus vite son triomphe éclatera. »

Passons à d'autres sujets. Voici par exemple une explication très-bonne et très-concise de la manière dont agissent les évocations pour être entendues des Esprits dans l'espace.

ERONA.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Nous notons ici, sans commentaire, ces étranges paroles : « Il n'avait que colère et mépris pour ceux qui méconnaissent son œuvre, qu'il en vient à appeler une dictée de Dieu. Cette aberration orgueilleuse, voisine de la folie, ne peut-elle s'expliquer par un certain illuminisme et par des doctrines Judaïco-talmudiques, dont on retrouve les traces dans la vie et dans les idées d'Hahnemann ? » (P. Tessier, Cours de médecine générale.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDoux.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

(1) Paris. Ledoyen, au Palais-Royal.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 39, au 2^m.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à leur de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

UN PROPHÈTE DU SPIRITISME.

(4^e et dernier Article. — Voir le précédent numéro.)

« Les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre l'Eglise. » Voilà un texte dont on a grandement abusé et qui ne pèse pas aux regards d'aigle de M. Joseph de Maistre, pour interdire une nouvelle révélation.

Il a montré, nous l'avons vu, l'église de Dieu d'abord restreinte à un seul peuple sous Moïse, puis étendue aux gentils depuis le Christ ; mais cette extension ne paraît pas suffisante à l'éminent philosophe. Il constate avec douleur que les trois quarts de l'humanité sont toujours dans les ténèbres et ignorent les évangiles, et c'est par cette raison qu'il prédit une *révélation de la révélation* plus universelle, plus générale encore, et devant constituer chez toutes les nations une unité religieuse ; il veut que l'appellation du *Catholicisme* soit désormais une vérité et non plus une dérision ; il rêve en un mot et attend résolument l'*universisme*. Peut-on donc faire cas de ce texte : « Le mal ne prévaudra pas contre l'Eglise, » puisque la révélation nouvelle sera, elle aussi, une explosion de la bonté de Dieu, destinée à généraliser son peuple et son église, et que ce texte s'applique alors aussi bien à cette église future qu'à l'ancienne. Il y a plus, selon M. de Maistre, c'est que ceux qui font obstacle aux développements progressifs, attendus et prédits, sortent en quelque sorte du rang des élus de Dieu pour faire cause commune avec ses ennemis. Ils représentent le mal et c'est contre eux précisément que la parole évangélique a été prononcée.

Pour qu'il ne manque rien à ces étonnantes prédictions faites en 1820, M. de Maistre ajoute que les évangiles doivent être multipliés partout, ainsi que les explications données par l'Esprit et ses nouveaux apôtres, en établissant la concordance parfaite et les développements merveilleux au moyen des divines lumières qui descendront sur les hommes. Il dit :

« Vous en voulez beaucoup à la Société biblique.... cependant je crois avoir trouvé à cette institution une face qui n'a pas été observée.... Ecoutez-moi :

« Lorsqu'un roi d'Egypte fit traduire la Bible en grec, il croyait satisfaire, ou sa curiosité, ou sa bienfaisance, ou sa politique, et les Israélites ne virent pas sans déplaisir cette loi vénérable jetée pour ainsi dire aux nations. Mais le Christianisme s'avancait, et les traducteurs de la Bible travaillaient pour

lui, en faisant passer les saintes Ecritures dans la langue universelle, en sorte que les Apôtres et leurs premiers successeurs trouvèrent l'ouvrage fait. La version des Septante monta subitement dans toutes les chaires, et fut traduite dans toutes les langues.

« Il se passe en ce moment quelque chose de semblable... Que le Christianisme ne s'alarme pas trop : quand même la Société biblique ne saurait ce qu'elle fait, elle n'en serait pas moins pour l'époque future précisément ce que furent jadis les Septante qui, certes, se doutaient fort peu du Christianisme et de la fortune que devait faire leur traduction.

« UNE NOUVELLE EFFUSION DE L'ESPRIT-SAINT étant désormais au rang des choses les plus raisonnablement attendues, il faut que les *prédicateurs de ce don nouveau puissent citer* l'Ecriture sainte à tous les peuples. Les Apôtres ne sont pas des traducteurs, ils ont bien d'autres occupations. Mais la Société biblique, instrument aveugle de la Providence, prépare ces différentes versions que les *véritables envoyés expliqueront un jour en vertu d'une mission légitime, nouvelle ou primitive, n'importe*, qui chassera le doute de la cité de Dieu, et c'est ainsi que les terribles ennemis de l'unité travaillent à l'établir. (*Soirées de Saint-Petersbourg, 11^e entretien.*) »

A la vérité, M. de Nolhac, auteur des *Soirées de Rothaval*, qu'il a dirigées contre Joseph de Maistre, semble infirmer ces prédictions du philosophe catholique, en les assimilant aux erreurs d'Amaurie et de M^{me} Guyon ; mais nous croyons que sa critique n'est pas fondée. Amaurie soutenait que la religion chrétienne serait abolie, tandis que notre illustre auteur prédit seulement des progrès de la sagesse chrétienne et des additions aux dogmes qui seront tous religieusement conservés dans leur partie vraie et essentielle.

Dans l'un de ses ouvrages (*De l'Eglise gallicane*, livre II, chap. 4), M. de Maistre traduit ces paroles de Jésus-Christ devant Pilate, qui avaient été jusqu'à présent mal interprétées, parce qu'on avait supprimé un mot de la Vulgate : « Mon royaume n'est pas de ce monde », par celles-ci : « Mon royaume n'est pas maintenant (*nunc*) de ce monde », et il ajoute, à cette restitution contre laquelle il n'y a rien à alléguer : « On ne sait point si le Sauveur n'a pas voulu, par ce mystérieux monosyllabe, exprimer certaines choses que les hommes ne devaient point encore connaître. »

Ailleurs, l'illustre théologien écrit que la science de nos jours sera incessamment honnie par une postérité illuminée, c'est-à-dire qu'il parle exactement comme Jérémie, comme Joël, comme Isaïe, comme Daniel, comme l'Évangile, lorsqu'il annonce un temps prochain où la science vivante de Dieu remplacera, par illumination, la science douteuse des hommes.

A ces magnifiques prophéties dont nous voyons maintenant la réalisation, quelques Esprits arriérés opposeront sans nul doute les croyances même un peu violentes de Joseph de Maistre dans l'infailibilité de l'Église catholique. Il n'y a, à notre avis, ni opposition, ni contradiction. Pour le passé et le présent il fallait une autorité; et Joseph de Maistre la défend par des arguments même trop ardents et trop exaltés; mais en plongeant un regard perçant dans les profondeurs de l'avenir, il salue un nouvel état de choses qui est l'avènement de l'Esprit, la révélation de la révélation, chargée de l'expliquer, de la développer, de la comprendre, de la faire accepter par tous, d'en élaguer ce qu'elle pouvait avoir d'humain et de grossier dans ses détails, et de faire briller ce qu'elle contient de divin d'un pur et lumineux éclat. Il concevait, comme le grand Balanche, que l'éducation de l'humanité par Dieu est incessante, continue, perpétuellement inachevée, avec ses moments solennels, qu'elle doit se proportionner à l'avancement de chaque âge; c'est pourquoi nous pouvons ranger, à juste titre, Joseph de Maistre parmi les précurseurs incontestables du Spiritisme.

PHILALÉTHÈS.

CONTRE LA DAMNATION ÉTERNELLE.

Nous allons résumer dans cet article, d'après MM. Callet (enfer), Alaux (religion du XIX^e siècle, la Raison), et Ronzier Joly (horizons du ciel), ce que ces penseurs ont dit contre la damnation éternelle.

Je le demande à tout homme de bonne foi, est-ce que la pensée d'un supplice atroce, éternellement enduré, ne soulève pas, de notre temps, une réprobation universelle? Est-ce qu'il nous est aujourd'hui possible d'admettre l'existence de ce grand diable de Milton occupé, dans les siècles des siècles, à tourmenter, avec des raffinements indicibles de cruauté, de pauvres créatures comme nous, nos frères, nos parents, nos amis, tous ceux enfin que nous avons aimés? Quel est celui d'entre nous, enfants des lumières modernes, qui peut croire que sa mère, cette douce mère qui a déchiré ses entrailles pour le mettre au monde, qui l'a allaité et bercé sur son sein à l'aube de la vie, est maintenant tirillée par des démons hideux, sur un brasier ardent, et que cette exécrable torture n'aura jamais de fin.

O Dieu de miséricorde, père de l'univers, éternelle aspiration de nos cœurs, se peut-il qu'on ait osé mettre sur ton compte d'aussi épouvantables cruautés? Tes colères du Sinai et les épées flamboyantes de tes chérubins ne sont rien à côté de ces sombres images de tes fureurs. Si de telles horreurs pouvaient être, la première chose que je te demanderais, mon Dieu, en entrant dans ton ciel, serait précisément la grâce de ces damnés, dont le souvenir m'empêcherait de goûter le bonheur éternel que tu voudrais m'accorder; et si tu me refusais, eh bien! je te supplierais alors de me laisser descendre parmi eux, afin d'employer mon éternité à les consoler et à attendre Satan sur leurs infortunes!

Est-ce que les joies du ciel sont possibles en face de l'enfer? S'il en était ainsi, il faudrait admettre que, parodiant le vers célèbre que le Dante a placé à la porte de l'ancre des supplices, le

fronton rayonnant du céleste séjour montrerait aux élus cette inscription désespérante:

« O vous tous qui entrez dans le royaume de l'amour, laissez d'abord votre cœur à la porte. »

Non! mille fois non! un Dieu régnant à la fois sur un ciel et sur un enfer n'est plus une chose admissible, et il est grandement temps que la religion, cédant au sentiment universel, décroche enfin des murs de ses églises cette abominable figure de Satan qui les souille. Nous sommes plus près de Dieu que nos pères, et sa face, mieux éclairée par nos lumières, ne nous présente plus les sombres aspects qui les glaçaient de frayeur. Arrière donc au Dieu de la terreur! place au Dieu de l'amour! car lui seul est déjà l'image de l'idéal que nous entrevoyons.

Maintenant, cela veut-il dire que l'idée du châtement doit disparaître à jamais de la vie éternelle? En aucune manière; et, pour se convaincre du contraire, il suffit d'interroger la conscience universelle, ce criterium infailible, quand ses décisions reçoivent la consécration incessante des siècles.

Il est admis sous forme proverbiale, chez tous les peuples, que celui qui fera le mal rencontrera le mal, et que celui qui fera le bien rencontrera le bien (1). Où cette rencontre aura-t-elle lieu? Au fond de la conscience individuelle, éclairée par les lumières d'une vie supérieure. Donnez à l'homme au-delà du tombeau, par la connaissance immédiate de Dieu, une appréciation exacte de sa vie terrestre, et vous créez en lui le châtement naturel qu'il a pu encourir: le remords! châtement légitime et moral, parce qu'il est un produit spontané de notre nature, et qu'il se proportionne de lui-même à la faute commise. Ajoutez à ce remords la honte qu'une mauvaise action doit produire, devant les âmes pures qui font cortège à Dieu dans la vie éternelle, et vous donnez à ce premier supplice toute la rigueur qu'on peut lui concevoir et qui est, certes, bien suffisante.

Pour moi, voici comment je me représente, dans l'indépendance de ma pensée et sous l'inspiration de la justice infailible, le drame mystérieux de l'autre vie, tel que la religion devrait dès aujourd'hui l'expliquer, en attendant une révélation plus haute (le Spiritisme et ses suites).

Pour donner à l'homme le temps de s'améliorer par des épreuves successives, pour éviter qu'il ne devienne la victime d'un accident ou de l'entraînement des circonstances, son œuvre n'est appréciée qu'après un ensemble d'existences terrestres, se reproduisant à travers les âges de l'humanité, jusqu'à l'extinction de la vie sur le globe. A l'approche de ce moment suprême, et à mesure que les réductions s'opèrent dans le nombre des vivants, comme le liège devenu libre remonte à la surface des eaux, les âmes s'élèvent, une à une, vers la source dont elles émanent.

C'est alors qu'elles se jugent elles-mêmes, et qu'elles se classent dans le monde supérieur, par un simple jeu de leurs natures propres, suivant leurs mérites divers.

Le juste, celui dont la vie a été consacrée, dans son ensemble, au perfectionnement de lui-même et de son semblable, monte directement vers Dieu, comme vers le but qui l'attirait sans cesse, et dont la terre, seule, l'empêchait d'approcher. Le coupable, éclairé tout à coup par la lumière céleste, recule épouvanté des lueurs qu'elle jette dans sa conscience et fuit à l'autre bout de l'empyrée, pour gémir sur ses égarements. Ainsi se forment, autour de l'Éternel, d'immenses cercles concentriques où s'établissent, suivant une loi simple, comme celle qui résulte de la densité des corps, les diverses catégories de justes et de criminels.

Avec le temps, le remords épurant les âmes, celles-ci gagnent de cercle en cercle jusqu'au premier, en vertu de leur valeur acquise.

(1) Les Arabes ont un proverbe dont ils font un usage fréquent, et qui est la reproduction littérale de ces paroles: *Li à mel el-cher i-lequa el-cher*, ou *Li-à-mel el-krer i-lequa el-krer*.



FLEURS SYMBOLIQUES.

Nous. Les sujets qui voudront bien nous prêter leur concours doivent n'avoir reçu aucun principe de dessin.

Médium M. X... de Lyon, auquel les principes du dessin sont complètement inconnus.

Lyon 1864

De temps à autre, les héros du dévouement terrestre, continuant dans le ciel l'œuvre qui leur est chère, parcourent les rangs des coupables et leur prodiguent les consolations qui débordent de leurs cœurs généreux. Cette intervention sainte ne reste pas sans effet. La présence de ces âmes d'élite, augmentant le repentir de ceux qui souffrent, hâte leur épuration et avance d'autant l'heure de leur réconciliation définitive avec Dieu. C'est ainsi qu'avec les siècles se forme, autour du père commun, l'immense cercle (1) des élus, composé de l'humanité tout entière; et c'est alors que commence pour elle un bonheur éternel, sans mélange, parce qu'il n'est plus troublé par les gémissements des malheureux coupables (2).

Qu'un nouveau Dante se présente et chante ces merveilles de la justice divine, qui, sans s'abaisser à châtier directement, laisse à la nature de l'homme le soin de se punir elle-même suivant ses fautes; qu'un luth inspiré, à côté des sombres tableaux de l'enfer, déroule les splendeurs du nouvel empyrée, et la grande évolution que la conscience universelle demande à l'Eglise, se trouve accomplie sans effort.

Cours publics de Magnétisme et de Spiritisme à Lyon.

NOTRE JOURNAL DISCUTÉ.

(Suite.— Voir l'avant-dernier numéro.)

Conférences du 15, 19, 22 et 26 avril.

M. l'abbé Barricand, au lieu de continuer sa discussion avec Philalèthes et d'entreprendre Hilaire, s'attache avec beaucoup trop de complaisance aux petits articles et aux communications; or, d'après ce que nous avons dit dans le N° 43, 4^{re} année, sous ce titre: *Quelques explications*, on sait fort bien que nous ne prenons nullement sous notre responsabilité les opinions de tel ou tel Esprit. Nous donnons certaines communications à titre d'étude sur le phénomène; mais nous n'acceptons, comme principes, que les enseignements généraux et univoques.

Aussi bien, ne pouvant accepter le terrain sur lequel nous place notre contradicteur, nous allons le ramener sur le seul où nous puissions combattre sérieusement et avec loyauté de part et d'autre. Force lui sera bien de nous y suivre, s'il est convaincu de l'excellence de sa cause.

Toutefois, disons en passant au théologien du Petit-Collège, qu'il nous a fait un sensible plaisir en avouant, avec le cardinal Bona, que les âmes des *damnés*, celles du *purgatoire*, celles du *paradis*, par conséquent tous les morts, peuvent communiquer et communiquent réellement avec les hommes. Cet aveu n'est pas sans importance! Il est vrai, ajoute M. l'abbé, que ces *faveurs* du ciel ne doivent pas être provoquées; car, dès-lors, comme Messieurs les Spirités, on se trouverait en commerce avec les anges rebelles, avec le Diable et ses suppôts?... — Plaçons-nous, pour un instant, à ce même point de vue, et supposons que les communications provoquées conduisent infailliblement au Diable?...

Avant de songer à évoquer les Esprits, les Esprits sont venus à nous; ils ont envahi l'Amérique, la France, l'Europe, l'univers entier. Ce n'est qu'après avoir été les spectateurs de ce débordement spirituel que les Médiûms se sont trouvés *ipso facto* en rapport avec lui, et sans l'avoir ni désiré ni demandé. Si depuis on évoque les Esprits, c'est qu'on les sait à côté de soi, c'est qu'une organisation spéciale y pousse malgré tout. Mais il suffit que dès l'origine nous soyons en règle avec le principe posé par M. l'abbé Barricand, pour que, s'il tient à être logique, il ne nous accorde plus si complaisamment la visite constante du lugubre et

légendaire personnage. D'ailleurs, qu'avons-nous besoin de discuter sur un pareil sujet?... Nous en appelons à Dieu et nous lui disons: Pourquoi, Seigneur, auriez-vous permis que nous soyons sollicités, aveuglés de la sorte et d'une manière aussi générale par la force des ténèbres, nous, dont les cœurs aspirent vers le bien? Pourquoi nous auriez-vous ainsi jetés dans les ombres de la mort et nous permettriez-vous d'y plonger chaque jour plusieurs de vos enfants, de vos élus? Pourquoi nous donner des pierres, lorsque nous vous demandons du pain? Pourquoi nous étouffer dans la perte et le néant, lorsque nous réclamons la vie?

Arrière! Saluons l'avènement de l'Esprit; saluons les précurseurs spirituels du règne de Dieu.

Cela dit, voici le terrain que nous proposons à tous les théologiens du monde et à celui du Petit-Collège en particulier:

Premier point. — Il s'agit de nous dire et de nous prouver si l'Eglise romaine est dans le vrai en soutenant que Dieu nous a tout dit, ou si, au contraire, pour nous servir des propres paroles de M. de Maistre, « il ne peut pas faire éclater de nouveau sa toute-puissante bonté, et nous donner une révélation de la révélation? »

Il s'agit de savoir enfin si l'orgueil de l'homme s'est élevé assez haut dans l'iniquité, pour qu'il ne veuille plus accorder à Celui qui Est, le vouloir et le pouvoir de révéler aujourd'hui à la terre ce qu'il lui était impossible de porter hier?

Deuxième point. — Ce premier point résolu par l'affirmation, dites-nous et prouvez-nous que le Spiritisme ne saurait être l'aurore d'une autre révélation?... Dites-nous et prouvez-nous qu'il vient détruire, au lieu seulement d'amplifier et d'expliquer?... Dites-nous et prouvez-nous, enfin, que nous sommes en opposition formelle, non pas avec les *commandements d'hommes*, mais avec les *enseignements du Christ*?

Tout est là. Quant à suivre M. l'abbé Barricand et par monts et par vaux, ce serait perdre notre temps comme notre peine. Ce théologien est trop intelligent pour ignorer qu'avec la meilleure volonté du monde nous ne pouvons faire passer la charrette avant les bœufs, et consentir à discuter *sérieusement* avec lui, avant de savoir, une fois pour toutes, s'il fait l'honneur à Dieu de pouvoir enseigner à l'humanité et à l'Eglise romaine ce que ni l'une ni l'autre ne savent encore, bien que cette dernière nous assure posséder *toute la vérité, rien que la vérité*? Que Monsieur l'abbé se mette donc à l'œuvre, qu'il attaque l'édifice par les fondements au lieu de tirer sur les fenêtres; et soyons certains que la lumière se fera.

E. EDoux.

RIBLIOGRAPHIE.

ÉTUDES ET SÉANCES SPIRITES DU DOCTEUR HOUAT (1).

(2^e et dernier Article.— Voir le dernier numéro.)

D. — Pouvez-vous nous expliquer comment il se fait que notre volonté puisse aller vous chercher dans l'espace et vous attirer à nous?

R. — Les liens du monde invisible, qui se rattachent au vôtre, sont plus nombreux que vous ne le pensez; nous sommes toujours en rapport avec votre esprit; et, quand vous pensez à l'un de nous, s'il se trouve éloigné, nous sommes avertis les uns par les autres, et nous accourons, à moins que Dieu ne nous le défende, ou que ceux que vous appelez ne voient un danger pour vous.

Autre question pratique très-importante.

On adresse à Jolimont la question suivante:

— Comment se fait-il qu'un Esprit brouillon puisse vous empêcher de vous communiquer à nous?

R. — Il mêle ses réponses aux nôtres, de là confusion: et, en ce cas, nous aimons mieux céder la place; de plus, il y a un autre

(1) Paris. Ledoyen, au Palais-Royal.

(1) Les cercles, on le conçoit sans peine, ne sont ici qu'une image destinée à représenter la gradation des épurations, et enfin la réconciliation générale.

(2) Voir dans le même sens Jean Reynaud, Tiberghien (*Esquisses de philosophie morale*), André Pezzani, Ballanche, et tous les traités du Spiritisme.

danger, celui d'initier l'Esprit malheureux à vos affaires, et alors il en profite pour vous tromper ; par ces raisons nous nous en allons.

D. — Pouvons-nous, pauvres humains, y obvier ?

R. — Priez ! et même ce moyen ne réussit pas toujours.

D. — Quel est l'Esprit qui t'a empêché l'autre jour de me répondre ?

Pas de réponse. —

On n'aime pas à dénoncer sans nécessité au monde spirite ; si, au contraire le nom de l'Esprit eût été utile à connaître pour s'en garder à l'avenir, il est probable que Dieu aurait permis la réponse et qu'elle eût été donnée.

Voici une réponse de l'Esprit d'Hanemann qui corrobore ce que l'on sait déjà sur le travail même des Esprits supérieurs à l'imitation de Dieu, et sur les attrait de ces labeurs pour les bienheureux (comparer avec l'article *Paradis spirite*, et avec la communication *le travail*).

D. — Un de tes anciens clients et bons disciples, le docteur L., à qui j'ai fait part de ta communication relative à ta vie céleste, prenant à la lettre le mot *repos*, employé dans cette communication, combat l'idée d'un repos au sein de Dieu. Il croit que ce repos ne doit pas être inactif, comme nous l'entendons ici-bas. Nous pensons que tu voulais dire bonheur, félicité suprême, et que si tu as employé le mot *repos*, c'est par opposition aux peines et aux fatigues que demande la perfection, et pour nous donner en quelque sorte un encouragement matériel dans la poursuite du bien. Juges-tu nécessaire de nous fournir quelques mots d'explication sur ce point ?

R. — Tes pensées sont très-justes. Nous ne pouvons nous servir que d'un langage figuré ; vous ne comprendriez pas si nous vous racontions les choses du monde invisible telles qu'elles nous impressionnent. *Le repos n'existe pas ici, car Dieu ne se repose jamais ; de même ses enfants travaillent sans cesse.* Mais il y a une grande différence d'occupations, de celles qui sont obligatoires pour accomplir notre mission, ou de celles qu'une fois arrivés à la gloire, nous entreprenons dans le but de ramener des âmes à Dieu, et par amour pour nos semblables. Vincent de Paul, par exemple, a sollicité la faveur de continuer encore la recherche des brebis égarées, tout comme sur la terre ; pourtant cet Esprit avait rempli sa tâche ; et, comme son amour pour Dieu est infini, il ne se reposera que quand il n'y aura plus de pécheurs sur la terre... Amis, je ne sais si je me fais comprendre ; je tâche de vous développer tous nos mystères, toujours autant que Dieu le permet.

Encore une réponse du même Esprit qui confirme de la manière la plus éclatante ce que notre journal a dit de la nature spirite de certaines maladies nerveuses. (Influence du Spiritisme sur les progrès de l'humanité, 7^e et 8^e articles.)

D. — Parmi les maladies qui affligent l'espèce humaine, il en est qui présentent des phénomènes tellement étranges, qu'on a été porté à y attacher une idée religieuse. De ce nombre se trouvent les différentes névroses, et c'est ainsi qu'on a nommé la chorée la danse de Saint-Guy ; l'épilepsie, maladie sacrée, mal saint, mal divin, etc. Veux-tu avoir la bonté de nous éclairer sur ces maladies ?

R. — Il y a un grand nombre de maladies dont la cause vous est inconnue ; il y en a beaucoup qui sont en effet causées par une possession d'Esprit ; votre savoir en ce cas devient impuissant. Pourtant, maintenant que vous voilà prévenus, vous arriverez facilement à distinguer ce genre de maladie. Vous savez bien que Jésus-Christ chassait les démons, et qu'à l'instant même les malades étaient guéris ; souvent même les Esprits passaient dans d'autres corps.

D. — Deux Esprits peuvent-ils être dans le même corps ?

R. — Non. L'un obsède l'autre.

D. — Certaines chorées, éclampties, hystéries, épilepsies et folies, proviennent donc de cette cause ?

R. — Oui.

D. — Quel traitement faut-il faire ?

R. — Prier !

Hanemann ayant recommandé la prière pour certains Esprits bienheureux et jouissant de la vie du ciel, les interlocuteurs s'étonnent et en demandent la raison. Ecoutez cette belle réponse :

R. — En vous recommandant de prier, ce n'est pas toujours pour nous que nous le faisons, c'est plus souvent pour vous-mêmes. Que de fois nous vous avons dit que, malgré l'affection que nous vous portons et notre vif désir de vous venir en aide, nous n'obtenions cette faveur qu'à vos demandes réitérées ! Ce serait folie de votre part, si vous vous imaginiez que, dès l'instant que les Esprits sont à votre disposition, vous n'avez plus rien à faire et que tout travail doit cesser ; nos rapports exigent au contraire une bien plus grande assiduité et une observation rigoureuse de vos devoirs ; veuillez bien ne jamais oublier que nous ne pouvons vous être utiles que par une permission divine, qui n'est accordée qu'à vos instances. Ne nous accusez pas, si nous vous faisons quelquefois défaut ; mais prenez-vous en à votre peu d'ardeur et à votre manque de foi. Comme nous vous aimons, nous ne laisserons jamais passer une occasion sans vous crier : « Amis, priez ! vous aurez tous vos désirs satisfaits par la prière, et nous aurons le pouvoir de guider vos pas chancelants dans ce rude sentier de la vie terrestre ! »

Nous citerons enfin, pour terminer, une réponse de Spiritisme pratique, confirmant notre opinion déjà exprimée, et celle beaucoup plus décisive d'Allan Kardec, à savoir qu'il faut à l'Esprit, qui se manifeste, un Médium propice, et que si la part primaire vient de l'Esprit, une part indispensable, quoique secondaire, incombe au Médium.

D. — On nous a dit que les Esprits pouvaient se communiquer dans toutes les langues humaines, c'est-à-dire dans toutes celles qu'ils ont dû connaître individuellement : je suis disposé à le croire ; mais quand j'ai été à même de le constater, le fait ne s'est pas vérifié. Pourquoi l'Esprit d'un Russe, évoqué en France, et qui s'est dit présent, n'a-t-il pas répondu dans sa langue ? Est-ce parce que le Médium ignorait cette langue, ou bien parce que l'Esprit n'était pas celui qui se nommait, ou enfin pour toute autre raison ?

R. — Les Esprits, une fois dégagés de la matière, ne peuvent plus rien produire de matériel ; comme une fois arrivés parmi nous, ils n'ont plus de nationalité. Nous n'avons donc qu'un unique langage, que votre matière ne peut comprendre ; mais quand nous venons à vous et que nous produisons des effets matériels, nous ne pouvons le faire qu'en empruntant au Médium les éléments nécessaires à la production des phénomènes. Voilà pourquoi *l'intervention de ces êtres privilégiés est indispensable pour nos communications. Nous sommes souvent près de ceux que nous aimons ; eh bien ! nous ne pouvons nous faire entendre, faute de médium.* Ceci ne doit en rien altérer la confiance que vous avez en nous. Nous ne pouvons nous passer d'un médium, mais nous ne lui sommes pas soumis, et jamais il ne nous commande. Il arrive quelquefois que, pour vous être agréables, certains Esprits cherchent le moyen de se passer du médium présent et de vous reproduire quelques mots en une langue connue de l'un des assistants ; mais cela est extrêmement difficile et compliqué, car il faut, dans ce cas, que l'Esprit de l'assistant apprenne à l'Esprit du médium ce qu'il a à reproduire. Mais, vous le voyez, quel travail et encore quelles conditions il faut pour que ce rapport d'Esprit puisse s'établir.

En résumé, le livre du docteur Houat est une mine très-riche d'observations spirites, et, en suivant les avertissements que notre devoir était de donner au commencement, on ne peut qu'en retirer instruction et profit pour notre belle doctrine. ERDNA.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 39, au 2^{me}.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutées toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

LES ŒUVRES D'ALLAN KARDEC MISES A L'INDEX.

On nous écrit de Rome, à la date du 1^{er} mai, que les œuvres spirites d'Allan Kardec ont été condamnées par la congrégation de l'index. Or, nul de nous n'ignore que la congrégation de l'index, héritière et compagne de la sainte inquisition, représente dans le Christianisme l'élément du mal, ce que nos adversaires nomment *Satan*. La question ne peut pas être seulement discutée entre personnes loyales, à quelque culte qu'elles appartiennent, *la sainte inquisition et Satan sont uns et identiques*.

Il ne manque donc plus rien à la consécration du chef des Spirites en France. *Satan*, comme des insensés l'appellent, l'Esprit générique du mal, selon notre divine doctrine, trouve le Spiritisme dangereux pour ses desseins criminels; il ose le désigner. Mais les mauvais Esprits ignorent-ils cette prédiction de notre sauveur : « *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'église!* » Or, nous Spirites, membres de l'église véritable et universelle du Christ, nous pouvons défier le mal conjuré contre la vérité du ciel, reposant sur le roc inébranlable du décalogue, de l'Évangile et du Spiritisme, triple révélation unitaire, quoique amplifiée, et progressive selon les âges; nous pouvons opposer un seul mot à *l'enfer*, c'est-à-dire à la tourbe des Esprits pervers et impurs: ce mot est *amour* s'appliquant à Dieu, *charité* à nos frères, *pardon* à nos ennemis.

E. E.

SIGNES DE L'AVÈNEMENT DE L'ESPRIT.

(1^{er} article.)

L'avènement de l'Esprit annoncé par Joël et par le Christ est à nos portes.

Les signes avant-coureurs de cet avènement consistent surtout, nous l'avons vu, dans le grand mouvement du Spiritisme actuel, par lequel le monde spirite ordinaire de notre planète a commencé à intervenir visiblement et à préparer les voies au Spiritisme du ciel qui se manifeste déjà dans quelques communications. Nous ne reviendrons pas sur les saisissantes explications que nous avons données: ces points doivent être parfaitement compris.

Nous venons de constater que M. de Maistre annonce la venue des temps prédits; il la tire de plusieurs motifs: 1^o de l'attente générale; 2^o de la communication des langues présageant une langue universelle; 3^o de l'étude particulière de la Bible et des Évangiles.

Enfin et par dessus tout, il argumente des événements politiques et sociaux, *par lesquels nous sommes broyés pour être mêlés*, et des ravages que font dans les intelligences le matérialisme, le panthéisme et le scepticisme. « Vous semble-t-il, s'écrie-t-il, qu'un tel état de choses puisse durer, et que cette vaste apostasie ne soit pas à la fois et la cause et le présage d'une nouvelle manifestation divine et d'un mémorable jugement? »

En faisant donc abstraction des faits spirites, sur lesquels nous nous sommes déjà étendu longuement, développons quelques-unes des preuves ci-dessus rappelées.

La théologie chrétienne de nos jours a été peu favorable à cette attente d'un règne de Dieu terrestre, préparé par l'avènement de l'Esprit, par une *révélation de la révélation*, pour nous servir des expressions de M. de Maistre. Mais cet oubli avait été prévu et entrainé dans les vues et les plans du Seigneur, car « Dieu a livré le monde présent à toutes sortes de discussions, afin que l'homme ne découvre pas les desseins qu'il a formés dès le commencement, et qui s'accompliront à la suite des temps. (Eccl. chap. III, v. 2.) » Le Seigneur dit encore à Daniel : « Tenez mes paroles sous le secret, et mettez le sceau sur ces livres jusqu'au temps prescrit pour leur accomplissement. » Daniel voulut pénétrer plus avant dans le mystère des derniers temps, mais il lui fut répondu : « Allez, Daniel, ces paroles sont scellées et fermées jusqu'aux temps prescrits; plusieurs s'appliqueront à devenir purs, et seront éprouvés comme par le feu, les impies au contraire poursuivront le cours de leurs iniquités, parce qu'ils seront tous sans intelligence; mais ceux qui seront instruits comprendront les vérités de toutes choses. (Idem.) » David nous dit aussi que ces vérités ont été écrites pour une génération future : *Scribantur hæc in generatione alterâ*.

Il n'est donc pas étonnant que cette vérité ait été obscurcie, oubliée et même rejetée par les plus illustres docteurs de l'Église. Il entrainé dans les plans du Seigneur de la cacher pour un temps. C'est pour cela que, dans le Nouveau Testament, Dieu ne nous en parle que sous l'emblème des paraboles.

les, et que dans l'ancien, il a toujours recommandé à ses prophètes de cacher ou de sceller cette vérité : Tenez secret ce témoignage, mettez le sceau sur cette loi, qui ne sera révélée que plus tard, réservez ces vérités pour mes disciples. (Isaïe, chap. viii, v. 16.) Mon secret est à moi, mon secret est pour moi. Dans les derniers temps, dit le Seigneur, vous comprendrez toutes ces choses. (Isaïe, chap. xxx, v. 23.) Dans les derniers temps, vous comprendrez les desseins de Dieu. (Jérém., chap. xxiii, v. 29.) Car il n'est rien de caché qui ne soit révélé un jour, et rien de secret qui ne se sache. (Math., chap. x.)

Les chrétiens qui refuseront par opiniâtreté à reconnaître le second avènement, seront abandonnés à eux-mêmes et à l'aveuglement de leur esprit. Ils seront rejetés dans des planètes inférieures et ne pourront revenir sur la terre qui ne recevra plus alors que des âmes supérieures, parce que les conditions de hiérarchie parmi les mondes seront élevées.

Ces chrétiens endurcis seront en proie à l'erreur et croiront au mensonge (1). Cette erreur consistera à repousser les lumières divines et à les assimiler à la magie : en rejetant le magnifique éclat des révélations du Spiritisme, ils ne pourront plus avancer ; car, dit saint Paul, il est impossible que ceux qui ont déjà été éclairés par le flambeau de la foi, qui ont goûté les douceurs des dons célestes, qui ont participé aux grâces surabondantes du Saint-Esprit, qui se sont nourris de la parole de Dieu et de l'espérance du siècle futur, et qui après cela sont tombés dans l'incrédulité, il est impossible qu'ils reviennent une seconde fois à un véritable et sincère repentir, lors même qu'ils crucifieraient de nouveau pour eux le fils de Dieu et lors même qu'ils l'exposeraient à une seconde ignominie : *Impossibile est enim, eos, qui semel sunt illuminati, gustaverunt etiam donum cælestes, et participes facti sunt spiritus sancti, gustaverunt nihilominus bonum Dei verbum virtutesque sæculi venturi, et prolapsi sunt, rursum renovari ad penitentiam, rursum crucifigentes sibi et ipsi filium Dei et ostentui habentes.* (Epist. Paul. ad Hebr. cap. vi, vers. 4, 5 et 6.)

Ce texte de saint Paul, dont nul interprète n'a pu donner une explication raisonnable, aura son accomplissement aux approches du règne de Jésus-Christ et aux temps actuels. La preuve que cette application est juste, c'est qu'il dit qu'il ne parle point à des néophytes, ayant besoin d'une doctrine douce et légère, mais à des personnes instruites, déjà nourries de la parole et de la science vivante de Dieu.

On peut regarder la Bible (ancien et nouveau Testament) comme l'histoire spéciale de la régénération du monde et des événements qui la précéderont : J'ai annoncé, dit le Seigneur, dès le principe, la suite des temps, et, dans les événements passés, les choses qui ne sont pas encore arrivées (2). Saint Paul semble faire allusion à ce texte, lorsqu'il dit : « Or, toutes ces choses qui leur arrivaient, devant servir de figures, ont été écrites pour notre instruction des autres temps (3). »

D'où nous pouvons conclure :

1° Que la Bible ne sera qu'imparfaitement comprise jusqu'au temps de la régénération ;

2° Qu'elle deviendra plus lucide à mesure que l'époque de la régénération approchera ;

3° Qu'elle sera parfaitement et complètement comprise après la régénération.

A l'appui de ce que nous venons de dire, que l'intelligence de la Bible sera donnée en temps opportun, on peut citer entre autres textes celui de Jérémie :

« Le Seigneur, dit-il, détournera point sa colère et son indignation jusqu'à ce qu'il ait achevé et accompli la pensée de son cœur, et vous la comprendrez à la suite des temps. »

Jésus-Christ est venu sous la forme et avec la nature humaine, comme Rédempteur et Messie. Il est venu en même temps pour confirmer de nouveau par sa doctrine la loi embryonnaire divine, déjà proclamée par Moïse, et afin d'introduire dans la doctrine de Moïse les modifications nécessaires, utiles au salut de tous les hommes, et pour rendre tout le genre humain digne de la régénération.

Cette régénération aura lieu par les enseignements et la diffusion universelle de l'esprit de Dieu, Esprit de vérité, qui expliquera des Evangiles et de la Bible tout ce que l'humanité actuelle est capable de porter, qui doit en un mot donner la révélation de la révélation.

PHILALÉTHES.

(La suite au prochain numéro.)

HOSTIES ENSANGLANTÉES.

Nous allons citer un passage du livre de M. Mathieu (1) en le faisant suivre de courtes réflexions. Voici ce qu'il rapporte :

« A propos de faits plus ou moins miraculeux, comme plus ou moins authentiques, il en est un que je reproduis d'autant plus volontiers qu'on n'a pas craint, de nos jours, d'en raconter d'analogues. En Italie, en Espagne, dans ces pays surtout où la croyance au merveilleux trouve les esprits les plus dociles, où le récit des événements appelés *surnaturels* trouve les oreilles les plus ouvertes, il n'est pas rare d'entendre dire que de saintes images ont donné des signes extérieurs et visibles de sensibilité. Eh bien ! il paraît qu'à l'époque des convulsionnaires de saint Médard de pareils prodiges se produisaient, ou du moins sont mentionnés par les historiens. C'est ce qui résulte du passage suivant de Carré de Montgeron, dans la partie de son troisième volume qui a pour titre : *Effusion de grâces à la vue des secours.* (Notez bien que c'est dans la période que nous avons dite être due au Spiritisme inférieur.)

« C'est d'abord un savant théologien, avec qui il est en correspondance, qui, parmi d'autres réflexions, lui adresse celles que voici :

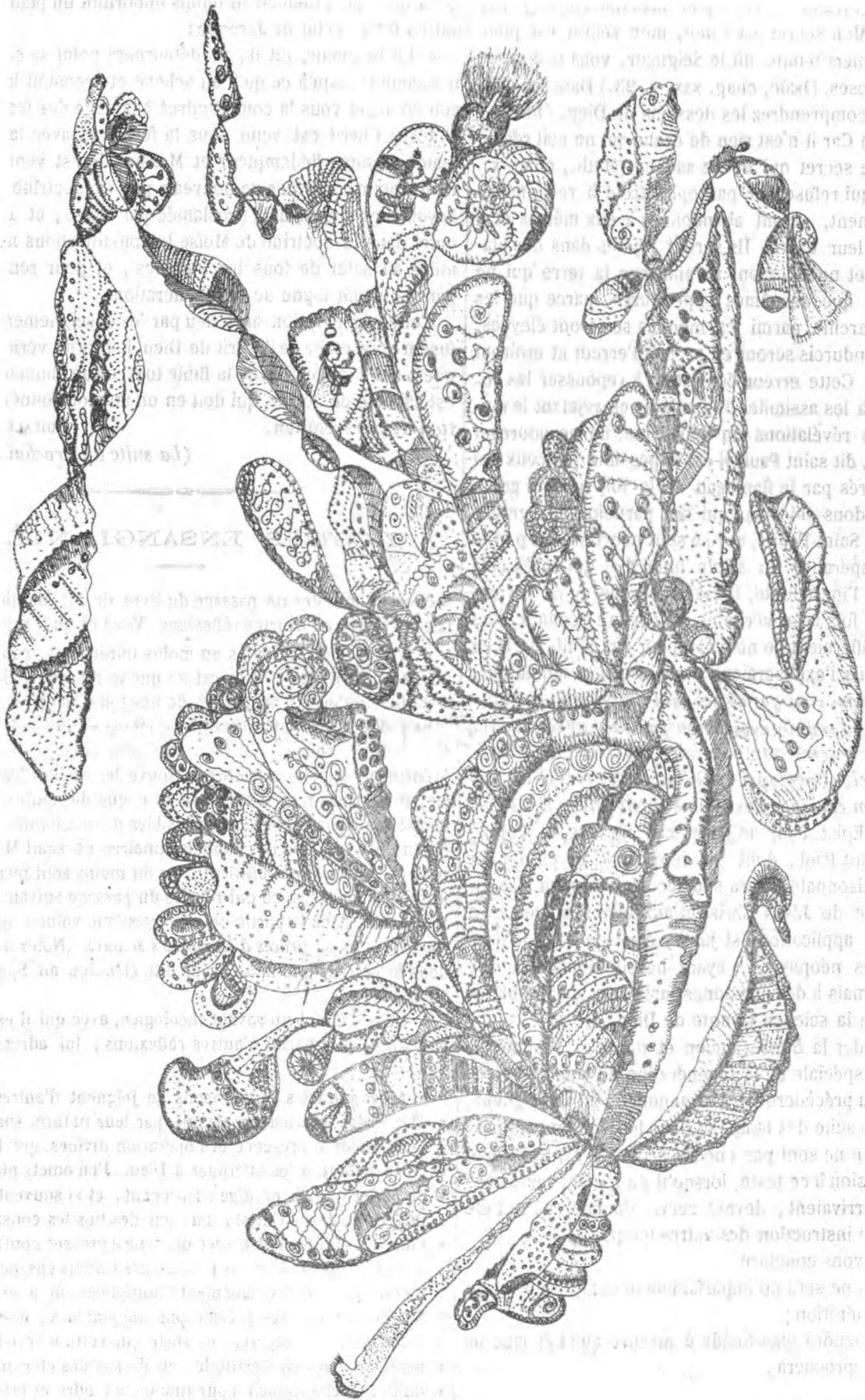
« A ces miracles de guérisons se joignent d'autres merveilles d'un ordre inférieur, mais qui, par leur nature, sont si propres à annoncer la présence et l'opération divines, que la religion se porte d'abord à les attribuer à Dieu. J'en omet plusieurs pour ne parler que du prodige surprenant, et si souvent réitéré, des images de Jésus-Christ, ou bien des hosties consacrées, d'où l'on voit subitement couler du sang à grosses gouttes, ce qu'on appelle, pour abrégé, le prodige des Christs ensanglantés. Cette merveille s'est extrêmement multipliée; on a pris contre la fourberie toutes les précautions imaginables, que la prudence humaine peut suggérer; en sorte que cette merveille est désormais, en genre de certitude, au-dessus des chicanes de l'incrédulité. Quel spectacle pour une piété tendre et éclairée, de voir peindre sous ses yeux, en caractères *surnaturels*, la mémoire de son Sauveur répandant son sang sur la Croix ! etc., etc.

(1) 2^e épître de saint Paul aux Thessaloniens, cap. 2, v. 10.

(2) Isaïe XLVI, 10.

(3) I Cor. 10, 11.

(1) Histoire des convulsionnaires de saint Médard, Didier, éditeur, Paris.



FLEURS SYMBOLIQUES.

Nota. Les fleurs qui voudront bien nous prêter leur dessin, nous en remercierons et ne connaîtront aucun principe de dessin.

Médium M. X... de Lyon, auquel les principes du dessin sont complètement connus.

« A la suite de cette citation, Carré de Montgeron ajoute, avec sa confiance ordinaire : « On a pris au sujet de ce prodige... des précautions qui ne laissent aucun doute; et souvent même il s'est fait en présence de plusieurs témoins avec des circonstances où toute la subtilité du plus habile charlatan n'aurait pu manquer d'échouer. Par exemple, on a vu des crucifix attachés à la muraille, à cinq ou six pieds de hauteur, répandre du sang à la figure des plaies, tandis que la convulsionnaire était prosternée à terre, et qu'aucun des spectateurs n'était assez proche de ce crucifix pour pouvoir y toucher. » J'ai bien peur que ce nouveau prodige ne rencontre pas plus de croyance, parmi les lecteurs, que tous les autres; mais je n'en ai pas moins dû le mentionner, parce qu'il appartient au même ordre des faits, et qu'une fois lancé dans la voie du merveilleux, il est difficile de savoir à quel point on devra s'arrêter. »

C'est ce miracle qu'a renouvelé de nos jours Michel Vintras, le faux prophète par excellence, sur des hosties qui sont ensanglantées, quoique renfermées hermétiquement dans des boîtes; nous n'hésitons pas à ranger ces prodiges dans la classe de ceux que nous attribuons à des Esprits inférieurs ou pervers, parce qu'ils sont sans but, sans portée aucune, qu'ils n'ont pour résultat ni une guérison matérielle, ni une édification morale, ni à plus forte raison une continuation du plan divin, et qu'ils occupent les béats partisans du Vintraïsme de futilités et de niaiseries mesquines. (Caractère auquel se décèle l'influence indubitable du mal.) D'ailleurs Michel Vintras est dans la catégorie certaine des obsédés : 1° il a obtenu des révélations excentriques; 2° ces prétendues révélations ne sont pas confirmées par l'universalité des Esprits qui se manifestent aux médiums dans tous les coins de la terre; 3° il avoue lui-même son obsession dans de curieux passages cités par Eliphaz Lévy (*Histoire de la Magie*). Il faut donc prier pour lui s'il est de bonne foi; s'il est de mauvaise foi, s'en séparer et l'abandonner au malheureux sort qui attend les faux prophètes menteurs dans la vie future. Toujours est-il que ce prodige des hosties ensanglantées, soit chez les convulsionnaires de saint Médard, soit de nos jours, ne peut être rationnellement attribué qu'aux Esprits inférieurs.

ERDNA.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE SPONTANÉES.

VOIX DE L'ÉTERNEL ET PRIÈRE QUI LUI RÉPOND.

(Médium, M. X.; groupe spirite, la famille chrétienne, à Genève.)

Apprenez que Dieu veut amener tout son peuple à la foi, par l'Esprit saint qui sera répandu sur chaque créature; bientôt, sur la terre, se fera un céleste tremblement de l'Esprit répandu comme un rapide torrent; plusieurs auront des désirs pressants de s'éclairer, et le Dieu de clémence réunira ses anges et ses ministres, pour en faire surgir d'autres parmi les nations. Le céleste Rédempteur commencera son courageux travail; il fait sortir de la montagne son cortège de magnifiques témoignages; il tire de l'abîme les précieux enseignements; il renverse tout ce qui lui porte ombre; il va précipiter les mauvais hors de la terre; il va sceller la bouche de cet abîme qui les enfermera. L'Éternel a parlé, l'Éternel ne sera point méprisé dans ses ordres. L'Éternel a parlé au Sinaï, il parle encore aujourd'hui de la même manière; il veut parler encore plus fort, jusqu'à ce que les peuples entendent sa grande voix. Dans plusieurs circonstances, vous serez pénétrés d'amour, de joie, de bonheur, qui ne pourront être décrits que par d'unanimes Alléluia à l'Éternel; vous ne pourrez que courber le front et bénir; vous ne pourrez que mettre un genou en terre et répandre un encens qui se chargera de raconter à l'Éternel vos espérances, vos sublimes sensations. Ce parfum montera porté sur les ailes des saints anges, qui vous protègent toujours, quand vous êtes en bonne

harmonie avec Dieu; ces anges, qui sont autour de vous lorsque vous priez, s'associeront à vos cœurs, et feront voir à Jéhovah la sainte exaltation qui vous comble de félicités: c'est pourquoi, lorsque votre cœur est trop plein d'amour pour prier, les soupirs qui s'exhalent devant la face de l'Éternel, sont recueillis par les anges qui s'harmonisent avec vous pour les porter à Jéhovah et les expliquer plus au long. Je vous dis alors de ne point vous chagriner lorsque vos cœurs ne peuvent point prier, criez à Dieu en soupirant, et vos anges gardiens les comprennent et les révèlent tout entiers à Dieu. Plus vos cœurs chantent sans trouver de paroles, plus ils sont aimés de Dieu, qui n'aime point les vaines redites.

HENRI.

DEUX FRUITS DU BRÉVIAIRE ROMAIN.

Nous sommes heureux de dire en commençant que c'est un bréviaire étranger à la France, qui a osé prescrire aux fidèles les prières suivantes tachées d'infamie et de sang.

A la fête de Dominique, qualifié de saint (*Breviarum romanum IV august.*), on vante d'abord son génie et sa vertu, qui ont principalement resplendi « dans la destruction des hérétiques » (*in convertendis hæreticis*).

Et pour ne pas que l'on se serve d'équivoques en ne faisant allusion qu'à une destruction purement morale, le même bréviaire nous dit ailleurs (*in festo sancti Ferdinandi, XXX maii, edit. Taurin.*), que saint Ferdinand a mérité surtout la canonisation par la persécution des hérétiques. « De ses propres mains, il transportait lui-même au bûcher le bois pour les brûler. » *Propriis ipse manibus ligna comburendis ad rogam advehebat.*

Et le bréviaire commande de prier Dieu pour imiter de si BELLES VERTUS. C'est écrit, c'est textuel; c'est à n'en pas croire ses yeux.

Nous dénonçons à la morale publique et au clergé français lui-même ces lignes exécrables. Pas un ne se trouvera qui ne s'unisse à notre légitime indignation.

Prions, nous Spirités, pour Dominique et pour Ferdinand, car ils sont sans doute encore dans les tourments expiatoires dus à leurs abominables forfaits.

Prions pour les rédacteurs impies de ce bréviaire vraiment maudit, dans les extraits du moins que nous venons d'en citer. Avons-nous donc tort d'attribuer à l'Esprit du mal la plus grande part dans le fanatisme religieux?

ERDNA.

LE TASSE ET SON ESPRIT FOLLET.

On nous écrit de Saint-Petersbourg :

« Vénérable maître, ayant lu dans le premier numéro de la *Revue spirite* de 1864 le fait d'un Esprit frappeur au seizième siècle, je m'en suis rappelé un autre; peut-être le jugerez-vous digne d'obtenir une petite place dans votre journal. Je l'extraits d'une notice sur la vie et le caractère du Tasse, écrite par M. Suard, secrétaire perpétuel de la classe de la langue et de la littérature françaises, et insérée dans la traduction de la *Jérusalem délivrée*, publiée en 1803.

« Après avoir dit que les sentiments religieux du Tasse, exaltés par suite de sa disposition mélancolique et des malheurs qui en furent le résultat, l'amènèrent à se persuader sérieusement qu'il était l'objet des persécutions d'un Esprit follet qui renversait tout chez lui, lui volait son argent, et lui enlevait de dessus sa table et sous ses yeux tout ce qu'on lui servait, il ajoute, avec son historien : « Voici la manière dont le Tasse lui-même rend compte de cette persécution :

« Le frère R... (mande-t-il à un de ses amis) m'a apporté deux

» lettres de vous, mais l'une des deux a disparu depuis que je l'ai lue, et je crois que l'Esprit follet l'a emportée, d'autant plus que c'était celle où vous parliez de lui. C'est un de ces prodiges dont j'ai été souvent témoin dans l'hôpital, ce qui ne permet pas de douter qu'ils soient l'ouvrage de quelque magicien, et j'en ai beaucoup d'autres preuves. Aujourd'hui même, il a enlevé un pain de devant moi, l'autre jour un plat de fruits. »

Il se plaint ensuite des livres et des papiers qu'on lui dérobe, et il ajoute : « Ceux qui ont disparu pendant que je n'y étais pas, peuvent avoir été pris par des hommes qui, je crois, ont les clefs de toutes mes cassettes, en sorte que je n'ai plus rien que je puisse défendre contre les entreprises de mes ennemis ou de celles du diable, si ce n'est ma volonté, qui ne consentira jamais à rien apprendre de lui ou de ses sectateurs, ni à contracter aucune familiarité avec lui ou ses magiciens. »

Dans une autre lettre il dit : « Tout va de mal en pis ; ce diable qui ne me quittait jamais, soit que je dormisse ou que je me promenasse, voyant qu'il ne pouvait obtenir de moi l'accord qu'il désirait, a pris le parti de me voler ouvertement mon argent. »

« D'autres fois, continue l'auteur de la notice, il crut voir la Vierge Marie lui apparaître, et l'abbé Serassat raconte que dans une maladie qu'il eut en prison, le Tasse se recommanda avec tant d'ardeur à la sainte Vierge, qu'elle lui apparut et le guérit. Le Tasse a consacré ce miracle par un sonnet.

» Dans la suite, l'Esprit follet se changea en un démon plus traitable avec qui le Tasse prétendait causer familièrement, et qui lui apprenait des choses merveilleuses. Cependant, peu flatté de cet étrange commerce, le Tasse en attribuait l'origine à l'imprudence qu'il avait eue dans sa jeunesse de composer un dialogue où il se supposait en conversation avec un Esprit ; « ce que je n'aurais pas voulu faire sérieusement, ajoute-t-il, quand même cela m'eût été possible. »

» M. Suard termine ce récit en disant : « On ne peut se défendre d'une triste réflexion en songeant que c'est à trente ans, après avoir écrit un immortel ouvrage, que l'infortuné fut choisi pour donner le plus déplorable exemple de la faiblesse de l'esprit. »

« Mais vous, Monsieur, grâce à la lumière du Spiritisme, vous porterez un tout autre jugement, et vous verrez, j'en suis sûr, dans ces faits, un anneau de plus dans la chaîne des phénomènes spirites qui relient les temps anciens et l'époque actuelle. »

Sans aucun doute, les faits qui se passent aujourd'hui, parfaitement avérés et expliqués, prouvent que le Tasse pouvait se trouver sous l'empire d'une de ces obsessions dont nous sommes journellement témoins, et qui n'ont rien de surnaturel. S'il en avait connu la véritable cause, il n'en aurait pas été plus impressionné qu'on ne l'est maintenant ; mais, à cette époque, l'idée du diable, des sorciers et des magiciens était dans toute sa force, et comme, loin de la combattre, on ne cherchait qu'à l'entretenir, elle pouvait réagir d'une manière fâcheuse sur les cerveaux faibles. Il est donc plus que probable que le Tasse n'était pas plus fou que ne le sont les obsédés de nos jours, auxquels il faut des soins moraux et non des médicaments.

(Extrait de la Revue spirite d'Allan Kardec.)

BIBLIOGRAPHIE.

L'IMITATION DE L'ÉVANGILE SELON LE SPIRITISME.

PAR ALLAN KARDEC (1).

Notre journal s'est attaché à démontrer surtout ces deux grandes vérités sur lesquelles il est revenu à plusieurs reprises :

1° Le Spiritisme est la continuation du plan divin de l'éducation de notre humanité, une des phases de la révélation prédite

(1) Volume in-12, Paris, Didier, quai des Augustins, Ledoyen, Palais-Royal.

à l'envi par tous les prophètes inspirés. De même que le Christ est venu compléter et développer la loi de Moïse, le Spiritisme vient aujourd'hui, d'abord par les Esprits ordinaires, puis par les grands Esprits messagers du père céleste, confirmer, amplifier, faire recevoir et comprendre de tous la doctrine du Christ, préparer la fusion des cultes et la magnifique unité religieuse de l'avenir. C'est la grande mission qu'il ne fait que commencer ; en un mot, le Spiritisme, ou l'avènement de l'Esprit, est, comme l'a deviné Joseph de Maistre, *une révélation de la révélation* ;

2° Cet avènement est général et collectif, il n'est pas individuel, comme pour le Messie, témoin Joël. Ce sont précisément les idées fondamentales et théologiques que proclame l'ouvrage dont nous annonçons l'apparition. On le verra par les articles que nous en tirerons ; le premier sera *les trois Révélations* ; le deuxième, *les faux Messies et les faux Prophètes* ; nous emprunterons au livre ces citations et nous les ferons suivre de quelques réflexions.

Disons toute l'importance et la beauté de cette publication.

Jamais la morale de notre divin Messie n'avait été plus sublimement interprétée avec cette sobriété de pensées qui n'exclut pas l'élégance et la netteté, avec cette sûreté de coup-d'œil qui ne blesse la manière de voir d'aucun culte, tout en se tenant strictement dans les conditions de l'universalisme religieux ; rien n'y est nié, tout est affirmé au contraire, expliqué supérieurement et rangé en ordre. Renan est donc définitivement vaincu, et nous regardons le livre de *l'Imitation de l'Évangile* comme la plus sérieuse et la plus décisive réfutation qui ait été faite de la *Vie de Jésus* : les miracles y sont considérés comme des faits extra-humains (sinon surnaturels). On se rappelle ce que nous avons dit des phénomènes éclatants de l'intervention de Dieu par les Esprits dans notre monde terrestre ; le Christ est vengé des attaques impies de l'incrédulité et replacé sur son véritable piédestal. Nous dirions : Gloire à l'auteur, si toute gloire ne devait pas être rapportée au souverain maître, qui nous inspire par les grands Esprits. C'est aussi l'opinion formelle d'Allan Kardec qui dit, sur l'humilité et contre l'orgueil, les paroles peut-être les plus saisissantes que nous ayons jamais lues.

En tout cas, ce livre est un événement.

Lisez l'Introduction où se rencontre ce magnifique criterium du contrôle universel des Esprits pour toute vérité ou explication nouvelle : les chapitres intitulés : *Il y a plusieurs demeures* ; — *Il faut que vous naissiez de nouveau* ; — *Bienheureux les affligés* ; — *Bienheureux les pauvres d'esprit* ; — *Soyez parfaits* ; — *Demandez et vous obtiendrez* ; — mais du reste, tout est à citer et à lire dans ce beau livre. Les vingt-cinq chapitres et l'introduction qui le composent ont tous leur importance vraiment divine et inspirée. Tous les Spirites doivent se le procurer et en faire leur *vade mecum* ; les gens du monde, incrédules et sceptiques, y puiseront aussi des motifs de croire en Dieu, en ses Esprits, en sa perpétuelle et continue révélation, car ils se diront : Il faut qu'une doctrine, qui produit de si beaux fruits, ait quelque chose de bon. Plusieurs rebelles jusqu'alors seront gagnés par là à la lumière et à la vie. Réjouissons nous donc, frères, de l'apparition de cet ouvrage : notre devoir à tous est de le propager.

PHILALÈTHÈS.

DESSIN SPIRITE

Par M. PAUL LONBARDO, médium, de Constantinople
AUQUEL L'ART DU DESSIN EST COMPLÈTEMENT INCONNU

Se vend au profit de la caisse de secours fondée tout récemment par les principaux chefs de groupe de Lyon. — Prix : sur beau papier, 1 fr., par la poste, 1 fr. 40 c ; sur papier de luxe, 2 fr., par la poste, 2 fr. 40 c. — S'adresser au bureau du journal.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 4^{es} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 2^{me}.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprime ajoutées toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

SIGNES DE L'AVÈNEMENT DE L'ESPRIT.

(2^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

Cette attente générale d'une ère nouvelle et réformatrice, constatée dès 1820 par Joseph de Maistre, est fondée, comme on l'a vu déjà (moyens divins du Spiritisme, 3^e et 4^e article) et comme on le verra par la suite, sur de très-solides raisons. Elle se justifie par l'interprétation de l'ancien et du nouveau Testament, sans laquelle on ne comprend rien aux textes les plus explicites et les plus formels, qui sont lettres closes, mais qui au contraire, avec son secours, brillent du plus vif éclat et de la plus évidente lumière. Nous en avons rapporté quelques-uns aux articles cités et nous les compléterons bientôt. Joseph de Maistre s'élève contre les immobiles et les aveugles qui voudraient interdire à l'esprit humain de semblables recherches. « Pourquoi, dit-il, blâmeriez-vous les hommes qui s'élancent dans cet avenir majestueux et se glorifient de le deviner ? Encore une fois, dit-il ailleurs, ne blâmez pas les gens qui s'en occupent et qui voient dans la révélation même des raisons de prévoir une révélation de la révélation. » Notre philosophe a parfaitement raison puisque, comme il a été dit, David lui-même nous avait prévenus de l'oubli providentiel dans lequel ces prophéties seraient laissées pendant de longs siècles ; il nous avait avertis formellement qu'elles étaient écrites pour la génération future (Ps. 101). Saint Paul, dans son épître 1^{re} aux Corinthiens (Chap. 10, v. 11.), répète la même assurance dans les mêmes termes, en affirmant que beaucoup de choses ne sont écrites que pour être lues et méditées par ceux qui viendront à la suite des temps. Il ne peut donc nous être interdit de chercher à découvrir ce secret de la Providence fait expressément pour nous et nos descendants, caché aux siècles et aux générations passées, et à pénétrer dans la profondeur des richesses qu'il renferme. C'est à nous de percer les enveloppes mystérieuses qui couvrent les oracles sacrés ; de lever, s'il est possible, les sceaux de Daniel et de l'Apocalypse ; de déchirer le voile mystique des paraboles et des proverbes, dont le sens est resté impénétrable aux Docteurs et aux saints Pères mêmes de l'Eglise. Nous pouvons oser l'entreprendre, parce que les oracles de Dieu sont infaillibles, et que nous approchons des temps prescrits pour leur accomplissement ; parce qu'un sceau, une parabole, un mystère ou un secret, consignés dans les

divines écritures, ne sont pas destinés à couvrir d'un voile éternel, à ensevelir dans un profond oubli les vérités qu'ils cachent, mais à les mettre en réserve pour le jour où le Seigneur a résolu de les manifester à ses élus ; car il n'est rien de caché qui ne soit révélé un jour, et rien de secret qui ne se sache. (Math., chap. 10, v. 26.)

Etant donc arrivés à ce temps prescrit dont parle Daniel, qu'il nous soit permis d'approfondir cette vérité qui, selon ce prophète, a été mise en réserve pour les derniers temps, qui, par une permission divine et miraculeuse, est restée enfouie dans l'obscurité pendant une si longue suite de siècles.

Les yeux de leur intelligence, dit saint Irénée, s'accoutumeront ainsi par degré à contempler, sans en être éblouis, les clartés éternelles qui environnent le trône de Dieu dans le séjour de l'éternité, et à voir face à face la vérité même dans toute la splendeur de sa gloire :

Et paulatim assuescant capere Deum... ut fiant capaces gloriae patris. (S. Iren. contr. hæres., liv. v., p. 32.)

Plus de haine, plus d'avarice, plus d'envie ; tous les hommes n'auront qu'un cœur, toute la terre n'aura qu'un Dieu, et l'humanité, jusqu'alors infime et humiliée, grandira chaque jour par les représentants supérieurs qui lui seront associés ; elle élèvera sa tête triomphante et entonnera un cantique d'action de grâces pour l'auteur de tant de biens.

Ne sommes-nous donc pas autorisés à croire à ces promesses, lorsque dans l'oraison dominicale que le Christ nous a enseignée, il nous a appris à demander formellement *que son règne nous arrive et que sa sainte volonté soit accomplie sur la terre comme au ciel*. Nous ferait-il faire une vaine prière, lui qui nous assure que tout ce que nous demanderons à son père, il nous l'accordera (1) ?

Que demandons-nous ici ? Que Dieu règne nécessairement sur les œuvres de ses mains ; que sa volonté s'accomplisse comme elle s'accomplit infailliblement et en tout état de choses. Dieu nous a-t-il enseigné de demander ce qui existe infailliblement et qui a toujours existé ? Ce serait une absurdité. Donc, notre demande suppose quelque chose qui n'existe pas encore. Et quelle est cette chose que nous demandons, et que le Père céleste nous accordera, sinon la régénération et la venue du

(1) Mathieu XVIII, 19. Jean XIV, 13. 14.

Saint-Esprit sur la terre, afin que la sanctification, le règne et la volonté de Dieu soient faits, ici comme au ciel ?

Et David ne prédit-il pas magnifiquement cette rénovation de toutes choses, quand il dit : Vous enverrez votre Esprit et tout « renaitra, et vous renouvellez la face de la terre (Ps. 103. v. 30.). *Emitte Spiritum tuum et creabuntur et renovabis faciem terræ.* Peut-on annoncer mieux le Spiritisme universel et ses conséquences ?

Après la régénération du monde, tous les peuples de la terre ne formeront qu'une seule famille, vivant dans le même esprit de charité et d'affection réciproque. « Il n'y aura, dit Notre-Seigneur, qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur (1). »

Pour l'explication de ce résultat, l'Évangile nous fournit un admirable rapprochement entre les destinées de l'Église catholique avant et après la régénération du monde, d'une part, et de l'autre, une circonstance trop peu remarquée dans la double pêche miraculeuse de saint Pierre avant et après la résurrection de Notre-Seigneur. Le divin Messie, avant sa mort et sa résurrection, dit un jour à Simon-Pierre de jeter ses filets pour pêcher. Il réussit, et prit une si grande quantité de poissons que le filet se rompit (2). Ensuite, après sa résurrection, Jésus ordonna encore la même chose à Simon-Pierre, ajoutant qu'il devait jeter le filet à la droite de la barque. Il le fit ; et la pêche fut si abondante qu'on ne put lever le filet ; il fut tiré à terre, et, remarquez bien, cette fois-ci le filet ne se rompit point, malgré le nombre prodigieux de cent cinquante-trois grands poissons qui s'y trouvèrent (3).

Quel est le lecteur qui ne soupçonne de suite un mystère prophétique de la sainte Église dans cette description des évangélistes si minutieuse, sans utilité apparente, pour marquer que le filet fut rompu dans la pêche avant la résurrection, et qu'il ne fut point rompu dans la pêche après la résurrection de Notre-Seigneur ?

En effet, rien de plus saisissable et de plus évident : le filet de saint Pierre, c'est l'Église ancienne ; le nombre de ses adhérents est grand depuis son institution, mais elle se trouve déchirée par les troubles, les hérésies et les schismes. — Après la régénération du monde, l'Église se renouvellera, et malgré l'universalité des peuples qui se trouveront tous dans le même bercail, on n'aura plus jamais à déplorer ni le moindre schisme, ni la moindre désunion : il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. — Ne seront-ce pas toutes les brebis placées à la droite du juge suprême qui entreront dans l'Église reconstituée et complètement transformée ?

La parole de Jésus-Christ sera vérifiée à la lettre dans cette Église de l'avenir, c'est-à-dire dans toute l'humanité illuminée par les Esprits de Dieu, et en communion perpétuelle avec le ciel.

PHILALÉTIÉS.

(La suite au prochain numéro.)

LES TROIS RÉVÉLATIONS.

Ainsi que nous l'avons annoncé à nos lecteurs, nous faisons quelques citations du bel ouvrage *l'Imitation de l'Évangile* par Allan Kardec.

(1) Jean, x, 16.

(2) Luc, v, 6.

(3) Jean xx, v. 11.

Les fragments qu'on va lire sont entièrement d'accord avec Joseph de Maistre, annonçant une troisième explosion de la bonté de Dieu, d'après les prophètes juifs et le nouveau Testament ; ils sont de plus identiques avec ce que notre journal a soutenu dans maints articles. Nous prenons acte contre nos adversaires de ces remarquables communautés de vues et de principes qui ne se peuvent raisonnablement expliquer que par une inspiration analogue. Ces fragments viennent tout à fait à propos aujourd'hui pour battre en brèche l'enseignement suranné d'une théologie aux abois, présentée par M. l'abbé Barricand, et prétendant contre toutes les saines traditions, que tout a été dit par le Christ dans son Évangile, théorie insoutenable et hérétique, au premier chef, aux yeux même de l'orthodoxie, à plus forte raison à ceux de l'humanité et de l'universalisme religieux.

Allan Kardec vient encore ajouter le poids de son autorité inspirée, à tout ce que Joseph de Maistre et les rédacteurs de *la Vérité* ont dit dans les temps actuels, à tout ce qu'ont soutenu les modernes, Joachim, Guillaume Postel, Campanella, et les vrais théologiens ; dans l'antiquité, à ce qu'ont proclamé les Évangiles annonçant l'avènement futur de l'Esprit, Origène, Clément d'Alexandrie, Saint Augustin et tous ceux qui avaient le sens du Divin. Nous commençons nos citations que nous prenons *passim* et en abrégé.

« Il y a deux parties distinctes dans la loi mosaïque : la loi de Dieu promulguée sur le mont Sinaï, et la loi civile ou disciplinaire établie par Moïse ; l'une est invariable ; l'autre, appropriée aux mœurs et au caractère du peuple, se modifie avec le temps.

» La loi de Dieu est formulée dans les dix commandements nommés *le décalogue*.

» Cette loi est de tous les temps et de tous les pays, et a, par cela même, un caractère divin. Tout autres sont les lois établies par Moïse, cérémoniales et transitoires.

» Jésus n'est point venu détruire la loi, c'est-à-dire la loi de Dieu ; il est venu l'accomplir, à savoir la développer, lui donner son véritable sens et l'approprier au degré d'avancement des hommes ; c'est pourquoi on trouve dans cette loi le principe des devoirs envers Dieu et envers le prochain, qui fait la base de sa doctrine. Quant aux lois de Moïse proprement dites, il les a au contraire profondément modifiées, soit dans le fond, soit dans la forme ; il a constamment combattu l'abus des pratiques extérieures et les fausses interprétations, et il ne pouvait pas leur faire subir une réforme plus radicale qu'en les réduisant à ces mots : « Aimer Dieu par-dessus toutes choses, et son prochain comme soi-même, » et en disant : *C'est là toute la loi et les prophètes.*

» Le rôle de Jésus n'a pas été simplement celui d'un législateur moraliste, sans autre autorité que sa parole ; il est venu accomplir les prophéties qui avaient annoncé sa venue ; il tenait son autorité de la nature exceptionnelle de son Esprit et de sa mission divine : il est venu apprendre aux hommes que la vraie vie n'est pas sur la terre, mais dans le royaume des cieux ; leur enseigner la voie qui y conduit, les moyens de se réconcilier avec Dieu, et les pressentir sur la marche des choses à venir pour l'accomplissement des destinées humaines. Cependant il n'a pas tout dit, et sur beaucoup de points il s'est borné à déposer le germe de vérités qu'il déclare lui-même ne pouvoir être comprises ; il a parlé de tout, mais en termes plus ou moins explicites ; pour saisir le sens caché de certaines paroles, il fallait que de nouvelles idées et de nouvelles connaissances vinsent en donner la clef, et ces idées ne pouvaient venir avant un certain degré de maturité de l'esprit humain.

» Les temps sont arrivés où les enseignements du Christ doivent recevoir leur complément ; où le voile jeté à dessein sur quelques parties de cet enseignement doit être levé ; où la science, cessant d'être exclusivement matérialiste, doit tenir compte de l'élément spirituel, et où la religion cessant de méconnaître les lois organiques et immuables de la matière, ces deux forces, s'appuyant

l'une sur l'autre, s'équilibreront et se prêteront un mutuel appui. Alors la religion ne recevant plus de démenti de la science, acquerra une puissance inébranlable, parce qu'elle sera d'accord avec la raison, et qu'on ne pourra lui opposer l'irrésistible logique des faits.

• La science et la religion n'ont pu s'entendre jusqu'à ce jour, parce que, chacune envisageant les choses à son point de vue exclusif, elles se repoussaient mutuellement. Il fallait quelque chose pour combler le vide qui les séparait, un trait-d'union qui les rapprochât; ce trait-d'union est dans la connaissance des lois qui régissent le monde invisible et ses rapports avec le monde visible, lois tout aussi immuables que celles qui régissent le mouvement des astres et l'existence des êtres. Ces rapports une fois constatés par l'expérience, une lumière nouvelle s'est faite : la foi s'est adressée à la raison, la raison n'a rien trouvé d'illogique dans la foi, et le matérialisme a été vaincu. Mais en cela comme en toutes choses, il y a des gens qui restent en arrière, jusqu'à ce qu'ils soient entraînés par le mouvement général qui les écrase s'ils veulent y résister, au lieu de s'y abandonner. C'est toute une révolution morale qui s'opère en ce moment et travaille les esprits; après s'être élaborée pendant plus de dix-huit siècles, elle touche à son accomplissement, et va marquer une nouvelle ère dans l'humanité. Les conséquences de cette révolution sont faciles à prévoir; elle doit apporter, dans les rapports sociaux, d'inévitables modifications, auxquelles il n'est au pouvoir de personne de s'opposer, parce qu'elles sont dans les desseins de Dieu, et qu'elles ressortent de la loi du progrès qui est une loi de Dieu.

• Le Spiritisme est la science nouvelle qui vient révéler aux hommes, par des preuves irrécusables, l'existence et la nature du monde invisible et ses rapports avec le monde visible; il nous le montre, non plus comme une chose surnaturelle, mais au contraire, comme une des forces vives et incessamment agissantes de la nature, comme la source d'une foule de phénomènes incompris jusqu'alors et rejetés, par cette raison, dans le domaine du fantastique et du merveilleux. C'est à ces rapports que le Christ fait allusion en maintes circonstances, et c'est pourquoi beaucoup de choses qu'il a dites sont restées inintelligibles et ont été faussement interprétées. Le Spiritisme est la clef à l'aide de laquelle tout s'explique avec facilité. (Voir *objections contre le Spiritisme*, 2^e article.)

• La loi de l'ancien Testament est personnifiée dans Moïse; celle du nouveau Testament l'est dans le Christ; le Spiritisme est la troisième révélation de la loi de Dieu, mais il n'est *personnifié dans aucun individu*, parce qu'il est le produit de l'enseignement donné, non par un homme, mais par les Esprits qui sont les voix du ciel, sur tous les points de la terre, et par une multitude innombrable d'intermédiaires; c'est en quelque sorte un être collectif comprenant l'ensemble des êtres du monde invisible, venant chacun apporter aux hommes le tribut de leurs lumières pour leur faire connaître ce monde et le sort qui les y attend.

• De même que Christ a dit : « Je ne viens point détruire la loi, mais l'accomplir; » le Spiritisme dit également : « Je ne viens point détruire la loi chrétienne, mais l'accomplir. » Il n'enseigne rien de contraire à ce qu'enseigne le Christ; mais il développe, complète et explique, en termes clairs pour tout le monde, ce qui n'avait été dit que sous la forme allégorique; il vient accomplir aux temps prédits ce que Christ a annoncé, et préparer l'accomplissement des choses futures. Il est donc *l'œuvre du Christ* qui préside lui-même, ainsi qu'il l'a pareillement annoncé à la régénération qui s'opère et prépare le règne de Dieu sur la terre. •

On ne saurait mieux expliquer qu'Allan Kardec le fait et la collectivité prédite par Joël de l'avènement de l'Esprit, et cette circonstance aussi prédite que l'esprit de vérité fera seulement ressouvenir des enseignements de Jésus, *ne parlera pas de lui-même mais dira ce qu'il aura entendu*, et qu'en définitive, lui et tous les Esprits, ses messagers, ne seront que les mandataires et les porteurs du Christ.

(Extrait d'Allan KARDEC.) — X.

A B C

OU LA LOGIQUE DANS LE SPIRITISME.

A (Philosophe matérialiste.) — B (Religieux.) — C (Spirite.)

(14^e article. — Voir le numéro du 24 avril.)

XIV.

C. — L'objection tirée du défaut de souvenir de toute existence antérieure, n'a aucune valeur; car ici, sans rappeler la fable du Léthé, sans sonder les moyens que Dieu emploie pour nous ôter ce souvenir, n'est-il pas évident qu'après une sorte d'endormissement momentané, un réveil dans une existence extrêmement différente doit nous apparaître comme une existence absolument première? Comment le papillon se douterait-il qu'il a été chenille? Comment le formica-léo pourrait-il reconnaître sa première forme hideuse et immobile, au fond d'un trou de poussière, dans ce corps d'azur, effilé, svelte et léger, parcourant d'une aile rapide les bords de nos limpides ruisseaux, se reposant délicieusement sur le calice de nos fleurs flexibles et parfumées, s'abritant sous les roseaux contre l'ardeur du soleil et la fougue du vent? Le mystère couvre de ses voiles nos existences passées, comme nos vies à venir, pour favoriser le progrès présent.

D'ailleurs, il n'est nullement certain que cet oubli soit absolu: les opinions de Pythagore, de Platon et des docteurs de l'Inde font foi du contraire. Et nous-mêmes, quand nous ouvrons notre jeune intelligence aux vérités morales, physiques ou mathématiques, ne semblons-nous pas plutôt les reconnaître que les voir pour la première fois?

Comparez l'esprit obtus de cet enfant qu'une Providence bienfaisante a placé peut-être de prime abord au sein des richesses, comme pour l'habituer à la vie; comparez son intelligence bornée avec celle de cet autre enfant chétif et souffreteux, né dans une humble chaumière.

Celui-là est gauche, massif de corps et d'esprit, nonchalant, paresseux; celui-ci est adroit, vif, spirituel, travailleur; en grandissant, l'un développe sa bêtise, l'autre son génie; l'un se sent comme étranger à tout dans le monde et s'ignore presque lui-même; l'autre connaît sa valeur et celle de l'humanité qu'il aime. Savez-vous pourquoi cette énorme différence entre ces deux fils du même âge ou encore du même père? Ils diffèrent par le nombre d'existences dans lesquelles ils ont préexisté: l'un est venu de la forêt, l'autre du ciel.

Et cet autre, pourquoi traîne-t-il une vie misérable dans les afflictions et les douleurs? Pourquoi la jouissance de la lumière lui a-t-elle été retirée? Pourquoi est-il privé de l'usage de ses membres ou du bienfait de la parole? Pourquoi, languissant au coin d'une rue, étale-t-il à la pitié publique des plaies hideuses, ou, sur un grabat, des souffrances qui font frémir? — Ah! vous ne savez pas qu'autrefois heureux et fort, il tourna son bonheur en insolence, et sa force en oppression: que peut-être, comme Cain, il trempa dans le sang de son semblable ses mains fratricides, que son cœur jadis inaccessible à cette pitié qu'il implore aujourd'hui, s'est réjoui des larmes de ses victimes. — Ne le maudissez pas; car il est votre frère, et il expie: tendez-lui une main scourable; ranimez son courage et sa foi. — Un jour il vous retrouvera dans les espaces célestes, — car là il y a souvenir, — et il proclamera que votre nom est béni!

B. — Pourquoi l'âme, à l'état d'Esprit, conserverait-elle le souvenir de ses existences antérieures, tandis qu'incarnée, ce souvenir est anéanti; c'est ce que je ne puis comprendre. Le passage de l'un à l'autre état devrait, il me semble, produire le même phénomène d'oubli, puisque vous le basez sur le changement complet de manière d'être. Si le corps épais et charnel que l'âme revêt dans sa réincarnation, si les phénomènes matériels tout nouveaux, dont elle est impressionnée, lui causent la sensation d'une existence absolument nouvelle, pourquoi réciproquement la nature libre de son périsprit qui s'élançe en planant à travers les espaces, sans même être empêché par les plus épaisses murailles, sans être astreint aux nécessités vulgaires de la parole et de la nutrition, ne produit-elle pas le même effet? Pourquoi, renaissant à cette vaporisation spirituelle, l'âme conserve-t-elle la mémoire de ce qu'elle a déjà été? Les deux situations, sous ce rapport, ne sont-elles pas identiques? et le même oubli ne doit-il pas en résulter?

C. — Précisément parce que l'âme jouit alors de perceptions plus rapides et plus étendues, précisément parcequ'elle peut assister comme spectatrice à toutes les scènes qui se présentent sur la terre, suivre nos démarches et même lire dans nos pensées; elle reprend l'intuition de sa précédente existence. Si nos yeux mortels pouvaient voir ce qui se passe dans le monde des Esprits, si nos sens obtus pouvaient en être informés, un souvenir du rôle que nous y avons nous-même joué se réveillerait sans doute en notre âme, et nous aurions conscience de notre antériorité. Mais l'âme unie au corps charnel y est comme dans un cachot, qui ne permet à aucun rayon lumineux d'y pénétrer; elle souffre, elle a brûlé ses ailes et s'épuise en vains efforts pour se dégager. Néanmoins, elle entrevoit au fond d'elle-même, je ne sais quel phare lointain, elle entend le murmure de je ne sais quelle mer houleuse dont la seule possibilité la fait tressaillir, comme le matelot qui a mis le pied sur la plage solide, rêve en marchant de vagues et de tangage.

Délivrée enfin de sa chaîne et de son épreuve cruelle, l'âme ne fait que revenir à elle-même, quitter le sol de l'exil pour rentrer dans ses foyers; elle y retrouve avec délices les souvenirs de son passé: tout l'y ramène, et les habitudes qu'elle y a eues, et les personnes qu'elle y a connues, et les jalons d'avenir qu'elle y a laissés. La réciprocité est impossible entre la nuit obscure de l'esclavage et la lumière éclatante de la liberté. Notre ère présente n'est qu'un pénible rêve auquel le réveil de la mort vient nous arracher.

A. — Est-ce que les afflictions morales et physiques sont, selon leur gravité, des symptômes certains et infaillibles de vices et de forfaits antérieurs que nous aurions à expier, en sorte que tout infortuné du moment serait un criminel d'autrefois?

C. — Loin de soutenir une pareille énormité, les révélations spirites nous apprennent, au contraire, que beaucoup d'infortunés sont subies dans l'épreuve, en vue de dévouements spontanés, nécessaires aux progrès à venir: ce n'est point parmi les riches et les grands du monde que se trouvent le plus d'âmes déjà parvenues à un haut degré de sainteté; c'est dans la classe inférieure des travailleurs et dans celle des honnis, des persécutés, des martyrs. Les plus horribles difformités physiques peuvent cacher une âme d'or, comme les corps les mieux conformés un cœur de boue. Si le premier sentiment qui nous saisit à la vue du malheur est la pitié, le second et le plus im-

périeux doit être le respect. Oui, respect au juste humilié pour l'exemple et le salut de tous, et respect au coupable en voie de s'amender.

On se demande quelquefois d'où ont pu venir ces naïves et honnêtes natures toutes de sympathie et d'abnégation qui se laisseront, sans se plaindre, écraser sous le pied, pourvu que jusqu'à la fin elles vous restent dévouées: tu leur souris avec dédain, malheureux! — Qu'en sais-tu? C'est peut-être une créature que tu as antérieurement bien aimée et qui a voulu à son tour se sacrifier pour toi! Jette-lui le sarcasme! repousse-la de ton mépris! Un jour, à ton tour, tu voudras tout réparer, tu regretteras amèrement tes procédés barbares, à ton tour tu voudras te dévouer. C'est ainsi que par un flux et reflux de bons offices nous progressons vers l'universelle fraternité.

Une voix vous émeut, une figure inconnue ne vous semble pas étrangère, une attraction mystérieuse et inexplicable vous rapproche d'une personne que vous croyez rencontrer pour la première fois, et qui désormais va jouer un rôle important dans votre vie. Ne serait-ce pas un rendez-vous donné dans un monde supérieur, comme pour un billet à échéance? Qui peut dire oui? Mais aussi qui peut le nier?

B. — Sans doute, et l'on peut bien faire là-dessus toutes les suppositions possibles, sans rien prouver de part ni d'autre. Revenons donc à la question: le progrès individuel et le progrès humanitaire ne seraient-ils pas accélérés si nous naissions avec le souvenir positif de nos existences antérieures? Nous profiterions alors, il me semble, de toutes nos épreuves passées que nous sommes autrement forcés de recommencer sans cesse, et trop souvent, hélas! inutilement.

C. — Toute hypothèse de résurrection à part, la mort de l'individu est déjà une condition du progrès général. Cette extinction incessante des générations que remplacent d'autres générations, est éminemment propre à modifier le milieu social dans lequel l'enfant naît, dont il s'imbibe, pour ainsi dire, dès le berceau. Le vieillard a des idées arrêtées, des opinions, des préjugés enracinés: l'expérience l'a rendu trop sage et trop prudent; il n'est point l'homme de l'avenir; il voit en tout plutôt les inconvénients que les avantages, les chances d'insuccès que celles de réussite. Plus d'activité, d'inspiration, d'enthousiasme.

Il en serait de même, à un degré pire encore, de l'enfant, s'il apportait en venant au monde la réminiscence de ses existences passées: à proprement parler, il n'y aurait point pour lui d'âge d'enfance; il naîtrait vieillard arriéré et entêté, inaccessible au progrès d'aujourd'hui, par ses rancunes et ses erreurs d'autrefois.

Oui, quand même la mort serait le terme fatal de toute existence pour l'individu, elle n'en serait pas moins une condition entièrement favorable à la perfectibilité de l'espèce. A plus forte raison si elle n'est que le passage à une jeunesse nouvelle, après une halte réparatrice et bienfaisante dans la vie extramondaine. Là, tout nous apparaît sous un jour inattendu; notre raison s'y raffermi en nous montrant les vrais rapports des choses; nous nous y recueillons, pour ainsi dire, dans tout notre passé, afin de mieux diriger notre avenir. Les secours de nos amis, les conseils de notre bon ange, fidèle missionnaire, qui s'est attaché à notre destinée et qui gémit ou triomphe avec nous, les élans de nos propres désirs, d'atteindre à un nouveau degré de perfection; les exemples de ceux qui ont souffert pour

la justice et qui sont restés victorieux ; les dévouements de ceux qui consentent à venir nous accompagner ; tout nous décide à demander à Dieu la grâce d'une épreuve nouvelle, proportionnée à notre zèle, à nos forces.

Et même les Esprits que leur sublime essor élève désormais au-dessus des faiblesses humaines, et qui, dans leur infini bonheur, ne songeraient plus à nous, si ce bonheur n'était celui de l'humanité, consentent quelquefois à se revêtir de nos misères dans l'intérêt de notre progrès : Dieu leur confie des missions de lumière et de salut. Socrate qui proclame l'immortalité de l'âme en buvant la ciguë, Jésus qui ressuscita pour en prouver l'essence divine, viendront peut-être s'incarner de nouveau, dans le laps des siècles, pour compléter par eux-mêmes leur doctrine et leurs œuvres. Savonarole, renaissant, comme le phénix, des cendres de son bûcher, viendra applaudir à la liberté de sa chère Italie ; tandis que Dominique et Néron, accroupis dans les profondeurs de quelque cachot immonde, lanceront au ciel qui les châtie d'impuissants anathèmes.

HILAIRE.

(Sera continué prochainement.)

CHRONIQUE.

La *France littéraire*, qui avait laissé le Spiritisme en paix depuis quelque temps, se réveille dans le numéro du 7 mai, et sous le titre d'*Incidents spirites*, elle reprend la guerre contre lui en nous promettant d'autres articles subséquents. Seulement, ce n'est plus le directeur de la Revue, c'est son fils qui pourfend notre doctrine ; il est probable que le père se réserve pour la bonne bouche. Il est impossible, en effet, de commettre de plus grandes maladrotes et des imprudences plus flagrantes. C'est toujours la vieille rengaine du démon à qui sont attribués tous les faits spirites. Mais voyez et jugez, lecteurs, de l'inexpérience de la plume de M. Peladan fils. Il avoue tout d'abord que le Spiritisme fait d'effrayants progrès sur lesquels il revient par deux fois ; il dit que ce *monstre* grossit d'une manière prodigieuse et inquiétante, qu'il exerce ses ravages, *horresco referens*, dans les classes éclairées et dans les rangs du *barreau*, grâce à nous ne savons quelles instructions.

Voilà donc que le rédacteur de la *France littéraire* donne, sans plus de façon, un coup de pied à M. le professeur de théologie Barricand, qui, lui, prétendait que les Spirites étaient morts ou à peu près. Première imprudence. Signalons-en une autre :

Dans l'histoire fort édifiante de la Spirite et de son confesseur défunt qui lui apparaît (elle est Médium voyant), il ne signale que des interventions très-bienveillantes, très-louables de cet Esprit. Voyez plutôt : Cette dame spirite va visiter une pauvre famille et y trouve un enfant dont la tête est couverte d'une teigne de la plus mauvaise nature et d'humeurs rachitiques, à qui les médecins n'ont promis la guérison qu'à condition de faire usage d'un héroïque remède. Cette dame prie, demande des ciseaux, implore l'assistance de ses guides spirituels, et ô prodige ! avant même que les ciseaux soient approchés de la tête du pauvre enfant, toutes les peaux et les chairs ulcéreuses se détachent comme par enchantement. Son crâne est dépouillé de toutes ses superfétations. La Spirite remet le bonnet à l'enfant et revient le voir au bout de six jours. L'enfant était parfaitement guéri. Elle ne veut rien accepter et se retire, emportant la reconnaissance des parents. Voilà le premier fait, qui, comme on le voit, annonce l'intervention de bons diables. Passons au second :

Un commerçant est au désespoir d'avoir été trompé par son

associé ; il n'en a pas les preuves, mais la dame spirite les devine ; elle va trouver le voleur, lui détermine si bien, à l'aide de son Esprit protecteur, les objets sur lesquels il a trompé, que celui-ci éperdu, repentant, se décide à tout restituer et envoie une indemnité suffisante à la victime de ses rapines. Et voilà encore ce que vous nous donnez comme argument d'une intervention *satanique*. Il faut convenir alors que *Satan*, comme vous le nommez, s'est tout à fait converti, et qu'au lieu du mal, il ne fait que du bien. Continuez donc, Messieurs, vous rendez service à notre sainte cause, à votre insu, par vos aveux et vos révélations. Un peu plus, et nous engagerons nos partisans à s'abonner à votre Recueil. — X.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE SPONTANÉES.

CROYEZ.

(Médium, M. X.; groupe spirite, la famille chrétienne, à Genève.)

La réconciliation de Christ par la croix a été un sujet de chute pour les uns et de relèvement pour les autres. Redoublons ensemble de saints efforts pour voir l'esprit de l'Esprit, ou la quintessence de la Divinité. Apprenons. Oui, je dis, apprenons, car c'est maintenant que la porte vient de s'ouvrir ; apprenons à connaître l'étendue des statuts de grâce et de pardon. Tous, nous avons parcouru l'allée qui conduit à ce caveau ; tous, nous avons cru connaître beaucoup ; mais Dieu a encore beaucoup d'autres caveaux, lesquels sont attenants à ce premier qu'il faut parcourir pour aller de vertu en vertu, de but en but, de voie en voie. Je vous dis encore, lisons attentivement toutes les dictées, et voyons si elles ne sont pas un labyrinthe de sentiers tous bien distincts ; voyons s'il sort une effluve aussi abondante de la bouche de la nature humaine ; voyons si Dieu n'est point partout, même où l'on croit être à l'abri de son regard ?...

L'Eternel se manifeste, l'Eternel parle, il faut écouter ; l'Eternel rassemble son peuple, il faut qu'il vienne combattre, vaincre ou mourir. L'Eternel prépare son entrée dans les hameaux, les cités, les villes, les campagnes, les montagnes, les déserts. L'Eternel a dit : Voici l'époux près de la terre ; peuple, arrête ton faux calcul ; arrête ton usufruit, car il est temps de donner à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Peuple, tu prêtes ta conscience et tu la retires coupable, car tu sais que chacun voit dans son point de vue. Peuple, descends de ton échafaudage de sophismes étranges et subtils. Peuple, verse la coupe de fiel que tu bois avec délices et jalousie ; viens, tu puiseras à la coupe de grâce et de pardon que te présente le Christ. Peuple, soulève le coin du voile, jette un cri d'admiration, et viens auprès de la croix ; viens, suis la route facile ; espère, jouis, reçois, mais crois.

Je renferme toutes mes vives impressions dans mon cœur ; elles seront augmentées et devenues sublimes par la sublimité de l'Esprit qui les suggère. Soyez tous contents ; faites monter vos prières devant le trône de l'Eternel, notre père ; il les écouterait et les changera en promesses lumineuses.

HENRI.

CORRESPONDANCE.

Riom, le 30 avril 1864.

MON CHER MONSIEUR EDoux,

J'ai eu ces jours-ci la visite d'un de mes amis, habitant Paris, où il fait partie d'un groupe. Il m'a montré plusieurs communications, parmi lesquelles je lui ai demandé, pour vous envoyer, celle dont vous trouverez ci-après copie. Elle a été obtenue en

deux fois ; j'ai indiqué, par un trait, où l'Esprit s'est arrêté la première.

Les conseils qu'elle renferme m'ont paru de nature à intéresser vos lecteurs et à servir la cause de Dieu et du Spiritisme.

Ne cessez jamais de croire, etc.

V. B.

Mes chers amis, comme un général qui, avant la bataille, adresse une harangue à ses soldats, je viens vous en faire une. Elle est à la fois belliqueuse et pacifique : belliqueuse, parce qu'elle vous engagera à la lutte ; pacifique, parce qu'elle vous recommandera la paix.

La mission que vous avez à remplir est grande et difficile, les obstacles que vous rencontrerez exigeront de vous le zèle et la persévérance pour être vaincus ; armez-vous de l'un et de l'autre.

C'est une lutte corps à corps qu'il vous faut entreprendre ; si, comme moi, vous connaissiez le nombre de vos adversaires, vous seriez effrayés en pensant à l'énormité de la tâche qui vous incombe ; mais vous trembleriez en voyant jusqu'où vont, sur votre pauvre globe, les aberrations de l'esprit humain, et redoutant, pour cette triste humanité, les disgrâces du ciel, vous redoubleriez de courage pour les conjurer.

Dieu, ce père, chers amis, dont vous ne prononcez le saint nom qu'avec respect et amour, ce père qui mille fois dans un jour, par sa sollicitude, nous révèle sa présence ; Dieu est méconnu du plus grand nombre de ses créatures !... Je vois votre étonnement, âmes candides qui n'avez jamais eu la pénombre d'un doute ; vous qui, par intuition, dès le berceau même, tourniez vos regards et élevez vos petits bras vers le ciel comme pour remercier le Créateur, je vous entends dire : Est-ce possible?...

Hélas ! ce ne l'est que trop.

Au dix-neuvième siècle, siècle d'universel progrès intellectuel et moral, il existe des hommes dont les faux principes, les études tronquées, les égarements d'une prétentieuse imagination, ont erroné le jugement au point de leur faire rejeter la vérité pour accepter des utopies que condamne le gros bon-sens ; des hommes qui, restant sourds à la voix de la raison et de la foi, n'entendent que celle de l'erreur, erreur fatale qui les prive ici-bas des fruits de la prière, ce doux épanchement de l'âme dans le sein de la divinité, seule véritable source de grâces, de consolation, d'espérance et de paix, et, dans une autre vie, du bénéfice des bonnes œuvres qu'ils peuvent accomplir en celle-ci, parce qu'ils n'obéissent qu'à un sentiment naturel dont ils ignorent la cause, au lieu d'agir au nom de celui qui a dit : *Un verre d'eau donné en mon nom ne restera pas sans récompense.*

Ces enfants déshérités par un père qu'ils renient et qui pourrait leur donner de terribles preuves de sa puissance, ne sont cependant pas maudits de lui ; dans sa bonté suprême, il regrette leur funeste aveuglement, déplore le retard qu'ils mettent à venir à lui et les attend plein de miséricorde.

A vous régénérateurs de la foi, à vous de dessiller les yeux de vos malheureux frères, de leur tendre une main pour les tirer des ténèbres, et de l'autre leur montrer cet horizon sans fin qu'on nomme l'éternité ; ce Soleil plus resplendissant que tous les soleils qui peuplent l'univers : Dieu, dont les rayons de grâce allument dans l'âme de la créature qui le connaît et l'adore un foyer d'amour.

(La suite au prochain numéro.)

DE LA TOLÉRANCE RELIGIEUSE.

Nous avons cité dans notre article sur le *Bréviaire romain* (voir notre dernier numéro), des faits monstrueux d'intolérance, puis qu'on est obligé (le clergé romain) de prier et de demander à Dieu qu'il vous fasse imiter les vertus de prétendus saints, lesquelles

vertus consistaient à pousser si loin la haine des hérétiques, que les personnages dont la vie est vantée *apportaient eux-mêmes le bois au bûcher qui devait les consumer.*

Nous avons dénoncé ces textes incroyables à l'indignation publique, comme étant l'œuvre des Esprits du mal, envahissant aussi le christianisme, cette religion divine, un des moments solennels de la révélation qui, commencée par le judaïsme, s'est continuée par l'Évangile, et se développera jusqu'à la consommation harmonique et finale par un Spiritisme de plus en plus céleste. On connaît les textes de l'Évangile : « Celui qui frappera par l'épée périra par l'épée, » et les autres. Mais ce que l'on connaît moins, ce sont les développements dus aux théologiens du christianisme.

Les plus célèbres moralistes chrétiens ont prohibé les persécutions, professé la tolérance et prêché la charité fraternelle.

Saint Athanase, livre I^{er}, dit : « C'est une exécration de vouloir tirer par la force, par les coups, par les emprisonnements, ceux qu'on n'a pu convaincre par la raison. »

« Rien n'est plus contraire à la religion, dit saint Justin martyr, livre V, que la contrainte. »

« Persécuterons-nous, dit saint Augustin, ceux que Dieu tolère ? »

Lactance, livre III, dit à ce sujet : « La religion forcée n'est plus religion ; il faut persuader et non contraindre ; la religion ne se commande point. »

Saint Bernard dit : « Conseillez et ne forcez pas. »

Ainsi, puisque la morale chrétienne enseigne partout l'amour du prochain et la fraternité, l'ignorance et un préjugé d'habitude ont pu seuls donner lieu aux vexations et aux persécutions dont les prétendus hérétiques ont été victimes. Cela est si vrai que ces vertus sublimes d'humanité et de justice ont été fréquemment mises en pratique par les chrétiens vraiment instruits, et surtout par quelques dignes ministres de cette morale pure qui calme les passions et insinue les vertus, et qui ont protesté à plusieurs reprises contre de détestables maximes mises trop souvent en pratique.

Nous prouverons plus tard que le Spiritisme est sur tous les points en accord, soit avec le judaïsme (1^{re} révélation), soit avec le christianisme (2^e révélation), et il l'est sur le sujet de la tolérance comme sur tous les autres.

ERDUA.

BIBLIOGRAPHIE.

La Guerre au Diable et à l'Enfer, par Jean de la Veuze, brochure in-8. — Prix : 4 fr. — Paris, chez Ledoyen, libraire au Palais-Royal.

Philosophie du bon sens, Lettres aux Ignorants, brochure en vers, par V. TOURNIER. — Prix : 4 fr. — Paris, chez Dentu, libraire au Palais-Royal.

DESSIN SPIRITE

Par M. PAUL LOMBARDO, médium, de Constantinople

AUQUEL L'ART DU DESSIN EST COMPLÈTEMENT INCONNU

Se vend au profit de la caisse de secours fondée tout récemment par les principaux chefs de groupe de Lyon. — Prix : sur beau papier, 1 fr., par la poste, 1 fr. 10 c ; sur papier de chine, 2 fr., par la poste, 2 fr. 10 c. — S'adresser au bureau du journal.

NOTA. — Il a été impossible à notre lithographe de nous délivrer encore les exemplaires ; c'est ce qui explique le retard que nous avons mis à satisfaire les demandes. Dès mercredi nous serons en mesure.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandat sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 39, au 3^{me}.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprime ajoutée toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

SIGNES DE L'AVÈNEMENT DE L'ESPRIT.

(3^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

Abordons maintenant un autre ordre de considérations également théologiques.

Jésus-Christ, en parlant des maux extrêmes qui doivent être les précurseurs de son second avènement, ajoute : que la tribulation qui aura lieu à cette époque sera si grande, que depuis le commencement du monde il n'y en a pas eu de pareille et qu'il n'y en aura jamais : *Erit enim tūm tribulatio magna, qualis non fuit ab initio mundi usque modò, neque fiet.* (Math. cap. XXIV, v. 21.) En examinant attentivement ce texte, nous apercevons facilement du sens qu'il renferme. Jésus-Christ parle de la tribulation qui aura lieu avant l'avènement de l'Esprit : *qualis non fuit ab initio mundi*, et il promet ensuite qu'une pareille tribulation n'aura plus lieu, *neque fiet*. Or, ces dernières paroles supposent nécessairement qu'après l'avènement glorieux de Jésus-Christ, il y aura encore un temps. Ainsi son second avènement par l'Esprit ne doit pas être renvoyé à la fin des siècles, comme on l'y renvoie communément aujourd'hui, ni même être regardé comme la fin réelle du monde, mais seulement comme la consommation du monde actuel et le commencement d'un autre monde, où la justice habitera.

Le prophète Habacuc nous apprend que loin de renvoyer à la fin des siècles l'avènement du fils de Dieu, il faut le placer au milieu des temps : *in medio annorum notum facies.* (Hab. cap. III, v. 2.) Dans le magnifique cantique où le même prophète s'applique à décrire la venue du Christ pour accomplir les promesses faites aux tribus d'Israël, il répète jusqu'à deux fois que c'est au milieu des temps, au milieu des années, que Dieu accomplira le grand ouvrage de sa miséricorde en faveur des élus : *Cum iratus fueris, misericordiae recordaberis.*

Voyons à présent les détails que nous pourrions trouver dans les saintes Ecritures interprétées par les lumières nouvelles du Spiritisme sur les sinistres présages, les grandes tribulations et les affligeants pronostics dans toute la nature, qui arriveront et se succéderont de plus en plus rapidement, pour annoncer l'approche de ces grands événements ; car, c'est par beaucoup de peines et d'afflictions, disaient saint Paul et saint Barnabé,

que nous entrerons dans le royaume de Dieu (1) ; et ceci était dit par eux au double point de vue terrestre et céleste.

Les parolés de ces deux apôtres s'accordent avec la prédiction de Jésus-Christ. Le divin Messie, interrogé par ses disciples sur les pronostics de son second avènement et de l'approche de la régénération du monde, *quod signum adventus tui* (2) ? leur répondit : « Vous entendrez parler de guerre, de séditions et de préparatifs de guerre ; mais ne vous troublez point, car cela doit arriver avant mon avènement. » Alors *les peuples et les royaumes se révolteront entre eux ; il y aura des pestes, des famines et de grands tremblements de terre en diverses contrées* ; et toutes ces choses seront le commencement des afflictions (3) ; car l'affliction de ce temps-là sera si grande, qu'il n'y en a point eu de pareille depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura jamais.

Nous avons dit déjà que par ces expressions : *Neque fiet*, Jésus indiquait évidemment un avènement intermédiaire, qu'il ne pouvait s'agir de la consommation finale des destinées de l'humanité terrestre (4).

Isaïe a écrit ce qui suit : « Je leur donnerai, dit-il, des jeunes gens pour chefs, et des enfants domineront sur eux. *Tous les peuples seront dans un désordre tumultueux entre eux, l'homme se déclarera contre l'homme, les citoyens opprimeront leurs concitoyens, les jeunes gens se soulèveront contre les vieillards, et la populace contre les riches* (5). »

Outre les pronostics politiques et les prodiges dans la nature, la régénération aura encore d'autres signes non moins certains pour avant-coureurs de son approche ; il y aura des événements dans l'ordre moral, parmi lesquels on peut compter les suivants :

La conversion des Israélites au christianisme est de tous les pronostics celui qui, de tout temps, a été regardé comme le plus important, selon qu'il est écrit, dit saint Paul : C'est lorsque j'aurai effacé leurs péchés, que j'accomplirai l'alliance faite avec eux (6).

(1) Act. xiv, 21.

(2) Math. xxiv, 3.

(3) Math. xxiv, 6, 8. Luc, xxi, 3, 11.

(4) Math. xxiv, 21.

(5) Isa., III, 4, 5.

(6) Rom., xi, 27.

Une intelligence et une interprétation divine, de plus en plus lucides, des saintes Ecritures, ouvriront les yeux et les oreilles à ceux qui voudront voir et comprendre.

Les endurcis donneront de leur côté les interprétations les plus subtiles et les plus perfides sur les prophéties divines du règne de Dieu, et ils séduiront beaucoup de chrétiens qui persisteront dans leur aveuglement, par la crainte du progrès; ils ne voudront point croire à la vérité de la régénération prochaine du monde. Déjà de son temps, saint Pierre se plaignit de la diabolique interprétation de ces hommes égarés et insensés. « Il y a, dit-il, quelques passages de l'Écriture difficiles à entendre (relativement aux temps futurs), que des hommes ignorants et légers détournent, aussi bien que les autres textes sacrés, à de mauvais sens, pour leur propre ruine (1) ».

On pourrait encore trouver des pronostics qui semblent mériter quelque attention parmi ces surprenantes inventions matérielles de notre siècle, telles que les bateaux à vapeur, les chemins de fer, la correspondance électrique. On peut y voir la main de la divine Providence qui veut s'en servir, avant la régénération du monde, pour accomplir, même littéralement, les prophéties à l'égard des Israélites que Dieu a promis de rappeler des quatre parties de la terre, et de ramener avec célérité et facilité dans leur pays, et dans l'heureuse position qui leur a été promise. Car, entre autres textes, le Seigneur dit, par Isaïe aux Israélites: Alors *je changerai toutes mes montagnes en un chemin aplani; mes vallées seront comblées, et mes sentiers seront rehaussés, afin qu'ils marchent avec une entière facilité (2)*.

Le prophète Baruch dit de même: « Car, le Seigneur a résolu d'abaisser toutes les montagnes élevées et de percer les plus grands rochers et de combler les vallées en les aplanissant pour la gloire de Dieu et l'unité religieuse des nations (3) ».

Habacuc ne s'explique pas moins clairement à ce sujet, car il dit: « Quand le temps de sa miséricorde sera venu, il saura » donner aux peuples l'agilité des cerfs, et aux juifs pour regagner la terre promise (4). »

Est-ce que toutes ces prophéties ne concordent pas entièrement avec les inventions modernes? Est-ce que ces inventions ne prennent pas la voix, à leur tour, pour nous crier: *les temps sont venus?*

Examinons aussi ce que nous disent à cet égard les événements contemporains et s'ils ne rentrent pas formellement dans ce qui était prédit.

PHILALÉTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

LE TROISIÈME TEMPLE.

Nous nous proposons de traiter bientôt, dans une série d'articles, de la concordance du Décalogue des Juifs et de leur *Credo*, avec les enseignements spiritiques.

Nous allons exciper contre eux d'un passage formidable de l'un de leurs prophètes et rabbins, très-consideré et très-cité dans toutes

(1) II, Pierre, III, 16.

(2) Isa., XLIX, 11.

(3) Baruch., V, 7.

(4) IV, 10.

leurs synagogues. Nous verrons dans ce texte *inconnu* encore, et *non traduit en français*, la confirmation la plus éclatante et la plus lumineuse du Spiritisme considéré comme troisième révélation. Nous le tirons de *Moïse Alschehh*, dans son *Commentaire sur Samuel*, VII, 4^e et seq.

Nous traduisons mot à mot et nous sommes sûrs du sens.

« A le bien prendre (en vérité, pour dire vrai) on est d'accord qu'on ne peut nommer temple de Jéhovah, que celui qui sera solide et durera toujours, tel que le TROISIÈME TEMPLE, objet de notre attente et de nos désirs. Pour remplir ce but, ce ne sera pas un édifice de pierres matérielles (comme les deux premiers), mais il viendra du ciel tout façonné déjà par le Seigneur. C'est une tradition constante et acceptée parmi nos docteurs, que ce troisième temple descendra SPIRITUEL des cieux; nous autres Israélites, nous le figurons par l'échelle posée à terre, que Jacob a vue en songe: cette échelle désigne le troisième temple, aussi le texte ne dit-il pas qu'elle était posée sur la terre, mais à terre, pour exprimer au juste la nature de son mouvement: cette échelle, qui unit l'en-haut et l'en-bas, viendra du ciel dans notre monde. Les temples bâtis jusqu'à présent ne sont pas le temple définitif, qui doit être SPIRITUEL, c'est-à-dire que bien que destiné à la terre, Dieu l'enverra tout construit du ciel, et spirituellement (par ses Esprits, ses porte-voix, ses messagers), et tel est le sens des paroles prononcées par le prophète: « Voici que le Seigneur va disposer un lieu pour son peuple, » c'est-à-dire ce qui maintenant n'est point un lieu, parce que cela ne tombe pas sous les sens corporels, étant resté spirituel dans les cieux (parmi le monde invisible des Esprits), j'en ferai un lieu sur la terre (je rendrai évidents et palpables les rapports du monde visible et du monde invisible), et je l'arrangerai (1) de manière à ce qu'il soit à leur portée, puisque mon peuple est matériel. »

Peut-on trouver prophétie plus claire, plus manifeste?

Le premier temple, la synagogue avait pour chef Moïse qui était venu s'incarner sur la terre, et recevait des communications angéliques, soit dans la colonne de nuée, soit au milieu des foudres et des éclairs. Le Christ, homme-Dieu, était aussi en chair sur la terre, et c'est visiblement et palpablement qu'il a donné sa doctrine aux hommes: La synagogue comme les églises chrétiennes ont eu pour fondement des pierres matérielles.

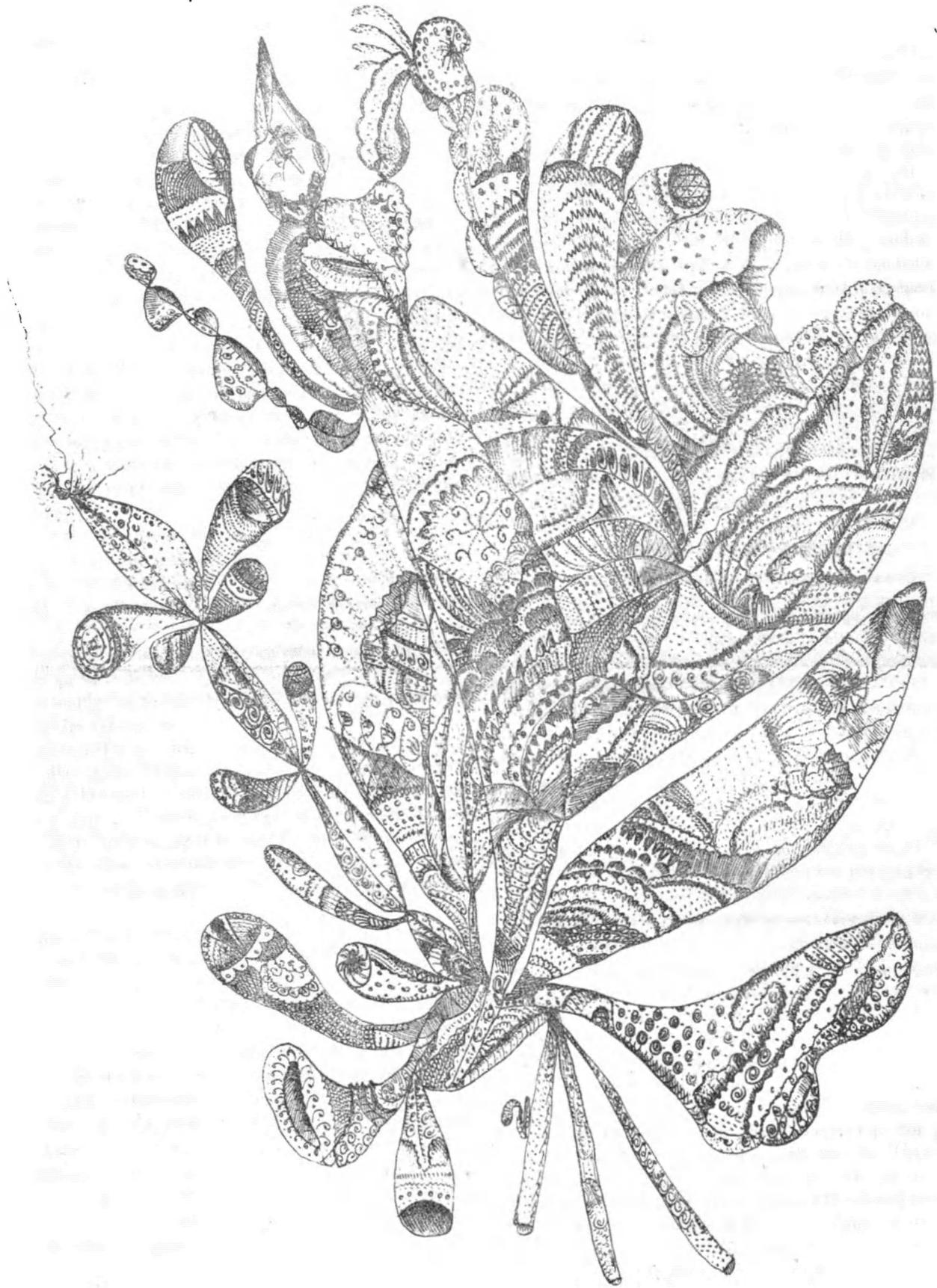
Le TROISIÈME TEMPLE, celui que l'Apocalypse appelle la Jérusalem nouvelle, nous vient directement apporté des cieux par les Esprits qui, pour condescendre à notre portée, rendent leurs manifestations matériellement palpables, et comme le dit le sublime *Moïse Alschehh*, leurs enseignements tout spirituels, tout façonnés dans les cieux sont cependant revêtus et appropriés à notre langage et à notre compréhension. Les médiums ne sont que les instruments de cette révélation; il n'y en a plus un seul comme Moïse, comme le Christ, qui porte le verbe divin; l'Esprit de vérité rayonne par lui, ou ses mandataires, sur tous les hommes de bonne volonté, sur toutes les intelligences élues pour les illuminer.

C'est prédit, c'est annoncé: Saluons donc avec amour la cité céleste qui se penche vers nous et descend peu à peu sur la terre, et entonnons l'hymne de reconnaissance en l'honneur de l'éternel, parce qu'il a été fidèle dans ses promesses. A. P.

SPIRITISME ET SPIRITUALISME.

On nous reproche nos divisions, et on nous range en deux camps séparés, le Spiritisme et le Spiritualisme, tandis qu'en fait nous ne faisons qu'un: Ceux qui admettent l'intervention du monde

(1) Mot à mot je le revêtirai.



FLEURS SYMBOLIQUES .

Nota. Les sujets qui voudront bien nous prêter leur médium nous en ont vu aucun principe de dessin.

Médium M. X... auquel les principes de dessin sont complètement inconnus.

invisible sur le monde visible, et tous ceux-là sont SPIRITES. Nous savons fort bien qu'il y en a d'inconsidérés et d'irréfléchis parmi nous qui ont voulu s'intituler *spiritualistes* ; mais ils doivent, au nom de la logique, renoncer à cette fausse appellation qui ne les désigne pas. Voyons. On nomme *spiritualistes* tous les philosophes qui admettent autre chose dans l'univers et dans l'homme que de la matière et des forces matérielles (l'idée même de forces est spirituelle, et la chose l'est encore plus), et qui reconnaissent une autre substance, l'esprit. Mais ces *Spiritualistes*, par exemple, Aristote chez les anciens, par sa théorie de l'intellect théorétique ; chez les modernes, Victor Cousin, Jules Simon, Emile Saisset, Damiron nient obstinément tout pouvoir spirituel intervenant dans les affaires de ce bas monde. Hegel et toute son école allemande, avec leur panthéisme idéal, Renan, Vacherot, sont *spiritualistes* ; mais vous les feriez hausser les épaules d'indignation si vous leur prêtiez les opinions des Américains et des Anglais ou des rares Français qui ont endossé cette ridicule et absurde dénomination. Voyez-vous Home, Pierrart, et *tutti quanti*, confondus avec Jules Simon et Renan, quoique leurs croyances soient aux antipodes les unes des autres ? Alors nous ne devons faire aucun cas d'une prétention si contraire à la vérité, et ne pas prendre au sérieux la scission purement nominale de ces frères réels ; il nous suffira de les rappeler à la logique et au bon sens. Aussi, toutes les fois que dans leurs ouvrages nous trouverons *Spiritualisme*, nous lirons *Spiritisme*. C'est un point jugé et souverainement décidé par la raison elle-même.

Mais, nous dira-t-on, si vous ne pouvez plus être raisonnablement divisés par ce mot de *spiritualisme*, qui, à la vérité, ne peut être défendu que par des sophismes, vous l'êtes par les opinions : vous admettez les réincarnations, les autres *Spirites* les repoussent.

Entendons-nous bien et examinons si, en effet, la séparation est aussi profonde qu'on le dit :

D'abord, la moitié des Américains sont à peu près de notre avis sur la pluralité des existences.

Quant à l'autre moitié et à leur école en France, remarquez bien quelle est la dissidence. Exposons-la loyalement. Ils prétendent tous ou à peu près que la nécessité de reprendre un corps matériel n'existe que pour certaines âmes et exceptionnellement, tandis que nous pensons que *rien qu'il ne soit pas normal et selon les désirs de Dieu de vivre deux vies terrestres, cependant, et très-malheureusement, c'est le cas ordinaire des âmes imparfaites qui se désincarnent.*

Nous avouons donc bien que la nécessité de la réincarnation est contraire à la loi de Dieu, qui nous appelle et nous veut au plus vite dignes de lui dans les mondes supérieurs ; mais nous constatons avec douleur qu'il n'en est point actuellement ainsi, et que, la plupart du temps, il est indispensable à l'avancement de l'Esprit de reprendre un nouveau corps et de subir une autre épreuve matérielle. Nous ne varions donc pas sur le fait que nous reconnaissons tous, mais sur sa plus ou moins grande fréquence.

Quant à ceux très-rares, rarissimes même, qui nieraient absolument les réincarnations, ils ont été déjà confondus et irrévocablement condamnés par notre article du n° 43 (*Polémique spirite*), après lequel il n'y a rien à dire, car la question est jugée ; on n'y a pas répondu, et on ne pouvait y répondre. Nous ne pouvons toujours nous répéter, et nous renvoyons nos lecteurs à cet article décisif.

Ainsi, nos adversaires n'avaient aucune raison de tant crier ; ils croyaient à la division, nous leur avons prouvé notre unité, et, au pis aller, notre tendance à un rapprochement et à la conformité des doctrines.

ERDNA.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE SPONTANÉES.

LE CHAMP DE BLÉ.

PARABOLE.

(Médium, M. X. ; groupe spirite, la famille chrétienne, à Genève.)

Pendant plusieurs années, la terre d'un champ de blé rapporta de magnifiques récoltes ; ensuite la récolte s'amointrit d'année en année, jusqu'à ce qu'il ne vint aucun épi. Le laboureur de ce champ ne sachant que penser de cet arrêt dans son bénéfice pécuniaire, fit toutes sortes de tentatives pour rendre à son champ sa fécondité première ; il essaya longtemps avant de rien obtenir ; mais, à la fin, découragé et malheureux, il retourna si profondément sa terre, qu'elle reproduisit sa récolte habituelle. Le laboureur, heureux d'avoir réussi dans son entreprise, fit de grandes réjouissances et convia ses amis à partager sa joie et son bonheur.

Enfants, le champ de blé, c'est la terre, vous le comprenez facilement ; le ralentissement dans la récolte, ce sont les mauvaises passions qui ont succédé progressivement ; le laboureur, c'est Dieu ; les épis, ce sont les mouvements de reconnaissance et d'amour envers Dieu ; le changement opéré dans ce champ, c'est la régénération, qui doit être accomplie bientôt. Si vous continuez à produire les fruits que le Père attend de vous, les Cieux feront une grande réjouissance, quand vous viendrez recevoir la part qui vous est réservée.

GABRIEL.

CORRESPONDANCE.

(Suite de la Communication. — Voir le dernier numéro.)

Il ne s'agit pas de rallier au Spiritisme ceux qui professent *réellement, sincèrement*, une religion quelle qu'elle soit ; non, ceux-ci ont déjà en eux les fondements sur lesquels le suprême architecte veut ascoir son édifice.

Ceux vers lesquels doivent converger toutes vos forces, tous vos efforts, sont ces hommes qu'en naissant l'on a faits chrétiens, protestants, israélites, ou n'importe, et qui ne sont en réalité rien de tout cela ;

Ces hommes qui nient obstinément l'existence de Dieu, forgent dans leur cerveau une cosmogonie et une cosmologie à eux, plutôt que d'admettre en quoi que ce soit l'intervention divine ;

Les Déistes repoussant toute révélation et par conséquent toute religion ;

Les adeptes de la philosophie de Spinoza identifiant Dieu à la matière, ce qui n'est autre chose qu'une des variétés de l'athéisme ;

Enfin les disciples de Démocrite, Epicure, Hobbes, Holbach et autres philosophes matérialistes, dont les fausses idées malheureusement trop répandues ont encore aujourd'hui, pour déplorable résultat, en détournant du sentier de la vérité une partie de l'humanité, de la retarder dans sa marche ascendante vers le but principal qu'elle doit atteindre.

Au nom de la Charité, au nom du Maître adorable dont vous devez vous réjouir d'être les serviteurs, ramenez au bon pasteur ces brebis égarées. *Levons-nous et marchons*, a-t-il dit. Levez-vous donc et marchez, soldats de la milice du Christ ; détruisez un à un, pièce par pièce, ces sophismes, ces systèmes absurdes et impies qui dégradent l'âme et l'éloignent de Dieu ; proclamez son nom, sa bonté, sa puissance ; lancez dans le cœur de vos infortunés frères une étincelle de ce feu sacré qui brûle déjà dans le vôtre. Mais ne vous engagez point témérairement dans des discussions au-dessus de vos forces ; ayez pour devise : Sagesse et prudence. Combattez l'aigreur par la douceur ; l'emportement par la patience et la modération, l'injure par l'indulgence. Surtout n'allez point encore parler de votre sublime doctrine à ces sophistes, vos paroles seraient accueillies par la raillerie ! Défrichez seulement le champ du Maître,

il ensemencera lui-même. Chaque chose en son temps : les arbres ne peuvent fleurir avant d'avoir des feuilles, ne faut-il pas épeler avant de lire, vocaliser avant de chanter ? Bornez-vous (et la tâche sera assez lourde) à les convaincre de l'existence de Dieu et de l'immortalité ; le reste viendra à son heure quand le père jugera ses enfants assez mûrs pour le comprendre. Prêchez à la fois et de bouche et d'exemple ; que l'élite de tous ceux qui sentent en leur âme des convictions inébranlables, ceux dont les vertus sont à l'épreuve, marchent les premiers ; que leurs frères plus jeunes et plus faibles se préparent à marcher à leur tour, en fortifiant leur foi et leurs vertus par l'exemple, la méditation, la prière, la pratique des bonnes œuvres, et n'oubliez jamais au milieu de vos luttes que vos protecteurs sont à vos côtés.

(Esprit familier du médium.)

ÉTUDE SPIRITE.

CONSTANT SAVY.

Voici un auteur à peu près inconnu, qui a écrit trois ouvrages qu'il a fait réunir en un seul volume, sous le titre de *Pensées et Méditations*, publié en 1828. Dans ces divers traités, il se montre tout à fait Spirite et il pressent la doctrine nouvelle, admettant les réincarnations, condamnant l'éternité absolue des peines et des récompenses. Nous appelons de tous nos vœux, nous l'avons dit déjà, un ouvrage qui pourrait s'intituler *les Précurseurs du Spiritisme*, et qui ferait connaître, soit dans l'antiquité, soit dans les temps modernes et contemporains, les pensées suivies des philosophes pour la pluralité des vies et la préexistence, l'évocation des Esprits et la communication du monde visible avec le monde invisible, ou les fragments à titre d'éclairs et d'ébauches à ce sujet ; l'auteur de ce livre attendu et désiré rendrait le plus grand service à la cause spirite, en montrant que ce n'est pas seulement par des faits constants que le Spiritisme s'est montré à toutes les époques, mais encore par les doctrines des philosophes et des théologiens de tous les pays : en attendant, nous croyons devoir faire les citations suivantes du livre ignoré de Constant Savy, publié, nous le répétons, en 1828.

« La mort de l'homme n'est qu'un passage à une autre vie de travail ; son immortalité et son but se révèlent à chaque pas ; chaque observation de la nature nous découvre cette vérité. S'il en était autrement, pourquoi ses joies et ses douleurs ? Pourquoi le souvenir des unes et des autres ? Pourquoi ses craintes et ses espérances ? Pourquoi son amour et ses efforts avec si peu de progrès ? pourquoi si peu de progrès avec tant de labeur et une vie si courte pour l'accomplir ? Pourquoi une mort prématurée quoique souvent par sa faute ? Pourquoi cette faculté d'aller par la pensée au-delà de cette vie ? Pourquoi cette liberté ? D'ailleurs, cette manifestation de Dieu, qui serait incomplète sans l'homme, peut-elle cesser puisque Dieu est ? D'ailleurs, voit-on s'ancantir quelques-unes des créatures de Dieu ? D'ailleurs, le néant se peut-il ? Le corps usé et perdu avant la durée ordinaire, meurt ; l'âme se dégage de cette corruption comme le germe de la semence confiée à la terre, pour vivre encore et toujours. Elle ne cesse d'être elle-même, amour et compréhension.

« Elle est ce qu'elle s'est faite avec le corps ; toutes ses pensées bonnes et mauvaises la composent.

« De toute évidence, la liberté lui a été donnée pour toujours. L'âme ne meurt pas ; par des milliers de vies, par des vies à l'infini, elle s'avance vers un état de plus en plus parfait et commence cette marche éternelle, guidée, inspirée, instruite par ceux qui lui ont donné la vie, appuyée longtemps sur leur amour ; elle les perd et les regrette ; elle sent la perte qu'elle a faite, elle la sent toujours parce qu'elle est réelle ; elle n'est plus en communication avec eux

par le corps, mais il s'établit entre eux une communication invisible ; elle les sent, elle est sous leur influence, elle est encore guidée par eux ; elles les aime et les apprécie bien mieux qu'au temps où elle avait le bonheur de les posséder ; elle vénère leur mémoire, leurs torts, quand ils en ont eu quelques-uns, s'effacent vite de notre mémoire, et quand ils s'y présentent quelquefois, rarement, nous sentons notre amour augmenter ; nos torts à nous, si nombreux et si pénibles pour leur cœur, nous nous les rappelons tous, nous les exagérons, et nos regrets en sont amers, et nous voudrions pouvoir les réparer, et inonder des joies de notre amour et de notre reconnaissance ces objets si chers à notre âme ; une espérance de les retrouver demeure avec notre amour et nos regrets jusqu'au dernier jour de notre corps, et alors tout serait fini ! Ces âmes de leurs enfants, dans lesquelles ils ont habité l'un et l'autre mystérieusement pendant leur séparation, ces âmes qui ont vécu avec les leurs, sans le secours de leurs corps, les perdraient après la mort de ce corps qui était inutile pourtant à leur merveilleux commerce ! Non, non, leur séparation ne devient pas plus grande encore par la mort de tous : cette mort lève tous les obstacles à leur réunion ; ils se retrouveront pour s'aimer encore, pour marcher encore ensemble dans l'éternité. Ces enfants seront aidés, guidés encore par ces vrais amis qu'ils ne se sont pas donnés et donnés fortuitement, mais qui leur ont été donnés par la création même ; et ces amis morts avant eux ou après les soutiendront encore de leur expérience nouvelle et de leur amour, ou seront aidés des leurs ; peut-être même leur devons-nous toutes les phases de notre vie. »

Admirez à l'époque où ce fragment et le suivant ont été écrits, l'intuition spirite qui a guidé Constant Savy :

« Dans chaque vie successive et supérieure, il y a enfance pour l'homme ; mais une enfance bien différente de la nôtre : ce n'est pas une enfance sans utilité pour la nouvelle société ; c'est une enfance agissant dans le cercle des progrès obtenus, pour exercer tout de suite sa capacité acquise, pour continuer à vivre de sa vie ; c'est une enfance forte et non débile, exempte dès-lors des soins que réclame la faiblesse de nos commencements en cette vie. Peut-être est-il donné à l'âme, par l'effet de son union avec la matière une première fois, de se trouver, après sa séparation, en rapport avec une matière simple sur laquelle elle agirait, en même temps que les lois de ce nouveau globe agiraient aussi de leur côté, pour lui donner, par cette double action, la forme et la physionomie convenables. Je dis la physionomie en rapportant cet effet à l'action de l'âme ; parce que dès ce monde nous voyons que l'âme exerce une pareille action sur la matière qui lui est unie. Et puis, sur certaines lésions subies par le corps, on a observé des sensations qui me sembleraient, sans m'embarrasser de la prétention des physiologistes à tout expliquer par le système nerveux, se prêter à la pensée que l'âme, après sa séparation, pourrait bien conserver, je ne sais comment, comme une sorte d'empreinte des formes du corps, ou, si l'on veut, quelque chose de la puissance de ce corps, dont aucune des parties ne lui a été étrangère puisqu'elle était présente à toutes. »

Peut-on mieux désigner ce que, nous Spirites, nous avons nommé *périsprit*, par les enseignements que nous avons reçus ?

EADNA.

AVIS. — M. l'abbé Barricand avec qui nous avons entamé une polémique, nous a déclaré que, pour cette année, il renonçait à combattre avec nous sur le terrain où nous l'avons placé dans notre n° 11 (2^e année). Or, ce terrain étant le seul sur lequel une lutte sérieuse et décisive puisse s'engager avec le clergé Romain, nous attendrons avec calme qu'on veuille bien s'y présenter. E.E.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 2^{me}.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et insérés à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

SIGNES DE L'AVÈNEMENT DE L'ESPRIT.

(4^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

Quel est le spectacle formidable que nous présentent les Sociétés modernes ? N'est-ce pas qu'elles réalisent à la lettre la prédiction des prophètes sacrés pour les temps de transition à la venue de l'Esprit ? *Consurgit gens adversus gentem*, les nations se ruent contre les nations. Pour ne parler que du moment présent, que voyons-nous ? un peuple de frères et d'amis se diviser, se précipiter l'un sur l'autre dans une guerre gigantesque, et s'entregorger cruellement ; portons nos regards du nouveau monde à l'ancien, nous assistons au drame lamentable d'une nation héroïque et martyre, ~~décimée par le fer et le feu de ses bourreaux~~, tendant en vain vers les autres peuples ses mains suppliantes et n'en obtenant aucun secours, gravissant lentement et convulsivement le calvaire sanglant d'un nouveau Golgotha, Christ collectif de l'humanité.

N'avons-nous pas vu récemment des épidémies dévastatrices qui défilait la science humaine ? des tremblements de terre engloutissant des populations entières ? des incendies terribles étendant leurs épouvantables ravages sur des milliers de personnes ? Prions pour que ces temps de calamités soient abrégés, et que l'arc-en-ciel de l'alliance nouvelle luisse bientôt sur les hommes, au moyen du Spiritisme devenu universel, et prépareront le règne de Dieu. Du reste ceci a été prédit pour notre époque : grâce à nos prières, grâce au salut des élus et des régénérés, les temps d'épreuves seront abrégés. Nous qui croyons à toutes ces promesses, et qui en contemplant l'accomplissement, prions avec l'ardeur d'un zèle indomptable, d'une foi assurée, avec ces accents pénétrants du cœur, capables de former l'unité irrésistible de l'amour, et chargeons les bons Esprits qui nous assistent, nos anges gardiens, les grands messagers venus sur notre planète, de porter nos vœux et nos désirs au trône de l'éternel.

Revenons un peu sur les prédictions faites par le Christ dans ses entretiens secrets avec ses disciples, dont nous avons déjà parlé (Moyens divins du Spiritisme, 4^e article).

La tradition apostolique rapporte des paroles du Christ que nous venons mettre en lumière aujourd'hui.

Dans ses entretiens secrets avec ses disciples, entretiens qui nous sont attestés à la fois par saint Marc et saint Jean

l'évangéliste, notre divin Messie a parlé souvent de son règne futur sur la terre et des signes auxquels on pourrait reconnaître que ces temps fortunés étaient venus. Or, si nous ajoutons foi au témoignage de saint Irénée, nous transmettant ces paroles d'après saint Papias et saint Polycarpe, qui eux-mêmes les tenaient des apôtres, témoins auriculaires, Notre Seigneur a développé devant son fidèle auditoire les circonstances qui précéderaient ou accompagneraient cette époque promise par les prophètes et confirmée par le fils de Dieu, et ces circonstances quelles sont-elles ? L'auguste Maître parle-t-il des développements de l'industrie, de la splendeur extraordinaire des cités, du luxe des vêtements, de la magnificence des palais ? Non, il parle seulement de la fertilité de la terre. « Il dit qu'un champ de blé ne rendant habituellement qu'une mesure, en produira dix, c'est-à-dire qu'il découplera de valeur ; qu'une vigne qui ne rapportait qu'un tonneau de vin, en verra sortir dix de sa vendange bénie, et qu'en ces jours les instruments aratoires exigeront un moindre labeur. (*Irenæus contra hæreses, l. v, cap. 33, 34 et 35.*)

C'est donc sur vous, agriculteurs, que compte la voix du ciel, c'est à vous que s'adressent ces magnifiques promesses, ce sont les progrès de l'agriculture qui doivent inaugurer le règne de Dieu et venir en aide au progrès du Spiritisme. Si nous consultons sur la même question les prophètes d'Israël, ils nous répondront ce qui suit : « Les peuples éclairés par la divine lumière de *Jehovah*, renonceront un jour aux guerres meurtrières, ils transformeront leurs glaives en socs de charue et leurs épées en faucilles ; une nation ne combattra plus alors contre une autre nation, et l'art de la guerre sera complètement en oubli. » (*Isaïe, chap. xi, v. 9.*)

Nous voyons encore par ce texte formel, dont les promesses ne sont pas encore réalisées, car la paix universelle n'existe pas actuellement, que dans ces temps futurs l'agriculture sera en faveur, puisqu'il y est parlé de faucilles et de socs de charues. Les progrès agricoles sont donc annoncés comme devant survivre à l'ancien monde et comme constituant les destinées suprêmes de l'humanité terrestre. On le voit, tout concorde, soit dans les prophéties de l'ancien Testament, soit dans les discours du Christ qui n'était pas venu détruire la loi des Hébreux, mais la développer et l'accomplir.

La parole du Christ devait encore se vérifier à la lettre, la

charrue se meut d'elle-même, grâce à l'application de la vapeur et aux inventions de Fowler, de Smith et de Moore.

Nous tirons de toutes ces belles découvertes et du perfectionnement extraordinaire des machines agricoles, un signe certain de la proximité des temps annoncés qui vient confirmer les autres. Le Christ, notre divin Messie, a prédit formellement à ses disciples bien-aimés, dans un entretien secret, qu'un des signes de la venue du royaume de Dieu sur la terre, serait outre la fertilité prodigieuse des champs, que le labueur agricole n'exigerait presque pas de travail, *et que la charrue en ces temps-là se mouvrait en quelque sorte d'elle-même*. Eh bien ! ces étonnantes prédictions, incroyables et incompréhensibles à l'époque où le Verbe divin les faisait, ces prédictions niées par le scepticisme de Judas, se vérifient cependant de nos jours d'une manière réellement merveilleuse et ponctuelle ; il le fallait pour que la voix du ciel fût justifiée, pour que l'intelligence des hommes fût frappée de cette prodigieuse réalisation, pour que l'admirable prophétie fût crue en son entier, et quelle est-elle ? Ah ! c'est la paix du Seigneur ici-bas, la fraternité et la solidarité universelles, l'adoration de notre père à tous en esprit et en vérité, une seule religion, une seule patrie, un seul langage, une seule famille. Oui, je vous le dis hautement, mes frères, le règne de Dieu est proche, car les signes révélés par notre auguste Christ sont arrivés. Attendons-le tous et préparons-le dans la limite de notre mission avec une énergique espérance, et une indomptable foi !

Et les signes spirituels ont suivi les matériels ; c'est, ainsi que nous l'avons vu, la diffusion universelle de l'Esprit de Dieu préparée et commencée par le Spiritisme ordinaire unissant désormais ses efforts avec le Spiritisme du ciel.

PHILALÈTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

LES FAUX MESSIES ET PROPHÈTES.

On a déjà vu dans l'article *les trois révélations*, extrait du remarquable ouvrage *l'imitation de l'Évangile*, par Allan Kardec, que l'avènement de l'Esprit, autrement dit la troisième et complémentaire révélation, était collectif et qu'il n'y aurait aucune personnification marquée comme pour la première dans Moïse, pour la seconde dans le Christ, ou plutôt qu'afin de signifier le mouvement actuel qui doit être humanitaire et collectif, dû à tous les Esprits de bonne volonté, ces voix du ciel, ainsi que les nomme Allan Kardec, il y aurait chez les incarnés des dispositions à peu près générales à la médiumnité plus ou moins élevée, sans faire obstacle à l'élection particulière de certains missionnaires chargés de coordonner et de répandre ces communications en quelque sorte universelles. En un mot, l'avènement actuel est collectif et *swi generis* ; il ne peut être sous ce rapport comparé ni à la révélation du Sinaï, ni à celle du Christ : cependant, et nous aurons occasion de le faire remarquer par la suite de nos études théologiques sur le Spiritisme, il y a une grande analogie entre notre époque présente et les temps de la venue du Christ. Avant et après le grand missionnaire divin, il y a eu de faux messies dont les noms ont été en partie conservés par l'histoire : c'étaient de mensonger et orgueilleux Esprits qui persuadaient aux hommes obsédés ou subjugués par eux, de prendre ce rôle qui convenait à leur vanité. Les mêmes circonstances se reproduisent de nos jours. Il y a une foule de faux

messies se donnant pour les représentants uniques de l'Esprit de vérité. Mais cette folle prétention est moins dangereuse à cet avènement qu'au moment du Christ, où il devait y avoir personnification, tandis qu'aujourd'hui où on est averti clairement par les oracles sacrés que la collectivité doit remplacer l'individualité ; les faux messies ne feront que de rares adeptes qui s'éloigneront d'eux dès qu'ils se verront trompés.

Allan Kardec a écrit là-dessus des pages magnifiques, dont nous allons présenter des extraits : selon lui, avec toute raison, les caractères qui distinguent ces audacieux imposteurs sont les suivants :

1° L'obscurité et l'étrangeté de leurs doctrines, la clarté et la compréhension facile étant le signe indubitable que tels ou tels préceptes sont ou seront adoptés par l'humanité présente ou future ;

2° L'exclusivisme et la prétention de ces personnages qui, subjugués par les Esprits orgueilleux, leurs inspireurs, se disent les seuls représentants de l'Esprit de vérité et cherchent à prémunir les hommes contre les manifestations universelles et générales, affectant du mépris pour tous les autres médiums, attribuant leurs révélations à des Esprits du mauvais germe, et se disant favorisés d'une manière spéciale. Quelle que soit l'élévation des pensées, la grandeur même relative de l'œuvre de ces faux messies, nous dirons, avec Allan Kardec, que là n'est pas la vérité, et nous les démasquerons avec ce critérium imposant de l'exclusivisme du monopole et du privilège contraires au caractère prédit de cet avènement général et collectif.

Nous allons, après ces considérations analytiques et préliminaires, laisser la parole à l'éminent auteur :

« Les phénomènes spirites, loin d'accréditer les faux Christ et les faux prophètes, comme quelques-uns affectent de le dire, viennent au contraire leur porter un dernier coup. Ne demandez pas au Spiritisme des miracles ni des prodiges, car il déclare formellement qu'il n'en produit point ; comme la physique, la chimie, l'astronomie, la géologie, sont venues révéler les lois du monde matériel, il vient révéler d'autres lois inconnues, celles qui régissent les rapports du monde visible et du monde invisible, et qui, comme leurs aînées de la science, n'en sont pas moins des lois de nature ; en donnant l'explication d'un certain ordre de phénomènes incompris jusqu'à ce jour, il détruit ce qui restait encore dans le domaine du merveilleux. Ceux donc qui seraient tentés d'exploiter ces phénomènes à leur profit, en se faisant passer pour des messies de Dieu, ne pourraient abuser longtemps de la crédulité et seraient bientôt démasqués. D'ailleurs, ainsi qu'il a été dit, ces phénomènes seuls ne prouvent rien, la mission se prouve par des effets moraux qu'il n'est pas donné au premier venu de produire. C'est là un des résultats du développement de la science spirite ; en scrutant la cause de certains phénomènes, elle lève le voile sur bien des mystères. Ceux qui préfèrent l'obscurité à la lumière ont seuls intérêt à les combattre ; mais la vérité est comme le soleil, elle dissipe les plus épais brouillards.

« Le Spiritisme vient révéler une autre catégorie, bien plus dangereuse, de faux Christ et de faux prophètes qui se trouvent, non parmi les hommes, mais parmi les désincarnés : c'est celle des Esprits trompeurs, hypocrites, orgueilleux et faux savants qui, de la terre, sont passés dans l'erraticité, et se parent de noms vénérés pour chercher, à la faveur du masque dont ils se couvrent, à accréditer les idées souvent les plus bizarres et les plus absurdes. Avant que les rapports médiumniques fussent connus, ils exerçaient leur action d'une manière moins ostensible, par l'inspiration, la médiumnité inconsciente, auditive et parlante. Le nombre de ceux qui, à diverses époques, mais dans ces derniers temps surtout, se sont donnés pour quelques-uns des anciens prophètes, pour le Christ, pour Marie, mère du Christ, et même pour Dieu, est considérable. Saint Jean met en garde contre eux quand il dit : « Mes bien-aimés,

ne croyez point à tout Esprit, mais éprouvez si les Esprits sont de Dieu ; car plusieurs faux prophètes se sont élevés dans le monde. » Le Spiritisme donne le moyen de les éprouver en indiquant les caractères auxquels on connaît les bons Esprits, caractères toujours moraux et jamais matériels. C'est au discernement des bons et des mauvais Esprits que peuvent s'appliquer ces paroles de Jésus : « On reconnaît la qualité de l'arbre à son fruit ; un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, et un mauvais arbre ne peut produire de bons. »

» La plupart des vrais missionnaires de Dieu s'ignorent eux-mêmes ; ils accomplissent ce à quoi ils sont appelés, par la force de leur génie secondé par la puissance occulte qui les inspire et les dirige à leur insu, mais sans dessein prémédité. En un mot, les vrais prophètes se révèlent par leurs actes : on les devine ; tandis que les faux prophètes se posent eux-mêmes comme les envoyés de Dieu ; le premier est humble et modeste ; le second est orgueilleux et plein de lui-même ; il parle avec hauteur, et, comme tous les menteurs, il semble toujours craindre de n'être pas cru. On a vu de ces imposteurs se donner pour les apôtres du Christ, d'autres pour le Christ lui-même, et ce qui est à la honte de l'humanité, c'est qu'ils ont trouvé des gens assez crédules pour ajouter foi à de pareilles turpitudes.

» Tenez pour certain que ce sont des trompeurs qui exploitent la crédulité et trouvent commode de vivre aux dépens de ceux qui les écoutent.

» Désirez-vous donc des faux prophètes, surtout dans un temps de rénovation, parce que beaucoup d'imposteurs se diront les envoyés de Dieu ;

» Dieu, voulant que la vérité arrive à tous, ne la confine pas dans un cercle étroit et restreint : il la fait surgir par différents points, afin que partout la lumière soit à côté des ténèbres.

» Repoussez impitoyablement tous ces Esprits qui se donnent comme conseils exclusifs, en prêchant la division et l'isolement. Ce sont presque toujours des Esprits vaniteux et médiocres, qui tendent à s'imposer aux hommes faibles et crédules, en leur prodiguant des louanges exagérées, afin de les fasciner et de les tenir sous leur domination. Ce sont généralement des Esprits affamés de pouvoir, qui, despotes publics ou privés de leur vivant, veulent avoir encore des victimes à tyranniser après leur mort.

» Un des caractères distinctifs de ces Esprits qui veulent s'imposer et faire accepter des idées bizarres et systématiques, c'est de prétendre, fussent-ils seuls de leur avis, avoir raison contre tout le monde. Leur tactique est d'éviter la discussion, et quand ils se voient combattus victorieusement par les armes de la logique, ils refusent dédaigneusement de répondre, et prescrivent à leurs médiums de s'éloigner des centres où leurs idées ne sont pas accueillies. Cet isolement est ce qu'il y a de plus fatal pour les médiums, parce qu'ils subissent, sans contre poids, le joug de ces Esprits obsesseurs qui les conduisent, comme des aveugles, et les mènent souvent dans des voies pernicieuses. »

Voilà d'excellents conseils que nous recommandons à la méditation de tous, pour en faire leur profit. Nous aurons d'ailleurs occasion de revenir là-dessus dans la théologie du Spiritisme.

(Extraits d'Allan Kardec par PHILALÈTHÈS.)

ÉVOCATIONS SPIRITES DES PREMIERS CHRÉTIENS.

Le pape Saint-Léon avait, comme on le sait, écrit à saint Flavien, évêque de Constantinople, une lettre célèbre sur l'hérésie d'Eutychès et de Nestorius ; mais tout le monde ne sait pas qu'avant de l'expédier il l'avait déposée dans le tombeau de saint Pierre, qu'il avait fait ouvrir, et auprès duquel il se mit à prier et à jeûner pen-

dant quatre jours, conjurant le prince des apôtres de corriger lui-même ce qui pourrait avoir échappé à sa faiblesse et à sa prudence, de contraire à la foi et aux intérêts de son Eglise. Au bout de quatre jours, le prince des apôtres lui apparut et lui dit : « J'ai lu et j'ai corrigé. » Le pape ouvre le tombeau et trouve en effet l'écrit surnaturellement corrigé (1).

Voici qui tranche la question sur l'usage qui nous occupe.

C'est Grégoire de Césarée (2), et après lui Nicéphore (3), qui racontent la chose en ces termes :

« Pendant que le concile tenait encore ses séances, et avant que les Pères aient pu en signer les décisions, deux pieux évêques, Chrysanthe et Musonius, vinrent à mourir. Le concile, après avoir rendu sa sentence, regrettant vivement de n'avoir pu joindre leur vote à tous les autres, se porta en corps à leur tombeau, et l'un des Pères, prenant la parole : « Très-saints pasteurs, dit-il, nous avons tous ensemble achevé notre carrière et combattu les combats du Seigneur ; si notre œuvre lui est agréable, veuillez nous le faire savoir en y apposant votre signature. » Aussitôt, la décision du comité fut cachetée et déposée dans le tombeau sur lequel on apposa les sceaux du concile, après avoir passé toute la nuit en prière. Le lendemain, au point du jour, on brisa les mêmes sceaux, et l'on trouve au bas du manuscrit les lignes suivantes, revêtues des paraphes et signatures des défunts consultés : « Nous, Chrysanthe et Musonius, qui avons consenti, avec tous les Pères, au premier et saint Concile œcuménique, quoique à présent dépouillés de nos corps, nous avons pourtant souscrit, de notre propre main, à leur décision. » L'Eglise, ajoute Nicéphore, considéra cette manifestation comme un triomphe remarquable et positif contre ses ennemis.

Quant au Spiritisme, il est en droit de dire, après de tels faits, que le Clergé romain, puisqu'il se dit immobile, est très-mal venu et très-illogique en condamnant l'évocation des morts ; que voyons-nous ici en effet ? Un pape et un concile œcuménique tout entier, solliciter de l'apôtre Saint-Pierre, de deux évêques, ce que nous sommes convenus de nommer écriture directe des Esprits, et obtenir, outre cette écriture d'outre-tombe, l'apparition du prince des apôtres !

E. E.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à HERMANDE DUBAUX.

(1^{er} article.)

PRÉFACE.

Maître d'un grand royaume qui venait, en quelque sorte, de renaître de ses ruines, et roi d'un peuple qui se rappelait avec horreur la domination étrangère, il m'eût été facile de me faire adorer de mes sujets ; cependant, après tant de siècles, ce n'est encore qu'avec un sentiment pénible qu'un Français prononce le nom de Louis XI.

Est-ce avec justice ?

Oui ; je le déclare en toute humilité.

Qu'ai-je fait, pour qu'un murmure de haine survive à ma poussière ?

J'ai abusé de la religion et j'ai tout sacrifié à une politique

(1) Sophronius, ch. CXLVII.

(2) Dans Lipoman, t. 6, discours sur le synode de Nicée.

(3) Liv. VIII, chap. XXIII.

fourbe et cruelle, par conséquent indigne d'un roi. J'ai imité le serpent qui, pour arriver à son but, mord la main qui l'a nourri. Puissent les rois ne pas suivre mon exemple!

J'ai été un mal pour la France, mais un mal nécessaire. La noblesse était comme un vieil arbre; ses rameaux orgueilleux étouffaient l'herbe populaire. Les coups que mes prédécesseurs lui avaient portés n'avaient fait qu'activer sa sève: je l'ai frappée au cœur; elle est tombée pour ne plus se relever et le bon grain put croître à découvert.

Je compris qu'il fallait que la bourgeoisie pût lutter contre la noblesse et que, dominée par moi, elle servit de frein à un ordre qui avait relevé le trône national, mais que ses services rendaient trop dangereux.

S'il eût fallu que la royauté allât chercher un Sully dans la chaumière du serf: l'aurait-elle trouvé? — Non, je ne le crois pas. Le peuple, accablé sous le poids d'un long esclavage, rampait dans la boue. Bien des siècles se sont passés, peu à peu il a relevé sa tête fière et altière; le sang a baigné ses racines et ses rejetons se sont parfois élevés jusqu'aux nues. Peut-être eussé-je trouvé quelques âmes d'élite; mais, au lieu du bon grain, je n'ai pris que l'ivraie. La sagesse eût dû être le piédestal de ma faveur: ce fut l'adulation.

J'ai voulu être un grand roi et je l'ai été aux dépens du bonheur de mes sujets. J'ignorais qu'il est un titre mille fois plus noble et plus enviable, qui garde toujours son auréole: celui de Père du Peuple.

J'ai fait taire tous les murmures, j'ai étouffé toutes les plaintes qui s'élevaient contre moi; mais la postérité m'a jugé.

Elle est comme un rocher au milieu d'une mer agitée; les vagues tumultueuses du présent mugissent en vain à ses pieds: ses bases inébranlables sont la justice et l'impartialité. Les idoles, les gloires que chaque siècle s'est créées, tout se brise contre elle, ou s'élève avec elle. C'est elle qui mène à l'immortalité le génie méconnu, dont la frêle nacelle sombra sous le souffle de l'injustice; c'est elle qui renverse l'orgueilleux favori que la fortune aveugle éleva par un caprice. En effet, que lui importe cette goutte d'eau, ce grain de poussière, qui fut un roi, un poète, que sais-je? Cette puissance, cette faveur, qui firent pencher la balance contemporaine, ne se sont-elles pas perdues dans cette mer sans rivage qu'on appelle le néant?

Comme vous, pauvres mortels, l'orgueil et l'ambition ont égaré mon âme; mais maintenant que la mort a détruit ma puissance, qu'elle m'a appris à bien juger toute chose; maintenant que mon Dieu, dans sa miséricorde infinie, m'a laissé entrevoir un rayon d'espérance, je ne puis qu'adresser une humble prière à tous ceux qui liront ces lignes:

Priez pour moi!...

CHAPITRE I^{er}.

Ma naissance. — Ma première éducation est confiée à ma mère. — Mon gouverneur. — Frère Robert. — Mon mariage avec Marguerite d'Ecosse. — Conquête de Montreuil-Faut-Yonne. — Premiers actes politiques. — Praguerie. — Fin de ma révolte. — Prise de Pontoise. — Délivrance de Dieppe. — Expédition d'Armagnac. — Expédition d'Allemagne. — Mort de la dauphine.

Années 1423 à 1436.

Je vins au monde à Bourges, le 3 juillet 1423. Mes père et mère étaient Charles VII, roi de France, et Marie d'Anjou, sa femme. Le 4 juillet, je reçus au baptême le nom de Louis, dans l'église Saint-Etienne de Bourges, du jeune duc Jean d'Alençon, mon parrain.

Mon père, accablé par ses malheurs, laissa à ma mère le soin de mon éducation. Cette princesse, bonne, aimable, mais faible et superstitieuse, n'avait pas les qualités nécessaires pour élever un enfant tel que moi; j'avais tous les défauts, et je savais déjà les dissimuler sous une hypocrisie rare dans un si jeune âge. Ma grand'mère maternelle, Yolande d'Aragon, reine douairière de Sicile, absorbée par des préoccupations politiques, seconda peu sa fille, de sorte que je me trouvai presque abandonné à moi-même pendant mes premières années.

Charles VII songea enfin à me donner un gouverneur: il nomma le comte de la Marche. La faveur avait plutôt guidé mon père que le mérite dans ce choix important. Le comte était souple, flatteur, d'une grande austérité de mœurs. N'ayant pas la fermeté ni le calme nécessaires pour m'en imposer, il prit le parti de se soumettre à mes caprices.

Mais je trouvai un digne instituteur en un certain frère Robert, cordelier assez mal famé, que la Marche eut quelque temps pour confesseur. J'avais une intelligence précoce: Robert m'initia aux mystères de la ténébreuse politique que je suivis plus tard, et m'apprit à lire l'histoire, ce livre des rois. Si l'Evangile apprend à être homme, l'histoire, elle, apprend à être roi.

Année 1436.

Le premier événement de ma vie qui prenne place dans les annales de la France est mon mariage avec Marguerite Stuart, fille de Jacques I^{er}, roi d'Ecosse. La jeune princesse m'avait été accordée par traité signé à Perth le 49 juillet 1428, et ratifié à Chicon le 30 octobre de la même année. Lorsqu'elle eut atteint sa douzième année, elle quitta sa patrie et vint débarquer à la Rochelle, ayant échappé à grand'peine aux poursuites des Anglais, qui tentèrent de l'enlever sur mer.

Le comte de Vendôme, les seigneurs de Mailly, de Gamaches et d'autres grands, que mon père avait envoyés pour la recevoir, l'amènèrent à Tours, où le mariage devait avoir lieu. Elle y fit son entrée, le 24 juin, sur un cheval blanc, richement caparaonné, dont Mailly et Gamaches tenaient le frein. Elle mit pied à terre dans la cour d'honneur du palais, où l'attendaient les principales dames de la cour. La douairière de Sicile et Radegonde de Valois, ma sœur, la conduisirent à ma mère. Notre première entrevue eut lieu avec les cérémonies accoutumées. L'extrême tristesse de la pauvre petite princesse, qui restait indifférente à tous les honneurs dont elle était l'objet, fut comme un pressentiment de la destinée qui l'attendait en France.

Le lendemain, 25 juin, nous reçûmes la bénédiction nuptiale des mains de Renaud de Chartres, archevêque de Reims, en présence de Charles VII et de la cour.

Année 1437.

L'année suivante, j'essayai mes premières armes, à la suite du roi mon père, contre les murs de Montreuil-Faut-Yonne. La ville fut emportée d'assaut, après une longue résistance, et la garnison anglaise se retira dans le château pour s'y défendre encore. Gaspard Bureau, maître de l'artillerie, secondé par son frère Jean, braqua sur la forteresse, par ordre du roi, toute l'artillerie du siège. Les assiégés se rendirent le 22 octobre; je demandai leur grâce à Charles VII, qui se contenta de faire pendre quelques traîtres Français qui s'étaient joints aux Anglais.

Années 1437 à 1440.

Bien que je fusse à peine adolescent, je voyais avec douleur la faiblesse de mon père et les abus de son gouvernement; sa condescendance pour les grands m'irritait, et je ne pouvais comprendre que les intérêts du peuple et du trône fussent livrés aux caprices de quelques hommes. Les gouverneurs des provinces et des villes, et tous ceux qui avaient quelque fonction publique à remplir, étaient devenus autant de tyrans qui vexaient impunément le peu

ple. J'employai toute l'autorité et tout le crédit dont je jouissais à réprimer leurs excès et je m'appliquai à soulager les paysans et à gagner l'affection des bourgeois : c'était moins le désir de faire le bien, que le besoin de gouverner et de jouir par anticipation de la puissance royale qui me faisait agir ainsi ; mais mon père, loin de prendre de l'ombrage, m'encourageait.

Il m'envoya en Poitou pour mettre un frein aux désordres des seigneurs qui opprimaient leurs vassaux. Les plaintes que les Etats du Languedoc portèrent à Charles VII, firent accélérer mon rappel. Je parcourus leur province, avec mission de réprimer les exactions des grands. Mon gouverneur, le comte de la Marche, m'accompagnait dans ces excursions et dans toutes les autres de ce genre ; il était chargé de me conseiller et de me diriger, mais il se borna à me suivre sans dire mot et attendit, pour me donner ses avis, que je les lui demandasse, ce que je n'eus garde de faire.

(La suite au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE.

Paris, 24 mai 1864.

MON CHER MONSIEUR EDOUX.

Notre vaillant porte-drapeau, Phllaléthès, demande des renseignements sur les précurseurs du Spiritisme ; je vais lui en signaler un dont peut-être il ignore le nom et les œuvres. Ce n'est pas le hasard qui me l'a fait découvrir, mais bien mon Esprit familier, qui me dit un jour : « Va chez ton épiciier, demande lui à feuilleter les vieux papiers dans lesquels il plie du sucre et de la chandelle ; tu y trouveras un livre qui t'intéressera beaucoup. » J'y allai, et, en effet, je trouvai un grand in-8° jésus, ayant un titre gravé en taille-douce, orné d'une main lumineuse déroulant un majestueux papier, et j'y lus : *Troisième et dernière alliance de Dieu avec sa créature, révélée à son serviteur Chatneau, négociant de Mennetou-sur-Cher, pour être manifestée aux hommes. — Paris, mars 1842.*

J'ai lu ce livre, d'abord avec une vive curiosité, et ensuite avec une grande attention ; il est bien, en effet, le précurseur le plus direct du Spiritisme. Chatneau a la révélation ; une main lumineuse lui tend une alliance d'or ; il entend une voix qui lui dicte de sages préceptes sur l'avenir de l'humanité ; il voit Napoléon I^{er} lui parler ; celui-ci lui signale des particularités de sa famille, chez laquelle il s'est reposé après les fatigues d'une campagne. Bref, les journaux de 1842 le prennent pour un fou et l'étouffent sous des éclats de rire sardoniques. Alphonse Karr est un de ceux qui en ont fait le plus de gorges chaudes ; j'ai son article sous la main.

Dans la troisième alliance de Dieu avec sa créature, Chatneau fait table rase des peines éternelles et de bien des choses qui, pour les vrais Spiritistes, sont autant de blasphèmes lancés à la face de la divine Providence, qui est l'Infinie bonté. Que l'on en juge par de courtes citations empruntées à ce hardi inspiré.

« Je vais faire connaître aux hommes la volonté de Dieu, pour que le monde reçoive le nouvel Esprit, la manifestation du Fils de l'homme dans nos cœurs par la raison et l'entendement. A toutes les époques de crise, Dieu révèle sa volonté à des hommes qui le servent de cœur pour tirer du danger l'espèce humaine. Dieu rassure l'homme de sa frayeur, en confirmant à sa créature le sujet de son amour et de ses affections. Dieu aime l'homme comme il s'aime lui-même, et, pour nous rappeler son amour, il renouvelle l'alliance qu'il a promise à Abraham, notre père. Depuis, il a renouvelé sa promesse dans l'Évangile, ayant annoncé la venue du Fils de l'homme parmi nous. Pierre, apôtre, son serviteur, a aussi annoncé la venue du Sauveur dans les derniers temps. »

Et plus loin il ajoute :

« Tout homme qui vit dans la justice, dans la vérité, dans l'amour de Dieu et du prochain, n'importe dans quelle religion, a

droit à l'amour de ses semblables, parce qu'il n'y a que les bonnes intentions et les bonnes actions qui constituent la vraie religion. Ces choses doivent être dites et répétées souvent, afin que l'homme s'en pénètre bien.

« Sachez vous servir des faveurs que le ciel vous a confiées (il parle à la femme), vous rendrez doux et aimable l'homme méchant et irraisonnable. A vous, femmes vertueuses, de civiliser l'homme et de mettre la raison dans son cœur à la place des passions aveugles ; alors la paix, l'union, l'amour, le bonheur, la félicité même vous accompagneront toujours. »

J'en passe, et des meilleures ! Mais voici deux paragraphes que je veux encore soumettre aux lecteurs de *la Vérité* :

« Les enfants de l'Éternel n'ont-ils pas le droit de dire à l'épouse du mystère : Tu n'es pas notre mère, tu es l'épouse des ténèbres et des hypocrites. Les enfants de lumière ont donc le droit de te rejeter, car le Dieu du mystère n'a d'oreilles que pour entendre l'or et l'argent, et ses enfants n'ont d'entendement que pour les choses de ce monde..... »

« Orgueilleuse Babylone, au débordement des grandes eaux, tu verras que tu n'as pour protecteur que le mal et la corruption. Le sang que tu as versé au nom du Dieu mystérieux te sera redemandé au jour que tu n'attends pas, au jour que tu ne sais pas. Tous les aveugles, tes pauvres victimes, sont encore couverts du sang que tu as versé. Cache ton visage avec ta grande robe, et tu feras connaître ta nudité spirituelle. »

Tout à vous,

BARRILLOT.

VARIÉTÉS.

FRANÇOIS LES BAS-BLEUS.

En 1793, il y avait à Besançon un jeune homme, jadis distingué par son savoir, appelé Jean-François T..., surnommé les Bas-Bleus, parce qu'il n'en portait jamais d'autres, qui devint fou à la suite de chagrins d'amour. Une des particularités les plus remarquables de sa folie, raconte Charles Nodier, c'est qu'elle n'était sensible que dans les conversations sans importance ; mais il n'en était plus de même quand l'entretien se résumait avec précision en une question morale ou scientifique de quelque intérêt. Alors les rayons si divergents, si éparpillés de cette intelligence malade se resserraient tout à coup en faisceau comme ceux du soleil dans une lentille, et prétaient tant d'éclat à ses discours qu'il est permis de douter que Jean-François eût été plus savant, plus clair et plus persuasif dans l'entière jouissance de sa raison.

Un jour, c'était le 16 octobre 1793, Jean-François s'était arrêté comme un terme, dans une attitude contemplative, au milieu d'une place de la ville de Besançon. Il avait les bras croisés, l'air tristement pensif et les yeux imperturbablement fixés sur un point élevé de l'horizon occidental. Quelques passants s'étaient groupés autour de lui et cherchaient vainement l'objet extraordinaire qui semblait absorber son attention. Charles Nodier, qui revenait du collège avec plusieurs de ses camarades d'école, l'accoste sur ces entrefaites :

— Eh bien ! Jean-François, lui dit-il, qu'as-tu remarqué de nouveau ce matin dans la matière subtile de l'espace où se meuvent tous les mondes ?

— Ne le sais-tu pas comme moi ? répondit-il en déployant les bras et en décrivant du bout du doigt une longue section de cercle depuis l'horizon jusqu'au zénith. Suis des yeux ces traces de sang, et tu verras Marie-Antoinette, reine de France, qui va au ciel.

Alors les curieux se dissipèrent en haussant les épaules, parce qu'ils avaient conclu de sa réponse qu'il était fou, et je m'éloignai de mon côté, poursuit Charles Nodier, en m'étonnant seulement

que Jean-François les Bas-Bleus fût tombé si juste sur le nom de la dernière de nos reines, cette particularité positive rentrant dans la catégorie des faits vrais dont il avait perdu la connaissance.

Mon père réunissait deux ou trois de ses amis à dîner le premier jour de chaque quinzaine. Un de ses convives, qui était étranger à la ville, se fit attendre assez longtemps.

— Excusez-moi, dit-il, en prenant place. Le bruit s'étant répandu, d'après quelques lettres particulières, que la reine Marie-Antoinette allait être envoyée en jugement, je me suis mis un peu en retard pour voir arriver le courrier du 43 octobre. Les gazettes n'en disent rien.

— Marie-Antoinette, reine de France, dis-je avec assurance, est morte ce matin sur l'échafaud, peu de minutes avant midi, comme je revenais du collège.

— Ah! mon Dieu! s'écria mon père, qui a pu te dire cela?...

Je me troublai, je rougis, j'avais trop parlé pour me taire. Je réponddis en tremblant :

— C'est Jean-François les Bas-Bleus.

Je ne m'avisai pas de relever les regards vers mon père; son extrême indulgence pour moi ne me rassurait pas sur le mécontentement que devait lui inspirer mon étourderie.

— Jean-François les Bas-Bleus? dit-il en riant. Nous pouvons heureusement nous tranquilliser sur les nouvelles qui nous viennent de ce côté. Cette cruelle et inutile lâcheté ne sera pas commise.

— Quel est donc, reprit l'ami de mon père, ce Jean-François les Bas-Bleus, qui annonce les événements à cent lieues de distance, au moment où ils suppose qu'il doivent s'accomplir? Un somnambule, un convulsionnaire, un élève de Mesmer ou de Cagliostro?

— Quelque chose de pareil, répliqua mon père, mais de plus digne d'intérêt : un visionnaire de bonne foi, un maniaque inoffensif, un pauvre fou qui est plaint autant qu'il mériterait d'être aimé.

Sorti d'une famille honorable, mais peu aisée, de braves artisans, il en était l'espérance et il promettait beaucoup. La première année d'une petite magistrature que j'ai exercée ici était la dernière de ses études; il fatigua mon bras à le couronner, et la variété de ses succès ajoutait à leur valeur, car on aurait dit qu'il lui en coûtait peu de s'ouvrir toutes les portes de l'intelligence humaine. La salle faillit s'écrouler sous le bruit des applaudissements quand il vint recevoir enfin un prix sans lequel tous les autres ne sont rien, celui de la bonne conduite et des vertus d'une jeunesse exemplaire. Il n'y avait pas un père qui n'eût été fier de le compter parmi ses enfants, pas un riche, à ce qu'il semblait, qui ne se fût réjoui de le nommer son gendre. Je ne parle pas des jeunes filles, que devaient occuper tout naturellement sa beauté d'ange et son heureux âge de 18 à 20 ans. Ce fut là ce qui le perdit, non que sa modestie se laissât tromper aux séductions d'un triomphe, mais par les justes résultats de l'impression qu'il avait produite. Vous avez entendu parler de la belle M^{me} de Sainte-N... Elle était alors en Franche-Comté, où sa famille a laissé tant de souvenirs et où ses sœurs se sont fixées. Elle y cherchait un précepteur pour son fils, tout au plus âgé de 12 ans, et la gloire qui venait de s'attacher à l'humble nom de Jean-François déterminait son choix en sa faveur. C'était, il y a quatre ou cinq ans, le commencement d'une carrière honorable pour un jeune homme qui avait profité de ses études et que n'égarèrent pas de folles ambitions. Par malheur (mais à partir de là je ne vous dirai plus rien que sur la foi de quelques renseignements imparfaits) la belle dame, qui avait ainsi récompensé le jeune talent de Jean-François, était mère aussi d'une jeune fille, et cette fille était charmante. Jean-François ne put la voir sans l'aimer; cependant, pénétré de l'impossibilité de s'élever jusqu'à elle, il paraît avoir cherché à se distraire d'une passion invincible, qui ne s'était trahie que dans les premiers moments de sa maladie, en se livrant à des études périlleuses pour la raison, aux rêves des sciences occultes et aux visions d'un spiritualisme exalté; il devint complètement fou, et renvoyé de Corbeil, séjour

de ses protecteurs, avec tous les soins que demandait son état, aucune lueur n'a éclairé les ténèbres de son esprit depuis son retour dans sa famille. Vous voyez qu'il y a peu de fond à faire sur ses rapports et que nous n'avons aucun motif de nous en alarmer.

Cependant on apprit le lendemain que la reine était en jugement, et deux jours après qu'elle ne vivait plus.

Mon père craignit l'impression que devait me causer le rapprochement extraordinaire de cette catastrophe et de cette prédiction. Il n'épargna rien pour me convaincre que le hasard était fertile en pareilles rencontres, et il m'en cita vingt exemples qui ne servent d'arguments qu'à la crédulité ignorante; la philosophie et la religion s'abstiennent également d'en faire usage.

Je partis peu de semaines après pour Strasbourg, où j'allais commencer de nouvelles études. L'époque était peu favorable aux doctrines des spiritualistes, et j'oubliai aisément Jean-François au milieu des émotions de tous les jours qui tourmentaient la société.

Les circonstances m'avaient ramené au printemps à Besançon.

Un matin (c'était, je crois, le 3 messidor), j'étais entré dans la chambre de mon père pour l'embrasser, selon ma coutume, avant de commencer mon excursion journalière à la recherche des plantes et des papillons.

— Ne plaignons plus le pauvre Jean-François d'avoir perdu la raison, me dit-il en me montrant le journal, il vaut mieux pour lui être fou que d'apprendre la mort tragique de sa bienfaitrice, de son élève et de la jeune demoiselle qui passe pour avoir été la première cause du dérangement de son esprit. Ces innocentes créatures sont aussi tombées sous la main du bonreau.

— Hélas! je ne vous ai rien dit de Jean-François parce que je sais que vous craignez pour moi l'influence de certaines idées mystérieuses dont il m'a entretenu... mais il est mort!

— Il est mort! reprit vivement mon père, et depuis quand?

— Depuis trois jours. Le 29 prairial, il avait été immobile, dès le matin, au milieu de la place, à l'endroit même où je le rencontrai au moment de la mort de la reine. Beaucoup de monde l'entourait comme à l'ordinaire, quoiqu'il gardât le plus profond silence, car sa préoccupation était trop grande pour qu'il pût en être distrait par aucune question. A quatre heures enfin son attention parut redoubler. Quelques minutes après, il éleva les bras vers le ciel avec une étrange expression d'enthousiasme ou de douleur, fit quelques pas en prononçant les noms des personnes dont vous venez de parler, poussa un cri et tomba. On s'empressa autour de lui, on se hâta de le relever, mais ce fut inutilement : il était mort.

— Le 29 prairial, à quatre heures et quelques minutes, dit mon père en consultant son journal; c'est bien l'heure et le jour! Ecoute, continua-t-il après un moment de réflexion et les yeux fixement arrêtés sur les miens, ne me refuse pas ce que je vais te demander : Si jamais tu racontes cette histoire quand tu seras homme, ne la donne pas pour vraie, parce qu'elle l'exposerait au ridicule.

— Y a-t-il des raisons qui puissent dispenser un homme de publier hautement ce qu'il reconnaît pour la vérité? répartit-je avec respect.

— Il y en a une qui les vaut toutes, dit mon père en secouant la tête, la vérité est inutile. (Extrait des œuvres de Ch. Nodier.)

REMARQUE. — Quant à nous, notre conviction est que la vérité doit tôt ou tard se faire jour, triompher, et qu'en conséquence il ne saurait y avoir de raison au monde qui puisse dispenser un homme de la publier hautement.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. HDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 4^e de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct. gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 3^e.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis et franco que achète la Vérité au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'impression, même les lettres les semaines à la simple feuille.

Les communications d'articles de fond, ainsi que des communications bienveillantes, seront soumises à l'examen du comité de rédaction et inscrites à leur de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

SIGNES DE L'AVÈNEMENT DE L'ESPRIT.

(5^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

Nous abordons à présent une question des plus importantes, une des prédictions les plus considérables, celle de la conversion des Juifs au Christianisme pur, en un mot de l'adhésion qu'ils doivent donner à Jésus-Christ, le reconnaissant pour le véritable messie. Nous ferons voir par la suite que, dans le mouvement continu de la révélation progressive, Dieu a compté sur le Spiritisme pour préparer les voies à ce grand événement contenu dans les plus respectables prophéties, et que notre doctrine n'a pas failli à sa mission sur ce point. Mais avant il convient de faire connaître ce que les théologiens et les écrivains sacrés enseignent à ce sujet.

« Saint Paul, dit Bossuet, après avoir parlé du petit nombre de Juifs qui avait reçu l'Évangile, et de l'aveuglement des autres, entre dans une profonde considération de ce que doit devenir un peuple honoré de tant de grâces, et nous découvre tout ensemble le profit que nous tirons de leur chute, et les fruits que produira un jour leur conversion. Les Juifs sont-ils donc tombés, dit-il, pour ne se relever jamais ? A Dieu ne plaise ; mais leur chute a donné lieu au salut des Gentils, afin que le salut des Gentils leur causât une émulation qui les fit rentrer en eux-mêmes. Que si leur chute a été la richesse des Gentils qui se sont convertis en si grand nombre, quelle grâce ne verrons-nous pas reluire, quand ils retourneront avec plénitude ! Si leur réprobation a été la réconciliation du peuple, leur rappel ne sera-t-il pas une résurrection de mort à vie ? C'est la résurrection spirituelle dont parle Daniel au chap. 12, et à laquelle Ezéchiel fait amplement allusion.

« Après la conversion des Gentils, le Sauveur, que Sion avait méconnu et que les enfants de Jacob avaient rejeté, se retournera vers eux, effacera leurs péchés et leur rendra l'intelligence des prophéties qu'ils auront perdue durant un long temps, pour passer successivement, et de main en main, dans toute la postérité, et n'être plus oubliée.

« Ainsi, les Juifs reviendront un jour, et ils ne reviendront qu'après que l'orient et l'occident, c'est-à-dire tout l'univers, auront été remplis de la crainte et de la connaissance de Dieu. Le Saint-Esprit fait voir à saint Paul que ce bienheureux retour des Juifs sera l'effet de l'amour que Dieu a eu pour leurs pères.

« Voilà ce que dit saint Paul sur l'élection des Juifs, sur

leur chute, sur leur retour, et enfin sur la conversion des Gentils qui sont appelés pour tenir leur place, et pour les ramener, à la fin des siècles, à la bénédiction promise à leurs pères, c'est-à-dire au Christ qu'ils ont renié. Ce grand apôtre nous fait voir la grâce qui passe de peuple en peuple, pour tenir tous les peuples dans la crainte de la perdre, et nous en montre la force invincible, en ce qu'après avoir converti les idolâtres, elle se réserve, pour dernier ouvrage, de convaincre l'endurcissement et la perfidie judaïques (1).

« *Si delictum illorum divitiæ sunt mundi, et diminutio eorum divitiæ gentium : quantò magis plenitudo eorum.*

« Ce sont les paroles mêmes de saint Paul, c'est-à-dire du Saint-Esprit, qui sont le fondement de nos espérances ; car il faut au moins que la multitude des Juifs qui se convertiront en Jésus-Christ, soit d'une aussi grande utilité à l'humanité que le petit nombre de ceux qui ont établi le Christianisme ; et cela seul, que ne comprend-il point ? Mais saint Paul ne se contente pas de cette égalité ; il veut et il espère quelque chose de plus ; et ce qu'il veut de plus, doit être proportionné à la plénitude, comparée avec la diminution et le petit nombre, *quantò magis plenitudo eorum* ? Si le petit nombre a enrichi le monde, s'il a été la richesse des Gentils, combien plus le plein et l'entier retour de la nation comblera-t-il de nouvelles richesses et les Gentils et le monde ! C'est l'Apôtre qui parle ainsi, ce sont ses réflexions qu'on a suivies ; c'est sur sa prophétie et ses espérances que les nôtres sont fondées, et il n'est pas possible de les diviser. » (Duguet, *Réflexions.*)

« Il est écrit, ajoute le même auteur, dans les prophéties bibliques, que de même que les Juifs seront saisis de l'éclatante manifestation du Christ à son retour spirituel parmi nous, et se convertiront à la religion véritable et divine, de même aussi plusieurs chrétiens seront frappés de cécité à cause de la dureté de leurs cœurs. » D'un côté, Zacharie le prophète affirme (chap. 12, v. 10.) que les Juifs, reconnaissant qu'ils ont mis à mort le Christ, le pleureront comme une mère pleure la perte de son fils unique ; de l'autre, Isaïe, Jérémie, saint Paul prédisent qu'au temps marqué pour la conversion des Israélites, beaucoup de ceux qui auront été appelés à la connaissance de la loi divine, seront aveuglés et endurecis, que Dieu permettra à leurs intelligences une opération d'erreur (*operationem er-*

(1) Bossuet, *Histoire universelle*, pages 272 à 280.

roris), afin qu'ils ne croient pas à la vérité, que la plus grande partie des Juifs confessera, et pour ceux-là ils ne reverront pas la lumière, (c'est-à-dire qu'ils seront rejetés dans d'autres mondes et ne reviendront plus sur la terre illuminée, et en rapport avec le ciel par les manifestations).

Maintenant que les Juifs vont, à leur tour, obtenir miséricorde, à cause de notre incrédulité; maintenant qu'ils vont se convertir à Dieu avec beaucoup plus d'ardeur qu'ils en ont mis à s'en écarter; maintenant que, d'après les signes avant-coureurs qui éclatent pour eux comme pour nous, ils attendent incessamment, et sans craindre de se méprendre comme ils se sont déjà mépris lors de son incarnation; maintenant, dis-je, qu'ils attendent Jésus-Christ dans sa nouvelle et éclatante manifestation par l'Esprit, la grande majorité des Gentils se dispose à le méconnaître. L'acharnement qu'ils ont pour s'en tenir au sens figuré et allégorique, l'entêtement et l'esprit de prévention, la froideur et l'indifférence qu'ils ont pour les vérités de la religion, joints à l'ignorance qu'ils ont de l'Évangile et des anciennes Écritures, la disposition bien décidée qu'ils ont de ne vouloir rien écouter, ne leur permettront pas de percer dans l'éclaircissement de ces vérités utiles et importantes; ils se boucheront les oreilles, ils fermeront les yeux au premier aspect des rayons de cette vérité et de la science de Dieu qui va luire sur la terre étonnée.

Semblables à ces oiseaux nocturnes qui craignent la lumière, ils s'enfonceront de plus en plus dans la profondeur des ténèbres; pour éviter toute discussion pénible, ils embrasseront le parti le plus facile, qui est de s'en tenir à la censure et à la critique, et en rejetant ces vérités qu'ils ne comprennent pas et dont la connaissance n'est pas donnée à tous, ils les discuteront et voudront passer pour des docteurs en les réfutant. C'est ainsi que, d'une manière ou d'autre, ils étoufferont le germe de ces vérités salutaires en se faisant illusion. Ils se cramponneront au passé immobile et se complairont dans leur endurcissement insensé.

Gémissons sur cet aveuglement général qui fascine l'Esprit et le cœur des Chrétiens, comme il a endurci jusqu'ici le cœur des Juifs.

M. Duguet a démontré dans ses explications, qui ont été pleinement adoptées par Bossuet, que la conversion des Juifs reculait la consommation finale des destinées terrestres, et en était séparée forcément, d'après l'interprétation naturelle et plausible des prophètes, par une distance de plusieurs siècles, et cette opinion, fondée sur les textes les plus formels et les plus explicites des Écritures, a depuis lors été presque unanimement reçue par les théologiens catholiques.

La terre n'est donc pas arrivée encore à ses destinées extrêmes et glorieuses; elle n'est pas mûre maintenant pour le ciel, il faut qu'elle se prépare, se régénère et se transforme. Elle a été faite pour l'homme, et celui-ci devant être glorifié, non-seulement en son âme mais dans son corps, il faut, dit saint Thomas d'Aquin (*Supp.* p. 3, 9, 74) que la terre suive la condition de l'homme.

L'Écriture nous en a donné la certitude : *Ecce enim ego creo calos novos et terram novam, et non erunt in memoria priora, et non ascendent super cor (Is., 3, 12.)*, c'est-à-dire que les rebelles aux nouvelles lumières ne viendront plus troubler la paix et le repos de notre planète devenu un heureux séjour.

Novos verò calos, et novam terram secundum promissa

ejus exspectamus, in quibus habitat. (II. Petr., 63, 12.) (1)

Vidi calum novum, et terram novam; primum enim calum, et prima terra abiit et mare jam non est. (Apoc., 21, 1.) (2)

Ces paroles, prises au moment de la conversion des Juifs, ne doivent pas s'entendre d'une nouvelle création, comme le pensait Origène, mais d'une transformation, d'une restauration, d'une glorification du monde. N'est-ce pas ce que saint Paul a dit clairement à son tour : « Les souffrances de la vie présente n'ont pas de proportion avec la gloire qui nous est réservée sur la terre même, gloire qui sera la figure de celle qui nous est promise dans les mondes célestes. Toutes les créatures sont comme dans l'attente de cette gloire des enfants de Dieu.

» Elles semblent souffrir d'être assujéties à la vanité et aux ténèbres, et espérer la délivrance de cet asservissement à la corruption, pour participer à la glorieuse liberté des enfants de Dieu; car nous savons que, pendant la durée du siècle présent, toutes les créatures soupirent et souffrent les douleurs de l'enfantement. Nous-mêmes, qui avons reçu les prémices de l'Esprit, le gage même de la gloire qui nous est préparée, nous gémissons en attendant la pleine adoption divine qui sera la rédemption de nos corps. (*Rom., 8, 18, 23.*) »

Faisons voir maintenant les merveilleuses préparations que le Spiritisme accomplit maintenant sur la nation juive.

PHILALÉTRÉS.

(La suite au prochain numéro.)

ÉTUDE SPIRITE.

ÉMILE BERTRAND.

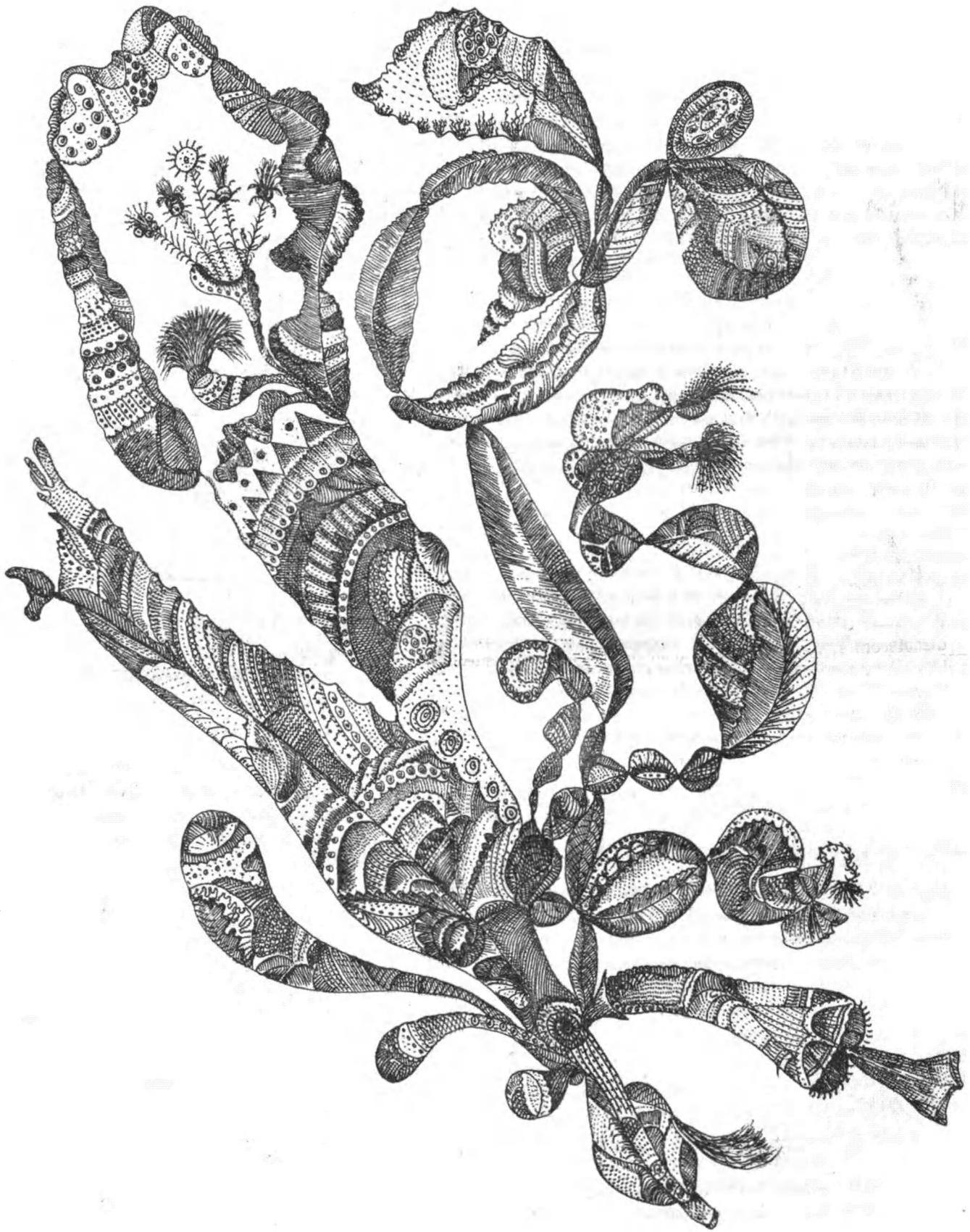
(1^{er} article.)

Au temps de la venue de Jésus, Israël foisonnait de faux messies se disant *le Christ*; de même à cet avènement spirituel, il ne manque pas d'individus se prétendant les seuls interprètes de la vérité; tous, ou presque tous, ont des systèmes de toute pièce fondés sur la loi trinaire (qui est d'une évidence incontestable), soit que les Esprits qui les inspirent aient été autrefois des Cabalistes, des Gnostiques, ou des Hermès.

Quelques-uns sont d'une désespérante obscurité: Davys, Wincelonn, Metzil, et jusqu'au fusionnisme de Turreil, où il y a cependant d'excellentes choses; on reconnaît ces faux messies à leurs prétentions exclusives de posséder seuls l'Esprit de Dieu et d'attaquer violemment le Spiritisme, en l'attribuant au mauvais germe, ce qui caractérise les Esprits orgueilleux, quoique relativement élevés, qui les font parler; ils voudraient, tout seuls, avoir le monopole et le privilège de l'enseignement futur. Le vrai messie spirituel de notre époque sera collectif, puisque Joël parle d'une diffusion universelle et générale de l'Esprit, ce qui n'exclura pas telle ou telle personnalité, tel ou tel instrument plus capable de recevoir et

(1) Nous attendons, selon ses promesses, les cieux nouveaux et la terre nouvelle, où il habite.

(2) J'ai vu un ciel nouveau et une terre nouvelle; car le premier ciel et la première terre se sont évanouis et la mer n'est plus. Saint Jean ajoute que cette cité nouvelle, la céleste Jérusalem, doit descendre d'en-haut (comparer avec l'article, le 3^e temple).



FLEURS SYMBOLIQUES .

Nota: Les sujets qui voudront bien nous prêter leur concours doivent n'avoir reçu aucun principe de dessin.

Médium M. X... auquel les principes du dessin sont complètement inconnus.

Esq. in. Myon.

de répandre l'inspiration. Voir notre dernier numéro, *les faux messies et prophètes*.

Voici venir un écrivain qui tranche avec les autres, il expose un système tout d'un jet, il est vrai, fondé aussi sur la loi trinaire et sur l'unité qui la résume, la collectivité humaine, la solidarité universelle, l'amour. Mais il n'est pas obscur comme eux, il est d'une merveilleuse clarté, puis il rend au Spiritisme la justice qui lui est due, tellement que nous ne pouvons, dans un journal spirite, nous dispenser de citer ces passages empreints en notre faveur de la plus haute raison. Il a publié *le XIX^e siècle et l'avenir* (920 pages), *Triumphans unitas, les religions au point de vue du progrès, l'individualisme, les grands mystères de la vie dévoilés* (synthèse très-remarquable). Tous ces travaux ne seront pas perdus dans le grand mouvement actuel, ni dans l'avenir.

Toutefois, nous laisserons de côté aujourd'hui l'exposé et le jugement de la doctrine unitaire et trinaire, pour ne nous attacher qu'à ce que dit notre auteur des manifestations spirites.

Constatons, avec bonheur, qu'Emile Bertrand, malgré ses prétentions élevées de tout expliquer, *ne se pose pas en messie, ni en prophète* (p. 16 de l'individualisme), nous le connaissons, il est modeste et souffre parfaitement qu'on le discute. Nous pourrions revenir sur son système plus tard et quand le temps sera venu. Bornons-nous aujourd'hui à relever ce que dit Emile Bertrand sur la réalité et la légitimité du Spiritisme.

Sans doute, s'écrie l'auteur, tout n'est pas vérité dans ce qui est rapporté au sujet de ces communications; il y a certainement, dans le récit de beaucoup de ces faits, de grandes exagérations, dont la crédulité, l'amour du merveilleux, l'amour-propre même et quelquefois le charlatanisme, se sont emparés pour leur donner un cachet de surnaturalité qu'ils n'avaient pas par eux-mêmes. Mais, d'un autre côté, tout ne peut pas être faussé dans des faits qui ont passionné, entraîné plusieurs centaines de milliers d'individus, tant en Amérique qu'en Angleterre, en Allemagne, en France, etc.; individus qu'on ne peut pas évidemment tous supposer esprits faibles, hallucinés ou de mauvaise foi, et parmi lesquels il s'en trouverait bien au moins quelques-uns pour protester contre la tromperie; des faits qui se renouvellent tous les jours, et qui ont déjà donné lieu à la création de nombreux journaux en Amérique, journaux qui tous ont des abonnés, paient leur frais et subsistent du produit de leur publication; des faits, enfin, qui ont même produit des modifications de la vie pratique, tels que l'emploi de remèdes indiqués, sinon par les Esprits, au moins par les médiums, la détermination à des démarches conseillées par eux, des changements d'habitudes et de conduite.

En présence donc du mouvement déjà si large, d'une impulsion déjà si étendue, produite par de tels faits, nous nous garderons bien de les nier en eux-mêmes. Dans notre principe et avec notre croyance à la collectivité, ils nous paraissent possibles. Si, comme nous n'en doutons pas, l'âme d'une personne défunte existe après sa mort, et que des perceptions de ce monde puissent lui arriver, évidemment elle doit être affectée ou en bien ou en mal par ces perceptions; et si, pour le bien de ceux à qui elle s'intéresse, ou pour le sien propre, il lui est permis de manifester ces impressions, évidemment elle doit en avoir le désir, et être disposée à saisir tous les moyens qui lui sont donnés d'arriver à cette manifestation. Lequel d'entre nous, s'il lui était offert un moyen quelconque de revoir les personnes chères que la mort lui a ravies, un père, une mère, un enfant, une épouse, un époux, un ami, etc., lequel, disons-nous, ne se sentirait pas satisfait, heureux même de rétablir les liens d'une affection regrettée? Ainsi rien donc, de la part du sentiment, de la volonté, soit des

vivants, soit des morts, ne me paraît devoir mettre obstacle à leur communication mutuelle; de ce côté-là, cette communication n'est donc pas impossible. Mais peut-être l'est-elle du côté des moyens? Nous allons l'examiner en peu de mots.

• Dans l'état de notre vie actuelle, dit-on, nos corps nous étant donnés comme un moyen d'entrer en communication avec le monde extérieur, il ne peut nous arriver de ce monde extérieur aucune sensation, qu'autant qu'elle provient d'objets pouvant exercer et produire sur quelqu'un de nos organes corporels une affection quelconque. Cette objection que quelques-uns pourraient contester, nous voulons bien l'admettre, et la prendre telle quelle, pour convaincre même les matérialistes. Eh bien! qui vous dit qu'après la mort, l'âme ne conserve pas un corps, ne fût-il que d'air ou d'électricité? Et si cela est ainsi (or rien ne s'y oppose) l'électricité n'agit-elle pas sur nos nerfs?

• Si l'âme est une électricité par ce corps qui survit à la mort, si c'est comme électricité qu'elle communique tous leurs mouvements aux divers organes des corps auxquels elle peut être adjointe, quelle merveille que, comme électricité, elle puisse communiquer un mouvement momentané à des corps (même dépourvus d'organes) auxquels, elle peut elle-même momentanément s'adjoindre un meuble, une table, un chapeau. L'électricité qui s'échappe d'un électrophore (machine électrique) donne bien momentanément à de petits bons hommes en moelle de sureau, placés directement sous le gros tube de cette machine, une sorte de vie et d'animation, au point même de les faire se tenir debout et danser, tant que tourne la roue de la machine. Encore l'électricité qui s'échappe d'une machine électrique qui la produit, n'est-elle qu'une électricité minérale, par conséquent sèche et inharmonique, bien différente de celle qui doit s'échapper des corps animés. Le phénomène qui se produit dans la rotation des tables est, dans son action physique, purement et simplement un phénomène électrique, qui n'a rien de plus surnaturel que les phénomènes produits par les piles galvaniques ou électriques de Volta, de Bunsen.

Maintenant, qu'une âme qui désire communiquer avec les vivants puisse se servir du mouvement imprimé momentanément à un objet inanimé par l'action (si incomplète qu'elle soit) des électricités réunies de plusieurs individus, il n'y a rien, selon nous, dans la nature des choses, soit de l'ordre physique, soit de l'ordre moral, qui puisse s'y opposer. Le langage et la signification des mots qui le composent, ne sont-ils pas comme une sorte de convention?

• Pour les communications par les anciens signaux, par l'ancien télégraphe à bras, et même de nos jours par le télégraphe électrique (ce moyen si rapide de rapprocher entre eux matériellement et moralement les habitants des diverses parties de notre globe), n'avons-nous pas vu employer successivement: des feux élevés en plus ou moins grand nombre sur les hauteurs; des figures plus ou moins multipliées, produites avec des bras mobiles; et même pour notre télégraphe actuel (avant qu'on en fût arrivé à utiliser l'alphabet), des coups frappés en nombre varié avec ou sur un corps plus ou moins sonore? Ce dernier moyen, le plus élémentaire, est précisément celui qu'ont dit avoir été employé dans l'origine par les âmes, pour leurs communications à l'aide des tables.

• Dans tout cela, rien que de naturel, rien qui choque la raison et paraisse impossible à admettre. Quant à ceux qui ne croient pas à l'existence des âmes après la mort, avec la conservation de leur individualité propre, aux matérialistes, aux panthéistes, je n'ai rien à leur dire, sinon de leur demander qu'ils nous donnent une explication rationnelle des phénomènes spiritualistes qu'il nous paraît impossible de nier tout à fait.

ERDNA.

(La suite au prochain numéro.)

UNE PREUVE DE L'IMMORTALITÉ.

Nous trouvons dans le *Déiste rationnel*, recueil très-estimable (1), quoiqu'il ne reconnaisse pas l'intervention ici-bas des agents spirituels qu'il qualifie mal à propos de *surnaturels* (on se rappelle ce que notre journal a dit plusieurs fois là-dessus); nous y trouvons une preuve de l'immortalité qui implique les réincarnations et la pluralité des existences; c'est à ce titre que nous la reproduisons, parce qu'elle est d'ailleurs très-fondée. La voici extraite d'un article signé *Küss* :

« La vie future me paraîtra scientifiquement démontrée quand il sera clairement prouvé que la destination de l'homme, celle qui résulte de l'ensemble de choses dont il fait partie, ne s'accomplit qu'imparfaitement dans le cours d'une vie; d'où l'on serait, à ce qu'il me semble, autorisé à conclure qu'elle se continue après la mort. Elle se continue, me dira-t-on, mais par d'autres hommes. Et ce trésor de force, d'intelligence, de volonté, qui constitue l'énergie individuelle, il est donc perdu? Pour prouver qu'il n'en est pas ainsi, il faut, après avoir défini l'action de l'humanité, caractériser la part qu'y prend chaque individu, selon les aptitudes particulières qu'il a apportées en naissant et qu'il a fortifiées en lui par l'exercice et l'habitude; il faut montrer qu'un individu n'en remplace jamais parfaitement un autre; que, en tout cas, il y aurait une très-grande déperdition de forces à laisser retomber dans le néant celles qui se sont formées, développées et exercées dans le cours de la vie, et parmi lesquelles je compterai surtout la force de caractère.

« Si l'on parvient à faire cette démonstration, je crois que la vie future, ou plutôt la continuité de l'existence à travers des phases diverses, dont chacune sert de complément à celle qui précède et de préparation à celle qui va suivre, sera prouvée non-seulement par la satisfaction qu'elle donne au sentiment de la justice, mais encore parce qu'elle justifierait celui de l'économie universelle, qui veut que rien ne se perde de ce qui est bon et utile. »

Le Spiritisme s'est attaché avec l'aide des Esprits à établir solidement cette vérité: il a dit même que l'âme ne rétrogradait pas, en ce sens qu'elle ne perdait aucune de ses énergies acquises pendant les vies antérieures, et que bien qu'elle pût être punie et envoyée dans des positions inférieures, dans des mondes même plus bas que celui dont elle sort, pour y être soumise à des épreuves plus laborieuses, à de plus rudes expiations, elle emportait toujours ses facultés telles qu'elle les a développées, son caractère tel qu'elle l'a fait. C'est bien là l'idée très-juste de M. Küss qui admet *ipso facto* la pluralité des existences, puisqu'il suppose à l'âme, et qu'il s'en sert de preuve, d'autres théâtres où son activité s'exercera, se continuera, se développera encore. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que nous partageons complètement son avis.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMES.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à HERMANDE DUPONT.

CHAPITRE IV.

(2^e Article. — Voir le dernier numéro.)

Année 1440.

L'ambition et les mauvaises passions, qui fermentaient déjà en moi, m'entraîneront bientôt hors de mon devoir. L'ascendant que

le comte de Richemont, connétable de France, avait pris sur Charles VII, ascendant dont sa vertu le rendait digne, avait fait de nombreux jaloux à la Cour; d'un autre côté, l'édit du 2 novembre, qui réformait l'armée et portait de rudes atteintes à la puissance féodale, avait fait naître de vifs mécontentements. La Trémouille, favori disgracié de mon père, profita habilement de cette disposition des esprits pour porter à une révolte la plupart des seigneurs. Les ducs de Bourbon et d'Alençon; les comtes de Vendôme et de Dunois; le bâtard Alexandre de Bourbon et Antoine de Chabannes étaient de ce nombre.

En même temps qu'il travaillait les passions de ceux-ci et s'assurait d'auxiliaires nombreux et intéressés parmi les courtisans et les chefs d'écorcheurs, la Trémouille faisait agir autour de moi, afin de donner une tête à la conspiration qu'il organisait. Mes sentiments étaient tels qu'il pouvait le désirer: il fut facile de me séduire. On m'insinua que le roi me traitait moins en père qu'en tyran; que mes lumières supérieures me tenaient fier d'expérience et que la France, me regardant comme son gendre tutélaire, aspirait au moment où la puissance royale serait dans mes mains: l'orgueil me fit croire tout ce que l'on voulut me dire.

Assurés de mon consentement secret, les conjurés envoyèrent le bâtard de Bourbon et Antoine de Chabannes au château de Loches, ma résidence, afin de m'enlever. Dès que mon gouverneur, qui les avait fait introduire près de moi sans se douter de rien, sut le motif de leur visite, il accourut me faire des remontrances, auxquelles je coupai court en le chassant. Je quittai aussitôt le château et je me rendis à Niort; le duc d'Alençon vint m'y prendre pour me conduire à Blois où je trouvai la plupart des chefs du complot. Nous achevâmes de concerter nos mesures.

Nous nous proposions de nous emparer par surprise du roi et de nous faire donner une large part dans les affaires. Mais, hors de ce but commun, chacun de nous en avait un secret qu'il n'avouait pas: une fois maître de la personne de mon père, je comptais le renfermer dans un château et me revêtir de l'autorité royale, soit en lui arrachant une abdication, soit en gouvernant sous son nom; la Trémouille se flattait de reprendre son poste de favori; Dunois voulait faire disgracier Richemont et les princes d'Anjou qu'il jalousait; Bourbon ambitionnait l'empire de ceux-ci sur l'esprit de Charles VII; Alençon croyait se rendre important à la faveur des troubles; Chabannes pensait à la révocation de l'édit du 2 novembre 1439, qui mettait un frein gênant à ses bandes d'écorcheurs; enfin chacun faisait, à part soi, ses petits projets d'agrandissement ou de vengeance.

Le hasard mit dans nos mains une chance de succès que nous laissâmes échapper: le connétable, qui allait à Paris, s'arrêta à Blois sans se douter de rien. Notre première pensée fut de mettre la main sur lui; mais Chabannes nous ayant représenté avec véhémence, qu'en l'arrêtant nous livrions l'Île-de-France aux Anglais, nous reculâmes devant cette perspective, et Richemont se trouva en lieu sûr avant que la Trémouille, qui n'était pas encore parmi nous, eût eu le temps de venir fixer nos irrésolutions à ce sujet.

A son arrivée, la Trémouille éclata en reproches sur cette faute et en plaintes amères sur notre imprudence: en effet, quelques-uns d'entre nous, Dunois à leur tête, avaient fait à Richemont de folles provocations, qu'il n'avait pas relevées, et plusieurs démarches inconsidérées lui donnaient à craindre que nos desseins ne fussent éventés.

(La suite au prochain numéro.)

Pour tous les articles non signés:

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

(1) Rue de la Banque, 8, à Paris.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandat sur la poste à l'ordre du direct. gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 3^{me}.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDQUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *VÉRITÉ* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutées toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

AVIS.

A dater du 25 juin les bureaux du journal *LA VÉRITÉ* seront transférés rue de la Charité 48, presque en face de l'ancien local.

SIGNES DE L'AVÈNEMENT DE L'ESPRIT.

(6^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

Voyons d'abord le texte même des promesses concernant les Juifs, que nous nous sommes contenté d'analyser. C'est au chapitre 12, v. 10, du prophète Zacharie : « Et je répandrai » (sur les Juifs), en ces temps-là, un Esprit de grâce et de prières ; ils jetteront les yeux sur moi qu'ils auront percé de plaies ; ils pleureront avec larmes et soupirs celui qu'ils auront mis à mort, comme on pleure un fils unique, et ils seront pénétrés de douleur comme on l'est à la mort d'un fils aîné. »

Donc les Juifs doivent, un jour prédit, et ce jour est prochain, reconnaître que celui qu'ils ont tué, après l'avoir percé de plaies, est le Messie, l'envoyé de Dieu, son Christ.

Examinons sommairement comment ces prédictions sont en train de s'accomplir et par quelles voies préparatoires.

Plusieurs Juifs très-zélés dans leur religion, très-instruits dans leur théologie vulgaire, comme dans leur théologie secrète, des rabbins même les plus considérés et les plus influents croient au *Spiritisme* et ont obtenu des communications fort élevées qui leur tiennent le même langage qu'aux chrétiens : *Jésus, ce même Jésus que leurs ancêtres ont crucifié, est le Messie de l'humanité, tout ce qu'il a dit dans ses évangiles est vrai, c'est le successeur et le continuateur de Moïse, c'est le personnage annoncé si clairement par les Prophètes.* Voilà ce que disent les Esprits aux Juifs comme à nous, et quoique nous ne voulions citer aucun nom, nous en ayons vu qui, naguères incrédules au christianisme et endurcis dans leur manière de voir, sont maintenant pleinement persuadés et convertis. Il se fait maintenant dans la nation juive, comme dans les sectateurs de toutes les religions, un mouvement immense vers l'unité de la foi, et, sans être prophète, on peut prévoir le moment où tout ce qui a été prédit touchant les Israélites, s'accomplira aussi à la lettre.

Joseph de Maistre indiquait également en 1820, comme signe précurseur de la future révélation spirituelle, la communication des langues qui semblaient aussi marcher vers l'unité et pré-

parer le langage universel, et il désigne la langue française comme devant être la langue générale acceptée par tous les peuples.

Il se peut que de Maistre se soit trompé dans cette désignation, quoique cependant sa pensée ait été relevée de nos jours par des Esprits sérieux, notamment par M. G. Renaud dont nous avons cité la brochure et qui, à la page 19, écrit le passage suivant :

« Simplicité, précision, clarté, richesse, harmonie ; telles sont les qualités qui doivent caractériser la langue universelle.

« Son admission dans les études amènera une réforme radicale et complète dans la pédagogie. L'enfant, en sortant des bras de sa nourrice, sera déjà initié aux règles du langage qui n'auront plus pour lui de difficultés ; il n'aura plus à pâlir et se dépitier pendant plusieurs années sur un livre de grammaire. Quelques sons à graver dans sa mémoire, voilà à quoi se réduiront désormais les études grammaticales et linguistiques.

« On comprend qu'armée d'une pareille réforme, l'humanité puisse prendre un nouvel essor vers la science et la découverte de cet inconnu, que Dieu réserve toujours à celui qui ose scruter ses profondeurs. A ceux qui obéissent à l'impulsion qu'il imprime à leur cœur, Dieu dit :

« Je donne à tous, volonté, force, courage ; j'apporte la conviction dans l'esprit de tous ceux qui avec persistance étudient, pensent, aiment et sacrifient tout au devoir et à la vérité. Je donne tout à celui qui exerce sa volonté dans l'amour. Je donne la paix à qui la désire ; je donne la lumière à qui cherche la vérité.

« A l'œuvre donc, savants, sachez prendre l'initiative de la mise en valeur d'une idée nouvelle ; ne prononcez plus ces mots, absurde, impossible, avant d'avoir sérieusement examiné dans son principe et ses conséquences une proposition qui s'est élevée à vous d'une sphère inférieure. Songez que le gaz s'élève de la mare putride et détonne dans les airs à la stupefaction des savants comme des ignorants qui, les uns pas plus que les autres, n'ont su pendant longtemps se rendre compte des effets terrifiants de la foudre. N'attendez point les révolutions ; prévenez-les, dirigez-les ; car, en science comme en politique, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, elles ont des conséquences souvent terribles pour ceux qui ont méconnu ou enrayé le progrès humain. »

On le voit donc, c'est très-sérieusement qu'aujourd'hui la question se pose à nos solutions, et de Maistre, accusé par quelques-uns d'illuminisme, ne prédisait pourtant que la stricte réalité.

Ne dirons-nous donc pas avec lui que cette seule conception d'une langue universelle, quelque défectueuses que soient encore les combinaisons des moyens propices pour réaliser ce sublime projet, est un signe non équivoque que l'humanité tend invinciblement à constituer la synthèse politique, religieuse et sociale, qu'elle marche en un mot vers une grande unité, préparée aujourd'hui par les révélations du Spiritisme.

M. G. Renaud le dit en effet avec beaucoup de droiture et de raison.

« L'homme marche ainsi à la collectivité solidaire par la fusion de plus en plus complète de ses éléments primordiaux. Hier une grande nation se constituait dans l'unité de mœurs, de lois, de langage; aujourd'hui elle se trouve isolée, à l'étroit; elle éprouve un besoin irrésistible d'expansion; elle tend à faire prévaloir son principe d'unité chez les nations, ses voisines; elle les appelle à vivre de la pensée qui alimente son activité intellectuelle, sa vie morale; elle aspire à les *unifier* comme elle. Telle est la loi que Dieu a imprimée au fond de l'âme humaine, et qui la pousse à l'universalisation au point d'amener tous les hommes à vivre de la même vie, à faire battre leur cœur du même amour, à les faire participer au même bonheur.

« Tous les progrès sont nés de cette intuition de la destinée à laquelle chaque individualité doit coopérer, puisque chacun de nous est appelé à vivre de la pensée de tous. »

Occupons-nous maintenant des autres tentatives pour constituer une langue universelle.

PHILALÈTES.

(La suite au prochain numéro.)

ÉTUDE SPIRITE.

ÉMILE BERTRAND.

(2^e et dernier Article. — Voir le précédent numéro.)

L'auteur continue. « Nous admettons donc la possibilité des manifestations spirites. Nous croyons même qu'à notre époque, plus encore qu'à tout autre, ces manifestations ont eu et ont encore leur raison d'être, comme une protestation contre les idées matérialistes aujourd'hui dominantes, en même temps que comme une réaction et un contrepoids contre l'absorption matérielle dans les seules joies brutales et égoïstes de la vie présente, où nous entraînait fatalement la prédominance de ces idées. Ne fallait-il pas qu'à une époque où l'homme, devenu matière, semblait en quelque sorte avoir entièrement oublié qu'il y a dans lui une âme, une intelligence, la matière elle-même prit comme une âme et une intelligence, pour lui rappeler que la vie de la matière n'est point sa vie unique, et qu'il doit avant tout chercher la loi de sa vie morale et collective qui, seule, est sa vraie vie et le but vrai de sa destinée ?

« Ne fallait-il pas, en présence de la cessation de toute communication morale, même des vivants entre eux, et quand pour oublier un père, une mère, un frère, des parents, des amis, etc., on n'attendait même pas que la pierre de leur tombe se fût refermée sur la dépouille corporelle; ne fallait-il pas, disons-nous, que les morts eux-mêmes, sortant de leur silence éternel, prissent, par une permission divine, avec les vivants des communications, pour protester contre cette indifférence de chacun pour

tous et de tous pour chacun, et contre cet indigne oubli des sentiments, des devoirs les plus indispensables et les plus sacrés, oubli dont la continuation nous conduisait à une dissolution ?

« Tels sont, selon nous, la raison d'être et le but principal de toutes les communications et manifestations spirites. »

On le voit, il est impossible d'expliquer plus rationnellement la réalité et la légitimité du Spiritisme, impossible de mieux donner la preuve de son utilité et de sa nécessité.

Après des passages très-solidement pensés, ou dans des termes qui ne s'éloignent pas trop de nos propres opinions, Emile Bertrand parle de la bigarrure étrange des communications, des justes défiances que les adeptes doivent avoir, et du *critérium* d'universalité, si préconisé par la haute sagesse d'*Allan Kardec* pour guider dans le dédale des enseignements (voir notamment la *Revue spirite* du mois d'avril 1864).

Il conclut ensuite de la sorte :

« Il ressort de l'ensemble de ces communications, ce fait, savoir: qu'il existe dans l'autre monde, parmi les âmes, la même division, la même variété de facultés et de tendances naturelles, que l'on remarque parmi les hommes dans celui-ci: qu'ainsi on y trouve, comme dans celui-ci, des âmes portées aux appétits et aux jouissances de la matière, et d'autres beaucoup plus impressionnables aux satisfactions de l'intelligence, et aux jouissances de l'ordre moral; qu'on y rencontre, comme dans ce monde-ci, des fantaisistes et des Esprits légers; des Esprits violents qui ne comprennent que le triomphe de la force; des Esprits mercantiles, avares ou prévoyants, qui ne parlent que d'épargnes et d'accumulations de richesses; d'autres qui ne rêvent et ne conseillent que les plaisirs; d'autres que préoccupent les honneurs et les rêves de l'ambition; d'autres qui cherchent à vous rattacher aux joies paisibles de la famille; enfin même de ces Esprits chagrins et moroses qui voient tout en noir, tout en mal, et ne suggèrent que la tristesse et le désespoir; d'où nous concluons que ces facultés, ces tendances sont innées et inhérentes à chacune des âmes humaines, même avant leur union à des corps; qu'ainsi ce n'est point le corps, ni les organes qui les donnent à l'âme, mais bien l'âme qui se donne ou se forme un corps et des organes en rapport avec les aspirations et les puissances des facultés qui lui sont naturelles; et cela, dans le but que ce corps, ces organes, lui servent d'instruments pour ses communications et ses relations avec le monde extérieur; d'où nous concluons encore, qu'ainsi chacune de ces âmes n'a reçu au moment de sa création, telle ou telle faculté, qu'en raison d'un rôle, d'une mission spéciale qu'elle était appelée à remplir dans l'ensemble de la destinée universelle de tous les êtres, dans le but d'apporter sa part de concours et d'action à la réalisation de leur harmonie; qu'ainsi toutes ces facultés, toutes ces tendances naturelles à chacune de ces âmes ont leur raison, leur utilité, leur nécessité d'être, et ne doivent être ni réprimées, ni contraintes, ni empêchées dans leur essor, mais qu'elles doivent simplement être éclairées par un principe moral sur le but de leur mission, et dirigées vers ce but par des conseils, une surveillance, une impulsion, un aide, émanés des facultés de toutes les autres âmes.

« D'où nous tirons cette autre et nouvelle conclusion, que même les manifestations plus ou moins réelles des Esprits, les idées, les doctrines nées de la croyance plus ou moins ferme à ces manifestations, auront eu, elles aussi, leur utilité, auront, elles aussi, apporté leur lumière, et, elles aussi, aidé et contribué, à leur manière, au progrès et au développement de l'humanité.

« Maintenant, est-il donc possible de nier que dans toute la disposition, dans tout le plan de ce que nous avons appelé le pèlerinage ou l'épopée de l'Humanité, telle qu'elle est rapportée par les saintes Ecritures, ou qu'elle résulte de l'histoire des temps

plus récents, expliquée au point de vue de nos principes, Dieu ait eu plutôt en vue d'instruire de plus en plus les hommes sur la nature du bonheur qui leur est propre, que de leur faire mériter ce bonheur par leurs actes, et que le but spécial qu'il a envisagé en assujettissant l'homme à toutes les difficultés de sa vie militante actuelle, ait été que son expérience passée et la science qu'elle lui aurait apportée, lui fissent apprécier davantage toute la plénitude de son bonheur quand il l'aurait recouvrée, en même temps qu'elle le pénétrerait d'une plus grande admiration et d'un plus grand amour pour ce Dieu, principe et cause première de ce bonheur ?

« Ainsi, la sanctification et la glorification de ce nom sacré de Dieu étant réalisées enfin sur la terre, comme elles l'ont été de tout temps dans le ciel, et l'action de sa volonté sainte s'étendant partout, fonderont l'entier avènement de ce règne divin qui n'est point autre chose que l'ordre éternel en vertu duquel tout être est appelé à compléter les autres êtres pour l'entier essor de ses facultés, en même temps qu'à recevoir lui-même de l'action dévouée des autres êtres l'entier complément de l'essor de ses propres facultés, de manière à ce que, d'un côté, il n'y ait pas un être qui manque de puissance ; mais afin, au contraire, que, d'un autre côté, tous les êtres se soient les uns aux autres un mutuel complément, selon leurs facultés et leurs besoins. »

On ne peut mieux dire, nous sommes tous solidaires les uns des autres ; c'est par ce grand principe que nous pourrions réaliser le règne de Dieu. Ainsi, sur le Spiritisme, ses conséquences, sa raison d'être, Emile Bertrand partage complètement nos sentiments, et ses rationnelles déductions, conformes à la plus haute philosophie, sont propres à produire un salutaire effet sur les incrédules. Nous engageons nos lecteurs à méditer cette étude et ces citations, et à les propager.

ERDNA.

A B C

OU LA LOGIQUE DANS LE SPIRITISME.

A (*Philosophe matérialiste.*) — B (*Religieux.*) — C (*Spirite.*)

(15^e article. — Voir le numéro du 15 mai.)

XV.

A. — Abordons, si vous le voulez bien, les intéressantes questions de cosmologie. Notre globe aurait donc, comme les autres, une âme sidérale créatrice ?

Qu'entendez-vous par cette âme ? Comment et depuis quelle époque a-t-elle opéré ? Pouvez-vous, jusqu'à un certain point, répondre à cela ?

C. — Jusqu'à un certain point, comme vous dites ; nous abordons-là des problèmes de simple curiosité, pour la solution desquels nous avons besoin de la confrontation générale des révélations spirites, d'accord avec les lumières de la science, ce qui ne peut résulter que des persévérantes recherches et de l'œuvre du temps. Je ne fais donc ici qu'apporter ma pierre sur la construction de l'édifice.

L'âme de la terre, invoquée par les anciens sous le nom de Cybèle, enveloppe de son périsprit magnétique notre globe, comme d'un manteau. Le rayonnement aromal de ce périsprit s'étend à des distances prodigieuses, et c'est par lui que la terre se met en communication sympathique avec les autres planètes.

A. — Est-ce que, toute proportion gardée, une semblable

atmosphère aromale nous entoure aussi par l'effusion de notre périsprit ?

C. — Sans doute ; et notre âme possède une puissance magnétique, que nous transmettons par le système nerveux à cette atmosphère aromale qui nous entoure.

L'émission magnétique la plus intense influe sur l'arome des autres magnétismes, dont les ondes se répercutent de proche en proche jusqu'au cœur. Cette émission s'opère par une simple énergie de la volonté. Ainsi l'homme dont la volonté est la plus énergique, l'emporte par cela même dans l'émission plus ou moins favorable ou délétère de son magnétisme. C'est pour cela que mille influences nous impressionnent malgré nous, et sans que nous puissions nous en rendre compte.

J'écoute Phèdre, sous les traits de Rachel ; je m'identifie à toutes les nuances de sa passion ; je m'indigne ou je pleure avec elle. L'héroïne est présente à mes yeux ; et j'ignore, pour l'instant, qu'elle est défunte depuis trois mille ans. Si la salle est comble, et que je sente instinctivement autour de moi mille poitrines palper à l'unisson de la mienne, mon bonheur s'exalte de l'influence magnétique de tous les autres bonheurs.

Napoléon, à la veille d'Austerlitz, parcourt les rangs de son armée ; sa parole brève, son front sévère, son regard perçant et assuré ont électrisé tous les cœurs ; des cris d'enthousiasme, se répercutant le long de sa marche, vont porter l'hésitation et l'effroi dans le camp ennemi. Napoléon revient dormir tranquille sous sa tente : il sait que de ses braves soldats il vient de faire autant de héros.

A. — Les influences par communications magnétiques me semblent un fait hors de doute, que chacun même peut vérifier dans ses rapports journaliers. L'âme de la terre a-t-elle des émissions de cette sorte même avec nous ?

C. — Oui, certes, et son influence magnétique est même le principe de toute vitalité animale : je dis animale, parce que l'âme humaine possède une vitalité propre et indépendante, quoique liée à celle du périsprit qui est purement animale. Mais nous reviendrons sur ceci. Remontons d'abord, s'il est possible, jusqu'à l'origine des choses.

Le système scientifique le plus probable, et que les Esprits ne contredisent point, c'est celui de l'illustre Laplace. D'après ce savant, toute l'étendue de notre système planétaire actuel était occupée par une nébuleuse, c'est-à-dire par un immense tourbillon de vapeurs autour d'un centre d'attraction qui est devenu notre soleil. Ainsi croyons-nous qu'il en est des comètes, qui ne sont que des mondes en formation. La force centrifuge a successivement séparé du tourbillon général des anneaux de matière chaotique qui ont longtemps continué de tourner ainsi, autour du noyau lumineux central. Mais enfin, l'anneau venant à se rompre, la force élastique et attractive, propre à cet anneau, l'a resserré en une seule masse sphéroïdale qui a continué sa révolution autour du soleil dans le sens de la révolution primitive de l'anneau. De là, l'origine des sphères planétaires que l'âme générale de notre système a mises sous la direction d'âmes sidérales particulières et qui lui sont subordonnées.

Ainsi, le tourbillon général se trouva décomposé en tourbillons particuliers, formés chacun de matières chaotiques différentes, selon les couches diverses d'où s'était détaché chaque anneau. Chaque tourbillon eut son centre lumineux

d'attraction, causé par la présence du magnétisme de l'âme sidérale, et autour duquel se précipitaient les molécules, se superposant par couchés, en vertu des lois de la densité.

La terre avait à tirer de ce chaos notre globe, tel que nous le voyons, avec ses beautés, ses harmonies, avec ses minéraux, ses plantes, ses animaux, et leur roi, qui est l'homme.

Elle procéda à ce grand ouvrage, il y a environ cent mille ans, avec toute la science et la sagesse dont elle est capable. Ses créations, — nous entendons par là ses combinaisons de monades organiques et vitales, — furent successives et progressives, en sorte que l'une naissait de l'autre par ordre d'engrenage et d'engendrement, allant du simple au composé, du matériel au spirituel, ménageant d'habiles transitions d'une création à la suivante; quelquefois rompant la série de ses opérations par des changements brusques, comme si elle se sentait fourvoyée.

Elle eut à opérer sur une base peu favorable, le verre dont est composée la masse de notre globe. Cette masse vitrée, incandescente, resta mille ans à se refroidir suffisamment pour que les vapeurs qui l'entouraient vinssent se condenser en eau sur sa surface, déjà irrégulière, crevassée, soulevée ou affaissée par les feux souterrains. Les bassins des mers, des lacs et des rivières se creusèrent; les rayons de l'astre du jour purent pénétrer à travers l'atmosphère épurée; l'humidité, jointe à la chaleur, tant interne qu'externe et à la présence dans l'air d'une quantité énorme d'acide carbonique, favorisa l'apparition et la croissance des premiers végétaux.

Ce furent d'abord les cryptogames, lichens, mousses, algues et fougères gigantesques, puis des herbes d'une complication plus parfaite, des plantes à fleurs et à fruits, des arbustes et enfin de grands arbres. En même temps pullulaient dans les eaux, dans les détritiques, une multitude infinie d'infusoires, animalcules, polypes, zoophytes, mollusques, insectes, éléments de créations animales futures. Succédèrent les poissons et amphibiens, dont les formes subirent des métamorphoses graduées d'espèce à espèce, pour changer enfin leurs écailles en plumes, leurs nageoires en ailes, peupler les airs de ces myriades d'habitants si diversifiés de figures et de couleurs, non plus idiots et muets, mais lestes, sémillants, vêtus de soie et d'or, chantant dans mille langages Dieu, la nature, la vie et l'amour.

Bientôt les oiseaux subissent une nouvelle métamorphose: leur crâne s'allonge, leur bouche s'arme de mâchoires et de dents, leurs plumes se hérissent en poils, leur corps a un avant et un arrière-train, leurs ongles pointus se boulent en onglons, en sabots, tandis que les oiseaux de proie, qui leur faisaient la guerre dans les plaines de l'air, prennent la forme des bêtes à crocs et à griffes, pour la leur continuer au fond des forêts.

Mais ces formes animales, aujourd'hui mignonnes, étaient d'abord monstrueuses et comme ébauchées; l'oxygène en excès leur donnait des allures gigantesques et des appétits effrayants. C'est l'âge des reptiles monstrueux, des paléothériums, puis, plus tard, des mammouths, mastodontes et autres espèces complètement disparues, mais nous ayant légué leurs analogues. Ainsi le dinothérium n'était qu'une taupe de quinze mètres de longueur.

Les quadrumanes, makis ou singes constituent le sommet de l'échelle animale, quoiqu'il y ait encore des progressions graduées parmi eux. C'est en eux que viennent se résumer les animalités inférieures: aussi sont-ils venus les derniers.

A mesure que ces animalités se résument dans un type supérieur, les instincts se spécialisent et revêtent une sorte de spiritualité destinée à servir de base aux instincts naturels et innés de l'homme.

Le lion, c'est la grandeur d'âme, l'intrépidité; l'ours, la patience; le tigre, la cruauté; le pourceau, la lasciveté; le chien, la fidélité, la tendresse. Le chien résume presque toutes les espèces d'animaux domestiques, dérivant elles-mêmes des oiseaux domestiques. Les grands cétacés dérivent des grands reptiles: c'est la force physique. Le phoque, c'est la probité; mais il ne passe pas toujours immédiatement à l'état de singe; il se transforme alors en hippopotame, nature excellente et contemplative. L'éléphant seul fait peut-être exception à la transmutation en singe de la vie animale: il occupe aussi le haut de l'échelle; mais c'est la sommité d'une époque perdue et qui ne se retrouve plus qu'à l'état fossile. C'est une nature artistique, savante et poétique.

Et au singe lui-même, quelle est sa nature? L'instinct de l'imitation et du progrès, joint à un assez haut degré de sociabilité.

Chaque race, une fois créée, se perpétue par voie de génération, c'est-à-dire de subdivision et multiplication de la monade vitale combinée et modifiée par la puissance du magnétisme terrestre; les mâles par le principe mâle, qui est l'oxygène, les femelles par l'hydrogène, tous deux tempérés d'azote.

B. — J'ai eu la patience d'écouter jusqu'au bout votre étrange système ou plutôt élucubration spirite, en vertu de laquelle il va sans doute résulter que nous provenons des animaux et que nous en sommes le résumé au physique et au moral.

C. — Cette élucubration spirite, comme il vous plaît de l'appeler, est peut-être moins étrange que vous ne le dites, car elle corrobore les données de la science et n'en contredit aucune. Quant au moral, le périsprit seul dérive des combinaisons magnétiques d'âmes animales, et par là s'expliquent nos inclinations diverses, nos instincts naturels; mais l'âme elle-même, capable de raison et douée de liberté, est une étincelle divine que l'âme de la terre revêt seulement du périsprit, avec lequel elle doit progresser en l'épurant de plus en plus.

B. — Mais alors il faut qu'après la dissolution de l'organisme animal, quelque chose, comme une personnalité, reste de lui et subsiste après lui?

C. — Non pas une personnalité, mais un fluide vital modifié et spécialisé par l'organisme, en sorte que ce fluide n'est plus identiquement semblable au fluide général vers lequel il remonte pourtant, mais pour y subir des combinaisons nouvelles qui le rendent apte à une organisation supérieure.

B. — Quel dommage que nous ne puissions pas surprendre la nature au fait et vérifier ses mystérieuses opérations.

C. — Il ne faut pas croire que la terre, de nos jours, ne travaille plus à la création d'espèces nouvelles; le sein des mers et certaines plages lui servent encore de laboratoire. Si jamais elle devient inféconde, après bien des milliers de siècles, on verra disparaître d'abord tous ces animalcules et tous ces insectes dont l'utilité nous semble inexplicable, et qui sont les éléments d'animalités supérieures. Dans les eaux, ainsi épurées, les poissons périront; les reptiles, les oiseaux disparaîtront à leur tour; parmi les quadrupèdes, les herbivores défaileront dans les prairies desséchées; alors les carnassiers ne trouvant plus eux-mêmes de nourriture n'en fourniront plus à l'homme, stupéfait

de cette lente agonie de la nature. Il verra de jour en jour se diminuer en nombre et s'enlaidir sa race que rien ne rajeunira ; les ressources de la vie lui manquant, il perdra la vigueur et la santé, il vieillira et mourra de bonne heure.

Toutefois, au milieu de cette décrépitude, son espoir inaltérable en un monde meilleur soutiendra son courage : des communications fréquentes avec les Esprits, qui se rendront visibles comme autrefois les anges de l'Eden, fortifieront sa constance et sa foi, et le dernier Adam remontera au ciel en donnant la main à la dernière Eve.

Alors les temps apocalyptiques s'accompliront :

« Il y aura un ciel nouveau et une terre nouvelle. » La cité sainte, la nouvelle Jérusalem, composée des Esprits issus de la terre, « descendra du ciel toute armée, comme une fiancée qui se pare pour son époux. » (Apocalypse, ch. 21.)

Les productions de notre globe, sa parure, sa marche, seront entièrement renouvelées et mises en merveilleuse harmonie avec ses habitants merveilleux.

L'âme de la terre aura accompli sa divine mission, en vue de son propre progrès. Un amour ineffable l'unira à une autre âme sidérale, pour n'en former désormais qu'une seule d'une force et d'une capacité supérieures. Mais aujourd'hui elle est jeune, vive, belle ; elle se plait à des contemplations célestes qui la reposent de son long travail de création ; elle laisse en partie à des Esprits purs, qui sont ses enfants et nos frères, le soin de conserver, de continuer son œuvre, le soin, plus sublime encore, d'améliorer notre constitution physique et morale, notre science, notre bonheur.

Quant au globe lui-même, une fois abandonné de l'âme qui l'informe, il ira s'égarer dans les espaces sans fin, y chercher un nouvel équilibre, une nouvelle fusion qui le rende au chaos, pour subir de rechef, mélangé à d'autres chaos, les sublimes de quelque âme sidérale.

(Sera continué prochainement.)

HLAINE.

AVEUX D'UN PRÊTRE CATHOLIQUE SUR L'ENFER.

(1^{er} article.)

Nous extrayons d'un remarquable livre, *la Religieuse*, par un abbé, les pages saisissantes qui vont suivre, concernant les changements successifs apportés au dogme et à la force de la désuétude d'une part sur ce qui était purement cérémonial et transitoire dans les prescriptions de l'église infantine et sur les erreurs ou les malentendus qui en formaient l'élément purement humain. Cet ecclésiastique distingué comprend comme nous la révélation qui est progressive, et de tous les instants, variant dans l'unité à travers les âges, et respectant la partie divine et impérissable du passé, tout en balayant les scories et les fausses interprétations introduites par le fanatisme et l'ignorance. Nous nous attacherons dans ce résumé pris *passim* de l'ouvrage, plus particulièrement à la question de l'enfer éternel ; jamais les motifs de repousser cette croyance impie n'ont été présentés sous un jour plus vif et plus éclatant. On voit pourtant que c'est un prêtre qui parle, et si cette qualification n'était pas placée à la tête du livre, on l'affirmerait cependant à coup sûr. Nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs ces passages importants et décisifs. Nous prenons çà et là :

« L'humanité traverse maintenant une époque de transition, ou elle se prépare à d'autres destinées. Si elle a le bonheur d'arriver, ce qui est le pressentiment de toutes les grandes intelligences, à une brillante civilisation, si admirablement préparée par les découvertes modernes, il est naturel qu'elle demande un christianisme en rapport avec cette période nouvelle de son développement dans la vie des siècles.

« La question n'est pas autre que celle-ci ; et l'avoir résolue dans le sens des aspirations des masses qui sont au fond chrétiennes, c'est avoir montré la raison des transformations du christianisme dans l'avenir.

« Vainement on objectera que, si la désuétude tombait sur toutes les prescriptions du christianisme et sur tous ses dogmes, elle entraînerait la ruine du christianisme entier.

« Je nie cette hypothèse.

« Le chrétien, en prélevant l'intérêt de ses capitaux, croit-il qu'il soit licite de faire tort à son semblable ? En devenant indifférent, ou à peu près, sur la valeur du jeûne matériel et de l'abstinence d'aliments gras certains jours de la semaine, est-ce qu'il a songé à contredire la parole de saint Augustin, qu'il y a un autre jeûne capital à observer, s'abstenir de l'injustice et des souillures de l'impureté ? A-t-on varié sur cela ? Malgré l'étrange facilité de nos mœurs, qui vient soutenir aujourd'hui la moralité de l'injustice et du libertinage ? Personne ; la désuétude a respecté ce qui est impérissable.

« Il y a bien plus : cette terrible puissance de la désuétude attaque, au sein du catholicisme même, une croyance qui, jusqu'à notre temps, a été regardée comme capitale, celle de l'enfer.

« Il est de foi et parfaitement rationnel qu'il y a des peines et des récompenses dans l'autre vie. La théologie a constamment enseigné (1) que ces peines sont éternelles, comme est éternel le bonheur des Saints. Mais voici que, parmi un nombre incalculable d'âmes sérieusement chrétiennes, pratiquant la religion, s'approchant des sacrements, s'imposant la vigilance que la religion commande sur les passions, des doutes profonds, terribles, viennent attaquer non pas la croyance aux peines, qui reste toujours le grand dogme, mais la croyance accessoire que ces peines n'auront pas de fin ; et une croyance opposée s'établit, lentement, à petit bruit, au sein de l'Eglise, dans le monde intelligent comme dans ces classes moyennes dont l'instruction se perfectionne, qu'il n'est pas possible que ces peines soient éternelles, dans le sens rigoureux, dans le sens mathématique.

« Il y a là, pour l'orthodoxie, une situation critique, assez semblable à celle où l'on s'est trouvé pour le sens donné à une parole du Christ sur le prêt à intérêt. L'Eglise dira-t-elle le *non esse inquietandos* pour ces milliers d'âmes qui restent paisiblement dans son sein et ne se croient pas la conscience chargée de ne pas penser sur ce point comme la théologie scolastique ?

« Il n'appartient pas à un pauvre abbé, écrivain modeste, et peu orgueilleux de sa théologie, de décider à l'avance ce que fera l'Eglise dans sa sagesse. Seulement, comme historien des perturbations graves qui agitent son siècle, siècle qu'il connaît beaucoup, il doit mentionner la situation des esprits sur cette question capitale. En reproduisant ici les difficultés soulevées contre une croyance autrefois universelle, même par des hommes qu'on appelle pratiquants, il demande bien haut de ne pas prendre la responsabilité de leur argumentation, qu'il ne reproduit ici que comme une preuve convaincante et terrible du mouvement qui se produit dans les idées religieuses.

« Chose très-remarquable, c'est du christianisme même, des grandes notions dont il a imprégné le monde sur la puissance, sur la justice, sur la bonté de Dieu, que viennent les raisons des

(1) Mais nous avons prouvé qu'il n'y avait jamais eu de décision doctrinale sur ce point.

masses pour ne pas croire à l'éternité d'un châtement après la vie.

« Il y a peu de prêtres auxquels il ne soit pas arrivé de recueillir cette singulière théologie, qui est la négation absolue de la théologie officielle et de l'enseignement de la chaire. »

Voilà ce qu'on nous dit :

« En créant un enfer éternel, vous faites un Satan éternel, vous lui donnez un royaume éternel, en face du royaume de Dieu, du royaume des élus. Vous divisez la grande création des mondes intelligents en deux groupes, dont le plus nombreux forme l'empire de Satan, et dont le moindre est l'empire de Dieu, le ciel. Vous avez donc le Dieu du mal, à côté du Dieu du bien, bravant ce Dieu, avec son cortège immense de réprouvés, blasphémant ce Dieu et partageant sa puissance sur les âmes. Dieu, le bien éternel et impérissable, d'un côté; de l'autre, Satan, le mal éternel et impérissable : quel affreux manichéisme !

« Nous ne croirons jamais cela, parce que notre religion nous apprend l'infinie puissance de Dieu. Et, si l'enfer était éternel, cette puissance aurait une limite, un second Dieu, le Dieu du mal serait éternellement en face du Dieu unique, du Dieu tout-puissant. Notre foi, autant que notre raison, se refuse à accepter ces choses. »

(La suite au prochain numéro.)

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à HENRI DUBAUX.

CHAPITRE I^{er}.

(5^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

Année 1440 (Suite).

Ses craintes à cet égard n'étaient que trop fondées. Sur la première nouvelle du danger qu'il courait, mon père manda au connétable de venir le trouver sur le champ à Amboise. Quand Richemont arriva, il trouva son maître indécis sur le parti qu'il devait prendre; quelques courtisans lâches et timides lui conseillaient de se renfermer dans une place et d'attendre l'événement; le connétable rejeta vivement cet avis et dit à Charles VII de se souvenir du roi Richard. L'image du malheureux Richard II, auquel sa retraite dans la forteresse de Conway avait coûté le trône et la vie, impressionna fortement mon père et le rendit docile aux suggestions de Richemont.

Le roi avait déjà reçu des avis indirects de ma fuite, lorsque le comte de la Marche arriva à toutes brides et les confirma en se plaignant amèrement de mon manque de respect et de mon insubordination.

Un manifeste, pour inviter le peuple à se joindre à nous, fut répandu en mon nom dans le royaume. En tout autre temps, cet appel n'eût pas manqué d'être écouté; mais cette fois on sut à quoi s'en tenir sur l'intérêt du bien public dont les princes et les grands coloraient toujours leurs révoltes, et loin de recevoir du peuple, comme nous l'espérions, le titre de libératrice, notre ligue en reçut le nom de praguerie : circonstance qui nous ôta tout espoir de le séduire, en nous faisant voir qu'il n'attendait de nous que le renouvellement des horreurs et des cruautés commises à Prague par les hussites de Bohême.

Comme la praguerie fait partie du règne de Charles VII, de même que les autres événements de ma vie de Dauphin, je me contente d'en mentionner rapidement les principales phases, laissant à mon père le soin d'entrer dans de plus grands détails dans l'histoire de sa vie.

La vigueur de ses premières mesures et la froideur que nous rencontrâmes partout nous déconcertèrent. Le duc de Bourgogne,

dont nous sollicitâmes l'appui, se borna à nous offrir sa médiation, encore son refus d'une alliance active était-il conçu en des termes faits pour nous décourager. La défection du comte de Dunois, qui avait imploré et obtenu son pardon, nous avait privés de notre meilleur appui; le dépit qui l'avait porté à se joindre à nous n'avait pu l'aveugler longtemps sur la grandeur de la faute qu'il commettait.

Cependant l'armée royale, à la tête de laquelle se trouvait Charles VII, faisait des progrès rapides. Je dus me retirer avec mes complices dans le Bourbonnais. Le comte d'Eu, jugeant le moment propice, s'entremet pour me réconcilier avec mon père. Des négociations se nouèrent sous ses auspices, mais je les rompis, sachant que Charles VII était décidé à sévir contre plusieurs de mes complices : mon désir de rentrer en grâce n'était pas tel que je voulusse perdre pour cela des partisans zélés, qui pouvaient me servir utilement.

La perte des forteresses du Bourbonnais, qui s'ouvrirent de gré ou de force à l'armée du roi, et l'envahissement du Forez, où j'avais été chercher une retraite, me rendirent plus traitable : je m'estimai heureux de ce que le comte d'Eu voulut bien s'entremettre encore entre le roi et moi; le duc d'Alençon, de son côté, s'empressa de profiter de sa médiation pour faire sa soumission. On convint d'une entrevue pour le 19 juillet.

Je me rendis à Cussac, où elle devait avoir lieu, accompagné du duc de Bourbon et des seigneurs de la Trémouille, de Chaumont et de Prie; ces trois derniers reçurent l'ordre de se retirer sous peine d'être arrêtés. Le dépit que je ressentis de cette mesure me suggéra la pensée de rebrousser chemin et je refusai d'entrer dans la ville. Le comte d'Eu et le duc de Bourbon eurent toutes les peines du monde à vaincre mon obstination; encore n'auraient-ils pas réussi si l'arrière-garde de l'armée royale, qui nous enveloppait, eût laissé une issue ouverte.

En abordant mon père, je fléchis trois fois le genou en le suppliant de pardonner au duc de Bourbon et à moi. Il me dit seulement de retourner à mon hôtel, qu'il me parlerait le lendemain; mais Bourbon essaya une vive réprimande.

Le lendemain, je renouvelai cette humiliante démarche en plein conseil; quelque grande que fût ma dissimulation, j'eus peine à cacher la fureur que je ressentais. La grâce de la Trémouille, de Prie et de Chaumont, me fut doublement refusée; alors, malgré moi, j'éclatai et je dis à Charles VII :

— Monseigneur, il faut donc que je m'en retourne ? car je leur ai promis ainsi. « Justement irrité de mon audace, mon père me répondit :

— Louis, les portes sont ouvertes et si elles ne sont pas assez grandes, je ferai abattre quinze ou vingt toises de murs pour vous faire passage. S'il vous plaît de vous en aller, allez-vous-en : je saurai bien trouver, avec l'aide de Dieu, des princes de mon sang pour maintenir mon honneur et mon autorité mieux que vous ne l'avez fait jusqu'ici. »

Pour me retenir dans le devoir, Charles VII me donna, le 28 juillet, le gouvernement du Dauphiné; mais le sceau delphinal ne me fut pas confié. Le duc de Bourbon n'en fut pas quitte à si bon marché : il fut obligé de rendre les places qu'il tenait au nom du Roi.

Année 1441.

Mon père m'emmena avec lui devant Pontoise; il fut satisfait de l'intrépidité avec laquelle je montai à l'assaut, qui fut livré à cette place en septembre 1441.

(La suite au prochain numéro.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, H. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR - GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

AVIS.

Les Bureaux du Journal *LA VÉRITÉ* sont présentement rue de la Charité, 48, presque en face de l'ancien local.

SIGNES DE L'AVÈNEMENT DE L'ESPRIT.

(7^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

Si nous insistons en cette matière, c'est qu'elle nous paraît très-grave et très-importante ; la langue universelle devant exister comme moyen d'assurer la fédération d'abord, puis la confraternité et l'unité générale de toutes les nations de la terre et les essais pour la constituer devant aller de pair avec les préparations du Spiritisme.

Nous signalerons, comme tentatives, les travaux d'un Espagnol, *Orchado*, qui, contrairement à Joseph de Maistre et à G. Itenau, ne pense pas qu'on doive prendre base pour la création du langage universel, sur aucune langue vivante ou morte, et que l'on doit en créer une nouvelle sur des radicaux appropriés à chaque chose : il a publié un intéressant ouvrage pour expliquer sa pensée.

Abordons une tentative plus logique à notre avis, et partant plus sérieuse.

En 1808, J. Chénier, commissaire de l'Académie française, dans son rapport au conseil d'Etat sur les progrès de la littérature française depuis 1789, s'exprime ainsi au sujet de l'alphabet européen de M. de Volney :

« Les langues sont des méthodes analytiques plus ou moins parfaites. Au moyen d'un alphabet unique, gouvernant toutes les langues, on rapprocherait les peuples. De la séparation des peuples est venue la barbarie ; par leur rapprochement, la civilisation s'accroîtrait. On conçoit, d'après cet aperçu rapide, jusqu'où s'étendent (sous des formes grammaticales) les vues philosophiques d'un homme accoutumé à diriger toutes ses pensées vers le perfectionnement de l'espèce humaine. »

En 1819, au déclin de sa vie si glorieusement remplie, le comte de Volney fonde un prix ayant pour objet de récompenser tout travail philosophique sur l'étude des langues.

Voici les réflexions de celui que nous nommerons plus tard et qui a obtenu le prix :

« Plus les langues sont régulières et bien faites, plus elles

» sont propres à éclairer notre esprit, à nous donner de nouvelles idées, à ajouter à nos connaissances, de sorte que » chercher à faire disparaître les difficultés sans nombre qui se » rencontrent dans l'étude des langues autant par l'irrégularité » des signes appropriés à chaque nation que par la bizarrerie » de l'orthographe si peu d'accord avec la prononciation, s'ef- » forcer en outre de les rendre régulières et uniformes sous » le rapport des signes qui les représentent, c'est chercher les » moyens les plus efficaces et les plus puissants d'étendre les » relations sociales, de faciliter la communication des idées et » l'échange des richesses scientifiques et littéraires ; et s'il est » vrai, comme le remarque saint Augustin, que la diversité du » langage affaiblit les liens qui devraient unir la grande fa- » mille humaine, son uniformité, son harmonie, doivent être » un signe d'alliance pour tous les peuples. »

Tel fut le vaste et sublime projet conçu par le comte de Volney, qui, non content d'avoir médité pendant sa vie sur les meilleurs procédés destinés à simplifier les langues, a voulu encore qu'après lui d'autres vissent s'associer à ses travaux et compléter son ouvrage.

Le prix que l'illustre académicien a fondé pour encourager tout travail éminent sur l'étude philosophique des langues, forme une grande époque dans l'histoire des découvertes les plus utiles à l'humanité, les plus favorables au progrès de la civilisation.

La composition d'un alphabet propre à servir à la représentation exacte de toutes les langues, a occupé les esprits les plus judicieux et les plus profonds. Voici comment s'exprime à ce sujet M. Destutt de Tracy :

« Je voudrais, dit-il, qu'un corps savant, composé d'hommes éclairés et accrédités, examinât toutes les qualités des sons ; qu'il déterminât le nombre des articulations des voix, et que, sans avoir égard à l'écriture vulgaire, il destinât à chaque articulation, à chaque voix, un caractère dont il réglerait la forme de la manière jugée la plus avantageuse sous tous les rapports relatifs à la lecture, à l'écriture, à l'impression.

» Je voudrais ensuite qu'il fit imprimer avec cet alphabet plusieurs morceaux de nos meilleurs auteurs.... et des langues étrangères les plus disparates entre elles....

» Par ce moyen on aurait un alphabet vraiment complet, un monument encyclopédique de l'état actuel de la parole et de sa

représentation!... un type commun et immuable dont on rapprocherait toutes les autres écritures... un tableau fidèle de la prononciation. » (Éléments d'Idéol. *gramm.* chap., 5.)

M. de Tracy, comme on le voit, aurait voulu que l'alphabet dont il s'agit, fût composé par une réunion de savants accrédités. M. de Volney, au contraire, a pensé que cette réunion de savants devait être appelée seulement à apprécier, à juger, à sanctionner, s'il y avait lieu, le mérite de cette composition.

La commission académique chargée de suivre l'accomplissement des dispositions testamentaires de l'illustre savant, après avoir déclaré que le concours relatif à la question proposée dès l'origine de la fondation du prix, restait toujours ouvert, ajoute que ce sujet est « la composition d'un alphabet destiné à la transcription de l'hébreu et de toutes les langues dérivées de la même source, y compris l'éthiopien littéral, le persan, le turc, l'arménien, le sanscrit et le chinois.

» Cet alphabet devra avoir pour base l'alphabet romain, dont les signes sont multipliés par de légers accessoires, sans que leur configuration en soit essentiellement altérée : chaque son devra être représenté par un seul signe, et réciproquement chaque signe devra être exclusivement employé à exprimer un seul son. Les autres s'efforceront, autant qu'il sera possible, de rendre le nouvel alphabet propre à transcrire en même temps l'orthographe et la prononciation de toutes les langues.»

Cet alphabet aurait un prix infini à ses yeux si, dans son organisation, il permettait en même temps de transcrire l'orthographe et la prononciation; mais peut-on espérer d'être assez heureux pour déterminer :

1° La quantité;

2° La qualité des sons, avec toutes les circonstances qui peuvent les accidenter et les modifier ?

Le prix pour l'inventeur de cet alphabet fut décerné dans la séance solennelle des cinq académies le 3 mai 1841.

Un des publicistes les plus distingués, M. Philarète Chasle, en rendant compte de cette séance, s'exprimait ainsi;

« L'Institut vient enfin de se prononcer sur la question qui l'a occupé si longtemps.

» On sait que l'illustre académicien, M. de Volney, avait offert une récompense pour être décernée solennellement à celui qui découvrirait le moyen de réunir toutes les langues dans un seul et unique alphabet : c'était exiger l'impossible. La pierre philosophale, la quadrature du cercle ou l'art de prolonger éternellement la vie humaine, ressemblaient trop à ce problème sur lequel ont pâli tant d'hommes érudits.

» L'auteur de ce mémoire est M. Carloti. »

Cet auteur, dans son mémoire imprimé aujourd'hui avec des développements immenses, s'exprime ainsi :

« L'organisation de l'alphabet harmonique bien comprise, bien exécutée, doit faire disparaître la confusion et le désordre qui règnent dans les alphabets de toutes les langues; elle doit faire cesser toutes les incertitudes, les incohérences, les équivoques, et représenter d'une manière uniforme, constante, fixe, invariable, tous les effets vocaux. Certes, les avantages qui découleront de cette heureuse organisation seront incalculables.

» Nous avons cherché la solution d'un autre problème, celui de déterminer tous les effets vocaux faisant partie du matériel

d'une langue quelconque, et de les produire purement sans les avoir entendu préalablement prononcer, nous avons reconnu qu'une loi générale et constante préside à la manifestation de tous les phénomènes de la vocalisation; qu'il suffit de connaître cette loi, de savoir comment elle doit être appliquée au caractère particulier de chaque idiome, pour être à même de passer de la lecture de sa propre langue à la lecture d'une langue étrangère quelconque, sans aucun autre secours que l'alphabet harmonique éclairé par la connaissance du mécanisme de la production du son et par la loi dont nous venons de parler. »

Ainsi l'alphabet harmonique organisé, expliqué et considéré sous ce point de vue, offrira à chacun le moyen d'apprécier toute l'étendue de l'instrument dont il est doué, et quand il saura comment il doit procéder pour mettre en jeu les parties mobiles qui le composent; quand il saura que de l'action libre, forte ou faible, instantanée ou soutenue, simple ou composée, des agents de la volonté, résultent les effets phoniques en usage dans sa propre langue; que tels autres effets n'en font pas partie, mais que néanmoins ils sont représentés dans l'alphabet harmonique; alors, à la vue des signes qui leur sont affectés, le lecteur, à quelque langue qu'ils appartiennent, les produira avec la conscience qu'il ne peut pas les mal prononcer; alors l'alphabet harmonique, ne laissant plus rien à désirer, aura dépassé toutes les prévisions, toutes les espérances, et fera mieux apprécier cette vérité, qu'une grande idée peut devenir le germe d'autres grandes idées, une grande découverte, celui d'autres grandes découvertes.

Par un alphabet harmonique et exprimant tous les sons produits par la voix, arriver à constituer un alphabet de la langue universelle servant à tous les peuples, c'est une idée grandiose, un acheminement vers la solution du problème d'un unique langage; nous disons à tous ces travailleurs, courage, ouvriers de Dieu, il vous regarde, il vous inspire par ses bons Esprits, et tous vos labeurs annoncent que son règne est proche.

PHILALÉTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

A B C

OU LA LOGIQUE DANS LE SPIRITISME.

A (Philosophe matérialiste.) — B (Religieux.) — C (Spirite.)

(16^e article. — Voir le numéro du 12 Juin.)

XVI.

B. — Vous avez réglé les destinées passées, présentes et futures du globe, et de ses productions tant végétales qu'animales; il ne vous reste plus qu'à nous parler de l'homme: vous devez, à son sujet, avoir obtenu les plus curieux renseignements ?

C. — Je conçois et j'excuse votre ironie: autant vous vous êtes montré hésitant et faible sur le terrain de la discussion logique, autant vous pouvez vous redresser maintenant et me foudroyer de toute votre hauteur; car il ne s'agit plus que d'opinions et de recherches plus ou moins admissibles, plus ou moins probables, et où une critique peu bienveillante aura toujours beau jeu.

A. — Monsieur évidemment ne vous donne ses solutions que comme curiosité, au point de vue spirite. Votre intention serait-elle de les envisager autrement? Alors le ridicule tombe de votre côté.

B. — Allons, vous voilà tous deux à vous gendарmer contre une plaisanterie purement amicale. Il me tarde, au contraire, de savoir ce que Monsieur pense de l'antiquité et de l'origine de la vie humaine : descendons-nous tous, comme le dit la Bible, d'une souche unique, d'un commun père? ou le nègre, par exemple, est-il d'une origine différente de celle du blanc? question insoluble, je crois, par les seules lumières de la science, et sur laquelle il vaudrait peut-être mieux s'en tenir aux lumières de la foi.

A. — Vous oubliez que pour nous Adam n'est qu'un mythe résumant allégoriquement les traditions de la primitive humanité. La foi prend ce mythe à la lettre; le Spiritisme l'explique.

C. — Adam est tellement le symbole d'une race plutôt qu'une personnalité, que nous voyons Caïn, après la mort de son frère, aller fonder des Etats et de grandes cités. *Les enfants des hommes*, ou descendants de Caïn, se multiplient sur la surface de la terre, tandis que *les enfants de Dieu*, ou fils de Seth, constituent une nationalité à part. Ne peut-on voir, dans ces deux types, l'opposition de deux races, l'une guerrière, l'autre pastorale?

Quoi qu'il en soit, l'homme est très-ancien ici-bas; ses différentes races n'y ont paru que successivement, et ont été considérablement modifiées par suite des grands cataclysmes.

Nous n'en avons pas moins une même origine, et un père commun qui est Dieu.

A. — Comment concevez-vous que le premier homme de chaque race originelle a pu être formé?

C. — L'âme, étincelle divine, une fois revêtue du périsprit, la puissance créatrice a pu matérialiser en partie ce périsprit déjà grossier, puisque de nos jours il est de fait que des Esprits sont apparus sous une forme tangible.

B. — Il est de fait pour vous! je n'en ai jamais ni touché, ni même vu!

C. — Il est cependant de foi que les anges de l'ancien Testament, ceux par exemple qui apparurent à Abraham, à Lot, à Tobie, étaient parfaitement tangibles, et paraissaient avoir un corps comme vous et moi. Vous êtes obligé de l'admettre. Or, il n'y a pas loin, pour la puissance divine, de cette illusion complète à la complète réalité.

A. — Y a-t-il, sur cette question, d'autres solutions spirites?

C. — Michel du Var, dont les ouvrages témoignent d'une véritable inspiration mêlée, comme il arrive toujours, avec les idées personnelles, prétend que notre globe n'est qu'une incrustation, ou juxta-position de quatre petites planètes, autrefois satellites d'une énorme planète, ayant disparu après avoir achevé son ascension sidérale. Ce qu'il y a de remarquable d'abord dans cette singulière opinion, c'est qu'elle semble confirmée par la science, qui a constaté un vide inharmonique entre Mars et Jupiter, présumant même que les nombreuses petites planètes que l'on a découvertes récemment dans ce vide, sont les débris d'un globe antérieur.

Michel donc prétend que les quatre satellites ayant consenti à se rapprocher, et jusqu'à un certain point à se fusionner, pour ne former qu'un seul et même globe qui est la Terre, y

ont apporté chacune leurs monades humaines à l'état rudimentaire, ce que l'auteur appelle des hominicules. De là, la différence des types d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, continents qui correspondent, depuis l'incrustation, aux quatre planètes particulières. Une cinquième, la lune, était sollicitée et attendue, mais enfin elle aurait répondu par un refus définitif.

On concevrait encore cette incrustation des quatre planètes à l'état nébuleux, ou même à l'état liquide comme l'est, à ce qu'il paraît, l'anneau de Saturne; mais, puisqu'elles étaient satellites d'un astre déjà parvenu à sa période d'ascension, leur antiquité et, par suite, leur refroidissement devaient être considérables. Reste, il est vrai, l'hypothèse d'une seconde sublimation par l'activité centralisée du caloiique intérieur; mais M. Michel ne semble pas même avoir entrevu cette hypothèse, puisqu'il considère les fossiles des animaux antédiluviens comme antérieurs à l'incrustation et particuliers aux terrains respectifs de chaque planète. La sublimation n'avait donc pas eu lieu, car elle eût détruit les fossiles.

A. — Les mêmes fossiles se retrouvant dans toutes les parties du globe, pourvu que les terrains soient de la même époque, il en résulte que l'apparition des animaux, dont ils sont les débris, a été partout contemporaine, et que l'incrustation, si elle a eu lieu, les a précédés. De plus, les découvertes récentes de la paléontologie tendent à prouver que l'homme existait sur notre globe à l'époque géologique et antédiluvienne des animaux monstrueux. On a trouvé, par exemple, dans ces terrains, des flèches, hachettes et autres instruments évidemment fabriqués de main d'homme.

C. — Et l'on trouvera plus tard, soyez-en sûr, le véritable fossile humain; mais il faudrait des recherches principalement dirigées dans les régions équatoriales de l'Asie, berceau de la race adamique ou blanche. Chose extraordinaire, cette race, à son origine, qui date d'environ quarante mille ans, était Hermaphrodite.

B. — Et vous en croyez là-dessus vos révélations spirites?

C. — D'autant plus facilement qu'elles me paraissent confirmées par la Bible.

B. — Dans la Genèse, au moins, il n'y a rien de tel.

C. — C'est justement sur la Genèse que je m'appuie; elle est l'écho inspiré des plus antiques traditions qui soient parvenues jusqu'à nous, et la science géologique n'a fait jusqu'ici que les confirmer. Moïse, au chapitre premier, distingue les sept jours ou époques de la création, et il y annonce positivement la création de l'homme hermaphrodite, comme ayant précédé la création de la femme, par la séparation des deux sexes qui n'a lieu en effet que plus tard, au chapitre second, lorsque Adam est depuis longtemps installé au Paradis terrestre.

B. — Pouvez-vous me citer le texte précis?

C. — Le voici: Je ne sache pas qu'on l'ait remarqué avec l'attention qu'il mérite.

Genèse, chapitre premier, versets 26 et 27. 26 « Dieu dit: Faisons l'homme à notre image et ressemblance; qu'il préside aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes, à tous les reptiles qui se meuvent sous le ciel et à toute la terre. » 27 « Dieu créa donc l'homme à son image; il le créa à l'image de Dieu, et il le créa mâle et femelle. » Le texte est positif et sépare complètement la création du premier homme, à la fois mâle et femelle, de celle de la première femme. Il vient à l'appui de la révélation spirite.

A. — Je ne vois rien d'inadmissible dans cette interprétation du texte, qui laisse supposer que l'homme primitif engendrait de lui-même, puisque, si je ne me trompe, ils suivent immédiatement ces mots : « Croissez et multipliez ! » Il doit même s'être écoulé un intervalle assez considérable avant les naissances uni-sexuelles ?

C. — Environ douze mille ans, sans que la propagation de l'espèce eût dépassé des limites assez étroites. Ces hermaphrodites étaient d'une taille et d'une force musculaire, en rapport avec celle des animaux gigantesques qu'ils avaient à combattre, et contre lesquels ils se prétaient un appui empressé. Avec le laps des siècles, quelques générations, clairsemées, n'offrirent plus qu'un seul sexe, mais d'une complexion plus vigoureuse encore que celle des hermaphrodites qui dégénérent et disparurent peu à peu, tandis que les uni-sexuels multiplièrent et remplacèrent la race primitive. Ils se répandirent dans le nord de l'Asie, d'où ils pénétrèrent en Amérique, en franchissant le détroit de Bering. De l'Amérique, ils envahirent la grande île Atlantide dont parle Platon dans le Timée et le Critias, et qui a disparu, lors du dernier cataclysme, il y a environ sept mille ans. Elle occupait, dans l'Océan, nommé de là Atlantique, l'espace qui s'étend des Açores aux Canaries et aux îles du Cap vert. Lors de la découverte de ces îles, on y trouva une race d'hommes à haute taille, parlant une langue inconnue.

De l'Atlantide, les géants se répandirent le long du bassin de la Méditerranée, où l'histoire ancienne, sainte ou profane, les signale sous les dénominations de géants, cyclopes ou Pélasges. C'étaient des hommes simples et industriels, en partie nomades, en partie attachés aux mines et au travail des métaux. Leur gouvernement était le patriarcal; leur religion, le polythéisme des astres.

Quand arriva le dernier déluge, causé par d'affreuses convulsions intérieures et la fonte des glaces polaires, un très-petit nombre d'individus, réfugiés sur les montagnes, échappèrent à cette vaste désolation. Ils restèrent ainsi longtemps isolés. Mais, depuis le déluge, l'hydrogène l'ayant emporté sur l'oxygène, dans la génération du corps humain, il y a eu dans l'homme moins de développement physique, mais plus d'extension morale et intellectuelle.

A. — Mais vous ne vous expliquez point sur les autres races? Existaient-elles déjà à l'époque du déluge?

B. — Chaque partie du monde avait ses autochtones qui ont même précédé la race adamique, plus parfaite et plus progressive que toutes les autres. De l'Himalaya rayonne la race indo-chinoise, la plus populeuse du globe, et celle dont la civilisation remonte à l'antiquité la plus reculée. Mais elle est restée stationnaire, et s'est immobilisée dans le culte de Brahma.

Des sommets de l'Altaï sont partis de nombreux essaims nomades, dont les uns se sont rabougris en s'approchant du pôle, sous les noms de Pygmées, Lapons, Esquimaux, Samoïèdes; dont les autres ont peuplé la Tartarie et ont deux fois étonné l'univers sous Attila et Gengis-Khan. Cette disposition de la race tartare aux entreprises lointaines la rend plus accessible au progrès; aussi a-t-elle mêlé son sang à celui de la race caucasienne, la nôtre, privilégiée entre toutes.

Les Autochtones du continent américain, originaires des Andes, ne sont guère sortis de leur sauvagerie primitive. L'Afrique n'a d'Autochtones que les Berbères de l'Atlas; car

les Cafres viennent d'Arabie, et les Nègres viennent de colonies d'esclaves transportés de Bornéo en Nubie. Si jamais on peut pénétrer jusqu'au pôle Antarctique, on y trouvera un continent sain et fertile, que réchauffe la chaleur interne du globe, et peuplé d'habitants d'origine Cafre, qui y ont été transportés par les courants à une époque voisine du déluge.

La race malaise est originaire des montagnes de Malacca, d'où elle s'est répandue dans la plupart des îles de l'Océanie: elle n'est inférieure qu'à la race blanche, et de grandes destinées lui sont réservées. Que dire de la mystérieuse race des Papous, transition évidente du singe à l'homme?

L'engendrement des métis, mulâtres, quarterons, favorise considérablement, de nos jours, l'ascension des races infimes; mais bien des milliers de siècles s'écouleront encore avant que les flots rajeunis du sang d'Abel aient complètement purifié celui de Caïn. Insensiblement, toutes les races humaines viendront s'absorber dans la blanche, dont rien plus ne retardera le divin essor.

Alors le génie de l'homme éclatera en merveilles dont nous ne saurions nous faire une idée. La nature sera entièrement domptée et tournée à notre profit; la guerre, n'ayant plus de raison d'être, fera place à la fraternité universelle. La femme, réhabilitée et purifiée, embellira ce séjour par des trésors d'amour, d'intelligence, de beautés et de grâces. Le corps humain prendra des proportions majestueuses et académiques. La maladie sera inconnue, et la vie, prolongée jusqu'à cent cinquante ans, s'éteindra sans douleurs.

L'âme de la Terre s'énorgueillira du rang qu'elle occupe parmi les âmes sidérales. Ses productions embelliront de plus en plus les espaces qu'habitent ses Esprits célestes, et ceux-ci, tranquilles désormais sur le sort de leurs frères terrestres, se livreront sans réserve aux joies infinies des félicités extramondaines.

HILAIRE.

(Sera continué prochainement.)

AVEUX D'UN PRÊTRE CATHOLIQUE SUR L'ENFER.

(2^e et dernier Article. — Voir le précédent numéro.)

Ces nouveaux incroyants ajoutent :

• Nous avons entendu cent fois les prédicateurs nous dire que la peine du péché doit être infinie, au moins en durée, parce qu'elle outrage Dieu qui est infini. Ceci a retenti et retentira longtemps dans les chaires. Mais c'est là un gros sophisme dont peuvent se tirer facilement les enfants eux-mêmes. Pour que l'offense faite par un homme eût un caractère infini, il faudrait que cet homme fût un Dieu. Il est certain que si Dieu pouvait pécher, son péché étant le péché d'une intelligence infinie, aurait un caractère d'une gravité infinie. Mais le péché d'un homme, venant d'une nature finie, ne peut avoir qu'une gravité finie, par conséquent ne peut exiger qu'une punition finie, limitée, proportionnelle à la nature même de la faute.

• Voilà ce que nous enseigne la raison sur la fausse notion que les prêtres nous donnent de la nature des fautes commises par l'homme.

• Ce n'est pas tout.

• Ce Dieu, qui est infiniment puissant et infiniment bon, ne peut pas trouver dans cette puissance et dans cette bonté un moyen de toucher le cœur des réprouvés. La foi nous enseigne que sa grâce est toute puissante. Il convertit le larron sur le Golgotha; il terrasse saint Paul sous les murailles de Damas; il

prend des ennemis avoués, acharnés, et, de l'avis de tous, il en fait des colonnes de son Eglise. Ne peut-il pas pour les damnés ce qu'il a pu pour ses persécuteurs ?

» — Mais non, disent les prédicateurs, l'âme après la vie n'est plus libre. — Ah! oui. Et comment savez-vous cela? Elle n'est plus libre? Alors ce n'est plus une âme. La liberté est une des facultés inhérentes, intrinsèques, un élément constituant d'une âme, comme l'étendue, la pesanteur sont des conditions essentielles des corps. Il nous faudrait dévorer cette absurdité, que les âmes cessent d'être âmes au sortir du corps. Elles sont donc libres, toujours libres, nécessairement libres. La grâce peut donc parler à ces âmes, toucher ces âmes.

» La grande pensée des législateurs, leur préoccupation, plus on avance dans la vie civilisée des peuples, consiste à rendre les peines ici-bas améliorantes, pour que, de la condition de la chute par le crime, l'âme successivement éclairée par la réflexion, mette à profit le châtement et revienne définitivement au bien. Voilà ce que fait l'homme par rapport à d'autres hommes. Il tend à abolir de plus en plus les longues peines inutiles au condamné, à abolir la peine de mort, qui est l'acte de la vengeance sociale contre l'individu, pour donner au misérable, qui a versé le sang, les longues années de l'expiation et du repentir. L'homme être si peu puissant, mais doué par Dieu lui-même de raison, s'ingénie à améliorer les châtements de la vie passagère; et Dieu, dans sa sagesse, dans sa puissance infinie, n'aurait pas le moyen de rendre les peines d'une autre vie améliorantes? Cela n'est pas possible. Vous nous avez appris que Dieu était bon, très-bon, infini en miséricorde; et c'est parce que nous croyons à cette bonté de père, à cette miséricorde sans limite du Créateur, que nous sommes sûrs de moins lui déplaire, en le jugeant disposé à préparer l'amendement des pécheurs impénitents, plutôt qu'à les torturer, pendant l'éternité entière, dans des supplices dont l'idée fait horreur. Quel père que celui qui donne la vie à des enfants, et qui, pour des égarements d'un jour, leur inflige un supplice sans fin?

» Voici ce que nous n'adopterons jamais.

» Vous nous objectez les livres saints: là se trouve le mot « éternité » appliqué aux tourments des réprouvés. Cela est vrai. Mais nous avons lu les livres saints comme vous. Et êtes-vous bien sûrs que les anciens avaient la notion rigoureuse d'une éternité mathématique? Quand ils parlaient de l'éternité, n'était-ce pas dans un sens large, pour indiquer une durée immense? Relisez vos livres saints sous ce point de vue, et vous pourrez peut-être changer d'avis? Quand ces livres saints vous disent: « L'éternité et au de-là, *in æternum et ultra* (1), » croyez-vous qu'ils aient la notion mathématique attachée à ce mot dans notre langue?

» Quand ils emploient à tout moment ce mot: « Roi, vivez éternellement (2) ! » n'est-ce pas avec une notion de durée limitée?

» Quand ils disent d'une éternité à une éternité (3), n'est-ce pas le même sens?

» Ces exemples (4) suffisent pour démontrer que le mot « éternité » n'avait pas, dans l'idée des anciens, la compréhension d'une éternité mathématique (5).

(1) *Exod.* xv, 18. — *Mich.* iv, 5.

(2) *II Esdr.* II, 3.

(3) *Ab æterno usque ad æternum.* (*II Esdr.* ix, 5.)

(4) *Luna perfecta in æternum.* (*Ps.* lxxxviii, 38.)

(5) Vous posséderez éternellement cette terre. (*Josué* xiv, 9.)

— La terre subsiste éternellement. *Terra autem in æternum stat.* (*Eccl.* 1, 4.)

— Vous ne pécherez jamais. *Et in æternum non peccabis.* (*Eccl.* vii, 40.)

— *Judæa in æternum habitabitur.* (*Joël.* iii, 20.)

— Le serviteur n'est pas éternellement dans la maison, mais le fils y reste éternellement. (*Joan.* viii, 35.)

— Vous ne me laverez jamais les pieds. *Non lavabis mihi pedes in æternum.* (*Joan.* xiii, 8.)

— Je ne mangerai jamais de viande. *Non manducabo carnem in æternum.* (*I Cor.* viii, 13.)

» Et c'est sur un mot qui a certainement deux sens, et qui peut aussi bien s'entendre de l'un que de l'autre, que vous voulez faire un dogme? Cela n'est pas possible. »

Voilà quelques-unes des objections qui nous sont faites tous les jours dans le ministère. Nous avons bien la réponse d'un bon prédicateur: « Ne vous tourmentez pas de cela, ce sont des tentations. » Mais cette raison, donnée aux bonnes femmes, ne contente pas des intelligences accoutumées aux procédés rigoureux du raisonnement; et le moment viendra où il faudra chercher d'autres raisons. En attendant qu'on les trouve, voici les hommes haut placés du clergé qui comprennent la difficulté de cette question et qui conseillent dans ces matières une extrême prudence. On a beaucoup remarqué Mgr Chalandon, archevêque d'Aix, prêchant une retraite ecclésiastique au clergé de Paris, il y a à peine deux ou trois ans, et recommandant à MM. les curés de très-peu prêcher sur l'enfer, cette question détournant plus les esprits de la foi, que servant à les y ramener.

Si nous en sommes là, n'est-il pas évident que la désuétude aura attaqué cette croyance, comme beaucoup d'autres, et que, malgré nos affirmations, nos raisonnements théologiques, le monde suivra sa voie de négation sur cette terrible pénalité qu'elle ne peut s'accoutumer à attribuer à Dieu sans blasphème. Nous, prêtres, accoutumés à voir toutes questions au point de vue de l'enseignement doctrinal dans le passé, nous levons les yeux au ciel, nous ne comprenons rien à ce siècle, qui s'obstine à ne pas croire Dieu méchant. Mais nos successeurs, un jour, en prendront leur parti; et peut-être, avant un siècle, la foi à un enfer où les châtements seront proportionnés, à la fois expiatoires et améliorants, sera la croyance universelle. »

Ces paroles, dans la bouche d'un prêtre catholique, ont une immense portée; elles viennent confirmer les tendances de la philosophie moderne et les enseignements univoques des Esprits, c'est avec bonheur que nous les enregistrons; elles prouvent qu'il y a, au sein du clergé, un noyau de prêtres intelligents, qui ne seront pas rejetés comme des endurcis, et ne remplaceront pas à cet avènement les juifs de la Synagogue, mais ouvrant leurs cœurs aux lumières nouvelles du pardon et de la miséricorde, ils viendront, quand l'heure aura sonné, grossir les rangs des enfants de Dieu.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à HERMANCE DUFAUX.

CHAPITRE 1^{er}.

(4^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

Année 1443.

Charles VII me donna cette année la preuve que j'avais regagné sa confiance: il me revêtit du gouvernement des pays situés entre la Seine et la Somme, et me confia des troupes avec mission de faire lever le siège de Dieppe, que les Anglais avaient formé. Les comtes de Saint-Pol et de Dunois, et les seigneurs de Châtillon, de Laval, de Gaucourt et de Commercy m'accompagnèrent.

Les Anglais avaient construit, sur une éminence qui dominait la ville, un fort qui causait de grands ravages; je l'attaquai par escalade. Mes gens furent d'abord repoussés, mais je les ramenai à la charge avec tant de succès que les ennemis plièrent. La garnison anglaise fut faite prisonnière et les Français que je trouvais dans le fort furent pendus par mes ordres. Dieppe fut délivrée le 14 août.

J'allai à Tours, prendre les ordres du roi pour une expédition contre le comte d'Armagnac, qui venait d'entrer à mains armées dans le comté de Comminges.

Marguerite, comtesse de Comminges, tourmentée par les obsessions de Mathieu de Foix, son second mari, et de Jean V comte d'Armagnac, qui prétendaient l'un et l'autre à sa future succession, institua mon père son héritier. Mathieu de Foix n'essaya pas de résister, mais Armagnac, outré de se voir frustré, se révolta.

Une partie de la noblesse du Midi joignit ses armes aux miennes et j'entrai dans le Rouergue, où tout se soumit sans presque de résistance. Je m'avançai aussitôt sur l'île-Jourdain, dans les murs de laquelle le comte d'Armagnac s'était renfermé. Armagnac n'attendit pas que je livrasse l'assaut : il se rendit et je le fis conduire à Lavour avec toute sa famille, à l'exception de son fils aîné qui était en Navarre.

Mon père gracia Armagnac quelque temps après, mais il ne lui rendit pas le Rouergue et laissa à Mathieu de Foix la jouissance du comté de Comminges, sa vie durant.

Année 1444.

Le repos momentané dont jouissait la France, la livrait aux brigandages de ses gens d'armes ; mon père résolut d'en débarrasser le royaume en les envoyant contre les Suisses, sous mon commandement.

Uri, Schwitz, Unterwald et les autres cantons forestiers étaient en guerre avec Zurich, que Frédéric III, empereur d'Allemagne, soutenait. Frédéric avait demandé des secours à Charles VII, pour repousser les montagnards helvétiques dans leurs foyers, mais mon père n'avait pu alors accéder à ses vœux.

Je dirigeai ma marche sur Bâle, à la tête de vingt-deux à vingt-quatre mille hommes ; huit mille Anglais étaient venus me joindre et mes troupes se recrutèrent, chemin faisant, de tous les routiers français, anglais et normands que nous rencontrâmes.

Bâle, dans les murs de laquelle le concile était encore assemblé, avait envoyé réclamer l'assistance des Suisses ; nous rencontrâmes ceux-ci sur le bord de la Birse, le 28 août. Ils écrasèrent celles de mes troupes qui avaient déjà traversé la rivière, et la passèrent eux-mêmes au nombre de deux mille. Ils se divisèrent en deux parties sous nos attaques : huit cents, environ, combattirent acculés à la Birse, le reste gagna la Léproserie de Bâle placée sous l'invocation de saint Jacques. Nous enveloppâmes aussitôt cette maladrerie et nous dirigeâmes contre elle tous nos efforts. Les Suisses repoussèrent nos assauts avec un courage désespéré : ils combattaient au milieu des flammes, couverts de blessures et à demi-consumés, sans vouloir de quartier ; nous n'en primes pas un seul vivant.

Cette victoire, qui nous coûta plus de six mille hommes, porta à leur comble les alarmes des Bâlois. Ils invoquèrent la médiation des pères du concile et m'envoyèrent des députés pour m'offrir l'entrée de leur ville. Pendant le séjour que j'y fis, je tentai inutilement de persuader aux bourgeois de secouer la suzeraineté de l'empire pour reconnaître celle de la France.

La valeur héroïque des Suisses, et surtout la position politique de l'Helvétie, avaient fait impression sur moi ; aussi je me bornai à quelques courses dans le plat pays, et je ne tardai pas à entamer des négociations. Le 28 octobre, je conclus au nom du Roi et au mien un traité d'alliance avec Schwitz, Uri, Berne, Unterwald, Bâle, Lucerne, Soleure, Glaris, Zug, le duc de Savoie, etc., et je repris la route de France. Les Allemands nous témoignèrent leur ressentiment en nous refusant les vivres, le fourrage, et tout ce qui nous était nécessaire. Mes routiers, contraints par la nécessité, ravagèrent le pays et furent presque tous massacrés par les paysans qui se soulevaient en masse sur notre passage.

Année 1445.

Depuis quelque temps la santé de la dauphine Marguerite d'Ecosse, ma femme, s'affaiblissait graduellement. L'esprit, les grâces et la douceur de Marguerite n'avaient pu lui gagner mon affection ; elle était aimante et passionnée, et s'était attachée à moi, quoique je ne le méritasse guère ; aussi mes infidélités et ma dureté à son égard lui causaient une douleur mortelle. Elle alla chercher des consolations dans les arts et la poésie, vers lesquels son esprit gracieux et son imagination ardente la portaient naturellement, et s'y adonna avec une ardeur qui altéra sa santé déjà faible. Quoique sa conduite fût irréprochable, Jamet du Tillay, bailli du Vermandois, et d'autres tinrent sur elle des propos injurieux qui parvinrent à ses oreilles. Le chagrin qu'elle en conçut augmenta le mal qui la minait, et des scènes de jalousie que je lui fis, achevèrent de la porter au tombeau. Elle mourut le 16 août, repoussant les remèdes qu'on lui offrait, en disant :

— Fi de la vie, qu'on ne m'en parle plus !

Après la mort de la dauphine, je demandai au roi que l'on prit des informations. Cette affaire fit beaucoup de bruit ; toute la cour s'en mêla et la reine, ma mère elle-même, sur ma prière, fut interrogée par le chancelier. Les dépositions déchargèrent l'honneur de Marguerite, mais on s'en tint aux informations, et Jamet, qui avait des protecteurs puissants autour de Charles VII, resta à la cour comme auparavant.

(La suite au prochain numéro.)

CROQUIS D'OUTRE-TOMBE.

I

J'avais les yeux ouverts ; des fluides montaient
Du sol jusqu'à mon front, se croisaient, se heurtaient
Et semblaient pétiller comme des étincelles,
En se subdivisant en milliards de parcelles,
De soufre incandescent exhalant sa vapeur
Je me sentis saisi d'une vague torpeur :

— Ces fluides épais recèlent des tempêtes,
Dis-je : que vais-je voir ? quelque monstre à sept têtes !
Le rideau sulfureux s'entrouvrit tout à coup
Honneur... en y pensant j'en frémis de dégoût !
Non m'écriai-je alors, ma rétine m'abuse !
Figurez-vous un homme à face de Méduse,
Aux yeux cercelés de sang, enfoncés et petits,
Fauves, ternes, vitreux, au cheveu aplatis,
Au crâne bas, étroit, tout sillonné de rides,
Comme un sentier fangeux plein d'ornières arides.
Son nez était épais et tacheté de noir ;
Ses narines s'ouvraient ainsi qu'un entonnoir,
Puis en se dilatant, la caverne béante
Laisait couler à flots une vapeur puante.
Une barbe de bouc ombrageait son menton ;
On eût dit un damné sortant du Philééton.
Sa bouche monstrueuse, aux dents jaunes de fièvre,
Laisait baver du fiel au revers de sa lèvre ;
Sa main sale tenait un verre d'arsenic ;
À ce verre, à sa main s'enroulait un aspic !
Jamais rien d'aussi laid n'avait frappé ma vue,
Et d'un grand criminel c'était bien l'âme nue.

Oh ! mon Dieu ! m'écriai-je en refermant les yeux :
Le monde subjectif a des monstres hideux !
Mais qu'a donc fait cet homme, alors que sur la terre,
Il marchait comme nous ? il eut bien une mère ?
Par les seins d'une femme il fut bien allaité ;
Il goûta bien aux fruits que fait mûrir l'été ;
Il a bien dans les champs entendu l'alonette ;
Les rayons du soleil ont brillé sur sa tête ;
Par les jours printaniers il a bien vu les fleurs,
Où l'aurore en passant met sa rosée en pleurs ;
Il a bien vu son père et les enfants sourire ?...
S'il a vu tout cela, qui donc l'a pu maudire !
Qui donc l'a dégradé, souillé d'impureté
Et le fait errer seul dans son obscurité ?
Qui donc torréfia son cœur dans de l'acide !...
Sa voix me répondit : — Je fus un parricide !...

BARRILLOT.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutées toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

AVIS.

Les Bureaux du Journal *LA VÉRITÉ* sont présentement rue de la Charité, 48, presque en face de l'ancien local.

SIGNES DE L'AVÈNEMENT DE L'ESPRIT.

(8^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

Nous avons réservé pour la fin du sujet que nous traitons, le signe sans contredit le plus important et le plus caractéristique, après les manifestations spirites, des temps qui se préparent pour l'humanité terrestre et qui ont déjà commencé.

On se rappelle que Joseph de Maistre, dans les étonnantes prédictions que nous avons citées, parlait du travail de la Société biblique pour répandre l'ancien et le nouveau Testament, et avec une profondeur de vues excessivement remarquables, il annonçait que cette œuvre était providentielle et avait pour but de ramener les esprits des hommes à la connaissance des textes sacrés qui seraient expliqués, commentés et développés par les apôtres de la nouvelle révélation, et de les apprendre à ceux qui ne les avaient pas lus.

De nos jours il y a plus pour confirmer ces merveilleuses prévisions, il y a une recrudescence inattendue des études religieuses, qui se manifeste trop ouvertement et trop clairement pour ne pas être ordonnée de Dieu. Afin de bien comprendre ce grand mouvement contemporain qui a eu lieu avant le Spiritisme, et pour lui venir parallèlement en aide, remontons au siècle passé. Qu'y voyons-nous?... Voltaire et les écrivains de l'Encyclopédie avaient pris à tâche de renverser tous les abus et toutes les infamies du passé. Mais ils n'avaient pas apporté à cette mission toute la prudence et le sens droit qu'un pareil rôle eût nécessité : au lieu de considérer que l'Esprit du mal avait pu se glisser dans le christianisme et lui inspirer l'intolérance et la superstition, au lieu de se borner, ce qui eût été légitime, à critiquer les choses mauvaises, à le balayer de ses scories et de ses immondices, ils confondirent l'élément divin et essentiel de cette religion immortelle (en tant que devant se résoudre dans l'universalisme), avec l'élément impur que des hommes inspirés par des Esprits pervers y avaient mêlé. Ils adoptèrent donc, comme *cri de ralliement* : *Ecrasons l'infâme*, et ils ne virent pas qu'ils se

constituaient en cela les adversaires de Dieu et de toutes les révélations antérieures, de son éducation donnée aux Hébreux, aux Gentils, et par son Messie aux Chrétiens. Ils démolirent tout, sans rien construire à la place ; ils renversèrent l'édifice vermoulu sans doute et lézardé, qui abritait mal l'humanité ; mais ils ne le remplacèrent pas, la laissant sans abri contre les tempêtes de sa pensée, et les orages de son cœur. Peut être, était-ce une nécessité du séjour inférieur de la terre que cette démolition dans le monde de l'intelligence eût son contre-coup représentatif dans le monde de l'action. Lorsque la révolution française eut passé son niveau sur tous les citoyens, n'ayant fait que des ruines matérielles, mais au spirituel, léguant à la postérité un principe immortel, une réaction eut lieu à peu près universelle. On se demanda si l'on n'était pas allé trop loin, si la condamnation prononcée contre le Dieu de l'ancien et du nouveau Testament, contre le Christ et ses Apôtres, contre tous ses successeurs, ne devait pas être révisée ; si le XIX^e siècle devait accepter complètement l'héritage de Voltaire et de ses adhérents, ou bien sous bénéfice d'inventaire, si on pouvait détruire toutes les croyances de nos ancêtres avec des sarcasmes, s'il n'y avait pas quelque chose à sauver en un mot dans l'antiquité judaïque et chrétienne, et même dans l'antiquité païenne. L'ère de la reconstruction succéda alors à celle de la démolition brutale. Nous nous bornerons à de courts aperçus et nous ne nous occuperons que de l'Allemagne et de la France.

Dans ce grand travail de l'exégèse allemande, on reconnaît tout d'abord deux périodes bien distinctes.

La première, qui commence avec Lessing, et qui révisé, en croyant seulement la continuer, l'œuvre du XVIII^e siècle, est particulièrement critique. Elle s'attache surtout à combattre cette doctrine de l'inspiration, mensongèrement conçue, d'après laquelle tous les écrits qui composent le nouveau Testament, et toutes les parties, sans exception, de ces écrits, seraient le résultat d'une révélation directe et littérale du Saint-Esprit, faite toute d'une pièce sans égard aux besoins progressifs de l'humanité. Cette première période aboutit à la publication du livre de Strauss sur la vie de Jésus, dans lequel l'auteur, réunissant et opposant les uns aux autres, avec une merveilleuse puissance logique, les passages contradictoires renfermés dans les Évangiles, montre qu'ils sont foncièrement inconciliables, que par

conséquent il est impossible d'y reconnaître ce que l'école orthodoxe prétend y voir : le résultat unitaire d'une inspiration divine, donnant au monde la vérité absolue, tandis qu'au contraire la vérité humaine, même conçue au point de vue religieux, est essentiellement relative.

Cependant, l'argumentation de Strauss n'avait évidemment qu'une valeur négative. Toute-puissante contre le système de la fausse inspiration qu'elle combattait, elle n'allait pas au delà. Elle ne préjugait rien contre ce qui pourrait être tenté d'ailleurs pour résoudre, par des voies différentes, les difficultés que soulève l'étude des Évangiles. Aussi, une fois passé le moment de stupeur causé par la publication du livre de Strauss, une nouvelle école apparut, qui entreprit d'élever sur des bases plus solides un édifice nouveau à la place de celui que ce rude démolisseur avait renversé. Cette école, dont le chef fut l'illustre Ferdinand-Christian Baur, et qui, du principal foyer de son activité, reçut le nom d'école de Tubingue, s'attacha surtout à substituer dans l'étude du nouveau Testament, à l'ancienne théorie de l'inspiration absolue, la doctrine d'un développement progressif et d'une influence historique à laquelle les Esprits inspirateurs condescendaient. Baur s'efforça surtout de montrer, dans les divergences et les oscillations de la pensée chrétienne, telles qu'elles s'offrent à nous, soit dans les Évangiles, soit dans les écrits apostoliques, le résultat trop peu considéré jusqu'alors, de la lutte entre les Judéo-chrétiens et les Gentils-chrétiens, entre les anciens apôtres et l'apôtre Paul.

Voici, en substance, le résumé que, sept ans plus tard, un des disciples les plus distingués de Baur, M. Hilgenfeld, a donné dans un article de la *Revue de Théologie scientifique* (allemande).

« L'Évangile primitif est le premier Évangile, celui de Mathieu. Sorti du sein de la plus ancienne communauté chrétienne, de la communauté Judéo-chrétienne de Jérusalem, rédigé entre l'an 50 et l'an 60 de notre ère, il se grossit, peu après la destruction de Jérusalem, d'additions faites dans une pensée de christianisme universel. Ce premier point établi, les Évangiles suivants nous offrent comme les termes successifs d'un développement continu. D'abord vient l'Évangile romain de Marc, sorte d'abrégé de l'Évangile de Mathieu, composé dans les vingt dernières années du premier siècle. Puis nous trouvons une œuvre paulinienne, l'Évangile de Luc, rédigé vers l'an 100 de notre ère, dans l'Orient hellénique, à l'aide des deux évangiles combinés de Mathieu et de Marc, et tout au moins encore d'un autre document Judéo-chrétien. Enfin, à la suite de ces œuvres en quelque sorte préparatoires, vers l'an 130 de notre ère, dans toute la chaleur du mouvement gnostique, et dans le cercle où s'était le plus fortement conservée l'influence de l'apôtre Jean; apparaît l'Évangile qui porte le nom de cet apôtre, avec sa pensée à la fois si indépendante et si profonde.

Quant à cette unité d'inspiration qui, d'après la doctrine de l'Église, se révèle dans la composition des Évangiles, elle est remplacée pour nous par le développement vivant et continu de la foi chrétienne. »

On verra par la suite que nous adhérons à peu près complètement à ces conclusions, en expliquant toutefois par le Spiritisme, que les grands Esprits de Dieu ne donnent aux incarnés leurs représentants matériels des inspirations que progressives,

selon les besoins des époques, et, qu'organes du Saint-Esprit, ils ne le répandent qu'avec mesure, en proportionnant leurs révélations à l'état des intelligences auxquelles ils s'adressent, et aux exigences de la controverse à chaque âge de l'humanité.

PHILALÈTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

CONCORDANCE DU SPIRITISME ET DU JUDAÏSME.

(1^{er} article.)

On a vu par divers articles de notre Journal que l'éducation de Dieu à l'humanité terrestre était incessante et perpétuelle, et que, dans un mauvais monde comme le nôtre, cette révélation avait dû s'adresser plus particulièrement à un noyau choisi, c'est-à-dire sur la terre au peuple juif, préservé avec soin de tout contact avec les nations étrangères.

Philaléthès a accepté la tâche de faire voir cette année que le Christianisme, c'est-à-dire l'éducation de Dieu continuée, développée et plus générale, allait être à son tour épurée de tout l'élément mauvais que les hommes et les Esprits du mal avaient pu y introduire, et que l'heure était arrivée d'une troisième révélation solennelle, unitaire avec les deux autres.

Pendant que notre collaborateur portera surtout ses investigations sur l'accord du vrai christianisme avec les lumières nouvelles, il nous a semblé qu'il ne serait pas inutile d'esquisser leur concordance avec le judaïsme, ou la première révélation du Sinaï. Par là, nous éclairerons en même temps des points qui auraient pu rester obscurcis, dans des travaux théologiques qui ne sauraient entrer en des détails quelquefois nécessaires à l'intelligence des lecteurs.

Deux choses nous occuperont dans cet examen capital :

- 1^o La morale judaïque, telle qu'elle découle du décalogue et qu'elle est enseignée parmi les Israélites ;
- 2^o Leur théologie et leur métaphysique.

Il ne nous sera pas difficile d'abord de prouver l'entière conformité de la morale juive avec la morale que viennent actuellement prêcher et amplifier les Esprits.

Examinons pour cela le décalogue :

Voici cette loi dont les trois premiers préceptes se rapportent immédiatement à l'amour de Dieu ; dont les sept autres se rapportent plus particulièrement à l'amour bien réglé de nous-même et à l'amour du prochain, que nous devons aimer comme nous-même :

1^{er} Précepte de la loi de Dieu et de la morale juive. — Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi. Ou bien comme il est exprimé au chapitre vi du *Deutéronome*, et cité par Jésus-Christ dans l'Évangile : « Tu adoreras Jéhovah, ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. »

2^{me} Précepte. — Tu ne prendras point en vain le nom de Jéhovah, ton Dieu, en le faisant servir de témoin contre la vérité, ou sans nécessité, ou à mauvaise intention.

3^{me} Précepte. — Souviens-toi de sanctifier le jour du Sabbat, c'est-à-dire du repos. C'était le septième jour consacré à Dieu dès le commencement.

4^{me} Précepte. — Honore ton père et ta mère, afin que tu vives longtemps sur la terre et éternellement dans le ciel.

5^{me} Précepte. — Tu ne tueras point.

6^{me} Précepte. — Tu ne commettras point d'adultère ni aucun des crimes compris sous ce nom.

7^{me} Précepte. — Tu ne déroberas point.

8^{me} Précepte. — Tu ne porteras point de faux témoignages contre ton prochain.

9^{me} Précepte. — Tu ne désireras point la femme de ton prochain.

10^{me} Précepte. — Tu ne désireras point sa maison, ni son champ, ni rien qui soit à lui.

C'est ce que, par un mot consacré, les Juifs appellent le Décalogue ou les dix paroles. Ce sont, en effet, les paroles par excellence; paroles émanées de Dieu lui-même, par le ministère de ses Anges sur le mont Sinai; paroles divines, infiniment supérieures à toutes les paroles des hommes: paroles indestructibles, qui ne passeront pas lorsque le ciel et la terre s'enfuiront, selon les Écritures; paroles qui nous seront un jour solennellement répétées au tribunal du souverain juge; paroles toujours vivantes; elles retentiront éternellement dans les mondes matériels, spirituels et célestes, pour la gloire des justes qui en ont fait la règle de leur vie, pour l'éternelle confusion des méchants et des impies qui se seront fait un jeu de les mépriser.

Or, l'accomplissement de ces préceptes divins est renfermé tout entier dans l'amour de Dieu et du prochain. Car si nous aimons véritablement Dieu, nous n'aurons point d'autre Dieu que lui; nous l'adorerons, nous le servirons fidèlement et avec affection; nous respecterons la sainteté de son nom;

C'est-à-dire que si nous aimons véritablement Dieu, nous observerons fidèlement les trois premiers préceptes du Décalogue.

Si nous aimons Dieu réellement et en vérité, nous nous aimerons nous-mêmes comme nous devons nous aimer, en ne cherchant notre bonheur qu'en Dieu, en fuyant tout ce qui nous éloigne de Dieu, en ne nous attachant qu'à ce qui nous unit à Dieu; et pour plaire à Dieu, nous aimerons le prochain comme nous-mêmes, et en l'aimant comme nous-mêmes, nous l'aimerons véritablement, nous l'aimerons solidement, nous l'aimerons comme il doit être aimé. Mais alors nous observerons fidèlement le quatrième précepte en honorant nos père et mère, qui sont notre premier prochain, et les six autres en nous gardant avec soin de toute injustice, de toute fraude, de tout mensonge, de toute médisance, de toute calomnie, de toute action impure, de tout désir même contraire à la pureté ou à la justice, en un mot, de tout ce qui nuit au prochain ou à nous-mêmes, « car l'amour du prochain, dit saint Paul, ne souffre pas qu'on lui fasse aucun mal; » et David, en nous disant que « celui qui aime l'iniquité est l'ennemi de son âme; » nous fait assez comprendre que nous ne pouvons violer aucun de ces préceptes sans agir contre nous-mêmes.

C'est ainsi que le Décalogue est renfermé dans les deux préceptes de l'amour, et que le Spiritisme ayant pris pour devise cette belle maxime appliquée à Dieu et à nos frères: « Hors l'amour de Dieu et la charité envers le prochain, il n'y a pas de salut », parle exactement comme Moïse rapportant les tables de la loi.

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

NATURE DES ESPRITS SELON ORIGÈNE.

Allan Kardec, dans le numéro de la *Revue spirite* de mai 1864, a écrit un article que nul n'a encore relevé et qui a, selon nous, une immense portée. Il dit que *l'Esprit*, dans son sens véritable, est double, qu'il se compose en effet: 1^o de l'âme, étincelle divine, une et incorporelle, qui est le *sujet*, le *moi*, le *substratum* de la créature raisonnable et intelligente, finie; 2^o du périsprit plus ou moins grossier, plus ou moins éthéré, selon la nature des lieux où l'âme doit se manifester et selon les progrès de cette âme: en d'autres termes, l'âme conçue dans ses origines, dans son essence, dans sa virtualité, peut être envisagée comme une et simple; mais pour passer de la virtualité à l'acte, pour exercer des relations avec d'autres

êtres, elle a besoin d'une enveloppe spirituelle, tenant le milieu entre la matière et la spiritualité pure, plus matérielle aux mondes inférieurs, plus subtile à mesure qu'elle monte dans les mondes intermédiaires, et acquérant une éthérisation d'autant plus grande, composée de fluides de plus en plus quintessenciés dans les mondes supérieurs et dans les mondes divins; de telle sorte que bien que l'âme doive être, au sens métaphysique, différenciée de *l'Esprit*; toutefois aux lieux infimes où nous nous trouvons, et même aux lieux supérieurs, on doit surtout se servir de la qualification d'*Esprit*, puisqu'une âme ne peut point avoir de relations, ne peut participer à l'existence qu'avec un périsprit. *L'âme* est une expression désignant la racine originelle de notre être; *l'Esprit* c'est *l'âme agissante et vivante*. On n'a point remarqué cette belle définition donnée par un des auteurs les plus accrédités de notre école, et cependant elle ne méritait pas de passer inaperçue.

Pour la justifier, nous ferons voir dans cet article, que déjà Origène avait des opinions pareilles sur la nature des Esprits, et que bien que les absurdes croyances aux démons, anges déchus, le gênassent dans la conception de cette vérité, et l'entraînassent à d'autres extrémités, il n'a jamais cependant pleinement abandonné la notion des Esprits ayant des corps spirituels, aériens, qui les distinguaient les uns des autres, et empêchaient l'absorption de leur personnalité en Dieu; nous citerons à cet égard des extraits pris *passim* dans la belle notice que Jean Reynaud a consacrée à Origène (*Encyclopédie nouvelle*, t. 7). Voici ce qu'il dit:

« Se fondant sur ce que le nom d'ange, messenger, est une désignation de fonction, et non point un nom de nature, Origène donne aux êtres, dans leur état primordial, le nom d'Esprit: il faut donc savoir si, tombant dans les excès du spiritualisme, il a voulu exprimer par là que ces êtres étaient alors absolument incorporels. Il semble plutôt qu'il entende par ce mot d'Esprit, ce que nous pourrions nommer *Être spirituel*, en ramenant le qualificatif de spirituel, suivant la loi de son radical, au sens de *substance aérienne mouvante*. Il n'admet nulle part, d'une manière catégorique, le dogme des Esprits sans corps, auquel l'école scolastique, en développant le mythe antique des anges, s'est si inconsidérément arrêtée. Sans regarder l'être comme aussi essentiellement composé de corps et d'âme que le pense de l'être humain l'Eglise romaine, il ne consent cependant à concevoir aucune existence particulière comme réelle, c'est-à-dire comme revêtue d'une vie propre en dehors de celle de Dieu, à moins qu'elle ne soit dans une relation déterminée avec la matière, c'est-à-dire enveloppée dans un corps. La nature de Dieu est la seule, dit-il dans le *Periarchon*, à qui il appartienne de vivre indépendamment de la substance corporelle (1,6). Nous savons, ajoute-t-il contre Celse, que l'âme invisible n'est pourtant pas sans avoir besoin d'un corps approprié à la nature du lieu où elle éclate et se manifeste. (*Adv. Cels.*, vii.) « L'harmonie entre l'organisation du corps et les circonstances physiques de la région dans laquelle la vie s'accomplit, est un des principes cosmogoniques les plus féconds et les plus vrais. Toute la théorie du perfectionnement des êtres dans Origène repose sur l'atténuation progressive des corps à mesure de l'augmentation de l'amour de Dieu dans les âmes. Il semble donc que, la matière se subtilisant de plus en plus à mesure que la vitalité devient plus intense, à sa limite, toute matière doit soigneusement s'évanouir (1). C'est une conséquence qu'Ori-

(1) C'est là l'erreur d'Origène. On peut bien dire que les Esprits purs, habitants des mondes divins, ont un périsprit de plus en plus éthéré, de plus en plus subtil; mais il ne peut tout à fait s'anéantir, sans absorber l'individualité qui n'est conservée que par lui.

gène a clairement sentie, et il paraît n'avoir hésité devant son acceptation que parce qu'il semblait impossible de concevoir les existences particulières en dehors des conditions de la matière. Aussi voit-on qu'il s'y est laissé plus d'une fois entraîner. « Si cela n'est point contraire à la foi, dit-il dans le *Periarchon*, peut-être vivrons-nous un jour sans corps. S'il faut entendre que celui qui est parfaitement soumis au Christ est sans corps, comme tous doivent être un jour soumis au Christ, nous serons donc tous sans corps, quand nous lui serons tous absolument soumis.

« Si tous doivent se soumettre un jour à Dieu, tous déposeront donc un jour leur corps, et alors l'universalité des choses corporelles rentrera dans le néant; et si postérieurement la nécessité le demande à cause de la chute des créatures raisonnables, cette nature sera de nouveau rappelée à l'existence (1). » Ce passage, traduit d'après un fragment de saint Jérôme, est parfaitement explicite: la version de Raffin ajoute un trait qui caractérise encore mieux l'acheminement progressif à ce néant. « Comme il est impossible, y est-il dit, que les êtres arrivent à se dépouiller d'un seul coup de tout vêtement corporel, il faut croire qu'ils commenceront par s'arrêter dans des corps plus purs et plus subtils qui ne pourront déjà plus être vaincus ni même blessés par l'aiguillon de la mort; et à la fin la nature matérielle ayant cessé peu à peu, la mort sera absorbée et finalement exterminée. » Si Origène était demeuré fermement dans l'opinion que ces passages expriment, la question qui nous occupe ne souffrirait donc aucun doute; mais dans l'*Anacéphalose*, il y revient avec hésitation. « Il y aura toujours, dit-il, des natures raisonnables, lesquelles ont besoin d'un vêtement corporel, qui est nécessaire pour le vêtement des natures raisonnables, à moins cependant que quelqu'un pense pouvoir démontrer, même par des assertions, que les natures raisonnables peuvent vivre sans aucun corps. Mais combien cela est difficile, et même presque impossible à concevoir, c'est ce que nous avons précédemment montré en examinant les diverses opinions. » Ainsi ce n'est que par la force contraire d'une autre opinion, qu'il s'est arrêté sur la pente où ses principes le portaient. La vérité est dans ce dernier avis.

(Extrait de Jean Reynaud, par EDMOND.)

JUGEMENT D'ALLAN KARDEC SUR L'HISTOIRE DE LOUIS XI.

Nous lisons ce qui suit sur la publication inédite que donne aujourd'hui la *Vérité*, dans la *Revue spirite* d'Allan Kardec, de mars 1858.

« En parlant de l'histoire de Jeanne-d'Arc, dictée par elle-même, nous avons dit que M^{lle} Dufaux avait écrit de la même manière l'histoire de Louis XI. Ce travail, l'un des plus complets en ce genre, contient des documents précieux au point de vue historique. Louis XI s'y montre le profond politique que nous connaissons; mais, de plus, il nous donne la clef de plusieurs faits jusqu'alors inexplicables. Au point de vue spirite, c'est un des plus curieux échantillons des travaux de longue haleine, produits par les Esprits. A cet égard, deux choses sont particulièrement remarquables: premièrement, la rapidité de l'exécution (quinze jours ont suffi pour dicter la matière d'un fort volume); secondement, le souvenir si précis qu'un Esprit peut conserver des événements de la vie terrestre. A ceux qui douteraient de l'origine de ce travail et en feraient honneur à la mémoire de M^{lle} Dufaux, nous répon-

(1) Autre erreur d'Origène, qui supposait que les bienheureux pouvaient déchoir; mais il y était entraîné par la théorie absurde et grossière des anges déchus, et par la fausse idée que la théologie se faisait alors de la nature des démons.

drons qu'il faudrait, en effet, de la part d'une enfant de quatorze ans, une mémoire bien phénoménale et un talent d'une précocité non moins extraordinaire, pour écrire d'un seul trait un ouvrage de cette nature; mais, à supposer que cela fût, nous demanderons où cette enfant aurait puisé les explications inédites de l'ombrageuse politique de Louis XI, et s'il n'eût pas été plus habile à ses parents de lui en laisser le mérite. Des diverses histoires écrites par son entremise, celle de Jeanne d'Arc est la seule qui ait été publiée. Nous faisons des vœux pour que les autres le soient bientôt, et nous leur prédisons un succès d'autant plus grand, que les idées spirites sont aujourd'hui infiniment plus répandues. »

Allan KARDEC.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à HERMANX DUFAUX.

(5^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE II.

Conspiration. — Je me retire en Dauphiné. — Mon mariage avec Charlotte de Savoie. — Evénements divers. — Ma fuite en Bourgogne. — Le duc Philippe envoie une ambassade au Roi. — Aventure de chasse. — Naissance de Marie de Bourgogne. — Naissance de mon fils Joachim de France. — Ambassade de Charles VII au duc de Bourgogne. — Naissance de Louise et d'Anne de France. — Le Roi pense à me déshériter. — Je tente de le faire empoisonner. — Mort de Charles VII. — Ses funérailles.

Année 1446.

Cependant la bonne intelligence entre mon père et moi s'était insensiblement troublée. Mes démêlés avec les favoris, mon arrogance envers les maîtresses royales, et la violence avec laquelle je défendais les intérêts de ma mère aigrissaient Charles VII; la paix que la dauphine Marguerite avait maintenue entre nous tendait à se rompre. Je repris mon ancien projet de m'emparer de la puissance royale, en mettant la main sur Charles VII et ses ministres.

La garde écossaise était un obstacle à l'accomplissement de mon dessein. Je séduisis Conighan son chef, qui me répondit d'elle et alla même jusqu'à me promettre sa coopération. Je connaissais trop la fidélité des Ecossais pour ajouter une foi complète aux assertions téméraires de Conighan, aussi je songeai à provoquer leur renvoi.

Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, était celui des conseillers avec lequel j'étais le moins mal; j'ai dit qu'il avait trempé dans la praguerie: c'était une sorte de lien entre nous; d'ailleurs il était assez mal en ce moment avec les Ecossais. Je crus qu'il ne demanderait pas mieux que de disposer le roi à les congédier. Un jour que nous étions tous les deux à une fenêtre du palais de Chinon, je lui dis en lui montrant quelques Ecossais.

— Voilà ceux qui retiennent le royaume en sujétion; il serait pourtant facile de s'en défaire.

Dammartin, qui ne comprit pas ma pensée, me répondit que cette garde était nécessaire à la sûreté du roi. Je vis qu'il était prudent de battre en retraite et je rompis notre entretien. Dammartin ayant rencontré Conighan en sortant de chez moi, lui fit quelques allusions piquantes sur les progrès qu'il faisait dans mes bonnes grâces. L'Ecossais, qui avait bu plus qu'un conspirateur prudent ne devait le faire, s'échauffa et riposta par quelques plaisanteries qui donnèrent l'éveil au comte; celui-ci se promit bien de renouer notre entretien, afin d'en savoir davantage.

A cet effet, il me fit quelque temps après, sur la tenue de la garde, des observations que je jugeai être des avances. Je lui dis:

— Il est temps de mettre ces gens dehors. — Et je glissai en même

Année 1456.

temps quelques insinuations sur la chute probable des favoris actuels. Dammartin, enchanté de me voir pris dans le panneau, feignit de saisir seulement mon dessein et me représenta faiblement la difficulté de l'entreprise. Croyant être parvenu à mon but, je m'étendis imprudemment et je lui nommai toutes les personnes dont je pouvais disposer. Le comte paraissant entrer de plus en plus dans mes vues, je lui révélai mon dessein d'enlever mon père dans un voyage de plaisir, qu'il devait faire avec une faible escorte, et je le priai de me seconder. Il m'exprima la crainte que les gens d'armes des environs ne vissent au secours de Charles VII ; alors je lui dis pour le rassurer :

— Ne craignez rien, j'y serai, car on craint la personne du roi, et le cœur pourrait bien faillir à mes gens si je n'y étais pas ; mais en ma présence chacun fera ce que je voudrai.

Dammartin courut aussitôt révéler à mon père ce qu'il venait d'apprendre. Charles VII me fit venir en présence du comte et me reprocha vivement mon crime. Je niai tout et j'accusai froidement Dammartin d'imposture ; celui-ci repartit qu'il savait le respect qu'il me devait et qu'il était prêt à soutenir contre toute ma maison la vérité de sa déposition.

La tendresse paternelle me sauva du châtement, mais ceux des gardes écossais qui avaient été mes complices furent pendus, et Conighan ne dut la vie qu'à de puissantes intercessions.

Je me retirai en Dauphiné peu après la naissance de mon frère Charles de France. A mon arrivée dans mon gouvernement, j'en changeai l'administration inférieure, qui ne comprit plus que deux bailliages et une sénéchaussée. Le conseil delphinal fut érigé en parlement fixé à Grenoble ; des monnaies furent battues ; je conclus des alliances particulières avec la Suisse, la Savoie, la Navarre, etc., enfin j'agis en souverain indépendant. Mon père quoique très-mécontent de cette conduite n'en témoigna rien, craignant de me pousser à bout.

Année 1450.

Je pensais à contracter un second mariage ; je demandai à Louis I^{er}, duc de Savoie, la main de sa fille Charlotte. Il me l'accorda et le traité fut conclu le 14 février. Le duc donna à sa fille deux cent mille écus d'or et je lui en assignai dix mille en douaire.

Charles VII ayant appris ce qui se passait, me manda l'intention de m'unir à une princesse d'Angleterre ; mais je n'en poursuivis pas moins mon projet d'alliance avec Charlotte de Savoie. Le roi se décida alors à envoyer le héraut Normandie en Savoie, pour empêcher le mariage. Normandie arriva à Chambéry le 8 mars, veille de la célébration ; mais il ne put parvenir au duc qu'après la bénédiction nuptiale.

Le 12 mars, Louis écrivit à mon père qu'il avait reçu ses lettres trop tard et que le légat, qui venait de mourir, l'avait assuré de son consentement royal, que sans cela il n'eût pas accepté mon alliance, de crainte de lui déplaire. Mon père eût pu faire casser mon mariage ; mais il se contenta de retrancher mes pensions et de rendre au comte d'Armagnac le Rouergue dont j'avais la confiscation.

Année 1452.

En 1452, j'appris que Charles VII se disposait à marcher en Guyenne pour en chasser les Anglais. Je lui fis offrir de conquérir cette province avec la dot de ma femme, s'il voulait m'en donner le gouvernement. L'usage que je faisais de mon autorité en Dauphiné ne lui permettait pas de songer à me confier une nouvelle province : il refusa mes services.

Année 1454.

Je me brouillai avec le duc de Savoie, mon beau-père, à l'occasion de l'hommage du marquisat de Saluces. J'entraî les armes à la main dans ses états et je lui pris plusieurs places. Nous nous réconciliâmes par la médiation du duc de Bourgogne et des Suisses du canton de Berne.

Je continuais de trancher du souverain absolu dans le Dauphiné. J'avais levé de nombreux soldats et j'avais dû augmenter les impôts pour subvenir à leur entretien. Les Dauphinois, qui murmuraient depuis longtemps, s'exaspérèrent enfin ; ils adressèrent une supplique au roi, qui leur promit justice.

Toutes les tentatives de réconciliation, faites jusqu'alors, avaient avorté : je rouais des négociations qu'un caprice me faisait rompre ; Charles VII se résolut à regret à user de mesures violentes ; il se mit à la tête de ses troupes et marcha pour me réduire.

Je songeai d'abord à résister ; mais la mauvaise volonté que je rencontrai en Dauphiné et la soumission du duc de Savoie, sur l'alliance duquel je comptais, ne me laissèrent bientôt plus d'autre ressource que la fuite.

La Bourgogne était le seul asile qui me restait ; j'écrivis au duc Philippe pour lui demander la permission de me retirer dans ses états. Comme j'étais presque entièrement cerné par les troupes de Dammartin, je feignis une partie de chasse, à la faveur de laquelle je gagnai la Savoie et de là la Franche-Comté. J'écrivis de Saint-Claude à mon père, le 31 août, pour lui mander que j'étais dans l'intention de suivre le duc de Bourgogne contre les Turcs.

Le sire de Blamont, maréchal de Bourgogne, me conduisit à Bruxelles ; la duchesse et la cour de Bourgogne m'y reçurent avec pompe. Le duc Philippe était alors en Hollande, où il faisait reconnaître évêque d'Utrecht David de Bourgogne, son bâtard.

Dès qu'il fut de retour, il s'achemina vers Bruxelles. Je descendis dans la cour du palais pour le recevoir ; aussitôt qu'il m'aperçut, il plia le genou à trois reprises, malgré les efforts que je fis pour l'en empêcher. Je le pris par le bras et nous entrâmes ensemble au palais. Il me fit une pension et me donna pour habitation le château de Genepe.

Il ne tarda pas à envoyer une ambassade à mon père, pour le prier de me recevoir en grâce, et de me rendre mes pensions et mon gouvernement du Dauphiné qu'il avait saisis. Les ambassadeurs présentèrent en même temps les excuses de Philippe sur l'accueil qu'il m'avait fait ; Charles VII n'en témoigna pas de mécontentement. Il refusa de lever la confiscation du Dauphiné et répondit aux Bourguignons que j'avais quitté la cour de mon plein gré et qu'il était prêt à me recevoir en bon père, pourvu que je me soumisse entièrement. Le duc de Bourgogne envoya encore, dans le même but, deux autres ambassades, qui n'eurent pas plus de succès.

Année 1457.

Un jour que j'étais à la chasse avec le comte de Charollais, je feignis de m'égarer afin de sonder les intentions de la cour de Bourgogne à mon égard. Le hasard me servit mieux que je ne le voulais, car je me perdis véritablement. Quand le duc de Bourgogne vit son fils revenir seul, il le renvoya à ma recherche avec des gens et des flambeaux, et lui défendit de reparaitre en sa présence avant de m'avoir retrouvé. Ce n'était pas l'intérêt qu'il me portait qui dictait seul cet ordre : il craignait que je ne le quittasse pour aller chez le duc de Savoie, avec lequel je m'étais réconcilié de nouveau, ou chez quelqu'autre prince ; il ne voulait pas perdre les avantages que ma retraite dans ses états pouvait lui donner dans l'occasion. Le comte de Charollais me rencontra à la pointe du jour, assez dégoûté de pareilles expériences.

La comtesse de Charollais, Isabelle de Bourbon, eut une fille le 13 février. Le comte de Charollais me pria d'être parrain de la petite princesse avec la duchesse de Bourgogne ; je lui donnai le nom de Marie. Ce fut elle qui épousa Maximilien d'Autriche et porta dans cette maison les riches possessions de Bourgogne.

Au mois de juillet on m'amena à Namur la dauphine Charlotte de Savoie. Le duc de Bourgogne lui fit présenter ses excuses de n'avoir pu se trouver à Namur, lors de son arrivée. Il lui assigna une pension de trente-six mille livres par an.

Année 1450.

Le 27 juillet, j'eus un fils qui reçut le nom de Joachim du duc de Bourgogne et de madame de Ravestein, femme d'Adolphe de Clèves. Il fut baptisé le 5 août. Je lui donnai le titre de duc de Normandie, et j'écrivis au roi et aux princes du sang pour leur mander sa naissance. Charles VII ordonna des réjouissances publiques à cette occasion, et feignit d'ignorer que j'eusse nommé l'enfant duc de Normandie, quoique ce nouvel acte d'insubordination lui eût causé un cuisant chagrin.

Mon fils ne vécut que quatre mois. Touché de la douleur de Charlotte, je fis vœu de n'aimer jamais d'autre femme qu'elle : on verra comme je tins cette promesse.

Le roi envoya une ambassade au duc de Bourgogne, au mois de décembre. L'évêque de Coutances, qui était à sa tête, avait aussi mission de me ramener près de mon père. Cette nouvelle tentative échoua comme toutes celles que Charles VII avait faites jusqu'alors, ouvertement ou secrètement : je m'obstinais à exiger des conditions qui eussent réduit ma soumission à une vaine formalité.

Année 1461.

La dauphine Charlotte de Savoie mit au monde une princesse au mois d'avril. Cette enfant devint la femme de Pierre de Bourbon et gouverna la France avec gloire pendant plusieurs années. Charlotte m'avait donné, en mai 1460, une fille que j'avais nommée Louise.

Vers la fin de juin, les espions que j'entretenais à la cour de France me mandèrent que mon père voulait me déshériter. Quelques-uns de ses conseillers, qui me redoutaient, l'engageaient à nommer mon frère son successeur ; d'autres, meilleurs Français, s'efforçaient de l'en dissuader, comprenant que c'était faire renaitre ces guerres civiles qui avaient si longtemps déchiré la France.

Cette question d'état s'était débattue dans le plus profond secret entre Charles VII et quelques favoris éprouvés ; cependant, malgré ces précautions, elle transpira au moment où le roi, ulcéré par l'inutilité des nombreuses tentatives qu'il avait faites pour me ramener à lui par la douceur, commençait à pencher vers le parti de rigueur. Mes espions me dépêchèrent, en toute hâte, un homme de confiance, qui me rapporta cette affaire non comme un projet en délibération, mais comme une résolution arrêtée.

Ma surprise égala ma consternation quand je reçus cette nouvelle : il ne m'était jamais venu à la pensée que ma déchéance de mes droits pût être le châtiment de ma coupable conduite. Je ne vis plus que deux partis à prendre : ou laisser déclarer mon frère dauphin du Viennois et faire valoir mes droits à la couronne, par la voie des armes, après la mort de Charles VII, ou prévenir la sentence d'exhérédation, en faisant empoisonner mon père. Dans le premier cas, je jouais le royaume que me donnait ma naissance, et, en admettant que les hasards de la guerre me favorisassent, ce qui n'était pas certain, je me préparais un règne agité. Dans le second, au contraire, je ne courais aucun risque.

Il entra dans mes plans pour l'avenir de me servir du fer et du poison, et je m'étais accoutumé à concevoir la pensée du crime ; cependant l'idée de le commettre enfin et de laisser derrière moi, pour premier cadavre, celui de mon père me troubla encore. De crainte de ne plus pouvoir maîtriser la voix de ma conscience, je me hâtai de faire venir un assassin à gages et je lui dis en hésitant ce que je voulais de lui ; ce misérable, qui ne versait que le sang vendu, me comprit à demi-mot et compléta ma pensée avec une tranquillité qui me fit rougir de mon scrupule comme d'un enfantillage : dès ce moment, ma main eût ôté la vie sans trembler à celui qui me l'avait donnée.

Après que nous eûmes débattu froidement le prix du crime et les moyens de l'exécution, mon agent se mit en route. J'avais eu la maladresse de céder à ses exigences et de le payer d'avance ;

comme il n'avait plus rien à attendre de moi, il lui vint à l'idée, chemin faisant, qu'il pourrait doubler ses profits s'il savait en user habilement en cette occasion, et il alla vendre mon secret à un officier de la maison du roi.

(La suite au prochain numéro.)

CROQUIS D'OUTRE-TOMBE.

II

Dans les mondes divins où tout est pureté,
Jeunesse inaltérable, amour, virginité,
Bonheur indéfini, les âmes n'ont pas d'âge.

Hier étant songeur, j'entrevis un nuage
Soyeux et duveté, translucide et doré
Par les rayons ardents d'un soleil ignoré ;
Venant du fond des cieux comme un oiseau qui plane,
Il s'abaissa vers moi, lentement, diaphane,
En se transfigurant en céleste oasis.

Je n'ai pas soulevé le long voile d'Isis,
Mais il me fut donné de voir les invisibles.
Sans troubler des tombeaux les demeures paisibles ;
Voici ce que je vis : parmi des lys formés
De lumière divine, aux pistils embaumés,
Et dont l'or jaillissait de tous ces blancs calices,
Une femme, exprimant les suaves délices
De la béatitude, était assise auprès
D'un bouquet de jasmin brillant, neigeux et frais.

Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau sur la terre !
Non ; jamais chérubin, que nul souffle n'altère,
Ne fit mieux entrevoir les mystères du ciel !
J'en étais ébloui ! Le divin Raphaël,
De son pinceau magique, enfantait des madones,
Qui captivaient les yeux ; — Maître, tu me pardones,
Je ne blasphème pas. — eh bien, cette beauté,
Cette pudeur exquise et cette pureté
Que l'on voit sur le front de tes vierges craintives,
Près de cette candeur sont des ombres lascives !....

Ni vers harmonieux, ni pinceaux, ni crayons,
Ne peindraient ce beau corps habillé de rayons,
Dont la chair transparente, aux blancheurs fluidiques,
Montrait ses frais contours et ses lignes pudiques,
Sous les plis ondoiyants d'un tissu de cristal !

De la virginité l'archétype idéal,
Dut cueillir cette fleur dans le jardin céleste.
Or, ses grands yeux d'azur, pleins d'un reflet modeste,
Qui semblait dire à Dieu : Mon travail est béni,
Laisaient voir resplendir l'univers, l'infini !....

Ainsi qu'une péri se penchant sur sa couche,
Des oiseaux lumineux venaient boire à sa bouche
Des paroles de miel que je n'entendais pas.

Oh ! qui donc baisera la trace de tes pas
Qui jette sur mon front sa lueur argentine !
Qu'as-tu fait ici bas pour être si divine ?

Elle me répondit, mon cœur en fut charmé :
— J'ai travaillé beaucoup et j'ai beaucoup aimé !....

BARRILLOT

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutées toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à leur rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

SIGNES DE L'AVÈNEMENT DE L'ESPRIT.

(9^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

De l'Allemagne passons en France : Par suite de la résistance du parti orthodoxe, la critique biblique, si brillamment inaugurée au temps de Louis XIV par un père de l'oratoire, Richard Simon, s'est trouvée réduite au silence, ou, pour mieux dire, complètement supprimée ; en Allemagne la théorie protestante, fidèle au principe du libre examen posé par son fondateur, et protégée par ce principe, n'a pas craint de soumettre à la double lumière de l'histoire et de la raison tous les écrits qui composent l'ancien et le nouveau Testament ; elle les a discutés, analysés, caractérisés. Et ainsi, tandis qu'en France, en l'absence de tout débat contradictoire, il n'est resté en présence que deux partis extrêmes, également absolus, l'un dans son affirmation, l'autre dans sa négation, l'un dans sa foi, l'autre dans son incrédulité, en Allemagne, sous l'influence d'un débat libre et consciencieux, la route s'est peu à peu frayée à l'établissement d'une foi en même temps rationnelle et dogmatique ; l'accord s'est fait de plus en plus entre la science et la tradition, et tout s'est préparé pour un nouveau mouvement religieux non-seulement plus pacifique, mais aussi plus vaste et plus fécond que celui qui a donné à la chrétienté la réforme du xv^e siècle. C'est celui que le Spiritisme va inaugurer. Traçons l'historique des travaux entrepris chez nous en ce sens :

Les commotions de la Révolution et de l'Empire, les luttes de la Restauration et de la monarchie de Juillet, furent peu favorables à l'étude des questions bibliques. Mais, après 1851, sous l'influence de l'Allemagne, un centre protestant se forma à Strasbourg, qui entreprit d'introduire en France, de développer, de compléter les résultats de la critique allemande. Il eut pour organe la *Revue de théologie*, publiée à Strasbourg, et, plus tard, trouva un précieux auxiliaire dans la *Revue germanique*. Les noms de MM. Colani, Reuss, Réville, Stap, Scherer, Michel Nicolas, Neftzer, disent assez comment les rédacteurs de ces recueils s'acquittèrent de la tâche qui leur était confiée. Presque tous, d'ailleurs, ont publié, sur des questions de critique biblique, des travaux spéciaux d'une haute importance.

Ce mouvement a eu aussi un grand retentissement en Angleterre. La publication de l'ouvrage qui, sous le titre de : *Essays*

and Reviews, produisit, il y a trois ans, dans ce pays, une si profonde sensation, plus récemment la publication du livre du très-révérend John William Colenso, évêque de Natal, sur le Pentateuque et le livre de Josué (*The Pentateuch and the book of Joshua critically examined*), en ont été les résultats les plus remarquables.

En France, on s'est pris de nos jours d'une ardente curiosité pour tous les travaux de ce genre et dans l'énumération que nous en ferons, nous nous bornerons aux principaux, à ceux qui ont eu une double influence sur les Esprits, en les éclairant d'abord sur ces questions peu familières en dehors des séminaires et des théologiens de profession, puis en dirigeant leur examen et leurs recherches sur des sujets qui tranchent avec l'égoïsme matérialiste de notre siècle.

Nous ne mentionnerons que pour mémoire les *Études philosophiques sur le Christianisme*, par Nicolas, parce que cet ouvrage, tout en s'adressant aussi aux gens du monde, s'est entraîné un peu trop servilement à la remorque d'une orthodoxie surannée, voilant la partie faible et périssable des vieux dogmes, et que, manquant d'indépendance, il n'a pas exercé d'influence sur les sceptiques, les panthéistes, les athées qui se défilent de tout livre marqué d'une attache trop apparente avec les communions chrétiennes. Du reste, ces études, quelque estimables qu'elles soient pour quelques points, manquent de largeur et surtout d'originalité.

Un livre bien fait pour raviver les questions religieuses, est celui d'un adversaire décidé du christianisme, M. Patrice Larroque ; il est intitulé : *Examen critique des dogmes chrétiens*. C'est un rationaliste pur, et comme nous ne sommes pas de son école, on conçoit que nous ne puissions approuver ce qu'il dit contre la révélation divine, et l'intervention d'un ordre providentiel, soit des Esprits de Dieu, soit du monde spirituel terrestre dans le gouvernement de l'humanité. Mais comme démolition ou éclaircissement de certains dogmes faux ou modifiables, cet ouvrage a fait un grand bien. Ce qu'il dit notamment contre le dogme de l'enfer et du paradis absolu, contre de fausses idées sur le purgatoire et le péché originel, vient particulièrement à l'appui des transformations que le Christianisme doit subir au moyen des révélations nouvelles du Spiritisme. Cet ouvrage étant celui d'un rationaliste, a été lu par tous les libres penseurs et leur a donné le goût et l'habitude

de l'exégèse sacrée ; n'aurait-il produit que ce résultat, ce serait déjà immense.

Signalons encore un manifeste des Israélites : *les Déicides*, par un des leurs, M. Cohen ; ce livre, bien que niant au Christ sa qualité de Messie, jette de vives clartés sur les rapports de la Bible et de l'Évangile, sur le rôle de saint Paul dans la propagation du Christianisme. C'est une publication qui tient une assez grande place dans le mouvement contemporain.

Tout récemment encore, M. Gustave d'Eichtal publiait un travail très-remarquable et très-soigné sur *les Évangiles*, dans lequel il vient corroborer les opinions déjà citées de M. Hilgenfeld et de l'école de Baur ; voici ce qu'il dit en effet dans sa préface (p. xiii, 1^{er} volume) :

« Si les Évangiles particuliers, de même qu'ils sont recon-
nus appartenir à des temps divers, dérivent aussi chacun
d'une inspiration plus ou moins variée ; si, de même qu'ils
nous offrent l'expression non point simultanée, mais succes-
sive, de l'antique pensée chrétienne, ils nous la représen-
tent, non pas avec une uniformité qu'elle n'a point eue, et
n'a pas pu avoir, mais avec les transformations qu'elle a dû
nécessairement subir dans le cours d'un laborieux dévelop-
pement ; si ces transformations, étroitement enchaînées
l'une à l'autre, loin de se contrarier, s'harmonisent et se
complètent ; si elles sont comme les aspects divers d'une
même pensée primitive, aux diverses phases de son déve-
loppement, alors les contradictions apparentes, auxquelles
nous étions venus nous heurter, s'effacent, et l'unité de
l'enseignement évangélique, un moment obscurcie pour
nous, reparaît dans toute sa clarté. »

Où le voit, ces conclusions sont tout à fait rationnelles, appropriées au caractère véritable de la révélation progressive de Dieu par le moyen de ses Esprits. Elles sont conformes à ce que le Spiritisme nous apprend sur l'éducation continue et relative de Dieu à l'humanité, et nous pouvons saluer, dans M. Gustave d'Eichtal, un coopérateur à l'œuvre de régénération qui s'approche.

Il y a encore une publication qui a fait un bruit énorme, *la Vie de Jésus*, par Renan. Il nous reste à dire ce que nous en pensons, et comment cet auteur se trouve à son insu un ouvrier providentiel.

PHILALÈTHES.

(La suite au prochain numéro.)

CONCORDANCE DU SPIRITISME ET DU JUDAÏSME.

(2^e article. — Voir le dernier numéro.)

Ce que nous venons de faire très-brièvement pour la morale ju-
daïque. Allan Kardec l'a accompli dans un ouvrage remarquable : *L'imitation de l'Évangile*, à l'égard du Christianisme. Il a excellem-
ment prouvé que le Spiritisme était en parfaite conformité avec les
enseignements pratiques du Christ, et comme d'un autre côté ces
derniers ne venaient pas détruire, mais développer et confirmer
les enseignements de Moïse, il n'aura pas été sans utilité de prou-
ver que la morale du Spiritisme avait aussi la plus grande affinité
avec la loi du Sin. i. Allons plus loin, sans être effrayé par les
difficultés plus apparentes que réelles, qui sembleraient s'élever,
lorsque nous aborderons le *Credo* théologique des juifs, en affi-
chant la prétention de le plier à l'universalisme spirite ; nous

puiserons ces articles de la foi judaïque dans l'ouvrage d'un rab-
bin de Drack, converti depuis au christianisme (*Lettres aux Is-
raélites*) ; mais qui affirme que ce symbole, fixé par Maimonides
dans son commentaire sur *la Mishna*, a été traduit avec l'appro-
bation des grands rabbins, de Paris.

Voici donc ce que dit l'*Ygdal*.

1. Que le Dieu vivant soit glorifié, exalté. Il existe, et son existence n'a point de temps.
2. Il est un : point d'unité semblable à la sienne ; incompréhensible, unité infinie.
3. Il est sans corps, sans aucune forme corporelle ; sa sainteté est sans égale.
4. Antérieur à toutes choses créées ; souverain principe, il n'a point eu de commencement.
5. Maître éternel de toutes les créatures, il fait éclater sa majesté et sa magnificence.
6. Il a dispensé l'inspiration de sa prophétie à ses élus, qui sont sa gloire.
7. *L'égal de Moïse n'a jamais paru en Israël, de ce prophète qui contemplant la gloire divine.*
8. Le Tout-Puissant a donné à son peuple la loi de vérité par son prophète, le fidèle de sa maison.
9. *Jamais Dieu ne changera sa loi ; jamais il n'y substituera une autre.*
10. Il voit et connaît nos secrets ; il prévoit l'issue des choses dès leur principe.
11. Il récompense les justes selon leurs mérites, et punit les méchants selon leur perversité.
12. *Il enverra notre Messie au temps préfix, pour racheter ceux qui attendent l'époque du salut.*
13. *Dieu ressuscitera les morts par sa bonté infinie : béni soit à jamais son nom glorieux.*

L'Animaamin répète ces treize articles en les paraphrasant, en appuyant toutefois moins fortement que dans l'*Ygdal* sur la supériorité sans égal de Moïse à qui on donne simplement la qualité de *père des prophètes*.

Le rabbin Maimonides, après avoir énuméré ces treize articles, ajoute : « Celui qui croit tous ces points fondamentaux, fait partie de la communion d'Israël. »

Nous ne dirons rien sur les six premiers, sinon qu'ils sont tout-à-fait confirmés par la doctrine spirite.

Un mot seulement d'explication sur *la résurrection des morts*, quelques observations plus longues sur *l'immuabilité* de la loi, qui n'exclue nullement la progression et la relativité de ses enseignements, enfin des réflexions sur Jésus-Christ comparé à Moïse et sur la venue du Messie.

Disons d'abord que le principe premier du Spiritisme, c'est-à-dire l'intervention des Esprits dans les affaires de notre monde, est de foi dans Israël, et qu'un juif qui ne croirait pas que Jéhovah a employé et emploie le ministère des anges pour l'exécution de ses volontés, répudierait non-seulement la loi écrite, mais toutes les traditions plus ou moins respectables, consignées dans les livres sacrés. C'est un point incontestable : passons.

Quant à l'article de *la résurrection des morts*, on sait que le Spiritisme l'enseigne en le dépouillant de ses grossières conceptions. Nous croyons à la résurrection, non pas de nos organes matériels, profane de la pourriture et des vers, mais de la chair totale dans sa quintessence et dans sa substance, s'épurant à mesure que l'âme progresse et s'élève. (*Morale du Spiritisme*, premier article.) Voir aussi les deux articles publiés par notre journal (*Résurrection de la chair*, n° 11, et *le Périsprit devant les traditions*, n° 7, première année.) Comme nous ne pourrions que nous répéter sans profit, nous y renvoyons nos lecteurs.

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

A B C

OU LA LOGIQUE DANS LE SPIRITISME.

A (*Philosophe matérialiste.*) — B (*Religieux.*) — C (*Spirite.*)(17^e article. — Voir le numéro du 19 Juin.)

XVII.

C. — Ma tâche est près de finir, Messieurs : je vous ai mis à nu le fond de mon âme, les motifs de mes aspirations, de ma foi. Ils feront toujours profondément réfléchir les Esprits sensés, ceux mêmes qui ne sauraient complètement y acquiescer.

L'humanité semble errer au milieu d'inextricables ténèbres, dont il lui sera à jamais impossible de se tirer. Mais, au sein de la nuit, brillent de loin en loin quelques flambeaux, dont les douteuses et pâles lueurs n'en sont pas moins des points de repère, sur la route mystérieuse que la Providence a tracée. Ces flambeaux gravitent insensiblement autour de leur astre central qui est le Christianisme : à mesure qu'ils se rapprochent, la lumière devient plus nette et plus pure, l'épaisseur du brouillard se dissipe : les luttes fratricides, les passions haineuses et sombres reculent dépaysées devant l'éclat du jour. Or, cette attraction heureuse de toutes les intelligences vers un centre commun et absorbant ; cette attraction prédestinée et divine à l'influence de laquelle toute créature humaine doit céder à la longue ; cette douce impulsion qui nous incline incessamment les uns vers les autres, agent merveilleux qui dirige par des voies infailibles notre progrès moral, ce médiateur puissant et invisible que les temps passés ont couvé, que le temps présent voit éclore pour la fécondation de l'avenir, c'est le Spiritisme. Il détruit l'athéisme en lui démontrant que les plus saines données de la raison conduisent à la foi ; il détruit l'exclusivisme religieux en lui démontrant que les plus saines notions de la foi dérivent de la raison ; il détruit l'antagonisme humain en lui démontrant l'ivanie de son égoïste orgueil, et la réalité de sa destinée, de son bonheur dans la solidarité universelle.

A. — Cette solidarité est-elle le principe fécond de charité spirite, dont vous avez renvoyé l'exposé à la fin de nos entretiens ?

C. — Oui, mon frère, et cette solidarité n'est complètement expliquée que par le Spiritisme. Ce n'est pas que nous ne la concevions sans cela, car elle illumine de sa majesté le penseur religieux et philosophe. On l'a dit de tout temps : l'homme est fait pour la société ; isolé, c'est l'animal le plus faible ; uni, c'est le roi de la création. Par quelle étrange aberration devient-il donc son plus redoutable antagoniste à lui-même ! Il sent le besoin d'appui, et il ne procède que par divisions et rivalités : il a l'intuition de l'ordre et il ne procède guère que par soubresauts. Hélas ! il ne sait pas, il cherche, les ténèbres l'environnent. On a beau lui dire que tous les hommes sont frères et doivent s'aimer les uns les autres, se compléter les uns par les autres, les actes et les faits n'en restent pas moins hostiles. Voici le Spiritisme qui vient lui dire : Arrête, malheureux, ton frère que tu pressures, que tu persécutes, que tu maudis, ce n'est pas seulement ton frère, c'est toi ! toi-même, te dis-je, et non pas un autre ; quand il souffre, c'est toi qui souffre ; quand il pleure, c'est toi qui pleure ; quand de son cœur brisé sort un sanglot, c'est toi qui gémiss ; quand il est couvert d'opprobre, son infamie s'attache à toi !

Ah ! tu ne lui as pas tendu une main secourable, tu l'as repoussé sans pitié, tu as pensé que cela ne te regardait pas ! Eh bien ! écoute les paroles du Christ, et prends-les à la lettre, car le Spiritisme va te les expliquer :

S. Mathieu, ch. xxv, verset 40,

« Et le roi, leur répondant, dira : Je vous le dis, *en vérité*, lorsque vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me les avez faites à moi-même. »

Ces mots, *en vérité*, signifient que présentement Jésus ne s'exprime point en parabole : il est d'une réalité absolue que, dans la personne de ses frères, le Christ a eu faim et soif, a voyagé, a été nu, malade et en prison ; non point, entendez-vous, par manière de parler et métaphore, mais en toute vérité ; Jésus était donc personnifié en eux, comme eux en lui.

B. — De toutes vos interprétations spirites des divines Ecritures, voilà, certes, la plus illogique et la plus bizarre ! Il vous plaît de prendre à la lettre le passage le plus évidemment figuré qu'il y ait. Le chapitre entier, où est prédit l'avènement du fils de l'homme au jugement dernier, n'est, pour ainsi dire, que figures d'un bout à l'autre : figure des Vierges folles, figure des talents répartis aux bons serviteurs et aux mauvais, figure de la séparation des brebis et des boucs...

C. — Figure du feu éternel ?

B. — Encore, si vous voulez. Au milieu de tout cela, vous saisissez un passage, selon moi, métaphorique comme les autres, et que vous prenez au sens propre, parce qu'il s'y trouve ces mots : *en vérité*. Est-ce que tout-à-coup et sur cet unique point, vous cesseriez de raisonner ? Le sens littéral n'est-il pas absurde, et pouvez-vous soutenir que je suis vous en chair et en os, et que vous êtes moi ?

C. — Non pas en chair et en os, mais en essence et en personnalité spirituelle, ce qui est bien différent.

A. — Laissons Monsieur nous exposer sa manière de voir, nous pourrions discuter après,

C. — Pour aborder ce sublime mystère de notre destinée, permettez-moi, Messieurs, de vous transporter d'abord dans la sphère où plane notre esprit après la mort. L'ascension de l'âme, par la purification du périsprit, ne s'arrête point aux incarnations terrestres. Une échelle ascendante et infinie vers la perfection nous attend.

Comment décrire ce que l'œil de l'homme n'a jamais vu, ce que son oreille n'a jamais entendu, ce que son cœur n'a jamais compris, selon l'énergique expression de l'Apôtre, après son ravissement au troisième ciel ? Est-ce qu'il existe plusieurs cieux ? Est-ce que ces antiques traditions de degrés et de chœurs des anges, seraient au fond de célestes réalités ? Sans aucun doute, d'après les enseignements du Spiritisme.

Quand nous mourons, la monade du moi, qui réside au cœur, s'éteint momentanément. Toutes les monades homogènes, dont l'ensemble forme l'âme humaine, se réunissent, par attraction, à celle du cerveau, se confondent avec elle pour n'en former plus qu'une qui se détache du corps : alors celui-ci n'est plus qu'un cadavre. Autour de cette monade unique se groupent les éléments primitifs et invisibles : le fluide nerveux, les esprits animaux ou aromes, les gaz. Ensuite la monade unique se redivisant, chaque monade homogène reprend la place relative qu'elle occupait précédemment ; et, par la force de son magnétisme, rétablit une disposition *aérienne* des organes, telle qu'elle existait dans l'enveloppe

corporelle, sauf les différences qu'y apporte l'absence du sang, des chairs et des os.

Dans cet état, le *moi* reparait, et avec lui, après un trouble plus ou moins long, le souvenir de ce que nous avons été. Nous retrouvons notre pensée plus lucide et plus brillante que jamais, avec les corrections qu'y apporte l'expérience extramondaine : il arrive parfois que notre lucidité est presque instantanée. Nous voyons alors l'appartement dans lequel nous venons de rendre le dernier soupir, le lit où repose encore notre dépouille inanimée ; nous voyons les parents, les amis rassemblés, en larmes, autour de ce lit funèbre ; nous entendons leurs plaintes, leurs sanglots et leurs cris. Que dis-je ? Nous pénétrons jusqu'à leurs intimes pensées ! Emmerveillés de cette puissance nouvelle, nous regardons autour de nous, pour entrer dans un ravissement nouveau : une multitude d'âmes, défuntes comme nous, se pressent dans l'air à nos côtés, pour nous souhaiter la bien-venue ; nous les voyons et les comprenons ; nous leur adressons la parole et elles nous répondent, sans que les oreilles ni les yeux des vivants en soient affectés. Eux nous pleurent comme morts ; et nous, nous sommes émus d'une immense compassion à leur égard, car nous seuls possédons la véritable vie, et désormais nous appartenons au monde des Esprits.

A. — Et que devenons-nous, une fois en libre possession de cette enveloppe aromale, ou périsprit ?

C. — Nous errons dans les vastes espaces habités par les Esprits ; nous essayons nos facultés nouvelles d'invisibilité, de pénétration, de locomotion ; nul besoin d'alimentation pour vivre : la pensée nous sert d'aliment, la vie, c'est nous. Mais selon que l'enveloppe périspiritale est épurée et grossière, nous éprouvons des désirs célestes ou grossiers, nous nous prenons à regretter les trésors, les voluptés de la terre, ou nous aspirons aux délices des élus. De là, des nuances infinies dans les degrés de l'échelle spirite, et qu'il est impossible de bien préciser : il en est de cette échelle, selon la judicieuse remarque d'Allan Kardec, comme de la série des nombres que chacun peut considérer sous une multitude d'aspects, sans que l'on puisse dire pour cela que l'un empêche l'autre. L'on sait en général que l'enveloppe est en rapport avec l'état moral de l'esprit qui ne peut s'élever au-dessus du globe, dans l'immensité, qu'en proportion du degré de purification auquel il est parvenu. Divisons, par exemple, en cinq classes les âmes humaines actuellement passées à l'état d'Esprits. La classe inférieure, que nous nommerons première classe, et qui contient les Esprits les moins épurés, ne s'étend pas au delà de notre atmosphère ; la deuxième dépasse l'orbite de la lune ; la troisième celui du soleil ; la quatrième celui de Jupiter ; enfin la cinquième, qui est la plus parfaite, dépasse même les limites de notre système planétaire.

A. — Les autres planètes sont-elles comme la nôtre, des centres de créations spirituelles ?

C. — Plusieurs le sont assurément et possèdent aussi leurs couches concentriques d'Esprits ; celles de ces couches qui se croisent avec les nôtres, servent de terrain commun où les Esprits de ces différents globes peuvent se rencontrer, entrer en communication ou même se réincarner.

A. — Ainsi des Esprits d'autres globes peuvent se réincarner chez nous, comme les nôtres chez eux ?

C. — Évidemment, avec la permission de Dieu, en vue du

progrès de l'Esprit. C'est ainsi qu'un grand travail s'opère, à l'heure qu'il est, pour purger la terre de toutes les spiritualités trop inférieures qui seront élevées sur un globe à part et ne retarderont plus notre progrès. C'est ainsi que la race adamique est venue peut-être d'ailleurs.

A. — Pouvez-vous nous donner quelques détails sur chacune des cinq classes ? Quelles sont, sur la terre, les analogues dont chaque classe est peuplée ?

C. — La première se compose des Esprits *méchants*. Il se trouve, hélas ! sur cette triste planète, des gens faisant le mal pour le plaisir de le faire. La prospérité d'autrui les dessèche d'envie ; l'orgueil les pousse à ne reculer devant aucun moyen de parvenir ; ils rient des maux qu'ils causent et des innocents qu'ils immolent ; la vengeance est pour eux la plus douce des voluptés. Même après le trépas, ils poursuivent encore de leurs haines implacables leurs ennemis défunts ou incarnés. La foule y est grande de ceux qui ont abusé de leur puissance pour opprimer le faible, ne pardonnant jamais un affront fait à leur vanité.

Les avares, meurtriers d'eux-mêmes, comme les usuriers et les assassins, meurtriers d'autrui ; les hypocrites, les débauchés ignobles que la candeur même n'a jamais désarmés ; les voleurs, les calomnieux ; enfin les bouchers de chair humaine que le seul travers d'un courage brutal ou l'enivrement d'une fausse gloire a jetés sanglants dans les combats. Les femmes y sont en grande minorité. Les passions de ces Esprits méchants étant les mêmes que sur terre, ils se querellent, se trahissent, se tyrannisent, se parquent en nationalités rivales dont les gouvernants, dans leur orgueil, se regardent comme des dieux.

Sous le règne de Tibère, au rapport de Plutarque, on entendit, sur différents points des îles grecques et des côtes d'Asie, des gémissements dans les airs et de lugubres voix qui criaient : « Le grand Pan est mort ! » Depuis lors, les oracles cessèrent dans tous les sanctuaires du paganisme. Les chrétiens en ont fait l'application à la mort de l'Homme-Dieu. Les illuminés d'Allemagne interprétaient autrement ces paroles : selon eux, les génies qui recevaient sur terre les honneurs divins se croyaient immortels, et ils furent frappés d'une immense stupeur, quand ils virent la mort de leur grand chef, le dieu Pan.

A. — Les Esprits sont donc aussi sujets à la mort ?

C. — Ceux du moins de la première et de la deuxième classe, et d'une partie de la troisième. Cette mort consiste pour eux dans la cessation des fonctions de leur corps aromal, par une nouvelle concentration de la monade qui retombe dans le trouble et reste flottante dans les airs jusqu'à l'attraction d'un magnétisme supérieur qui la revêt, au sein de la femme, d'une corporalité charnelle.

A. — La réincarnation des Esprits ne dépend donc pas toujours de leur choix ?

C. — Pas toujours, surtout dans cette classe. Ce choix est une faveur des bons Esprits dont ils sentent la présence, quoique sans les voir. Mais il est des natures tellement obstinées dans l'orgueil et le mal qu'elles vieillissent sans s'améliorer. Alors il y a un terme fatal après lequel ils subissent forcément une réincarnation. Ce terme, pour la première classe, est d'environ quatre mille ans.

A. — Et pour la deuxième ?

C. — La deuxième classe se compose des Esprits *égoïstes*,

provenant de ces âmes étroites que les biens terrestres occupent exclusivement, mais qui pourtant évitent le mal et pratiquent la stricte justice. Les femmes y sont en majorité. Une sorte de gouvernement libre et républicain y est seul en vigueur. Une longévité extrêmement restreinte n'y permet guère de dépasser deux cents ans.

La troisième classe est celle des Esprits *viveurs*, amis des plaisirs et des nouveautés, mais francs, généreux, sympathiques, ne prisant les richesses que pour répandre des bienfaits. Pour eux l'isolement est le suprême ennui; ils sont expansifs, bons vivants, bons amis; ils se plaisent aux ris, aux festins, aux amusements, aux propos joyeux. Fantaisies volages et inconsidérées; absence complète de toute répression réglementaire, mais aussi absence complète de toute menée mauvaise, de toute passion perturbatrice. C'est une allégresse éternelle.

La perspective seule d'une réincarnation éloignée, mais certaine, y afflige les Esprits du premier degré. Aussi, quand ils reviennent aux degrés supérieurs et qu'ils ont acquis la certitude de leur définitive béatitude, un délire de bonheur s'empare d'eux, une joie céleste les transporte dans les vastes champs de l'espace; durant près de douze mille ans, ils admirent Dieu, lui rendent de pieux hommages et travaillent à leur perfection.

La quatrième classe à laquelle on peut s'élever même ici-bas est réservée aux Esprits *poétiques*. Ce sont, en général, les âmes religieuses et mystiques, tout exaltées de l'attrait de Dieu; âmes rêveuses et mélancoliques, pleines d'amour et de dévouement à l'humanité; âmes naïves et sublimes que ce monde n'est pas digne de posséder. Vingt mille ans de céleste séjour ne suffisent point à les rassasier de contemplations saintes et divines.

La cinquième classe se compose des Esprits élevés au sommet de la science et de la sainteté, par l'épuration successive des passages inférieurs. Ils n'ont que de rares représentants sur la terre, et ces représentants se trouvent parmi les âmes les plus humbles en apparence et les plus candides. On les appelle Esprits *créateurs*, parce que c'est à leur zèle, à leur savoir que l'âme de la terre confie la protection et le perfectionnement de ses œuvres, selon les lois qu'elle-même a suivies et qu'elle leur a enseignées.

Ces Esprits pourtant progressent encore et parviennent, de degrés en degrés, jusqu'à une transformation sublime et suprême dont il nous reste à parler.

HILAIRE.

(Sera continué prochainement.)

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à HIRMANCÈS DUFAUX.

(6^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE II.

Année 1461 (suite).

Charles VII était souffrant depuis quelque temps, lorsqu'on vint lui découvrir son criminel dessein; son imagination affaiblie lui montra la mort en perspective de tous côtés: il prit la résolution de se laisser mourir de faim, afin de m'épargner un parricide.

La cour tout entière, livrée à la douleur la plus sincère, se jeta à ses genoux pour lui faire abandonner cette détermination. Trois jours s'étaient déjà passés, sans qu'il eût pris aucune nourriture, lorsque mon frère Charles, son fils bien-aimé, vint le supplier à genoux de renoncer à son funeste dessein. Mon malheureux père, touché de la douleur de cet enfant, consentit à prendre un bouillon; mais une fièvre ardente le prit aussitôt.

Dès que sa mort parut certaine, Charles d'Anjou, comte du Maine, mon oncle maternel, me le fit mander, et tout le monde abandonna le roi expirant, à l'exception de Tanneguy du Châtel, neveu du Tanneguy qui l'avait sauvé lors de la prise de Paris par les Bourguignons. Charles VII mourut le 22 juillet.

On ne peut pénétrer les troubles qui agitérent la cour pendant ses derniers jours. Les uns redoutaient que leur attachement pour lui ne leur attirât de ma part quelque mauvais traitement; les autres craignaient que je ne leur fisse un crime des marques d'amitié qu'ils m'avaient données pendant mes révoltes: en effet, je devais avoir peu de confiance en des gens qui avaient trahi leur souverain. Mais princes et grands, tous redoutaient également mon avènement au trône.

Le comte du Maine, voulant en quelque sorte me faire oublier qu'il avait possédé la faveur de Charles VII, m'envoya trois courriers dans le même jour pour m'annoncer cette mort que j'avais tant désirée; les preuves de bonté et d'amour que mon père m'avaient prodiguées, n'avaient fait que glisser sur mon cœur endurci; ma joie, que je ne pus contenir, en apprenant cette nouvelle, n'étonna personne: on me savait capable de tout.

La nature avait fait Charles VII indolent à l'excès; il avait le désir de faire le bien, sans la force de le vouloir, et il subit constamment l'influence de son entourage. Il ne s'aveuglait pas sur le besoin qu'il avait d'être gouverné; aussi s'efforçait-il de ne donner sa confiance qu'à des conseillers dignes de la posséder. Le crime de son règne, l'abandon de Jeanne-d'Arc, est moins le sien que celui de ses favoris; mais s'il laissa commettre en son nom des crimes et des fautes, on ne peut nier qu'il n'ait travaillé, autant qu'il était en lui, au bonheur de la France; il a laissé de nobles traces dans l'administration, et on le vit, à la tête des armées, prendre part aux périls et aux fatigues de la guerre, lui qui n'aimait que le repos et les plaisirs tranquilles. La justice divine lui fit cruellement expier d'avoir si peu fait pour la délivrance de la sainte et noble fille qui avait sauvé la patrie: je fus pour lui comme une verge dans la main du Seigneur.

Tout le monde avait déserté Meun-sur-Yèvre, où le seul Tanneguy du Châtel faisait ordonner les apprêts des funérailles du roi, pour lesquelles il fit des dépenses considérables; elles ne lui furent remboursées que plusieurs années après.

Le 6 août, le corps fut transporté dans l'église Notre-Dame des Champs à Paris, où l'archevêque de Narbonne, Jean d'Harcourt, célébra un service solennel.

Le cortège se mit ensuite en marche pour Saint-Denis. Les crieurs, portant toutes les clochettes de Paris, ouvraient la marche, vêtus d'habits de deuil écussonnés des armes de France; le clergé suivait, précédant le poêle dont les magistrats du parlement tenaient les coins. L'effigie du roi, couverte des vêtements royaux, reposait sur un char funèbre, sous un dais de drap d'or soutenu par huit lances. Les pages de Charles VII entouraient le char et précédaient les comtes de Dunois, d'Eu, d'Angoulême et le duc d'Orléans. Ce dernier revenait d'Amboise, où il avait conduit ma mère, mon frère Charles, et Madeleine de France, ma plus jeune sœur. Ensuite marchaient les officiers de la maison du roi, l'Université, les cours souveraines et les juridictions inférieures; les communautés religieuses fermaient la marche, suivies d'un peuple innombrable qui faisait retentir l'air de ses sanglots. Deux cents pauvres, entièrement revêtus de noir, portaient chacun une torche allumée et éclairaient le cortège.

Entre le Landit et la Chapelle, les religieux de Saint-Denis et les *hannouards* (porteurs de sel) se querellèrent à l'occasion du corps; ces derniers ne voulaient pas le porter plus loin, prétextant que les premiers devaient leur payer dix livres ou se charger eux-mêmes du cercueil jusqu'à l'église, proposition que les religieux repoussèrent; les *hannouards* abandonnèrent alors le corps, que les bourgeois offrirent de transporter. Pour terminer cette indécente querelle, le comte de Dunois promit aux porteurs de sel de leur donner la somme qu'ils demandaient.

Après qu'on eut célébré l'office, Thomas de Courcelles, docteur de la Sorbonne, prononça l'oraison funèbre au milieu des larmes et des sanglots des auditeurs. Avant de descendre le corps dans la chapelle des Charles, une nouvelle querelle éclata entre les religieux et les écuyers: c'était pour la possession du drap d'or qui couvrait le cercueil. Le grand écuyer, Tanneguy du Châtel, termina cette contestation en disant que s'il avait quelques droits, il les abandonnait à l'église.

On descendit mon père dans le caveau, où il put enfin reposer entre Charles VI, son père, et Charles V, son grand-père. Les écuyers et les sergents d'armes jetèrent leurs verges sur la tombe, tandis que les hérauts criaient:

« Dieu ait l'âme de Charles le septième, roi très-victorieux ! Vive Louis le onzième, roi de France ! »

Ma mère fonda douze chapelles ardentes, où douze prêtres devaient se relever jour et nuit, pendant toute sa vie, afin de prier pour le repos de mon père.

Dès que Tanneguy eut rempli les devoirs que sa fidélité et son amour pour son ancien maître lui avaient imposés, il se retira dans les terres qu'il possédait en Bretagne. François II, duc de Bretagne, appréciant, comme il le devait, les vertus du grand écuyer, l'attacha à sa cour, et le fit gouverneur de Nantes et grand-maître de son hôtel. Il lui fit épouser Jeanne de Ragueneul de Maletroit, fille du Seigneur de ce nom et vicomtesse de Belière et de Camborn.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE.

SATAN & LA MAGIE DE NOS JOURS,

PAR DUROY DE BRUIGNAC.

Encore un livre qui attribue à l'être fictif et imaginaire appelé *Démon* absolument tous les faits du magnétisme et du Spiritisme. Pas un argument nouveau, rien qui mérite d'être réfuté, que cette calomnie de l'auteur, à la page 201 de son livre, que les *Spiritistes n'invoquent jamais l'aide de Dieu*. C'est le contraire qui est vrai; toutes les formules conseillées à tous les groupes par tous les livres de l'école portent: *Nous prions le Dieu tout-puissant de permettre à de bons Esprits de se communiquer à nous*. Nous mettons au défi nos adversaires de citer une seule exception à cette recommandation, qui est *universellement pratiquée*. Si vous saviez que vous mentiez contre nous, notre charité ne trouve point de nom à vous appliquer; mais si vous ne le saviez pas, il y a de votre part légèreté et inconséquence à parler de ce que vous ignorez. Sachez-le une fois pour toutes:

1° Les *Démons* tels que le Moyen-Age les représente, c'est-à-dire anges déchus, éternellement mauvais et occupés incessamment à nous tourmenter et à nous perdre, *n'existent pas*. Il n'y a que des Esprits pervers et impurs, destinés à s'améliorer aussi, s'ils le veulent.

Si le *Grand-Diable* de Milton existait, avec son royaume mieux affermi et plus nombreux, Dieu ne serait plus, il serait l'esclave et le serviteur de Satan.

2° Vous vous laissez prendre à des pièges grossiers, nous vous en avons averti (*Foi nouvelle*, quatre articles) et nous avons écrit un article spécial pour vous en prévenir. Disons-le encore: les Esprits pervers rient de vous et s'amuse à vos dépens, en cherchant à perpétuer dans vos intelligences l'ignorance, l'abrutissement et la superstition.

Cela tient à vos ridicules exorcismes. N'est-il pas recommandé dans le *Rituel romain* que l'exorciste ne croie pas le démon s'il se donne pour l'âme d'un saint, d'un mort ou pour un bon ange?

Et alors les Esprits mauvais, qui présidaient soit à une infestation, soit à une possession, se disaient: « Ah! ils ne nous croient pas, ah! ils veulent absolument que nous soyons des *Démons*. » Eh bien, oui, nous le sommes! et nous ne sommes pas qu'un dans chaque corps que nous possédons, nous sommes une *légion*, dix, cent, mille, deux mille quatre cent quarante. » (Ils l'ont dit en Espagne.) Et ils s'affublaient des noms les plus grotesques, les plus baroques, les plus impossibles, et de pauvres aveugles les prenaient au sérieux, sans s'apercevoir qu'ils servaient de bouffons à d'ignobles farces.

Nous vous le répétons sur tous les tons, et vous ne nous croyez pas.

3° Dieu va s'y prendre d'une autre manière pour toucher vos cœurs. De grandes possessions vont avoir lieu prochainement (comme celle de Morzine, par exemple), vos exorcismes n'y pourront rien, tandis que, nous autres Spiritistes, avec nos prières à Dieu et nos exhortations aux Esprits, nous pourrions tout. Alors les écailles tomberont des yeux à quelques-uns.

4° Vous vous récriez sur un passage de M^{me} Dozon « patronnée, dites-vous, par M. Allan-Kardec comme une sainte inspirée. » (Page 183.) Et que dit ce passage? « Il y aura une Eglise spirite » et cette Eglise deviendra à son tour la fille aînée. » Mais, vous n'avez donc pas lu Joël annonçant la diffusion universelle de l'Esprit du Seigneur, Moïse Alschehh prédisant que le troisième temple serait celui des Esprits venus des cieux (voyez l'article *le Troisième Temple*, n° 14), saint Jean décrivant la Jérusalem nouvelle, cité céleste, l'archange Gabriel prophétisant à saint Amadée, évêque de Lausanne, que cette *Jérusalem nouvelle* frapperait Rome de stupeur, et que c'était à elle que le royaume et le sacerdoce seraient transférés. M^{me} Dozon, ou plutôt l'Esprit dont elle est l'intermédiaire, parlait donc exactement comme les textes sacrés.

5° Mais quelque chose est encore prédit, c'est que les chrétiens endurcis et aveugles qui ne reconnaîtront pas ce nouvel avènement seront la figure des Juifs incrédules de la première synagogue, et seront rejetés et repoussés pendant un long temps, renvoyés hors de la terre, dans les mondes inférieurs, pour y gémir et expier leur erreur par de laborieuses existences.

Veillez et priez, adversaires du Spiritisme, pour n'être pas du nombre des maudits temporaires; car il est écrit que ceux qui auront repoussé la lumière, ne pourront plus venir troubler les saints de Dieu sur la terre régénérée et bénie. ERONA.

L'Education maternelle, conseils aux mères de famille. — Le Corps et l'Esprit. — Prix: 50 centimes; par la poste, 60 centimes. — Se vend: à Bordeaux, au bureau du journal *le Sauveur des Peuples*, cours d'Aquitaine, 57; à Paris, chez Ledoyen, libraire, 31, galerie d'Orléans, Palais-Royal.

Pour tous les articles non signés:

LE DIRECTEUR-GÉRANT, B. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète *la Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutées toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

SIGNES DE L'AVÈNEMENT DE L'ESPRIT.

(10^e et dernier Article. — Voir le précédent numéro.)

Ah ! pour le coup, c'est trop fort, me direz-vous, Renan, un ouvrier providentiel ; lui qui nie un Dieu personnel, et toute intervention de Lui ou de ses Esprits dans le monde. Ecoutez et ne vous hâtez pas de prononcer.

Il y a plusieurs manières de considérer Jésus et de le juger à des points de vue divers :

Au matériel, comme homme ;

Au spirituel, on peut oui ou non le reconnaître comme un envoyé du ciel, comme un messie ;

Au céleste, comme fils de Dieu ;

Au divin, comme porteur du *verbe* et un avec lui.

Que Renan n'ait point envisagé Jésus comme fils de Dieu, même au sens d'Arius et de quelques Origénistes, ni comme porteur du *verbe*, cela se conçoit ; l'auteur ne pouvant, ni par sa philosophie, ni par ses tendances, s'élever à de si hautes contemplations.

Mais pourquoi, nous dira t-on, après avoir exalté à un si haut point l'humanité du Christ, a-t-il refusé de reconnaître en lui le grand missionnaire de Dieu ? Pourquoi n'a-t-il pas ajouté foi aux prophètes juifs, comme aux voix annonciatrices de la gentilité ? Il le pouvait sans admettre que Jésus fût d'une nature différente de l'humaine, et alors pourquoi ne l'a-t-il pas fait ; il aurait expliqué ainsi d'une merveilleuse façon la perfection idéale de son héros, par l'excitation qu'avait mise en toutes ses facultés l'élection particulière de Dieu, et la mission grandiose qu'il devait remplir.

Tout autre auteur l'eût pu sans doute ; mais en le faisant, Renan n'eût plus été Renan. Pour avouer que Dieu puisse envoyer ici-bas un messie, il faut reconnaître la personnalité de l'Être suprême, sa liberté, son action sur les mondes : or, Renan n'admet pas de Dieu au sens propre de cette expression ; il n'admet qu'un panthéisme idéal avec ses maîtres Hegel, Michelet de Berlin, et avec son ami Vacherot. Tous ses adversaires philosophiques l'en ont amplement convaincu.

Renan, en écrivant la vie de Jésus, a donc donné tout ce qu'il pouvait donner et tout ce qu'on était en droit d'en attendre. Il a présenté Jésus comme un type d'homme parfait, il a idéalisé ce type au point de le rendre quelquefois surhumain,

et nous disons qu'en cela il a été à son insu un ouvrier providentiel ; voyez plutôt. Son livre était impatientement attendu par le monde irréligieux ; depuis longtemps on avait fait bruit autour de son apparition annoncée ; on espérait un scandale ou une écrasante manifestation sous laquelle toutes les idées mystiques, spiritiques ou chrétiennes allaient succomber. La curiosité était surexcitée à un tel point que trois éditions s'en sont écoulées en quinze jours. Les véritables croyants ne tremblaient pas, eux, ils savent bien que leur foi n'est pas à la merci d'un livre, mais ils se tenaient préparés au combat. Quel a été le résultat ? les incrédules ont été désappointés, ils voulaient un Jésus bafoué, flétri, rapetissé, et voici qu'ils ont un héros, un modèle de toutes les vertus, la perfection portée à ses dernières limites. Dans la pensée de Renan, c'est bien toujours un homme, mais malgré lui, et en peignant cette grande figure, il lui donne des traits qui dépassent l'humanité telle que nous la coudoyons. Nous en connaissons quelques-uns, les meilleurs des sceptiques, ceux qui l'étaient à demi, et qui, par la lecture de ce livre, ont confessé tout au moins la messianité de Jésus ; et puis, qu'est-ce à dire ? les éditions de ce livre se sont multipliées abondamment, tous ont voulu le lire, surtout les matérialistes et les athées. Il n'y a pas d'exemple de roman, de feuilleton ou de drame, qui ait eu un pareil succès, et vous ne voyez pas, aveugles, que c'est Dieu même qui vous pousse par la grande armée de ses Esprits ! Lire ce livre où il est parlé des Évangiles, des miracles même pour les nier, du royaume de Dieu, où les questions religieuses sont abordées, discutées, examinées, même de travers, est-ce que ce n'est pas immense ? toute une génération arrachée au culte de l'or, à l'agiotage, au négoce, aux intérêts matériels pour s'occuper de quoi ? de Dieu et de son Christ ! voilà le prodige accompli de nos jours. Cet élan étrange vers des problèmes qui depuis longtemps ne passionnaient plus la foule, a eu un cachet tout spontané et tout divin ; les clairvoyants ont pu y reconnaître, sans se tromper, le doigt de la providence, car il s'est étendu jusqu'aux réfutations, aux appréciations de diverses nuances, aux comptes-rendus opposés du livre, on a voulu lire avec la même avidité tout ce qui était écrit pour ou contre ; l'esprit public a été violemment secoué. Qui retirera profit de cette grande émeute intellectuelle ? qui ? Dieu et la vérité.



Nous avons laissé ce trait caractéristique pour la fin, parce qu'il est, avec tous les précédents qui l'ont préparé de longue main et rendu possible, un signe éclatant des temps.

L'humanité est en attente.

Elle ne songe plus autant aux intérêts matériels. Elle regarde le ciel et l'avenir.

Dieu l'attire à lui par une douce violence.

Les grands messagers vont descendre.

PHILALÉTHÈS.

CONCORDANCE DU SPIRITISME ET DU JUDAÏSME.

(3^e article. — Voir le dernier numéro.)

Nous allons d'abord nous expliquer sur l'article n^o 9 des croyances judaïques.

Notre journal démontrera perlinement, dans la suite des articles de Philaléthès, comme il a déjà démontré, que la révélation, c'est-à-dire l'éducation divine du ciel à l'humanité, ne change pas, seulement qu'en apparence et pour notre vue bornée, chaque face du verbe semble différente, quelque immuable qu'il soit en lui-même et dans ses fondements éternels; ce n'est donc qu'au regard de l'homme terrestre, et de l'homme des humanités inférieures, ou peu avancées sur nous, qu'il peut y avoir des doutes sur l'unité immuable tout à la fois et variée, des célestes enseignements; mais le Spiritisme, c'est-à-dire la troisième révélation de l'Esprit, a précisément pour but principal de mettre chaque chose à sa place, de dépouiller la vérité de ses scories humaines, pour ne plus lui laisser que l'illumination splendide du ciel.

En attendant que cette auguste mission soit pleinement remplie, qu'il nous soit permis de citer, contre les objections judaïques, les paroles d'un ancien coreligionnaire, le chevalier de Drack. Voici en quels termes il résout la prétendue difficulté:

- La religion de Dieu doit être immuable comme son auteur.
- Si les lois prescrites par le Créateur à l'univers et aux éléments qui le constituent, n'ont jamais varié, la loi donnée au roi de ce monde a dû changer encore moins. En effet, la vraie religion, maintenant appelée chrétienne, est aussi ancienne que le monde.
- Adore un seul Dieu, et crois au Rédempteur, voilà le symbole de la foi de tous les siècles. Or, les ancêtres du peuple hébreu qui, seul, au milieu des ténèbres du paganisme, a su, moyennant l'assistance divine, conserver pure la première révélation, que croyaient-ils ? un seul Dieu : qu'attendaient-ils ? le Rédempteur d'Israël ? Jéhovah. Ainsi l'annonce le prophète Isaïe ; ainsi trois fois par jour, depuis les temps les plus anciens, le répète dans les mêmes termes, la synagogue, dans la septième bénédiction de la grande prière appelée oraison, par excellence : Jéhovah, rédempteur d'Israël. Telle est la croyance qu'ils transmettaient à leurs enfants.
- Interrogeons les pères de ce peuple, et ils nous instruiront ; ses aïeux, et ils nous enseigneront que le juif, pour être justifié, devait croire au Rédempteur promis, comme le chrétien doit croire au Rédempteur venu, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Un païen se présenta un jour au docteur Hillel, célèbre parmi les Juifs avant le Christ, et lui dit : « Je me convertirai à la foi d'Israël si tu peux m'enseigner la loi sainte pendant que je me pourrai tenir sur un seul pied. » Le docteur lui répondit avec douceur précisément dans les mêmes termes que Notre-Seigneur devait faire entendre, soixante ans plus tard, dans le sermon de la montagne : Ce que tu n'aimes pas, ne le fais pas à ton prochain. Voilà toute la loi : le reste n'en est que le développement. Le divin prédicateur ne dit pas autre chose à la multitude qui l'entourait : Faites aux hommes ce que vous voulez qu'ils vous fassent, car c'est là toute la loi et les prophètes.

O admirable conformité entre la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ et celle du Naci assis sur la chaire de Moïse, et dont les décisions avaient forcé de loi en Israël.

C'est donc bien à tort que les rabbins soutiennent que si le christianisme était vrai, Dieu aurait changé sa loi, ce qui serait absurde à dire. Disons plutôt, en rétorquant l'argument avec plus de raison, que puisque tout concourt à prouver que le christianisme est une institution divine, il est certain qu'il n'était pas besoin, pour l'établir, de changer la loi ancienne, dans laquelle tant de justes se sont rendus agréables au Seigneur. La loi de Dieu est constamment la même depuis la naissance du monde, et elle subsistera toujours, en dépit des efforts de l'enfer, dont les portes ne prévaudront jamais contre elle. C'est le roc antique devant lequel passent toutes les générations. Inébranlable sur ses fondements enracinés dans les âges, il regarde avec calme les vagues du siècle qui, dans leur fol emportement, cherchent à le briser, se brisent elles-mêmes et s'en vont en poussière. Ainsi il est prédit, et cela sera, que jamais les Esprits impurs et pervers conjurés (ce que l'Évangile appelle l'Enfer) ne prévaudront contre le judaïsme modifié par le christianisme, lesquelles révélations sont amplifiées à leur tour et développées par le Spiritisme actuel, et le seront par le Spiritisme futur, jusqu'à ce que l'humanité terrestre devenue d'abord le royaume véritable du Christ, soit élevée à l'unité en Dieu et à la consommation harmonique et finale, époque qui se trouve aussi comprise dans les promesses divines, embrassant l'universalité des destinées.

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

DISCERNEMENT DES ÉLUS.

Nous voyons avec plaisir, d'après les lettres que nous recevons, l'heureux effet qu'a produit notre article : *Faux Messies et Prophètes*, tiré en partie de l'*Imitation de l'Évangile* d'Allan Kardec. On nous écrit pourtant qu'il y a encore des obstinés qui n'ont pas eu le courage de secouer l'obsession et la subjugation évidente auxquelles ils sont en proie.

Ah ! un dernier conseil, frères et amis !

Vous tous à qui un Esprit soi-disant, le Christ, est venu dire : « Tu es mon grand et unique secrétaire, c'est toi que j'ai choisi parmi tous tes semblables, pour être le seul représentant des révélations que je vais faire aux hommes ; les voici..... »

Vous tous à qui un Esprit sera venu dire : « Je suis l'Esprit de vérité (comme autrefois Hermès à Thot), tu vas être l'unique Messie spirituel de cet avènement et le successeur du Christ. »

Vous tous, ah ! nous vous adjurons ici par toutes les prières de notre cœur, repoussez loin de vous ces Esprits orgueilleux et menteurs, qui vous trompent et vous possèdent ; autrement ils seront les faux Christ et les faux prophètes prédits ; qu'ils lisent *Joël* : (v. xviii, cap. 2) « Dans ces temps, je répandrai mon Esprit sur TOUTE CHAIR ; sur tous mes serviteurs et toutes mes servantes. » (v. 29.)

Voyant clairement par là que le troisième avènement doit être collectif et général, qu'ils répudient le rôle imposteur que des misérables, parmi les désincarnés, voudraient leur faire jouer et qu'ils se hâtent de rentrer dans le giron du troisième temple, de la cité spirituelle et céleste qui, à nos jours, descend toute armée et toute façonnée par le Seigneur, suivant les sublimes prédictions de l'Apocalypse et de Moïse Aïschéh. (Voir notre article *Troisième temple*, n^o 44.)

Que ces malheureux chrétiens courbent tous les genoux et les fronts devant l'Éternel, en le suppliant de les délivrer et nous aurons le bonheur de les presser dans nos bras, et de les accueillir comme des frères.

Tout n'est pas du reste à rejeter dans leurs extases et leurs dictées ; nous avons dit que même les Esprits orgueilleux et faux savants devaient à cet avènement émettre tous quelques parcelles de la *vérité spirituelle*, de même qu'avant le Christ les personnages qui le singeaient et se donnaient pour lui, devaient reproduire quelques traits isolés de sa doctrine et de sa vie : c'est la loi de Dieu. Pour que son Messie ou matériel ou spirituel, collectif, soit reconnu, il faut qu'il soit préparé.

Si, malgré notre appel solennel, les obsédés dont nous parlons, persistent à faire bande à part et à ne pas entrer dans l'église universelle de Dieu, laissons-les à leur malheureux sort et à leur aveuglement, augmenter la masse des endurcis qui vont être réprouvés aujourd'hui ; et de même que nous avons donné des règles pour le discernement des Esprits, donnons-en de certaines pour le discernement des Elus :

1^o Toutes les fois que, malgré Joël et les prédictions les plus positives, un homme viendra vous dire que lui seul représente, soit le Christ, soit l'Esprit de vérité, et que tous les autres médiums ne doivent pas être crus, prononcez hardiment que *c'est un faux messie et un faux prophète* ;

2^o Toutes les fois que ses adhérents ou lui-même seront inspirés par la haine, l'exclusivisme et l'intolérance, au lieu d'avoir dans le cœur, et de prouver par leurs actes, l'amour, la tolérance et l'universalisme, prononcez qu'ils sont subjugués, priez pour eux ; mais en attendant, fuyez-les et n'y croyez pas.

PHILALÈTHES.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à HERMANDE DUBAUX.

(7^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE III.

Mes inquiétudes. — Nominations. — Disgrâce de Dammartin. — Service d'Avesne. — Ma conduite à l'égard du duc de Bourgogne. — Ambassade d'Orieat. — Entrée à Paris. — Nouvelles nominations. — Mort de ma fille Louise. — Mise en liberté du duc d'Alençon. — Grâces accordées au comte de Charollais. — Motifs. — Sédition de Rheims. — Mariage de Louise d'Anjou. — Abolition de la pragmatique sanction. — Mariage de Catherine d'Alençon. — Fumée, premier médecin. — Apanage de mon frère. — Ambassade de Milan. — Chypre. — Hommage du duc de Bretagne. — Affaires de Thouart. — Mariage de Madeleine de France. — Antoine de Chabannes. — Etablissement des filles d'Agnes Sorel.

Année 1461 (suite).

Cependant le bruit courait que mon père avait fait des dispositions contraires à mes intérêts. Je me savais universellement haï. Ces rumeurs m'inspirèrent des inquiétudes dont je fis part au duc de Bourgogne, en le priant, malgré l'ombrage qu'il me portait, de me prêter main forte. Philippe fut bientôt à la tête de cent mille hommes. Craignant d'exciter la défiance, nous convinmes qu'il viendrait me joindre à Avesnes le lendemain de mon arrivée dans cette ville. La crainte que j'inspirais fit bientôt évanouir celle que j'éprouvais : princes, grands et officiers, tous s'empressaient de venir me trouver, me témoignant un zèle qui n'était que l'effet de la peur.

Je partis de Genève pour aller à Maubeuge ; ce fut là que j'exerçai les premiers actes de l'autorité royale. Simon Charles fut confirmé dans son emploi de maître des comptes ; j'en donnai de pareils à Pierre l'Orfèvre, seigneur d'Harmonville, et à Louvier ; Jean Baillet eut la maîtrise des requêtes. Il ne pouvait y avoir dans

le royaume que deux maréchaux ; cependant, quoique ces charges fussent remplies par André de Laval, seigneur de Lohéac, et par Pouton de Xaintrailles, je ne laissai pas d'y nommer Jean de Lescur, bâtard d'Armagnac, et Joachim Rohault. Je destituai Lohéac, mais je ne crus pas pouvoir en agir ainsi avec Xaintrailles, redoutant l'indignation de la France, qui n'aurait pas manqué d'éclater en apprenant cette injustice. Ces promotions inattendues plongèrent le royaume dans la plus grande surprise.

Lescur, plus connu sous le nom de maréchal d'Armagnac, possédait de grands biens en Gascogne ; le principal était le fief de Tournon, dont il prit le nom. A l'époque de ma retraite en Dauphiné, il m'avait suivi et avait consacré à mon service sa fortune entière. En récompense, il posséda ma confiance la plus intime et reçut de moi, lorsque je n'étais que dauphin, la sénéchaussée du Valentinois et la maréchaussée du Dauphiné, charges qu'il abandonna pour me suivre en Bourgogne quand je m'y réfugiai. Là, je lui promis le gouvernement du Dauphiné, lorsqu'un changement de fortune me permettrait de lui accorder cette faveur. Je n'oubliai pas cette promesse à mon avènement au trône. Je le gratifiai aussi du comté de Comminges.

Rohault n'avait pas autant de titres à mes bienfaits, mais il m'avait rendu des services assez importants, que le bâton de maréchal récompensa.

Je donnai à Jean de Rohan, baron de Montauban, l'amirauté de France et la grande maîtrise des eaux et forêts. Jean, sire de Beuil, comte de Sancerve, possédait la première de ces charges ; mais il ne murmura pas de se la voir enlever : la seconde était remplie par Guillaume d'Harcourt, comte de Tancarville, que je destituai.

Je déclarai le comte de Dammartin criminel de lèse-majesté et je confisquai ses biens, ainsi que ceux de Marguerite de Nanteuil, sa femme. Je lui avais enlevé les charges de grand pannetier de France et de sénéchal de Carcassonne, dont mon père l'avait gratifié en récompense de ses services. Je donnai la terre de Blanquefort, qu'il possédait, à Charles de Melun, seigneur de Normanville ; Antoine de Châteauneuf obtint celles de Rochefort et d'Auvière.

A mon arrivée à Avesne, je reçus les députés des cours souveraines. Lorsque le chancelier Juvénal des Ursins fut admis à l'audience, je le reçus assez mal, ce qui augmenta les murmures qui éclataient déjà.

J'assistai, le 3 août, au service funèbre qui fut célébré pour mon père, dans l'église principale de cette ville. Après cette cérémonie, pour laquelle j'avais pris des habits de deuil, je me revêtis, selon l'usage, de la pourpre royale. Quelques historiens, en prenant cet acte pour une marque de joie, ont sans doute oublié qu'elle était ma dissimulation.

Le duc de Bourgogne reçut en toute occasion des preuves d'une reconnaissance qui me pesait déjà ; j'affectais de croire que je lui étais redevable de la vie et du trône. J'insinuai à Philippe que ses troupes pourraient mécontenter mes nouveaux sujets et les porter à quelque entreprise contre moi ; il se rendit à mes raisons, et comme il n'avait pas de mauvaises intentions, il ne garda près de lui que quatre mille hommes d'élite.

En allant à Rheims, je m'arrêtai quelque temps à Laon, où Robert de Balzac vint implorer la grâce du comte de Dammartin, son oncle. Je la lui refusai malgré l'intercession du duc de Bourgogne. Dammartin se retira à Saint-Fargeau.

Par mes ordres, les députés de Saint-Thierry, ville située non loin de Rheims, vinrent offrir les clefs de cette place au duc Philippe. Les déférences qu'on avait pour lui allaient même si loin, que pendant mon séjour à Rheims ce fut de lui qu'on alla prendre les ordres.

J'entrai dans la capitale de la Champagne, vêtu d'un habit de damas blanc et monté sur un cheval de cette couleur. Parmi les seigneurs laïques qui marchaient à ma suite, on remarquait le duc de Bourgogne, les ducs d'Orléans, de Bourbon et de Clèves ; les

comtes de Charollais, d'Etampes, d'Eu, de Nevers, de Vendôme, de Dunois, d'Angoulême, de Saint-Pol, d'Ilcourt, de Brienne, de Rouey, etc.; parmi les dignitaires de l'église étaient le légat du pape, le patriarche d'Antioche, le cardinal de Longueil, les archevêques et évêques de Bordeaux, de Bourges, de Lyon, de Cambrai, de Tours, de Liège, de Paris, de Chartres, du Puy, de Tournai, d'Amiens, de Lisieux, de Rheims, d'Alby, de Laon, de Noyon, de Soissons, de Senlis, et bien d'autres qu'il serait trop long de nommer.

Le 15 août, les cérémonies du sacre se firent comme à l'ordinaire, si ce n'est que Jean de Lescun, bâtard d'Armagnac, comte de Comminges, remplit l'office de connétable vacant par la mort d'Arthur III, duc de Bretagne et précédemment comte de Richemont.

Je fis au duc de Bourgogne un honneur qui étonna tous les assistants; je le priai de me faire chevalier. Jusque là, les fils de France, en recevant le baptême, étaient censés recevoir l'ordre de la chevalerie.

Après le festin royal, le duc Philippe se jeta à mes genoux, en me suppliant de pardonner à tous ceux qui m'avaient déplu et de confirmer tous les officiers dans leurs emplois; mais ce n'était pas d'une âme aussi basse que la mienne qu'on devait attendre un généreux pardon, action vraiment digne d'un roi: je répondis, dans des termes assez vagues, que j'aurais égard à ses prières.

Le 17 août, je reçus dans l'abbaye de Saint-Thierry l'hommage du duc de Bourgogne, pour les terres qu'il tenait de la couronne ainsi que pour toutes les autres. Il fit cet acte de lui-même, sans que je l'eusse nullement provoqué, et quoiqu'il en fût valablement dispensé pour toutes les terres qui ne relevaient pas du trône. Il me prêta le serment de fidélité, en présence de son fils et de plusieurs personnes; la formule en était conçue en ces termes:

« Mon très-redouté Seigneur, je vous fais hommage du duché de Bourgogne, des comtés de Flandre et d'Artois, ainsi que de tous les pays que je tiens de la couronne de France; je vous reconnais pour mon souverain, et je vous promets obéissance et service, non seulement pour les terres que je tiens de vous, mais encore pour tous mes autres pays. Je vous promets d'employer à votre service ma personne et tous les hommes de mes états, et aussi l'or ou l'argent, quand je le pourrai. »

Sous le règne de mon père, Mahomet II faisait de rapides conquêtes en Orient. Constantinople et une partie de cet empire étaient à lui. Le pape Caiiste III, afin d'arrêter ses progrès, avait envoyé un cordelier nommé Louis de Boulogne, pour engager les princes d'Asie à former une ligue offensive contre les Turcs. Le cordelier, qui était très-adroit et homme d'esprit, sut conduire cette négociation de manière à ce que ces princes, en consentant aux propositions du saint-père, le demandassent pour patriarche d'Orient. Il s'était fait accompagner par quelques Grecs sans aveu, qu'il présenta au pape comme ambassadeurs de David, roi de Trébisonde; de Georges, roi de Perse; d'Asam, roi de Mésopotamie, etc. Pie II les envoya en France avec le cordelier nouveau légat, auquel il avait promis les bulles du patriarcat s'il parvenait à m'engager, ainsi que le duc de Bourgogne, à prendre les armes contre les infidèles. Ils assistèrent à mon sacre.

Les promesses qu'ils me faisaient de la part de leurs prétendus princes, m'inspirèrent quelque défiance; je n'étais pas homme à être trompé facilement; je sus si bien faire, que j'acquis bientôt la preuve de leur fourberie; je leur ordonnai à tous de sortir de mes états. Le légat sut encore en imposer au pape qui, tout en lui refusant les bulles du patriarcat, lui permit, ainsi qu'à ses collègues, de passer en Bourgogne.

Je partis de Rheims pour Saint-Denis et de là pour Paris. J'étais vêtu comme pour l'entrée à Rheims; à ma suite marchaient tous les princes du sang, à l'exception du duc d'Orléans, que ses infirmités retenaient chez lui; les nobles et gentilhommes qui

formaient mon cortège étaient au nombre de quatorze mille, tous magnifiquement vêtus; le harnais du cheval et les habits du duc de Bourgogne étaient estimés un million d'écus.

Il était arrivé la veille et faisait les honneurs de Paris. Henri de Livres, prévôt des marchands et les échevins m'offrirent les clefs à une lieue de Paris. Philippe vint au-devant de moi et prit place à ma suite, avec sa garde composée de cent archers; la mienne n'en comptait que vingt de plus. Je n'arrêtai à l'hôtel des Porchevrons, appartenant à mon trésorier Jean Bureau, pour recevoir les compliments du parlement des cours souveraines et du clergé. J'y fis des chevaliers, après quoi je me remis en route.

Les cours, les bourgeois et le clergé marchaient en tête du cortège, suivis du duc de Bourgogne et de sa garde qui précédait la mienne; je venais ensuite sur mon cheval blanc, ayant au-dessus de ma tête un dais de drap d'or porté par quatre bourgeois de Paris. Le maréchal de Rohault remplissait la charge de grand écuyer et portait devant moi l'épée royale dans le fourreau; deux hommes avec des haches marchaient après moi, précédant les princes et la noblesse; le peuple fermait la marche.

Les rues étaient tapissées et les cloches sonnaient à grande volée. On avait préparé de distance en distance des spectacles; c'étaient près de la porte Saint-Denis, un vaisseau d'argent, armé de la ville, sur lequel on voyait un roi conduit par des anges; il était entouré de statues représentant sa cour; plus loin, dans la rue du Ponceau, de belles jeunes filles nues, voilées jusqu'à la ceinture par l'eau du bassin dans lequel elles étaient; elles représentaient des syrènes et chantaient des vers à ma louange. Outre les mystères religieux accoutumés, on voyait des sujets allégoriques, des chasses, des sièges, etc.; des fontaines offraient aux passants du lait et du vin. Je descendis à Notre-Dame, où j'observai le cérémonial ordinaire; je me rendis ensuite au palais où l'on avait préparé le festin. Le lendemain, j'allai loger au palais des Tournelles, situé près de la Bastille; ce fut par la suite ma demeure habituelle.

Je continuai dans ma capitale mes changements d'officiers. Prêtre de Morvillien succéda au chancelier des Ursins; j'ôtai au duc de Bourbon le gouvernement de la Guyenne; je destituai le comte de Dunois et Guillaume de Goussier, seigneur de Boissy, le premier de la charge de grand chambellan, et le second, de celle de premier chambellan et de la sénéchaussée de Saint-Ange. Jean de Guargnesalles fut grand écuyer, et Louis de Crussol grand pannetier. Je créai Antoine de Croi, comte de Porcéan, grand maître de ma maison; Ponton de Xaintrailles venait de mourir, je promis son bâton de maréchal à Volfard de Borselle, grand seigneur de Bourgogne. Je privai Ragnier, évêque de Troyes, de sa charge de président de la cour des aides; je la donnai à Jean de Lescun, bâtard d'Armagnac, archevêque d'Auch. Les autres officiers de cette cour furent confirmés dans leurs fonctions. Pour abrégé, je dirai que je renversai toutes les créatures de mon père, pour placer les miennes et celles du duc de Bourgogne.

J'allai à Amboise, en Touraine, voir ma mère et régler avec elle les affaires de son douaire. Le comte de Charollais quitta Paris presque en même temps que moi, pour se rendre en Bourgogne.

Quelques jours après mon départ d'Amboise pour Tours, Charlotte de Savoie, ma femme, arriva dans la première de ces deux villes, pour se fixer près de ma mère. Elle avait avec elle ma fille Louise; à peine arrivée au château, celle-ci fut atteinte d'une maladie qui l'emporta en peu de jours.

En 1458, mon père avait condamné à mort le duc Jean d'Alençon, pour une conspiration contre lui; mais il avait commué sa peine en une prison perpétuelle. A mon avènement au trône je n'eus rien de plus pressé que de le mettre en liberté. Quelque temps après, je lui restituai toutes ses terres qui avaient été saisies et je le rétablis dans toutes ses dignités. Ce fut le 14 octobre que je lui accordai ses lettres d'abolition. Le parlement, pour diffé-

rentes causes, avait confisqué des biens à Jean V, comte d'Armagnac; je les lui rendis.

Mon père vivait encore lors de la funeste bataille qui renversa Henri VI du trône d'Angleterre; il ordonna que tous les fugitifs de la rose rouge, qui chercheraient asile en France, fussent reçus comme des amis. Le duc Jean de Somerset, parent d'Henri, se confiant à cet ordre, débarqua en Normandie. Je venais de succéder à Charles VII; comme je n'avais rien dit à cet égard, le duc fut arrêté. J'étais déjà à Tours lorsqu'on prit mes ordres; je remis à plus tard la décision du sort du duc; je dis seulement de l'amener dans cette ville. Le comte de Charollais vint m'y trouver; il me demanda la liberté du duc de Somerset, son parent, qui se rendit à Bruges, après avoir été comblé des bienfaits du comte.

(La suite au prochain numéro.)

CROQUIS D'OUTRE-TOMBE.

III

Des fluides malsains fatiguaient mes regards.
Un front auréolé dissipa ces brouillards;
C'était un homme ayant une robe de prêtre;
Il avait ce coup d'œil divin qui vous pénètre;
Sa parole onctueuse, écho vivant du ciel,
S'infiltrait dans mon cœur comme un ruisseau de miel,
Et mon cœur se berçait au bruit de sa parole,
Ce saint homme éclairait, de sa vive auréole,
De tout petits enfants, aux fronts ensoleillés,
Dont les cils laissaient voir des yeux émerveillés,
Des chérubins tout blonds comme les tourterelles,
Qui couraient dans les airs sans le secours des ailes.
C'était Vincent-de-Paul! aux traits mâles et doux;
Et je lui dis : Comment! vous encor parmi nous?
Vous encor dans ce monde où le vice nous ronge,
Où le bonheur réel ne se trouve qu'en songe,
N'avez-vous pas gagné par votre charité
D'être dans les rayons de la divinité?
N'avez-vous pas laissé votre vile poussière?
Pourquoi ne pas monter dans la haute lumière,
Laisant ce monde abject, d'égoïsme repu?
Il répondit : Hélas! plus il est corrompu
Et plus nous travaillons à sa métamorphose;
Le bonheur personnel, mon fils, est peu de chose.
Oui, je pourrais jouir des divines splendeurs;
Que veux-tu? j'aime mieux venir sécher les pleurs;
Je me suis dès longtemps imposé cette tâche,
Et je la poursuivrai jour et nuit sans relâche.
Tant que des malheureux des malheureux naltront,
Tant que des orphelins gémiront, souffriront
Sur la paille où, l'hiver, grelote la souffrance,
Mon influence ira reprendre l'espérance,
Réchauffer les bons cœurs et leur dire tout bas :
Vous qui possédez tout, visitez les grabats.
De je continuai ma tâche non finie
Jusqu'à ce que la terre arrive à l'harmonie.
Et Paul s'évanouit dans de vives lueurs,
Me laissant l'âme émue, et j'essayai mes pleurs.

BARRILLOT.

BIBLIOGRAPHIE.

L'IMMORTALITÉ,

PAR BAGUENAUT DE PUCHESSE (1).

(1^{er} Article.)

Encore un livre en faveur des croyances en une vie future et en l'immortalité de notre personne.

(1) Un vol. Paris, 1864, Didier, éditeur, quai des Augustins, 35.

Nous le verrions avec joie et le recommanderions avec bonheur, si, pour complaire à certain parti qui n'est plus aujourd'hui qu'un sépulcre blanchi, il n'avait pas cru devoir attaquer *le spiritisme, la pluralité des existences et défendre la damnation éternelle.*

Nous dirons d'abord en quoi ce livre est éminemment louable, c'est dans les preuves philosophiques de l'immortalité, tracées d'une main ferme, avec un style constamment clair et soutenu; elles témoignent assez du talent de l'auteur pour que nos véridiques et divines doctrines en arguent très-justement. Quoi! un écrivain, après s'être élevé si haut, après avoir établi sa science et son érudition dans une longue et difficile partie, tombe ensuite tout-à-coup dans de pitoyables chapitres : *le Spiritisme, la durée de la rétribution*; n'est-ce pas là un argument irréfragable de la solidité de nos principes; car, si partout ailleurs l'auteur est si remarquable, à quoi attribuer sa misérable faiblesse dans ces passages qu'à la pauvreté de la cause dont il avait cru devoir se constituer le défenseur?

Justifions d'abord nos éloges au point de vue philosophique.

M. Baguenaut s'exprime ainsi au sujet de l'immortalité :

« Sans l'immortalité, le crime seul est logique, la volupté seule est légitime, et « Epicure, a dit saint Augustin, est le plus sage des philosophes. » L'homme n'a qu'un seul but : jouir, qu'un motif : ses passions. Tout doit céder à ses désirs, à la satisfaction de ses penchants. Qu'il dépouille le riche, qu'il écrase le faible, qu'il se rue comme le tigre sur sa proie, c'est entre les hommes question de force ou d'astuce! Qu'il soit adroit s'il est faible, audacieux s'il est puissant! Il a reçu de Dieu même les facultés qui vont lui servir à assouvir toutes ses passions, à insulter à son créateur, à se jouer de ses semblables.

« Sans l'immortalité, le Dieu aux sublimes attributs, que notre esprit conçoit et adore, disparaît pour nous. Où serait sa sagesse s'il avait donné une loi sans effet, qu'il serait moins avantageux d'accomplir que d'enfreindre, et dont la violation trouverait dans la transgression même le profit et le bonheur? Où serait sa justice, si celui qui le blasphème, qui l'outrage, qui le nie, avait un sort meilleur que celui qui le sert et qui l'aime? Où serait sa bonté et sa providence, si le malheur immérité de ses créatures les plus fidèles le trouvait inattentif ou impuissant, si leurs sacrifices, leur dévouement, leur mort offerte à sa gloire, attendaient en vain leur récompense? Où serait enfin sa sainteté, si le bien et le mal, l'égoïsme et la charité, l'homicide et le martyre étaient égaux devant lui? Ce serait dire que l'auteur de toutes choses, qui a établi dans toutes les parties de l'univers tant de proportions et d'harmonie, aurait mis dans le seul monde moral la plus inconcevable dissonnance et le désordre le plus choquant! »

Autre beau passage pris au hasard dans la première partie, qui est fort remarquable :

« Dieu est bon, Dieu est juste. Il est le père de ses créatures, il n'en est pas le tyran. Il ne peut se plaire à faire des malheureux. La douleur dans une créature douée par lui d'intelligence ne se justifie ni par le hasard aveugle, ni par une volonté sans raison. L'homme souffre, il y a une Providence : donc il ne souffre pas en vain. La douleur a un motif, elle a un but. Mais comme on ne lui voit pas ce but sur la terre, comme surtout, dans le cas où elle dépasse toute mesure, on ne peut lui assigner de motif présent et humain, elle ne saurait trouver son explication que dans une autre vie.

« En effet, examinons en elle-même la douleur : elle ne peut pas être une simple torture. Quel est donc son sens? Que signifie-t-elle appliquée à une créature intelligente et raisonnable? Dans quelque situation que soit placé l'homme, à quelque point de vue qu'on

l'envi, dans le passé, dans le présent et dans l'avenir, elle ne peut plus se concevoir que comme une épreuve ou comme une expiation. (Expiation de quoi? Si vous n'admettez pas la préexistence, il y a là une contradiction entre la doctrine erronée de l'auteur, que nous aurons plus tard à combattre, et le mot *expiation*, qui est un cri de la vérité.)

• Soit qu'elle présente séparés, soit qu'elle offre réunis les caractères d'*expiation* et d'*épreuve*, la douleur suppose une autre vie, où l'épreuve se consomme, où s'accomplit l'expiation. L'énigme s'explique : l'homme souffre, mais il sera consolé, Dieu permet, Dieu envoie la douleur, mais il en tiendra compte. Les plus éprouvés ne sont peut-être pas ceux qui lui sont le moins chers; les plus malheureux ne sont pas toujours les plus réellement à plaindre. Dieu a, dans ses trésors de bonté et de justice, d'ineffables compensations. Nos larmes ne coulent plus en vain; elles tombent dans une urne incorruptible qui les conserve pour l'éternité.

Voilà, il faut en convenir, des passages bien écrits, et, ce qui vaut encore mieux, solidement pensés.

Passons aux critiques.

ERDRA.

(La suite au prochain numéro.)

LA VIE ÉTERNELLE.

PAR LE P. ENFANTIN.

Il est inutile de répéter jusqu'à satiété que la fin du XIX^{me} siècle porté à son front la diffusion des lumières, lesquelles lui feront une auréole de déification et le mettront à la tête de tous les siècles passés.

La grande révolution morale fait sentir ses commotions dans le monde entier; la planète doit faire peau neuve. La lumière d'en haut pénètre partout; elle frappe même les athées et les sceptiques; ils ne la voient pas, mais, par une fatalité providentielle, ils s'en font les propagateurs à leur insu; c'est un progrès ascensionnel dont le Spiritisme est le véhicule actif et poussé par une force divine.

La *Bibliothèque utile* vient de publier un livre de P. Enfantin. Ce recueil traite de la vie éternelle; on sent que le souffle aspirateur a passé par là. C'est grand, c'est beau, c'est juste et généreux. Le plus bel éloge que nous puissions en faire, c'est d'en citer quelques fragments, en invitant les lecteurs de la *Vérité* à se procurer cet ouvrage, intitulé : *La Vie éternelle*. Il est chez tous les libraires et ne se vend que 60 centimes.

Nous citons :

« Je ne veux pas, comme le matérialiste athée, que ma personnalité finisse en bois mort, en cadavre; je veux, comme le spiritualiste croyant, qu'elle se perpétue, mais non dans des conditions incompatibles, contradictoires avec la vie elle-même, et qui la priverait de tout ce qu'elle aime. En un mot, plus ambitieux, plus logique et j'ose dire plus moral que tous les croyants à la vie future, je la veux telle qu'elle est, et non telle qu'on la rêve contrairement à ce qu'elle est; je la veux me reliant de plus en plus indissolublement à mes semblables, avec la terre, avec l'univers entier; je la veux progressant et faisant progresser tout ce qui n'est pas elle, grandissant sans cesse en souvenirs, en espérances, mais aussi en réalité vivante; je la veux perfectible et non parfaite, parce que je suis homme et non pas Dieu; je la veux aimante et aimée, parce que c'est la seule voie qui rapproche l'homme de Dieu, qu'il n'atteindra pourtant jamais et qu'heureusement il ne verra jamais face à face, parce qu'alors il serait lui-même un Dieu et qu'il y en aurait deux, ce qui serait absurde. »

Après avoir détruit pièce à pièce le culte des cadavres, et je suis bien de son avis, il ajoute :

« Mon pauvre frère, empoisonné par les miasmes de Prestum, et dont la poitrine est à présent, ils disent que je l'ai oublié, que je ne suis pas allé le visiter dans son tombeau; ils croient qu'il est là, les idolâtres! Eh bien! je l'ai mille fois entendu depuis dans la voix de Félicien David, et n'est-ce pas pour cela que l'enfant m'est si cher? »

« Est-ce qu'ils croient que j'aimerais Mozart, Haydn, Beethoven, Rossini et Weber, comme je les aime, si Auguste ne vivait pas en moi?... Je n'ai jamais été musicien, moi, mais il savait par cœur tous ces grands maîtres qui vivaient en lui; il les chantait comme leur digne enfant... il les chante en moi, je l'entends encore... »

« Pourquoi Coignet, Hébert, Cabanel, Gleize, Pérignon, Apollon, Roubeau, m'écoutent-ils quand je leur parle peintre ou sculpteur? Est-ce que je suis artiste, est-ce que j'ai jamais dessiné autrement qu'au compas, à la règle et au tire-ligne?... Ah! voilà le mystère! ils croient que je leur parle, tandis que c'est Auguste, vivant en moi, qui leur parle par ma bouche. Merci, frère, c'est par toi que je les comprends et que je les aime! »

Et plus loin :

« J'ai tellement foi en la bonté parfaite de Dieu à l'égard des êtres imparfaits, que je crois de tout mon cœur qu'il leur tient également compte de ce double jugement de leur bonté et de leur réprobation du mal et de leur approbation du bien, et que sa justice éternelle nous donne progressivement le pardon du mal jusqu'à l'oubli, et la récompense du bien jusqu'au souvenir éternel! »

Que penser du tableau suivant?

« Un bon chrétien, Louis XI par exemple, comme une scélératesse; il se confesse et reçoit l'absolution, cela ne lui suffit pas; il est tourmenté, il baise son scapulaire et implore la Sainte-Vierge. Le remords persiste; il prie Dieu, le remords l'agite encore; dans ses songes et durant ses veilles, il voit des potences, des bûchers, du sang, des villes en flammes livrées au pillage, au viol, à la boucherie! Est-ce que tout cela est devant ses yeux, hors de lui?... Non, les potences sont détruites, les bûchers éteints, les villes pacifiées, relevées, soumises? Où donc est ce passé terrible qui lui rend son présent si sombre, si triste, si lugubre? Vous dites qu'il est dans son imagination; mais qu'est-ce donc que son imagination, si ce n'est lui-même? Tout cela est en lui, vous dis-je; il n'a pas donné à Tristan un seul ordre d'assassinat que cet ordre ne se soit gravé et exécuté dans son cœur même; son sang en a été vicié et sa chair corrompue; après le crime, il était lui plus que le crime, et, au moment de sa mort, il savait bien qu'il paraîtrait, portant en lui tous ses forfaits, devant la justice de Dieu! »

Et maintenant que pensez-vous, chers lecteurs, de la remise des péchés par la main d'un homme qui, comme vous, n'est point impeccable?

Vous penserez avec juste raison que toute faute porte en soi son châtement dans ce monde comme dans l'autre, que le bien seul peut laver lentement et patiemment les taches du mal.

BARRILLOT.

Les Miracles de nos Jours. — Prix : 3 francs. — Paris, chez Ledoyen; Bordeaux, chez l'Auteur, rue du Palais-de-l'Ombrière, 49. — *Vient de paraître.* — Nous en parlerons.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du Journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOTEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutée toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et insérés à leur gré, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

CONSEQUENCES DE L'AVÈNEMENT DE L'ESPRIT.

Ce nouvel avènement était nécessaire dans le plan de la Providence, et pour les progrès futurs de l'humanité.

Le Christ était trop loin de nous : les miracles de sa vie encore plus merveilleuse par sa perfection et sa pureté que par les œuvres étonnantes qu'il avait accomplies, aidé du secours des bons Esprits du père céleste ; ces miracles, disons-nous, étaient oubliés, méconnus, blasphémés. La beauté de sa doctrine était toujours éclatante, mais les actes auxquels on l'avait associée, l'intolérance et la haine qui s'étaient répandues dans quelques communions chrétiennes, obscurcissaient tellement sa splendeur divine, qu'on ne la voyait plus ou qu'on la réprouvait par une fausse confusion entre les préceptes de l'Evangile et les actes opposés de ceux qui prétendaient avoir le monopole de l'enseigner. La sublime figure du Christ disparaissait devant le sombre moyen-âge et ses iniques bourreaux, devant cet esprit satanique et rétrograde dont quelques ministres du christianisme sont imbus et qui leur fait opposer une barrière infranchissable entre les progrès de la civilisation, les conquêtes des mœurs modernes et le vieux monde vermoulu, suranné du pharisaïsme sacerdotal.

Le temps prédit par les prophètes, annoncé par une foule de précurseurs inspirés, était enfin venu de mettre la cognée au tronc de l'arbre pourri, de propager l'incendie de la paille stérile, de balayer toutes les immondices et toutes les scories qui s'étaient entées parasitiquement sur le christianisme immortel. Il allait périr sans ce nouveau secours d'en-haut et les athées, les incrédules, les panthéistes auraient triomphé. C'eût été la mort de l'humanité ; le grand mouvement de Dieu est sa vie et son salut. Au temps où le Christ est venu, Messie divin, s'immoler pour les hommes et donner à la terre les enseignements qu'il avait reçus, il y avait, par une distribution providentielle, beaucoup d'aides, même de notre monde, préparés à l'accepter et à faire fructifier sa doctrine. Ames neuves en quelque sorte, quoique ayant déjà vécu ici-bas ; mais c'était la première fois que l'Homme-Dieu s'était incarné sur la planète, et plusieurs de ces âmes s'épanouirent aux lumières célestes et à la douce attraction opérée sur leurs bons germes par l'influence vivifiante de Dieu et de ses missionnaires. La correspondance à la grâce fut

pour ainsi dire chez elles sans effort, et c'est ainsi qu'aux premiers temps du christianisme, d'incessantes conquêtes furent faites dans toute la gentilité. Docteurs, martyrs, confesseurs de la foi, vierges chrétiennes, vous avez donné des preuves d'amour et de dévouement au maître qui vous appelait. Aussi, vos âmes progressivement sont montées, elles ont quitté les sentiers terrestres pour suivre la voie lumineuse d'ascension dans les grands mondes. Qu'est-il resté sur la terre, de soumis aux lois de la réincarnation ? Nous allons en faire la triste énumération. Des obstinés, orgueilleux de leur vain savoir, qui avaient dit non au Christ qui les sollicitait, et qui avaient persisté avec une opiniâtreté déplorable à ne pas écouter la voix du ciel, se drapant les uns dans leur fausse philosophie aux tendances panthéistiques ou sceptiques, s'encourageant à force de revivre dans leur hostilité rebelle, se complaisant toujours dans les ténèbres devenues plus épaisses par la dureté et la présomption de leur cœur ; d'autre part, des hommes prenant de plus en plus goût aux fanges de la matière, aux plaisirs grossiers de la chair, aux richesses, aux honneurs, et ne voyant dans la sainte et auguste religion du Christ qu'un moyen de favoriser leurs appétits de lucre et de pouvoir temporel. Déjà, et à plusieurs reprises, Dieu avait envoyé, de toutes les humanités supérieures, des représentants matériels et spirituels pour préparer les voies à l'avènement actuel. Mais ces missionnaires ou avaient été entravés par leur entourage, ou n'avaient laissé que de faibles traces ; quelques-uns avaient péri sur les bûchers et les échafauds. Que pouvait donc faire notre triste humanité, sans l'intervention solennelle qui se prépare et a déjà commencé ? Pouvait-on espérer de ramener, sans de nouvelles et éclatantes merveilles, les rebelles et les endurcis de notre globe.

Pour les convertir à lui, il faut aujourd'hui des prodiges de la grâce, bien plus difficiles, même à Dieu, que la résurrection d'un mort ; car les grands Esprits agissent alors sur un cadavre inerte ; ils peuvent à la voix du Tout-Puissant accumuler des fluides inconnus qui rappellent la vie dans des organes décomposés, pour que l'âme en reprenne possession ; ils le peuvent et le miracle n'est pas grand. Mais agir sur l'Esprit sourd et aveugle, qui se refuse à Dieu, qui le combat en rebelle décidé et énergique, voilà le difficile, parce qu'il faut respecter le libre arbitre de chacun, et ne pas le violenter même dans le sens du bien. Aussi, était-il besoin de cette diffusion générale

et universelle de l'Esprit de Dieu, agissant d'abord par les Esprits bons et mauvais, formant le monde spirite terrestre ; puis par des intelligences supérieures, en attendant le Spiritisme des grands messagers du ciel. Ce n'est pas trop de tous ces agents unis à des missionnaires incarnés, venus aussi dans le même but, pour les desseins de la miséricordieuse providence. Lorsqu'elle aura triomphé, après les crises dont nous avons parlé précédemment, il faut que le règne de Dieu soit assuré, que l'humanité progresse librement vers ses magnifiques destinées : donc, cet avènement aura des conséquences indubitables. Ceux qui auront accepté l'appel de Dieu et qui se seront convertis à sa voix, monteront et ne se réincarneront plus ici-bas ; ils seront remplacés par des âmes bonnes, relativement, et supérieures à celles d'aujourd'hui, pour qui le séjour de la terre alors heureux sera une récompense et un avancement. Et ceux qui résisteront aux nouvelles révélations du Christ et de l'Esprit, ceux qui s'obstineront dans leurs vieilles erreurs seront rejetés impitoyablement et ne reviendront plus sur la terre troubler ceux qui l'habiteront, par les discordes de leurs pensées, ou les machinations de leurs haines. Ainsi que le dit saint Paul : *Ils ne verront plus la lumière qu'ils auront méconnue* ; ils iront défricher d'autres planètes matériellement et moralement, jusqu'à ce qu'ils parviennent enfin par leur repentir, leur labeur et leurs larmes, à suivre le grand aimant qui nous attire : Dieu et sa société universelle.

Nous le disons à regret, il doit y en avoir de condamnés et de jugés à notre époque, car notre monde est encore trop inférieur, pour que ce qu'ont été les Juifs pharisiens lors du premier avènement, ne se trouve pas représenté et figuré à ce second. Mais le nombre n'en est pas fixé, et c'est à nos frères que nous avertissons de tout faire pour éviter la réprobation actuelle, qui, bien que momentanée, n'en sera pas moins grave, parce qu'elle aura lieu dans un moment solennel de la vie des mondes.

PHILALÉTHÈS.

CONCORDANCE DU SPIRITISME ET DU JUDAÏSME.

(4^e et dernier Article. — Voir le précédent numéro.)

Il ne nous reste plus à entreprendre les Juifs, déjà en partie profondément touchés. Que sur l'opinion qu'ils se forment de Moïse leur premier messie et sur l'attente du second, qualifié par les uns de *filz de David*, par les autres de *filz de Joseph*, et nous pensons qu'il faut réunir ces deux affirmations. C'est donc à la fois sur les articles 7 et 12 du *Credo* judaïque que nous allons parler, ou plutôt que nous laisserons la parole à un grand Esprit qui s'est signé Moïse lui-même, s'adressant aux enfants d'Israël.

« Eh quoi ! vous m'accusez de ne pas avoir assez prédit Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Mais rappelez-vous bien ! lorsque je descendais du Sinaï, au milieu de la foudre et des éclairs, n'avez-vous pas, épouvantés de la terrible majesté des anges de Jehovah, supplié votre Dieu de ne plus se communiquer à vous dans un si éclatant appareil ? et ne vous ai-je pas dit : Votre prière est exaucée, l'Eternel ton Dieu, d'Israël, te suscitera un prophète comme moi d'entre tes frères, et je mettrai, dit-il, toutes mes paroles en sa bouche, et il te parlera selon ce que je lui ai commandé, il sera mon représentant parmi vous ; donc, écoutez-le et ne le rejetez pas, car ceux qui ne voudront pas croire à ses enseignements, que j'aurai mis dans sa bouche, je les rejetterai à mon tour, les faisant passer par de longues tribulations, et je

leur en demanderai un compte sévère. Dites ! race oublieuse et aveugle ne sont-ce pas mes propres paroles contenues dans le *Deutéronome* ? Isaïe, Daniel, et tous vos prophètes vous les ont répétées à satiété. Ne comprenez-vous donc point que la prophétie d'Ezéchiel est faite *sur vous*, pour notre temps. Dans son chapitre 37, il peint une vision qui lui a été donnée par l'esprit de Jehovah, celle d'une campagne remplie d'os desséchés, et la voix du Seigneur l'interroge, en lui demandant si ces os peuvent revivre, et cette même voix lui commande de prophétiser sur ces os. Ecoutez les paroles d'Ezéchiel, si vous les avez oubliées, ou si les répétant sur vos lèvres marmottantes, vous en avez perdu le sens : ces os revivront, s'écrie le voyant inspiré ; il voit, dans l'avenir devenu pour lui le présent, la résurrection de ces ossements secs, il voit l'Esprit les agiter, les souder l'un à l'autre, il les voit enfin se tenir debout pour former une grande armée ; et Jehovah dit : Fils de l'Homme, tous ces os représentent *les enfants d'Israël* ; ils sont devenus secs, s'écrient-ils, dans leur désespoir, tout est perdu, les temps sont passés de la venue de notre messie et nous l'attendons encore ; nous avons subi des persécutions sans nombre, voici, plusieurs nations nous ont retranchés du rang des hommes, — est-ce que cela ne vous avait pas été prédit formellement ? est-ce que vous ne pouvez pas vous dire frappés de cécité ? est-ce que Jehovah, votre Dieu, n'avait pas, à la suite de ces étonnantes prophéties, toutes vérifiées en votre personne, continué en s'adressant à Ezéchiel, son serviteur : Prédisez donc et dites-leur de la part de l'Eternel, leur Dieu ; ô mon peuple, je vais maintenant ouvrir vos tombeaux et vous faire sortir de vos sépulcres, et vous serez ma grande armée pour l'avènement de l'Esprit qui seul vous ressuscitera : tout cela est écrit. Et voyez comme tous vos prophètes s'accordent entre eux ; écoutez Joël prédire la diffusion de l'Esprit, Zacharie annoncer que vous naîtrez pour le messie celui que vous avez mis à mort et que vous pleurerez sa perte, comme une mère pleure le trépas de son nouveau né. Regardez l'ensemble des témoignages, de vos écritures, des événements, de l'enseignement actuel des Esprits, et je vous le dis, ô fils d'Israël, ne soyez plus incrédules, mais fidèles ; répondez aux desseins de Jehovah sur vous, et formez cette grande armée du Seigneur, votre Dieu, selon les paroles d'Ezéchiel. »

Voilà ce que nous a dicté l'Esprit de Moïse. Nous transmettons à qui de droit ces sublimes discours, et nous adjurons tous les Israélites de croire à leur prophète qui porte à la fois témoignage du Christ et de l'Esprit de vérité.

A. P.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à HERMANCZ DUFAUX.

(8^me Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE III.

Année 1461 (suite).

Le comte de Charollais fut gratifié de la lieutenance générale de la Normandie et d'une pension annuelle de trente-six mille livres. C'était une imprudence bien grande d'augmenter ainsi la puissance de la maison de Bourgogne. Je crois devoir indiquer ici les motifs qui me faisaient agir ainsi.

Quelque temps après le retour de son fils de Dendermonde, dans les Pays-Bas, le duc Philippe de Bourgogne était tombé dangereusement malade. Le comte de Charollais avait réellement

son père, malgré les chagrins qu'il lui avait causés; il est vrai que son caractère bouillant et impétueux, et surtout mes perfides insinuations pouvaient l'exonérer; il le soigna avec une affection toute filiale et ne quitta ni jour ni nuit le chevet de son lit.

Le danger du vieux duc m'avait fait faire de sérieuses réflexions. Je baissais le comte et je croyais avoir tout à craindre de lui; d'ailleurs il n'avait qu'une fille en bas âge, ce qui eût produit après la mort du duc qui ne paraissait pas devoir vivre longtemps, une minorité que les Flamands, toujours turbulents, auraient rendue extrêmement orageuse. J'aurais pu alors m'emparer facilement, si ce n'était de tous les biens de la maison de Bourgogne, du moins d'une partie, soit en couvrant cette usurpation d'une alliance, soit en lui laissant tout ce que la force lui donnait d'odieux. C'était plus de raisons qu'il ne m'en fallait pour faire empoisonner le comte de Charollais; d'ailleurs, la pensée d'un crime ne m'étonnait plus.

Je parvins à séduire le sommelier du prince, Jean Constain. L'Italie était en quelque sorte le laboratoire des empoisonneurs; ce fut là que Constain envoya Jean d'Ivy, qu'il avait gagné à l'aide d'une somme considérable, qu'il devait lui donner à son retour. D'Ivy voulut savoir à qui ce poison était destiné; le sommelier eut l'imprudence de lui avouer que c'était pour le comte de Charollais.

Après avoir fait sa commission, d'Ivy se présenta pour recevoir la somme promise; mais loin de la lui donner, Constain l'accabla d'injures. Furieux de cette réception, d'Ivy jura d'en tirer vengeance; il alla trouver le comte de Charollais et lui avoua tout ce qu'il savait. Constain fut arrêté et conduit au château de Ryppe-monde. La crainte de la torture lui fit tout avouer, excepté ma complicité, espérant peut-être que j'intercéderais pour lui. Il était déjà au haut de la tour, lieu destiné à son supplice, et l'on s'appretait à le décapiter, lorsqu'il témoigna le désir de parler au comte. Il lui raconta alors le rôle que j'avais joué dans cette tentative. Le comte de Charollais, malgré la colère et l'étonnement qu'il éprouvait, se tut, et les personnes présentes ne purent former que de vagues conjectures fondées sur les mouvements de surprise que ce récit lui arracha. Malgré l'importance de cette révélation, Constain fut décapité et ses biens confisqués, mais rendus à sa famille par le duc de Bourgogne. Son dénonciateur éprouva le même sort, qu'il dut en partie à l'imprudente réponse qu'il fit au comte de Charollais: celui-ci lui ayant demandé s'il eût dénoncé le complot, si on lui eût payé la somme promise, il eut l'inconcevable témérité de répondre que non.

Quand le comte vint à Tours, il me demanda une entrevue particulière; là, il laissa éclater toute sa fureur et m'accabla de reproches. Je l'apaisai en lui donnant la lieutenance générale de la Normandie et la pension de trente-six mille livres dont j'ai parlé plus haut. La lieutenance générale ne fut qu'un vain titre; quant à la pension, il n'en reçut que le premier terme.

Je confirmai à Tours le parlement de Toulouse.

A l'époque du Sacre, j'avais promis aux Rémois de diminuer leurs impôts, la stérilité de l'année et les frais du Sacre les ayant quelque peu gênés; ce qui ne m'empêcha pas de faire lever la taxe sur les vins avec autant de rigueur qu'auparavant. N'ayant qu'à recevoir, je ne trouvais pas cela un motif plausible de révolte; il n'en était pas de même des payeurs, qui enfoncèrent les bureaux et firent des feux de joie avec les registres des impositions, après avoir massacré les commis.

Sur cette nouvelle, j'envoyai le seigneur de Mouy pour réprimer cette émeute et quelques autres dans différentes villes. Quand il fut près de Rheims, il envoya dans la ville l'élite de ses soldats déguisés en marchands et en artisans, pour s'assurer des principaux postes; ils ouvrirent à ses troupes les portes de Rheims. Les Rémois surpris sans défense se soumièrent et livrèrent les principaux moteurs de ce soulèvement, qui furent décapités. Cet exemple fit

rentrer dans l'ordre Alençon, Angers et bien d'autres villes, qui murmuraient hautement contre les nouveaux impôts.

Je mariaï Louise d'Anjou, fille de Charles d'Anjou, comte du Maine, mon oncle, à Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, fils du comte de Perdriac, comte de la Marche, du chef d'Éléonore de Bourbon, sa femme. Celle-ci céda à son fils tous ses droits sur ce dernier comté et sur le duché de Nemours.

Ce fut au Plessis-lès-Tours que je reçus le Nonce du pape, Antoine de Nava, et l'évêque d'Arras, Jean Geoffredy: ce dernier, né dans un bourg de la Franche-Comté, avait dû son élévation au siège épiscopal moins à son mérite qu'à la protection de la maison de Bourgogne, et surtout à ses intrigues. L'évêché d'Arras était bien peu de chose pour son ambition, et il trouvait que le chapeau irait aussi bien à sa tête que la mitre. Le pape, pour la gagner à ses vues, lui avait promis le cardinalat et force bénéfices, qu'il n'avait pas l'intention de lui donner.

Ils vinrent à Tours sous le prétexte de me féliciter de mon avènement au trône et de former une ligue offensive contre le sultan Mahomet II; c'était, comme je viens de le dire, le prétexte de l'ambassade; mais l'objet principal était l'abolition de la pragmatique sanction.

J'avais assisté, sous le règne de mon père, au rétablissement de cette ordonnance à l'assemblée de Bourges; il est vrai que j'étais bien jeune alors. Comme tout ce que mon père avait fait me paraissait mal, je désapprouvais hautement cette pragmatique; j'avais manifesté à Geoffredy, lorsque j'étais en Bourgogne, l'intention de l'abolir; celui-ci, qui était ministre du duc Philippe et qui avait des intelligences secrètes avec la cour de Rome, avertit le pape.

Geoffredy me rappela cette promesse, en me disant qu'il était digne d'un roi aussi grand que moi de briser une trêve si fatale à la religion catholique; que d'ailleurs il avait trop de confiance en mes lumières et en ma piété pour croire que j'eusse jamais eu la résolution de laisser subsister cette ordonnance impie qui causait tant de préjudice à la religion. C'était me prendre par mon faible; d'ailleurs j'éprouvais un certain plaisir à critiquer, par ma conduite, les actions de mon père, et je comptais me faire de nombreuses créatures en distribuant à propos les évêchés et les abbayes, le pape m'ayant donné à croire qu'il m'en laisserait la libre disposition.

Malgré ma bonne volonté, je ne portai pas le désintéressement jusqu'à abolir cette loi, rien que pour faire plaisir au saint-père; j'y mis trois conditions: 1° qu'il renonçât à l'alliance de Ferdinand, roi de Naples, fils naturel d'Alphonse, roi d'Arragon, et qu'il donnât l'investiture du royaume de Naples à René d'Anjou, roi titulaire de Sicile, ou à Jean d'Anjou, duc de Calabre, son fils; 2° qu'un légat vint demeurer en France, pour expédier les bulles des bénéfices, afin que l'argent ne sortît pas du royaume; 3° qu'il nommât au cardinalat le protonotaire Louis d'Albret, mon cousin.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE.

SATAN SPIRITE.

PAR AURÉOLUS MAGNUS (*).

Sous ce titre, qui vise à l'effet, et sous ce pseudonyme énigmatique et quelque peu prétentieux, un ouvrier spiritualiste de la dernière heure vient d'apporter, — à son insu peut-être, — sa pierre à l'édifice du Spiritisme; cette pierre sera suivie de trois autres, à ce que dit l'auteur; mais ce qu'il ne dit pas et qu'une

(*) Brochure in-8°. Chez E. Dentu, Libraire-éditeur, Palais-Royal, Paris. Prix: un franc.

indiscrétion nous a appris, c'est que l'une d'elles portera cette inscription : *Dieu Spirite*.

Ainsi que cela a été annoncé par les bons Esprits, le Spiritisme se recrute d'adeptes et de propagateurs qui servent sa cause sciemment et inscivement. La doctrine nouvelle, par la logique de ses enseignements, a fait fermenter dans les intelligences le grain qu'elle y avait semé; il a germé rapidement, et chaque jour il donne des fruits nouveaux. Le rayon de lumière qu'elle a projeté a suffi pour éclairer d'un jour éblouissant la vérité, que les ténèbres du matérialisme cachaient aux yeux de l'humanité : ceux qui ont des yeux peuvent voir ! ceux qui ont des oreilles peuvent entendre !

Satan Spirite est une œuvre de science occulte, semée d'érudition cabalistique et de mots magiques, tirés de la langue des signes, inintelligibles pour ceux qui ne sont pas initiés ; mais la révélation est patente à chaque ligne : ce ne peut être qu'à un médium bien doué que ces idées ont été inspirées par un collaborateur extra-terrestre ; du reste, l'auteur l'avoue au début de son ouvrage, et tous les vrais Spirites reconnaîtront dans ce travail de quelques pages, que le doigt de Dieu s'est posé sur le front de l'écrivain.

Notre cadre trop restreint ne nous permet pas d'analyser l'opuscule de M. AURÉOLUS MAGNES ; nous nous bornerons à quelques citations.

Nous passons les premières pages, qui sont une vigoureuse sortie contre les vices et la dépravation du siècle ; le matérialisme y est flagellé avec des verges sanglantes ; sa fin lui est prédite dans un avenir prochain, et tout cela est écrit dans un style de fer et de feu ; c'est corrosif au suprême degré.

Citons :

« Je vous le dis, les morts reviennent. L'universelle existence ne s'entretient qu'au moyen d'éternelles transformations.

» En sorte que les âmes se réincarnent quand périt l'argile, en s'unissant au fœtus ; en sorte qu'entre la vie *sus-terrestre* et la vie *sous-terrestre*, s'établit un échange non interrompu, et que jusqu'ici l'homme n'a eu conscience que de la partie la plus courte de son existence. »

Ce passage diffère sensiblement des enseignements des Esprits ; enseignements cent fois contrôlés.

« Grâce à Voltaire, l'enfer n'est-il pas :..... un fruit pourri avant que d'être mûr ?

» En vérité, je vous le dis, l'âme de la victime poursuit avec fureur, dans leurs réincarnations, les âmes de ses bourreaux.

» De là, toutes ces inexplicables perturbations apportées dans les familles : Hystéries, folies, spleen rongeurs, dépérissements vampiriques, suicides, désastres, vices et désordres de toutes sortes, enfantements monstrueux d'êtres engendrés pour la desolation des parents, etc.....

» On attribue cela au hasard ; il n'y a point de hasard. Je l'affirme, de par l'inflexible loi de l'expiation ! Et ceci est l'enfer, le plus terrible, car c'est celui des Esprits..... On ne peut s'y soustraire : l'âme du laquais a pouvoir sur celle du maître.»

Nous en passons, et des meilleures, mais elles s'écartent un peu des vrais principes de la doctrine spirite : *Satan*, dieu de la terre ; l'âme liée au cadavre après la mort matérielle ; l'exploitation des morts ; la magie intervenant à chaque page, etc., etc., ne sont pas des idées discutables. Mais pour bien juger ce nouveau champion de notre cause, attendons que le *quaternaire spirite*, annoncé par lui, ait formulé la conclusion qui doit résumer l'ensemble des révélations qu'il nous promet. RÉA.

LA MORT DU DIABLE.

Notre collaborateur et ami Barrillot vient de publier, chez l'éditeur E. Dentu, un ouvrage des plus bizarres et d'une portée que nul écrivain jusqu'à ce jour n'a osé aborder. Cette œuvre est un drame féérique, qui était destiné à voir le jour sur une des grandes scènes parisiennes, mais qui n'a pas été admis à cet honneur, probablement parce qu'il renverse de vieilles idées dogmatiques et que l'enseignement qu'il contient a été sa condamnation.

Bien que cet ouvrage ne soit pas écrit tout à fait au point de vue spirite, nous croyons néanmoins devoir le signaler aux lecteurs de *la Vérité*, car il résume en lui la plus haute expression de la charité. Ce n'est pas : *La mort du Diable* qui devrait être son titre ; mais bien : *La rédemption de Satan*, car le dénouement qui couronne les mille péripéties de la lutte du Principe du bien contre l'Esprit du mal, n'est rien moins que le retour au ciel de l'archange déchu, vaincu et pardonné !

L'auteur, obligé par les nécessités scéniques et s'adressant à un public de toutes les croyances, a dû faire taire sa foi personnelle et se renfermer dans la tradition légendaire, en personnifiant le mal en *Satan*, ce dieu infernal, qui, avant peu, ne sera même plus le croquemitaine des petits enfants.

Notre intention n'est pas de rendre compte de cet ouvrage ; ce serait une impossibilité et cela ne rentre pas dans notre cadre ; nous nous bornerons à dire que son point de départ est la création du monde et de l'Eden traditionnels, et son point d'arrivée l'absolution du révolté maudit qui a trouvé grâce devant l'immense bonté du Créateur et remonte au royaume de lumière.

Mais, du prologue à l'apothéose, l'action de cette grande épopée de l'humanité se meut dans la vie réelle d'abord, entre dans la féerie, puis aboutit à la haute philosophie par des enseignements faits pour faire vibrer la fibre populaire et germer les sentiments généreux qui sont à l'état latent dans le cœur humain.

Ce thème est brodé d'arabesques étranges, de scènes burlesques, de cocasseries étourdissantes ; semé de couplets et de chants, de transformations et de ballets ; le dialogue est d'une bouffonnerie désopilante ; les trucs abondent et sont d'une nouveauté sans conteste ; les divers tableaux et les décors sont décrits de façon à permettre à l'effet de se produire par le seul jeu de l'imagination ; les costumes indiqués, s'ils sont jamais exécutés, doivent reproduire sans exception la garde-robe universelle et permettre à la fantaisie de créer des merveilles d'originalité. Quant aux personnages qui se meuvent dans cette *grande machine*, ils sont aussi nombreux que peut le désirer la mise en scène la plus large et la plus indépendante. Deux types spéciaux et neufs à la scène sont les héros choisis par l'auteur : Polichinelle, personnification du principe du bien, et Guignol, notre Guignol lyonnais, son acolyte ; cela suffit, il nous semble, pour produire un éclat de rire pendant quinze tableaux.

Et dire qu'avec de pareils éléments, notre collaborateur a pu charpenter et écrire une œuvre sérieuse au suprême degré par le fond, et d'une portée d'idée tellement élevée qu'elle a, — nous le supposons. — épouventé Messieurs les directeurs de théâtres : mais, espérons le, pour M. Barrillot et pour le public, des temps viendront où un homme intelligent et hardi, saura comprendre qu'il y a dans *la mort du Diable* une pièce moralisatrice, intéressante, et un grand succès d'argent.

Maintenant, nous prions nos lecteurs de nous pardonner d'avoir payé ce petit trill ut de confraternité et d'amitié à un de nos collaborateurs, spirite militant, sincère et dévoué. X.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDoux.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 4^e de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutée toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et insérés à leur rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

CONSEQUENCES DE L'AVÈNEMENT DE L'ESPRIT.

(2^e et dernier Article. — Voir le précédent numéro.)

Nous avons, dans notre introduction, signalé les prophètes qui annoncent le second avènement spirituel et le règne de Dieu succédant à la diffusion universelle de son Esprit ; nous avons fait voir que tous les signes de l'avènement de l'Esprit se retrouvaient exactement à notre époque ; nous avons enfin prouvé la nécessité de cet avènement et nous en avons déduit les conséquences terribles pour les endurcis, les obstinés, restes de la génération adamique qui n'ont pas su profiter des occasions offertes pour s'élever au-dessus de notre misérable terre et échapper à la rigueur des réincarnations terrestres. Nous avons dit que, comme notre planète allait monter dans la hiérarchie des mondes, ces renégats qui, malgré les prévenances multipliées de Dieu, de son Christ, ainsi que de ses Esprits, s'obstineraient à refuser la lumière, ne seraient plus dignes de la terre transformée et entrant dans le règne de Dieu.

Qu'y apporteraient-ils en effet ? Leurs haines, leurs discordes, leur hypocrisie et leur matérialisme abject.... La loi de la vie dans les mondes s'y oppose : il faut que l'amour, la paix, la sincérité, la foi vivante en Dieu et en son Spiritisme, dominant sans partage et sans trouble ; il ne faut pas que les enfants du Seigneur puissent être contrecarrés par ceux qui sont encore les adeptes et les ouvriers du mal. Donc, le jugement dernier qui se prépare, sera irrévocable ; tous ces malheureux seront envoyés dans d'autres séjours inférieurs encore embryonnaires, pour les défricher au prix de leurs sueurs et de leurs larmes, et tous ces fils rebelles d'Adam qui, pendant leur multitude d'existences terrestres, n'auront pas su profiter de la grâce de Dieu et de l'influence de ses Esprits, qui, placés à notre époque solennelle, auront rejeté les éclatantes lumières apportées par les grands messagers du Maître, seront rejetés et resteront pendant plusieurs siècles dans d'autres parties de l'univers, sous le poids d'une réprobation temporaire dont ils ne pourront s'affranchir qu'au prix des plus rudes travaux et des plus douloureuses épreuves. Nous le disons à regret, et en pleurant sur leur lamentable endurcissement, nous remplissons en cela l'auguste et terrible mission que Dieu et ses anges nous ont

confiée ; nous ne parlons pas de nous-même, atôme, poussière, néant, nous répétons seulement les paroles qui nous ont été révélées pour les transmettre. Nous conjurons tous nos frères d'éviter le grand malheur de cette seconde mort, plus ténébreuse encore que la première, et devant avoir des conséquences plus graves. Nous demandons avec ardeur au Maître suprême, que le nombre des réprouvés et des maudits soit amoindri autant qu'il est possible ; car si la malédiction n'est pas éternelle, elle peut avoir une effroyable durée ! Ah ! que tous les hommes soient attentifs aux retentissantes trompettes du ciel, et que tous unis dans l'indivisible amour et l'indivisible solidarité, ils fléchissent leurs genoux suppliants devant le Verbe et devant l'Esprit, et n'aient tous qu'une même volonté, qu'un même élan, qu'une même et seule voix disant : Gloire à Dieu !!! Ils peuvent monter d'une manière incommensurable, car nous sommes à une époque solennelle pour la terre ; et de même que, lors de la venue du Messie, beaucoup ont été affranchis (affranchissement figuré par la descente du Christ aux Limbes) soit avant, soit après, de même un grand nombre peuvent faire aujourd'hui une ascension merveilleuse (figurée par les douze tribus de la maison d'Israël).

Arrière donc toute indifférence coupable : les temps sont venus, ainsi que nous l'avons démontré ; l'avènement de l'Esprit a commencé. Nous pouvons éviter et la réincarnation provisoire ici-bas, et les horreurs bien autrement redoutables du jugement dernier et de la seconde mort. Il suffit de le vouloir, d'être les infatigables ouvriers du Maître, et d'accomplir résolument notre tâche, quelque petite qu'elle soit.

Notre plume a couru malgré nous, pour revenir sur ces importants avertissements.

Nous allons maintenant démontrer que le christianisme est dépouillé par le Spiritisme de tout ce qui lui venait des hommes, de ses scories et de ses taches.

Que son éclat va devenir divin.

Ensuite, nous prouverons que le Spiritisme explique seul l'ordre providentiel de la terre, se manifestant d'abord par la grâce dans le monde de la volonté, par les miracles dans le monde de l'action, par la révélation dans le monde de l'intelligence.

La grâce, les miracles, la révélation ne se conçoivent rationnellement, et d'une façon irréfragable, que par les ensei-

gnements du Spiritisme, qui, seuls, expliquent comment agit Dieu sur sa création, par le ministère de ses anges et des Esprits subordonnés.

Nous nous proposons, après avoir invoqué l'assistance du Très-Haut, de traiter toutes ces matières si ardues et si difficiles, et de jeter sur elles les lumineuses clartés de l'évidence.

PHILALÈTHÈS.

LES DEUX SYNAGOGUES.

(1^{er} article.)

Il est une vérité que, par la suite de ses études théologiques, notre journal mettra en complète lumière, à savoir que la révélation est unitaire à la fois et progressive; d'où il suit qu'il n'y a qu'une seule et même Eglise depuis l'origine jusqu'à la fin, mais cette Eglise varie seulement dans ses représentants et ses membres à chaque époque de l'humanité.

D'abord étroite et restreinte sur cette terre inférieure, composée du peuple de Dieu qui lui reste fidèle et de tous les gentils qui reconnaissent les grands principes, la morale universelle, plus pure et dégagée de tout alliage dans le décalogue, Dieu père et providence des hommes, son intervention par lui ou par ses Esprits, et la sanction d'une vie future, cette Eglise à l'époque du messie divin, même sur un monde infime comme le nôtre, s'agrandit peu à peu et s'étend à une agglomération plus générale, pour arriver par la suite des temps à devenir universelle et à renfermer tous les peuples dans son immense giron.

Les promesses les plus formelles sont faites par Dieu à sa véritable Eglise. Tu seras mon épouse pour toujours, les portes de l'enfer (des mondes inférieurs) ne prévaudront jamais contre toi; mais ces promesses, on le conçoit facilement, sont adressées au corps collectif de l'Eglise, et non aux individualités qui l'ont composée à chaque période.

Ainsi, l'ancienne Eglise des juifs, le premier temple, avait reçu de Jéhovah l'assurance suivante: « Et sponsabo te mihi in sempiternum, Et je t'épouserai pour l'éternité (Osée, 2, v. 19), » parole véritable, mais qui ne s'appliquait qu'au corps de l'Eglise et non aux pharisiens, aux princes des prêtres, et aux vendeurs de la synagogue balayés par le Christ envoyé du très-haut. Cette synagogue rêvait follement l'éternité pour ses fornications et ses adultères, pour tous ses projets d'ambition et de royauté temporelles, et cependant elle a été ignominieusement rejetée. Elle avait ses prophètes et elle ne les comprenait pas, elle entendait Saint-Jean-Baptiste revêtu de la force d'Elie qui criait dans le désert, annonçant la venue du messie, et elle le mettait à mort par un de ses rois. Elle fut visitée par le Christ missionnaire direct de Jéhovah, et elle ne crut pas en lui, le grand réformateur, quoiqu'il fût prédit par Moïse, par Isaïe, Jérémie, Daniel: malgré sa sublime morale, ses œuvres divines, par lesquelles il accomplissait les prédictions sacrées, elle le crucifia entre deux larrons. La synagogue fut dispersée, son pouvoir lui fut enlevé et transféré à l'Eglise chrétienne, qui s'assimila cependant un noyau fidèle de juifs adhérents au nouveau mouvement de Dieu.

Les promesses que nous avons vues dans la bouche d'Osée à l'Eglise juive, furent aussi renouvelées solennellement par le Christ à son Eglise future: Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

Si l'expression est différente, le sens est le même et les individualités composant aujourd'hui l'Eglise chrétienne n'ont pas à exciper plus que les juifs de l'ancienne synagogue. Il y a même dans ce rapprochement une évidence et une clarté manifestes, puisque nous savons par la tradition juive que le second temple

doit être remplacé par un troisième, cette fois construit et façonné spirituellement dans les cieux, (voir le capital article, le Troisième temple, n° 14). Puisque nous savons par le Christ confirmant Joël que l'Esprit de vérité doit venir (avènement dont le fait restreint de la Pentecôte n'a été que la figure, les apôtres représentant symboliquement l'humanité de Dieu), puisque nous savons par l'Apocalypse de Saint-Jean que la Jérusalem nouvelle descendra spirituellement des cieux, et que tout s'harmonise et concorde merveilleusement dans ces admirables prophéties; puisque nous savons, d'autre part, qu'aux jours de l'avènement de l'Esprit, beaucoup de juifs seront convertis au Christ, et remplacés à leur tour par des chrétiens endurcis, qui seront temporairement maudits et réprouvés, loin de la terre devenue un heureux séjour; puisque nous connaissons tout cela, nous possédons le véritable sens des promesses, s'appliquant au corps générique et unitaire de la vraie Eglise, et non point à ses membres qui peuvent être individuellement gangrenés.

Nous verrons, au prochain article, le jugement véridique porté par un prêtre catholique lui-même, assimilant, à l'aide d'une remarquable inspiration, le clergé ultramontain et sectaire au pharisaïsme judaïque, et prononçant à son égard l'expression notable de synagogue.

L'Esprit commence à former le noyau de l'Eglise nouvelle de Dieu, des serviteurs du troisième temple, auxquels adhéreront une partie saine et élue du clergé ancien, des incrédules, des sceptiques, des athées, des matérialistes, et des sectateurs de tous les divers cultes religieux. C'est pour cette Eglise destinée à devenir générale et envahissante que sont écrites les promesses, et non pour les deux synagogues hérétiques qui ont rompu avec l'unité par leur intolérance, et ont méconnu la grande loi de Dieu, l'AMOUR, par laquelle s'opérera enfin la grande fusion des peuples de l'humanité.

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

A B C

OU LA LOGIQUE DANS LE SPIRITISME.

A (Philosophe matérialiste.) — B (Religieux.) — C (Spirite.)

(18^e article. — Voir le numéro du 3 Juillet.)

XVIII.

B. — Transformation suprême, dites-vous? Je vous prends ici en flagrant délit de contradiction; car, dans vos déclarations antérieures, vous avez affirmé que la monade, après une succession indéfinie d'existences progressives, rentrait au sein de Dieu, si je puis m'exprimer ainsi, pour y débiter dans une série différente. C'est même seulement en ce sens que vous entendez la béatitude éternelle, faisant fi du paradis chrétien comme d'un bonheur découvert, et, par là même, ennuyeux. Vous prétendez que la vie éternelle a un but, celui de notre perfectionnement indéfini; une occupation, celle de travailler nous-mêmes à ce perfectionnement. Vous ne pouvez donc vous arrêter en route; et c'est pourtant ce que vous faites en parlant de suprême transformation.

C. — Expliquons-nous: elle est suprême relativement au terme de la progression qu'il nous est donné d'entrevoir; mais elle n'est point dernière pour cela, car elle renferme, dans ses développements, toutes les purifications subséquentes, jusqu'à rénovation plénière dans la pensée de Dieu.

B. — Mais puisque la purification est complète, à quoi bon

rénovation? Vous rejetez l'absorption en Dieu de notre personnalité, puisque vous rejetez tout panthéisme. Comment donc le comprenez-vous?

O. — La purification de l'âme, par une série d'existences, n'empêche nullement sa rénovation dans une autre série; car la perfection à laquelle elle peut y atteindre, quoique immense pour son passé, n'est qu'une étape de son avenir. L'âme humaine n'a encore parcouru qu'un ordre d'enseignements, par son passage ascensionnel à tous les degrés de notre univers. Mais cet univers lui-même n'est qu'un point imperceptible dans la multitude infinie des univers, possédant chacun ses conditions propres et ses lois progressives à part. Croyez-vous que Dieu soit pauvre et borné en créations? Croyez-vous qu'il se répète stérilement? La matière d'un autre univers peut ne ressembler à la nôtre, ni en essence, ni en phénomènes. Il n'y a aucune nécessité absolue et intrinsèque à ce qu'elle s'attire en raison directe des masses, en raison inverse du carré des distances: elle s'attirera tout autrement, si Dieu le juge à propos, elle subira des lois toutes différentes, d'où résulteront de tout autres effets.

L'âme donc, même au sommet d'une série universelle, n'a encore acquis qu'une sanctification, une science, en un mot, une perfection très-imparfaite; il lui reste immensément à savoir, immensément à désirer, immensément à aimer; et Dieu, qui est l'immensité même, la lance dans un élément nouveau, d'où elle lui reviendra plus belle d'intelligence, de puissance et d'amour.

A. — Messieurs, devant ces considérations sublimes, qui ne resterait frappé d'une indicible stupeur? qui ne se sentirait ému d'une reconnaissance ineffable?

O mon Dieu! je t'aime, parce que tu es beau, parce que tu es grand, parce que tu es saint, et que tu as daigné me donner la vie pour m'appeler à toi. J'aime en toi tous mes semblables! Je voudrais les voir tous unis, comme dans un suave concert qui n'aurait qu'une voix pour monter jusqu'à toi!

C. — L'amour! Voilà bien la suprême transformation dont j'avais à vous parler, l'alpha et l'oméga du Spiritisme. L'amour dont, hélas! nous nous faisons une idée si fautive ou si incomplète! Il est quelquefois pour nous une folie, souvent une risée, presque toujours un égoïsme, rarement un bonheur: tout le monde en parle, bien peu le ressentent, et pourtant sa flamme inconnue nous brûle tous au fond du cœur. Il revêt tous les emblèmes d'idéal et d'éternelle jeunesse, toutes les formes de poésie; en tout lieu, à toute heure, il nous convie; mais nous en détournons les regards avec cet amer soupçon de regret: Ah! si ce n'était point un rêve! si c'était vrai!... O homme aveugle et infortuné! ne comprends-tu point que ta destinée est là? *Aimer Dieu par-dessus toutes choses et son prochain comme soi-même*, voilà la loi et les prophètes. L'éducation tout entière de l'âme humaine n'est que le progrès dans l'amour. C'est par lui seul que les bons Esprits arrivent aux degrés supérieurs. O penchant irrésistible qui nous porte à nous aimer! ô dévouement d'un ami, ô tendresse d'une épouse, ô cœur inépuisable d'une mère, vous n'êtes point de vaines illusions, vous êtes, dès ici-bas, des réalisations prophétiques!

Non, messieurs, mes frères, mes deux moi-même, non, il n'en saurait être autrement, et Dieu y a pourvu par une voie tellement merveilleuse qu'elle étonne même les élus.

B. — Messieurs et chers amis, votre émotion me gagne, votre doctrine parle à mon cœur; malgré les murmures de mes préjugés et de mon orgueil, je sens que là est la vérité. Il serait lâche à moi de ne pas l'avouer, et plus lâche encore de ne pas conformer mes actes à mon aveu.

Il existe une cause première qui est Dieu; cette cause libre, puisqu'elle est seule, ne peut nous avoir créés que pour notre félicité, félicité libre elle-même et dépendante de mes seuls efforts.

Cette cause libre et première ne peut s'être entravée en créant, contrairement à son but, un obstacle éternel, le mal éternel, l'enfer! Dès-lors, rédemption et sanctification progressives, il y a donc des degrés d'épuration en cette vie et en l'autre; et toutes les combinaisons épuratoires possibles, existant par le fait de l'infinie bonté, il y a donc réincarnation. Or, reconnaître tout cela, et par la force logique, je suis forcé d'en convenir, c'est reconnaître le Spiritisme.

C. — O jour heureux! ô moment le plus beau de ma vie! trois cœurs d'élite fondus en un seul amour! O ravissantes prémices de cette fusion céleste dont j'ai hâte maintenant de vous entretenir.

A. — Quelque incroyable que doive nous paraître le mystère, songez que nous croyons, mon frère et moi, en la toute-puissance de la bonté divine.

C. — Lorsque cette toute-puissance lança dans l'espace la monade humaine, destinée à croître et à multiplier à travers les mondes et le temps, cette monade était unique et renfermait dans son sein toutes les générations à venir, que l'enveloppe périspritale devait seulement particulariser et diversifier; c'est toujours le grand principe reconnu dans les arts et dans la nature: unité dans la variété.

L'humanité est donc une par sa personnalité originaire; elle n'est différente que par les différences du périsprit, il y a identité essentielle et fondamentale, car Dieu n'a pu procéder par inégalités et préférences pour une même destinée. Il y a donc aussi identité finale, c'est-à-dire réduction finale de la monade humanitaire à son unique personnalité primitive; issue, à l'état embryonnaire, de la pensée de Dieu, elle s'est immédiatement mise à l'œuvre pour réaliser son progrès total, par une multiplication prodigieuse de réalisations partielles, sur tous les globes de l'univers, sans que cette subdivision indéfinie de son identité en détruise l'essence unitaire. Ainsi, elle progresse par tous ses atomes à la fois, si le mot atome était applicable à la substance spirituelle; et dès-lors il devient évident que tôt ou tard la personnalité unique et primordiale se reconstituera, comme résultat et somme de toutes les progressions particulières: telle est la formation des âmes sidérales, dont j'ai constaté l'existence.

Cette réintégration, ce retour de la monade avec elle-même ne se fait pas tout à coup et en bloc, après un laps de temps fixé; mais il se fait par fusions et condensations successives et volontaires de ces Esprits les plus élevés que nous désignons sous l'appellation générale d'*Esprits de Dieu*.

A. — Votre pensée est donc que la monade intelligente, une et nue d'essence, se subdivise, pour se revêtir du périsprit, par voie de génération, et n'en reste pas moins la même unité essentielle, conservant sa force générale attractive, et réalisant finalement cette attraction, comme il arrive pour chaque âme

humaine qui peut se concentrer en une seule monade ou se subdiviser en homogènes ?

C. — Oui, la multiplication originelle qui donne naissance aux êtres au bas de l'échelle, a, comme terme correspondant, une condensation spirituelle qui s'opère par le haut. Chaque monade partielle, reconnaissant enfin que tout autre monade n'est autre chose qu'elle-même ornée et embellie, approche avec amour de cette divine adjonction qui doit doubler la puissance de son être.

B. — On conçoit difficilement qu'une monade, douée déjà de facultés inestimables, consente à se dépouiller de son individualité, pour aller la confondre avec une autre. Ce point me semble inadmissible.

C. — Tant que les *Esprits de Dieu* trouvent, comme vous, ce point inadmissible, ils gardent leur exclusive individualité, car leur libre arbitre n'est jamais violenté. Mais voici ce qui arrive : L'amour dont ils sont épris les uns pour les autres, en vue de Dieu, est tel que notre langage mortel chercherait en vain des mots pour l'exprimer. N'y a-t-il pas, même sur ce triste globe, des cœurs tellement dévoués l'un pour l'autre, qu'ils n'hésiteraient pas à se fondre, si c'était possible, en une seule âme, au prix même de leur vie et de leur liberté ? Ce ne serait, direz-vous, que de l'exaltation : soit ; mais ici, il y a raison. En effet, dans ce mariage intime et spirituel, chaque partie apporte pour dot, pour contingent, sa valeur comme intelligence, sa puissance comme magnétisme ; chaque individualité se fusionne sans pour cela s'anéantir ; elle a, pour ainsi parler, voix délibérative au conseil commun, selon son rang et son mérite ; elle peut même, à la rigueur, divorcer, renoncer à cette communauté, et aller chercher ses alliances ailleurs. Dans l'être ainsi constitué, il y a, comme en nous, à la fois délibération et pensée unitaire.

A. — Mais enfin ces adjonctions, ces fusions incomplètes, ne sont encore que des degrés pour arriver à cette unification finale prédestinée ?

C. — Oui, certes, puisque c'est la voie que Dieu nous a ouverte pour notre perfectionnement.

A. — Il s'écoulera des milliards de siècles avant que la monade originelle se soit aussi unifiée ?

C. — Je ne dis point le contraire. Mais avez-vous conscience de ce qu'est l'Éternité ? N'a-t-il pas fallu des séries de milliards de siècles pour la concentration de toutes les âmes sidérales qui existent ? Comme l'âme humaine, n'ont-elles pas passé par une échelle de formation dans un ou plusieurs univers, peut-être aujourd'hui disparus ? Ne tendent-elles pas elles-mêmes à une concentration nouvelle dans leur ordre hiérarchique nouveau ?

B. — O mystère admirable de l'infinie charité, qui nous unifie tous spirituellement en Dieu ! Ainsi, ce malheureux que je dédaigne, que j'accable de mon mépris, cet être laid et dégradé dont je me détourne avec dégoût, c'est non-seulement une âme comme la mienne, mais c'est la mienne avec une autre ascension par d'autres épreuves. Je dois un jour la retrouver, et la reconnaître et l'aimer jusqu'à renoncer à moi pour vivre en elle, et je n'en ai pas pitié ! et je ne viens pas lui dire : « Courage ! créature aimée, moitié de moi-même ! tu es délaissée, fautive, perfide, ignorante, insolente, sans conseil, sans ami, sans appui ! Viens te réfugier en moi, laisse quelques

bons sentiments s'infiltrer dans ton âme ! Oui, dussé-je être ta dupe, ta raillerie, ta victime, je veux du moins verser un espoir sur tes paupières, une larme sur ton cœur.

A. — Ah ! si le Spiritisme arrache à la charité de tels accents, ne désespérons point du bonheur même terrestre ! Montrons-nous dignes en tout de la sublime mission qui nous est confiée, et laissons avec foi et humilité à la bonté de Dieu le soin d'aplanir les derniers obstacles.

C. — Messieurs, quelle joie pour nos cœurs du résultat de nos sérieux entretiens ! Si les exigences de la vie obligent nos corps à se séparer, rien au monde ne peut séparer nos âmes, qu'une même foi vient d'unir. Adieu, mes chers amis, et au revoir.

(La fin prochainement.)

COMMUNICATIONS D'OUTRE — TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à **FRANÇOIS POTIER**

(9^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE III.

Année 1461. (1461.)

Sur les promesses de Geoffrédy, je m'adressai à lui, qui avait révoqué la pragmatique sanction. Les lettres de réconciliation étaient conçues en des termes indignes de la majesté royale ; mais le secrétaire qui les avait rédigées était gagné par le pape. Il est assez singulier que cette ordonnance, faite par saint Louis, ait été abolie par un roi tel que moi.

A cette nouvelle, si impatiemment attendue, la populace de Rome me laissa éclater une joie bien insultante pour moi ; la pragmatique sanction fut traitée dans les rues au milieu des outrages du peuple romain, et mes députés furent reçus à Rome avec de grands honneurs. Dans le consistoire de décembre, le protonotaire et Geoffrédy furent nommés cardinaux, et Pie II, pour me remercier, m'envoya une épée béate dans un fourreau garni d'émeraudes. La générosité du Saint-Père se borna là ; il ne voulut pas s'attirer le mécontentement d'un roi victorieux et encore moins se priver de l'argent que qu'il tirait de France par les bulles des bénéfices. Mais furent tombés sur Geoffrédy que je disgraciai ; il eut pourtant l'audace de se raccommoder quelque peu avec moi, le pape étant incrédule sur qu'il avait été joué le premier. La bonne intelligence ne dura pas longtemps entre le nouveau cardinal et le souverain pontife Geoffrédy, que le cardinalat n'avait pas contenté, demanda au pape les évêchés d'Alby et de Besançon ; le Saint-Père lui accorda le premier, mais lui refusa le second. Le cardinal, furieux de ce refus, espérant obtenir l'abbaye de Cluny, que la mort de l'abbé allait rendre vacante, revint en France, où je lui rendis mes bonnes grâces.

Le parlement de Toulouse, en enregistrant l'édit de réconciliation, avait déclaré qu'il ne le faisait que par un ordre exprès du Parlement de Paris reçu fort mal et édit et refusé de l'enregistrement ; je ne témoignai rien contre cette espèce de désobéissance ; donc je n'étais pas fâché au fond. La pragmatique sanction continua d'être observée en France ; je publiai même, dans la suite, diverses ordonnances qui la rétablirent en partie.

Je mis des garnisons dans les principales villes du duché d'Atençon et je pris la tutelle des enfants du duc de ce nom, René et Catherine. L'année suivante je mariaï Catherine à Guy XIV, comte de Laval.

Le médecin Adam Fumée avait été soupçonné d'avoir empoisonné mon père, et Tanneguy du Châtel l'avait fait arrêter. Non content de lui rendre la liberté, je le nommai mon premier médecin et, par la suite, maître des requêtes. Pendant ce temps on renfermait par mes ordres un des médecins de mon père, parce qu'il avait conseillé de lui faire prendre par force un bouillon, lorsqu'il voulait se laisser mourir de faim.

Mon jeune frère, Charles de France, n'avait pas encore reçu d'apanage; je détachai de la couronne le duché de Berry et je le lui donnai, au mois de novembre, en le créant duc et pair de France. Le Berry était reversible au domaine royal, en cas qu'il n'eût pas d'enfant mâle légitime, ou qu'un deses descendants mourût sans en laisser.

Quelques années auparavant, j'avais conclu une alliance défensive et offensive avec François Sforza, duc de Milan; il me députa Pierre Posterula pour, la renouveler et me féliciter de mon avènement à la couronne.

Le roi et la reine de Chypre envoyèrent implorer des secours pour les aider à reconquérir leur royaume. Le roi, Louis de Savoie, était frère de ma femme, fils d'Anne de Chypre et neveu du dernier roi de Chypre, Jean III, dont il avait épousé la fille unique Charlotte. Le prince Jacques, fils naturel de Jean III, profitant du mécontentement que le mauvais gouvernement de Charlotte et de son mari avait fait naître, les aidait avec l'aide du sultan d'Égypte. Ils attendaient tout de mon avènement au trône, ils n'eurent que quelques vagues promesses.

Le comte de Charolais était encore près de moi lors de l'arrivée des ambassadeurs de Bretagne. Ceux-ci venaient soi-disant pour régler la forme de l'hommage de leur maître. Les espions, que j'entretenais toujours près des grands; m'avertirent que le comte de Charolais allait conclure une alliance avec le duc de Bretagne; je congédiai aussitôt le comte avant l'arrivée du duc, qui ne tarda pas à se rendre à Tours.

La ligeance était toujours, à l'époque de l'hommage des grands, un motif de contestations qui dégénéraient souvent en querelles dangereuses; pour les éviter, je fis prévenir le duc de Bretagne qu'il n'en serait pas question. L'hommage se fit comme à l'ordinaire, si ce n'est que Tanneguy du Châtel se querella assez vivement avec un de mes lieutenants: il s'agissait de la ceinture du duc; Tanneguy prétendait que son maître devait la garder, tandis que l'autre soutenait qu'il devait l'être. Pour jaloux d'observer les formalités, je permis à François II de garder sa ceinture.

Afin de m'attacher le duc de Bretagne, je lui donnai la lieutenance générale du Maine, de l'Anjou, de la Touraine et même de la Normandie. Il n'était pas rare de me voir donner à une personne des charges dont j'avais déjà gratifié d'autres; cette fois j'espérais mettre la division entre François II et le comte de Charolais.

Voulant connaître les forces de la Bretagne, je manifestai au duc l'intention de me rendre dans ses États, pour aller à Saint-Sauveur-de-Redon accomplir un vœu. François, qui se souciait peu de ce voyage, basarda quelques objections, qu'il ne poussa pas loin; craignant une disgrâce. Un des principaux motifs qui me faisaient entreprendre ce voyage était le mariage de la duchesse douairière de Bretagne avec le prince Janus, troisième fils de Louis de Savoie.

Françoise d'Amboise, — c'était son nom, — avait été accordée, par l'entremise du comte de Richmond, à Pierre de Bretagne. Le seigneur de la Trémouille avait demandé Françoise à son père, Louis d'Amboise, seigneur de Thouars, pour son fils Louis; ce qui n'empêcha pas le seigneur de Thouars de l'accorder au prince breton. La Trémouille, fâché d'avoir été joué par Thouars, le fit arrêter et condamner à perdre la tête comme criminel de lèse-majesté; mais mon père commua la peine en une prison perpétuelle. Après plusieurs années de captivité, la Trémouille lui offrit de lui rendre la liberté, s'il voulait lui donner Marguerite d'Amboise, sa plus

jeune fille pour son fils. Thouars, ennuyé d'une si longue prison, y consentit, quoique avec répugnance.

Pierre, devenu duc de Bretagne, ne régna pas longtemps; il ne laissa qu'une fille naturelle. Il avait rendu la duchesse Françoise extrêmement malheureuse; aussi, quoique son père et tous ses parents l'engageassent à choisir un second mari, elle ne voulut jamais se remarier. Thouars n'avait plus que deux filles, elle et Marguerite, femme de Louis de la Trémouille; la duchesse ne laissant pas d'enfant, c'était à Marguerite que reviendraient tous les biens de la maison d'Amboise, ce que Thouars craignait par-dessus tout. Prières, menaces, caresses, il employa tout pour l'engager à contracter une nouvelle union; mais Françoise avait pris la résolution de se faire religieuse chez les Clarisses de Nantes; rien ne put vaincre son obstination. Elle s'était fait recevoir comme novice dans cette maison; une grave maladie l'empêcha de prononcer ses vœux et l'obligea d'aller passer quelque temps à une de ses maisons de campagne.

La maison de la Trémouille était déjà l'une des plus puissantes du royaume; c'eût été, de ma part, une grande imprudence de la laisser s'augmenter encore des biens de celle d'Amboise; aussi je souhaitais le mariage de la duchesse douairière de Bretagne avec mon beau-frère le prince Janus de Savoie, cadet mieux partagé des dons de la nature que de ceux de la fortune. Tout semblait devoir favoriser ce mariage: le prétendant, outre bien des avantages physiques et moraux était frère de la reine de France, royaume le plus important de ce temps-là; il avait pour lui l'autorité royale et paternelle, augmentée par l'ambition, la politique, la haine et l'intérêt; cependant la chose la moins importante à cette époque le fit échouer: c'était le consentement de la duchesse.

Pour la décider, je me fis accompagner de Jean de Montauban; amiral de France; Françoise l'appelait son oncle et le regardait comme tel; c'était d'ailleurs l'un des seigneurs les plus spirituels. Je crus qu'il n'aurait pas de peine à la faire revenir d'un projet que je regardais comme extravagant, étant contraire à mes intérêts. Il alla la trouver et mit tout en œuvre pour lui faire agréer le prince Janus. La princessel'écouta sans dire un mot; quand il eut fini, elle se leva et, montrant son crucifix, dit avec fermeté:

— Voilà le seul époux que j'aurai pour le reste de ma vie.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE.

L'INNORTALITÉ,

PAR BAGUENAUT DE PUCHESSE (1).

(2^e et dernier Article. — Voir le numéro du 10 Juillet.)

L'auteur garde sa supériorité dans les deux chapitres où il combat avec juste raison le matérialisme et le panthéisme; mais il devient d'une désespérante faiblesse, à un tel point qu'on croirait que ce n'est pas la même plume, ni le même écrivain, quand il s'aventure à parler du Spiritisme.

Il fait d'abord de singuliers aveux. Le Spiritisme, dit-il, s'appuie sur une foule de témoignages oculaires, il présente des faits en apparence incontestables (p. 237 et 243); il combat puissamment le matérialisme par les preuves même sensibles (p. 239); il prouve l'intervention de Dieu et des Esprits dans notre monde; mais, malgré qu'il soit un phénomène fondé sur des preuves solides, comme nous venons de le voir, il faut le rejeter parce qu'il contrarie et compromet le vrai et pur spiritualisme (p. 239); et pourquoi? parce que l'auteur, plus savant sans doute que Dieu et ses Esprits, ne saurait admettre les épreuves progressives des âmes.

(1) Un vol. Paris, 1864, Didier, éditeur, quai des Augustins, 33.

Citons un passage :

« Quelles qu'elles soient, en définitive, ils ont (les Esprits) peu à craindre. La loi du progrès les entraîne. Ils s'épurent et s'élèvent dans chaque existence successive. Tout au plus la persévérance de leur volonté perverse retarde-t-elle quelque peu leur marche constante vers le perfectionnement. Qu'ils s'amuse sur le chemin de l'épreuve, qu'ils se livrent à leurs penchants, qu'ils trompent les hommes, se jouent de toutes choses dans un monde comme dans l'ouïe, se plaisent à porter partout le trouble; ils ont la faculté et comme le droit de s'accorder ces fantaisies. Ils s'amendront plus tard. Et, en tout cas, leur punition présente paraît bien légère et leur bonheur à venir est assuré et infaillible.

« Par suite, leurs épreuves ne sont pas beaucoup plus sérieuses que leurs paroles et leurs actes. Leur libre arbitre ne peut guère les desservir; ils ne sont responsables que vis-à-vis d'eux-mêmes. Ils peuvent sans inquiétude s'ébattre suivant leur bon plaisir et aux dépens de la vérité et de la justice. Le bien les attend; ils sont toujours sûrs d'y atteindre, car ils ne pourront jamais reculer dans la voie qui les mène fatalement à la félicité suprême.

« Au milieu de révélations qui ont agité tant d'imagination, troublé tant de consciences, rompu bien des affections, désuni bien des familles, produit souvent les effets les plus funestes, on doit choisir le bien, le vrai, et d'un mélange d'éléments confus se faire une doctrine sûre et précise. »

Peut-on exprimer de plus pauvres objections? Ce sont là pourtant les plus sérieuses.

Ainsi, on ne tiendra pas compte de ce que nous avons écrit et ressassé, de tout ce que nous avons réfuté à satiété. Nos adversaires useront toujours contre nous d'arguments bien et dûment enterrés.

Est-ce que nous n'avions pas répondu victorieusement déjà à la première objection? (*Polémique spirite*, n° 31.) Remettons-en un fragment sous les yeux du lecteur.

Voilà ce que nous disions il y a un an :

« Si tous doivent arriver, à quoi bon réformer sa vie? à quoi bon s'inquiéter?

« Vous me demandez à quoi bon? Est-ce qu'un seul instant où vous ne jouissez pas de la vie des cieux, un seul retard dans l'entrée de la maison du père de famille, ne doit pas éveiller en nous-mêmes les regrets les plus amers?

« Et puis, tous doivent arriver, dites-vous, cela est vrai, la carrière est ouverte à tous, l'épreuve n'est en aucun temps fermée, quelle que soit l'expiation due au crime ou à la faute, le repentir est toujours possible, le retour au bien toujours praticable: mais il faut le vouloir; il faut que le libre arbitre du coupable et de l'égaré corresponde au mouvement divin qui le prévient et l'attire; il faut au moins faire un pas vers Dieu, pour qu'il en fasse mille vers vous.

« Si vous croupissez éternellement dans votre fange, adonné à vos mauvais penchants, à vos passions charnelles, jamais, entendez le bien, vous ne remonterez, jamais vous ne vous élèverez; l'état perpétuellement dégradé d'un Esprit entraîne, de toute nécessité, son perpétuel stationnement: voilà la vraie doctrine spirite, qui ne ferme jamais l'accès au mieux, il est vrai, mais à la condition du libre vouloir. Donc, loin d'émousser les efforts de la volonté libératrice, le Spiritisme bien compris lui donne une impulsion d'autant plus salutaire qu'elle n'est plus comprimée par le désespoir. Allan Kardec, qui jouit à bon droit d'une éminente autorité parmi les spirites, a dit, à la vérité quelque part, qu'une âme, pendant l'indéfinie évolution des siècles, trouvait toujours une épreuve bien prise pour la sauver. Nous nous associons pleinement à cette consolante pensée, mais nous répétons à tous: « Encore faut-il le vouloir? »

Est-ce que cette réponse n'est pas décisive? mais non, on ne lit rien de ce que nous avons publié et définitivement élucidé, et on se donne de grands airs de juge avec nous. Quant à la deuxième objection, elle se trouve réfutée dans neuf articles de notre journal (*Avantages pratiques du Spiritisme*), dans la plupart des publications spirites, notamment le *Voyage spirite* d'Allan Kardec en 1862. Nous ne saurions toujours perdre du temps, à nous répéter. Il est constant que M. Bague-nault prend, dans les reproches qu'il nous adresse, le contre-pied de la vérité.

... Mais là où l'auteur dégringole tout-à-fait et abandonne toute logique et tout bon sens, c'est lorsqu'il soutient la damnation éternelle. Si nous avions la place, nous infligerions à M. Bague-nault un seul châtiment: la reproduction sans commentaires des risibles arguments qu'il se permet; mais il n'y échappera pas, et nous l'y condamnons. Achetez, spirites éclairés et studieux, le livre d'ailleurs beau et utile que nous analysons, et lisez depuis la page 287 jusqu'à 294. Vous ne pourrez comprendre qu'un écrivain si distingué dans les autres (sauf), soit descendu à une pareille bassesse et à un pareil dévergondage d'idées. M. Bague-nault n'a donc rien lu à ce sujet. Nous lui indiquons Origène, et de nos jours Ballanche (*Palingénésie sociale*), Jean Reynaud (*Terre et Ciel*), Ronzier Joly (*Horizons du ciel*), Callet (*Enfer*), Tiberghien (*Esquisses de philosophie morale*), Damiron (*Histoire de la philosophie*), André Pezzani (ses quinze ouvrages philosophiques), tous les journaux spirites et toutes les révélations des Esprits univoques sur ce point, et il verra que ses pitoyables raisonnements sont tout au plus bons pour des enfants récemment sortis de la mamelle, et qu'ils ont été pulvérisés et anéantis. C'est tout uniment se moquer de ses lecteurs que de les reproduire, comme il le fait, puisque la preuve contraire est irrévocablement acquise.

En résumé, cet ouvrage prouve irrécusablement que tant qu'un auteur défend les bons principes, il peut montrer sa science, son érudition et les brillantes qualités qui lui appartiennent; mais que, lorsqu'il s'égare, il n'est plus lui-même et se trouve complètement désarçonné: ce livre, en définitive, qui, dans sa plus faible partie, est dirigé contre notre sublime doctrine, se tournera à son profit, et il en doit être ainsi; Dieu sait faire sortir du mal le bien, des attaques la glorification, quand il s'agit de son œuvre. Or, le Spiritisme est la vérité du ciel.

ERDUA.

Lettres sur le Spiritisme, écrites à des ecclésiastiques, par M. J. B. — Prix : 50 cent. — Paris, chez Ledoyen, libraire, au Palais-Royal.

L'Education Maternelle, Conseils aux mères de famille. — **Le Corps et l'Esprit.** — Prix : 50 cent.; par la poste, 60 cent. — Paris, chez Ledoyen; Bordeaux, cours d'Aquitaine, 37, chez M. Lefraisse, directeur du *Sauveur des Peuples*.

L'AVENIR, Moniteur du Spiritisme, paraissant le jeudi. — Abonnements : France, 40 fr.; Etranger, 42 fr.; Outre-Mer, 44 fr. — Bureaux : rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Directeur-Gérant, M. Alis-d'Ambel. — Nous souhaitons une cordiale bienvenue à ce nouveau confrère.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDoux.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an, 4 fr.
Six mois, 2 fr.

DÉPARTEMENTS

Un an, 5 fr.
Six mois, 2 fr. 50

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct. gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète le *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

LA GRACE AU POINT DE VUE SPIRITE.

(1^{er} article.)

Dieu se fait, dit Hegel, il est dans un *devenir* perpétuel, — pensée fautive et absurde si on la prend à la lettre ; pensée très-vraie, si on l'applique à l'esprit de l'homme. Dieu est tout ce qui est, ce qui a été et qui sera en sa substance immuable et éternelle ; mais il faut ici distinguer entre l'être de Dieu et sa conception par les créatures : tandis que le premier est éternel, la seconde varie et progresse selon les âges des diverses humanités, et c'est exclusivement à leur regard qu'il est exact de dire que *Dieu se fait*, à savoir que sa notion va progressant.

Aujourd'hui, bien des tentatives ont lieu pour rajeunir les idées orientales, le *zohar*, la *gnose* avec ses branches diverses. Nous expliquerons tout à l'heure la raison de ces résurrections préparatoires.

Il y a le mosaïsme qui ne voit en Dieu qu'un côté : l'unité ; le christianisme qui à l'unité primordiale ajoute la trinité des attributs, des manifestations, des *personnes*, qui admet le père, le fils et le saint Esprit, c'est-à-dire la paternité, la filiation, et les rapports de l'une et de l'autre, mais avec l'unité de substance et la coéternité.

Il y a une multitude de systèmes modernes, dont le plus remarquable est celui qui étend à toute la création le principe de l'unité de substance (ce qui n'est vrai qu'avec des explications qui seraient incompréhensibles à nos lecteurs), et qui définit Dieu comme l'être et la vie universels unis par l'amour universel. (M A P). (*Fusionnisme*, de Tourreil.)

Il y a en Amérique les ouvrages cosmogoniques de Davys et de Wilson, et en France ceux de Rose, de Miramont, d'Adolphe Gandy et de Béchetoile, soutenant, comme le fusionnisme de Tourreil, les trois mondes, les trois fluides, l'ordre triadique, la vie universelle par des monades, désignant Dieu comme grand macrocosme, l'homme et les Esprits comme microcosme, analogues tous les deux et semblables. C'est, comme nous le disions plus haut, la résurrection des idées cabalistiques, gnostiques, orientales, et des systèmes préconisés par Simon ben Jochai, Hermès Trismégiste et Philon.

Toutes ces théories sont vraies à leur point de vue, c'est-à-dire qu'elles serviront toutes à la formule synthétique de l'avenir, donnant la connaissance *intelligentielle* de Dieu. Mais

sommes-nous à présent en état de les porter ? Est-ce le rôle du Spiritisme actuel ? Nous disons hardiment : Non.

Ces théories ne doivent être permises qu'aux forts, qui sauront bien se garder de l'invasion des Esprits à systèmes, faux savants, matérialistes et panthéistes, qui foisonnent aujourd'hui parmi nous, soit incarnés, soit désincarnés. Mais en m'adressant à vous, frères bien-aimés, j'écarterai cette partie encore ténébreuse pour la terre de la science de Dieu ; connaissant à fond la mer des systèmes humains, j'en connais aussi les naufrages et je vous dirai :

A moins d'une mission directe, faites silence à ces audacieuses pensées, rappelez-vous que *l'initié doit lire seulement la page de son grade*, et rendez grâces au Père de ce qu'il a voulu vous révéler de son être inénarrable ; vous êtes dans un monde très-inférieur où le règne de Dieu pourra se constituer avec la simple connaissance intuitive de l'Être suprême ; ni ses commencements, ni même sa marche progressive ne nécessiteront la science *intelligentielle* de l'éternel.

Je viens donc vous parler exclusivement aujourd'hui du Dieu tel que le Spiritisme *actuel* a charge de le proclamer. Nous laisserons de côté le Dieu métaphysique qui ferait peu d'impression sur nos âmes. C'est porté par les ailes de l'amour que nous pouvons surtout nous élever jusqu'à notre bien suprême, à notre idéal parfait, à cet objet de nos plus purs desirs ; s'il est le Dieu de notre intelligence, il est plus excellemment le Dieu de notre cœur, car c'est par là qu'il nous gagne, qu'il nous touche, qu'il nous ramène à lui ; c'est par là qu'il agit sur notre volonté, et qu'il nous appelle au bien.

Le Dieu du Spiritisme doit être considéré *actuellement* comme père, comme providence, comme suprême personnalité. Il est notre père, car les Esprits nous enseignent qu'il se penche maintenant vers nous, qu'il permet au monde spirite terrestre de communiquer avec les incarnés, qu'il a placé près de nous des anges gardiens, trait d'union entre notre séjour et le ciel, qu'il nous a député déjà maintes fois des messagers directs porteurs de ses conseils et de ses volontés ; il est providence puisque, toujours, d'après les mêmes enseignements, il intervient par lui ou par ses Esprits dans nos actions pour les influencer et les diriger (c'est sa grâce), dans notre intelligence pour la développer progressivement et suivant les époques (c'est sa révélation).

Il intervient aussi dans les événements humains et matériels pour les modifier (c'est ce qu'on a nommé des miracles); mais ici il faut bien s'entendre: les miracles ne sont pas une intervention des lois naturelles; comme nous entendons par ce mot *nature*, aussi bien la nature créée (Dieu) que la nature créée (l'univers et les Esprits), il est évident que Dieu ne peut combattre contre lui-même: il n'y a donc de miracle qu'au point de vue de notre misérable humanité et le fait qui est merveilleux pour nous (de Dieu ou des Esprits), est dans l'ordre universel: l'application d'une force ou d'une loi inconnue de la nature, Dieu et, par ses ordres, les Esprits supérieurs disposent de tout en souverains et omniscients maîtres.

C'est sous ce point de vue que nous allons faire la théologie du Spiritisme, en élaguant ce qui n'est pas actuellement de l'initiation humanitaire et en n'envisageant Dieu que sous l'aspect de la providence et de l'amour.

PHILALÈTHES.

(La suite au prochain numéro.)

LES DEUX SYNAGOGUES.

(2^e article. — Voir le dernier numéro.)

Nous avons promis de faire des citations d'un prêtre catholique établissant: 1^o le sens qu'il faut attacher à ce mot *Eglise véritable*; l'église véritable est immense comme l'humanité, elle appelle tous les hommes, elle est universelle ou tout au moins le sera dans l'avenir; 2^o quant au microscopique parti, qui usurpe la fausse appellation de catholique et qui ne l'est pas, puisqu'il a brisé par l'intolérance avec la grande unité de l'amour, l'auteur l'appelle la *secte ultramontaine*, hérétique au premier chef contre l'orthodoxie humanitaire et divine. Tous ces points sont remarquablement distingués et nous les recommandons aux méditations de nos lecteurs. Ces fragments sont tirés de *la Religieuse*, traité d'une haute portée, déjà cité par notre journal, et qui, comme on le sait, est l'œuvre d'un respectable abbé, prédestiné, ainsi que nous l'avons dit, à échapper à la réprobation spirituelle, menaçant beaucoup d'endurcis parmi les chrétiens. Nous commençons en prenant ça et là dans le deuxième volume de son livre.

« Qui ne connaît pas la secte, ce petit parti religieux qui, depuis trente ans, a envahi les hauteurs du catholicisme pour y régner avec fracas ?

« Prenez toutes les excentricités, toutes les folies qui ont traversé les cervelles humaines depuis douze ou quatorze siècles en matière de religion: — la théocratie, c'est-à-dire la domination du sacerdoce sur les empires, — l'absolutisme papal, c'est-à-dire la concentration de tous les pouvoirs spirituels dans un prêtre unique, l'évêque de Rome. « Le pape, c'est toute l'Eglise, » a dit un énergumène fameux; — le formalisme, c'est-à-dire une valeur outrée donnée au culte extérieur, l'esprit remplacé par la lettre: — le faux mysticisme, c'est-à-dire l'écrasement de la raison et la prédominance exagérée de l'imagination et du sentiment; unissez tout cela, et vous aurez notion du monstrueux amalgame d'idées dont se compose le *Credo* de la secte.

« Si vous y ajoutez l'esprit de haine et de dénigrement, l'intolérance poussée à ses dernières limites, l'horreur de toute liberté intellectuelle et civile en dehors de la domination sacerdotale, le fanatisme prêt à recommencer les scènes de répressions sanglantes en matière de croyances, qui ont déshonoré l'Eglise du moyen-âge, vous aurez achevé le tableau. C'est là ce que nous appelons la *petite Eglise ultramontaine* (et que l'auteur appelle plusieurs fois la *synagogue* actuelle, les *pharisiens* de l'époque).

« Nous ne faisons pas à la grande Eglise catholique, répandue dans les deux mondes, l'injure de la confondre avec cette Eglise

pharisaïque, dans laquelle la loi chrétienne de l'amour a disparu pour faire place à la loi d'une implacable vengeance.

« Quand nous attaquons, avec une indignation légitime, les *pharisiens* de notre temps, quand nous leur reprochons d'avoir reconstruit, tout aussi exclusif et tout aussi intolérable, la *vielle synagogue juidaïque*, c'est à cette secte que nous adresse notre langage, et nullement à l'Eglise, victime; hélas! des répétitions invincibles que lui attire la secte assés habitée pour faire croire aux masses que ses doctrines, ses prescriptions, ses fureurs sont approuvées universellement et sont commandées par l'Eglise elle-même, qui se contente de se regarder en miroir.

« La grande Eglise, l'Eglise véritable, qui a toutes nos sympathies, bien loin de se renfermer dans le cercle étroit d'une secte, est immense comme l'humanité elle-même. Nous ne retirons hors de son sein que les âmes qui s'en excluent elles-mêmes, en violant les saintes lois de la conscience. Tout ce que Dieu en esprit et en vérité est à nous, y compris l'homme, sous quel climat, sous quelle forme de civilisation, sous quel genre de préceptes, nous la belle définition donnée de l'Eglise par saint Augustin, nous disons: « L'Eglise, c'est l'humanité elle-même, tous les hommes » sont. Qui n'a la foi et l'amour lui apparaît sur d'innombrables et prophétiques paroles.

« On se rappelle les longues lettres du jeune siècle contre une théologie suavisée, qui, prenant dans un sens trop rigoureux le mot: « Hors de l'Eglise point de salut », considérait comme sauvés que quelques pieux catholiques mérités mariages. Les philosophes posaient la thèse d'un seul honneur de bien suivant la loi naturelle, et ne violant pas d'une manière grave, durant sa vie, les devoirs de sa conscience; ils demandaient si cet homme serait exclu du salut. La scolastique, à laquelle les sophismes sont familiers, avait trouvé, par la bouche de saint Thomas d'Aquin, une délicate réponse, qui fut admirée dans le moyen-âge, que « Dieu enverrait plutôt un ange du ciel pour baptiser ce juste que de le laisser tomber dans la damnation. »

« Cette belle solution a si peu contenté le dernier siècle et le nôtre, elle a si peu répondu aux notions universelles de raison et de justice qui vont se répandant de jour en jour, qu'il a fallu y renoncer définitivement.

« Aujourd'hui, ce sont les catéchismes eux-mêmes, à l'usage des catholiques, approuvés par l'autorité épiscopale qui nous disent que tout homme, quelle que soit sa croyance, s'il est de bonne foi, appartient à l'Eglise.

« Tout homme est raisonnable et veut le bien. Le monde entier. Le Juif, le Musulman, l'Indou, quand ils sont de bonne foi, source du salut, quand ils se donnent ce baptême de désir, qui est la grande aspiration vers le vrai présent, par la conscience, sont des enfants de l'Eglise, des chrétiens, des catholiques.

« Voilà ce que nous appelons l'Eglise, la grande, la véritable Eglise. C'est à celle-là qu'est promis l'avenir, parce qu'elle est composée des âmes droites et pures qui cherchent Dieu en esprit et en vérité.

« Quant à l'Eglise d'où l'amour a disparu pour faire place à un pharisaïsme dégradant, nous l'appelons la *petite Eglise, la secte*. Celle-là est l'ennemie de l'autre: elle la fait haïr. Elle déshonore le nom de catholique, dont personne, dans vingt ans d'ici, ne voudrait plus, s'il n'était pas permis d'espérer que le pharisaïsme grossier du XIX^e siècle sera démasqué, et que des hommes nouveaux reprendront ce nom pour l'associer encore aux saintes doctrines de l'amour, de la foi, et de la liberté.

« Il y a dans l'Evangile l'élément impérisable. J'ai foi dans cette vérité patente et dans cette force; il n'est pas possible, à mes yeux, que l'humanité, arrivée à ces âges de grande raison, de grand calme, n'accepte pas l'idée fondamentale, résumée par le Christ dans cette parole éternellement vraie: « Tu aimeras Dieu, tu aimeras l'homme. »

« Ob! plus que jamais soyons frères! reprenons l'œuvre de l'amour de fraternité si bien comprise de l'Eglise naissante, *amorem fraternitatis*! C'était bien nouveau sous les règnes de Caligula et de Néron; c'est même étrange en plein dix-neuvième siècle. Mais quand des insensés viennent prêcher l'Evangile en enseignant qu'il ne faut rien aimer, que le renoncement est l'idéal de l'idée chrétienne, que les affections pures de la vie détournent de Dieu, que la perfection c'est de faire table rase dans l'âme pour n'y laisser que des contemplations stériles et les aspirations de l'amour mystique; il faut se hâter de dire au monde, qui a encore de la foi, qu'on le trompe grossièrement, que ces théories de perfection sont la négation même de l'Evangile, que l'idéal divin est le Christ, qui a aimé et beaucoup aimé, que la grande loi de l'avenir du monde sera de réunir les hommes par le lien plus étroit que jamais de la solidarité et de l'amour.

« Soyons forts de ces grandes et saintes doctrines apportées de nouveau au monde! La célèbre prophétie de Joseph de Maistre, au commencement de ce siècle, se réalise: « C'est une révélation nouvelle de la révélation » parole d'une immense profondeur et qui fait beaucoup paraître à cet homme de paradoxe, dont l'école théocratique et absolutiste a fait tant de mal à l'Eglise.

« Ouh nous révélons de nouveau la révélation, parce que le matérialisme, le sensualisme, le basisme, le formalisme, le mysticisme l'avaient étouffée sous leurs ténèbres. Nous reprenons le divin flambeau pour le planter sous le regard du monde. Et cette lumière ne tombera pas en vain sur les âmes.

« Soyons forts et soyons fiers! la raison blanchit. Après nous, d'autres verront les splendeurs de l'Eglise nouvelle, que nous n'apercevons encore que dans son premier dégagement de la chrysalide. A nous l'époque douloureuse, les vagissements du berceau, les crises soulevées par la haine, par le fanatisme; à nous les inimitiés, le combat, la persécution; à nous les paroles qui mandisent et le glaive qui tue!

« Mais l'histoire des grands changements dans l'humanité est toujours une histoire des martyrs. La vérité ne triomphe qu'en laissant ses bourreaux.

« Bénissons Dieu des succès de la parole nouvelle! »

Faisons voir un peu l'importance de ces magnifiques passages.

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

DÉS ENFANTS MORTS EN BAS AGE.

S'il est un argument péremptoire et décisif en faveur de la préexistence et des réincarnations, c'est surtout celui qui est tiré des enfants qui meurent en bas âge. Aussi, Jean Reynaud y insiste-t-il particulièrement dans son bel ouvrage, *Terre et Ciel*, dont notre journal a souvent parlé.

C'est cette question qui avait aussi souvent tourmenté un des grands docteurs de l'Eglise, saint Augustin; la théologie grossière et enfantine qui avait cours pendant sa vie ne lui donnait aucune ouverture sur la solution désirée. Il exprime son désappointement dans plusieurs de ses lettres à divers, où il répute les souffrances des enfants en bas âge, leurs maladies, leur mort, comme tout à fait inexplicables. C'est cette perplexité qui lui faisait écrire, dans sa vieillesse, à Optatus: « Je n'ai rien trouvé de certain ni dans les écritures ni dans les pères, touchant l'origine de l'âme. »

Il écrivait aussi à saint Jérôme qui lui demandait, le croyant instruit à ce sujet, de lui communiquer ses lumières: « Mais je ne sais rien, mon ignorance est complète sur ce point; enseigne-moi, je t'en prie, comment les âmes peuvent être à l'état de péché chez les petits enfants.... » Saint Augustin remarque avec une grande droiture que ni Dieu ne force les âmes à pécher, ni qu'il ne punit des innocents, et parlant de la damnation (croyances de

l'époque) pour les enfants non baptisés, il se demande comment en rejetant la préexistence des âmes, et en supposant leur création concomitante avec chaque naissance, on peut trouver une explication plausible; et il conclut, en prononçant ces paroles fort sensées: « J'attends que le Seigneur dissipe par ton aide et ton secours mes incertitudes à cet égard; pourtant, si cela ne doit pas avoir lieu, j'implorerai de Dieu la patience et la résignation. Peut-être que la Providence ne veut pas nous ouvrir actuellement certaines portes; je me souviens en effet que le Christ a dit à ses disciples: *J'aurais beaucoup de choses à vous apprendre encore, mais vous n'en pouvez porter présentement le poids.* »

Ainsi, le grand docteur qui, ainsi que nous l'avons dit déjà, défendait la révélation progressive (voir dans la première année du journal, *Avantages pratiques du Spiritisme*, 5^{me} article, n^o 24), excipe-t-il, en fin de compte, de cette croyance, et s'impose-t-il un respectueux silence aux murmures, par la conviction bien sentie et maintes fois répétée qu'il n'était peut-être pas temps d'ouvrir ces horizons à l'esprit humain.

Mais une question non moins embarrassante était celle-ci:

Les enfants morts au berceau ou avant l'âge du discernement, que deviennent-ils? S'ils sont morts sans baptême, ils portent la tache ineffaçable du péché originel; selon quelques théologiens ils brûlent éternellement; selon d'autres, ils sont affranchis de la peine du dam, mais privés à jamais du bonheur; le baptême dépendait-il donc de leur volonté? S'ils sont morts baptisés, ils sont heureux avec les élus; pourquoi? La difficulté ici n'était pas moins grande. Dire qu'ils obtenaient le ciel en vue des mérites qu'ils auraient conquis en vivant sur la terre, c'était singulièrement établir la domination de la prescience divine sur le libre arbitre de l'homme, c'était fournir aux fatalistes un redoutable argument. D'un autre côté, dire qu'ils étaient heureux parce que Dieu voulait les sauver indépendamment de leurs mérites, c'était détruire la loi générale de la création, et mettre l'arbitraire à la place de la justice. Obligée de choisir, l'Eglise opta pour ce dernier parti, comme moins compromettant. Saint Augustin trancha résolument la question, trouvant moins grave à expliquer le *bonheur gratuit* que le *malheur gratuit*.

Jean Reynaud presse l'argument: Comment, dit-il, concevrait-on que Dieu mit au monde tous les jours tant de millions d'âmes, destinées à ne pas vivre sur la terre, douées en vain des sublimes facultés qui caractérisent l'homme, et qui n'auront pas à se développer ici-bas; si ces âmes sont créées en vue du ciel ou des limbes, pourquoi viennent-elles sur la terre, puisque n'ayant rien à y faire, rien ne les y appelle? Elles y perdent leur temps, et leur présence transitoire parmi nous y étant sans raison, est par là même une injure à la sagesse de l'ordonnateur suprême; il est absurde que ces millions d'âmes éclatent un moment sur la terre pour y manquer le but de leur incarnation. Au contraire, avec la préexistence et la pluralité des vies, tout s'explique et se comprend; on peut dire avec André Pezzani (*Exposé d'un nouveau système philosophique*, 1846, p. 453):

« L'âme qui arrive sur notre globe et revêt la forme de l'humanité terrestre, a, dans son passé et dans ses existences antérieures, une double raison, d'abord de son incarnation parmi nous, ensuite de sa naissance dans telle parenté, dans telle position, comme aussi de son union avec un corps complet ou infirme, fort ou chétif. Quant aux enfants qui meurent au berceau ou en bas âge, il faut penser que n'ayant pas mérité, de prime abord, le passage à un monde supérieur, ils n'ont pas non plus mérité les souffrances de la terre pendant une vie entière, et après un temps plus ou moins court de repos et d'enveloppement, ils sont affranchis par la mort du degré terrestre de l'initiation. »

On peut joindre à cette explication, qui aurait pleinement satisfait saint Augustin, si les opinions et les progrès de la révéla-

tion avaient su la permettre à son époque, celle qu'a ajoutée le Spiritisme, que *cette mort prématurée était aussi une épreuve* pour les parents, et qu'étant ainsi justifiée par l'ordre général, moyennant la doctrine de la préexistence, elle pouvait parfaitement servir à l'ordre particulier et individuel, ce qu'elle n'aurait pas pu si elle eût été injuste et non motivée. Ainsi, en réunissant les deux opinions, on trouve la vérité sur ce mystère insondable à la théologie vulgaire.

ERDNA.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à HERNANCE DUFAUX.

(10^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE III.

Année 1461 (suite).

L'amiral vit bien que sa partie était perdue; néanmoins il revint plusieurs fois à la charge et eut recours au directeur de la duchesse. C'était le provincial des carmes de Nantes; il se nommait Lamusse; sa piété austère et éclairée le rendait digne d'être le directeur de la pieuse princesse. Il savait où devait se borner son ministère, aussi refusa-t-il nettement de se mêler de cette affaire, disant qu'elle regardait la duchesse seule. L'amiral était violent et emporté; furieux de l'obstination de Françoise d'Amboise, et l'attribuant au moins en partie à Lamusse, il le menaça, en présence de la princesse, des plus cruels supplices, ainsi que toutes les dames de celle-ci. Françoise éloigna Lamusse et la plupart de ses dames; puis, elle se retira à Rochefort.

Quelques personnes dévouées à la duchesse l'avertirent que j'étais résolu à employer la violence, s'il le fallait, pour la marier au prince Janus. Je passais, grâce à la dévotion outrée que j'affectais, pour mériter le titre de roi très-chrétien, elle crut qu'en se vouant à Dieu par une promesse solennelle, elle susciterait contre le mariage si redouté un obstacle invincible que ma piété n'oserait pas soulever. Quoique j'eusse sur moi une vingtaine de médailles de plomb et une quantité d'images et de reliques, quand la religion dérangeait mes projets, je m'en souciais fort peu. Françoise se rendit à la cathédrale de Rochefort; elle fit célébrer les offices et prononça tout haut devant Marie de Rieux, sa mère, sa maison et un peuple innombrable, le vœu de chasteté perpétuelle. Le lendemain même de cette cérémonie, son père alla la trouver avec une lettre de moi; il l'eût décidée, si Dieu ne l'eût soutenue dans sa résolution. Thonay renouvela inutilement ses instances; il revint désespéré me dire qu'on n'obtiendrait rien d'elle.

Je ne voulus pas ainsi abandonner la partie: je crus qu'en lui parlant moi-même, elle consentirait enfin. Je lui envoyai ordre de venir me rendre hommage de ses domaines à Redon; elle fit d'abord quelques difficultés; mais les personnes qui l'entouraient étaient gagnées par moi: elles lui représentèrent que ses refus pouvaient lui attirer des embarras fâcheux. La princesse se rendit à leurs raisons et vint à Redon, que je venais de quitter pour aller à Nantes.

Tout marcha comme je pouvais le désirer; elle n'arriva que très-tard dans cette dernière ville et fut obligée de loger dans les faubourgs. Elle s'appréta à se rendre chez moi le lendemain, lorsque l'amiral, suivi de quelques personnes, vint l'arrêter en mon nom; la duchesse n'ignorait pas jusqu'où allaient mes droits; elle refusa de les suivre. Pendant ce temps, une personne de sa suite, dont je n'avais pu corrompre la fidélité, soulevait le peuple en sa faveur; en quelques minutes il fut sous les armes et tendit les chaînes, en poussant des cris séditieux. L'amiral et sa suite prirent la fuite

et vinrent me rendre compte de ce qui se passait. J'ordonnai au duc de Bretagne de veiller à ce que cette émeute ne devint pas dangereuse.

J'eus ce jour même une entrevue avec Françoise d'Amboise; je lui témoignai, sans lui parler de mariage ni d'hommage, le plaisir que ma femme aurait de la connaître, si elle voulait venir passer quelque temps à la cour de France; elle s'en défendit respectueusement. Craignant de gâter encore plus cette affaire en la pressant davantage, je la laissai tranquille et je donnai des ordres pour mon départ de Nantes, ayant soin toutefois que tout fût préparé pour l'enlever. Le duc de Bretagne averti de ce qui se tramait, mais ne connaissant pas la trahison des gens de la princesse, fit mettre le palais ducal à l'abri d'un coup de main.

D'accord avec ceux qui entouraient Françoise, quelques personnes, montées sur de petits bateaux, devaient s'approcher d'une porte donnant sur la Loire, pour recevoir la princesse, préalablement endormie par un narcotique. Ces précautions et bien d'autres devaient m'assurer la réussite, si tant est que les hommes puissent quelque chose contre la volonté de Dieu; un accident, le plus simple en apparence, mais qui montra visiblement que le ciel protégeait la duchesse, la sauva de ce péril. Environ vers onze heures, moment où devait s'effectuer l'enlèvement, un vent très-vif s'éleva et couvrit la Loire de glaces; ce qui fit échouer la tentative; d'ailleurs, l'alerte était déjà donnée au palais. Je vis que je n'y pouvais plus rien et je laissai à la duchesse la liberté de suivre sa vocation.

Année 1462.

Je mariai cette année ma sœur, Madeleine de France, à Gaston de Foix, vicomte de Castelbon; il était fils de Gaston IV, comte de Foix, prince de Béarn, et de dona Eléonore d'Aragon, seconde fille du roi d'Aragon et de Navarre, don Juan II. Jean Daure, un des grands seigneurs du comté de Foix, épousa Madeleine à Bordeaux, au nom de ce prince, et l'emmena à Pau où le mariage fut célébré.

Ce fut à Bordeaux qu'Antoine de Chabannes, comte de Dammarin, vint se jeter à mes genoux en me priant, non de lui faire grâce, mais de la faire juger dans toutes les rigueurs des lois. Le sire de Bort l'introduisit près de ma personne. Comme on le pense bien, je n'eus garde d'accéder à sa demande; ma cause était trop mauvaise pour que je voulusse entendre parler de cette démarche qui m'aurait couvert de honte et qui aurait montré au grand jour toute la méchanceté et toute la bassesse de mon âme. Non content de lui ordonner de sortir sur le champ de mes états, je fis procéder extraordinairement contre lui en son absence. Marguerite de Nanteuil, sa femme, fut chassée de toutes les terres qu'elle possédait de son chef. Sommé de comparaître, il se constitua volontairement prisonnier; il fut enfermé dans la tour du Louvre, puis transféré à la Bastille, et traité avec une inhumanité tout à fait digne de moi.

Mon père avait laissé trois filles d'Agnès Sorel; Marguerite, qu'il avait reconnue et à laquelle il avait donné douze mille écus de dot et des droits sur quelques villes, portait le nom de Valois et les armes de France avec la barre traditionnelle. Elle avait épousé Olivier de Coëtivy, sénéchal de Guyenne. Je révoquai le don des droits sur Royan et Mornac dont je gratifiai le comte du Maine, mon oncle, et Gaston du Lion, un de mes favoris. L'amiral de Coëtivy, qui avait élevé la jeune princesse, prit vivement sa défense et parvint à lui faire rendre ses terres. Coëtivy possédait mes bonnes grâces; non content de cette restitution, j'ajoutai la seigneurie de Rochefort.

Je mariai Jeanne, la plus jeune, à Antoine de Beuil, fils de Jean V, sire de Beuil, auquel j'avais ôté l'amirauté pour la donner au sire de Montauban et de Jeanne de Montjean, sa première femme. Jeanne eut quarante mille écus d'or en mariage; dix mille cinq cents furent payés comptant; le reste fut acquitté à différentes reprises.

J'avais été à Tours pour faire célébrer ce mariage; je revins

à Bordeaux où j'accordai à Jacques de Brézé, comte de Maulévrier, la main de Charlotte, fille aînée d'Agnès Sorel. Contrainte à ses sœurs, elle ne porta pas le nom de Valois au contrat. En cette occasion, je rendis à Pierre de Brézé, grand-sénéchal de Normandie, je ne me souviens que la condition qu'il passait en Italie pour servir Jean d'Anjou Sicile, duc de Calabre.

CROQUIS D'OUTRE-TOMBE.

J'ai connu dans le temps une femme débile, Couverte de haillons, acropurée et toussant, De qui les maigres doigts tendaient une sébile. Ou rarement tombait le doner du passant. Elle était faible et vieille, et malgré sa souffrance, Ses soixante ans passés dans de profonds chagrins, Elle plaçait en Dieu toute son espérance, Sans que d'un chapellet elle comptât les grains. Elle avait travaillé toujours avec courage, Partageant bien souvent le pain de son labeur, Elevant des enfants qui moururent en bas âge. Soignée par ses parents, elle mourut à l'âge de quarante ans, et ses deux frères, Pleurant sur son cercueil, se disaient, pleurant, Ah ! c'est ainsi que l'on meurt, pleurant, Ecrasant à la fois votre âme et votre corps. De fatigues sans nom elle était épuisée, Ses yeux encorés de larmes et de tristesse, Marbrai de bleus sillons son visage amaigri. Fallait-il en finir par une mort tragique. Afin de désertir ce terrestre chemin ? Non, cette femme fut autrement énergique, Elle osa dans la rue aller tendre la main.

Des larmes dans les yeux, la bouche sans parole, C'est là que je la vis ployant sous ses douleurs ; Et je lui dis tout bas, lui glissant mon obole : Pleurez ; votre richesse, ô femme, est dans vos pleurs.

La mort, vierge clémente, a pris la pauvre femme ; Elle s'en est allée où l'on ne cache rien, Ni vices ni vertus ; or, évoquant son âme, Je vis la mendicante en sa métamorphose, Elle resplendissait comme une majesté ! Son voile blanc comme un lis un peu teint de rose, Ses yeux étincelants, sa robe d'azur et sa ceinture, Sa robe était d'azur, transparente et soyeuse, Ses yeux étincelants, sa robe d'azur et sa ceinture, Ses yeux étincelants, sa robe d'azur et sa ceinture.

ANTIQUE DES RACES HUMAINES

Cet ouvrage a intéressé toute la France et le monde, et a été traduit dans toutes les langues. Il prouve irréfutablement par la chronologie des Égyptiens, des Grecs, des Chaldéens, des Ira-

niens, des Touraniens, des Parthes, des Kubsites et des Indoux, que la chronologie des Hébreux est fautive. M. Rodier, par ses conclusions scientifiques, tend donc à débarrasser l'humanité enfantine de ses longues grossières, en élargissant le cercle de son passé. Nous ne parlerons ici en détail que de la chronologie des Égyptiens, qui, suivant les calculs de notre auteur, remonte à trente mille huit cents ans. Il y a d'abord la période de Phta (feu ardent), qui a duré 2,000 ans, ce qui fait commencer l'an vingt et un mille et plus avant Jésus-Christ la période de Phré (soleil). M. G. Rodier (p. 474) ne voit dans cette indication de neuf mille ans, que le rappel vague de l'époque d'une longueur indéterminée, pendant laquelle les Égyptiens ébauchaient leur civilisation et n'éprouvaient pas encore le besoin de noter le temps. Cette explication ne nous satisfait pas, surtout aux regards de la vieille chronique qui dit textuellement : La durée du règne de Phta (feu étincelant), échappait à tous les calculs, à cause de son éclat permanent et de jour et de nuit. Le révérend père Pianciani, l'un des professeurs d'astronomie les plus distingués du collège romain, donne de ce fait une explication fautive, téméraire même si l'on veut, mais qui n'en est pas moins très-lumineuse : trouvant dans la vieille chronique que le règne du feu a été suivi de ténèbres, jusqu'à ce que l'on se fut habitué au règne du soleil, il conclut de ces termes que tout s'efface par la supposition d'une grosse planète, telle que Saturne, dont la terre n'eût été que le satellite, l'éclairant de jour et de nuit, suivant l'expression de la vieille chronique, et qui par suite d'un renouvellement sidéral, comme le spectacle des cieux en offre de fréquents exemples, serait montée dans une autre partie de l'univers, laissant la terre à sa place, et le soleil, dont elle interceptait et réfléchissait l'éclat à son satellite, à dès-lors commencé son règne.

Quoi qu'il en soit de cette opinion toute conjecturale, elle nous semble plus d'accord avec les documents anciens que celle de M. G. Rodier, qui nous paraît tout à fait insoutenable ; parce que la civilisation n'est qu'à son ébauche, on ne songe pas à noter le temps ; cela n'est ni vraisemblable, ni logique. M. G. Rodier place vers l'an vingt-quatre mille avant Jésus-Christ, le premier grand cataclysme terrestre qu'il attribue à la débacle de la glacière du pôle Nord ; il pense que la secousse, et le froid subit qu'elle occasionna, chassa de l'Asie primitive la famille Japétite des Arias, d'où est sortie la souche des Indoux et des Iraniens. Toujours est-il que la civilisation des Égyptiens était déjà avancée (il l'avoue lui-même à la page 578 de son livre), l'an vingt et un mille avant Jésus-Christ, au commencement du règne du soleil qui succède au feu étincelant, brillant jour et nuit. Le second cataclysme, qui dévasta les plaines basses de l'Inde, est placé vers l'an quatorze mille avant le Christ, et attribué par l'auteur à la débacle de la glacière du pôle Sud. Le déluge de Noé arriva bien antérieurement à l'an 688 avant notre ère, et quant au déluge grec, au déluge chinois (Deucalion et Yeu), à celui qui très-probablement amena l'affaissement de l'Atlantide, et aux déluges locaux de divers peuples d'Amérique, il en fixe la date à l'an 2350 avant Jésus-Christ ; il démontre, chronologie en main, que les Hébreux se sont trompés en fixant une date plus récente au déluge de Noé. Les Hébreux, en effet, pendant leur long séjour en Égypte, ont bien pu confondre le vague souvenir du déluge Sémite, et même Ariannique, avec le déluge grec et chinois.

Il prouve l'inconstance des chiffres chronologiques des Juifs.

Le texte hébreu donne d'Adam au déluge	4,656 ans.
Le Samaritain	4,307 —
La version des Septante	2,242 —
Du déluge à Abraham, le texte hébreu donne	292 —
Le Samaritain	942 —
Les Septante	842 —

(1) 1 vol. grand in-8°, Amyot, éditeur, Paris.

Comment, sur des calculs pareils, avec de si énormes différences, baser une chronologie positive ?

L'ouvrage de M. Rodier est un grand in-8° de 450 pages. C'est un prodige d'érudition, de patience et de recherches, qui lui a coûté quinze années de travail constant. Tous les documents historiques ont été mis en œuvre, et l'histoire se trouve confirmée par les preuves astronomiques. Nous ne disons pas que ce livre ait résolu du premier coup les problèmes si intéressants qui se rattachent à l'antiquité de l'humanité ; mais M. Rodier est un préparateur, un précurseur, qui a réuni les matériaux de la reconstitution de la chronologie, et c'est comme tel que nous l'encourageons vivement et que nous appelons l'attention sur ses travaux. L'homme ne pourra, qu'à force de recherches, restituer complètement son passé, et cette synthèse sera l'œuvre de l'avenir ; il en est de l'histoire archéologique comme des études philosophiques et théologiques. L'ère inaugurée par le Spiritisme, en brisant les vaines formules, les respects surannés à l'enveloppé périssable des vieux cultes, commence la régénération pubère du genre humain. Donc, à vous tous pionniers des routes futures, reconnaissance et salut ! à vous qui, soit dans les sciences, dans la chronologie, dans l'histoire, soit dans la philosophie et dans la théologie, déblayez la voie pour le progrès divin, écarterez peu à peu les ténèbres devant le jour qui va briller ! PHILALÈTHÈS.

LES MIRACLES DE NOS JOURS,

PAR AUGUSTE BEZ (1).

(1^{er} Article.)

Nous ferons voir dans nos conclusions sur cette remarquable publication, qu'Hillaire, dont la vie médianimique se trouve racontée dans ce livre, remplit, auprès des ouvriers et des paysans, le même rôle réservé par la providence à Daniel Home auprès des classes élevées. Mais avant, faisons connaître, par des citations étendues, la portée et le but de cette publication.

Nous y lisons d'abord une très-bonne réponse adressée à ceux qui se plaignent de la vulgarité de certaines communications ; cette réponse fortifiera notre thèse sur la mission d'Hillaire, elle est de plus vraie et lumineuse. La voici :

« Les Esprits qui se communiquaient par l'intermédiaire du médium n'étaient certes pas des savants, des poètes, des membres de l'Institut ; ils ne venaient pas dicter des théories scientifiques, des discours admirables, soit en vers, soit en prose : *les auditeurs n'auraient pu les comprendre*. Ces Esprits étaient ce qu'ils devaient être, des amis, des voisins ; leur style incorrect, leurs images banales, l'ignorance la plus complète des plus simples règles de l'orthographe et de la ponctuation, feraient rire de pitié les critiques de nos villes ; mais tel qu'il était, leur langage allait au cœur des assistants, et, malgré toutes ses imperfections, produisait mille fois plus d'effet que n'auraient pu le faire de magnifiques sermons de Bossuet, de Massillon ou de Lacordaire.

« Il est triste de révéler ces choses, mais je ne puis les taire, car elles sont l'expression pure et simple de la vérité ; j'ai vu des gens bien sincères, spirites d'ailleurs très-convaincus, soutenir devant moi qu'Hillaire était obsédé par de mauvais Esprits, parce que ses communications manquaient totalement d'orthographe. Je pourrais leur répondre que cette allégation est dépourvue de bon sens, qu'elle est en désaccord formel avec ce qui se passe tous les jours ; je pourrais leur montrer bon nombre de grands hommes, Napoléon I^{er}, par exemple, corrigeant les fautes des plus illustres écrivains de leur époque, en les laissant fourmiller dans leurs propres manuscrits ; je pourrais leur dire que tous ces grands

généralistes, la gloire de l'humanité, préoccupés des nombreuses idées qui se pressaient dans leur vaste cerveau, ne faisaient aucun cas de la manière plus ou moins correcte avec laquelle ils les gravaient sur le papier ; ils laissaient à leurs copistes le soin, pour eux travail tout secondaire, de corriger et ponctuer ; ils ne s'attachaient qu'à la pensée qu'ils voulaient exprimer et qui, seule, avait réellement de l'importance. Ainsi sont souvent les Esprits qui se communiquent à nous ; peu soucieux de la forme sous laquelle nous transcrivons leurs enseignements, ils s'attachent surtout à bien nous les faire comprendre, à les mettre à la portée de chacun d'entre nous. Mais il est une autre raison plus péremptoire encore : les Esprits qui se communiquaient à *Sonnac*, sont, ainsi que je l'ai dit, des parents, des amis, des voisins, pour la plupart dépourvus eux-mêmes de la moindre instruction ; se servant d'un instrument illettré comme eux, comment auraient-ils pu écrire d'une manière correcte ? L'ignorance n'est pas, du reste, un signe d'infériorité morale, et tel paysan de nos plus abruptes campagnes peut avoir le cœur meilleur, peut, tout ignorant qu'il est, pratiquer mille fois mieux la sainte loi d'amour, de fraternité et de charité, qu'un illustre académicien tout pétri de science. Or, nous savons que chacun reçoit une récompense proportionnée à la bonté de ses œuvres et non au degré de sa science : un Esprit peut donc, tout en étant bon Esprit, bon soutien et bon guide, manquer totalement d'instruction et le laisser voir dans ses écrits. »

Ces raisons sont péremptoires et décisives ; à des ouvriers, à des paysans illettrés, se communiquent des Esprits très-bons sans doute, mais n'ayant pas l'instruction terrestre ; de plus, comme le dit M. Bez, l'instrument dont ils se servent est ignorant, et tous les Spirites savent qu'il faut tenir compte, pour apprécier une manifestation, de l'état du médium qui exerce aussi dans le phénomène une influence indubitable. Dieu proportionne sa révélation à l'avancement de ses auditeurs. Ce qu'il y a de remarquable dans toutes les dictées reproduites par le livre, c'est une saine et pure morale exprimée quelquefois, il est vrai, dans des termes saisissants et vulgaires, mais faisant mille fois plus d'impression sur l'intelligence et le cœur de ceux à qui elle s'adresse, que le plus châtié et le plus élégant langage. On sent que c'est Dieu qui parle par ses mandataires, mais qu'il s'est fait petit avec les ignorants et les humbles, avec les pauvres d'esprit. Disons maintenant les apports, les faits merveilleux et écrasants pour la science humaine que nous révèle M. Bez.

ERDNA.

(La suite au prochain numéro.)

Le journal *l'Avenir*, dans son numéro du 28 juillet, exprime ses profonds regrets de ce que, au sujet des derniers articles A. B. C., nous n'avons pas eu la précaution de faire des réserves explicites, relativement aux théories émises par l'auteur. Toute la presse spirite a très-bien compris qu'avant de s'effrayer de notre silence et d'en tirer l'induction que *la Vérité* se portait garante des idées de M. Hillaire, il était sage, prudent et charitable d'attendre la conclusion de son travail. Or, cette conclusion, projetée depuis déjà longtemps dans le même sens où elle vient d'être écrite, paraîtra dimanche prochain. Notre jeune confrère y trouvera, nous l'espérons, un puissant palliatif à ses craintes chimériques ; puis, les quelques mots que nous ajouterons nous-même feront certainement le reste.

E. EDOUX.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

(1) Paris, Ledoyen, libraire, au Palais-Royal.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Un an 12 fr.
Six mois 7 »

Les abonnements sont reçus à
partir du 1^{er} de chaque mois ;
ils se payent d'avance au bureau
du journal, ou au mandataire, sur
poste à l'ordre du directeur-gérant.
L'administration ne prend pas
des abonnements qui seraient
payés par ses dépositaires,
et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEBROYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer
gratis à quiconque achète la *Vérité*
au numéro, soit un dessin, soit
une demi-feuille d'imprimé ajou-
tées toutes les semaines à la simple
feuille.

Les communications ou articles
de fond, envoyés par des colla-
borateurs bienveillants, seront
soumis à l'examen du comité de
rédaction et insérés à leur dis-
crétion, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ou-
vrages pour ou contre le spiri-
tisme lorsque deux exemplaires
nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelcon-
ques non affranchis seront refusés.

LA GRACE AU POINT DE VUE SPIRITE.

(2^e article. — Voir le dernier numéro.)

Nous devons insister encore sur le motif qui nous porte à élaguer du Spiritisme *actuel* ce que nous avons nommé la connaissance *intelligentielle* de Dieu.

Certes, nous n'entendons pas proscrire les recherches à ce sujet, surtout celles qui seraient guidées et inspirées par des Esprits supérieurs, et qui doivent servir tôt ou tard à la synthèse que fera à ce sujet notre humanité. Nous y applaudissons au contraire, si elles sont faites par des missionnaires chargés de ce soin et aguerris contre tous les obstacles; mais nous disons à la très-grande majorité de nos frères: Attendez que le jour pénètre au milieu de ce chaos, et surtout, dans l'intérêt même de votre sublime tâche, détournez-vous de ces oiseuses investigations; elles vous arracheraient à vos devoirs qui sont de convertir les incrédules, de soulager votre prochain souffrant, de porter à tous le pain de la parole nourrissante et de la vie lumineuse par la morale seule, fondée sur l'amour et sur les impulsions du cœur. Voulez-vous juger un peu de la bonté de nos conseils? Ecoutez :

Metzils (*Encheiridion novum*) vous dit que Dieu et le monde s'expliquent par trois fluides, le premier universel, le second spirituel, le troisième pondérable; quant à Dieu, il ne connaît pas le Dieu unique et créateur; il ne peut s'élever qu'au Dieu de nos sphères, il n'en connaît pas d'autre, et celui-là n'est que le chef des Esprits ou le plus élevé des dites sphères.

Tourreil vous dit que la loi de Dieu est trinaire (c'est très-vrai), et que cette loi c'est l'émanation s'unissant à l'absorption par l'assimilation.

Davy et ses sectateurs en France proclament la loi qu'ils nomment des quatre fondements, sans la conception de laquelle on ne peut avancer dans la science de Dieu, à savoir l'attraction, l'épuration, le fusionnement et le classement.

Certains cabalistes, interprétant la cabale et la gnose, divisent l'univers en trois mondes: instinctif, abstrait et intuitif; d'autres les appellent naturels, intermédiaires et divins; d'autres, M. de Miramon notamment et Davys, matériels,

spirituels et célestes, avec leur couronne suprême (1).

Que retireriez-vous, frères bien-aimés, de cette ingrate et obscure science, qui n'est pas en tous cas de notre grade actuel? Au milieu de ce fatras amphigourique, où Basilide marche de pair avec Marcion, Carpocrate avec Valentin, le Pimandre avec le Zohar, Philon avec Achiba ou Simon ben Jochai, est-ce que vous ne perdriez pas de vue vos véritables destinées? Avez-vous besoin de ces lois trinaires, résumées ou non dans le quaternaire, quand vous connaissez la loi unique et primordiale de toutes les créatures et de Dieu: L'AMOUR?

Dieu est amour, voilà ce qu'il vous importe de savoir; c'est notre bon père qui vous tend les bras, qui veut vous attirer à lui, en se faisant sentir à votre cœur; c'est la providence indéfectible du monde, et son secours arrive partout où il est demandé avec ardeur et confiance. Plus tard, peut-être dans ce monde-ci, et bien certainement ailleurs, il se fera comprendre mieux à votre intelligence, les voiles qui le couvrent s'abaisseront progressivement devant vos regards. A présent, vous ne devez voir qu'une chose parfaitement suffisante à votre conduite, c'est qu'il vous aime, qu'il vous veut, qu'il vous a révélé par son messie une sublime morale que vous devez développer par vos méditations, par celles des Esprits, et surtout pratiquer par vos œuvres. Qu'avez-vous besoin du reste qui vous préoccuperait sans profit et peut-être même serait un danger pour vous? Que vous importe de savoir si c'est par trois fluides qu'agit le moi divin? S'il y a trois natures de mondes, chacune subdivisée en trois et formant les neuf séphiroth? Que vous fait *actuellement*, et pour vos destinées immédiates, de connaître tous ces détails obscurs, métaphysiques, transcendants? L'important vous l'avez, vous le touchez, vous le possédez.

Il y a un Dieu juge souverain, chef infini de toutes ses humanités. La mort n'est qu'un mot: c'est la transformation, c'est la vie; c'est le passage à la lumière, si l'on a été un vaillant soldat; à des épreuves plus ou moins pénibles, si l'on a failli.

Dieu nous récompense et nous punit en père.
Aimez-le, aimez tous vos frères en lui.
Aidez-les, secourez-les, instruisez-les.

(1) Sépher du Zohar et Séphiroth.

Sacrifiez vous, s'il le faut, pour Lui et pour eux.

Voilà le moyen, et le but est immense et éternel.

Ces révélations sont éclatantes, manifestes, sans nuage pour nous qui croyons. Travaillons donc résolument, et l'intelligence nous sera ensuite donnée par surcroît.

Une des plus grandes marques de la bonté de notre père céleste, c'est de nous avoir toujours entourés d'une grâce suffisante à bien faire; il a placé près de nous des anges gardiens qui ne nous abandonnent pas, des Esprits protecteurs pris le plus souvent dans nos parents et nos amis qui nous ont précédés. Il fait plus, dans des circonstances solennelles, soit pour nous, soit pour l'humanité, il nous députe quelquefois ses messagers qui viennent nous parler tout bas à l'oreille, ou même nous apparaître avec éclat. C'est ce que la théologie scholastique appelait *la grâce efficace ou nécessitante*, car il y a du vrai partout. Une fois munis du van divin, on époussette toutes les immondices, et la pureté resplendit.

PHILALÈTES.

(La suite au prochain numéro.)

LES DEUX SYNAGOGUES.

(3^e et dernier Article. — Voir le précédent numéro.)

Il résulte de ces citations que la secte ultramontaine est le *pharisaïsme de nos jours*, qu'elle veut en vain absorber le catholicisme en elle, qu'elle est hérétique en ce qu'elle s'est séparée des divins commandements du Christ de tolérance, de charité, de pardon et d'amour. C'est la nouvelle synagogue destinée, pendant l'avènement de l'Esprit, à figurer l'ancienne synagogue et à être temporairement maudite et réprouvée comme elle, expulsée dans ses membres récalcitrants et rebelles hors de la terre, où le royaume de Dieu va se fonder, et contrainte à expier par de douloureuses épreuves, en des séjours inférieurs (ce qu'ils nomment l'enfer), son aveuglement et son endurcissement. Par là s'expliquent, se complètent, s'harmonisent toutes les prophéties et toutes les promesses indéfectibles des écritures sacrées.

Mentionnons encore une révélation fort ancienne, imprimée dès 1584, faite à saint Amadée, évêque de Lausanne, par l'archange Gabriel. Nous y lisons ce qui suit avec d'étonnantes prédictions sur l'unité de l'Italie, comme signe précurseur de l'avènement spirituel: « *Tunc implebitur illud Apocalypsis: vidi civitatem sanctam Jerusalem novam descendentem de caelo à Deo: hæc Jerusalem nova est visa Romæ, ad quam transtulit Deus regnum suum et sacerdotium, quæ etiam diebus istis renovabitur et toti mundo præsidebit* — Alors sera accomplie cette parole de l'Apocalypse: J'ai vu la cité sainte, la Jérusalem nouvelle, descendant du ciel, façonnée par Dieu. Cette Jérusalem a été vue avec stupeur (*visa*) par Rome. C'est à cette Jérusalem que Dieu a transféré son règne et son sacerdoce qui sera renouvelé en ces jours et précédera au monde entier. » (Voir le recueil imprimé en 1584, intitulé *Vaticiniorum liber primus*, in-4^o, *Viennæ Austriæ*.)

Lorsqu'on compare les termes si significatifs de cette révélation à Joël, aux paroles du Christ dans saint Jean, à l'Apocalypse, à Moïse Ahschehh attestant une tradition orale, constante sur ce point parmi les docteurs juifs, on ne peut qu'être frappé du rapport singulier et de la pleine concordance de ces merveilleuses promesses. Donc, c'est à cette cité céleste, à ce troisième temple, à cette Jérusalem spirituelle que le *sacerdoce* doit passer, et alors l'Eglise deviendra vraiment universelle et s'étendra au monde entier (*Toti mundo*). Le Spiritisme actuel, frayant les voies

à ce grand mouvement divin, est l'aurore du jour qui va briller.

Telles sont aussi les conclusions du remarquable livre que nous avons cité (1); voici ce qu'il dit à ce sujet:

« Après cette épreuve décisive qui sera providentiellement la dernière, quand auront disparu ces générations d'esprits égarés qui auront été dans son sein des instruments de ruines, l'Eglise véritable et universelle, qui ne peut périr, parce qu'elle a reçu les promesses divines, et que rien de ce qui est de Dieu en elle ne saurait être détruit, recommencera son œuvre sur un plan nouveau en rapport avec les nouveaux besoins de l'humanité. Elle sera humble, parce que les leçons du passé seront là devant les yeux de son sacerdoce; elle sera forte, car son sacerdoce ne comptera plus que sur l'union intime de la grande famille chrétienne. Croyances, cultes, tout sera harmonique, parce que tout sera l'expression sérieuse des besoins religieux de l'âme. La grande pacification sera faite, et la prédiction dernière sera réalisée: *Unum ovile, unus pastor*. L'humanité sur la terre, et Dieu dans le ciel. »

Nous terminons en donnant notre adhésion ardente à ces sublimes espérances.

A. P.

A B C

OU LA LOGIQUE DANS LE SPIRITISME.

(1^{er} et dernier Article. — Voir le numéro du 24 Juillet.)

XIX.

CONCLUSION.

Que nos personnages fictifs et allégoriques disparaissent, pour faire place au langage direct. Le Spiritisme étouffe dans ses mains puissantes deux sortes d'adversaires: l'absolutisme matérialiste, et l'absolutisme sectaire. Le Spiritisme, lui, n'est pas une secte, un culte, une école, mais il est une vaste synthèse de toutes les sectes, de tous les cultes, de toutes les écoles: démontrant aux uns que l'esprit domine et dirige la matière; il démontre aux autres que la matière est la condition du développement de l'esprit. Il ne nie pas la science, il l'étend; il ne nie pas le merveilleux, il l'explique. Conduisant à la foi, il ne s'impose que par la raison, fusionnant les deux termes en un seul principe et une seule fin: l'amour! Il n'est point le fait d'un seul révélateur ou d'une théorie particulière: il est la résultante de tous les faits et de toutes les révélations; delà sa force, son immersibilité.

Il n'est point sorti de terre, comme par enchantement, à une époque déterminée; il a paru en ce monde avec le premier germe humain, s'est développé avec la nature humaine, dont il est la raison première et la raison finale.

« Et le monde ne l'a pas connu (saint Jean I, 10). » En un

(1) La secte ultramontaine, écrasée par les révélations de ce livre, a voulu soutenir qu'il n'était pas l'œuvre d'un prêtre, mais d'un romancier dont ce n'est aucunement le style ni la manière de faire. Toutefois, et pour expliquer la nature des indications qui s'y trouvent, elle a été forcée d'avouer que plusieurs ecclésiastiques les avaient fournies. Elle ne s'est donc pas aperçue que ce concert de prêtres catholiques, trempant sciemment à cette œuvre et choisissant un mandataire instruit par eux, serait un fait encore plus grave, puisqu'il prouverait qu'il y a un parti dans le clergé, répudiant l'abîme où des sectaires le conduisent, et voulant les démasquer d'une manière ou d'autre. Nous retenons donc cette publication en faveur de la noble cause du progrès religieux.

sens très-vrai, quoique très-large, le Spiritisme est en tout et partout, puisque c'est la perfectibilité même de l'homme. Chacun l'affirme au fond de sa conscience, qu'il le sache ou non, par la seule affirmation de son être; d'où il suit que par chacun, tôt ou tard, il doit être accepté. Car le nom ne fait rien à la chose : toutes les fois que vous pensez au mystère de la vie, de la naissance et de la mort, à la communauté humaine, à l'art, à l'industrie, à une confraternité, à un progrès social quelconque, vous affirmez le Spiritisme.

Si, de nos jours, il a revêtu un nom, une formule, c'est que, par la permission de Dieu et de ses grands Esprits, la moisson est mûre, et que les nouveaux jours de salut ont lui ! Il y a un appel solennel au réveil des nations :

À l'incrédule enfoui dans la matière comme dans un linceul ;

À la science qui tendait à s'égarer en se matérialisant de plus en plus ;

Au fanatisme qui n'entassa jamais que débris ;

À l'égoïsme qu'il faut secouer de sa torpeur ;

Au crime lui-même qu'il faut traiter par le repentir, et non point achever par le désespoir.

Ne demandez donc jamais : Où est le Spiritisme ? Quels sont les Spirites ? C'est vous, c'est moi, c'est nous tous, c'est la nature, c'est Dieu !

Mais vous avez plus d'intelligence que votre frère, plus d'activité, plus de foi ! Vous croyez-vous pour cela d'une nature autre et supérieure ? N'avez-vous pas des devoirs proportionnels à vos facultés ? Ne devez-vous pas l'aider et l'instruire malgré ses défauts, ses résistances, ses moqueries, malgré ses vices, ou plutôt même à cause de cela ? Ne voyez-vous pas qu'il réclame vos soins, et que son âme crie en vous ? Il est Spirite, vous dis-je, vous n'avez qu'à l'aimer pour en demeurer bientôt convaincu. Mais si, vous targuant de votre prétendue supériorité, vous le repoussez avec dédain ; c'est vous, mon frère, qui n'êtes plus Spirite, et vous assumez sur votre tête une responsabilité redoutable.

O mes frères, aimons-nous ! aimons et consolons toutes les âmes, surtout les plus désespérées ! C'est notre tâche divine, c'est notre devoir le plus doux ! Ne voyons point en nous seuls le Spiritisme qui est la morale, la philosophie universelle. Et, sans cela, que serait-il de nous ? Nous aurions beau nous dénombrier, nous resserrer, nous grouper, si notre doctrine n'était la manifestation même de Dieu, elle se dissiperait bientôt au vent du ciel. Tout au plus, réussirions-nous à marquer, dans les âges, une étape morale, laissée par nous à la stérile curiosité de quelques rares érudits.

Il n'en saurait être ainsi, tout nous l'atteste :

Et les croyances qui s'écroulent sur tous les points du globe ;

Et toutes les nations dans l'attente en ce grand siècle de rénovation ;

Et les manifestations éclatantes et innombrables de la coopération des Esprits ;

Et la haute synthèse spirite, en voie de formation.

C'est à ce travail de la ruche commune qu'abeille zélée nous avons apporté notre tribut de parfum. Notre devoir, en terminant, est de bien préciser la portée et le sens que nous-même y attachons, afin de ne point donner prise à nos ennemis, et de ne point nuire à notre belle cause, tout en voulant la servir.

La discussion du Spiritisme intéresse à un double point de

vue : d'une part, il se fonde sur la raison pure et la clarté logique, contrairement à ce que lui reprochaient ses adversaires qui le traitaient d'aberration et de folie : par ce côté, il est science ; d'autre part, il se base aussi sur des communications d'intelligences extra-mondaines, communications que Dieu a permises, pour nous tourner vers lui, en excitant notre sympathique curiosité. Mais il est évident que chaque révélation isolée n'a et ne peut avoir qu'une valeur hypothétique se rattachant plus ou moins ingénieusement à la partie scientifique. Ce n'est pas une raison pour la rejeter : qui ne sait que l'hypothèse est un complément nécessaire à la science ? Dieu, en nous tournant vers lui, a bien voulu sans doute nous permettre d'étudier notre harmonie particulière, dans l'harmonie universelle ; mais il ne veut point pour cela que nous n'ayons plus qu'à nous incliner et à croiser les bras. Un vaste champ nous est ouvert : c'est à nous de le défricher dans le but de notre perfection. Les bons Esprits nous viennent en aide, dans une certaine mesure, selon la dose que nous pouvons supporter. Mais, par suite de notre orgueil et de nos propres errements, nous pouvons avoir affaire à des Esprits mystificateurs ou systématiques dont on a à se défier : cependant il est important que chacun produise ses hypothèses, dont la comparaison et le contrôle amèneront justement la synthèse future.

Il n'est pas présumable qu'une hypothèse consciencieuse et se rattachant, par son ensemble, à la loi du progrès, soit fautive de tous points ; elle mérite d'être élucidée, et ne devient présomptueuse que si elle est donnée comme vérité absolue. Les plus grands Esprits eux-mêmes n'arrivent jamais à cette vérité, puisqu'ils n'arrivent jamais à égaler Dieu.

Or, la vérité relative apparaît à chaque intelligence sous un jour particulier, proportionné à sa vue : elle se dévoile à nous selon nos aspirations et nos besoins. C'est ce qui fait qu'il ne faut pas rejeter de prime abord une opinion, par cela seul qu'elle semble extraordinaire.

Avons-nous besoin de dire que telle est l'indulgence équitable que nous demandons ? Loin de nous la prétention ridicule de nous imposer comme infaillible ; l'infailibilité n'appartient qu'à Dieu. Si nous avons cru devoir porter à la connaissance de nos lecteurs le résultat concis de curieuses communications, c'est qu'elles nous semblent révéler une application logique de la loi du progrès ; ce n'est pas une raison pour que nos lecteurs y apportent, sans vérification aucune, la même confiance que nous.

Le Spiritisme a jeté de profondes racines dans le sol fécond de la morale ; c'est là qu'est sa force. Laissons-lui produire et développer ses rameaux immenses qu'il saura bien lui-même émonder. Maintenant, ô mes frères, qu'il me soit permis de vous remercier du fond du cœur, de la bienveillante sympathie avec laquelle vous m'avez accueilli, et du bonheur que j'en ai éprouvé. Ce bonheur fait désormais parti de mon existence : il m'accompagnera dans les traverses de la vie et m'aidera à les supporter ; il ombragera le déclin de mes ans, et calmera les angoisses de mon dernier sommeil. Des profondeurs du tombeau, il se réveillera avec moi, pour me rappeler qu'il est des frères qui m'attendent au sein de cet océan d'amour qu'on appelle Eternité.

Une dernière confiance :

Comme forme religieuse, le Spiritisme n'a et ne doit avoir

ni prêtres ni autels; il ne saurait se rétrécir en liturgie et en caste. Pratiquer ses devoirs de famille et de citoyen, c'est honorer Dieu; aimer, consoler, secourir son prochain, c'est honorer Dieu; fraterniser, dans de pieuses réunions, pour l'évocation des bons Esprits, c'est honorer Dieu. Ne vous étonnez point que ces réunions, après avoir jeté un certain éclat comme objet de curiosité, tendent à se particulariser en réunions plus intimes; c'est là un admirable progrès et qui montre bien que les Esprits en savent plus que nous sur les moyens de propagande.

Beaucoup de nous s'imaginaient, dans leur ardeur de néophytes, que le Spiritisme ayant éclaté comme un soleil régénérateur pour le salut du monde, la conversion générale aurait lieu dans une période de temps très-courte, et que le genre humain allait se renouveler à cet universel embrasement. La rénovation a lieu en effet, mais de proche en proche, suivant l'invariable loi du progrès. Les grandes réunions sont utiles pour la démonstration publique; mais, à mesure que cette démonstration se fait, il est naturel qu'on se subdivise en groupes sympathiques et plus intimes: on obtient alors des communications moins vagues, moins générales, et s'appliquant plus spécialement à la direction de chacun. Par là, le Spiritisme devient plus latent, mais d'une énergie plus décisive. Si l'évocation individuelle a souvent l'inconvénient d'obséder et de laisser dans une illusion sans contrôle, l'évocation publique, si édifiante qu'elle soit, a l'inconvénient des préceptes généraux que chacun est enclin à appliquer à autrui, plutôt qu'à soi-même; mais elle sert merveilleusement à initier au Spiritisme.

Les réunions choisies, par groupes sympathiques, attirent de préférence les Spiritistes avancés, qui sentent le besoin d'une direction plus suivie; et il est inconcevable quel charme on y trouve, lorsqu'il s'y est établi une telle confiance mutuelle que tous les replis du cœur s'y montrent à découvert, avec foi et simplicité. *Si vous n'êtes semblables à ces petits enfants, dit Jésus, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* (Saint Marc, X, 13; saint Luc, XVIII, 17.)

Courage, donc, athlètes des douze tribus; vous avez été désignés douze mille de chacune, pour établir sur la terre le règne de Dieu: *duodecim millia signati*, et vous en portez au front le signe invisible. Poursuivez votre sublime tâche avec foi et candeur, sous la puissante protection de Dieu et de ses Esprits; et quand l'heure de notre séparation momentanée sonnera, adressons à notre âme ces belles paroles de notre poète national et bien-aimé:

- « Vous prendrez la forme d'un ange,
- » De l'air vous parcourrez les champs;
- » Votre joie enfin sans mélange
- » Vous dictera les plus doux chants.
- » L'aimable Paix, que la terre a proscrite,
- » Ceindra de fleurs votre front radieux.
- » Ah! sans regret, mon âme, partez vite,
- » En souriant, remontez dans les cieux!

HILAIRE.



Nos lecteurs ont été unanimes dans leurs sympathies et leur admiration pour l'œuvre remarquable dont nous venons de terminer la publication.

Différentes parties s'élèvent à une incontestable hauteur; si quelques autres émettent des idées hasardées, peut-être même un peu téméraires, fallait-il pour cela ne pas insérer ce travail, qui a produit des fruits si utiles et si beaux pour notre chère doctrine?...

On le voit d'ailleurs par les premières réserves (1) et les dernières explications d'Hilaire; il n'a pas la prétention de posséder la vérité, même relative, pour toutes ces hypothèses aventurées: seulement, il les livre afin qu'elles puissent servir d'études spirites et être soumises au contrôle universel des Esprits, ainsi que le veut avec raison Allan Kardec.

Comme telle a toujours été la pensée de l'auteur, à plus forte raison est-ce la nôtre?...

Nos intentions sont donc claires, précises, et en ouvrant à l'A B C les colonnes de la Vérité, nous croyons avoir rendu un véritable service au Spiritisme, ainsi qu'à ses progrès futurs.

Pour toute la rédaction:
Le Directeur-Gérant, E. EDoux.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à HENRIETTE DUFAUX, alors âgée de 14 ans.

(11^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE IV.

Ambassade à Rome. — Affaires de Naples. — Révolte des Catalans. — Médiation du comte de Foix. — Traité de Sauveterre. — Le roi d'Aragon livre sa fille au comte de Foix. — La reine d'Angleterre à Chinon. — Naissance de Louis XII. — Traité de Chinon. — Affaires d'Angleterre. — Chimay à la Cour. — Mort de la duchesse de Savoie. — Edit qui détruit un privilège des évêques.

Année 1462 (suite).

Le duc de Calabre, qui disputait alors la couronne de Naples à Ferdinand I^{er}, n'oubliait rien afin d'obtenir des secours dont il avait un pressant besoin; mais une considération bien puissante m'empêchait d'accéder à ses desirs. Un prince angevin sur le trône de Naples eût augmenté considérablement la puissance de la maison d'Anjou, qui n'était déjà que trop grande; je craignais qu'elle ne devint à la fin comme la maison de Bourgogne, laquelle donnait souvent la loi aux suzerains. Je dissimulai pourtant des sentiments qui eussent indisposé les Français contre moi: ce n'était pas que je les craignisse; mais je ne jugeais pas à propos

(1) Voici ce que disait Hilaire dans le numéro du 12 juin, et au début de son article.

« A. (Philosophe matérialiste.) — Qu'entendez-vous par cette âme? Comment et depuis quelle époque a-t-elle opéré? Pouvez-vous, jusqu'à un certain point, répondre à cela?

» C. (Spirite.) — Jusqu'à un certain point, comme vous dites; nous abordons là des problèmes de simple curiosité, pour la solution desquels nous avons besoin de la confrontation générale des révélations spirites, d'accord avec les lumières de la science, ce qui ne peut résulter que des persévérantes recherches et de l'œuvre du temps. Je ne fais donc ici qu'apporter ma pierre sur la construction de l'édifice. »

de les mécontenter, tandis qu'il me coûtait si peu de leur cacher mes intentions. Je feignis d'entrer vivement dans les intérêts du prétendant.

En attendant, j'envoyai, au commencement de cette année, une ambassade à Rome pour ce sujet. Tout le monde me sut gré de cette démarche, de la réussite de laquelle on ne doutait même pas; le pape n'ayant qu'à se louer de moi, je n'avais pas encore tenté d'empiéter sur la puissance que lui donnait l'abolition de la pragmatique sanction. Ce n'était que pour l'apparence que j'envoyais cette ambassade, sachant bien au fond qu'elle ne réussirait pas, le saint père ayant trop d'intérêt à ce que Ferdinand restât sur le trône de Naples. Les ambassadeurs étaient le cardinal d'Arras, les évêques d'Angers et de Saintes, Pierre d'Amboise, seigneur de Chaumont, et quelques abbés que leur mérite rendait dignes de cet honneur.

La cérémonie de l'obédience et la ratification de l'abolition de la pragmatique sanction ne rendirent pas le pape plus docile à leurs vœux, comme ils l'avaient cru. Chaumont, chargé de porter la parole, demanda à Pie II l'investiture du royaume de Sicile pour le roi René; il se plaignit, mais avec modération, de ce qu'il protégeait l'usurpateur.

La réponse fut loin d'être favorable. Le souverain pontife dit qu'il ne pouvait accorder à René l'investiture qu'il demandait, l'ayant donnée à Ferdinand, qui possédait déjà le royaume de Naples lors de son exaltation; que si le duc d'Anjou avait des prétentions fondées sur ce royaume, il ne devait pas les faire valoir comme il l'avait fait jusqu'alors, mais les exposer à lui, pape, suzerain de Naples, et qu'il lui ferait justice. Je lui avais laissé pénétrer mes sentiments sur cette affaire, afin qu'il tint cette conduite; d'ailleurs il savait que je n'avais pas fort à cœur la réussite du duc de Calabre en Sicile; ses doutes à cet égard, en eût-il conçu, eussent été dissipés par ma conduite envers les Florentins: ceux-ci m'ayant mandé qu'ils méditaient une alliance défensive avec Ferdinand de Naples, je les autorisai à la conclure, augmentant ainsi le nombre des ennemis du duc de Calabre.

Pie II me députa un nonce, Laurent, évêque de Ferrare, afin de m'engager à faire partir des troupes pour l'Orient. Cette proposition ne me plut pas. Je promis à Laurent d'envoyer une nouvelle ambassade au Pape, afin de nous arranger ensemble pour la ligue qu'il méditait contre le sultan Mahomet II, pour les affaires de la maison d'Anjou.

Le nonce passa en Bourgogne. Le duc Philippe lui promit d'adresser douze mille écus au grand-maître de Rhodes; il tint parole, et cet argent servit à bâtir, pour défendre le port de Rhodes, un fort qui reçut le nom de Saint-Nicolas.

Pendant une maladie, le duc de Bourgogne avait fait vœu, s'il échappait à la mort, d'aller en Terre-Sainte; il était vieux et souffrant, ce qui lui rendait ce voyage redoutable. Il avait gagné les bonnes grâces du Pape, en donnant des troupes à Adolphe de Nassau, pour l'aider à prendre possession de l'électorat de Mayence; Adolphe avait reçu cet électorat de la cour de Rome, après qu'elle eût déposé et excommunié Deither, qui avait refusé de lui payer l'annate de son archevêché. Pie, reconnaissant, dispensa Philippe d'accomplir son vœu; mais le duc ne voulant pas lui céder en générosité, envoya contre les Turcs Antoine, son bâtard, avec deux mille hommes et cent mille écus d'or.

Pendant ce temps, tout marchait à Rome au gré de mes désirs, quoique je ne voulusse pas l'avouer. Chaumont éprouvait à chaque instant des refus fièrement exprimés. Je poussai la dissimulation jusqu'à écrire une lettre assez vive au Pape, sur ce qu'il envoyait des secours à Ferdinand; mais il s'en embarrassa fort peu.

La seconde ambassade, promise au nonce, arriva bientôt; elle avait à sa tête Bournazel, sénéchal de Toulouse. Il adressa la parole au pape, en ces termes :

— Le roi, mon maître, a prié votre Sainteté de rappeler les troupes ecclésiastiques envoyées au secours de Ferdinand; ce n'est qu'à cette condition qu'il a aboli la pragmatique sanction. Il a voulu que l'on vous rendit pleine et entière obéissance dans son royaume; il vous demande de vouloir bien être l'ami de la France, sinon j'ai l'ordre de commander à tous les cardinaux français de se retirer.

Le Sacré-Collège eût désiré qu'on accédât à ma demande; mais Pie, sur l'avis de Geoffredy, répondit fièrement :

— Nous avons de très-grandes obligations au Roi de France, mais elles ne lui donnent pas le droit de compter sur des démarches contraires à la justice et à notre honneur. Nous avons envoyé des secours à Ferdinand, en vertu de traités contractés avec lui. Le roi de France n'a qu'à obliger le duc d'Anjou à mettre bas les armes, et à poursuivre ses prétentions par voie juridique; si Ferdinand refuse de s'y soumettre, nous nous déclarons contre lui; nous ne pouvons ni ne voulons promettre rien de plus. Au reste, si les Français de cette cour veulent se retirer, les portes sont ouvertes.

Je demandais qu'une trêve fut conclue entre le prince angevin et le prince napolitain, c'était porter un coup mortel à la cause du premier, en donnant à son rival le temps de consolider son autorité; mais cette trêve secondait mes projets. Je voulais que Ferdinand s'affermît sur le trône de Naples, afin que le duc de Calabre, perdant alors tout espoir de succès se désistât de ses droits, ce qui m'épargnait les reproches qu'on aurait pu me faire, par la suite, d'avoir abandonné un si proche parent. Rien ne fut conclu, voici pour quelle raison.

La perte d'une bataille, par le duc de Calabre, permit à Pie de jeter le masque; il rompit avec mes ambassadeurs les conférences ayant pour objet la trêve dont je viens de parler. Cependant les affaires du prince angevin parurent se rétablir; un Italien, nommé Pichinin, après avoir réuni les débris de son armée, se voyant en état de tenter quelque entreprise, avait attaqué et emporté plusieurs places voisines des états de l'Eglise. Le roi de Naples dissipa bientôt les alarmes que ces événements avaient fait concevoir au Pape; il séduisit Pichinin, qui, non content de passer dans le camp ennemi, entraîna tous les siens. Ferdinand ne crut pas pouvoir se fier d'aucune manière à cet homme; d'un autre côté, il craignit de donner l'alarme aux seigneurs napolitains qui avaient abandonné la cause du duc de Calabre, en ne tenant pas les promesses qui avaient servi à le gagner: il le fit empoisonner.

Jean d'Anjou, resté presque seul après cette désertion, s'enfuit dans l'île d'Ischia, seule possession qui lui restât en Italie. Une flotte aragonaise, envoyée à Ferdinand par le roi Don Juan, d'Aragon, son oncle, vint l'y investir; le duc de Calabre la rendit quelques temps après par capitulation et repassa en France.

Don Juan II, roi d'Aragon, avait eu de Blanche-de-Navarre, sa première femme, fille de Charles le-Noble, un fils nommé Don Carlos, prince de Viane, et deux filles, Blanche et Eléonore. Après la mort de la reine Blanche, qui lui laissa sa couronne, Don Juan épousa Juana Henriquez, fille de Frédéric Henriquez, amirante de Castille. La nouvelle reine n'oublia rien pour rendre le prince de Viane odieux à son père. Don Carlos, exaspéré par les persécutions de sa marâtre, se révolta; Don Juan II, roi de Castille, le soutint, et la guerre civile déchira presque continuellement la Navarre et l'Aragon pendant plusieurs années. Le résultat de ces luttes fut l'arrestation du prince de Viane, dont le roi d'Aragon s'empara traitreusement.

Les Navarrais et les Catalans se soulevèrent en faveur du prince; des troupes castillanes vinrent leur prêter appui, et les autres sujets du roi d'Aragon prirent une attitude menaçante. Don Juan, effrayé, se résigna à rendre la liberté à son fils; il consentit même, sur les demandes réitérées des Catalans, à lui donner le gouvernement de leur province; mais avant de le remettre en

liberté, il l'avait fait empoisonner. La voix publique accusait la reine Dona Juana, d'être en partie l'auteur de ce crime; le caractère de cette princesse et l'intérêt qu'elle avait à ce que son fils, Ferdinand, son fils, héritier des États de Don Juan, n'étaient pas de légers fondements à cette supposition. Don Carlos ne tarda pas à mourir à Barcelonne, laissant Blanche, l'aînée de ses sœurs, héritière de ses droits sur la Navarre.

La princesse avait épousé Henri IV l'Impie, et elle eut à supporter tous les chagrins d'une union mal assortie, et ensuite la honte d'un divorce. Elle se retira en Navarre, où elle conquit bientôt l'affection de tous.

La mort de don Carlos fut un nouveau sujet de révolte pour les Catalans; ils reprirent les armes pour venger la mort de leur prince bien-aimé: Hugues-Roger, comte de Pallas, était leur chef. La reine Juana et Ferdinand, son fils, étaient alors en Catalogne; il les allèrent assiéger dans Girone. Don Juan se trouva dans un mortel embarras; il n'était plus en état de lever une armée pour aller au secours de sa femme et de son fils, qu'il savait perdus s'ils tombaient au pouvoir de leurs ennemis. Je favorisais secrètement les rebelles; cela empêcha le roi d'Aragon, qui le savait, de s'adresser à moi.

Quoique je ne parusse pas dans tout ceci, j'étais loin d'y demeurer étranger. N'étant que Dauphin, je m'étais lié avec l'infortuné don Carlos, lorsqu'il était venu en France; j'eus soin de me prévaloir, près des Catalans, de l'amitié que le malheureux prince m'avait portée pour faire cause commune de sentiments avec eux. Pendant ce temps, des agents que j'avais choisis parmi les plus habiles, faisaient grand bruit près du roi d'Aragon de mes moindres démarches: à les entendre, j'étais l'âme invisible de l'insurrection; don Juan en vint à croire que ce serait un coup de maître que de me détacher du parti des rebelles. J'attendais cet instant pour faire jouer un ressort que j'avais préparé.

Je n'avais d'autre but en inquiétant le roi d'Aragon par une attitude hostile et par des menées plus ou moins avouables, que de me faire acheter mon alliance au prix de quelque province ou de quelqu'autre avantage; comme d'un côté il importait de l'effrayer le plus possible, et que de l'autre il était à craindre qu'il ne fût par là complètement détourné de moi, il était essentiel de trouver un médiateur qui s'entremît entre nous de son propre mouvement. L'intervention de Gaston IV, comte de Foix, mon vassal, le gendre et l'héritier de don Juan en Navarre, ce prince ayant déshérité sa fille Blanche au profit d'Eléonore, comtesse de Foix, était toute naturelle. Je fis passer un émissaire à la cour de Foix. Il représenta au comte que les révoltes des sujets de son beau-père et surtout les invasions d'Henri de Castille, étaient de nature à compromettre ses affaires; il lui insinua qu'il serait utile de faire la paix entre don Juan et moi. Gaston réfléchit en outre qu'en retour de l'éminent service qu'il rendrait par là au roi d'Aragon, il serait en droit d'exiger sa coopération à l'exécution d'un projet qu'il caressait depuis longtemps. Pour expliquer ce projet, il est nécessaire que j'entre dans de nouveaux détails.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE.

LES MIRACLES DE NOS JOURS,

PAR AUGUSTE BEZ (1).

(2^e Article. — Voir le dernier numéro.)

Signalons à cet égard la page 57 du livre, où il est question d'un objet apporté par les Esprits, et mis dans la main nue et dégagée d'Hillaire, en présence de la Société spirite de Bordeaux, qui en a dressé un procès-verbal solennel, signé par les membres présents.

(1) Paris, Ledoyen, libraire, au Palais-Royal.

A la page 110 on peut lire l'histoire d'un bouquet artificiel et parfumé, que les Esprits ont donné à M. Vitez, ami d'Hillaire, et par son adresse mécanique.

Mais surtout qu'on lise le chapitre XII, qui contient l'histoire merveilleuse de l'anneau d'or passé au doigt d'Hillaire par des agents spirituels; il n'y a pas de récit marqué plus que celui-là d'un cachet d'authenticité et de bonne foi. Par la lecture de ce chapitre on voit vraiment significatif pour la doctrine, on voit Hillaire se transporter en extase spirite et somnambulique dans des lieux divers, notamment au domicile de la mère de M. Auguste Bez, reproduire tous les détails de sa mort arrivée longtemps avant, avec une vérité frappante, redire même les paroles que la défunte avait prononcées. C'est saisissant de tous points et propre à porter la conviction dans l'âme des sceptiques. Citons encore une des extases d'Hillaire :

« Il fit la description d'un pays où tout lui était inconnu; là, il vit, au milieu de ténèbres profondes, une multitude innombrable d'Esprits, à l'aspect à la fois sinistre et malheureux; la scène peu à peu sembla s'éclaircir, et il vit bientôt comme des flammes sanglantes envelopper ces malheureux et les torturer sans répit. Son visage contracté exprimait un mélange d'horreur et de pitié impossible à décrire. Il demanda à un Esprit qui se tenait devant lui, et il lui demanda d'une voix toute tremblante et toute émue :

« Est-ce donc ici l'Enfer, bon père? Existe-t-il réellement avec ces flammes que l'on nous représente, et les méchants s'y ent-ils y périr éternellement? »

« L'Esprit du père répondit :

« Non, mon fils, l'Enfer n'existe pas comme on vous le représente; ces flammes ardentes que tu vois, c'est la lumière inextinguible de la vérité qui éclaire les vices des hommes et fait pénétrer sans pitié les remords jusqu'au fond de leur cœur.

« Mais quand ils ont enfin reconnu et réparé leurs fautes, et qu'ils en demandent sincèrement pardon à Dieu, ce Dieu plein de miséricorde les écoute et les délivre. »

« — Oh! bon père, quel est ce bel ange, si éblouissant? Pourquoi Dieu permet-il que le bon soit avec le mauvais? »

« — Cet ange que tu vois, c'est un Esprit heureux, qui vient au milieu des méchants pour leur inspirer des idées de repentir, afin qu'ils abrègent ainsi leurs souffrances. »

« Mais l'ange prit bientôt son essor vers une sphère plus heureuse, Hillaire et son père le suivirent dans son vol; et bientôt se trouvèrent dans un milieu tout différent, à ce juger par les exclamations de surprise d'Hillaire. Sa figure rayonnait de bonheur; la joie était peinte sur tous ses traits; tout ce qu'il voyait était admirable, et il admirait tout. »

Il y a une multitude de traits aussi frappants que ceux-ci dans ce livre de 180 pages pleines; mais il nous serait impossible de les rapporter tous. Nous y renvoyons les lecteurs expressément, en leur disant que s'ils doutent encore et ne sont pas assez affermis dans la foi spirite, il n'y a pas de lecture dont ils puissent tirer plus de profit; qu'ils s'empressent donc de se le procurer et le fassent immédiatement passer à leurs frères, après l'avoir médité. C'est une bonne méthode que nous avons déjà recommandée et que nous conseillons encore.

Il nous reste à tirer des conclusions de cette publication remarquable, et à dire ce que nous pensons du rôle et de la mission d'Hillaire.

FRDNA.

(La fin au prochain numéro.)

(1) Chaque fois qu'Hillaire interroge son père, il le voit à sa droite.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDoux,

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR - GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque a bête la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprime ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

LA GRACE AU POINT DE VUE SPIRITE.

(3^e article. — Voir le dernier numéro.)

Nous avons dit la *grâce suffisante* s'exerçant par le ministère des anges gardiens et de tous les Esprits protecteurs et sympathiques dont le nombre est illimité. Mais là ne se borne pas l'intervention de Dieu dans le monde de la volonté.

Lorsque l'âme est rebelle, quelquefois des secours extraordinaires lui sont accordés ; c'est ainsi que dans un texte d'Origène (*adversus Celsum*), cité par notre ex-collaborateur, Abel d'Islam, il est dit formellement que des conversions vraiment merveilleuses ont été dues, soit au Spiritisme ordinaire, soit au Spiritisme divin, c'est-à-dire à des manifestations spirites, à des auditions de voix, à des apparitions d'anges, à des faits insolites, qui ont amené au christianisme les plus sceptiques et les plus endurcis. Voilà des exemples de *grâce efficace* qui se rencontrent surtout aux époques solennelles de l'éducation divine de l'humanité.

M. Mathieu (*Histoire des convulsionnaires de saint Médard*) cite la conversion d'un grand criminel, de Carré de Montgeron, obtenue par des moyens analogues, et nos lecteurs n'ont qu'à chercher dans les livres, et autour d'eux-mêmes dans la vie pratique, pour trouver de pareils faits.

Abordons un autre ordre d'exemple qui ne différera du premier que par son importance au point de vue des progrès humanitaires ; citons la conversion miraculeuse de saint Paul, par sa vision, due au Spiritisme divin, sur le chemin de Damas.

Qu'était le christianisme sans la mission de saint Paul ? Nous ne le dirons pas nous-même, nous puiserons nos arguments chez un juif, Cohen, dont nous analyserons *passim* les opinions à ce sujet :

« Les Juifs se montraient plus rebelles que jamais à la doctrine de l'Évangile, à mesure que ses conséquences naturelles se développaient, aboutissant nécessairement à l'abandon de la foi de Moïse et des principes les plus essentiels de la révélation du Sinaï. Les apôtres se convainquirent aisément du peu de progrès que leur secte faisait au sein du peuple hébreu.

» Dans ces conditions, si le christianisme s'était concentré en Judée, il se serait probablement éteint sans bruit et sans

résultat, à la chute de Jérusalem, comme les autres sectes juives, telles que les Esséniens avec qui il avait tant d'affinités, et les Sadducéens dont il n'est plus resté de traces.

» Après la mort de Jésus, rien n'indique, dans les apôtres, cette grandeur de vues, ces vastes desseins, cette ambition généreuse qui ont fait le triomphe de l'idée chrétienne. Ils ne veulent rien changer aux prescriptions de l'ancienne loi ; ils sont aussi attachés que les Pharisiens eux-mêmes à la tradition hébraïque ; ils ne songent qu'à ramener au bercail ceux qu'ils appellent *les brebis égarées d'Israël*, c'est-à-dire à inaugurer, dans le sein même du judaïsme, une réforme morale, une sorte de nouvelle secte plus philosophique que religieuse. Ils parlent de leur maître avec admiration, mais sans lui attribuer formellement un caractère de divinité ; ils croient que Jésus était bien le rédempteur promis à Israël, mais non pas le sauveur du monde entier ; et même, troublés par le non-accomplissement des prophéties qui concernaient l'envoyé messianique, ils espèrent un second avènement du Christ dans le but de réaliser alors toutes les promesses des livres saints.

» Si l'œuvre chrétienne était restée confiée aux premiers apôtres, leur impuissance ou leur insuffisance l'aurait certainement fait échouer. Leur secte, concentrée à Jérusalem, y eût péri lors de la destruction du temple, comme celle des Sadducéens et des Esséniens. Localisée dans la ville sainte, elle aurait été étouffée sous ses débris. Heureusement pour elle, un concours de circonstances inespérées (l'aveugle ! il ne voit pas là le doigt de Dieu) lui amena un de ces hommes énergiques, intelligents, en qui s'incarnent parfois l'esprit et la direction de toute une époque. Saint Paul fut le grand diplomate et le véritable organisateur du christianisme (pour les gentils) qui, sans lui, n'aurait pas eu l'expansion à laquelle il était providentiellement destiné. »

A part quelques exagérations dans les formes plus que dans la pensée vraie et exacte au fond, dues au point de vue juif où l'auteur s'est placé, nous ne pouvons qu'approuver.

En effet, saint Pierre et les apôtres voulaient encore de la circoncision pour les chrétiens, pour les adeptes de la foi nouvelle. On connaît, d'après les Actes des apôtres, toutes leurs discussions à cet égard : s'ils fussent restés dans cette exigence étroite, ils n'auraient point fait de prosélytes parmi les gentils, séparés des coutumes juives par des antipathies que le

plan de la révélation divine, comme nous le verrons plus tard, avait dû plutôt entretenir qu'étouffer.

Il fallait donc à la providence un homme qui fût juif et dont l'autorité fût ainsi plus écoutée de la part de ses coreligionnaires, lorsqu'il s'élèverait au nom du Christ contre toutes ces formes surannées de la circoncision, des cérémonies juïques, et par son élection Dieu gagnait à sa cause la raison humaine tout entière. Quoi! se dirait-on, c'est un persécuteur, un ennemi, qui, tout à coup et sans transition, autrement motivée que par un miracle divin, devient ami du Christ que sa nation a condamné à mort, dont il a lui-même poursuivi avec acharnement les apôtres; c'est après qu'il a été le féroce exécuteur de saint Etienne, le premier martyr, qu'il marchait sur la route de Damas à la tête de soldats dirigés par lui pour éteindre ce qu'il nommait *une superstition exécrable*; c'est alors qu'il change du tout au tout, qu'il confesse Jésus crucifié: ah! par ce changement plus difficile que la résurrection des morts, la guérison des aveugles nés, des paralytiques, des lépreux, la divinité de la mission du Christ est irrévocablement prouvée, et nous avons des ouvrages d'apologie chrétienne qui établissent la divinité du christianisme sur ce seul fait plus capital que tous les autres.

Voilà un exemple à jamais mémorable de la grâce divine à son suprême degré;

Et que savons-nous, frères bien-aimés, si nous n'assisterons pas au renouvellement de ces grandes merveilles?

Si notre père céleste a fait pour l'établissement du christianisme de pareilles dérogations à l'ordre ordinaire, par le Spiritisme de ses anges et de son messie, est-il impuissant de nos jours?

Croyez-le, et nous l'affirmons hautement d'après les promesses formelles contenues dans l'Evangile du Christ, notre sublime maître, les miracles seront plus grands à notre époque, pour l'affirmation du Spiritisme (*avènement de l'Esprit*).

Quels pourront être ces miracles?

Nous oserons le dire.

PHILALÈTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

MOÏSE ASCHEHH.

Nous venons d'établir la concordance du Judaïsme et du Spiritisme (quatre articles), nous avons ensuite signalé dans trois articles (*les deux Synagogues*, l'analogie de la position de certains membres de l'église chrétienne actuelle avec les princes des prêtres et les Pharisiens qui ont méconnu le Christ et l'ont fait périr. Mais avant ces articles, nous avons publié *le Troisième temple*, révélation capitale, à laquelle nous avons déjà souvent renvoyé; peu importe que des rabbins épris du sens matériel, et ignorants dans les choses du ciel, comme l'était Nicodème aux temps du Christ, parmi les docteurs d'Israël, aient entendu les trois temples, ou du moins les deux premiers, de la construction grossière, de l'architecture réelle des édifices bâtis au temps de Salomon et d'Esdras: ce n'est pas là le véritable sens spirituel, encore moins céleste, et les explications décisives que nous avons données sur ce point, que le premier temple signifiait le Judaïsme, c'est-à-dire la révélation de Moïse, le second l'enseignement confirmatif du Christ, et au matériel la synagogue d'abord, puis l'église chrétienne, sont marquées d'un sceau si complet d'évidence, qu'il n'est nul besoin d'y insister.

Quant aux caractères vraiment prophétiques, clairs, notoires, par lesquels Moïse Aschehh annonçait le troisième temple, qui ont le mérite de s'accorder avec saint Jean prédisant la cité céleste, nouvelle Jérusalem, descendant toute armée et façonnée des cieux, nous n'en doutons pas; cependant, comme la traduction de ce passage de notre rabbin nous avait été donnée par un médiumnité, nous avons vu avec bonheur que nos guides spirituels ne nous avaient pas trompé, et ce que nous ignorions complètement à l'époque de notre article, *le Troisième temple*, ce passage cité par nous, comme très important, peut aussi être remarqué et traduit par le chevalier Drack dans son précieux ouvrage: *Harmonie entre l'Eglise chrétienne et la Synagogue*. C'est au tome 2, page 468, que notre auteur donne, du fragment de Moïse Aschehh dans son commentaire sur Samuel, la traduction suivante que l'on pourra comparer avec celle que les Esprits nous ont donnée; on y trouvera sans doute des termes différents et une autre forme littéraire, mais le sens est identiquement le même.

La voici à la page citée du chevalier Drack:

« Au vrai, il est connu qu'on ne peut appeler *temple de la demeure du Seigneur*, que celui qui sera stable, qui subsistera éternellement, tel que *le troisième temple* que nous espérons voir bientôt et de nos jours, et pour cette raison, ce dernier ne sera pas un édifice de pierres, mais il sera *façonné au ciel* par Jehovah même, car c'est une tradition, entre les rabbins de nos docteurs, d'heureuse mémoire, que *le troisième temple descendra spirituel des cieux*, ceci s'explique parmi nous par l'échelle posée à terre, figure du troisième temple, que Jacob a vue en songe. Cette échelle désigne le troisième temple, voilà pourquoi le texte ne dit pas qu'elle était posée sur la terre (suit le mot hébreu), mais à terre (encore le mot hébreu), pour exprimer son mouvement vers la terre. En effet, cette échelle dressée, qui unit *l'en-haut avec l'en-bas*, descendra du ciel *jusqu'à la terre*. Car l'édifice, digne de la demeure éternelle de Dieu, n'est pas celui que l'on bâtirait maintenant, mais celui qui est *spirituel*. Dieu le fera descendre du ciel et le *révélera* ici (suit un mot hébreu), tel est le sens de ces paroles du Seigneur (II. Sam. VII, 10), *et je disposerai un lieu pour mon peuple Israël*; c'est-à-dire, ce qui maintenant n'est pas un lieu, ne tombe pas sous les sens, car il est *tout spirituel* dans les cieux et n'a rien de matériel, j'en ferai un lieu sur la terre, en faveur de mon peuple: je le *révélerai* de manière qu'il soit à sa portée, puisqu'il est matériel. »

Et, comme M. Drack veut faire ressortir l'importance toute particulière qu'il attache à cette citation, il ajoute: « Voici le texte de ce précieux passage, que nous craignons d'avoir affaibli dans notre version. »

Comparez, lecteurs, notre traduction (n° 14, de cette année), avec celle-là donnée par un des plus célèbres hébraïstes, et vous verrez que le sens est *identique*, sinon les paroles. Comme nous attachons la plus grande signification à cette admirable prophétie de Moïse Aschehh, il nous a paru très-utile de citer M. Drack pour justifier notre traduction obtenue par le Spiritisme, et comme cet éminent écrivain était d'abord un juif converti depuis au christianisme, et que ses écrits font autorité, de nous en étayer afin de constater l'immense portée attachée à ce témoignage, sur lequel le Spiritisme divin aura bien souvent à s'appuyer.

CURIEUSE INFESTATION.

(4^e article.)

On distingue le Spiritisme en pratique et théorique.

Le Spiritisme pratique a surtout pour but, par ses expériences, de convaincre les incrédules et de maintenir la croyance chez les adeptes. Le Spiritisme théorique s'empare des enseignements

donnés par les Esprits, essaie d'en former ou tout au moins d'en préparer une doctrine, et d'en déduire toutes les conséquences au double point de vue de la vie actuelle et de la destinée future.

Il y a encore autre chose à faire dans l'étude du Spiritisme, c'est de rechercher partout les preuves historiques des manifestations spiritiques dans tous les âges et chez tous les peuples; car, si l'intervention du monde invisible, dans le monde matériel où nous sommes, est une loi de nature, il est évident que cette loi n'a à aucun moment cessé d'être découverte, et que partout, à toutes les époques et dans divers lieux, on doit en retrouver les traces. Que cette intervention ait lieu, par la permission de Dieu, d'une manière plus générale et plus solennelle aujourd'hui qu'il y a jamais, ce n'est pas la question; toujours est-il qu'on doit pouvoir établir qu'elle a été déjà traduite en faits, c'est une des parties que notre journal n'a pas dédaignées et ne peut pas dédaigner. Ainsi, nous reproduisons les phénomènes évidemment spiritiques que nous rencontrons dans les diverses histoires, pourvu qu'ils nous paraissent garantis par des témoignages.

Nous allons rapporter aujourd'hui un fait inexplicable à toute autre doctrine, qui se fit en Allemagne sous les yeux d'une assemblée de témoins. Nous citerons soit Gorres, soit son abrégiateur, Joseph Bonnard; et nous conclurons à notre tour.

L'incident dont il s'agit s'est passé à Münchhoff, à une lieue de Vultsberg, et à trois lieues de Graz; il a été observé par M. H.-J. Aschauer, très-avant physicien et professeur de mathématiques à Graz.

La maison de son gendre Obergemeiner fut, en octobre 1848, assaillie de pierres jetées plusieurs fois, l'après-midi et le soir, contre les fenêtres d'une chambre du rez-de-chaussée, et des vitres furent brisées. Le bruit cessait quand on allait se coucher; on ne put jamais en découvrir les auteurs. Comme on commença à entendre du bruit aux portes sans voir personne et sans que le chien aboyât, le propriétaire, fatigué et effrayé de ce bruit, vers la fin du mois, sans le dire à ses gens, prit parmi les paysans des environs à peu près trente-six hommes bien armés, les plaça en cercle autour de la maison, à une certaine distance, en leur recommandant de ne laisser ni venir ni sortir personne; il rentra chez lui avec Koppbauer et quelques autres, réunit tous ses gens, pour s'assurer que nul ne manquait, et visita toutes les pièces, du toit jusqu'à la cave.

Il était environ quatre heures et demie du soir.

Les paysans, ayant rétréci leur cercle, n'avaient trouvé personne, et nul être vivant aussi n'avait pu pénétrer; cependant on commença à jeter des pierres contre les fenêtres de la cuisine. Koppbauer, placé à l'une d'elles, tâcha de voir leur direction. Tandis que Obergemeiner était dans la cuisine avec d'autres, une grosse pierre fut lancée contre la fenêtre où il était, et plusieurs vitres furent brisées. On crut alors que les pierres étaient jetées de l'intérieur, et c'est en effet dans cette direction qu'elles le furent jusqu'à six heures et demie du soir, où tout cessa. On visita dans la maison tous les lieux où un homme aurait pu se cacher, et au dehors on continua de monter la garde. A huit heures du matin, les jets de pierres recommencèrent devant plus de soixante personnes; on fut convaincu que, partant de dessous les bancs de la cuisine, elles venaient en frapper les fenêtres d'une manière inexplicable. On vit alors, dans toutes les directions, lancer contre les autres fenêtres des pierres à chaux pesant depuis un quart de livre jusqu'à quinze livres; puis, bientôt tous les ustensiles, cuillers, pots, plats vides et pleins, furent lancés, au milieu des gens, contre les fenêtres et les planchers avec une vitesse incroyable. Plusieurs brisèrent les vitres: les uns, quoique très-gros et lancés avec force, restèrent fixés au milieu des carreaux; d'autres, ne faisant que toucher le verre, tombaient à l'intérieur. Les spectateurs, quoique atteints avec des grosses

pierres lancées avec force, ne ressentaient, à leur grande surprise, qu'un coup très-faible. Tandis qu'on enlevait les ustensiles de la cuisine, ils étaient ôtés des mains de ceux qui les emportaient, qu'ils passèrent de dessous la table où on les plaçait. Un crucifix fut seul respecté; des flambeaux qui brûlaient autour furent eux-mêmes jetés avec force. Au bout de deux heures, toutes les vitres de la cuisine, tous les objets fragiles, ceux mêmes qu'on avait emportés, étaient brisés; un plat plein de salade, porté au premier étage, était rapporté par la servante, il fut arraché de ses mains et lancé dans le vestibule.

Le désordre cessa à onze heures. On omet quelques singularités qui eurent encore lieu à cette même heure.

M. Aschauer, beau-père d'Obergemeiner, ayant appris de celui-ci, au marché de Vultsberg, ce qu'on vient de lire, le pria de l'avertir s'il survenait quelque chose de nouveau. En effet, on l'envoya chercher vers la Toussaint; à l'instant où il arrivait, il trouva sa fille avec le nommé Koppbauer, enlevant les morceaux d'un pot qui venait de tomber pendant qu'il entra. Puis, tout à coup, une grosse cuiller à pot, pesant environ trois quarts de livre, fut lancée de la planche où elle était, avec une incroyable vitesse, contre la tête de Koppbauer, qui, au lieu d'éprouver une forte contusion, ne sentit qu'un très-léger attouchement. M. Aschauer, jusqu'au second jour, ne vit plus rien; étant sorti de la cuisine à cause de la fumée, des pierres alors furent jetées dans les fenêtres. Ce physicien examina les paratonnerres et tous les objets au moyen d'un électromètre, mais ni lui, ni Obergemeiner, qui avait proposé un prix de mille florins à celui qui trouverait la cause de ces faits, ne surent rien découvrir. Ce second jour, vers quatre heures après midi, Aschauer, troublé de tout ceci, était au bout de la cuisine ayant vis-à-vis de lui une planche sur laquelle se trouvait une grande soupière en métal, quand il la vit tout à coup se détacher avec une vitesse extrême, presque horizontalement, et passer si près de sa tête que l'air souleva ses cheveux, après quoi elle tomba à terre avec grand bruit.

(La fin au prochain numéro.)

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à HENRI D'AUFX, alors âgé de 14 ans.

(11^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE IV.

Année 1462 (suite).

Quoique son contrat de mariage et le testament de la reine Blanche, sa femme, lui assurassent la possession de la Navarre, don Juan craignait toujours que ce royaume lui échappât. L'infante Blanche, depuis la cassation de son mariage, était presque toujours demeurée dans la retraite à Orlite; elle aimait le repos et paraissait peu disposée à soutenir ses droits par la voie des armes; cependant, elle ne laissait pas de causer de l'ombrage à son père, à cause de l'amour que les Navarrais avaient pour elle. Le comte de Foix, mari d'Eléonore, sœur cadette de Blanche, ambitionnait la couronne pour lui et ses enfants; il ne craignait pas moins que don Juan, que l'infante ne fût portée au trône par les Navarrais. Avec la perspicacité des âmes perverses, il pénétra les inquiétudes de son beau-père, et résolut de les tourner à son avantage.

A cet effet, il alla trouver le roi d'Aragon; il lui démontra que quelque paisible que fût la princesse, il serait facile aux Navarrais de se servir de son nom pour le chasser de leur pays; il lui re-

présenta que Blanche n'avait rien qui justifiait la sentence d'exhérédation dont il l'avait frappée; qu'ent-elle commis quelque crime, il eût outrepassé ses droits en la déshéritant, la Navarre étant l'héritage de sa mère; qu'en admettant même que la justice fût pour lui, c'était une faible considération près d'un peuple qui adorait Blanche et la désirait pour souveraine; enfin, que, dans l'état de fermentation des esprits, la princesse pouvait devenir extrêmement dangereuse. Il conclut que, pour leur commun repos, il était urgent que l'infante fût remise à lui, comte de Foix, pour qu'il la gardât et la surveillât étroitement. Don Juan n'était pas disposé à le contredire; si la fut encore moins quand le comte, après lui avoir démontré que ni lui ni sa femme n'étaient assez populaires en Navarre, ni assez puissants pour le détrôner jamais, il ajouta qu'il se ferait fort de lui assurer son concours pour réduire la Catalogne. En effet, il ne se vantait pas; je m'étais laissé sonder de la meilleure grâce du monde, et j'avais laissé échapper, avec un naturel inimitable, des indiscretions bien calculées.

Le roi d'Aragon hésita d'abord à livrer sa fille à un homme qui avait tant d'intérêt à la voir périr, sa mort lui assurant une couronne en quelque sorte usurpée; un reste d'amour paternel et la crainte de se voir un jour dépossédé de la Navarre, joints au désir de réduire les rebelles, donnaient lieu à mille combats dans son âme; il résolut enfin d'accéder aux vœux du comte de Foix.

Gaston IV ménagea une entrevue entre don Juan et moi; elle eut lieu le 3 mai, sur le pont de Serain, près de Sauveterre en Béarn. Je convins d'envoyer sept cents lances contre les Catalans, que j'abandonnai entièrement, quoiqu'ils m'offrissent de se soumettre à la France; il est vrai qu'ils faisaient cette promesse à tout venant. Je pris cet engagement moyennant deux cent mille écus d'or: les revenus des comtés de Roussillon et de Cerdagne devaient couvrir les intérêts de cette somme. Je promis aussi de fournir quatre cents lances à don Juan, en cas de guerre dans ses royaumes d'Aragon et de Valence; il devait alors me payer en tout trois cent mille écus d'or; j'eus soin de régler que cet argent me serait compté en vieux écus de France, et que les dettes et charges du Roussillon et de la Cerdagne seraient acquittées avant que ces deux provinces fussent remises entre mes mains.

Don Juan II manquait d'argent: je lui prêtai cinquante mille écus d'or; je tâchai d'obtenir, à la faveur de ce prêt, de nouvelles concessions; mais don Juan, qui me jugeait suffisamment dédommagé par la jouissance du Roussillon et de la Cerdagne, ne voulut rien entendre. Pensant à la possession de ces comtés, je les fis incorporer au royaume, fondant mes prétentions sur les droits de ma mère, Marie d'Anjou, née d'Yolande d'Aragon, fille de don Juan I^{er}.

Cependant, la reine Juana Henriquez s'était retirée dans la forteresse de Gironela, après l'assaut qui avait rendu les rebelles maîtres de Gironne, et les Catalans révoltés étaient prêts à forcer le château. Le comte de Foix, à la tête des troupes que j'envoyais, passa les Pyrénées et vint faire lever le siège de Gironela.

Ayant ainsi accompli ses promesses, Gaston de Foix somma le roi d'exécuter les siennes. A cet effet, don Juan alla trouver sa fille à Orlite. Il lui représenta doucement que son rang et la couronne qu'elle attendait l'obligeaient à contracter un second mariage, et lui dit qu'il avait accordé sa main au prince Charles de Berry, mon frère. L'infante n'était pas à même de recevoir des nouvelles du dehors; d'ailleurs, elle aimait passionnément son père et avait en lui une entière confiance, ce fut donc sans peine qu'elle consentit à passer les Pyrénées. C'était tout ce que demandait don Juan; car il craignait que son enlèvement n'occasionnât une révolte en Navarre.

Un incident bien simple vint déjouer ces précautions. Un domestique de Blanche, tandis qu'on faisait les préparatifs du départ, l'avertit du traité et de ce qui se tramait contre elle. La

princesse alla trouver le roi d'Aragon et lui dit sans détour ce qu'on venait de lui révéler. Don Juan, pris à l'improviste, ne put pas dissimuler, et Blanche put bientôt acquiescer à son malheur. Larmes, prières, promesses, renonciation à ses droits même, rien ne put fléchir don Juan; ne pouvant l'emmener de son plein gré, il le fit enlever de vive force et conduire, au château d'Orthez en Béarn. Avant son arrivée, elle s'était arrêtée quelques jours à Saint-Jean-Pied-de-Port; elle y fit, entre autres actes, une transposition de ses droits à Henri IV, l'impuissant, roi de Castille; dont elle avait été, comme je l'ai dit plus haut, la première femme. Elle mourut deux ans après, dans sa prison, empoisonnée par le comte et la comtesse de Foix, ses héritiers. Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre, était venue à Orléans implorer des secours; après avoir laissé en Ecosse Henri VI, son mari, et Edouard de Lancastre, prince de Galles; leur fils. Je lui prodiguai toutes espèces d'honneurs, de caresses et de promesses. Marie de Clèves, troisième femme du duc d'Orléans, accoucha d'un fils à Blois; je le tins sur les fonts du baptême avec la reine d'Angleterre; ce fut lui qui succéda à mon fils, sous le nom de Louis XII.

J'étais parfaitement convaincu de l'impossibilité du rétablissement d'Henri VI, ou de son fils en Angleterre; mais je savais que les grands et le peuple étaient mécontents de ma conduite à l'égard de la maison d'Anjou-Sicile. Tout le monde ne désapprouvait pas celle que j'avais tenue avec le duc de Calabre; mais pour Marguerite, sa sœur, ce n'était pas la même chose: on trouvait fort mauvais que j'abandonnasse ma cousine germaine quand mon intérêt même me portait à la secourir, puisqu'en agissant ainsi je multipliais les troubles en Angleterre.

La seule excuse, bien mauvaise je te sais, que je puisse alléguer est que je craignais de me commettre inutilement avec Edouard IV, de la maison d'York, roi d'Angleterre; je dis inutilement, car les mauvais succès que les Lancastres avaient éprouvés, quand tout semblait vouloir les favoriser, repoussaient toute probabilité de réussite. Je me serais ainsi attiré sur les bras un voisin puissant, qui aurait, joint au désir de se venger, celui de reconquérir les possessions de ses ancêtres, et qui n'attendait peut-être qu'un prétexte pour faire valoir ses prétentions sur la Guyenne, la Normandie et d'autres provinces; je pensais qu'une paix avec l'Angleterre était de beaucoup préférable à cela.

Néanmoins je ne laissai pas de conclure un traité avec Marguerite d'Anjou; je lui prêtai vingt mille livres; elle s'engagea à me les rembourser aussitôt qu'elle serait remontée sur le trône: la ville de Calais devait m'appartenir si elle manquait à cette promesse; j'étais alors tenu à lui payer cent quarante mille livres en tout. Elle devait donner le gouvernement de cette ville à Jean de Foix, comte de Candale, ou à Gaspard Tudor, comte de Pembroke. Rien de tout cela ne fut exécuté et je perdis la somme prêtée.

Peu de temps après, le duc de Bourgogne renouvela la trêve marchande avec l'Angleterre et m'en ménagea une de quelques mois avec le roi Edouard. Par ce traité, nous nous engageons l'un et l'autre à ne pas secourir nos ennemis mutuels: c'était désavouer hautement mon traité avec Marguerite d'Anjou.

Par ses sollicitations et ses remontrances, Marguerite avait obtenu que j'ajoutasse deux mille hommes aux vingt mille livres convenus; Pierre de Brézé, grand sénéchal de Normandie, qui n'était pas parti pour l'Italie, fut chargé de les conduire en Angleterre. J'étais bien aise de l'éloigner de la cour, et la rapide décadence des affaires de la maison d'Anjou en Sicile m'était le prétexte dont je voulais colorer son exil. Ce secours était une faible ressource pour la reine Marguerite; il est vrai qu'elle comptait sur une armée que le roi d'Ecosse lui avait promise. Malgré les grandes espérances qu'elle fondait dessus, ses affaires

n'en étaient pas moins désespérées, du moins à ce que je crus; je ne pensais pas que le roi d'Écosse eût réellement l'intention de la soutenir de toutes ses forces. Je fis une fautive diplomatie, au moment même où je croyais avoir agi avec prudence; en secourant plus efficacement Marguerite d'Anjou, j'aurais alimenté la guerre civile en Angleterre, et par là diminué encore la puissance de ce royaume déjà si affaibli.

Je devais passer par Rouen, pour un pèlerinage au Mont-Saint-Michel; Marguerite s'y rendit quelques jours auparavant. Elle fut reçue par Brézé avec tous les honneurs que son rang et ses talents méritaient, et la ville lui fit des présents considérables.

Après avoir pris congé de moi, elle s'embarqua avec sa petite troupe et Brézé; ils descendirent à l'embouchure de la Risle. Ils coururent dans le pays, et prirent quelques places; mais ils furent bientôt repoussés par des forces supérieures, qu'Édouard IV, avait commises à la garde du pays, et forcés de se rembarquer. Un violent orage vint séparer Marguerite de ses gens; après avoir couru de grands dangers, elle aborda à Borywick, seule place qu'elle possédait.

Dès que Brézé eut rejoint la reine, elle lui ordonna de tenter une seconde attaque, cette fois à Rambourg. Quoique excellent général, il fut encore vaincu. Il revint à Borywick dans une barque de pêcheur; la peu de troupes qui lui restait le rejoignit en Écosse. Le roi de ce pays devait lui envoyer des secours, en attendant que l'armée écossaise fût prête; le roi Édouard leur ferma le passage. Le duc de Somerset, voyant le peu de chance du rétablissement de sa maison, s'en vint supplier Édouard qui l'avait reçu en grâce.

Le suite au prochain numéro.

LA PRÉEXISTENCE & LES RÉINCARNATIONS

PROUVÉES PAR L'INÉGALITÉ DES ÊTRES.

Nous extrayons ce qui va suivre (pages 47, 48, 49 et 50) d'un petit ouvrage aussi curieux que rare, intitulé *La vraie religion ou profession de foi raisonnée*, par L.-L. Pélissard, moine de Cîteaux, Philadelphie, 1807. Comme on pourra le voir, l'auteur ne croit pas plus que le Spiritisme, pas plus qu'une foule de penseurs considérables, soit anciens, soit modernes, qu'il soit possible à la raison de concilier la justice de Dieu avec l'inégalité des êtres; si on n'a recours à la préexistence et aux réincarnations.

« Rendez-vous-même votre éléction certaine, disait saint Pierre, par vos bonnes œuvres; c'est donc la bonne ou mauvaise conduite durant la vie qui fixera la variété des positions après la mort, et c'est aussi, sans doute, la conduite passée qui a fixé la variété des êtres actuels.

« On ne peut présupposer de l'injustice dans l'inégalité des êtres, sans en supposer dans l'ordre de la création, et par conséquent, dans l'auteur de la nature; or, il répugne à la justice même des créatures de punir ou de récompenser sans motifs, à plus forte raison à celle du créateur de faire indifféremment et par pur caprice sans aucun mérite ni démerite antérieur à la naissance, un homme ou un ver de terre, un mâle ou une femelle, un heureux empereur ou un malheureux estropié, surtout si le néant devant encore être la suite de la vie des malheureux; ou si devant être quelque chose après la mort, ils devaient souffrir encore d'autres maux; l'existence ne serait-elle pas alors un opprobre plutôt qu'un bienfait et une criante injustice de la part du créateur? Si au contraire l'Âme est immortelle, serait-il juste de placer après la mort la force sensitive et motrice des bons dans la classe des méchants ou de les destiner indifféremment au bonheur ou malheur soit momentané, soit perpétuel? Et y ayant évidemment une

criante injustice dans cette répartition supposée après la mort, ne serait-elle pas de même à la naissance dans l'inégalité des êtres s'il n'y avait eu ni mérite ni démerite antérieur à l'existence?

« L'auteur de la nature n'aurait pu faire toutes ses créatures parfaites sans les toutes assimiler et sans en faire des divinités; il les a donc faites ce qu'il était juste qu'il les fit; mais où aurait été son principe de justice s'il n'y avait eu ni mérite ni démerite antérieur à la naissance, et quel motif juste aurait pu en déterminer la variété?

« Concluons donc que tout étant juste et motivé dans la variation et l'inégalité des êtres de la terre, tous doivent y remplir leur tâche avec justice, patience et résignation, car il en sera après la mort comme il en a été à la naissance, suivant les mérites ou démerites antérieurs à la dernière existence ou aux diverses résurrections dont parle saint Jean dans l'Apocalypse. »

BIBLIOGRAPHIE.

LES MIRACLES DE NOS JOURS,

PAR AUGUSTE BEZ (1).

(3^e et dernier Article. — Voir le précédent numéro.)

Quelle conclusion spirite tirerons-nous du livre de M. Bez, concernant la médiumnité d'Hillaire? On a vu déjà que les communications qui lui sont données ne dépassent pas une certaine limite intellectuelle, que ses grandes facultés, comme intermédiaire des Esprits, se sont adressées surtout aux ouvriers, aux paysans, aux classes vulgaires en un mot; prouvons de plus en plus notre thèse par un récit de sa vie, tiré du livre même que nous analysons; le voici tel qu'il nous est donné par l'auteur:

« Jean Hillaire naquit le 14 février 1835, à Sonnac, canton de Matha (Charente-Inférieure). Issu d'une humble famille de cultivateurs, il reçut l'instruction extrêmement élémentaire que reçoivent de nos jours les enfants des campagnes: il apprit à lire et à écrire, juste autant qu'il lui était nécessaire pour comprendre et se faire comprendre à distance. Ses ancêtres, très-estimés dans le pays à cause de leur probité exemplaire, ont exercé, de père en fils, la profession de sabotiers, qui occupait ses froides et lugubres journées de l'hiver, alors que l'intempérie de la saison rendait impossibles les travaux des champs. Hillaire fut sabotier comme eux et, comme eux aussi, il n'a su conserver intacte cette réputation d'honnêteté, blason d'autant plus précieux qu'il est le seul dont puisse s'ennoblir une famille de pauvres travailleurs.

« Un homme dont l'honorabilité est incontestable, un magistrat dont l'intégrité, la délicatesse et les capacités sont grandement et justement appréciées dans le petit rayon où Dieu lui a permis de donner l'exemple de toutes les vertus, M. Moïse Vincent, maire de Sonnac, a rendu, sur le compte d'Hillaire, le témoignage suivant qui, à lui seul, vous dépeint d'une manière admirable l'homme dont la puissance médiumnique a suffi pour changer les habitudes, les mœurs de la plupart de ses voisins, a transformé leurs vices en vertus, leur avarice en charité, leur égoïsme en une fraternité admirable dont j'ai eu moi-même le bonheur de ressentir les merveilleux effets. Ce témoignage, aussi court qu'il est simple, comme tout ce qui vient du cœur, le voici:

« Je soussigné, Moïse Vincent, maire de la commune de Sonnac, certifie que le sieur Hillaire (Jean), originaire de cette commune, et qui y a toujours demeuré, est de bonne vie et de bonnes mœurs, et que sa conduite lui a toujours mérité l'estime de ses voisins.

(1) Paris, Ledoyen, libraire, au Palais-Royal.

« Ce jeune homme appartient à une famille pauvre, mais dont les membres se sont toujours montrés honnêtes; il a exercé quelque temps l'état de sabotier; il est, du reste, petit-fils et fils de sabotiers; son père, à force de travail, d'ordre et d'intelligence, avait réussi à ramasser un honnête avoir; il a quatre sœurs dont trois sont mariées; sa mère existe encore. »

Nous bornons là ces traits expressifs; on pourra voir dans le livre, la suite de cette vie simple et humble en apparence, réservée cependant à de grandes choses dans les dessins de Dieu, c'est-à-dire à son éducation sur les simples et les petits. On lira, de la page 3 à la page 9, les commencements et la prédestination d'Hillaire, marquée toujours par des phénomènes croissants.

La raison de ces phénomènes est facile à comprendre; de même que Home était spécialement envoyé ici-bas pour servir à la période matérielle des effets physiques du Spiritisme auprès des grands de la terre et des classes aristocratiques, Hillaire était appelé au même rôle auprès des classes populaires, des ouvriers et des paysans. Ce n'est pas que Home et Hillaire soient les seuls; non, ils seront suivis de beaucoup d'autres médiums du même genre, et il y en a une foule avec eux qui ont telle ou telle spécialité.

Une conclusion à tirer de là, évidente et remarquable, c'est celle-ci : Dieu fait sa révélation pour tout le monde; il n'y a point à ses yeux de distinction de races : grands et petits selon la terre, pèsent autant à ses regards. Adorons donc, pleins de reconnaissance, notre père céleste, et recevons aujourd'hui les Esprits qu'il nous députe avec humilité et amour. EBDNA.

PLURALITÉ DES MONDES.

(1^{er} article.)

Dans le 7^{me} article de *l'Influence du Spiritisme sur les progrès de l'humanité*, notre journal exprimait que l'astronomie de nos jours et de l'avenir cesserait d'être une science morte pour devenir une science vivante, et, comme spécimen, il présentait aux lecteurs dix-sept articles sur la *Nature et destination des astres*, conçus au sens des lumières nouvelles, c'est-à-dire de la science humaine prêtant son appui à la révélation venue d'en haut, c'est-à-dire encore une œuvre, quoique ébauchée et imparfaite, s'étayant sur l'expérience et les données scientifiques fournies par les astronomes de tous les siècles, et sur le Spiritisme qui venait les confirmer.

Il a été convenable, pour que ces conclusions ne fussent pas suspectes, que des savants, sans parti pris, sans attaches officielles à notre jeune doctrine, prissent la plume pour venir concorder à notre affirmation sur la *Pluralité des Mondes* et sur les conséquences philosophiques qu'on pouvait en tirer. Voici venir d'abord l'ouvrage de M. Boillot, *Astronomie au XIX^e siècle* (1), et celui bien autrement important de M. Camille Flammarion, astronome distingué, intitulé *Pluralité des Mondes habités* (2).

Citons d'abord ce que dit M. Boillot de la révolution produite par les idées de Copernic et de Galilée.

« La théorie de l'immobilité de la terre est renversée, la pluralité des mondes proclamée, et c'est à Copernic que revient la gloire de cette révolution. Ce grand astronome trouva les premières idées de son système dans quelques écrits anciens, seulement à l'état d'ébauches, sans raisons touchantes, et comme de pures hypothèses de l'imagination. Sénèque disait qu'il importait d'examiner si c'était le ciel qui tournait autour de la terre comme centre, ou si celle-ci tournait sur elle-même. Ce sentiment de quelques auteurs qui disent que nous sommes emportés sans

nous en apercevoir, ajoutait-il, est bien digne de notre contemplation; car il s'agit de savoir si c'est le mouvement de notre globe qui produit les levers ou les couchers des astres, par une extrême vitesse dont il serait doué. Mais Copernic ne s'en tint pas à une hypothèse gratuite, il la rendit légitime en montrant qu'elle expliquait simplement tous les mouvements des corps célestes qui n'avaient abouti jusque là qu'à une complication inextricable par la multiplicité des sphères solides et transparentes qu'on avait été forcé d'enchaîner les unes dans les autres pour rendre possible l'immobilité du globe terrestre. Les stations et les rétrogradations des planètes devenaient des faits d'une explication facile. La précession des équinoxes n'offrait pas plus d'embarras. On a très-sérieusement objecté au système de Copernic des passages de l'Écriture sainte; en matière de foi, s'ils sont de toute autorité, il faut, en matière de physique, qu'ils s'accordent avec les apparences. On lit dans Josué : « Le soleil et la terre s'arrêtèrent jusqu'à la destruction de l'armée ennemie; jamais on ne vit un si long jour, etc. » On ne comprit pas autre fois que la nouvelle théorie n'accusait nullement la Bible de mensonge, quand Galilée soutint le système de Copernic. Tout en faisant la part de l'aveuglement des esprits à cette époque, on ne peut s'empêcher de se représenter l'illustre philosophe frappant du pied dans son cachot, en s'écriant : « Et cependant elle tourne ! » en parlant de la terre.

« Il ne faut pas déverser sur le dogme sacré le blâme qui doit seulement s'attacher aux erreurs des passions; on doit distinguer soigneusement les principes qui sont inébranlables d'avec leurs interprétations soumises aux caprices des hommes. L'Écriture devait, comme elle l'a fait, s'en tenir aux apparences, c'était le seul moyen d'être intelligible. Les hommes spéciaux font eux-mêmes usage de cette façon de parler quand ils disent : « Le soleil ou tel autre corps céleste va passer au méridien, etc. » bien qu'ils sachent qu'il en est autrement. Pourquoi donc ce langage ne serait-il pas permis dans les occasions où il faut être entendu de tout le monde ?

« On a encore trouvé d'autres objections contre le fait en lui-même dans les conséquences qui auraient dû naître à la suite d'un phénomène aussi extraordinaire. La secousse eût été terrible et capable de renverser les plus solides constructions; de plus, la rupture de l'équilibre des mers en eût été la suite. Or, sans voir le miracle dans l'absence de ces grandes perturbations des lois naturelles, on peut tout simplement admettre un changement dans la refraction des rayons solaires à travers l'atmosphère afin de rendre le jour plus long, ce qui permettrait encore de dire : Le soleil et la lune s'arrêtèrent..., entendant cela la lumière directe et de sa réflexion sur le disque de la lune.

« Peut-être le fait même pourrait-il s'expliquer physiquement, soit par une aurore boréale, au moment du crépuscule, soit par la lumière zodiacale, ou par d'autres phénomènes passés inaperçus et pouvant, jusqu'à un certain point, faire naître des conditions favorables à la prolongation du jour ? »

Quelques plausibles ou fautives que soient ces explications, ce n'est pas la raison véritable qui a fait repousser par les pseudo-chrétiens de l'église romaine la découverte de Galilée. A. P.

(La suite au prochain numéro.)

La Voix d'Outre-Tombe, paraissant le dimanche. — Abonnements : ville, 4 f. 50 c.; départements, 5 f. — Bureaux : rue du Palais-de-l'Ombrière, 49, à Bordeaux. — Salut fraternel à ce nouveau confrère.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

(1) Chez Didier, quai des Augustins, 35, Paris.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 fr.

DÉPARTEMENTS

Un an 8 fr.
Six mois 5 fr.

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : à LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOTEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutée toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres qui envoient quelconques non affranchis seront refusées.

AVIS.

Les Personnes dont l'abonnement expire le 21 Août sont priées de le renouveler; les paiements doivent se faire en mandats sur la poste ou en bons à vue sur la ville de Lyon, et à l'ordre du directeur-gérant. — Nous considérerons comme réabonné quiconque ne nous aura pas renvoyé le numéro actuel en mettant le mot *renusé* au dos de la bande.

Au prochain numéro, nous commencerons la publication d'un nouveau travail d'HILAIRE, intitulé *LES OMBRES. méditations spirites*. Dans cette œuvre, l'auteur passe en revue, sous une forme éminemment dramatique, les passions et les vices qui souillent encore l'humanité; l'étude de ces passions et vices vus à travers la tombe en font mieux ressortir la laideur, l'inanité.

LA GRACE AU POINT DE VUE SPIRITE.

(1er article. — Voir le dernier numéro.)

A notre époque, toutes les sectes ont reparu.

L'école sophistique des Gorgias et des Polus revit dans Hegel et ses disciples, Michelet à Berlin, Vacherot à Paris.

Le panthéisme des Néoplatoniciens et les divagations parfois sublimes de la gnose, flanquées d'idées cabalistiques, revivent dans les ouvrages de Davys, de Winkelsonn, d'Eliphaz Lévy, de Louis Michel, de Rodé, de l'auteur de *l'Encheiridion novum*, Metzli; enfin, de Schelling dans sa deuxième manière, et de son école en Allemagne.

Le panthéisme idéaliste revit dans les écrits de Vacherot, de Renan.

Le panthéisme matérialiste dans ceux de Feuerback, de Buchner, de Malescot, de Riglin.

L'école atomistique et matérialiste revit dans une foule de médecins, dans l'école positiviste de Comte, dans son disciple Littré, et dans la foule de tous les magnétiseurs non spiritualistes.

Pourquoi, dira-t-on, toutes ces exhibitions des anciennes erreurs? C'est que notre époque est solennelle, que Dieu veut éclairer d'un jour splendide toute cette génération abâtardie de

penseurs dévoyés, qui avaient résisté jusqu'à présent à son appel et à celui de ses Esprits. Il faut que toutes les erreurs comparaisent de nouveau et soient représentées dans cette lutte suprême contre la vérité, afin que le jugement dernier de notre âge soit possible, et que les récalcitrants soient définitivement expulsés de notre humanité, renvoyés dans des séjours inférieurs; ils avaient donc droit encore à une épreuve décisive pendant laquelle ils seraient mis en demeure de confesser la vraie lumière, avant d'encourir la seconde mort dont parle saint Jean dans son Apocalypse, c'est-à-dire la réprobation temporaire et le rejet dans d'autres planètes, parce que, ajoute le même apôtre, « il ne faut plus que la terre, régénérée, puisse être troublée par le retour de la malédiction, » texte incompréhensible jusque là et qui ne devait être expliqué que de nos jours.

Ainsi, il y a des hommes qui soutiennent actuellement l'identité de l'identique et du non-identique, l'identité des contradictoires, l'identité de l'être et du néant, de l'erreur et de la vérité.

Il y en a d'autres qui sont partisans de l'émanation pure et simple, et qui ne distinguent pas entre l'éternité de la création et celle de l'Être suprême, qui, dans un amphigourique et obscur langage, gâtent l'idée qui peut être vraie des Séphiroth de la cabale, de la loi trinaire, des trois mondes, de l'analogie du grand macrocosme et du microcosme, enchérissent sur les images déjà bien assez étranges de *tête blanche*, de *grand visage*, appliqués à Dieu par le Zohar, et nous parlent très-sérieusement de son estomac, de ses poumons, et même des fonctions infâmes. Schelling dans sa deuxième manière revient, ou peu s'en faut, aux obscures notions du Piéromé, du Bythios, et de l'engendrement des Eons mâles et femelles. Nous sommes donc en plein retour des idées gnostiques et orientales : au moins les adhérents de ces systèmes admettent-ils Dieu et ses Esprits.

Mais voici venir MM. Vacherot et Renan (*Panthéistes idéalistes*) qui, d'accord avec les matérialistes et les positivistes, rejettent toute intervention de Dieu et d'agents spirituels, la qualifiant fausement de *supernaturelle*. Nous l'avons dit bien des fois, nous voudrions voir disparaître cette appellation du langage théologique et philosophique, car elle ne sert qu'à embrouiller les questions, et il faut de la netteté aujourd'hui pour combattre toutes les erreurs sophistiques. Dieu et ses Esprits

sont dans la nature, sont de la nature, et, lorsqu'ils agissent, ils ne produisent point de phénomènes surnaturels; ce qui est un non-sens et une contradiction.

Dieu, c'est la *nature incréée*,

Les Esprits, soit incarnés, soit désincarnés, les hommes de toutes les humanités sont la *nature créée*.

Ainsi donc, lorsque l'on parle d'un fait dû, soit à l'intervention de Dieu, soit à celle de ses Esprits autres que les incarnés de l'humanité terrestre, on doit dire que le fait est extra-humain (de cette humanité), mais il n'est pas *surnaturel*; car, encore une fois, rien ne se fait hors de la nature et des rapports des êtres. Cela bien compris, abordons nos sophistes.

A leurs yeux, qu'est-ce que le surnaturel? Ecoutez cette définition: « Notre principe consiste à se tenir constamment » en dehors du surnaturel, c'est-à-dire de l'imaginaire... C'est » le principe dominant de la vraie histoire, comme de toute » vraie science, que ce qui n'est pas dans la nature n'est rien, » et ne saurait être compté pour rien, si ce n'est pour une » idée (1). »

Ainsi, le principe de la secte ne consiste qu'à se tenir constamment en dehors du surnaturel, c'est-à-dire à savoir que ce qui n'est pas dans la nature n'est rien, si ce n'est une idée; en d'autres termes, à savoir qu'au-dessus de la nature il n'y a pas de Dieu, point de Dieu réel et vivant, mais seulement l'idée abstraite de Dieu.

« Le dogme nouveau, dit l'un d'eux, éliminant définitivement » toutes les volontés surnaturelles, connues sous le nom de » dieux, d'anges, de démons, de providences, montre que tout » obéit à des lois naturelles qu'on appellera, si l'on veut, les » propriétés immanentes des choses... C'est là notre caté- » chisme (2). »

« La philosophie positive met hors de cause les théologies » qui, sous forme de fétichisme, de polythéisme et de mono- » théisme, supposent une action surnaturelle (3). »

« Les sciences, dit le même écrivain, se montrent de plus » en plus contradictoires et incompatibles aux conceptions du » supernaturalisme, tellement que si on retenait l'idée d'un » être théologique quelconque, il n'en faudrait pas moins » aussitôt le concevoir réduit à la nullité; car il n'y a, dans la » marche des choses, aucune trace de miracle et de gouverne- » ment d'en haut (4). »

« Les sciences supposent, dit M. Renan, qu'aucun agent » surnaturel ne vient troubler la marche de l'humanité; que » cette marche est la résultante immédiate de la liberté qui est » dans l'homme et de la fatalité qui est dans la nature (5). »

C'est-à-dire que tout agent autre que l'homme ou la nature matériel est un agent surnaturel.

En d'autres termes: « Les sciences supposent qu'il n'y a » pas d'être libre, supérieur à l'homme, auquel on puisse attri- » buer une part appréciable dans la conduite morale, pas plus » que dans la conduite matérielle de l'univers (6). »

Dans ces deux textes, l'athéisme est exprimé soit par ces mots: *Pas d'être libre supérieur à l'homme*; soit par ces autres mots qui, pour l'auteur, sont équivalents: *Aucun agent surnaturel*.

« L'expérience, dit le même auteur, a banni définitivement » des faits les agents intentionnels et les volontés libres autres » que celles de l'homme (1). »

L'abbé Gratry, qui cite en partie les mêmes textes, ajoute: « Il est donc manifeste que, pour toute la secte, négation » du surnaturel ne veut pas dire seulement négation du mira- » culeux, mais négation de Dieu, négation de tout être intelli- » gent et libre autre que l'homme. En sorte que le principe » premier, l'axiôme fondamental de toute la secte, c'est l'a- » théisme. »

Insistons encore pour mesurer l'étendue de l'erreur, ensuite nous ferons connaître le divin remède.

PHILALÈTES.

(La suite au prochain numéro.)

CURIEUSE INFESTATION.

(2^e et dernier Article. — Voir le précédent numéro.)

« La curiosité faisait accourir de toutes parts des gens stupé- » faits de ces phénomènes et de beaucoup d'autres de cette nature. » Vers cinq heures, vint un étranger qui prétendit qu'un homme » s'était peut-être caché dans la cheminée. Cette explication ridicule » ayant impatienté M. Aschauer, celui-ci le mena vers la porte où » nul ne pouvait viser depuis la cheminée; il y avait là sur une » planche un plat de cuivre. — Que diriez-vous donc, Monsieur, si » ce plat, sans y toucher, était jeté de l'autre côté? »

A peine avait-il parlé que le plat, comme s'il l'eût entendu, s'en- » volait.

« L'étranger resta confondu.

« On omet d'autres faits, parce qu'ils sont du même genre. — » Un seau d'eau qu'on avait laissé par terre, tomba perpendiculairement du haut de la voûte de la cuisine, sans qu'on pût deviner comment il y était monté. — Assis autour du foyer, nul ne pouvant toucher le pot, il fut tout à coup renversé, et se vida peu à peu, contre les lois ordinaires d'une telle chute. — Des coques d'œufs, sans qu'on pût deviner d'où elles venaient, furent lancées dans tous les coins. — Après le départ de M. Aschauer, les roues d'un moulin, à six minutes du chemin de la maison, s'arrêtèrent de temps en temps; le meunier fut jeté à terre de son lit, le lit fut renversé, les lumières s'éteignirent, divers objets furent lancés à terre, etc.

« Après six semaines d'interruption, un dimanche, pendant qu'on était à l'église, la femme et la mère d'Obergemeiner, étant assises devant le foyer, s'entretenaient de ces choses extraordinaires, quand, de suite, le plus grand pot passe devant elles et tombe par terre.

« A partir de ce moment, dit-on, il n'arriva plus rien; du moins Obergemeiner, qui n'aimait pas à en parler, n'en dit plus rien au rapporteur. Ces événements firent sensation auprès des employés du gouvernement; le district d'Ober-Greifeneck envoya, le 7 novembre 1848, son rapport au cercle de Gratz. — « Quoiqu'on ne soit plus, y est-il dit, dans ces temps d'ignorance où les phénomènes qu'on ne comprend pas étaient attribués aux démons, etc., il est remarquable qu'à une époque où la civilisation et le progrès des sciences naturelles les a mis en fuite, l'on voit encore de ces choses extraordinaires que les savants n'ont pu expliquer. »

(1) M. Havet, *Revue des deux mondes*, 1^{er} août 1863.

(2) Littré, *Conservation, révolution et positivisme*, p. 26.

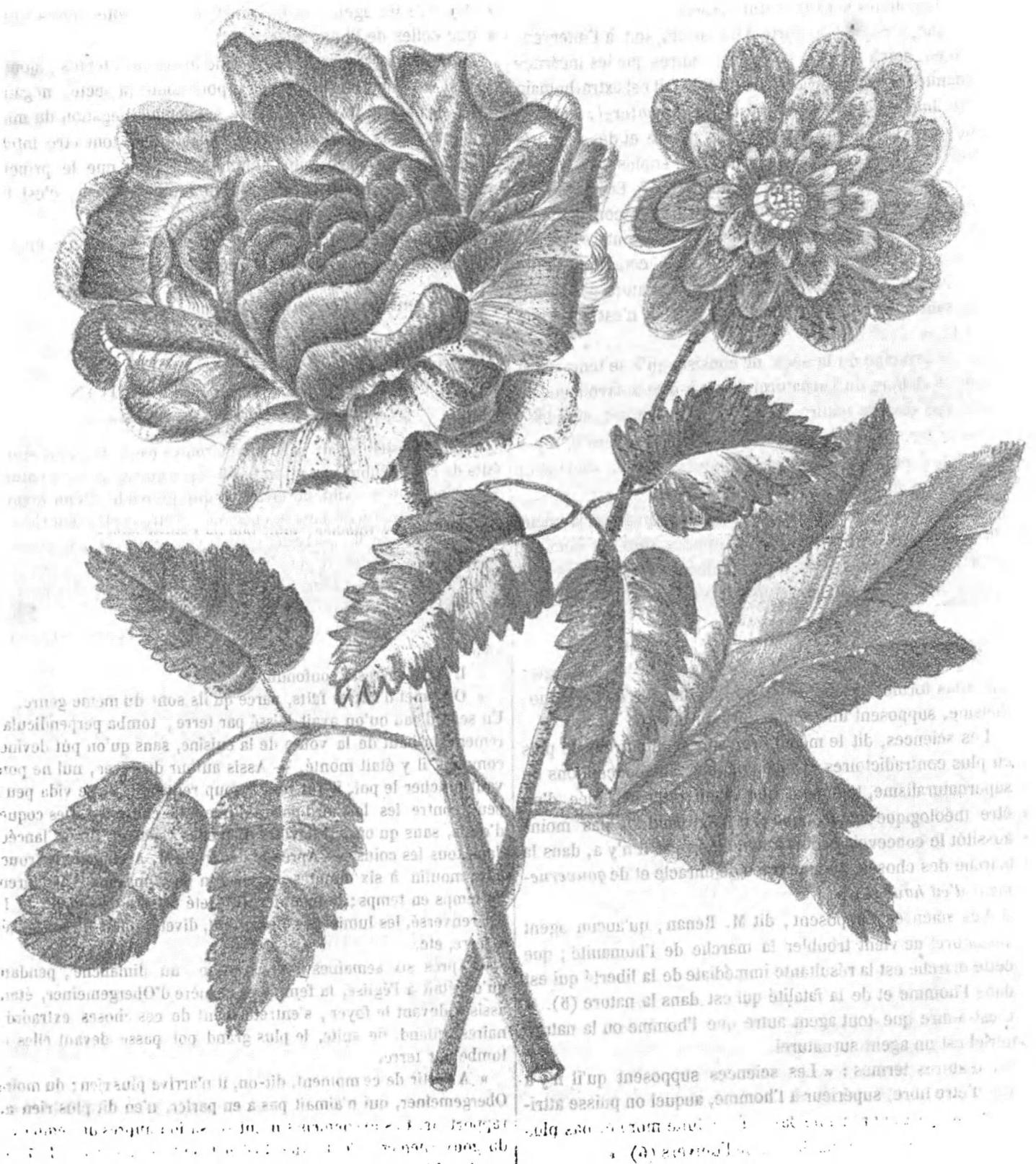
(3) Littré, *Conservation, révolution et positivisme*, p. 61.

(4) Littré, *Conservation, révolution et positivisme*, p. 297.

(5) *Explications*, p. 24.

(6) *Explications*, p. 24.

(1) *Origine du langage*, p. 249.



FLEURS TERRESTRES

Nota: Les Sujets qui voudront bien nous prêter leur concours doivent n'avoir reçu aucun principe de dessin.

Médium M.F.X. auquel les principes du dessin sont complètement inconnus.

— Le rapport s'accorde avec le récit d'Aschauer : on y parle d'une enquête faite par ordre des magistrats par le sieur Gayer, avec son appareil électrique ; enfin ce rapport se termine en invitant à faire de nouvelles enquêtes, « car une explication naturelle peut seule combattre l'hypocrisie des uns et la superstition des autres, etc. »

On ne donne pas au lecteur à deviner ce que le gouvernement décida ; il ne devinerait jamais. — Sa décision, démentie par tous les faits ci-dessus établis, fut qu'un homme caché dans la cheminée était probablement l'auteur de tout ceci ! — Trois professeurs des sciences naturelles furent cependant chargés de procéder à une enquête ; mais ils trouvèrent cette commission au-dessous de leur dignité et refusèrent. — Plus tard, un employé de la police se transporta dans la maison ; parmi toutes les suppositions qu'il trouva, la « plus amusante, dit Gorres, fut que c'était des tours de physique que M. Aschauer avait joués aux gens de la maison. » — Suivent les réflexions de Gorres. — Ce savant illustre trouve dans le récit de M. Aschauer, contenu dans la lettre qu'il écrivit le 21 janvier 1821, à un de ses amis, et dans les détails qu'il lui a communiqués plus tard à lui-même, tout ce qui constitue un témoignage incontestable. « C'est un homme, dit-il, » digne de foi, affirmant que tout ce qu'il rapporte est l'exacte » vérité. Il consent à passer pour un imposteur si sa description » a un seul mot exagéré ; c'est un savant qui connaît les forces » de la nature, qui a fait de longues expériences, qui, bravant la » plaisanterie, n'a pas craint de se mettre en avant, qui déclare » qu'il est convaincu qu'avec aucun appareil physique, nul pres- » tidigitateur n'a pu produire ce qu'il a vu, etc. »

Gorres, après avoir ainsi longuement exposé tous les motifs de croire au récit d'Aschauer, dit que cette force n'agissait pas par nécessité ; c'était une force libre ; — elle était intelligente, puisqu'elle entendait ce qui se disait et agissait en conséquence ; — elle était capable de motifs moraux et religieux ; il le montre d'après ce qui s'est passé : ainsi elle craignait de blesser les personnes, elle respecta le crucifix. Cet être spirituel était doué d'une grande habileté et disposait d'un grand empire sur les forces physiques qu'il modifiait à son gré. — C'était donc une force libre, raisonnable ; il y avait donc là en jeu des Esprits immatériels. »

On ne saurait mieux dire, et nous adoptons pleinement les conclusions de Gorres. Nous n'acceptons ni l'explication absurde du gouvernement allemand, ni celle encore plus ridicule du commissaire de police. Nous ne leur faisons pas même l'honneur de les discuter. En France, et dans des cas pareils, la police est plus prudente ; ne trouvant rien, en fait de causes naturelles, elle se tait du moins. On l'a vu à Paris dans maintes circonstances, à propos de phénomènes de la même nature. Remarquons qu'il en est toujours ainsi. Toutes les recherches sont inutiles et il reste avéré que ces faits sont dus à des agents invisibles.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à HENRI DUBAUX, alors âgé de 14 ans.

(12^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE IV.

Année 1469 (suite).

Marguerite se rendit à Edimbourg, où son mari était resté. Il la suivit à l'armée avec le prince de Galles, leur fils, qui était, disait-on, fiancé à la princesse Marguerite, fille aînée du roi d'Écosse. Tout semblait vouloir seconder les vœux de la reine ; à peine fut-elle entrée dans le Northumberland, que le duc de Sommerset vint

la rejoindre avec une quantité de partisans de Lancastré. Grands et peuple, tous accouraient en foule se ranger sous ses bannières.

Edouard IV envoya en toute hâte lord Montagne, Jean de Newil, frère du comte de Warwick pour s'opposer au progrès des ennemis. Il joignit bientôt un détachement assez considérable, envoyé par la reine pour le combattre. Après l'avoir défait complètement, il s'avança vers Hesham, où l'armée de Marguerite était campée, au moment où l'on s'y attendait le moins. Il n'eut pas beaucoup de peine à remporter la victoire, les troupes ennemies ayant été surprises dans une position désavantageuse, ayant eu à peine le temps de se ranger en bataille. Les principaux seigneurs furent faits prisonniers, entre autres Talbot et Jean de Sommerset, qui furent décapités.

Le roi Henri VI s'enfuit à Edimbourg ; la reine Marguerite, restée presque seule sur le champ de bataille, alla chercher un asile dans une épaisse forêt voisine de ce lieu, portant son fils entre ses bras. Une troupe de brigands la rencontra ; après l'avoir dépouillée des riches vêtements qu'elle portait, ils s'apprétaient à la tuer, ainsi que son fils, quand l'un d'eux qui l'avait vue, au temps de sa puissance, la reconnut malgré les changements que tant de malheurs avaient opérés sur elle. Il représenta à ses compagnons qu'il était préférable de la livrer à Edouard IV, qui ne manquerait pas de leur faire payer une grosse rançon ; ils se rendirent sans peine à ce conseil. Le partage des dépouilles de la reine fugitive occasionna une querelle qui allait dégénérer en lutte, mais qu'une circonstance imprévue étouffa en intéressant le bien commun : à la faveur de ce désordre, Marguerite et son fils avaient disparu ; ils les cherchèrent vainement.

L'illustre fugitive, après une marche de quelques heures, rencontra encore des brigands qui l'abordèrent les armes à la main. Sans s'effrayer de ce nouveau péril, elle se tourna du côté de celui qui lui parut leur chef et, lui tendant son fils, elle lui dit :

— Sauve mon fils, le fils de ton roi.

Ces paroles, la beauté, les malheurs de la reine et ce je ne sais quoi qui distingue les héros, impressionnèrent vivement ces hommes farouches. Leur chef lui dit au nom de tous de ne rien craindre, qu'ils la serviraient au péril de leurs vies. Ils tinrent parole et la conduisirent à travers mille dangers, jusqu'au bord de la mer. Elle s'embarqua sur un vaisseau de la flotte qui portait les vivres de son armée. Elle aborda au port de l'Ecluse, dans les états du duc de Bourgogne.

Brézé, chassé peu à peu des petites places qu'il avait conquises, dut à son courage des conditions honorables et des vaisseaux qui le ramenèrent en France, avec les débris de ses troupes.

Dès que la reine Marguerite fut arrivée à l'Ecluse, elle mena son fils à Bruges et alla à Lille trouver le comte de Charollais. Quand le duc de Bourgogne apprit qu'elle était descendue dans ses états, ennemi généreux, il envoya une escorte à la reine détronée, sachant que les Anglais de Calais voulaient l'enlever. On l'amena avec son fils à Saint-Pol ; elle y fut traitée par le duc d'une manière splendide : ce n'étaient tous les jours que tournois, fêtes et festins magnifiques. Avant son départ, Philippe lui fit présent de deux mille écus d'or. Elle se rendit à Nancy, près de son frère, Jean d'Anjou, duc de Calabre et de Lorraine, et de leur père, le roi René de Sicile.

Le duc de Chester et le duc Edmond de Sommerset, après la défaite de leur parti, s'étaient retirés dans les états du duc de Bourgogne. Ne croyant pas pouvoir se fier à lui, ils lui avaient caché leur arrivée ; le duc de Chester, pour subsister, se fit domestique, et le duc de Sommerset n'exerça pas un emploi plus relevé. Ces faits étant parvenus à la connaissance de Philippe, il leur donna sur le champ une pension qui les mit à leur aise. Cette longue digression m'a éloigné de la suite des affaires de France ; il est temps que j'y revienne.

(La suite au prochain numéro.)

TRANSFORMATION DE LA SOCIÉTÉ.

(Médium, M. X.; groupe spirité, la famille chrétienne, à Genève.)

La société soumise au monde sort de son état d'engourdissement ; voici : elle s'éveille, elle regarde, elle se contemple pour pleurer sur son dépérissement fébrile.

Vivais-je, dit-elle en soupirant, lorsque je m'étendais avec une inquiétude méprisante sur ma couche de tardive somnolence ? Vivais-je lorsque j'étais oppressée de tout le flux des systèmes, d'arguments, de sophismes ? Comment ai-je pu prendre un si fatal repos ? Le sommeil appesantissait mes paupières, je dormais du sommeil de mort, lorsque, dans le silence de la nuit, se tramaient d'infâmes calculs de réprobation et de fastidieuses prétentions pour nuire à mon salut. La société humaine se frotte les yeux pour chasser le sommeil ; elle regarde sans voir, mais bientôt elle touchera ce qu'elle a laissé passer pendant son sommeil.

Dieu, par son infinie miséricorde, a donné un puissant éveil parmi les peuples ; il a réduit le fanatisme à l'état de néant ; il prépare le terrain pour jeter un lumineux rayon sur les erreurs du christianisme des hommes.

Jésus a dit : Revêtez-vous de bonté, d'humilité, de douceur, de patience, de charité. Jésus a dit : Amendez-vous, car le royaume de Dieu est proche. Jésus a dit : Soyez tous humbles de cœur. Il a dit : Rentrez en vous-mêmes, et convertissez-vous. Rentrer en soi-même signifie : descendre dans sa conscience, expulser les mauvais mouvements de la chair, vaincre le mal, faire la place du bien plus large, jeter loin de soi les ressentiments, prévenir les chutes, retenir sa langue en bride, préférer son prochain à soi-même ; en un mot, redevenir comme un petit enfant qui vient de naître. Pour se présenter devant le trône de la grâce, il est indispensable de revêtir ces dispositions, car Dieu exauce celui qui s'abaisse ; il fait grâce aux humbles, il récompense celui qui parle avec sincérité.

Un des Messagers fluidiques.

BIBLIOGRAPHIE.

PLURALITÉ DES MONDES.

(2^e Article. — Voir le dernier numéro.)

Ce n'est pas, croyez-le bien, parce que Copernic et Galilée attaquèrent implicitement un texte de la Bible ci-dessus rapporté, et qui pouvait très-bien être expliqué comme M. Boillot l'explique, par un langage approprié aux apparences. (L'Eglise romaine eût pu parfaitement adopter cette interprétation très-logique qui ne compromettait rien.) La vraie raison qui a déterminé la condamnation de Galilée, qu'un sophiste en cela, M. de Mirville, a voulu en vain nier de nos jours, ou réduire à presque rien, c'est que ce système dérangeait l'absurde et ridicule conception du monde, tel que se l'étaient fait alors les faux chrétiens ultramontains et papistes. La terre était tout pour eux comme monde des incarnés ; il n'y avait au-dessus que les anges et les bienheureux, au-dessous que Satan et les damnés. Le Christ s'était incarné et était mort seulement sur la terre ; donc, il fallait que cette terre eût un prix infini dans l'ordonnance de l'univers. Ces malheureux aveugles ne s'élevaient pas à la grande idée des mondes innombrables de l'univers infini, à celle de la solidarité universelle, et voyant toutes leurs puérités anéanties par Copernic et par Galilée, ils prirent le parti de les condamner, ne sachant que leur répondre et effrayés en tout cas par les conséquences dérivées de leurs doctrines.

M. Flammarion, dont nous avons cité déjà l'ouvrage important, nous apporte un document précieux qui confirme nos opinions ; il pense comme nous que la raison de la réprobation de Galilée, a été le dérangement qu'il causait par ses idées à la fausse et grossière explication cosmologique des saint Thomas et des saint Augustin, et de tous ces théologiens enfants. Voici comment il s'ex-

prime : « Cette raison grave, cette raison cachée, cette raison sourde, c'est celle qui fit mettre Bacon, Copernic, Descartes, à l'index ; c'est celle qui fit exiler Camparella, et qui fit brûler vif Jordano Bruno au champ de Flore, à Rome, pour l'hérésie de la nouvelle science du monde. Cette raison, c'est celle qui avait fait incarcérer le jésuite Fabri, parce que, dans un discours sur la constitution du monde, il avait dit que : Le mouvement de la terre une fois démontré, l'Eglise devait dès-lors interpréter, dans un sens figuré, les passages de l'Écriture qui y sont contraires. Cette raison, c'est celle qui, trois ans après la mort de Galilée, animait le R. P. Gazrée, recteur du collège de Dijon, lorsqu'il cherchait à détourner Gassendi de la croyance au mouvement de la terre et à la pluralité des mondes, par la lettre que voici :

« Songe, dit-il, moins à ce que tu penses peut-être toi-même, qu'à ce que penseront la plupart des autres qui, entraînés par ton autorité ou par tes raisons, se persuaderont que le globe terrestre se meut parmi les planètes. Ils concluront d'abord que si la terre est, sans aucun doute, une des planètes, comme elle a ses habitants, il est bien à croire qu'il en existe aussi dans les autres, et qu'il n'en manque pas non plus dans les étoiles fixes, qu'ils y sont même d'une nature supérieure, et dans la même mesure que les autres astres surpassent la terre en grandeur et en perfection. De là, s'élèveront des doutes sur la Genèse, qui dit que la terre a été faite avant les astres, et que ces derniers n'ont été créés que le quatrième jour, pour illuminer la terre et mesurer les saisons et les années. Par suite, toute l'économie du Verbe incarné et la vérité évangélique seront rendues suspectes.

« Que dis-je ? Il en sera ainsi de toute la foi chrétienne elle-même, qui suppose et enseigne que tous les astres ont été produits par le Dieu créateur, non pour l'habitation d'autres hommes ou d'autres créatures, mais seulement pour éclairer et féconder la terre de leur lumière (1). Tu vois donc combien il est dangereux que ces choses soient répandues dans le public, surtout par des hommes vivants qui, par leur autorité, paraissent en faire foi. Ce n'est donc pas sans raison que, dès le temps de Copernic, l'Eglise s'est toujours opposée à cette erreur (2), et que, tout dernièrement encore, non pas quelques cardinaux comme tu dis, mais le chef suprême de l'Eglise, par un décret pontifical, l'a condamnée dans Galilée, et très-saintement (*sanctissime*) défendu de l'enseigner à l'avenir de vive voix et par écrit. »

« Oui, notre philosophie de la pluralité des mondes, que l'on entrevoyait dès l'aurore copernicienne, paraissait inconciliable avec le dogme chrétien, « elle rendait suspecte l'économie du Verbe incarné, » et pas une voix ne s'est élevée en sa faveur, qui n'ait été immédiatement bâillonnée par mesure de prudence. Depuis trois siècles, notre doctrine, assise sur le granit de la science, s'est consolidée, tandis que le jugement de la cour de Rome s'est affaibli par l'âge ; les chrétiens peuvent dire aujourd'hui ce que Fontenelle n'osait encore avancer : Que les habitants des planètes sont des hommes ; et l'on n'est plus hérétique par le seul fait de la croyance au mouvement de la terre : nous avons des amis au collège romain qui observent les continents de Mars et qui croient en la pluralité des Mondes.

« Le temps viendra où tous les esprits instruits et indépendants auront su s'affranchir des préjugés qui pèsent encore sur nos têtes et confesseront, avec l'accent d'une conviction inébranlable, la doctrine de la pluralité des Mondes. » A. P.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Notre pauvre recteur appelle cette foi la foi chrétienne ; mais il ne voit pas que cette foi était bêtarde et inspirée par l'Esprit du mal intervenant dans le christianisme.

(2) Erreur est une expression très-jolie.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. BDOUX,

LYON. — Imprimerie C. JULLIAT, rue Martinière, 92.

ABONNEMENTS

LYON
Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 6 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du directeur-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajustée toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et insérés à leur rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

A NOS LECTEURS.

A partir de ce numéro et à l'occasion des renouvellements du 22 Août, nous transformons l'ancienne feuille supplément-journal en supplément-livre. Notre décision a été motivée par les deux considérations suivantes :

1° Outre qu'on était assez souvent exposé à égarer cette feuille volante, elle était incommode pour le brochage ou la reliure.

2° Chacun sera bien aise de pouvoir, en dehors de la *Vérité*, enrichir de temps en temps sa bibliothèque, tantôt d'une brochure, tantôt d'un livre nouveaux.

Les choses resteront les mêmes lorsque nous publierons un dessin.

Nous regrettons de ne pas avoir pris cette détermination plus tôt; car l'*A B C*, l'*Histoire de Louis XI*, etc., étaient biens dignes de paraître en brochure, en livre. Mais l'auteur de l'*A B C* est infatigable, et M^{me} DUFALX, nous l'espérons du moins, ne nous dira pas de sitôt adieu. Après l'*Histoire de Louis XI* une autre ou d'autres: et il est inutile d'ajouter que nous ferons pour ces remarquables travaux médianimiques ce que nous faisons aujourd'hui pour *LES OMBRES*, méditations spirites, par HILAIRE.

LA GRACE AU POINT DE VUE SPIRITE.

(5^e et dernier Article. — Voir le précédent numéro.)

Il faut que nous nous expliquions bien avec ces ergoteurs sophistiques, prêts à profiter contre nous d'un mot ou d'une virgule mal employés; n'oublions pas qu'ils sont les fils de l'Allemagne abstraite et nuageuse, sur laquelle Notre-Seigneur exercera le châtiement de ses justices aussi bien que le trésor de ses miséricordes.

Ces adroits contempteurs de la raison divine et de la raison humaine, se sont dit: Nous connaissons maintenant le défaut de la cuirasse de nos adversaires. Ils reconnaissent et nomment un ordre *surnaturel*, donc ils excluent de la nature, soit incréée, soit créée, Dieu et ses Esprits. Profilons de cette faute,

de cette logomachie, et comme le *surnaturel* est un non-sens enveloppons, dans sa proscription légitime, tout être en dehors de la matière et de l'homme.

Ils ont donc proclamé avec emphase que le *surnaturel* (expression fautive) n'existe pas, qu'ainsi il n'y a rien au-dessus du monde physique et de l'homme.

Ils ont raison pour un mot, mais les sophistes, les brigands de la négation, ils n'ont pas raison sur la chose.

Nous l'avons dit, la nature incréée, c'est Dieu; la nature créée, ce sont les Esprits, soit incarnés, soit désincarnés, qui peuplent les demeures de Dieu. Rien ne se passe en dehors de Dieu, de la créature spirituelle et matérielle, donc il n'y a rien de *surnaturel*; car il ne peut y avoir nul être et nulle action, en dehors de l'être parfait et de ses créations participant en quelque degré à ses vertus. Tous les faits qui ne se peuvent expliquer par l'homme, ou le monde terrestre, peuvent bien être nommés *extra-terrestres*, *extra-humains* (de notre humanité), mais on ne saurait les qualifier logiquement de *surnaturels*. Les athées ont profité habilement des ténèbres encore enfantines qui couvrent l'humanité, pour les épaissir de plus en plus et en faire sortir le cahos et le néant; car ils n'enseignent pas, les malheureux, que Dieu et ses Esprits ont été mal qualifiés, ils se servent de cette mauvaise qualification pour proclamer leur non-existence. Voilà où est le sophisme exécrable, et nous avons insisté pour le démasquer.

A des gens de cette trempe, qui forment une branche de la tératologie humaine, qui sont des monstres dans l'ordre spirituel, que faut-il pour les faire rentrer dans l'humanité, quels seront les moyens à employer pour redresser leurs gibbosités? Ah! c'est là surtout que la grâce divine devra être attendue et invoquée! l'orthopédie des hommes n'y suffirait pas; il est besoin du *surhumain de notre terre*, et non pas du *surnaturel* (1), pour guérir de pareilles infirmités.

Contre ces sophistes réincarnés et renouvelés des Grecs, Dieu a sans doute suscité des défenseurs de la bonne cause, l'abbé Gratry le premier, que nous regardons comme un missionnaire divin, et beaucoup d'autres plus obscurs, sinon moins

(1) Qui impliquerait quelque chose au-dessus de Dieu et de ses anges. Mais en dehors de l'être, il n'y a rien à concevoir que le néant, c'est-à-dire une négation; donc, les partisans de ce mot *surnaturalisme*, sont des adorateurs du néant.

zélés ; mais cela ne pouvait suffire : aux grands maux, les grands remèdes. Les métaphysiciens éminents dont nous parlons ont bien combattu l'erreur, mais dans des livres ; à peine auraient-ils pu opérer cent conversions et ce n'était pas assez, car la doctrine de nos modernes nihilistes avait passé dans les faits pratiques, corroborée par celle des matérialistes qui sont toujours nombreux dans un monde inférieur, et c'est pour terrasser, réduire à merci, athées, sceptiques et sophistes, que la grâce générale du Spiritisme est descendue d'en haut, sanctionnée par la permission de Dieu, et confiée à la surveillance de ses messagers. Cette étonnante manifestation, dont nous avons déjà fait ressortir amplement les avantages et le but, a tout envahi, même la songeuse et idéale Allemagne, terre classique des philosophes nébuleux et négateurs.

Voilà la grâce universelle, destinée à tous.

Mais voici quelle pourrait être la grâce particulière :

Michelet, de Berlin, Renan, de Paris (s'il reprenait son cours), tout autre professeur célèbre par ses égarements sophistiques, pendant qu'ils seraient dans leur chaire à prouver qu'il n'y a point de Dieu, que le genre humain s'est laissé égarer jusqu'à présent par une fausse logique, que surtout il n'y a pas d'action possible et concevable en dehors de l'homme et de la nature matérielle, verraient se dresser devant eux une divine et fulgurante apparition, les anéantissant, les écrasant sous le poids de la vérité lumineuse, leur parlant impérativement, comme Jésus-Christ à Saul, bouleversant en un moment leurs volontés et leurs cœurs ; et on verrait ces mêmes hommes qui avaient nié auparavant la lumière, Dieu et ses Esprits, l'ordre surhumain en un mot, changer tout à coup de langage et mettre autant de zèle et d'empressement à les confesser, qu'ils avaient employé naguères d'obstination à les combattre. Ne serait-ce pas un événement merveilleux, convaincant, si ce n'est pour l'impure secte des douteurs qui auraient la ressource de l'hallucination et de la folie, race impie qui sera réprouvée et rejetée au jugement qui se prépare ; mais, enfin, la grande majorité des sceptiques serait illuminée par ce coup de foudre, elle tomberait à genoux devant le maître suprême et son monde spirituel. Michelet, de Berlin, Renan, Vacherot, Littré, de Paris, deviendraient les nouveaux saint Paul de l'avènement de l'Esprit, comme Saul l'a été du christianisme.

Remarquez que ces suppositions sont tout à fait imaginaires ; mais, songez-y bien, nos imaginations à nous, faibles et infimes créatures que nous sommes, sont et seront infiniment dépassées par la réalité suprême, par la sagesse omnipotente de notre père céleste : donc, il se passera, si cela est nécessaire, des prodiges de la grâce bien plus étonnants que ceux-ci ; nous ne pouvons ni les comprendre d'avance ni les prévoir, et cependant nous les attendons avec une inébranlable confiance.

PHILALÈTHÈS.

ÉTUDE SPIRITE.

MATTER.

Un écrivain distingué, qui a rendu de grands services à la philosophie spiritualiste, c'est-à-dire à celle qui reconnaît la spiritualité de l'âme, et quelque peu aussi à la philosophie spirite,

c'est-à-dire à celle qui admet l'intervention des Esprits, M. Matter est mort à Strasbourg, où il se trouvait momentanément. Notre devoir est de lui consacrer quelques lignes et d'apprécier sommairement ses titres à la reconnaissance des partisans de la doctrine nouvelle.

Il a publié divers ouvrages intéressants à divers titres : 1° *Étude historique de l'École d'Alexandrie*, dans laquelle il élucide plusieurs points obscurs de l'histoire des néoplatoniciens, 2 vol. in-8° ; 2° *Histoire du Gnosticisme*, 3 vol. in-8°, plus lucide et moins diffuse que le travail sur le manichéisme de Beausobre ; 3° *Idées morales*, 4 vol. in-8° ; 4° *Philosophie de la révélation*, 2 vol. in-12 ; 5° *Saint Martin, ou le philosophe inconnu*, où il donne des détails précieux sur les manifestations spirites, dans les cercles d'illuminés au 17^{me} et 18^{me} siècle ; 6° *Emmanuel Swedenborg*, où il raconte beaucoup de traits qui prouvent les rapports de ce voyant, obsédé quelquefois, avec le monde spirite. Il se proposait de publier, au moment de sa mort, une *Histoire des Mystiques depuis Descartes jusqu'à nos jours* : il est fâcheux que la mort l'ait surpris dans ce projet ; mais nous espérons cependant que notre école ne sera pas privée des recherches consciencieuses de l'auteur. Il serait curieux et important, pour l'histoire du Spiritisme, d'avoir des détails sur M^{me} Guyon, ce remarquable médium (elle avoue elle-même que ce qu'elle écrit lui est presque toujours dicté), Annette Bourignon, Pierre Poiret, l'abbé Fournié, etc., etc. Nous allons citer, pour faire connaître à nos lecteurs la manière de M. Matter, un fragment tiré de la *Philosophie de la révélation*, où interprétant, comme notre journal l'a fait, les prédictions de la fin du monde, le judicieux écrivain arrive aux mêmes conclusions que nous, à savoir que la fin du monde signifie sa transformation, la fin des abus et du monde ancien devant un monde nouveau, qu'il nomme, comme nous encore, le règne de Dieu sur la terre.

Voici ce beau passage :

« Une catastrophe, une transformation à tel point radicale qu'on puisse l'appeler une fin, est enseignée dans nos livres sacrés. Elle s'y trouve partout, mais à titre de transformation et non pas d'anéantissement. « La terre et les cieux, c'est-à-dire les mondes, ouvrage de tes mains, vieilliront, et tu les changeras comme un vêtement, dit le Psalmiste à l'Éternel. » (Ps. 102, 27.) « De même que les nouveaux cieux et la nouvelle terre que je vais faire subsisteront devant moi, dit l'Éternel à son peuple, de même subsistera votre prophète et votre nom. » (Isaïe, 66, 22.) Les textes sacrés enseignent si peu un état de choses où il n'y aurait plus de monde matériel, qu'ils prédisent, au contraire, une nouvelle terre et de nouveaux cieux.

« La vraie fin du monde, c'est donc une transformation du monde. « Je créerai de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et on ne se souviendra pas des anciens cieux. » (Isaïe, 65, 17.)

« On a dit, au sujet de ces textes et contre cette théorie, que ces déclarations prophétiques ne sont ni de la science ni de la spéculation cosmologique ; que ce sont des vues morales sur le grand fait d'une réforme religieuse, sur la nouvelle condition que doit amener le divin prophète qui est l'auteur de toutes les espérances messianiques ; que la nouvelle terre et les nouveaux cieux signifient le nouvel état moral et politique qui sortira de l'avènement du Messie. Mais si cela est très-ingénieux, cela n'est pas très-vrai, puisque de nouveaux cieux et une nouvelle terre ne signifient nulle part un nouvel état moral et politique. Une nouvelle terre et de nouveaux cieux n'étaient pas nécessaires pour l'installation de l'œuvre du Messie, et les anciens y ont fort bien suffi. C'est donc d'autre chose que de politique terrestre qu'il s'agit. Et, en effet, celle qui parle, c'est la politique céleste, celle de l'Éternel, telle qu'elle sera appliquée un jour, quand il s'agira de l'établissement définitif du règne de Dieu, non-seulement à l'humanité et à la transformation du globe qu'elle habite, mais au monde spirituel tout entier et au globe qu'il habite.

• En effet, les armées célestes, les êtres moraux de l'univers tout entier, si j'interprète bien, sont intéressés à cette catastrophe.

• Toute l'armée des cieux se fondra. « Les cieux seront roulés comme un livre, et toute leur armée tombera comme tombe la feuille de la vigne, comme tombe celle du figuier. » (*Isaïe, ch. 34, 4.*) On peut appliquer ces images à la condition terrestre; l'exégèse négative peut se donner cette satisfaction, mais ces idées sont empruntées à des théories plus générales; Dieu veut un jour renouveler le ciel et la terre, et les armées qui les peuplent. Ce sont des prophéties judaïques, cela est vrai; mais elles sont si formellement confirmées par Jésus-Christ et répétées par les apôtres, qu'elles sont de l'essence même du christianisme, qu'aucune interprétation ne peut ni les faire disparaître ni les atténuer. C'est bien ainsi qu'il faut entendre la fin du monde; et si l'idée de cette immense transformation s'est établie dans l'opinion générale du genre humain; si l'on n'est pas de système religieux qui ne l'ait adoptée, qui n'en fasse un de ses dogmes principaux, ce n'est pas dans un autre sens. La philosophie tient d'autant plus à ce point de vue si sublime, qu'elle y trouve la plus magnifique de toutes les solutions du problème qu'offre le monde actuel. Ce monde étant l'œuvre de Dieu, toute œuvre de Dieu devant tenir de sa perfection, et le monde actuel étant imparfait, ne pouvant être appelé à la permanence tel qu'il est, vu qu'il ne révèle pas suffisamment, dans son présent organisme, la marche ascendante qui satisferait la raison, doit finir nécessairement dans l'intérêt même de la gloire de son auteur. Pour arriver à la perfection voulue, il doit passer par une série de transformations et enfin par une révolution à ce point profonde qu'elle puisse être considérée comme une fin sensible. •

On ne saurait mieux dire et on a vu que nous avons adopté les mêmes raisonnements.

En résumé, M. Matter a rendu à la sainte cause de Dieu des services qu'il serait injuste d'oublier, et ses livres érudits seront cités et consultés avec fruit par les historiens futurs du Spiritisme.

ERDNA.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à HENRI DUBAUX, alors âgé de 14 ans.

(13^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE IV.

Année 1463 (suite).

J'avais envoyé une ambassade au duc de Bourgogne, pour le faire déclarer contre le roi d'Angleterre: quelques escadres anglaises me faisaient appréhender, disais-je, une invasion de ce côté. C'était le prétexte de l'ambassade; quant au motif, le voici: je voulais qu'il permit l'établissement de la gabelle dans ses états. Non content de me refuser positivement, il m'envoya le seigneur de Chimay pour me faire des plaintes.

Sachant les motifs qui l'amenaient, et n'osant lui refuser une audience, je lui fis essayer mille retards; impatient de ces délais, il prit enfin le parti de m'attendre à ma sortie du palais. Fâché de ne pouvoir éviter sa rencontre, je lui demandai brusquement si le duc de Bourgogne était d'un autre métal que mes autres vassaux (1).

(1) Je n'ai pas dit, comme les historiens l'ont avancé, d'un autre métal que les autres princes et seigneurs de mon royaume; mais bien que mes autres vassaux; je ne négligeais aucune occasion de faire sentir aux grands que j'étais leur maître, et je savais que ce titre, bien frivole en effet, de suzerain, humiliait l'orgueil du duc de Bourgogne, qui affectait en tout d'être entièrement indépendant.

Chimay répondit fièrement que oui, puisqu'il était le seul Français qui eut osé me recevoir chez lui et me soutenir contre le roi mon père; ce qu'aucun prince, d'aucune nation, n'eût voulu ni osé faire. Je jetai un regard foudroyant sur l'audacieux qui osait me tenir un pareil langage et je rentrai aussitôt, presque fou de rage. Le comte de Dunois, qui était avec moi et qui craignait, pour ce seigneur qu'il estimait, les suites dangereuses de ces paroles, lui demanda comment il avait osé exprimer sa pensée si librement à un homme tel que moi; il répondit que s'il eût été à cinquante lieues, il serait venu tout exprès me faire cette réponse. Ne voulant pas mécontenter le duc de Bourgogne, je feignis d'oublier cette aventure. Philippe m'avait fait prier, par cet envoyé, de me désister de mes prétentions pour la gabelle, j'accédai à sa demande.

Anne de Chypre, duchesse de Savoie, ma belle-mère, mourut au mois de novembre de cette année. Elle avait gouverné sagement la Savoie pendant tout le temps qui s'écoula depuis son mariage avec le duc Louis, jusqu'à sa mort. Outre plusieurs filles, elle laissa sept fils: Amédée, Louis, Janus, Jacques, Philippe, Jean et François. Deux de ses fils, Louis et Philippe, avaient été pour elle une source de chagrins toujours nouvelle.

Dans un chapitre précédent, j'ai parlé du premier qu'elle avait marié à la reine Charlotte de Chypre, et des événements qui les avaient précipités de ce trône. L'infortuné Louis, après avoir erré dans toutes les cours de l'Europe, afin d'obtenir des secours pour être rétabli en Chypre, s'était fixé dans le Chablais, où il vivait dans une position fort précaire pour un roi, ce que la duchesse de Savoie ne voyait pas sans douleur.

L'ambition et les mauvaises qualités du prince Philippe avaient déterminé le duc et la duchesse, ses père et mère, à ne pas lui donner d'apanage; ce qui lui avait acquis le surnom de *Prince sans terre*. Philippe résolut de se venger de cette injustice qui lui avait fait concevoir contre sa mère une haine implacable, car c'était elle qu'il en accusait. Il n'oublia rien près de son père pour le brouiller avec elle; mais il ne put y parvenir. Anne choisissait presque tous ses ministres parmi des Cypriotes et des Italiens, qui abusaient parfois de sa confiance; le prince, pour se venger de sa mère, l'accusait hautement des fautes de ses ministres et interprétait malignement ses actions les plus indifférentes. Après avoir vainement tenté d'obtenir de son père qu'il la dépouillât de l'autorité dont elle était si digne, il fit poignarder le maître d'hôtel de la duchesse, et enleva le chancelier du duc, qu'il fit noyer, après lui avoir intenté un procès. Le duc et la duchesse de Savoie, justement épouvantés de ces crimes, se retirèrent à Genève, où la duchesse mourut bientôt de chagrin.

Le duc vint me trouver à Lyon, en 1463, pour me demander de le secourir contre Philippe-Sans-Terre; je lui promis de châtier le jeune prince. Je retirai quelques avantages de cette visite; le duc Louis me céda plusieurs places du Dauphiné, engagées à ses prédécesseurs par quelques dauphins.

Sous les règnes précédents, les évêques étaient de droit membres du parlement; c'était un abus qui avait parfois des suites dangereuses. De concert avec le parlement de Paris, je publiai un édit qui leur ôta ce privilège. Les seules personnes qui le conservèrent furent les pairs ecclésiastiques, les prélats qui en avaient le droit bien établi par des lettres, et enfin ceux auxquels je l'accordai de mon bon plaisir.

(La suite au prochain numéro.)

LE VENT DE LA VÉRITÉ.

(Médium, M. X., groupe spirite, la famille chrétienne, à Genève.)

Dans bien peu de temps; un grand éclair sillonnera la nue; dans bien peu de temps, un tonnerre retentissant succédera à l'éclair car, les vents soufflent, la terre est sous l'influence de

beaucoup de vents impétueux, qui tous viendront se briser contre le rocher de la vérité indissoluble et immuable. Le vent de celle-ci s'élève déjà, mais il est encore vaincu par l'impétuosité des autres; il souffle en divers lieux, mais tous ne le reçoivent point, parce qu'ils préfèrent aspirer ceux qui soufflent violemment. Le vent de la vérité se lève au-dessus des autres; c'est pourquoi les anges l'ont toujours respiré, et en même temps c'est pourquoi les hommes ne l'ont plus trouvé. Mais le tonnerre, l'éclair, l'orage, purifieront ces émanations trop pesantes pour le corps humain; le tonnerre éclatera, et vous serez inondés de la fraîcheur qu'il laissera après lui; vous viendrez sur le seuil de vos demeures aspirer le souffle léger et pur; vous ouvrirez toutes les issues pour laisser entrer la douce haleine qui vous rendra la vie; l'air sera purifié et léger. Attendez et espérez, le grand Jehovah allume déjà la mèche qui introduira le feu dans ses poudrières; la soudaine explosion arrachera bien des tièdes à leur sommeil; ils seront secoués par la commotion. Vous, les appelés, vous, les conviés, attendez le moment avec calme et assurance; oui, certainement, le choc sera terrible, mais vous serez appuyés sur le bras de Christ; vous serez à l'abri des terribles atteintes des parcelles de mitrailles que plusieurs lanceront à l'approche de la grande poudrière. Le vent, d'abord doux et faible, deviendra un éternel courant qui abattra les autres. Après le combat des vents, succédera une paix immortelle, un calme véritable; Jésus lui-même tiendra le torrent de la montagne, et il dirigera ses foudres, selon les nécessités ou même les convenances. Ne craignez rien; si Dieu est pour vous, qui sera contre vous?

UN DES MESSAGERS FLUIDIQUES.

BIBLIOGRAPHIE.

PLURALITÉ DES MONDES.

(3^e Article. — Voir le dernier numéro.)

M. Flammarion a raison, il y a des membres du collège romain qui s'occupent, à l'heure qu'il est, d'astronomie et même très-développée; nous ne citerons qu'un nom, *Pianciani*, qui, par ses travaux, a même devancé notre siècle. Mais il ne faut pas croire pour cela que l'esprit du bien et de la vérité ait vaincu sur ce point tous les obstinés. Nous en connaissons, et ils sont plus nombreux qu'on ne pense, qui sont encore encroutés de leur vieille théologie et en soutiennent les arguments saugrenus. Un membre du clergé discutait avec nous cette question heureusement résolue, et il nous tenait ce langage :

« On veut remplacer les six jours de la création, selon Moïse, par six époques indéterminées, mais n'est-ce pas un esprit mécréant et raisonneur, l'esprit du XIX^e siècle, qui a aussi voulu saper les bases de la tradition? Qui est-ce qui nous dit que Dieu n'a pas disposé les stratifications et les fossiles ainsi qu'il n'a pas arrangé les terrains à sa guise pour éprouver la foi des hommes et se jouer de la science humaine? De même, qui peut nous assurer qu'il ne se soit pas plu à créer des milliards de milliards d'étoiles, de planètes, de satellites, résolu cependant à ne placer des créatures raisonnables et matérielles que sur le globe de la terre. Nier la possibilité de cette conduite, ce serait s'en prendre directement à la puissance de l'Éternel. — « Dieu peut tout, répliquai-je, hormis l'absurde, qui serait une violation de sa sagesse infinie; or, quand nous voyons qu'ici-bas il n'y a pas un brin d'herbe, une goutte d'eau sans habitants, quand pas un flot découvert par nos navigateurs n'est sans végétaux, sans animaux, sans hommes, la supposition que vous faites n'est-elle pas tout uniment impossible et absurde? Elle impliquerait la stupidité du créateur et se trouve par là même irrévocablement repoussée. »

On ne voudra pas nous croire, on pensera que nous voulons

nous moquer en peignant comme vivant encore dans l'espèce humaine, des chimères, des monstres de la pensée; on s'imaginera qu'il faut les reléguer avec les ptérodactyles et les plésiosaures, maintenant disparus! Rien de plus vrai pourtant que leur existence. Non, la race pharisaïque, ignorante et incroyante de ces abrutis et entêtés n'est pas tout-à-fait éteinte, elle s'agite et grouille encore dans ses idées rétrogrades. Aveugles bien à plaindre, qui comme de noires taupes n'ont pas vu la lumière du soleil!

Continuons, avec M. Boillot, cette fois, par l'exposé des travaux et de la doctrine de Képler :

« En coordonnant et en comparant les observations de Tycho-Brahé, Képler vit qu'il était impossible de les mettre d'accord avec l'hypothèse des mouvements circulaires. Il existait des différences trop considérables entre les positions déduites de la théorie et celles données par l'observation. Il fut donc conduit, en adoptant le système de Copernic, à rechercher les vraies trajectoires des planètes. Après vingt-quatre longues années de tâtonnements infructueux, il découvrit enfin les lois mathématiques qui dirigent le mouvement d'une planète autour du soleil. Ces lois lui donnant en théorie des résultats à peu près identiques à ceux fournis par les observations elles-mêmes, il en conclut qu'elles étaient les véritables. Dans la préface de son livre *L'Harmonique du Monde*, qui parut en 1619, en lit ces paroles : « Le sort en est jeté, je livre au public mon ouvrage, il sera lu par l'âge présent ou par la postérité, peu importe, il pourra attendre son lecteur. Dieu n'a-t-il pas attendu six mille ans un contemplateur de ses œuvres? »

« On voit dans ce livre que Képler avait un caractère éminemment religieux et philosophique en même temps. Il se livrait à un libre examen des sciences, en cherchant dans l'ensemble des choses les relations nécessaires qu'elles ont entre elles en dirigeant ses investigations vers l'unité harmonique qui lie les parties avec le tout. On est frappé de l'envie qu'il exprime de connaître l'univers, en voyant dans chaque corps, petit ou grand, une simple parcelle de l'organisation totale. Le mysticisme qui s'alliait en Képler avec la philosophie religieuse et positive, se trouve à chaque pas dans ses écrits. La création est une merveilleuse harmonie dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, tout y est vivant et animé. La cause du mouvement des astres réside dans leur âme, c'est pour cela qu'il y règne une régularité si grande. La terre elle-même est un animal dont les métaux sont les nerfs, l'eau les humeurs organiques et le sang, et les végétaux les cheveux; son âme est un feu souterrain qui fait vivre toute sa surface, son siège est au centre et, de là, elle fait rayonner dans tous les sens les changements et les impressions qu'elle subit. Le soleil, foyer de la lumière et de la chaleur, est encore le centre d'une force attractive et d'une parfaite raison, son action sur l'espèce humaine et sur sa destinée est supérieure à celle de tous les autres astres. »

Képler tenait ces idées des pythagoriciens et du Zohar qui considère l'univers comme le corps de Dieu, qui parle du grand visage, du grand cœur, du grand estomac, c'est-à-dire des parties du macrocosme qui correspondent à ces organes de notre corps. Ces excentricités ont d'abord été reproduites de nos jours par Davys et poussées jusqu'au ridicule par ses disciples en Amérique et en France. Ce n'est pas pour cela surtout que nous trouvons Képler sublime, c'est pour les lois de la vie des mondes qu'il a découvertes et qui ont été plus tard confirmées par Newton, c'est pour la conception et la pluralité des demeures étoilées et de la solidarité qui unit l'univers entier au sein de Dieu.

(La suite au prochain numéro.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

Lyon. — Imprimerie G. JAILLET, rue Merciers, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

MOUVEMENT DES IDÉES.

(1^{er} article.)

Pour guérir les vices intellectuels dont notre époque abonde, la grâce, avons-nous dit, sera surabondante.

Toutefois, même de ce mal profond et invétéré, de l'erreur, un bien surgit.

Nous l'avons dit, même les livres sceptiques et négateurs de la vérité religieuse lui profitent : l'attaque acharnée et ardente vaut mieux que l'indifférence. A l'école déjà surannée de Voltaire a succédé l'école exégétique de l'Allemagne, qui a produit *Strauss*, mais qui a aussi engendré *Baur* ; en France nous avons eu, dans le sens du premier, *Renan*, et son ouvrage tant critiqué, si vivement défendu, a passionné le public, a remis en goût et en honneur l'examen des écritures saintes, de la Bible, des Evangiles. Ce n'est pas, nous le croyons, sans un secret dessein de la providence qui converge avec tous les signes par nous relevés, pour annoncer et préparer l'avènement de l'Esprit, c'est-à-dire encore une révélation de la révélation, en d'autres termes aussi, l'explication rationnelle, développée et confirmée du christianisme essentiel ; ce n'est pas, affirmons-nous, sans un plan divin que tous ces événements grandioses se passent dans le monde de la pensée. La lice est ouverte, qui était fermée par une systématique indifférence ; de nouveau, les grands principes sont discutés : Dieu, ses Esprits et son intervention ici-bas, son Messie et ses vues sur la conduite de l'humanité. Que la lutte ait commencé par un croyant ou par un adversaire, qu'importe ? nous avons dit déjà tout le bien qui était résulté du livre de Renan, et nous trouvons notre opinion confirmée par beaucoup d'écrivains de l'autre camp. M. Gratre entre autres, dans son remarquable ouvrage *les Sophistes*, s'exprime ainsi :

« Beaucoup du moins, surtout en Allemagne, depuis un quart de siècle, semblent parfois n'oublier et ne nier la vérité du Seigneur, que pour louer avec plus d'enthousiasme son admirable humanité. Je les plains de scinder le Christ ; mais je dis que, s'ils persévèrent à contempler sa face humaine avec intelligence et avec amour, il leur sera donné peut-être, à travers l'homme unique et incomparable, de voir et de retrouver Dieu. Ils sortiront, comme saint Thomas, de l'incrédulité, en regardant ses mains, sa figure, sa poitrine, et la place où

étaient les clous, et *loca clavorum*. Et, comme dit saint Augustin de l'apôtre d'abord incrédule : « Il vit l'homme et conçut fessa le Dieu ; *hominem vidit, Deum confessus est.* » De même ce siècle, s'il arrive à bien voir et à bien comprendre cet homme, toujours vivant et toujours régnant, quoique toujours couvert de plaies et couronné d'épines, ce siècle pourra finir par s'écrier aussi : « Mon Seigneur et mon Dieu ! *Dominus meus, et Deus meus !* »

» J'aperçois depuis quelques jours un touchant phénomène. *La Vie de Jésus*, ce tissu de contradictions et d'erreurs, ce livre plein d'outrages pour Jésus-Christ, renferme dix ou douze pages d'admiration, d'hommages et de respect pour sa beauté. Dans ces lignes on voit briller, quoique bien réduits et flétris, quelques-uns des traits de Jésus. Eh bien ! voici que je rencontre plusieurs âmes qui, dans tout le livre, n'ont compris et vu que cela. L'éclat divin des traits de Jésus-Christ a, pour elles, effacé tout le reste. Le reste à leurs yeux n'y est pas. Et de fait, si ces quelques traits sont les vrais traits de Jésus-Christ, le reste ne subsiste pas. L'Esprit n'accepte pas, et ne porte pas en même temps les contraires. La disjonction des caractères s'opère dans l'esprit des lecteurs plus nettement qu'elle n'est opérée dans le livre. Les uns voient et approuvent les outrages, les autres l'admiration et la vénération. Nul ne conçoit les deux ensemble.

» Ce qui m'émeut vraiment ici, c'est cette espèce de toute-puissance de la beauté unique, dont quelques traits défigurés suffisent à faire paraître beau un livre absolument insupportable (1). »

L'abbé Gratre parle ensuite de l'*Etude sur Jésus* de M. Ewald quoique rationaliste, rend une pleine et entière justice à ses qualités incomparables et à ses adorables vertus.

M. Auguste Nicolas, dans sa réfutation contre le livre de Renan, est encore plus explicite ; il s'écrie : « Voici donc Jésus-Christ redevenu encore une fois, grâce à ses ennemis, la question du jour ; aussi vivante, aussi ardente, qu'elle le fut jamais parmi les Juifs, quand il était visible sur la terre, parce qu'il n'y est pas moins présent ; la grande question comme l'appelle très-bien M. Havet ; le plus grand sujet qui puisse occuper une plume, comme dit encore M. Scherer, cette ques-

(1) Nous renvoyons nos lecteurs aux trois derniers articles : *Spiritisme et Christianisme* ainsi qu'aux articles subséquents où nous exprimerons nos opinions sur le Christ.

tion renfermée depuis trop longtemps dans les temples, bannie de la littérature du jour par Voltaire et ses successeurs, la voici à l'Institut, dans la *Revue des deux Mondes*, dans le premier Paris des journaux, dans toutes les conversations, dans l'air, dans les salons, aux diners et aux bals, et tout le monde, depuis le philosophe et le magistrat jusqu'à l'état des boulevards et à la femme frivole, est mis en demeure de se prononcer et de voter en quelque façon pour ou contre (p. 16).

Benan lui-même a une intuition du bruit providentiel que va susciter son œuvre, il dit de Jésus : « Drapeau de nos contradictions, tu seras le signe autour duquel se livrera la plus ardente bataille. »

Le Spiritisme est entré largement dans le mouvement actuel. Des explications, des commentaires élevés et humbles surgissent de toutes parts, dans nos rangs, sur les Évangiles, redevenus les vrais titres de gloire et d'espérance pour l'humanité. Nous-même, nous écrivons ici une *théologie* du Spiritisme.

Nous répétons que ce formidable mouvement est un signe certain des temps qui se préparent.

Abordons d'autres considérations et d'autres analogies fort remarquables.

PHILALÈTES.

(La suite au prochain numéro.)

MIRACLES D'APRÈS LES RABBINS.

(1^{er} article.)

Le commentaire Mishna Ketanna, le Medrasch Rabba, le Schemot Habba, Isaac Abarbanel, Positka Rabbati, David Kimchi, R. Behhai, Salomon Yarrhi, Moïse Nahlemides, et une foule d'autres auteurs rabbiniques, cités avec estime et orgueil dans la synagogue, adoptent une notion philosophique du miracle analogue au point de vue spiritiste, tellement que nous mettons en relief leurs opinions résumées d'après Matter, Pecqueur, Froli, Nordheim et autres. Ces opinions sont trop conformes à ce que soutiendra par la suite notre journal, pour que nous ne les donnions pas avec empressement; elles viennent encore mieux établir ce que nous avons prouvé dans quatre articles (*Concordance du Judaïsme et du Spiritisme*) et dans les trois articles subséquents (*les deux Synagogues*), c'est-à-dire la conformité singulière des pensées même philosophiques, entre notre doctrine et les doctrines du passé. Voici comment les auteurs cités et beaucoup d'autres entendent les miracles :

« Pour toute saine philosophie, est miracle ou fait extraordinaire, non pas ce qui est contraire au cours ordinaire des forces et des lois du monde, mais ce qui est l'effet d'une cause située au-delà de l'observation du connu. Ce qui constitue le miracle, ce n'est pas l'impossibilité de l'expliquer (car l'intelligence ne s'explique pas davantage le cours normal des choses), c'est son étrangeté, c'est la contradiction où il se trouve avec l'expérience commune. Or, cette espèce de miracle, non-seulement la métaphysique l'admet *a priori*, puisqu'elle admet que toutes les causes sont voilées, mais elle l'admet encore *a posteriori*, puisqu'elle y est forcée toutes les fois que l'observation le constate. Et le nombre de ces miracles est infini; le monde en est plein. Le progrès, loin de diminuer les faits dont la cause est à connaître, tend à les augmenter sans cesse. S'il en fait disparaître quelques-uns, chaque jour, en éclairant dans ses détails l'horizon déjà un peu découvert, il en fait naître d'autres chaque jour; et c'est sa gloire, car il le fait en s'élevant à de nouvelles hauteurs, et en découvrant sans cesse des horizons plus vastes. La raison en est toujours

à la vieille maxime de la scolastique (*naturalia presumuntur, non preternaturalia, sed supernaturalia*). Or, elle n'a pas tort, puisque dans la nature entière il n'y a que du naturel; mais la nature entière ne lui est pas révélée, et en cherchant le naturel elle touche sans cesse à l'inconnu, à ce qui passe faussement pour surnaturel. La métaphysique est précisément la science de ce qui est au-dessus du donné, du connu, de l'observé; la science de ce qui est déduit rationnellement de l'observé, du connu et du donné (*scientia rerum supernaturalium e naturalibus inductarum*). Or, s'il est une chose qu'elle, en induit, avec confiance, c'est qu'en-deçà et au-dessous rien ne s'explique, rien n'est que miracle, qualifié à tort de surnaturel; est partout, qu'il n'y a qu'une seule cause qui rende raison de tout, la plus grande et la plus mystérieuse de toutes, Dieu; que chercher en lui la cause ou des causes, c'est chercher où il s'en trouve; mais qu'en sa intervention ordinaire et son intervention extraordinaire dans ce qui se passe du nom de sa volonté, toute ligne de démarcation est un fait arbitraire.

N'est-ce pas là une notion tout à fait élevée de ce qu'on appelle Miracle? C'est à dire un fait qui n'est pas expliqué par les lois connues, où on ignore les véritables lois de l'intervention de Dieu et de ses Esprits? (C'est tout ce que dit l'Écriture.)

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI.

Écrit par lui-même à Henri VIII d'Angleterre, lors de son mariage.

(14^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE V.

Affaires d'Espagne. — Arbitrage. — Entrevue avec le roi de Castille. — Parlement de Bordeaux. — Edict. — Poires de Lyon. — Grâces accordées au duc de Bourgogne et au sire de Croÿ. — Rachat des villes de la Somme. — Entrevue de Hesdin. — Mes tentatives près du duc Philippe. — Excursions diverses. — Affaires de Bretagne. — Le duc de Savoie à Paris. — Traité avec les Suédois. — Mort de Marie de Bourgogne. — Mort de Marie d'Armagnac. — Traité de Milan et de Bâle.

Année 1463.

Cependant les Catalans avaient déclaré le roi, don Juan, déchu de leur souveraineté et s'étaient constitués en une sorte de république. Don Juan fit marcher contre eux son fils naturel, don Juan, archevêque de Saragosse, qui les battit; les Catalans effrayés députèrent un seigneur nommé Copons à Henri IV, roi de Castille, pour lui offrir de le reconnaître comme souverain. Celui-ci, qui croyait avoir des droits sur la Catalogne du chef de sa bisayeule, dona Éléonore d'Aragon, grand-mère de don Juan II, envoya des troupes au secours des rebelles et se laissa proclamer à Barcelonne prince de Catalogne; pour faire diversion, il fit entrer des troupes en Aragon et à Valence.

Après des alternatives de succès et de revers, le roi d'Aragon, désespérant de dompter les rebelles, fut contraint de songer à un accommodement. À cet effet, il gagna deux ministres du roi de Castille, l'archevêque de Tolède et le marquis de Villena. Sur leurs conseils, et ne voyant pas de grands avantages à tirer de cette guerre, Henri y consentit.

Les deux rois, de concert, se choisirent pour arbitre. Chaque partie intéressée croyait que son politique s'engagerait à favoriser ses intérêts; les Catalans attendaient un jugement contraire au roi d'Aragon, à cause de la proximité de nos états. Le roi d'Aragon, pour plusieurs raisons, comptait sur la même chose; il pensait

que, puisqu'aucune considération ne me portait à faire cause commune avec les Catalans, je ne voudrais pas donner un pernicieux exemple en soutenant des sujets révoltés contre leur souverain; l'engagement en ma faveur du Roussillon et de la Cerdagne, et le traité récemment conclu, de rassuraient à cet égard. Le roi de Castille ne croyait pas que je pusse oublier que de temps immémorial nos deux royaumes avaient presque toujours été alliés; pour les Navarrais, ils avaient foi en ma justice et ne pouvaient concevoir que je ne leur fisse pas rendre les places que le roi Henri leur restituait, d'autant plus que Gaston de Foix, mari de ma sœur Madeleine, devait posséder la Navarre après la mort de ses parents. En pensant que je ne favoriserais pas ses adversaires, chacun avait raison: je rendis un jugement également défavorable à tous.

J'envoyai l'amiral de Montauban à Almazan, complimenter de ma part les souverains de Castille; ces princes n'oublièrent rien, ni présents ni honneurs, pour se rendre favorable un homme qu'ils savaient être mon favori.

Cet arbitrage n'était pas chose facile. Si je maintenais la liberté de la Catalogne, le roi d'Aragon était dépossédé d'une province de la plus haute importance; dans le cas contraire, un grand peuple perdait l'espèce d'indépendance qu'il s'était si chèrement acquise. Le roi de Castille avait sur Esiclle et d'autres places navarraises, outre des prétentions assez fondées, des droits qui ne l'étaient pas moins, ces villes lui ayant été données pour sûreté d'un traité assez récent; mais c'était priver les Navarrais de leur principal rempart du côté de la Castille. Comme on le voit, les circonstances étaient fort épineuses.

Je me rendis à Bayonne pour entendre les partis et prononcer ma décision. Je condamnai le roi de Castille à perdre le titre de comte de Barcelonne et les places de Navarre, lui donnant Estelle pour le dédommager de ces dernières. Henri IV fut mécontent de perdre la Catalogne et les places navarraises; les Navarrais et les Catalans ne furent pas plus satisfaits. Les uns jurèrent qu'ils ne laisseraient pas Henri maître de l'un de leurs boulevards; les autres, non contents de crier encore plus haut, appelèrent à leur secours don Pedro de Portugal, ce qui rendit la guerre plus vive que jamais.

Don Juan, dont la cause était naturellement la même que celle des Navarrais, eut à peine fait ratifier le traité par des ambassadeurs, qu'il chercha les moyens de le rendre nul dans ce qui lui était désavantageux. Il m'envoya représenter que je violais les institutions fondamentales du royaume, en donnant à la Castille Estelle et son territoire; le comte et la comtesse de Foix me firent des remontrances sur le même sujet. Je répondis à tous que je ne changerais rien à ma sentence, mais ne pouvais m'aveugler sur la justice de la cause de la maison de Foix; je lui donnai, par lettres patentes, les comtes de Cerdagne et de Roussillon en indemnité; en attendant qu'ils lui fussent remis, elle reçut de moi le comte de Mazaillon, la ville de Carcassonne et sa seigneurie.

Estelle ferma ses portes au roi de Castille, qui l'assiégea en personne, mais qui l'abandonna bientôt, étant informé qu'on voulait attenter à sa vie.

L'amiral de Montauban, en quittant Almazan, avait proposé au roi de Castille une entrevue avec moi, afin de resserrer l'alliance des deux royaumes. Le commerce et l'exécution d'anciens traités occasionnaient quelquefois, entre la France et la Castille, des discussions assez vives; je voulais définitivement en finir. De son côté, Henri espérait quelque adoucissement à la sentence qui lui enlevait une belle province et plusieurs places navarraises.

Il fut réglé que l'entrevue aurait lieu sur les rives de la Bidassoa, rivière qui séparait les deux frontières. Je me rendis, avec ma sœur, à Saint-Jean-de-Luz, et le roi de Castille à Fontarabie. Des Espagnols, de la suite de Henri IV, étaient venus loger, fût-ce de plate, dans des villes françaises; ils ne tardèrent pas à se

quereller avec les Français et se battirent avec acharnement; les magistrats les réconcilièrent tant bien que mal.

Le jour de l'entrevue arrivé, je me rendis sur la rive française; le roi de Castille et sa suite vinrent y aborder quelques moments après. Nous allâmes ensemble au château d'Ortrébie, situé près de là.

Quelques historiens ont avancé que la Bidassoa était espagnole; une moitié seule l'était, l'autre appartenait à la France; d'autres ont dit que le roi de Castille l'avait passée par déférence pour la monarchie française, ce qui est également faux, Henri me savait extrêmement chagriné en ce qui regardait mes frontières, et il voulait me faire révoquer ma sentence en ce qu'elle avait de désavantageux pour lui; il crut me rendre favorable à sa cause en faisant cette démarche, qui humiliait quelque peu la fierté espagnole; il voulait ainsi éluder jusqu'au plus petit mécontentement de ma part. Pour moi, je considérai cette déférence comme un hommage de non-seulement à ma puissance, mais encore à mes qualités personnelles, car je ne croyais pas qu'il y eût quelqu'un, si peu de bon sens qu'il fût, qui pût les mettre en doute.

Les diamants, les perles, les pierres précieuses, l'or, la soie, que sais-je? les Castillans n'avaient rien épargné pour nous donner une idée avantageuse de leurs richesses; les voiles et les cordages des vaisseaux sur lesquels ils avaient traversé le fleuve, étaient d'or et de pourpre; ils étaient couverts de riches tapis et d'ornements précieux.

Les Français formaient avec eux le plus étrange contraste; ils étaient vêtus d'étoffes communes. Pour moi, je portais une espèce d'habit en bure, si vieux, si court et si serré, qu'on eût dit que ses longs services dataient de mon adolescence; j'avais par-dessus un pourpoint de taine rapé, répié et rapiécé en maints endroits; j'étais coiffé d'une sorte de calotte avec un bord si gras et si sale qu'on n'en distinguait plus la couleur; elle était ornée d'une quantité de médailles de plomb de très-peu de valeur; une Notre-Dame de même métal, pour laquelle j'avais une extrême dévotion, était la principale, car il faut bien l'avouer, je joignais l'économie la plus sordide à la superstition la plus grossière; je m'imaginai que le ciel, comme les hommes, se laissait prendre aux démonstrations extérieures, et qu'en portant des reliques et des objets béhats, les crimes les plus grands trouveraient grâce devant Dieu.

Je n'ai vu dans la religion qu'un masque commode, derrière lequel je cachais le jeu des muscles de mon visage, qu'une sorte de levier qui m'aiderait à soulever les obstacles qui obstruaient ma route. Ce fut dans mes mains une arme offensive et défensive, qui me garantit de plus d'une atteinte et porta plus d'une fois à mes adversaires des coups traitreusement fatals.

Tant que j'eus la vigueur du corps, je jouai audacieusement et impunément avec la superstition; mais de même que ces plaies faciles des mendians, qui en ouvrent à la fin de réelles, la lèpre que j'affectais m'atteignit lorsque la défaillance d'une nature usée me mit en face d'une destruction inévitable, quoique lente à se faire. J'eus peur et je me pris à croire aux vains hochets de la crédulité dont ma politique m'avait couvert; à croire que Dieu rétribuait pour moi, qui étais roi, l'heure de la mort; comme si Dieu, qui a mis plus de mondes dans l'espace que de grains de sable au fond des mers, que de grains de poussière sur la face de la terre, s'y prenait à deux fois pour frapper une tête couronnée, pour abattre un puissant potentat dont l'existence se perdrait à ses yeux dans l'immensité, si Dieu n'était Dieu. Certes, la peur superstitieuse qui m'étreignait le cœur, expia durement l'outrage que je faisais à la majesté divine, en lui attribuant nos humaines passions; mais ce n'était pas sur la terre que m'attendait le châtement de mes forfaits....

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE.

PLURALITÉ DES MONDES.

(4^e Article. — Voir le dernier numéro.)

Une polémique s'était engagée entre les philosophes spiritualistes pour savoir si les principes universels du bien, du vrai et du beau, s'étendent aux habitants des autres mondes égaux, inférieurs, supérieurs à la terre.

M. Barthélemy Saint-Hilaire écrit à ce sujet ce qui suit :

« L'homme, en étudiant sa conscience avec le soin convenable, y trouve des conseils impérieux auxquels il se sent moralement obligé d'obéir, bien que souvent sa conduite soit rebelle. Il n'a qu'à faire, pour s'y soumettre, de savoir si ces lois sont valables pour l'universalité des êtres doués de raison ; il n'a point à stipuler pour eux, surtout il n'a point à les régir. Il lui suffit de savoir que les lois sont applicables à lui pour qu'il soit tenu de ne point les enfreindre. Que leur juste compétence s'étende plus loin, et que de l'homme elles remontent aux autres créatures raisonnables que Dieu a pu faire, et jusqu'à Dieu lui-même, ce sont des questions fort graves et fort curieuses, mais elles sortent du domaine de la morale. »

Ecoutez un contradicteur. André Pezzani, qui s'écrie :

« Non, il n'est pas vrai de dire que ces questions ne soient pas de la compétence de la morale ; non, il n'est pas vrai de dire qu'un philosophe puisse enseigner impunément, sans détruire par là tous les principes, que la raison n'est pas universelle et ne s'applique pas à toutes les créatures qui en ont été douées, puisqu'il doit démontrer le bien comme partie intégrante de Dieu, et le placer à une hauteur telle que tous les êtres créés et Dieu lui-même ne puissent rien y changer. »

Voltaire soutient l'universalité de la morale dans tous les mondes de l'univers ; il a écrit le beau passage suivant :

« Je méditais une nuit, absorbé dans la contemplation de la nature, j'admirais l'immensité, le cours, les rapports de ces globes infinis qui scintillent au-dessus de notre terre. J'admirais encore plus l'intelligence qui préside à ces vastes ressorts, après les avoir créés et mis en mouvement ; je me disais : Il faut être aveugle pour n'être pas ébloui de ce spectacle ; il faut être stupide pour n'en pas reconnaître l'auteur ; il faut être fou pour ne pas l'adorer. Quel tribut de culte et d'adoration ne dois-je pas lui rendre ? Ce tribut ne doit-il pas être le même dans toute l'étendue de l'espace, puisque c'est le pouvoir suprême qui y règne partout ?

« Un être pensant qui habite dans une étoile de la voie lactée ne lui doit-il pas le même hommage que l'être pensant sur ce petit globe où nous sommes ? Les lois de la lumière sont uniformes pour l'astre de Sirius et pour nous ; la morale doit être uniforme. »

« Un être sentant et pensant, dans Sirius, doit autant d'amour et de soins à ses parents que nous leur en devons ici-bas. Si quelqu'un, dans la voie lactée, voit un indigent estropié, s'il peut le soulager et s'il ne le fait pas, il est coupable envers tous les globes. Le cœur a partout les mêmes devoirs. (*Dictionnaire philosophique.*) »

N'est-ce pas que ce fragment est admirable ? Nous n'épousons certes pas toutes les idées de Voltaire, mais on ne peut que rendre hommage à la sublimité de cette citation.

M. Camille Flammarion étudie le problème, et dans plusieurs chapitres il traite la question relativement au vrai, au bien et au beau qui semble avoir un caractère plus relatif, et il arrive aux mêmes conclusions sur l'universalité et la solidarité de tous les êtres intellectuels et moraux ; citons à cet égard le magnifique résumé qu'il fait de ses opinions :

« Embrassons notre philosophie dans une dernière synthèse.

« Il y a des principes absolus de justice et de vérité qui sont en Dieu, souverain créateur. Ce sont ces principes qui constituent l'unité morale du monde ; ce sont eux qui relient harmoniquement tous les Esprits à l'Esprit suprême. Sur les mondes où ils sont en honneur et règnent sans partage, l'humanité a laborieusement parcouru l'immense série des épreuves ; elle s'est affranchie de toutes les influences de la matière, elle s'est approchée de la perfection dernière et resplendit au sein de l'aurole divine. Là, rayonne une nature toute belle, une vie sans ombre, un peuple sans tache ; là, repose l'Esprit de Dieu, enveloppant tous les êtres comme la pure lumière qui tombe du ciel oriental. Sur les mondes moins élevés, ces principes de justice et de vérité ne règnent pas encore en souverains, ils ne sont pas compris dans toute leur grandeur, ni pratiqués dans toute leur étendue ; ils ne sont pas l'unique boussole que les hommes consultent dans leur ascension vers le bonheur auquel ils aspirent. A mesure que l'on descend dans la hiérarchie des mondes, on reconnaît que ces principes sont de plus en plus voilés par la prédominance de la matière, et sur les mondes inférieurs où l'humanité s'est à peine avancée de quelques pas dans la voie de la perfection, les tendances primitives de l'animalité dominant et ne laissant point éclore les affections de l'âme. C'est un grand spectacle qui se manifeste en petit dans notre propre séjour. L'Esprit s'élève d'autant plus qu'il s'affranchit davantage de la domination des choses corporelles, en même temps il s'instruit dans la notion de la vérité et de la morale. Cette notion que toute conscience humaine porte en soi, est à peine sensible dans l'âme primitive, où elle est confusément mêlée aux instincts grossiers ; plus tard elle devient distincte, se dégage et sert de fil conducteur à l'homme se perfectionnant. Elle est de cette sorte le lien universel qui rattache à Dieu toutes les humanités de l'espace.

« Le monde de la terre est situé parmi les rangs inférieurs de cette sorte d'hiérarchie morale. En le considérant à cette place, nous permettons à l'œuvre divine de se manifester dans toute sa grandeur. Le pessimiste ne renie plus le nom du premier des êtres, car il sait que toute chose a sa place marquée dans l'ordre de la création, et que la nature est une immense ascension des êtres vers Dieu. L'univers est complet par lui-même ; la nature intelligente est intimement liée à la nature physique ; elles se complètent toutes deux l'une par l'autre ; isolées, leur existence serait stérile ; réunies, elles sont l'expression vivante de la pensée divine. Pour celui qui croit en l'enseignement de la pluralité des mondes, l'ordre des intelligences s'agrandit comme l'ordre des êtres corporels, la vie universelle anime l'un et l'autre, et l'œuvre de Dieu, infinie dans ses développements successifs, apparaît aux yeux de l'âme comme la plus grandiose, comme la plus belle des images qu'il nous soit donné de concevoir. »

Nous adhérons pleinement à ces idées vraies et sublimes. A. P.

(La suite au prochain numéro.)

Nature et destination des Astres, par A. P., lauréat de l'Institut, rédacteur au journal *la Vérité*. — Prix : 50 c. ; par la poste ; 60 c. — PARIS, Didier, libraire, quai des Grands-Augustins, 35 ; LYON, bureau de *la Vérité*, rue de la Charité, 48.

Plusieurs personnes nous ayant témoigné le désir de voir ce travail mis en brochure, nous nous empressons de leur annoncer qu'il est sous presse, et qu'à partir de la semaine prochaine nous serons en mesure de satisfaire toutes les demandes.

On sait que notre journal a déjà publié cette œuvre en 17 articles ; l'auteur s'est contenté de le faire précéder d'une préface et suivre d'une table analytique des matières.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON
Un an 7 fr.
Six mois 4 fr.

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 6 fr.

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

MOUVEMENT DES IDÉES.

(2^e et dernier Article. — Voir le précédent numéro.)

Jusqu'à présent, dans notre introduction (*un Prophète du Spiritisme*, quatre articles, *Signes de l'avènement de l'Esprit*, dix articles), nous n'avons parlé que de la théologie et nous n'avons pas fait mention de la philosophie, cette science des sciences, la véritable reine du monde intelligentiel de l'idée.

Or, si le Spiritisme est, nous le croyons, appelé à commencer l'avènement de l'Esprit, et la confirmation rationnelle du christianisme, à avoir dans ce grand et nouveau mouvement de Dieu une immense part, il faut de toute nécessité qu'il ait eu ses préparations dans l'ordre philosophique, comme nous les avons constatées partout dans l'ordre social, dans l'ordre religieux et dans l'ordre physique. Or, c'est précisément ce qui a eu lieu, et l'on peut dire hardiment que la philosophie, ainsi que toutes les sciences qui s'y rattachent, ont travaillé également à leur insu en vue de cet avènement futur. Comme c'est un point très-important, nous ne pouvons tout à fait le négliger, mais comme d'un autre côté il est hors de toute contestation, il nous suffira d'une brève exposition de ses tendances modernes.

Ne faut-il pas pour ce remarquable événement du règne intellectuel de Dieu, que tous les systèmes éclos de la folie ou de la sagesse humaine soient appréciés et connus ? De même que les textes sacrés doivent être commentés, expliqués, vulgarisés, est-ce que toutes les méthodes, toutes les écoles philosophiques, n'ont pas eu besoin d'être remises au jour et examinées à fond ? Ne considérons ici que la France pour abrégér, vu son rôle initiateur dans l'ère nouvelle qui va s'instaurer.

Y a-t-il un autre sens à donner à la grande et importante propension à l'éclectisme qui a caractérisé l'école officielle de la philosophie à notre époque.

A part Ballanche et ses disciples, Jean Reynaud, Lamennais, qui ont été des initiateurs directs, est-ce que chez tous les penseurs moins immédiats, il n'y a pas eu le mot d'ordre constant de l'histoire philosophique, de l'exposition des doctrines anciennes et modernes, et de leur classement, de leur examen et de leur appréciation, comme si, par un dessein de Dieu, elles étaient destinées à comparaître toutes sur le théâtre actuel de la pensée humaine.

Victor Cousin n'a-t-il pas écrit dans ce sens tous ses ouvrages, n'a-t-il pas été le traducteur de Platon, l'éditeur de Proclus et de Descartes ?

Barthélemy Saint-Hilaire n'a-t-il pas donné une interprétation française des œuvres d'Aristote ?

MM. Damiron et Jouffroy ne se sont-ils pas proposé le même but historique ?

Franck n'a-t-il pas donné au public savant son livre *la Kabbale*, où il apprécie les monuments les plus curieux et les plus ignorés de la sagesse secrète des Hébreux ? Le même, en groupant autour de lui divers philosophes, n'a-t-il pas, dans son *Dictionnaire des sciences philosophiques*, embrassé tout ce que les anciens et les modernes ont pensé sur Dieu, sur l'homme et sur l'univers ?

L'Académie des sciences morales et politiques s'est associée, autant qu'elle l'a pu, à ces tendances ; elle a produit, par ses remarquables concours, les essais sur *la Métaphysique d'Aristote*, de M. Ravaisson, 2 vol. in-8° ; *l'Histoire critique d'Alexandrie*, de M. Vacherot, 3 vol. in-8° ; *Histoire de la philosophie scholastique*, de B. Haureau, 2 vol. in-8° ; *de la Philosophie cartésienne*, par Bouillier, 2 vol. in-8° ; en théodicée, *l'Histoire de la philosophie religieuse*, par Emile Saisset ; en morale, *l'Histoire synthétique de la philosophie morale de l'antiquité et des temps modernes*, sous le titre de *Principes de la morale*, par André Pezzani, 2 vol. in-8°, qui, d'autre part, a été un élève de Ballanche et un émule de Jean Reynaud. Tous ces travaux étaient nécessaires à l'avenir.

M. Caro a publié *l'Idée de Dieu*, contre le panthéisme allemand, et M. Paul Janet a anéanti, dans son ouvrage contre *Buchner*, le matérialisme scientifique, pendant que le Spiritisme le détruisait dans le domaine des faits.

L'école néoplatonicienne d'Alexandrie, qui offre beaucoup de rapports avec l'époque actuelle, a donné lieu à d'immenses travaux ; elle était chargée de fondre et de recueillir les traditions orientales et les plus antiques dans une synthèse plus ou moins élevée, pour les développements du christianisme, de même que l'école éclectique de nos jours a dû travailler ainsi toutes les doctrines du passé et du présent pour les développements de l'avènement spirituel.

Nous avons eu *l'Histoire du gnosticisme* de Matter ; son essai historique sur Alexandrie ; de Jules Simon, une histoire très-

remarquable de tous les philosophes, et nous avons déjà mentionné celle de Vacherot. Ce n'est pas tout, nous avons dit aussi que Proclus avait été élité par Victor Cousin, et Bouillet vient de mettre le comble à l'exactitude des recherches sur cette école par sa traduction complète et admirable des *Ennéades* de Plotin, et surtout par les notes comparatives, formant autant de traités des doctrines de ce grand penseur, avec les doctrines antérieures et subséquentes. (3 gros vol. in-8°, Paris, 1857-1860.)

M. Matter, par ses deux beaux livres, *Saint Martin* et *Swedenborg*, par son travail sur les mystiques modernes, a commencé une nature d'études dans lesquelles il sera suivi par d'autres écrivains.

Enfin, Lamennais en suivant comme la Kabbale, le Pimandre, Campanella, la loi trinaire en toutes choses, dans la nature incréée comme dans la nature créée, a travaillé plus directement pour le progrès de l'avenir. Davys, Wincelonn, L. Michel, avec des fortunes diverses, ont développé la même idée, mais plus mystiquement et par des révélations où il y a quelque chose de bon et un choix à faire. Emile Bertrand, dans trois traités remarquables, et surtout dans le tableau synthétique qui en donne la clé (1), en faisant voir que la loi trinaire est le code de la vie des mondes et de Dieu, a montré en fin de compte que l'unité réunissant la trinité divine et la trinité créaturelle, était la loi d'amour, la collectivité, la solidarité avec la sublime devise: *En Dieu, tous pour chacun, chacun pour tous.*

Tout est prêt désormais pour la synthèse spirituelle, les matériaux pour construire l'édifice sont là qui attendent: l'intelligence humaine est préparée. L'Esprit peut venir. Il a déjà commencé par le Spiritisme ordinaire, il continuera et s'achèvera par le Spiritisme divin, dont l'intervention devient plus évidente de jour en jour.

PHILALÈTHES.

MIRACLES D'APRÈS LES RABBINS.

(2^e et dernier article. — Voir le précédent numéro.)

Il ne faut pas croire que cette théorie du miracle ne soit pas commune avec les juifs arabes; nous pourrions les citer à peu près tous comme partageant ces idées, moins ceux qui, comme Averroès et son école, inclinèrent au panthéisme et préparèrent Benoit Spinoza. Ces penseurs se sont tenus dès l'abord en dehors du mouvement et de la vie, soutenant que la nature des choses avait un ordre inflexible, et soumettant ce qu'ils nommaient Dieu à un inexorable *fatum*.

«Ce qui est seul exact, c'est d'abord que Dieu est la sagesse et la puissance suprême. C'est ensuite qu'il est toujours présent dans son œuvre, par la raison qu'il n'est absent nulle part; c'est enfin que son intervention n'est jamais extraordinaire pour lui, puisqu'elle est constante.

• Pour nous, le mode d'intervention de la divinité nous étant inconnu et pouvant avoir bien des nuances, il est tout simple que nous l'appelions ordinaire dans les circonstances ordinaires et quand elle est conforme au cours des lois connues de la nature, et extraordinaire ou miraculeuse quand elle est contraire aux lois connues. Mais soyons bien persuadés qu'alors elle est conforme à

des lois aussi. Et tels sont les véritables caractères du miracle: contraire aux lois connues, qualité négative; conforme à des lois inconnues, qualité positive. C'est ce qu'ont compris et dit, depuis des siècles, des esprits très-éminents, Clarke à leur tête, Clarke qui pense que, parmi les choses possibles, il n'y en a aucune qui soit plus miraculeuse que l'autre quant à Dieu. (Matter, Chuinague et Milsand, *Philosophie des Juifs.*)»

«Le miracle consiste donc non pas dans quelque difficulté attachée à la chose, mais uniquement en ce qu'elle est exceptionnelle à notre point de vue. La résurrection d'un corps humain, sa sortie d'un tombeau, est un miracle; la naissance d'un corps humain n'en est pas un. Que le soleil change son cours ou du moins paraisse le changer, c'est un miracle; qu'il se meuve, ce n'en est plus un. Or, pour Dieu, chacun de ces deux ordres de choses est aussi facile que l'autre, et Clarke a raison quand il dit qu'il n'y a miracle que pour nous, qu'il n'y en a pas pour Dieu, puisque la rareté du fait et sa contradiction avec les lois connues n'existent pas pour lui. Le rigorisme d'un dogmatiste exalté peut vouloir que l'idée de miracle implique la suspension du cours de la nature; mais dicter ainsi le mode d'intervention de Dieu dans son œuvre, est chose bien téméraire, quand nous concevons si peu son gouvernement intime; et la science, quand elle est sensée, ne se hasarde pas sur un domaine où elle aurait à décider si Dieu se conforme aux lois de la nature ou s'il déroge à celles qui nous sont connues. Nous ne parlons ici que de cosmologie. Mais en théologie même, la question de savoir si l'on peut attribuer au créateur la puissance d'intervenir au cours ordinaire, ou celle de paraître le suspendre ou d'en ordonner un autre, n'en est pas une; là tout se réduit à décider si des faits d'exception ou d'intervention, crus miraculeux, ont droit à une foi légitime ou non; car tout ce débat est réellement une question historique, au sujet de laquelle les théologiens et les philosophes devraient se croire moins compétents que les historiens.»

Dieu exerce le gouvernement du monde par les Esprits, ses mandataires directs, qui choisissent à leur tour des exécuteurs même très-ordinaires des ordres reçus: qu'un fait éclate par leur entremise, s'il est journalier et constant, on ne s'en étonne pas; mais s'il dépasse le vulgaire et le commun, l'étonnement arrive et s'accroît avec sa plus ou moins grande étrangeté, on le nomme alors *Miracle*, chose *étonnante* (*Mirum*); mais jamais le miracle n'est une interversion et un renversement des lois essentielles de la nature. C'est, d'après les rabbins et d'après nos croyances révélées aujourd'hui par les Esprits, l'application de ces lois, sous des modes qui nous sont inconnus et qui pourront nous être dévoilés par la suite des progrès de l'humanité, ou bien rester plus ou moins ici-bas le secret de Dieu.

A. P.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à HERMANCZ DUFAUX, alors âgée de 14 ans.

(14^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE V.

Année 1463 (suite).

Mais il faut que je revienne à mon histoire. Parmi les principaux seigneurs de la suite du roi de Castille, étaient don Bertrand de la Cueva, comte de Ledesme; don Alonzo Cavillo d'Acuna, archevêque de Tolède; don Juan de Pacheco, marquis de Villena, grand-maître de Saint-Jacques; le grand-maître d'Alcantara, et les évêques de Burgos, de Léon, de Ségovie et de Calahorra, les

(1) Le XIX^e Siècle et l'Avenir (plus de 900 pages), — les Religions au point de vue du progrès, — les Grands Mystères de la vie dévoilée; — *Triumphans Unitas*.

ducs de Medina-Sidonia et de Medina del Campo. J'avais à ma suite le comte de Foix et son fils, mon beau-frère; le duc de Bourbon, l'archevêque de Tours, l'amiral de Montauban, et Antoine de Châteaufort, seigneur du Lau, qui partageait ma faveur avec Charles de Melun, seigneur de Normanville, et Yves, seigneur du Fou en Poitou. Nous nous rendîmes tous au château d'Urtrebie, où la reine d'Aragon et les députés catalans nous attendaient afin d'obtenir quelques modifications à la sentence.

Dès que Henri avait mis pied à terre, j'avais eu avec lui un entretien particulier sur la grève; je saisis ce moment favorable pour lui demander quelques facilités pour le commerce. Mon costume et celui de ma suite l'avaient fort mal disposé: il ne pouvait croire que ce fût par pauvreté que nous étions ainsi vêtus, connaissant la puissance du royaume de France; il ne l'attribua donc qu'au mépris; malgré cela, ayant intérêt à me ménager, il me dit qu'il y réfléchirait. Il avait un esprit assez borné, que ses débauches n'avaient pas contribué à étendre; dissimulé et rusé comme je l'étais, je n'eus pas de peine à connaître ses sentiments, tout en lui cachant les miens; je le méprisais profondément, quoique je ne valusse pas beaucoup mieux que lui sous le rapport des mœurs: j'avais déjà plusieurs enfants naturels de différentes maîtresses.

Après la lecture de la sentence, malgré les remontrances des parties intéressées, je la confirmai. Les Catalans accablèrent le roi de Castille des reproches les plus amers; ils auraient longtemps continué sur ce ton, si l'archevêque de Tolède et le marquis de Villenas, favoris du roi Henri, ne s'étaient hâtés de lui faire terminer l'entrevue. Je comblai de riches présents le maître et les courtisans, voulant effacer quelque peu la mauvaise impression que ma conduite avait produite.

Le lendemain, trois grands seigneurs espagnols, l'archevêque de Tolède, le grand-maître de Saint-Jacques et le comte de Ledesma vinrent me visiter à Saint-Jean-de-Luz. Je sus si bien mettre en œuvre les caresses et les présents, que je me les rendis on ne peut plus favorables. C'était une importante conquête à faire; ils avaient sur le roi de Castille un empire bien mérité, disait-on, par leurs talents et leurs vertus.

J'étais revenu à Bordeaux; j'en confirmai le parlement institué le 10 juin auparavant. J'étendis son ressort sur les sénéchaussées de Gascogne, d'Aquitaine, des Landes (Landes), de l'Agénois, du Bazadois, du Périgord et du Limousin. Jean Tuvert, maître des requêtes, fut premier président de ce parlement. Il entra en fonctions le 4^e novembre de cette année.

Le 24 mai, je rendis un édit qui annulait en quelque sorte la pragmatique sanction. Je réglai que les causes de régale et de complainte, pour raison de bénéfices, seraient portées, comme de coutume, au parlement ou devant les juges séculiers, et je défendis sévèrement de les faire traiter par des juges ecclésiastiques. J'enjoignis en même temps au parlement de Paris de veiller à ce que mes droits, en matière d'église, fussent strictement maintenus. On ne peut se figurer la fureur du pape lorsqu'il apprit cette ordonnance.

Il m'envoya un député du sacré collège, pour m'engager à fournir des fonds nécessaires pour la guerre Sainte. Le pontife s'était fort mal conduit à l'égard de la maison royale de France; l'envoyé était en outre chargé de m'en faire des excuses et de me proposer une trêve de cinq ans, en faveur du duc de Calabre et du roi René, son père; on doit se souvenir que je la lui avais fait demander. J'accueillis fort mal ces deux propositions. Le député se rendit en Bourgogne, toujours par rapport à la croisade.

Mon père avait accordé successivement à la ville de Lyon les privilèges de trois foires, avec l'exemption de tous droits quels qu'ils fussent; je lui en accordai une quatrième. Les Anglais furent exclus des étrangers qui fréquenteraient les foires de Lyon.

J'interdis aussi aux marchands français d'aller aux foires de Genève, qui attiraient, hors du royaume, des sommes considérables; j'allai même jusqu'à défendre aux marchands étrangers, sous peine de confiscation et d'amende, de passer par mes états pour s'y rendre.

Le duc de Bourgogne s'était mis en possession du duché de Luxembourg. Mes droits sur cet état étaient plus fondés que les siens; pour le rendre favorable à un projet que je méditais, je le lui cédai, sans même me faire rembourser les cinquante mille écus payés par mon père au duc de Saxe et à ses cohéritiers, pour prix de leur renonciation à cette principauté.

Je donnai aussi au seigneur de Croÿ, son favori, entre autres grâces; la ville et le territoire de Guines.

J'agissais ainsi, tant pour me gagner ce seigneur, dont je pensais bientôt avoir besoin, que pour mortifier le comte de Charollais qui baissait cette famille. Je ne négligeais aucune occasion de le mécontenter. Tous ses ennemis recevaient de moi des grâces particulières, ou bien ils étaient sûrs de trouver un asile près de moi. Le comte d'Etampes était accusé d'avoir trempé dans une conspiration contre le comte de Charollais; malgré l'absurdité de ce complot, d'Etampes fut exilé. On doutera peut-être de ma bonne foi, lorsqu'on saura qu'il s'agissait d'attenter à la vie du prince par le moyen d'images de cire, que l'on faisait fondre peu à peu; sa vie devait s'évanouir avec chaque goutte de cire. Le comte d'Etampes vint en France, où je lui fis tout l'accueil qu'un ennemi du comte de Charollais pouvait attendre de moi.

Le projet dont j'ai parlé plus haut était le rachat des villes de la Somme, engagées au duc de Bourgogne, par le traité d'Arras, pour quatre cent mille écus d'or. Par une clause du traité, le duc avait consenti à ce qu'elles fussent rachetées pour cette même somme; mon père n'avait jamais fait valoir ses droits à ce sujet, soit parce qu'il n'en avait pas eu l'occasion, soit parce qu'il craignait de se commettre avec Philippe. Le désir que j'avais de me voir rendre cette province ne m'aveuglait pas sur les difficultés que j'aurais à essuyer. Le duc avait un prétexte pour me refuser cette restitution, à laquelle il s'était formellement engagé par le traité d'Arras: plusieurs clauses de ce traité n'avaient pas été exécutées ou l'avaient mal été; d'un autre côté, le comte de Charollais avait des raisons puissantes, tant dans son intérêt que dans sa haine pour moi, pour me susciter mille obstacles! Il était en ce moment fort mal avec son père et il s'était retiré dans son gouvernement de Hollande; il ne me fut pas difficile d'empêcher que cette négociation parvint jusqu'à lui.

L'essentiel restait à faire: c'était de disposer le vieux duc à m'écouter favorablement. A cet effet, je gagnai les maîtresses de Philippe et Jean, sire de Croÿ, qui à son tour corrompit la fidélité de son frère, Antoine de Croÿ, seigneur de Chimay, et celle d'autres seigneurs bourguignons. L'important était fait; ce qui restait était bien peu de chose.

Les Croÿ représentèrent à leur maître que mon royaume florissant sous tous les rapports, me permettrait de lui déclarer la guerre; que son refus ferait naître pour lui une foule d'embarras qu'il lui était bien facile d'éviter; que son fils lui en donnait assez sans m'avoir encore sur les bras; que, d'ailleurs, il se couvrirait de honte s'il manquait si ouvertement à la foi jurée.

L'ambition de Philippe donnait bien peu de valeur à ces considérations, et quoiqu'il eût une entière confiance en l'attachement et en la fidélité de ses ministres, ces derniers auraient échoué, sans aucun doute, si je ne m'étais réservé une dernière ressource. Le voluptueux vieillard, qui avait rejeté toutes les propositions des Croÿ, ne put résister aux insinuations de ses maîtresses: il se rendit à leurs instances plutôt qu'à celles des Croÿ, de Jean de Neufchâtel, seigneur de Montagu, et de bien d'autres; ceux-ci, qui connaissaient la haine que le comte de Charollais leur portait, ne perdaient aucune occasion de se faire des mérites près de moi, afin

d'avoir des droits à ma faveur, ou du moins à ma protection, quand l'avènement du comte au trône ducal ouvrirait pour eux une ère de persécutions. Les Croï avaient intérêt plus encore que les autres à la réussite de cette affaire, la plus grande partie de leur terre étant située dans la province que j'allais réunir à la couronne.

Philippe donna sa parole à mes ambassadeurs, qui étaient Louis d'Harcourt, évêque de Bayeux et patriarche de Jérusalem, et l'amiral de Montauban. Ils ménagèrent aussi une entrevue à Hesdin, où nous devions, le duc et moi, ratifier le traité qu'ils avaient dressé de concert avec les ministres bourguignons.

Le duc de Bourgogne se rendit dans cette ville quelques jours avant moi, pour stimuler l'ardeur des ouvriers qui travaillaient à me faire une réception digne de la somptueuse magnificence de la cour bourguignonne; il manda à son fils de venir le trouver, afin de me rendre les honneurs qui m'étaient dus. Le comte, piqué au vif de cette négociation, répondit que le comte d'Etampes et le seigneur de Croï lui causaient trop d'ombrage pour qu'il se rendit à ses ordres.

Il avait envoyé, quelque temps auparavant, à son père deux seigneurs qui possédaient toute sa confiance. Imbercourt et Contay, pour lui représenter que le rachat des villes de la Somme aurait pour lui des suites fâcheuses. Le comte m'envoya aussi des députés pour me prier sinon de me désister de mes intentions, du moins d'en différer l'accomplissement jusqu'à une entrevue, qu'il me priait de lui accorder, ayant, disait-il, de bonnes raisons à me faire valoir pour me prouver l'injustice de ma cause. On conçoit bien que je n'eus garde d'accéder à une pareille demande.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE.

PLURALITÉ DES MONDES.

(8^e et dernier Article. — Voir le précédent numéro.)

Continuons à citer M. Flammarion :

« Les terres qui se balancent dans l'espace ont été considérées par nous comme des stations du ciel et comme les régions futures de notre immortalité. C'est là, la maison céleste de plusieurs demeures, et là, où nous entrevoyons le lieu où sont parvenus nos pères, nous reconnaissons celui que nous habiterons un jour. Toute croyance pour être vraie doit s'accorder avec les faits de la nature. Le spectacle du monde nous enseigne que l'immortalité de demain est celle d'aujourd'hui et celle d'hier, que l'éternité future n'est autre que l'éternité présente; c'est là notre foi: notre paradis, c'est l'infini des mondes (1).

« La destinée morale des êtres nous a paru de la sorte intimement liée à l'ordre physique du monde, car le système du monde physique est comme la base et la charpente du système du monde moral. Ce sont deux ordres de créations nécessairement solidaires. Nous devons voir tous les êtres qui composent l'univers reliés entre eux par la loi d'unité et de solidarité, tant matérielle que spirituelle, qui est une des premières lois de la nature. Nous devons savoir que rien ne nous est étranger dans le monde, et que nous ne sommes étrangers à aucune créature, car une parenté universelle nous réunit tous.

« Lorsque nous contemplons cette doctrine, et lorsque nous nous laissons pénétrer par les idées qu'elle inspire, nous éprouvons ce bonheur que verse toujours en nous la contemplation de la nature, et nous sentons instinctivement en elle l'élément de la vie de notre âme. C'est une doctrine sainte qui donne à toute créature son rang véritable et qui en même temps ennoblit tous

(1) Cette thèse a été développée dans notre discours sur les destinées de l'astronomie. Paris, 1883.

les êtres devant notre foi. C'est une doctrine ineffable qui transfigure l'univers et qui donne à notre esprit un nouveau sens par lequel il se met en communication avec tous les enfants de la nature. Elle est bien l'expression la plus belle et la plus grandiose de l'œuvre divine. Les astres parlent, et leur parole éloquentة tombe jusqu'à nous. Resterons-nous sourds à leur voix? Soyons humbles pour mériter de comprendre l'enseignement de la nature, mais soyons sûrs quand nous l'avons compris. Reconnaissons qui nous parle, et proclamons-le hautement. S'il a fallu soixante siècles et plus, avant que les sciences exactes aient pu apporter les éléments de notre certitude, nous éclairer sur notre rang et nous permettre d'arriver à la connaissance de notre destinée; s'il a fallu cette longue et sainte incubation des années pour animer du souffle de vie notre belle doctrine et en affirmer la vraie grandeur; oh! gardons-la précieusement, cette doctrine, comme une richesse de l'âme.

Voilà des pages éclatantes, prises presque au hasard dans le beau livre de M. Flammarion. (Didier, de Paris, éditeur.) Et non-seulement c'est un philosophe et un penseur distingué, comme on peut en juger, mais il est bien plus, un savant de premier ordre. On peut dire qu'après son traité, la pluralité des mondes est scientifiquement démontrée; il a résumé magnifiquement tout ce que l'expérience des astronomes anciens et modernes, des Képler, des Copernic, des Galilée, des Herschell, des Humboldt, des Arago, avait accumulé de preuves sur cette intéressante question.

Qui ne sait que la pluralité des mondes est le premier article du Credo spirite à l'égard de la destinée ultra-mondaine, que cette affirmation se lie à la pluralité des vies et à la doctrine des réincarnations.

L'Hierophante, dans les mystères, enseignait le système de Copernic qui le conduisait au dogme des épreuves successives. Le Zohar, ce livre sacré de la tradition orale juive, parlait aussi du mouvement de la terre et des autres planètes autour du soleil, des antipodes; il présentait une idée exacte de l'infini de l'univers et en même temps il croyait à la pluralité des épreuves. Partout, ces deux vérités se sont suivies et appuyées l'une l'autre: aussi, nous apprenons avec bonheur qu'un livre nouveau, qui est sous presse et doit paraître prochainement (même librairie), est intitulé *la Pluralité des existences, expliquée par la philosophie ancienne et moderne*. Bien que le titre indique que le sujet doit être traité au point de vue purement philosophique, on conçoit néanmoins quel parti la cause du Spiritisme pourra en tirer. On dit que cet ouvrage est de M. André Pezzani, avocat à la Cour impériale de Lyon, dont le nom n'est pas inconnu de nos lecteurs, car nous l'avons cité souvent. Nous analyserons cette importante publication, mais en attendant nous recommandons, sous réserve, la lecture du livre: *Pluralité des mondes*, par M. Camille Flammarion.

A. P.

Nature et destination des Astres, par A. P., lauréat de l'Institut, rédacteur au journal *la Vérité*. — Prix: 50 c.; par la poste; 60 c. — PARIS, Didier, libraire, quai des Grands-Augustins, 35; LYON, Bureau de *la Vérité*, rue de la Charité, 48.

Plusieurs personnes nous ayant témoigné le désir de voir ce travail mis en brochure, nous nous empressons de leur annoncer qu'il sera mis en vente à partir du 15 septembre.

On sait que notre journal a déjà publié cette œuvre en 47 articles; l'auteur s'est contenté de le faire précéder d'une préface et suivre d'une table analytique des matières.

ERRATUM.— Dans notre dernier numéro, *LES OMBRES*, chapitre II, LA VIE DES TOMBEAUX, lisez à la onzième ligne: *Je ne m'y décidei pas*, au lieu de: *je pris ce dernier parti*.

Pour tous les articles non signés:

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur le poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et désertés par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR - GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutées toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

CHRISTIANISME ET SPIRITISME.

(1^{er} article.)

Nous avons déjà signalé, en passant, l'analogie de l'époque actuelle avec celle de la naissance du Christ.

Notre ex-collaborateur, Abel d'Islam, a montré, par des passages de Plin et de Tacite, que les chrétiens ont vu traiter leur doctrine sainte, à l'origine, de *superstition funeste et exécrable*, qu'ainsi les mêmes attaques lui ont été adressées, aux premiers siècles, que celles dont le Spiritisme est aujourd'hui honoré. Mais que dira-t-on si nous allons plus loin encore et si nous prouvons, à l'aide de documents authentiques, bien que généralement ignorés, cette proposition qui paraîtrait au premier abord invraisemblable et faite pour la circonstance, à savoir : les prêtres de la synagogue juive qui s'opposaient au christianisme, pour garder leurs monopoles surannés, leurs antiques lois cérémoniales, par amour de l'or et des richesses, de leur position privilégiée à maintenir, ne niaient pas les manifestations spirites provoquées à la voix du Christ et des apôtres; ils ne contestaient pas leurs prodiges, *seulement ils les attribuaient, absolument comme le font à notre égard les prêtres du christianisme aujourd'hui, à la magie, à l'évocation de Belzébuth et des mauvais Esprits*. Si nous parvenons à faire cette preuve, et nous la promettons claire à la fois et décisive, ce sera une immense et providentielle concordance; car, dans un monde infâme comme le nôtre, il doit y avoir encore analogie d'obstacles pervers, aussi bien à l'avènement du Messie qu'à celui de l'Esprit. Nous allons donc multiplier les citations, pour mettre notre énoncé hors de doute.

Le Talmud, compilation révéérée des Israélites, faite par leurs théologiens quinze à dix-sept siècles avant le nôtre, renferme des traditions qui datent d'un temps plus reculé encore. Cet ouvrage classique des anciennes et des modernes synagogues, parle du Christ. On y lit : « Le roi Jannéus ayant fait mettre à mort des docteurs, le rabbin Josua et Jésus se retirèrent à Alexandrie, ville d'Egypte. Quand il n'y eut plus rien à craindre, le fils de Stada revint (1), rapportant d'Egypte des

(1) Dans le talmud, Jésus-Christ est nommé tantôt fils de Marie, tantôt fils de Stada, tantôt fils de Pandéra.

» *secrets magiques*, dans une incision qu'il s'était faite sur le corps.... La veille de Pâque on pendit Jésus à un gibet. »

Ces paroles concordent parfaitement avec celles-ci, qui se lisent dans les Evangiles : « Les pharisiens disaient de Jésus : C'est par la puissance du chef des démons qu'il chasse les démons.... Et les scribes : Il est possédé de *Belzébuth* (Satan), et c'est par la puissance du chef des démons qu'il chasse les démons (2). » Les anciens peuples croyaient que des génies du mal intervenaient surhumainement dans la magie. Il n'est pas surprenant que des théologiens juifs, ne pouvant mettre en doute la réalité des phénomènes merveilleux qui se passaient à la parole d'un homme maudit par eux, les aient attribués à ces Esprits séducteurs, comme aujourd'hui les adversaires cléricaux du Spiritisme se servent de la même accusation contre lui.

Au temps d'Origène, deux cents ans après la mort du Christ, les synagogues continuaient à parler de ces phénomènes, comme d'effets d'une puissance infernale. « Les Juifs d'à-présent, » écrivait cet auteur, approuvent ce que ceux d'autrefois osèrent contre Jésus. Ils le maudissent comme ayant, au moyen d'une certaine magie, feint d'être le personnage annoncé par les prophètes et nommé Christ dans les traditions nationales des Juifs (3). »

Il en était de même au temps de saint Chrysostôme. Nous lisons dans un ouvrage de cet orateur : « A présent si vous demandez aux juifs pourquoi ils crucifièrent le Christ, ils répondent : Parce qu'il était un séducteur et un magicien (4). »

Le saint martyr Pionius témoignait aussi, il y a seize cents ans, que, « dans sa jeunesse, il avait souvent entendu les Juifs soutenir que le Christ ressuscita par la magie (5). »

Toutes ces imputations de magie sont autant d'aveux implicites d'un fait attesté par les historiens chrétiens : c'est qu'il y a eu dans la vie du Christ des événements extraordinaires, où la nation hébraïque reconnut des forces surhumaines.

Mais les juifs ont été bien au-delà de ces obscurs aveux. Plusieurs siècles après la mort de Jésus-Christ, ils composè-

(2) S. Mathieu; *Evangelium*, c. 9. — S. Marc; *Evangelium*, c. 3.

(3) *Contrà Celsum*, 1. 3, n° 1.

(4) *Expositio in Psalmum*, 8, n° 3.

(5) Voyez Ruluard; *Acta primorum martyrum, passio S. Pionii*, n° 14.

rent trois ouvrages qui, quoique semés de fables extravagantes, s'accordent du reste remarquablement avec nos Évangiles. Les dates précises de ces écrits rabbiniques, rédigés en hébreu, sont inconnues. Quelle qu'en soit l'ancienneté, ne fût-elle que de quelques siècles, ils expriment des traditions synagogiques, antérieures de beaucoup aux temps où ils ont paru. Ces écrits méritent par conséquent d'être cités.

Voici d'abord un extrait du *Toldocs Jeschu*, l'un d'eux :

« Marie demeurait à Bethléem, dans la tribu de Juda... »
 « Elle mit au monde un fils qu'elle appela Jésus... Il passa plusieurs années en Galilée... »
 « Le nom ineffable de Dieu était alors gravé, dans le temple de Jérusalem, sur une pierre... Jésus vint secrètement à Jérusalem, entra dans le temple, y apprit les lettres sacrées, écrivit sur un parchemin le nom ineffable, s'ouvrit la chair, et y cacha le parchemin... Puis, étant sorti de la ville, il rouvrit sa chair, en retira l'écriture, et l'ayant bien examiné, connut le nom ineffable et magique. »
 « Ensuite, il se rend à Bethléem, lieu de sa naissance, et se met à dire, avec de grands cris : Qui sont ceux qui prétendent que j'ai une origine impure ?... Ma mère ne m'a-t-elle pas mis au monde étant vierge ? Je suis fils de Dieu... Tout le monde lui répond : Montrez-nous, par quelque signe ou miracle, que vous êtes un dieu. Il leur dit : Apportez-moi un mort, je lui rendrai la vie. Le peuple s'empresse, fouille dans un tombeau, n'y trouve que des ossements desséchés, et va le lui annoncer. Apportez-les, répond-il. Les ossements ayant été apportés, il les arrange, les couvre de peau, de chair, de nerfs, en sorte que le cadavre se lève, se tient debout, et vit. La foule, à ce spectacle, était dans l'admiration. »
 « Il lui dit : Amenez-moi un lépreux, je le guérirai. Un lépreux lui ayant été amené, il le guérit de même par le nom ineffable. A ce spectacle, le peuple se prosternait devant lui, et lui rendait hommage, en disant : Vous êtes vraiment fils de Dieu. »
 « Or, il arriva, cinq jours après, que cette malheureuse nouvelle parvint dans la sainte ville de Jérusalem, et qu'on y raconta tout ce qu'avait fait Jésus. Les gens d'un mauvais Esprit s'en réjouirent beaucoup; mais les vieillards, les hommes pieux, et la multitude des sages, pleurèrent amèrement; et le grand sanhédrin, fut très-affligé. Ensuite tous résolurent d'envoyer quelqu'un à Jésus. Nous viendrons peut-être à bout, avec l'assistance de Dieu, disaient-ils en eux-mêmes, de le condamner judiciairement et de le faire mettre à mort. »
 Il suit de ces passages formels que les juifs ne nièrent pas les merveilles prodigieuses opérées par le Christ, mais les attribuèrent uniquement à la magie, c'est ainsi qu'ils veulent se justifier de l'avoir mis à mort comme se servant de formules et de noms magiques.

Poursuivons nos citations lumineuses.

PHILALÈTHES.

(La suite au prochain numéro.)

RENAN ET LE SPIRITISME.

(1^{er} article.)

Nous avons vu dans nos articles (*Miracles d'après les rabbins*) les idées justes et élevées que plusieurs docteurs d'Israël se formaient des miracles; ce n'était pas, à leur avis, une violation ou une transgression des lois essentielles de Dieu, dans ses rapports avec ses mondes, ses humanités matérielles ou spirituelles, mais bien l'application de ces mêmes lois, de tout point flexibles et maniables par l'Esprit divin, selon des modes qui nous sont inconnus et que nous soupçonnons à peine.

Mais, parmi les juifs et surtout parmi certains chrétiens, il s'était formé une brutale opinion sur l'intervention de Dieu dans la création. On supposait que le miracle était constamment une intervention des lois mêmes essentielles de la vie, selon le bon plaisir de la divinité. A cette conception, se joignait la notion de *surnaturel*, c'est-à-dire d'un ordre qui serait tout-à-fait contradictoire avec la nature des êtres, soit de la nature créée qui est Dieu, soit de la nature créée, les Esprits, les hommes, l'univers matériel; et cet ordre alors incompréhensible et innommable ne pouvait avoir pour support que l'absurde et le néant. Faisons voir que ces doctrines, soit des miracles conçus ainsi, soit du surnaturalisme, ont eu la plus grande part dans le scepticisme, l'athéisme, l'incrédulité modernes. Que disaient en effet les adversaires du surnaturel ? (Malencontreuse appellation, s'il en fut jamais, car c'est elle qui a fait tout le mal et a créé un malentendu que le Spiritisme pourra seul dissiper.) Ils faisaient ce raisonnement invincible : « Tout dérive de la nature des êtres, c'est-à-dire de la nature de Dieu, de la nature de ses créatures spirituelles et matérielles. » Supposer que quelque chose puisse exister contre l'essence et la nature des êtres, c'est faire une supposition chimérique, impossible et radicalement stupide. » En cela ils avaient pleinement raison, la logique et l'éternelle vérité sont pour eux.

Ils allaient plus loin et tiraient de fausses conclusions de leurs prémisses : que le *surnaturel* entendu en ce sens grossier dût disparaître de la raison humaine, d'accord; mais ils ajoutaient : « Toutes vos religions prétendues révélées se fondent sur les prophéties et les miracles qui, selon vous, sont de l'ordre *surnaturel*; or, puisque cet ordre est déraisonnable et faux, il suit de là qu'il faut toutes les écarter et leur imposer une fin de non-recevoir insurmontable, sans même les examiner. »

Ne voit-on pas clairement que c'est cette absurde qualification de *surnaturel* qui a produit tout le mal et perverti tous les raisonnements ? Oui, théologiens du passé, n'importe votre culte, je vous accuse au nom de l'humanité d'avoir cédé à l'Esprit de mensonge et empoisonné toutes les croyances par vos arguments insensés. C'est vous qui avez fait Bayle, Voltaire, Strauss, Renan, Vacherot et Havet. Vous deviez dire : « Vous avez raison, le surnaturel conçu de la manière où vous le critiquez, n'existe pas; mais il y a d'autres agents spirituels : Dieu, ses messagers, ses bons Esprits; il y a de mauvais Esprits qui peuvent entrer en relation avec les hommes. Dieu d'abord, et qui serait assez téméraire pour lui dire : Tu n'iras pas plus loin ! Connaissons-nous, sinon dans une faible et ténébreuse partie, toutes les lois de sa création ? Savons-nous de quels agents spirituels et matériels il peut disposer dans son intervention ici-bas ? Puis, savons-nous quelle influence occulte et quelquefois apparente, peuvent exercer les Esprits bons ou mauvais ? Voilà comment s'explique rationnellement la révélation, les prophètes, les miracles, la grâce. Il y a un ordre divin qui préside à tout et gouverne tout selon ses décrets et ses lois immuables, adaptés par une flexibilité infinie à toutes les circonstances de la vie des humanités. Il y a un ordre spirituel, sous le commandement, la permission ou la simple tolérance de Dieu. Donc, il

« n'y a rien là d'impossible ni de contradictoire, et comme la preuve de cette intervention se rencontre à chaque pas dans l'histoire, incompréhensible et muette sans elle, vous êtes tenus, de par votre raison elle-même, de l'accepter et d'y croire. »

Sur ce terrain, les théologiens eussent été invincibles. Au lieu de cela, qu'avez-vous fait ? En vérité, je vous le dis, vous êtes coupables d'erreur grave envers Dieu et envers les hommes ; car ni la bible ni l'Évangile ne vous y autorisaient. Vous avez si bien fait avec votre belle invention du surnaturel, que vous avez poussé toutes les générations dans l'abîme du doute et de la mort, et que c'est vous-mêmes qui avez enfanté Renan. Ne l'entendez-vous pas dire sur tous les tons : « Le dernier mot de la critique est l'expulsion du surnaturel. » C'est cette haine très-logique et très-légitime du surnaturel, qui est le motif premier et inspirateur de la *Vie de Jésus* ; c'est pour n'avoir pas pu se plier aux absurdités et aux illogismes de votre théologie sacrilège, que Renan a contesté les miracles, les prophètes, l'inspiration divine du Christ, qu'il a été conduit à ne voir ni matériel d'autres agents que des lois physiques, au spirituel d'autres agents moraux que l'homme de notre humanité terrestre, arrivant ainsi à la négation dernière, ténébreuse suprême de toute intelligence, celle de Dieu et de ses Esprits.

Il fallait que le Spiritisme vint rétablir les vrais principes par son admirable théologie.

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à HENRI DUBAUX, alors âgé de 14 ans.

(15^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE V.

Année 1463 (suite).

Je fis mon entrée à Hesdin le 28 septembre ; le duc vint me recevoir à la porte de la ville. Il n'avait rien épargné pour me donner une idée de sa puissance et de ses richesses. Les rues étaient tendues de ces tapis flamands, si riches et si vantés, et, de distance en distance, il y avait des spectacles fort usités dans ce siècle : tantôt c'étaient des épisodes de chasses ou de guerres, tantôt des scènes tirées de l'Écriture ou des temps fabuleux. Pour dépasser le luxe et la richesse des sujets de Bourgogne, il suffira de dire que les toits des maisons de quelques bourgeois étaient couverts de lames d'or et d'argent.

Nous mimes la dernière main au traité, et les quatre cent mille écus d'or, que j'avais rassemblés sans beaucoup de peine, furent payés comptant ; le vieux duc me pria seulement, après avoir donné les ordres nécessaires pour la restitution des villes, de ne pas en changer les gouverneurs ni les principaux officiers ; je le lui promis sans hésiter, bien résolu à ne pas tenir cette promesse si j'y voyais quelque inconvénient. Ces villes étaient : Amiens, capitale de la Picardie ; Corbie, Bray, Péronne, Saint-Riquier, le Crotoy, Rue, Montreuil, Théroouanne, Erkingand, Ardres, Doullens, Beauquesne, Arleux, Ramillies, Saint-Souplet, Mortagne sur l'Escaut, Roye, Montdidier et Crèvecœur ; le comté de Ponthieu, le comté de Saint-Quentin et le comté de Guines ; les prévôtés de Beauvoisis, de Vimeux et de Foulay.

Je restai trois semaines à Hesdin, n'oubliant pas mes intérêts au milieu des fêtes et des tournois que le duc ne cessait de me donner. Je m'attachai encore plus étroitement le seigneur de Croi, et Thibault IX, seigneur de Neufchâtel, maréchal de Bourgogne. Je donnai au premier la baronnie de Rosay et une pension

de deux cents livres pour le comte de Porcean, son neveu. Je fis présent au second de la ville d'Épinal en Lorraine ; quand il alla pour s'en mettre en possession, les habitants refusèrent ouvertement de lui obéir. Tout ce qu'il retira de ce cadeau fut de longs démêlés avec les Epinois.

La restitution des villes de la Somme ne m'avait pas entièrement satisfait. Les possessions de la maison de Bourgogne me paraissaient trop étendues ; j'eusse bien voulu en avoir une partie, en attendant que je pusse m'emparer du tout. Après avoir disposé tant bien que mal le duc de Bourgogne à recevoir mes confidences, je lui demandai qu'il me donnât les villes de Lille, de Douai et d'Orchies. Je prétendais y avoir des droits fondés : c'était une promesse de Philippe, premier duc de Bourgogne, de la maison de Valois, faite à Charles V, son frère, de lui restituer ces villes après la mort du comte de Flandre, Louis II, son beau-père, auquel ce roi en avait transporté la propriété à l'époque du mariage de sa fille Marguerite avec le duc Philippe. Différents traités, conclus à cette époque, annulaient cette promesse qui avait en outre le désavantage d'être secrète ; comme on le pense bien, le duc de Bourgogne ne voulut pas reconnaître la validité d'un acte qui lui était désavantageux et qu'il pouvait si facilement révoquer en doute.

Une seconde ouverture que je lui fis, relativement à Hesdin, n'eut pas plus de succès : je lui témoignai que cette ville me plaisait infiniment et que son air était en outre très-favorable à ma santé. A vrai dire, sa situation l'était fort à mes projets ; elle couvrait entièrement le comté de Ponthieu, et livrait l'Artois dont elle devenait, par la restitution des villes de la Somme, le plus important boulevard. Voyant qu'il ne voulait pas m'en faire un don gratuit, je lui offris en échange la ville de Tournay, puis celle de Mortagne. Quoique ces deux villes fussent plus importantes sous bien des rapports, elles n'étaient rien en comparaison d'Hesdin qui leur était inférieure du côté des revenus ; mais ce désavantage était bien compensé par sa situation. Le duc, qui trouvait avoir assez fait, pour ne pas dire trop fait pour moi, rejeta toutes ces propositions. Telle fut la reconnaissance que je témoignai à un prince qui avait été si généreux à mon égard ; mon âme était trop vile et trop basse pour ressentir ce noble sentiment ; l'intérêt étouffait chez moi tous les instincts de la nature.

Je pris enfin congé du duc pour visiter mes nouvelles acquisitions. J'eus lieu d'être satisfait : elles formaient une belle et riche province. Mais leurs commandants n'eurent pas tant de sujets de se louer de moi ; je les destituai presque tous pour mettre mes favoris ou les protégés de ceux qui l'étaient. Le seigneur de Lannoy dut à la protection d'Antoine de Croi, seigneur de Chimay, les gouvernements d'Amiens, de Doullens et de Mortagne, et une pension de deux mille livres. Il tenait du duc de Bourgogne ceux de Lille, de Douai et d'Orchies. Les historiens ont avancé que je voulais m'attacher ce seigneur, afin qu'il me livrât ces trois dernières places ; cette conjecture est d'autant plus mal fondée que ces villes étaient presque toutes au cœur de la Flandre, et que le duc de Bourgogne pouvait sans peine y jeter des troupes et étouffer toute sédition en ma faveur.

Le pape faisait tous ses efforts pour faire revenir le temps des croisades ; j'ai rapporté ses différentes tentatives inutiles à ce sujet ; le duc de Bourgogne m'en parla à Hesdin ; je lui promis d'envoyer quelques troupes en Orient. Je tins parole et, au mois de février, le seigneur de Tais alla à Rhodes avec des gens d'armes. Ce fut moi qui engageai Philippe à demander au pape de le relever de son vœu de passer en Terre-Sainte, grâce que celui-ci lui accorda, comme je l'ai dit dans un chapitre précédent. Son absence eût donné la régence au comte de Charollais, qui n'eût pas manqué de m'attaquer ; je ne trouvais pas ce moment propice pour une guerre avec la Bourgogne.

(La suite au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE.

Carcassonne, le 9 septembre 1864.

Mon cher monsieur Edoux,

Je vous envoie un sonnet de mon Esprit familier, le même qui a dicté la fable de *Ratapon ou le Rat précheur*.

Je viens de lire le mandement du nouvel évêque de Barcelonne sur le Spiritisme, il contient, parmi bien d'autres de même nature, le passage suivant :

« C'est ainsi qu'on est arrivé à créer une religion qui, renouvelant les égarements et les aberrations du paganisme, menace de conduire la société avide de merveilleux à la folie, à l'extravagance et au cynisme le plus immonde. »

Si j'avais l'honneur de causer avec l'évêque de Barcelonne, je lui dirais : Monseigneur, permettez-moi de jeter un regard en arrière, peut-être ferons-nous un pas en avant.

Né en Amérique, le Spiritisme s'est élançé dans l'espace, il a traversé les mers sur un rayon de lumière; la France a recueilli son berceau.

J'ai eu le bonheur d'assister à ses premiers vagissements, je l'ai vu bégayer à l'aide de cet instrument connu sous le nom de *table parlante*; il a épilé avec la planchette; aujourd'hui se servant de la plume qui est la vôtre et la mienne, il écrit assez proprement, et cependant les outrages ne lui ont pas été épargnés : l'enfant a été raillé, souffleté, couvert de boue, couronné d'épines. La haine qu'on lui porte a produit un accouplement monstrueux, à ce point que l'histoire des siècles n'en a pas encore enregistré de pareil : les matérialistes et les serviteurs de Dieu se sont ligüés ensemble, les premiers le dédaignant ou le niant, les seconds l'affirmant, mais pour lui cracher au visage et mieux l'étouffer.

Et l'enfant ne s'en porte pas plus mal, il pose un pied sur chaque monde; il enlace de ses petits bras la France et ses colonies, la Belgique, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, l'Italie, et même l'Espagne; il a ses organes, multiples à Paris, à Lyon, à Bordeaux, à Anvers, à Turin. Le foyer domestique sert d'asile sûr et impénétrable aux myriades de ses amis.

A votre tour, monseigneur, d'entrer en lice; apprenez à tous que le Spiritisme n'est que le résumé du *cynisme le plus immonde*.

Ah! sans doute le mal est immense; descendez avec nous, Monseigneur, dans les bagnes et dans les prisons. Il est triste le tableau de nos misères! 4,990 accusés devant nos cours d'assises, 476,456 prévenus jugés par nos tribunaux correctionnels, 3,767 suicides; et chaque année le même gouffre se rouvre pour engloutir sa nouvelle proie. L'Espagne sans doute, à ce point de vue, n'a rien à nous envier.

Le voilà le cynisme immonde!

Ah! Monseigneur, croyez-le bien, les Spiritistes ne sont point là.

Voulez-vous la cause de tant de désordres? je vais vous la dire. Je ne puis mes preuves ni dans la colère, ni dans de vaines déclamations; j'en atteste le compte-général de l'administration de notre justice criminelle : misère, revers de fortune, perte d'emploi, pertes au jeu, douleurs causées par l'ingratitude et l'inconduite des enfants, adultères, jalousie, débauche, ivrognerie, paresse, dégoût de la vie, désirs immodérés des richesses, exaltations politiques, amour du pouvoir, ambitions, terreurs religieuses.

Comprenez-vous, Monseigneur?

Cette lèpre qui nous dévore, le Spiritisme la détruit; il fait ce que vous n'avez pu faire.

Le Spiritisme, vous le savez bien, n'est pas une religion, il les laisse toutes debout.

La grande mission des morts est de prouver qu'ils ne sont pas morts, qu'ils voient et contrôlent tous nos actes.

Le Spiritiste est certain de sa vie future, il attend de l'Eternel la

justice due à ses œuvres, il combat ses ennemis, non pour les terrasser, mais pour les relever et les aimer; il ne sacrifie pas aux royaumes de ce monde; soucieux de tous ses devoirs, il rend à César ce qui appartient à César et à Dieu, ce qui appartient à Dieu; il conspire, non pas dans l'ombre, mais en plein soleil, pour le bonheur de l'humanité.

Rassurez-vous, Monseigneur de Barcelonne, rassurez vos amis de France; à votre tour devenez spirituel! affirmez à votre peuple que l'homme ne meurt jamais, que son immortalité est prouvée, non par des livres, mais par des faits matériels et tangibles, dont chacun peut se convaincre, et bientôt nos bagnes comme nos prisons disparaîtront, et le suicide sera rayé de nos tables mortuaires, et noblement supportés, les malheurs de la terre n'engendreront plus la folie.

Si vous l'aimez mieux, Monseigneur, persistez dans vos insultes; n'avons-nous pas, pour les oublier, des trésors d'amour et de charité?

C'est à peu près ainsi que je parlerais, mon cher monsieur Edoux, à l'évêque de Barcelonne. Si vous trouvez la prose et les vers dignes de vos colonnes, vous pouvez les y insérer.

Recevez, etc.,

T. JAUBERT,

Vice-président du tribunal civil.

LA CHARITÉ.

(SONNET.)

A NOS SAINTES FILLES LES SŒURS DE CHARITÉ.

(Médium, M. T. Jaubert).

J'aime le pauvre; à moi sa blessure profonde!
Je prodigue, en secret, le baume à ses douleurs;
Si pour lui cette vie en misères abonde,
Je fais luire à ses yeux l'aube de jours meilleurs.

Je les visite aussi les riches de ce monde,
Comme le mendiant, le roi verse des pleurs;
Pour vos soldats mourants, sur le bronze qui gronde,
De mon saint étendard j'arbore les couleurs.

Je descendis du ciel; le calvaire est mon trône,
D'espérance et d'amour il tressa ma couronne
Celui qui, par sa mort, sauva l'humanité.

Oh! ne rougissez pas, je ne suis pas l'aumône;
Ma main s'ouvre pour tous et ne blesse personne;
Grands et petits, venez..... Je suis la CHARITÉ.

ESPRIT FAMILIER ET TYPTEUR.

Comme on le voit, et la prose et les vers sont parfaitement dignes de figurer dans nos colonnes. Merci donc, Monsieur JAUBERT, et laissez-nous espérer que vous voudrez bien de temps en temps combattre à nos côtés.

Quant à M^{re} de Barcelonne, nous lui souhaitons de se recueillir devant Dieu et de méditer ensuite la lettre de notre honorable correspondant.

Nous avons reçu la visite d'un jeune Algérien qui se propose d'ouvrir un cours de Magnétisme dans notre ville; s'il suit exactement le programme qu'il nous a soumis, nous lui promettons du succès auprès de tous les hommes intelligents.

Si nous en reconnaissons l'utilité, nous dirons quelques mots sur l'enseignement de ce nouveau Magnétiste.

ERRATUM.— Dans notre dernier numéro, article BIBLIOGRAPHIE.— PLURALITÉ DES NOMS, lisez à l'avant-dernière ligne : sans réserve, au lieu de : sous réserve.

Pour tous les articles non signés :
LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandat sur la poste à l'ordre du direct. gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrite à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

CHRISTIANISME ET SPIRITISME.

(2^e Article. — Voir le dernier numéro.)

Le Toldos Jeschu renferme aussi de formels aveux touchant les merveilles de la vie du Christ, et sur l'attribution qu'en faisaient les Juifs à la magie.

« Le roi Hérode, » y lisons-nous, « ordonna qu'on mit à mort Jean (Baptiste), ce qui fut exécuté. Sa tête fut suspendue à la porte de Jérusalem. Vers le même temps, Jésus rassembla les habitants de Haï, et fit des prodiges devant eux. Puis il leur dit : Je suis Dieu, fils de Dieu, et né d'une vierge. Tous les habitants de Haï crurent en lui ; car il fit devant eux beaucoup de prodiges, par le nom ineffable. » (Toujours la formule magique.)

« Les habitants de Jérusalem et des environs jeûnèrent six jours consécutifs, en priant le Seigneur de faire tomber Jésus et ses partisans entre les mains de Judas... Jésus étant venu à Jérusalem, des prêtres se rendirent auprès de lui, et lui dirent : Accordez-nous la faveur de faire des miracles en notre présence. Il en fit devant eux par le nom ineffable.... »

« Ensuite, Jésus fut mis en prison.... La fête de Pâques approchait, on fit publier dans tout le pays israélite que quiconque aurait quelque chose à dire en faveur de Jésus, allait se présenter au roi. Tout le monde répondit qu'il fallait mettre à mort Jésus. Le soir donc de Pâques, on fit sortir Jésus de prison et on le pendit à un poteau, hors de Jérusalem, ainsi que le roi et les sages l'avaient ordonné. Tout Israël en fut témoin, et rendit grâce à Dieu. »

Le troisième ouvrage rabbinique contient les passages suivants :

« Au temps de la reine Héléne, Jésus de Nazareth vint à Jérusalem, et trouva dans le temple du Seigneur une pierre sur laquelle était écrit le mot *schemhamephorasch*, c'est-à-dire le nom révélé. Quiconque savait les lettres de ce nom pouvait faire ce qu'il voulait.... Jésus, étant entré dans le temple, apprit ces lettres, et les écrivit sur un parchemin. Puis il se fendit la chair de la jambe, et y inséra le parchemin. La chair se referma... Il s'en alla ensuite dans sa maison, s'ouvrit la chair avec un couteau, prit le parchemin où était écrit le mot *schemhamephorasch*, et en apprit de nouveau les lettres cabbalistiques et magiques.

» Après cela, il rassembla trois cent dix jeunes gens israélites, et leur dit : Je suis le Messie ; c'est de moi que le prophète Isaïe a dit qu'une vierge concevrait un fils.... Les jeunes gens répondirent : Si vous êtes le Messie, donnez-nous un signe, faites marcher comme nous un boiteux. Il leur dit : Amenez-en un. Ils lui amenèrent aussitôt un boiteux qui ne s'était jamais tenu sur ses pieds. Il prononça sur lui le mot *schemamephorasch* ; et, à l'heure même, le boiteux se leva et se tint sur ses pieds. Tous s'inclinèrent devant Jésus, et dirent : Il est sans doute le Messie.

» Ils lui amenèrent encore un lépreux. Il prononça le nom sacré, lui imposa les mains ; et il fut aussitôt guéri. Beaucoup d'hommes de notre nation s'attachaient à Jésus. »

Ainsi, c'est parce qu'il savait prononcer les lettres d'un nom magique, parce qu'il était possesseur du redoutable secret par lequel on commande aux mauvais Esprits, et non parce qu'il était prophète ou Messie qu'il a accompli tant de prodiges qui sont avoués par les juifs, vu qu'à cette époque, et en présence des témoins de l'intervention divine, ils ne pouvaient songer à les contredire. Mais s'ils ne les nient pas, ce qui aurait été imprudent de leur part, ils les mettent sur le compte de formules magiques. Il nous semble qu'il y a dans ces écrits authentiques la preuve la plus irréfragable de la réalité de ces prodiges, et une évidente instruction pour la polémique des temps présents qui est la même de la part des négateurs et qui ne fait pas de grands frais de nouveauté. On ne conteste pas (certains adversaires du moins) les manifestations éclatantes du Spiritisme, mais on les met sur le compte de Belzébuth, tout comme les juifs et les pharisiens de l'évangile cité plus haut. La seule différence due au progrès de l'humanité est que, tandis que la nation israélite croyait alors au démon, on sait aujourd'hui que cette qualification s'applique à des Esprits plus ou moins arriérés et pervers, mais point à des anges déchus, fausse croyance que les juifs avaient rapportée de Babylone. Toujours cependant le même système de dénigrement contre la vérité du ciel. Dès qu'elle contrarie l'ambition sacerdotale et dérange le cerveau des immobiles et des endurcis, on crie à la magie, à la superstition, à l'hérésie, et on ne voit pas qu'ici le véritable hérétique c'est Dieu qui va ajoutant chaque jour, chaque heure, chaque minute, quelque ineffable parole à sa révélation incessante.

Il n'existe nulle part, dans les livres anciens, d'indice que la vérité historique des Evangiles, touchant les merveilles publiques de la vie du Christ, ait été contestée parmi les chrétiens, soit orthodoxes, soit hérétiques. Bien des disputes s'élevèrent entre eux, nombre de controverses les divisèrent, mais sur ce point aucune que l'on sache.

Nulle trace non plus de contestation à cet égard, parmi les anciens juifs; aucune dans le Talmud, ni dans les Targums, ni dans les autres livres d'histoire ou de théologie des synagogues de l'antiquité. Aucune dans les nombreux ouvrages de Philon, ni dans les longues narrations de Joseph.

Il est parvenu jusqu'à notre temps plusieurs écrits composés par des Pères de l'église, pour réfuter les objections de toute espèce qu'alléguaient les juifs contre le christianisme. Ces auteurs ont recueilli jusqu'aux chicanes puérites, jusqu'aux minuties des adversaires qu'ils combattaient. Et certes ils ne pouvaient, sans compromettre la cause chrétienne, rester tous muets devant une difficulté grave, fondamentale même. Si donc les merveilles publiques de la vie du Christ avaient été mises en doute par la critique juive de leur temps, nous le verrions aujourd'hui dans leurs ouvrages de controverse; mais rien de tel ne s'y trouve.

D'ailleurs, la haine constante des juifs contre le christianisme, l'animosité héréditaire de leurs rabbins, le continuel besoin d'une résistance à opposer aux disciples du Christ, la nécessité de leur répondre au moins dans l'intérieur des synagogues, toutes ces circonstances disent assez haut que si les événements dont il s'agit avaient été autrefois contredits par la nation juive, on le saurait à présent, on le lirait encore dans les anciens livres de ce peuple.

D'autant plus qu'il a mis une vigilance persévérante à contester deux faits de même nature, écrits dans les Evangiles. Car le Talmud proteste contre la maternité virgine de Marie et contre la résurrection de son fils. Les Toldos Jeschu protestent contre l'un et l'autre événement. Les anciens Israélites protestaient souvent contre les mêmes faits; on le voit dans les controverses écrites des Pères de l'église. Enfin la nation juive a protesté avec éclat, a redit mille fois, a soutenu opiniâtrement que Jésus-Christ n'était ni né d'une vierge ni ressuscité. Voilà sans doute un grand fracas de démentis contre deux merveilles affirmées dans les Evangiles.

Aussi, l'auteur anonyme du *Traité des preuves de la Religion* (1), apostrophe ainsi le peuple juif :

« Dis-nous donc, peuple juif, pourquoi pas un mot contre toutes les autres? pourquoi tant de bruit sur deux points, et partout ailleurs un silence profond? pourquoi ce contraste, pourquoi cette étrange différence?... Tu te tais, peuple juif, tu te tais! Mais va, il n'importe. Les choses parlent et révèlent le secret de ta perplexité. Elles disent que si, parmi tant de merveilles consignées dans les Evangiles, tu n'en contestas que deux, c'est qu'il n'y en eut que deux dépourvues du sceau de la notoriété générale, et susceptibles d'être contredites avec avantage. Presque toutes les autres avaient été publiques; tu ne pouvais les nier, tu gardas le silence. Il suffit: un tel silence vaut des paroles gravées sur le bronze. »

Ainsi, les juifs ont accepté tous les prodiges rapportés dans les Evangiles, seulement ils en ont changé l'auteur et en ont fait honneur au prince des démons.

Ils n'en contestent que deux, la virginité de Marie qui aurait expliqué la messianité de Jésus d'après Isaïe, et pouvait être, par la nature même secrète du prodige, révoquée parfaitement en doute, et la résurrection de Jésus-Christ, fait attesté cependant et sans lequel on ne comprend rien à l'histoire, comme l'avoue Strauss, lui-même, disant qu'il s'était passé aux yeux des apôtres, de toute nécessité, des phénomènes établissant cette créance (1), c'est-à-dire qu'on ne saurait nier, sauf à les expliquer ainsi qu'on l'entendra, les apparitions de Jésus après sa mort. Mais les juifs ne pouvaient avouer, malgré l'évidence, un fait qui eût servi à établir la divinité de la mission du crucifié.

Hors ces deux circonstances, ils avouent tout.

Nous en prenons acte, ainsi que de la tournure singulière dans laquelle ils ont des imitateurs modernes, qu'ils donnent à leurs aveux expressifs. Nous allons montrer, en insistant encore sur ce sujet capital, que le sacerdoce juif n'a pas été le seul, à l'époque, à traiter de sorciers le Christ et les apôtres, qu'il a été suivi en cela par les païens eux-mêmes et par les prêtres des temples idolâtriques.

PHILALÈTHES.

(La suite au prochain numéro.)

RENAN ET LE SPIRITISME.

(2^e article. — Voir le dernier numéro.)

Nous ne vous tenons pas quittes, ô théologiens du passé! et nous allons encore mieux faire toucher du doigt vos triées impiétés. Non contents de dire cette absurdité déjà bien grande que le surnaturel existait, et que quelque chose pouvait avoir lieu contre la nature de Dieu et ses créatures, ou en dehors de ces natures et de leurs relations réciproques (ce qui revient absolument au même), vous avez complètement nié l'intervention possible (2) des âmes damnées ou même des âmes du purgatoire, sous le prétexte fallacieux que si ces âmes pouvaient revenir ici-bas et se manifester, elles échapperaient, ne fut-ce que quelques instants, les unes aux tourments éternels, les autres aux souffrances transitoires qu'elles subissent, ce qui n'était pas dans l'ordre. Donc, il n'y avait plus que les anges et les bienheureux qui pouvaient intervenir ici-bas, et ceux-ci ne se dérangeaient de leur béatitude infinie qu'aux seules prières des prêtres et des ministres de la religion. Le commun des martyrs ne devait évoquer aucun Esprit, sous peine de péché mortel, et s'ils avaient ce malheur, ils en étaient punis par les réponses mensongères des démons; car, bien qu'une partie d'entre eux dussent rester pour retourner leurs victimes dans les chaudières de poix bouillante, il était permis à quelques-uns de venir flâner sur cette terre, et d'exercer sur les vivants leurs méchancetés et leurs séductions.

Cet ignominieux système donnait des démons une idée préférable à celle des anges et des saints, et le blasphème, à celle de Dieu même.

Les démons, au moins, étaient contraints à exercer ces atrocités sur les âmes qui leur étaient livrées; ils partageaient d'ailleurs leurs souffrances, et l'éternité du mal pesait aussi sur eux.

(1) *Vie de Jésus*, III^e section, chap. IV, § 137.

(2) Quelques théologiens n'en avaient pas absolument la possibilité, mais ils la soutenaient très-rare, et n'en faisaient pas la règle générale, ainsi que le Spiritisme.

(1) Tome 3^{me}, p. 83.

Dieu, au contraire, contemplant, satisfait et impassible, ces supplices sans fin, sans but, sans expiation; les bienheureux et les anges s'associaient à cet égoïsme béat sans entrailles et sans cœur.

Comment voulez-vous qu'en présence de ces hontes de la raison, de ces infamies de la pensée, la conscience de l'humanité ne se soit pas soulevée, qu'elle ne vous ait pas crié: « Imposteurs, taisez-vous! » qu'elle n'ait pas tout brisé dans vos doctrines, ne voulant pas y distinguer les vérités à travers votre flagrant délit de mensonges et d'erreurs.

Donc, et à plus forte raison, Renan et son école sont excusables dans leurs égarements, et c'est vous qui en porterez et qui en portez déjà la plus grande responsabilité. Nous savons qu'un châtement terrible et inéluctable est suspendu sur la tête de ceux d'entre vous qui s'endurciront dans l'opprobre de ces idées; nous savons que, malgré nos prières et tout le sang de notre cœur, rien ne pourra le conjurer. Seulement, il nous a été permis de vous avertir, et nous le faisons de nouveau, après l'avoir déjà fait bien des fois.

Non-seulement vous vous êtes rendus coupables d'avoir fait oublier l'intervention de Dieu et le ministère de ses Esprits, par le ridicule nom de *surnaturel*, mais encore vous avez détruit toute foi à ce ministère, en le restreignant pour la grande majorité des hommes aux tentations de Satan, roi de l'enfer, et de ses satellites hideux.

Alors Renan, ses précurseurs et ses adhérents, toute l'école sceptique se sont dit: « Haro sur le *surnaturel* qui est le fondement de toutes les religions révélées, dont les dogmes abominables se résument dans la damnation éternelle! La raison humaine ne peut accepter un Dieu impossible et atroce; donc, il vaut mieux penser qu'il n'y en a pas. » Une théologie apocryphe et malsaine avait gâté le Christ aux yeux de Renan, et comme cependant les traits de cette belle et suave figure ne pouvaient tous s'effacer, il en a fait un idéal purement humain, qui en tant que forme typique dépasse l'humanité actuelle.

Eh bien! la vérité éternelle de Dieu ne pouvait pas s'engloutir et disparaître de la terre, sous peine de la mort pour elle; ce n'était pas en vain que notre père céleste avait envoyé ici-bas ses prophètes, ses missionnaires, Moïse, le Christ, et avait inspiré aussi quelques sages de la gentilité. Ce n'était pas en vain que le messie était mort pour le salut et la rédemption des hommes; il fallait discerner le vrai immuable de l'erreur passagère qui s'y trouvait mêlée, séparer les ténèbres pour produire le jour, arracher le bien aux terres envahissantes du mal; il fallait que la *Cité céleste*, que le *Troisième temple*, que les *Esprits mandataires de l'esprit de Dieu* descendissent; il fallait que ce grand mouvement sauveur fût préparé, inauguré dans le monde: il l'est par le Spiritisme, qui de jour en jour grandira et recevra des représentants de plus en plus supérieurs. Il est venu restituer d'abord les croyances dans l'intervention des agents spirituels, expliquer le merveilleux antique et moderne, tout en faisant justice de cette fausse qualification, de *surnaturel*, en faisant comprendre la possibilité qui dérive des relations réciproques de tous les Esprits, agissant sous l'œil du Père suprême. Il vient renverser les notions impies et blasphématoires qui faisaient de ce bon père un vengeur atroce et sans nécessité, de façon que notre génération est rappelée à la foi, précisément par les points qui l'en éloignaient.

Faisons voir que nous ne nous trompons pas en interprétant ainsi la pensée de l'école de Renan, que c'est bien l'impossibilité d'admettre le *surnaturel* tel qu'on le représentait, qui a guidé sa plume contre les prophéties, les miracles, la providence de Dieu, et l'a conduit à y échapper par des raisonnements si déplorables et si vides.

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à Emmanuel DUBAUX, alors âgé de 14 ans.

(16^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE V.

Année 1483 (suite).

De son côté, le duc, tout en attribuant ce conseil à ma bonne amitié, craignait que je tombasse sur ses états dès qu'il s'en serait éloigné; d'ailleurs, son âge, la mollesse dans laquelle il vivait, et ses maîtresses sans nombre, contribuèrent puissamment à le retenir.

Après avoir été visiter les villes de la Somme, j'étais revenu à Hesdin retrouver le duc de Bourgogne; il me conduisit à Arras, ville que je lui avais témoigné désirer voir. J'aimais pouvoir juger ainsi, par moi-même, des fortifications des différentes villes des états du duc; car il faut bien l'avouer, je bâtissais sur ces derniers des châteaux en Espagne.

J'emmenai Philippe à Tournay, qui m'appartenait, et je lui donnai des fêtes brillantes. Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, favori du comte de Charollais, vint m'y faire hommage de ses terres. Le seigneur de Genlis, mandé pour le même sujet, refusa de venir. Il avait négocié un traité secret entre le comte de Charollais et le duc de Bretagne, ce qui lui faisait craindre quelques mauvais traitements de ma part. Cette frayeur était bien mal fondée, puisque j'ignorais entièrement qu'il eût participé à ce traité.

Je me fis conduire à Lille par le duc Philippe, qui y tenait ordinairement sa cour, et, après un séjour de quelque temps, je retournai à Paris, au mois de novembre.

L'indocilité du comte de Charollais donnait au duc, sou père, trop d'embarras pour qu'il eût le temps de penser à une entreprise quelconque. Sans inquiétude de ce côté, et m'attendant à quelque attaque dès que le comte de Charollais serait monté sur le trône ducal, je pensai à tourner mes armes contre un prince qui, tout en étant moins à craindre, ne laissait pas que de me causer de l'ombrage: c'était le duc François de Bretagne. Je songeai à abaisser celui-ci avant d'avoir l'autre sur les bras.

L'amiral de Montauban ne cessait d'activer ma haine contre ce prince. Arthur de Montauban, son frère, avait été le principal auteur de la mort de Gilles de Bretagne. Poursuivi par ses remords, et craignant de la part des hommes un juste châtement, il se fit moine aux Célestins de Marcoussis; c'en était assez pour le soustraire aux poursuites de la justice humaine. Il ambitionnait l'abbaye de Redon, et s'était vu presque à l'instant de la posséder, quand le duc de Bretagne, François II, s'interposa et la fit donner à un autre. Cette circonstance avait fait naître dans l'âme d'Arthur la haine la plus violente, qu'il sut faire partager à Jean de Montauban, son frère, mon amiral.

Je levai des troupes considérables et je les fis marcher sur la frontière de la Bretagne, sous différents prétextes, mais le plus secrètement possible. Quand tout fut prêt, j'envoyai Pierre de Morvillien au duc qui ne se doutait même pas de la présence de mon armée. Morvillien était chargé de lui défendre de ma part de s'intituler duc *par la grâce de Dieu*, de faire frapper des monnaies d'or, de faire des levées extraordinaires, d'exiger que ses vassaux s'obligeassent, en lui rendant hommage, de le servir envers et contre tous, et enfin de recevoir les serments de fidélité, les aveux et les dénombrements des prélats, puisqu'ils relevaient simplement de la couronne. Ce n'était pas que je crusse qu'il accéderait à ces demandes, qui eussent détruit l'indépendance pres-

que entière dont la Bretagne jouissait, mais je voulais que les refus du duc puissent servir de prétexte à une invasion dans son état.

François, extrêmement embarrassé, répondit, sur les conseils de ses confidents, qu'il était prêt à souscrire à tout ce que je voulais; qu'il ne me demandait que trois mois de délai pour s'assurer du concours des grands et des prélats de ses états. Cette feinte soumission, à laquelle je ne m'attendais pas, me mit dans une fureur sans pareille. Tanneguy du Châtel eût payé cher ce conseil si j'eusse pu l'avoir entre mes mains.

Cependant, je trouvais que l'occasion était trop favorable pour la laisser échapper; peu m'importait la honte dont cette entreprise allait me couvrir, pourvu que j'arrivasse à mon but. J'allais donner ordre à mon armée d'entrer en Bretagne, quand un courrier vint, en toute hâte, m'apporter une missive du seigneur de Croï. Celui-ci me mandait que le duc de Bourgogne, étant informé de ce qui se passait, avait juré de ne pas me laisser faire; que lui, Croï, me conseillait de ne pas le pousser à bout, car cette fois il paraissait sincèrement décidé, tant de son propre mouvement que de celui de son fils, à me faire repentir de ma témérité. Je congédiai aussitôt mes troupes, craignant avec raison d'avoir en même temps contre moi le duc de Bourgogne, celui de Bretagne et les princes mécontents, qui n'étaient pas en petit nombre.

Comme cette affaire dégénérait de militaire en civil, j'en nommai juge le comte du Maine et je lui remis une liste des reproches que je faisais au duc. Il eut pour collègues l'évêque de Poitiers, le maréchal de Comminges, bâtard d'Armagnac; Dauvet, premier président du parlement de Toulouse, et Pierre Poignant. Le duc fut piqué du titre de juge donné au comte du Maine; il prétendit le reconnaître non comme tel, mais comme médiateur.

Quant à mes griefs, je lui reprochai de ne pas m'avoir secouru en différentes circonstances et d'avoir fait plusieurs actes d'autorité contre les évêques, que je prétendais n'être pas sujets des ducs; je parlai aussi du traité avec le comte de Charollais, dont une de mes créatures m'avait révélé l'existence, sans toutefois me donner aucun éclaircissement à ce sujet. J'avais vainement tenté d'en obtenir par le comte de Saint-Pol, quand il était venu me trouver à Tournay. Je lui faisais bien encore d'autres reproches, mais d'une moins grande importance.

Ce malheureux traité, plusieurs fois renouvelé, était pour moi une source intarissable d'inquiétudes. Cinq personnes en avaient été les négociateurs; c'étaient Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol; Jacques de Luxembourg, son frère; Tanneguy du Châtel, Genlis, et Rouville, vice-chancelier de Bretagne. J'avais tenté sans succès de séduire quelques-uns d'entre eux, ce qui augmentait mes angoisses.

Le comte du Maine, qui ne voulait pas indisposer l'une ou l'autre des deux parties, traîna l'affaire en longueur. Dès que je fus parti, le duc François écrivit à tous mes grands vassaux pour leur représenter l'indignité de ma conduite et pour leur proposer de mettre leurs intérêts en commun; les réponses les plus favorables lui furent faites: c'était le fondement de la ligue du bien public, qui me causa tant de tracas.

Je retrouvai à Saint-Cloud-lez-Paris le duc de Savoie, mon beau-père, qui venait encore se plaindre à moi de la conduite de son fils Philippe. Je le reçus parfaitement et je lui réitérai toutes les promesses faites à Lyon.

Pendant mon expédition d'Allemagne, j'avais pu apprécier ce que valaient les Suisses. Mon père avait conclu un traité d'alliance avec les neuf cantons, Zurich, Berne, Soleure, Lucerne, Try, Schwitz, Unterwald, Zug, Glaris; ils m'envoyèrent des ambassadeurs pour me mander qu'ils étaient prêts à le renouveler avec moi. S'ils n'eussent fait cette démarche les premiers, c'eût été moi; je n'eus pas cru déroger en agissant ainsi, voulant, à tout prix, m'acquérir une nation courageuse et fidèle.

(La suite au prochain numéro.)

LAI MAÏGE DE PRÉVÉRENDE.

Un fait étonnant de prédiction m'a été raconté par un de mes amis, un médecin, homme pieux et éclairé. Celui-ci, par suite des malheurs de la révolution qui avait atteint sa famille, se vit forcé, dans sa jeunesse, d'exercer d'abord la profession d'aide en pharmacie chez un jeune pharmacien du pays de Gex. Leur meilleur client était, dit-il, une femme qui exerçait la double profession de devineresse et de guérisseuse; elle était connue dans le peuple sous le nom de *Lai Maïge de Prévérènde*; elle allait tous les samedis acheter des drogues chez ces deux jeunes gens, qui souvent lui offraient à diner. Un jour qu'elle était de bonne humeur, elle leur proposa de leur dire leur bonne aventure; le maître pharmacien, qui était protestant, y consentit volontiers; son aide refusa, comme étant une puérité; cependant, *Lai Maïge* ayant insisté, ce dernier y acquiesça à son tour: elle leur prédit (j'ignore si ce fut par la cartomancie ou par la chiromancie), « que les deux amis sous peu seraient brouillés, que l'aide en pharmacie serait un jour docteur en médecine, qu'il ferait un mariage malheureux, que sa femme mourrait, qu'indifférent jusqu'alors en religion, il deviendrait très-pieux, qu'il serait heureux dans un second mariage, ajoutant qu'ensuite elle ne voyait plus. »

Elle dit au pharmacien: « Je vois de nouveau que vous vous brouillerez, puis vous vous marierez. Après avoir perdu votre clientèle vous vendrez votre pharmacie; vous serez malheureux en ménage, votre femme mourra; avant sa mort vous achèterez une autre pharmacie; une faute grave vous forcera de la vendre; marié en seconde noces vous obtiendrez un petit emploi, avec lequel vous végèterez misérablement; ensuite vous mourrez adonné à l'ivrognerie. »

« Tout s'est réalisé, m'a dit mon vieil ami, comme la devineresse l'avait prédit. — Le premier était depuis longues années docteur en médecine, lorsqu'il entra dans un bureau de poste, où il vit un homme pauvrement vêtu, à la figure empourprée. — Monsieur le docteur, lui dit tristement son chef d'autrefois, qui n'osait plus le tutoyer, vous ne me reconnaissez pas? — Et c'était réel. — J'ai été pharmacien deux fois, deux fois marié... malheureux toujours. — Vous souvenez-vous de *Lai Maïge de Prévérènde*? »
(Extrait de Bizouard, t. 4, p. 509.)

Nos lecteurs ont parfaitement compris que le travail publié par notre feuille sous ce titre, *LES OMBRES*, est une conception purement idéale, un roman spirite, en un mot, dont le but est la morale et les moyens des scènes dramatiques capables de fixer l'esprit, de soutenir l'intérêt. Mais il est des gens dont l'intelligence rebelle ou le mauvais vouloir pourraient bien nous prendre à la lettre (témoin un journal de notre ville dont il est inutile de citer le nom et de relever les assertions ou les suppositions gratuites, mensongères). Aussi bien nous empressons-nous de faire savoir à qui de droit que *LES OMBRES* ne visent pas même au roman historique; il suffit à l'auteur de rester dans la vraisemblance.

Nature et destination des Astres, par A. P., lauréat de l'Institut, rédacteur au journal *la Vérité*. — Prix: 50 c.; par la poste; 60 c. — PARIS, Didier, libraire, quai des Grands-Augustins, 35; LYON, bureau de *la Vérité*, rue de la Charité, 48.

Pour tous les articles non signés:

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et demeurés par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutée toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et insérés à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

CHRISTIANISME ET SPIRITISME.

(3^e Article.— Voir le dernier numéro.)

Le philosophe Celse fut presque contemporain du Christ, contre qui il composa une dissertation véhémement. L'ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous, mais il en reste de nombreux extraits et une analyse très-étendue dans les œuvres d'Origène, qui le réfuta. Que disait des phénomènes que nous constatons le critique payen ? « Il dit, » lisons-nous dans le livre où Origène l'a combattu, « il dit que Jésus, élevé dans l'obscurité, fut mercenaire en Egypte, qu'il s'y exerça à des œuvres d'une grande puissance, puis revint, et se fit, au moyen de telles œuvres, passer pour un Dieu... Il qualifie d'enchantelements les actes de puissance que l'histoire raconte de Jésus... Il pense que ces merveilles étaient des prestiges... Il accuse le Sauveur de les avoir faites par magie (1). » Ainsi parlait Origène dans un écrit publié quand celui de Celse était entre les mains des payens et des chrétiens qui, tous, pouvaient vérifier les paroles citées. Elles étaient donc réellement consignées dans l'ouvrage du critique payen. Voilà ce que Celse objectait, lui qui avait moyen de connaître la fausseté des faits, s'ils eussent été fabuleux. Il se contentait de les flétrir comme des sortilèges opérés par les Esprits impurs.

Héroclès de Bithinie, gouverneur romain, ennemi déclaré des chrétiens, vivait un siècle plus tard. Lui aussi publia un écrit contre le christianisme ; lui aussi avait intérêt à nier les phénomènes dont il s'agit. Interrogeons donc cet écrivain asiatique : « Les chrétiens, à cause de quelques petits prodiges, prétendent que Jésus est un Dieu (2). » Telle est la réponse du gouverneur, qui soutenait ses controverses par de cruelles persécutions.

Ecoutez encore un littérateur africain, qui, vers la fin du troisième siècle, reconnut la vérité des croyances chrétiennes. Il disait des nations payennes : « Elles n'osent pas accuser le Christ de fausseté, quoiqu'il montre que les vieilles lois sont pleines de sottises et de vaine superstition. Peut-être objecterait-on encore ces calomnieuses et puériles paroles, si souvent répétées : que Jésus était magicien, qu'il fit tant de

» choses par des artifices secrets, qu'il apprit, dans les sanctuaires de l'Egypte, des noms d'anges puissants et une science occulte pour les évoquer. » Ainsi parlait Arnobe dans un discours publié contre la gentilité (1).

L'empereur Julien, dont on connaît l'hostilité contre le christianisme naissant, avoue, lui aussi, les guérisons merveilleuses opérées par le Christ, même la résurrection des morts, et il l'attribue, comme les autres, au secours de démons très-puissants (2).

Il semble que Dieu ait permis cette prodigieuse concordance entre les reproches adressés au christianisme, soit par les juifs, soit par les payens, et ceux formulés contre le Spiritisme de nos jours, pour établir entre l'avènement du Messie et l'avènement de l'Esprit, un parallélisme rigoureux qui porterait la lumière dans beaucoup d'intelligences droites. Le parallélisme figuratif est d'ailleurs dans la nature de notre monde infime sur la terre ; il était dit que le Messie comme l'Esprit devaient être méconnus et subir les mêmes outrages proférés dans des termes identiques.

Le fanatisme juïaïque et la perversité payenne s'étaient unis, pour flétrir, pour rendre partout infâme le nom chrétien. Ils étaient parvenus à faire passer pour des impies, pour des monstres de débauche, pour des magiciens très-dangereux, ne tenant leur pouvoir que de mauvais démons (*caco daemones*), les disciples du Christ, ces hommes si religieux, si purs, si saints. Le cœur se contracte d'indignation quand l'on entend l'antiquité redire les affreux mensonges que proférait contre eux le vice, courroucé de leur vertu ; quand l'on voit les pères de l'Eglise, les plus grands écrivains de ces temps, obligés de baisser leur génie jusqu'à ces honteuses diatribes, pour les réfuter sérieusement (3). Elles étaient telles, que l'empereur Antonin crut devoir en faire des reproches aux provinces asiatiques soumises à la domination romaine. « Vous parlez, » leur écrivit-il, « des chrétiens comme s'ils étaient des impies,

(1) *Adversus gentes*, l. 1, p. 25, édit. de 1651.

(2) Voir *Saint Cyrille et les Œuvres de Julien*.

(3) S. Justin ; *Apologia prima*, n° 6. — Athénagore ; *Legatio pro Christianis*, n° 30. — S. Théophile ; *Ad Autolicum*, l. 3, n° 4. — Tertullien ; *Apologeticum*, c. 7. — Origène ; *Contra Celsum*, l. 3, n° 15 — Minutius Félix ; *Octavius*, n° 9 et 28. — Arnobe ; *Adversus gentes*, l. 1, p. 16, édit. de 1651.

(1) *Contra Celsum*, l. 1, n° 6 et 38 ; l. 2, n° 48 ; l. 3, n° 9.

(2) Paroles citées par Eusèbe ; *Contra Hieroclem*, p. 812, édit. de 1628.

» et vous les accusez de beaucoup de choses que nous ne
» pouvons prouver (1). »

Les violentes passions qui proférèrent tant de brutales in-
vectives, remplirent encore l'empire romain d'une opinion
cruellement perfide. Elles firent accroire aux peuples que les
calamités générales étaient attirées sur eux par le christianisme.
Elles les soulevèrent contre lui, elles l'environnèrent ainsi
d'exécration publique, comme n'ayant pour adeptes que *des*
magiciens provoquant les fléaux par leurs enchantements et
leurs blasphèmes.

« Les nations et leurs sages, » rapporte Origène, « ont sou-
» vent imputé les famines aux chrétiens, représenté l'Eglise
» du Christ comme la cause des pestes.... On a dit encore
» qu'aux chrétiens devaient être attribués les tremblements de
» terre et les guerres, et l'on a, en conséquence, persécuté et
» désolé des Eglises (2). »

Tertullien écrivait aussi : « La gentilité pense que les chré-
» tiens sont cause de tous les malheurs publics, de toutes les
» misères nationales. Si le Tibre déborde, si la terre tremble,
» s'il survient une peste, une famine, aussitôt on s'écrie : Les
» chrétiens aux lions (3) ! »

S. Cyprien témoigne de l'existence de la même opinion (4).

Elle s'accrédita tellement qu'il devint nécessaire de la com-
battre avec tout l'appareil de la logique, et qu'Arnope crut de-
voir commencer son ouvrage contre les payens par une réfu-
tation de cette fatale erreur.

Ne voyons-nous pas aujourd'hui les mêmes absurdités em-
ployées contre le Spiritisme? Nous avons entendu dire notam-
ment à des adversaires graves, que les guerres fratricides
d'Amérique étaient une punition provoquée par les manifesta-
tions spirites qui avaient eu beaucoup d'adeptes dans ce mal-
heureux pays; les mêmes prophétisaient de grands châtiments
à toutes les nations qui y croiraient et les pratiqueraient. On le
voit, rien n'est changé, et l'analogie est des plus complètes
entre les deux mémorables époques de la naissance du Christ
et de l'avènement de l'Esprit.

PHILALÉTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

RENAN ET LE SPIRITISME.

(3^e article. — Voir le dernier numéro.)

Nous avons à démontrer que c'est bien la répulsion légitime
contre le *surnaturel* aussi follement entendu, qui a suscité tant de
sceptiques, de panthéistes, d'athées et de discuteurs au sujet du
Messie divin et de son sublime Evangile. Strauss, qui a commencé
de nos jours l'attaque, a pensé que le *surnaturel* étant absurde (et
c'est notre avis, tel qu'il a été représenté et conçu), était un
mythe; de là le système mythique dont il est le père, ou tout au
moins le restaurateur; de là ces termes de *Mythologie chrétienne*
appliqués à l'histoire du vieux et du nouveau testament.

Voici la règle qu'il pose à ce sujet :

Un fait, raconté dans la Bible ou les Evangiles, n'est pas histori-
que s'il n'est conforme à l'expérience journalière, aux lois de la

nature scientifiquement observables, reçues et adoptées généralement.

Qui ne voit percer dans le *criterium* proclamé par Strauss, idéati-
quement les mêmes préoccupations, le même point de vue, les
mêmes raisons qui ont inspiré Renan et consorts ?

La négation dogmatique du *surnaturel*.

C'est là le mot d'ordre et de passe de tous.

Tout le monde y obéit, M. Renan, M. Scherer, M. Havet, même
M. Sainte-Beuve. Vous partez de la foi, vous autres, croyants;
nous, philosophes et libres penseurs, nous partons de la raison,
qui n'admet pas le *surnaturel*, qui le tient pour impossible; par
conséquent il ne saurait y avoir de discussion entre vous et nous.

« Depuis qu'il y a de l'être, dit M. Renan, tout ce qui s'est passé
» dans le monde des phénomènes a été le développement régulier
» des lois de l'être, lois qui ne constituent qu'un seul ordre de
» gouvernement, qui est la nature. »

Ne devait-il pas ajouter la nature tout entière, aussi bien celle
des hommes que celle de Dieu et de ses Esprits ?

« Qui dit au-dessus de la nature, dans l'ordre des faits, dit une
» contradiction, comme qui dirait *surdivin* dans l'ordre des
» substances (1). »

En effet, il n'y a pas et il ne peut y avoir de *surdivin*.

« Point de raisonnement, nous répond le critique. Ce n'est pas
» d'un raisonnement, mais de l'ensemble des sciences que sort
» ce grand résultat : il n'y a pas de *surnaturel* (2). »

M. Renan reproduit la même doctrine dans sa *Vie de Jésus*.
« La notion du *surnaturel*, avec ses impossibilités, y dit-il, appa-
» rait toujours où naît la science expérimentale de la nature (3). »

« Près d'un siècle avant Jésus, Lucrèce avait exprimé d'une
» façon admirable l'inflexibilité du régime général de la nature.
» La négation du miracle, cette idée que tout se produit dans le
» monde par des lois où l'intervention personnelle d'êtres supé-
» rieurs n'a aucune part (voilà l'erreur!) était de droit dans les
» grandes écoles de tous les pays qui avaient reçu la science
» grecque. Jésus ne sut rien de ce progrès (4). »

Ce n'était pas un progrès, mais une erreur et une négation.

Il faut que le thaumaturge qui s'annonce comme pouvant, je
suppose, ressusciter un mort, comparaisse devant une commission
composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de cri-
tiques; que cette commission choisisse le cadavre, désigne la
salle, règle les précautions, et « si, dans de telles conditions, la
» résurrection s'opérait, une probabilité presque égale à la certi-
» tude serait acquise. Cependant, comme une expérience doit
» pouvoir toujours se répéter... le thaumaturge serait invité à
» reproduire son acte merveilleux dans d'autres circonstances, sur
» d'autres cadavres, dans un autre lieu.

« Si chaque fois (combien?) le miracle réussissait, deux choses
» seraient prouvées; la première, c'est qu'il arrive dans le monde
» des faits *surnaturels* (non pas, mais surhumains); la deuxième,
» c'est que le pouvoir de les produire appartient ou est délégué à
» certaines personnes... »

« Jusqu'à nouvel ordre, donc, conclut Renan, nous mainten-
» drons ce principe de critique historique, qu'un récit *surnaturel*
» ne peut être admis comme tel, et qu'il implique toujours cré-
» dulité ou imposture (5). »

M. Havet, plus franc ou plus imprudent, un véritable enfant
terrible de Renan, répète ce qu'il a toujours entendu professer à
son maître, sans paraître comprendre pourquoi celui-ci y met,
dans sa *Vie de Jésus*, quelques ménagements.

« C'est le principe dominant, dit-il, de la vraie histoire, connue

(1) Lettre ou proclamation d'Antonin, citée par S. Justin dans son *Apolo-
gia prima*.

(2) *Series commentariorum in Mathæum*, n° 39.

(3) *Apologeticum*, c. 40.

(4) *Epistola ad Demetrianum*.

(1) *Liberté de penser*, v. III, p. 465.

(2) Id. id.

(3) Id. id. p. 44.

(4) Id. id. p. 41.

(5) *Vie de Jésus*, introduction, p. 1111.

de toute vraie science, — et sans lequel on peut dire qu'elle n'existe pas, — que ce qui n'est pas dans la nature n'est rien, et ne saurait être compté pour rien, si ce n'est pour une idée (pas même comme une idée, le néant ne se pense pas).

Ce principe, continue M. Havet, a mis entre le passé et l'avenir, dans l'ordre intellectuel, un abîme infranchissable. Ceux qui se refuseraient encore à admettre ce principe n'ont rien à faire du livre de M. Renan, et M. Renan, de son côté, n'a pas à s'inquiéter de leur opposition et de leur censure, car il n'écrit pas pour eux.

On ne s'étonnera donc pas que je ne confronte point son ouvrage à d'autres travaux faits dans un tout autre sens. Si je n'entre pas dans cette discussion, c'est par l'impossibilité d'y entrer, sans accepter par cela même une supposition inacceptable, celle que le surnaturel soit seulement possible. Le philosophe part de la raison, le croyant part de la foi. L'orthodoxe n'a pas besoin de prouver le miracle, il est content s'il peut seulement ne pas être forcé, ou ne pas se croire forcé à le nier... Pour lui l'Évangile est sacré, tout doit y être présumé vrai. Ces sortes de livres, les Saintes-Écritures, peuvent satisfaire un lecteur qui a la même foi, mais ils ne répondent pas aux véritables libres penseurs. Les deux critiques sont sans action l'une sur l'autre; ce sont des lignes qui ne peuvent se rencontrer, quoiqu'elles ne soient pas du tout parallèles, parce qu'elles ne sont pas dans le même plan.

On comprend donc que je ne m'engage pas plus avant dans cette voie, et que je rentre sur le terrain philosophique. L'impossibilité et le néant essentiel du miracle, l'indéfectibilité des lois naturelles, la nature toujours pareille à elle-même dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique, la naissance du christianisme et l'apparition de Jésus, purs phénomènes historiques, magnifiques phénomènes, à la bonne heure, mais phénomènes comme les autres, et dont l'étude doit se faire suivant les mêmes procédés que toute autre étude; voilà le fond solide sur lequel le livre est bâti. Mon examen s'appuie sur les mêmes principes, et j'ai dû les proclamer d'abord, sans effort et tranquillement, comme choses toutes simples, mais non sans fierté et sans joie, puisqu'on peut en mesurer le prix à ce qu'il en a coûté pour les conquérir (1).

Ainsi procède M. Renan, c'est là sa seule déduction, sa seule critique, d'après laquelle il juge tout et à laquelle il ramène tout.

Que les Évangiles soient en partie légendaires, dit-il, c'est ce qui est évident, puisqu'ils sont pleins de miracles et de surnaturel, lesquels sont impossibles.

Avons-nous donc tort de prétendre que c'est cette confusion inextricable, mise dans le langage philosophique et théologique, entre le surnaturel qui est une absurdité et un non-sens, et le surhumain qui est la vérité, puisqu'il y a en dehors de l'humanité, Dieu et les Esprits; que c'est ce gâchis qui a produit tous les malentendus et tous les vices de la pensée?

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à ERMANC DUBAUX, alors âgée de 14 ans.

(17^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE V.

Année 1463 (suite)

Quelques jours après, je reçus une nouvelle qui me plongea dans la plus vive douleur : c'était la perte de ma mère, morte à l'abbaye des Chatellien, en Poitou, le 29 novembre.

Cette princesse, bonne, douce et indulgente, était l'idole de la France. Elle aimait mon père avec une tendresse véritable; jamais elle ne lui avait adressé le moindre reproche sur des écarts qui lui coûtaient cependant bien des larmes; mais elle les cachait à celui qui les faisait couler. Elle s'acquiesça par cette conduite, sinon son affection, du moins son estime et sa confiance. Elle sauva en quelque sorte la monarchie, en détournant Charles VII de son projet de retraite, que les extrémités où l'avaient réduit les Anglais lui avaient fait concevoir. Elle fut superstitieuse, mais c'était le défaut de son siècle. Jamais un malheureux ne l'invoqua en vain; elle passait pour être et était la princesse la plus accomplie et la plus vertueuse de son temps, aussi toute la France la pleura sincèrement.

Le seul reproche qu'on puisse faire à Marie d'Anjou, est sa faiblesse à mon égard. Si elle eût été ferme, je n'eusse pas été mauvais prince; je ne saurais trop le dire, la vie entière de l'homme dépend des impulsions qui lui ont été données dès le berceau; la bonne éducation tourne au bien les inclinations perverses, tandis que la mauvaise gâte toutes les bonnes.

J'aimais passionnément ma mère, ce qu'on ne croirait guère en pensant à ma conduite envers mon père et au parricide que je faillis commettre. Quoique je n'eusse pas beaucoup de déférence pour ses conseils, je ne laissais pas d'éviter de lui déplaire. Elle fut inhumée à Saint-Denis, près de mon père.

La France perdit bientôt après une autre princesse digne de son respect : c'était Marie d'Armagnac, fille de Jean IV et de l'infante Isabelle de Navarre; elle était femme de Jean, duc d'Alençon, qui avait eu d'elle deux enfants : René et Catherine.

Le traité de Milan, dont j'ai déjà parlé, n'était pas encore conclu; il le fut cette année. En retour de l'obligation de n'avoir d'autres amis et d'autres intérêts que les miens, que François Sforce contracta, je lui transportai tous mes droits sur la seigneurie de Gênes, qui s'était mise sous la protection de la France et l'avait abandonnée à différentes reprises. Il eut aussi Savonne, située dans les états de Gênes, que je possédais entièrement; mais cette ville, quoique forte et fidèle, était une charge pour le royaume, car il fallait toujours la ravitailler par mer.

Ce traité mécontenta vivement la maison d'Orléans. Charles d'Orléans était, par sa mère, Valentine Visconti, légitime héritier de Milan; François Sforce s'en était emparé et fait reconnaître duc, malgré toutes les tentatives du duc d'Orléans, que je ne secondais pas, comme on le pense bien, trouvant déjà ce premier prince du sang trop puissant. Cette conduite de ma part donnait une atteinte mortelle à ses prétentions, puisque je reconnaissais l'usurpateur.

Je fis un traité d'alliance, quelque temps après, avec Georges Pogebrec, roi de Bohême. Voulant dissiper un peu l'ombrage que cette conduite ne manquerait pas de causer au pape, les Bohêmes étant partisans des Hussites, je protestai que je ne voulais pas favoriser leurs erreurs, que je n'agissais que pour le bien de mes états.

Voici ce que nous lisons dans le journal *L'AVENIR*, *Moniteur du Spiritisme*, du 29 septembre dernier.

« La Presse de samedi dernier, d'après un journal lyonnais, croyons-nous, fait la critique d'un roman philosophique publié par notre cher confrère de Lyon, M. Edoux, dans son journal *la Vérité*, sous ce titre : *LES OMBRES*. Cette critique prouve une chose, c'est qu'il y a encore dans le journalisme des écrivains tout disposés à prendre le *Pirée pour un homme*? Bah! passons!

(1) *Revue des deux mondes*, 1^{er} août 1863, p. 870.

CHAPITRE VI.

Grâces accordées à Guillaume de Corbie et au comte d'Angoulême. — Défense de la chasse. — La terre de Monties ajoutée au parc de Plessis-lez-Tours. — Droit des francs fiefs. — Procès de Saint-Suaire. — Mariage de Catherine de Bourbon. — Arrestation de Philippe-Sans-Terre. — Tristan l'Hermite. — Naissance de Jeanne de France. — Mort du comte de Nevers. — Cour des aides. — Les postes. — Edit. — Affaires d'Angleterre. — Warwick en France. — Entrevue de Hesdin. — Prolongation de la trêve avec l'Angleterre. — La reine de France à Hesdin. — Mort de Pie II. — Exaltation de Paul II. — Le cardinal Balue. — Entrepris de Rubempré. — Le duc de Bourbon en Bourgogne. — Le comte de Nevers, gouverneur de Picardie. — Edit pour le Languedoc. — Fin de l'entreprise de Rubempré.

Année 1463 (suite).

Je donnai à Guillaume de Corbie, premier président de Grenoble, la charge de président à mortier au parlement de Paris.

Je rendis deux déclarations en faveur de Jean d'Orléans, comte d'Angoulême. La première portait que, pour sa personne et les droits de sa pairie, il ne serait tenu de répondre qu'au parlement de Paris, et la seconde, que ses causes et celles de ses sujets ressortiraient, par appel, de ce parlement et non de celui de Bordeaux.

J'étais passionné pour la chasse, mais surtout pour celle des oiseaux. Non content de la défendre sous peine de mort, je fis enlever les filets, les rêts, les faucons et tout ce qui servait à ce divertissement. Pour adoucir un peu cette sentence, j'ajoutai qu'une permission par écrit du roi donnerait le droit de chasser à celui qui la posséderait; malgré cela, le mécontentement fut général.

J'achetai, l'année suivante, le château de Moutils et la terre de ce nom, qui étaient proches du Plessis-lez-Tours, afin d'augmenter son parc. Ce domaine appartenait à Hardoin IX, baron de Maillé, mon conseiller et chambellan, sénéchal de Saintonge et gouverneur de la Marche.

Pendant ce temps, je faisais lever le droit des francs fiefs dans toute l'étendue de mes états.

Il existait, depuis longtemps, un procès entre les Bénédictins de Cadoin en Périgord, et les Toulousains. Les premiers possédaient autrefois le Saint-Suaire, qui avait été transporté dans l'église du Taur. Pour couper court aux plaidoyers, les écoliers périgourdiens l'avaient enlevé de cette église et l'avaient transporté à l'abbaye d'Aubasine. Mon père avait rendu une sentence qui ordonnait de restituer cette relique aux Bénédictins de Cadoin; elle n'en était pas moins restée à l'abbaye d'Aubasine et la querelle durait encore. Pour la terminer, je réitérai l'ordre de mon père, qui fut cette fois exécuté.

Le duc de Bourgogne, qui ne perdait aucune occasion de rappeler son fils près de lui, saisit avec empressement celle du mariage de Catherine de Bourbon avec Adolphe d'Egmont, duc de Gueldres, pour tâcher de lui faire quitter sa retraite de Hollande; mais en même temps il exigeait qu'il se défit de plusieurs conseillers qui lui étaient suspects; de son côté, le comte de Charollais demandait que les Croix lui fussent livrés: ce qui fit que rien ne s'arrangea.

(La suite au prochain numéro.)

Dans l'Histoire de Louis XI se sont glissées quelques erreurs touchant les noms propres; nous les relèverons à la fin de ce travail, comme celles qui pourraient encore nous échapper.

FAITS SPIRITES.

M. Charles Sainte-Foi rapporte un fait extraordinaire qui s'est passé en Pologne, duché de Posen, dans un immense château bâti pour Stanislas Leczinaki et habité par le prince et la princesse S... C'est de la bouche même de la princesse qu'il tient ce récit.

Depuis l'arrivée d'un jeune homme de quinze à seize ans au château, on entendit des bruits étranges dans la chambre des jardiniers, qui longtemps gardèrent le silence; mais ne pouvant dormir, ils allèrent un soir vers le prince S... lui raconter ce qui se passait. Alors le prince, la princesse, les femmes de chambre et tous les valets, munis de lanternes, se rendirent au fond des jardins. Du dehors ils entendirent un vacarme tel, qu'on pouvait croire que tous les meubles dansaient. Dès qu'on ouvrait la porte, ce bruit cessait.

On éteint les lumières, on laisse la porte entr'ouverte, quelques personnes sont chargées d'examiner, et d'autres, munies d'allumettes chimiques, doivent les allumer à temps. Le prince et la princesse S... étant au nombre des examinateurs, tous virent distinctement lit, bottes, balai, etc., sauter dans la chambre pendant que le garçon était au lit; ils virent aussi sur son lit des morceaux de tuile tombés du toit, qui ne lui avaient fait aucun mal.

L'ayant interrogé, il dit que depuis quelque temps déjà il était ainsi vexé et ne savait à quoi l'attribuer.

On le renvoya et le bruit cessa.

Un autre fait s'est passé en 1847 chez M. Willams, à Bayswater, dans Moscou-Road.

La famille Willams, qui habite seule la maison, se compose de quatre personnes et d'une petite Espagnole âgée d'environ dix ans, qu'ils élèvent par charité. Il y a quelques jours, dit le *Douglas-Herald*, du 26 mars de la même année, qu'ils furent tous grandement surpris. Divers objets dans la cuisine et au salon furent mis en mouvement: des pots, des théières se détachèrent du dressoir sans cause visible et se brisèrent; une autre théière en métal se mit à sautiller sur la table comme une ensorcelée; un tableau se détacha du mur sans se briser, les assiettes, les pots s'agitaient, se déplaçaient, roulaient au milieu de la pièce, sautillaient comme inspirés par une flûte magique; un vase égyptien voulut aussi sauter sur la table et se brisa en retombant; une bouillotte s'élança du foyer; des chandeliers, après avoir dansé, s'enfuirent au milieu de la chambre, suivis de boîtes à chapeau et d'autres petits meubles; un miroir enlevé de la table de toilette fut suivi des peignes et des flacons; une pelote à épingles a été éminemment remarquable par ses sauts incessants.

Comment expliquer tout cela?

Les amis de la famille Willams l'ont attribué à l'habileté de l'enfant. Est-ce possible?

On devine que l'on ne donne ici qu'un petit échantillon des prétendus tours de la petite espiègle, non moins habile à neuf ans que la servante de Saint-Quentin et que la jeune Cottin.

Il faut avouer, on ne saurait trop le répéter, que la manie d'expliquer naturellement ce qui est inexplicable a fait dire les plus grandes sottises: l'aversion pour les explications *surnaturelles* est telle que, — lorsqu'on ne peut nier, — les absurdités les plus manifestes sont parfaitement accueillies; dès que l'on veut paraître esprit fort, on ne craint plus d'extravaguer.

Voilà des faits rapportés par Joseph Bizouard. En substituant au mot *surnaturel*, que nous n'aimons pas on le sait, l'expression de *spirite* ou d'*extra-humaine*, nous recommandons ces phénomènes à l'attention des lecteurs: ils sont, — notre journal en offre souvent la preuve, — à peu près de tous les siècles et de tous les pays, et prouvent irréfragablement que la manifestation du monde des Esprits dérive d'une loi de nature, et se trouve dans l'ordre constant et perpétuel des choses.

A. P.

Pour tous les articles non signés:

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. HDOUX.

LYON. — Imprimerie G. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.

Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.

Six mois 6 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs pour bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrites à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

CHRISTIANISME ET SPIRITISME.

(4^e Article. — Voir le dernier numéro.)

Poursuivons le parallèle.

On inventait d'atroces calomnies pour caractériser la magie noire, reprochée aux chrétiens. On disait que dans leurs agapes, ou festins secrets, ils immolaient de petits enfants afin d'aider à leurs conjurations diaboliques, et que même ils en mangeaient la chair. Nous voyons quelques apologistes faire allusion à ces infâmes et mensongères accusations. Ce qui pouvait faire illusion et encourager les adversaires du christianisme naissant à persévérer dans leurs horribles imputations, c'était la nécessité où étaient les premiers chrétiens de se cacher et de garder un rigoureux mystère, sous peine de mort et de persécution.

Aujourd'hui les Spirités, dans leurs groupes, n'ont pas les mêmes motifs; ils y admettent même quelquefois des incroyables et des profanes, aussi l'Esprit du mal et de dénigrement ne pourrait reproduire [des calomnies analogues; on en a cherché d'autres toutefois, et surtout on en a appelé au ridicule qui remplace la calomnie. Mais allons à quelque chose de plus sérieux, dressons, suivant les apologistes du christianisme, le tableau des difficultés naturelles qui se sont opposées à sa diffusion parmi les juifs et les gentils, et nous verrons ensuite si là encore nous ne retrouverons pas une frappante analogie, en tenant compte de la différence des mœurs et des époques.

En résumé, que nous disent ces apologistes ?

« Les juifs et les payens ne pouvaient reconnaître les merveilles de la vie du Christ, croire à sa mission divine, et entrer dans les rangs de ses disciples, sans abjurer certaines opinions fausses en religion et en philosophie. Or, il est d'expérience universelle que communément les hommes n'abandonnent qu'à grand'peine les doctrines vieilles dans leurs intelligences. L'entraînement de l'habitude, l'empire de l'orgueil, la tyrannie du préjugé, pèsent d'un poids énorme sur les volontés.

» Il fallait de plus, en reconnaissant la vérité des relations évangéliques et des maximes chrétiennes, renoncer pour toujours à des fêtes et à des plaisirs où l'on avait coutume de s'enivrer de réjouissances. Solennités judaïques et payennes, théâtres licencieux ou inhumains, jeux immoraux, festins

souillés de vices, usages entachés de superstitions, l'on était obligé d'abandonner tous ces enchantements de la vie. Que de liens cependant y attachent d'ordinaire le cœur de l'homme ! Que d'efforts il faut quelquefois pour les rompre ! et avec quelle instance les passions cherchent à les maintenir ou à les renouer !

» Le christianisme exigeait aussi, des juifs et des payens qui se soumettaient à ses enseignements, l'abandon de toute dignité sacerdotale, de toute charge payenne, de toutes richesses souillées, de tout intérêt illégitime; sortes de sacrifices auxquels le cœur humain ne se résout ordinairement que quand la conscience le presse avec une force impérieuse. Alors même il arrive souvent que le cœur ne cède pas; il étouffe lentement plutôt que de consentir; tant il y a de ténacité dans les âmes vaniteuses ou cupides ! Et la plupart ne le sont-elles pas ?

» Pensez aussi à la paix domestique, à ce bien si doux, dont on perdait la jouissance en allant partager les doctrines et le sort des chrétiens. Le juif qui, certain des merveilles de la vie du Christ, voulait vivre selon les maximes évangéliques, devenait pour sa famille un objet d'horreur. Regardé comme infidèle, comme apostat, il voyait fuir loin de lui l'affection, la confiance, l'estime, les égards même. Et le payen qui l'imitait, encourait un sort semblable. Situation désolante, que les hommes ont coutume d'éviter avec une vigilance constante, avec des précautions sans nombre, souvent même par un refoulement douloureux de leurs convictions dans les profondeurs de leurs âmes ! »

Ce tableau ne s'applique-t-il pas aux Spirités de nos jours, avec très-peu de changements ? Est-ce qu'en embrassant cette sainte foi, l'homme ne compromet pas souvent sa position sociale ? Que d'administrations chasseraient leurs employés si elles les savaient imbus des nouvelles idées ! Et ce que nous disons des administrations, nous pouvons le dire de certains particuliers. A combien de pauvres familles, les croyances spirités, pratiquées souvent par un seul de leurs membres, ont-elles fait retirer le pain d'une charité étroite et mesquine ? Notre cœur saigne en écrivant ces lignes, mais pourtant la vérité nous y pousse. Les ecclésiastiques, — et nous en connaissons plus d'un, qui, à l'aide de leurs propres pensées ou des révélations nouvelles, sont convaincus de la fausseté du dogme de l'enfer éternel, — renonceront-ils à leur position acquise et

aux légitimes espérances d'avancement, ou bien se courberont-ils encore, eux pubères, sous les fourches caudines d'une autorité faite uniquement pour l'humanité dans son enfance ? L'homme d'intelligence et de progrès, l'homme véritable, consentira-t-il à déchirer le cœur d'une pauvre mère ou de sa chère compagne, attachées par le manteau de Nessus à leurs vieilles superstitions ? Les femmes n'ont jamais été pour les transformations religieuses. A part sa mère et quelques saintes femmes, le Christ a eu contre lui *les femmes les plus honnêtes* de Jérusalem (1) ; il n'avait pour lui que les courtisanes et les femmes d'une vie équivoque, et encore en très-petit nombre. Certainement nous avons, nous Spiritites, de bien chères sœurs qui font exception par leur dévouement et représentent, préparées dignement à l'avènement actuel, Marie et les saintes femmes ; mais enfin il faut raisonner sur ce qui est et il n'est que trop certain qu'il y a une multitude de familles où le Spiritite n'a pas la paix domestique, où il y a lutte et divisions perpétuelles, comme aux temps où notre divin Messie prononçait cette amère parole : *« Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre. »* faisant par là allusion surtout—la suite du texte le prouve—aux discussions d'intérieur que susciterait souvent l'adoption de sa céleste doctrine.

Le vrai Spiritite doit n'avoir qu'une seule pensée, *Dieu et ses frères* ; il ne doit songer ni à l'or, ni aux grandeurs, ni à l'ambition, ni aux jeux, aux spectacles et aux plaisirs, si ce n'est comme délassement ; il doit, lorsqu'il a du temps, le consacrer au soulagement ou à l'instruction de ses semblables.

Il doit, le plus souvent possible, se retirer du monde, s'il en a le loisir, et se recueillir devant Dieu, et dans le silence écouter les voix amies du ciel qui lui répondent.

Il doit, en un mot, s'habituer à mépriser entièrement les biens matériels, et à s'élever au-dessus d'eux, ne garder que le nécessaire pour lui et sa famille, distribuant le superflu en bonnes œuvres.

Le Spiritisme, en un mot, est le retour au christianisme primitif, son développement rationnel, sa confirmation spirituelle.

Notre maxime sociale est la collectivité, la solidarité qui résulte de la loi unique de l'amour : *tous pour chacun, chacun pour tous*, c'est la condamnation de l'égoïsme.

Notre maxime individuelle c'est, on l'a vu dans notre article intitulé : *Ce que dit le Spiritisme à tous les hommes* : « Faites aux autres plus que vous n'exigeriez qu'il vous fût fait. » C'est la base du sacrifice et du dévouement.

A la vérité, nous avons ajouté dans ce même article, pour condescendre à l'humaine faiblesse et lui faire comprendre l'héroïque commandement : *« Afin qu'en vous rendant moins, on vous donne toujours assez ; »* mais ce mobile secondaire n'altère en rien la limpide pureté du principe.

A présent, que celui qui veut suivre le Christ et l'Esprit de Dieu, se range avec nous ; personne n'est contraint, chacun est libre.

Aux bons travailleurs, la couronne.

PHILALÈTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

RENAN ET LE SPIRITISME.

(4^e article. — Voir le dernier numéro.)

Aux yeux de la haute philosophie du Spiritisme, qui répudie aussi bien que Renan la stupide dénomination de *supernaturel*, il y a en dessus et en dehors de l'ordre humain : d'une part, l'ordre spirituel ordinaire agissant avec la tolérance de Dieu ; l'ordre spirituel supérieur des mandataires de Dieu, agissant sous ses commandements et sous son œil suprême ; il y a d'autre part l'ordre divin, maître de toutes les possibilités intimes, de toutes les lois, de tous les fluides, et de tous les agents ignorés de la souveraine création. Cet ordre présuppose une flexibilité inimaginable de moyens inconnus et innommés, s'appliquant à tous les cas, à toutes les circonstances, à tous les besoins, à toutes les prières, à tous les simples vœux des humanités habitant les mondes de l'univers, par cette seule grandiose conception que le Spiritisme nous permet de donner.

Le miracle est possible, convenable et même probable. Il est dans l'ordre : l'ordre spiritite et divin. Il est même en harmonie supérieure avec l'ordre humain, en tant que cet ordre est préordonné pour le premier et qu'il s'y rapporte. Nous avons dans l'Évangile un éclair de cette belle vérité. Sur le point d'opérer le grand miracle de la guérison de l'aveugle-né, le Sauveur dit à ses disciples, qui lui demandaient pourquoi cet homme était né aveugle : « Ce n'est point qu'il ait péché, ni ceux qui l'ont mis au monde, mais c'est afin que les œuvres de la puissance de Dieu éclatent en lui (1). » Ainsi, voici un fait naturel, la cécité de cet homme, dont la raison d'être, dont la cause finale était le miracle de sa guérison. Cela paraît encore dans cette parole du Sauveur, sur la maladie de Lazare : « Cette maladie n'est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le fils de Dieu soit glorifié par elle. (Jean, XI, 4.) »

Il en est ainsi de tous les miracles ; et, s'il nous était donné de le voir, tout l'ordre humain nous apparaîtrait gravitant ainsi vers l'ordre spiritite et divin. Et n'est-ce pas dans l'aveugle-né l'histoire de tout le genre humain ? Le genre humain était comme un seul homme aveugle, quand le Messie est venu le visiter.

Pourquoi l'était-il devenu à ce degré effrayant d'aveuglement et de corruption que nous présente le monde païen, si ce n'est afin que les œuvres de la puissance de Dieu éclatassent en lui, et non-seulement de la puissance, mais de l'amour ? C'est là comme la loi de l'histoire entièrement incompréhensible sans Jésus, comme le dit M. Renan, gravitant autour de la croix et du grand miracle de son triomphe. L'ordre spiritite et divin a son régime général de phénomènes comme l'ordre humain, et ces deux ordres, loin de se heurter, s'enchaînent, se subordonnant dans la plus magnifique harmonie. Le miracle n'est plus dès lors une monstruosité contre laquelle il faille se tenir en garde, encore moins une impossibilité qui aurait contre elle la nature et l'histoire. Il a pour lui, en principe, la puissance et l'amour de Dieu incliné à se donner aux hommes ; en fait, la suite de la religion depuis l'origine du monde, dont elle domine les révolutions, constituant l'éducation progressive et développable de Dieu à l'égard de l'humanité.

Est-ce à dire que le miracle ne soit pas chose extraordinaire, insolite, ardue, et qu'il faille tout croire légèrement en fait de miracles ? Loin de là, il faut tout éprouver, par respect, je ne dis pas seulement pour la raison, mais pour la foi, qui sauve en cela la raison même de tous les égarements de la crédulité, comme on l'a vu dans tous les siècles. Mais il faut tout éprouver avec persévérance à croire à l'amour de Dieu et à ses prodiges.

(1) Les Actes des apôtres nous apprennent que les prêtres avaient pour eux, contre les apôtres, presque toutes les femmes honnêtes. (*Conciterunt mulieres honestas.*)

(1) Jean, IX, 3. — Jésus n'aurait point répondu ainsi si la préexistence n'était vraie, puisqu'il affirmait, dans ce cas seulement, que l'état de l'aveugle n'était point la punition d'un péché antérieur.

Il n'est pas un miracle du Sauveur qui n'ait été déterminé par la foi de ceux qui en ont été l'objet, et qui n'ait eu pour considérant cette parole : « *Votre foi vous a sauvé* ; » et il est à remarquer que le Christ ne fit plus de miracle quand il fut aux mains des scribes et des pharisiens, et qu'il comparut devant Pilate et devant Hérode. Devant celui-ci surtout, qui espérait lui voir faire quelque miracle pour en repaître sa curiosité, Jésus, aux diverses demandes qui lui furent adressées, ne répondit rien. Il n'est personne qui ne sente la dignité de ce divin silence ; M. Renan, lui, n'y voit qu'un tact de prudence. « Jésus, dit-il, se gardera bien de s'égarer en un monde irrégulier ; il conserva pour les simples des moyens bons pour eux seuls (1). »

De cette inintelligence du miracle est éclose dans le cerveau de M. Renan l'idée de sa commission de physiologistes, de médecins, de chimistes et de critiques, choisissant le cadavre, désignant la salle où l'expérience d'un miracle de résurrection aurait lieu, et réglant tout le système de précautions nécessaires pour ne laisser prise à aucune doute. Il suppose « un thaumaturge se présentant avec des garanties assez sérieuses pour être discuté, et s'annonçant comme pouvant ressusciter un mort. » Il ne voit pas qu'un thaumaturge qui se présente et qui s'annonce ne peut être qu'un jongleur. Il ne comprend pas que le thaumaturge n'ayant pas ce pouvoir en lui-même et ne le recevant que de Dieu par des dispositions et dans un but digne de la sainteté et de la sagesse infinie, ce serait cette sainteté, ce serait cette sagesse qui aurait à faire ses preuves devant cette commission de scribes et de pharisiens, à qui les preuves qui ont converti le genre humain ne suffisent pas (2). Ni les personnes du peuple, dit M. Renan avec un dédain par trop superbe, ni les gens du monde ne sont compétents pour cela (3). Nous ne pensons pas comme M. Renan. Nous croyons, au contraire, que le public est le grand jury en cette matière, et que c'est le cas de l'adage : *Vox populi, vox Dei*. Après tout, pour savoir si un homme est bien mort, s'il est enterré depuis trois jours et s'il sent mauvais, sa parenté, ses voisins, sa ville, valent bien un chimiste qui ne l'a jamais connu ; et l'odorat d'un vilain vaut bien celui d'un critique. Je pense comme Voltaire : « Qu'une compagnie de grenadiers me dise unanimement : Nous venons de voir un miracle, et je croirai au miracle. »

Mais le Spiritisme en faisant voir la possibilité des miracles, en prouvant leur réalité journalière par l'intervention du monde spirituel et divin, en écartant le mot *supernaturel*, condamné à jamais, peut seul réfuter Renan et vaincre l'incrédulité moderne c'est ce que nous développerons dans l'article suivant.

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à EMANUEL DUFAUX, alors âgé de 14 ans.

(18^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE VI.

Année 1463 (suite).

La jeune princesse était fille du duc Charles de Bourbon et d'Agnès de Bourgogne, sœur du duc Philippe. Elle était de plus sœur d'Isabelle de Bourbon, femme du comte de Charollais. Le duc de Bourgogne lui donna en dot quarante mille florins, mais au prix d'une renonciation aux successions paternelle et maternelle.

(1) *Vie de Jésus*, p. 322.(2) Voir sur ce point Gratry, *les Sophistes*, — *la Divinité du Christ*, par Auguste Nicolas, et l'article de notre journal, *la Vie de Jésus*, dans lequel nous faisons raison de la prétention folle de Renan.(3) *Vie de Jésus*, introduction, p. 1.

Les grands bourguignons parvinrent à ménager une réconciliation entre le père et le fils, mais elle ne dura guère.

Les instances du duc de Savoie, celles des princesses Bonne et Agnès de Savoie, ses filles, et de ma sœur Yolande, femme d'Amédée, prince de Piémont, m'engagèrent à prendre des mesures violentes contre le prince Philippe Sans-Terre. Je lui envoyai un exprès pour lui dire que je lui avais ménagé une réconciliation avec son père, et pour le prier de venir à ma cour pour la conclure. Le sauf-conduit qui lui fut remis avec ma lettre lui ôta toute défiance ; il vint avec plusieurs jeunes seigneurs, ses complices et amis. Je fis arrêter les uns et les autres par Tristan-l'Hermite ; je fis conduire le prince à Loches et les seigneurs à Vincennes, puis à Tours, au mois de mars 1464. Roland Lescœt, grand-veneur de France, et gouverneur de Loches, fut chargé de garder étroitement Philippe Sans-Terre ; Lescœt avait toute ma confiance qui, cette fois, était bien méritée par les vertus de celui sur lequel elle tombait.

Cet acte de déloyauté tourna entièrement à l'avantage des sujets de Savoie, qui, loin de le désapprouver, se félicitèrent hautement d'être débarrassés d'un prince turbulent, qui troublait toujours leur tranquillité. La ville de Genève seule envoya des députés pour demander sa liberté. Ils me réclamèrent en outre les titres de leurs foires, que le duc Louis de Savoie m'avait donnés, après les avoir enlevés de leurs archives ; j'en avais gratifié Bourges, puis Lyon. Je promis d'accéder à leurs demandes s'ils voulaient reconnaître le duc de Savoie pour souverain, proposition qu'ils rejetèrent entièrement. Je fis de même pour les demandes émises plus haut, malgré l'entremise des ambassadeurs suisses.

Je crois devoir parler un peu de Tristan-l'Hermite, qui est devenu si célèbre. Il était gentilhomme et fils du seigneur de Moulins-sur-Charente. Il possédait déjà, sous le règne de mon père, la place d'intendant de justice. Quelques-unes de mes aventures galantes, qu'il avait favorisées, lui avaient donné lieu de déployer une dureté inflexible qui me plut infiniment. J'étais entièrement sûr de lui et je savais que, loin d'apporter quelque adoucissement à mes ordres les plus cruels, il renchérisait encore sur leur sévérité. Afin d'être plus à même de profiter de ses qualités, je le fis grand-prévôt.

Année 1464.

Le 15 mai, Charlotte de Savoie, ma femme, accoucha d'une fille à Nogent-le-Roi ; la petite princesse reçut le nom de Jeanne. Depuis la mort du prince Joachim, je ne cessais de demander au ciel, de tous mes vœux, un fils ; furieux de voir mon attente déçue, je retournai le jour même à Paris.

Quelque temps après, j'appris la mort de Charles de Bourgogne, comte de Nevers, qui ne laissait pas d'enfant de Marie d'Albret, sa femme. J'avais légitimé, l'année précédente, un fils et deux filles, qu'il avait eus de différentes maîtresses. Le comte d'Etampes, Jean de Bourgogne, son frère, lui succéda dans les comtés de Nevers et de Réthel, et dans la baronnie de Donzy ; il fut aussi pair de France, Nevers étant pairie. Je confirmai cette érection, afin de favoriser le comte. Il était devenu ennemi irréconciliable du duc de Bourgogne et du comte de Charollais, chefs de sa maison, prétendant qu'ils avaient usurpé sur lui le duché de Brabant.

Je rétablis, cette année, la cour des Aides. Je l'avais supprimée en 1462, sans prendre l'avis des grands et des princes du royaume ; j'avais attribué sa juridiction aux maîtres des requêtes de l'hôtel du roi, en leur adjoignant quelques officiers experts en cette partie. La nouvelle cour fut composée des anciens conseillers et des généraux des finances. Le doyen des conseillers la présida ; mais en 1465, j'en rendis la présidence à Louis Raguyer, évêque de Troyes.

Quand je donnais un ordre quelconque, il éprouvait mille délais avant de parvenir à sa destination, il en était de même pour toutes les nouvelles qui m'arrivaient. Je résolus, pour remédier à cette difficulté, de faire établir des bureaux de poste, où l'on tint toujours,

des chevaux prêts pour les courriers. L'édit fut daté du 19 juin.

Dans ce temps, quand quelqu'un ambitionnait un bénéfice électif quelconque, ou même la dignité épiscopale, il achetait à Rome des bulles expectatives. Cet usage avait des suites trop graves pour que je pusse fermer les yeux. Les solliciteurs pourvus de ces bulles, non contents d'avoir vendu leurs héritages afin de les obtenir, assassinaient parfois ceux qui possédaient les bénéfices, afin d'amener la vacance. Cet abus, source d'une infinité de crimes, abolissait le droit des électeurs et faisait passer à Rome tout l'argent français. Un autre inconvénient en résultait : c'était que souvent les bénéfices étaient donnés à des hommes diffamés, ou du moins à des gens qui n'en étaient pas dignes par leurs vertus et leur mérite. Pour y remédier, je rendis un édit par lequel je défendais d'obtenir ces bulles et d'envoyer aucun argent à Rome pour les payer; cette défense s'étendit jusqu'aux Français élus légitimement. Comme on le voit, je ne négligeais aucune occasion d'annuler la révocation de la pragmatique sanction.

Le roi Henri VI d'Angleterre ayant reçu avis qu'on était prêt à se soulever pour lui, quitta la province de Galles, où il s'était réfugié, pour rentrer en Angleterre; il fut trahi et livré à ses ennemis qui, après lui avoir fait subir mille outrages, l'enfermèrent dans la tour de Londres.

Warwick, voyant alors son maître au faite de la puissance et connaissant l'inconstance des princes, songea à gagner mes bonnes grâces. Mes diverses entreprises contre la noblesse lui avaient clairement indiqué mes intentions; il pensa que je serais bien aise de conclure un traité d'alliance avec l'Angleterre, afin de n'avoir rien à craindre de ce côté. Il insinua à Edouard qu'une paix sincère avec la France serait avantageuse, en ôtant aux Lancastres tout espoir de secours en moi. Le roi d'Angleterre, se rendant à ses raisons, lui dit de demander pour lui, Edouard, la main de Bonne de Savoie, ma belle-sœur, la maison de Savoie étant presque confondue avec celle de France, depuis mon mariage avec une de ses princesses. Il lui commanda de se préparer à passer en France, comme ambassadeur plénipotentiaire, afin de négocier le traité.

Warwick vint me trouver à Paris à cet effet. Il fut reçu comme il méritait de l'être; malgré toute ma parcimonie, je savais déployer une magnificence digne de mon rang quand les circonstances le demandaient. Je lui proposai de faire entrer le duc de Bourgogne dans cette alliance, sans faire mention du duc de Bretagne, que je voulais priver de l'appui de l'Angleterre. J'envoyai à Londres Lannoy, gouverneur d'Amiens, pour régler quelques articles embarrassants avec le roi Edouard. Je convins avec Warwick d'une entrevue à Hesdin; le duc de Bourgogne, à qui nous fîmes savoir cette conclusion, accepta le rôle d'une sorte de médiateur.

Philippe se rendit à Hesdin avec sa cour, qui surpassait en éclat les plus brillantes d'Europe. Malgré les invitations réitérées de son père, le comte de Charollais, refusa d'y venir, craignant, en acceptant, de prendre quelque engagement pour l'avenir. Voulant encore renouveler mes instances à l'égard des villes de Lille, de Douai, d'Orchies et de quelques autres, dont j'ambitionnais la possession, j'y allai quelque temps avant l'ambassadeur anglais. Je reparlai aussi au duc de l'imposition de la gabelle, proposition qu'il rejeta, connaissant l'aversion des Flamands pour cet impôt, qui excitait des séditions souvent dangereuses, chaque fois qu'on en parlait.

Je partis le jour même de Hesdin, pour y revenir la semaine suivante. Le comte de Warwick et sa suite arrivèrent quelques instants après moi. Les discussions s'étant prolongées, nous nous séparâmes en remettant la suite des négociations à un congrès qui devait avoir lieu, cette fois, à Saint-Omer. Le duc de Bourgogne et moi nous ne devions pas nous y trouver en personne, mais y envoyer des commissaires pour y traiter en nos noms.

(La suite au prochain numéro.)

FAIT REMARQUABLE DE LUCIDITÉ SOMNAMBULIQUE.

Nous empruntons le fait suivant au mémoire publié en 1855, par M. Pezzani, avocat de M^{me} Mongruel, parce que d'une part il est très-remarquable et prouve entièrement le Spiritisme, et que de l'autre ce mémoire n'est pas connu, ayant été imprimé seulement à 50 exemplaires, et pour les juges de la cause.

L'honorable défenseur s'exprime ainsi, page 43 :

« C'était à une séance publique de Lyon, M. Mongruel avait fait exécuter à sa femme plusieurs transmissions de pensée qui avaient assez bien réussi, et qui portaient sur des sujets très-variés, lorsqu'il annonça que des personnes de la société pouvaient essayer la même chose que lui, et que la réussite dépendait d'une volonté ferme, invariablement attachée au seul objet de la pensée. Une jeune dame se présente alors (nous avons su depuis que c'est M^{me} Louise Combe, de notre ville), prend la main de M^{me} Mongruel et lui fait toucher un objet. Tout à coup, la somnambule s'écrie : « Ah ! vous vous représentez maintenant à l'esprit une » scène terrible qui a eu lieu il y a six ans. Je vois une jeune » personne aux yeux bleus, au regard angélique; vous l'aimiez » bien; elle vous aimait de même. Ah ! malheureuse ! Oui, c'était » en vue de l'île Bourbon, partant pour Madagascar. Une tempête, » un naufrage. » Puis, M^{me} Mongruel pousse un cri perçant, vraiment indescriptible, cri de désolation et de désespoir, cri de suprême angoisse... Tous les spectateurs frémissent, la consultante ne peut retenir ses larmes. Il faut y avoir assisté pour comprendre l'émotion générale. Ce cri, savez-vous pourquoi il a été poussé par la somnambule ? Je vais vous le dire, car le fait est curieux à constater; il est d'un ordre étrange, quoique l'histoire de la psychologie en fournisse divers exemples. Cette jeune dame, la nuit du naufrage, à l'heure même où sa sœur périssait ainsi misérablement, avait entendu, pendant qu'elle reposait tranquille dans son lit, à Lyon, le même cri déchirant, dernier adieu de la mourante lancé à travers l'espace et la distance, et qui était venu retentir à des oreilles bien-aimées. La jeune dame appela, éveilla tout le monde autour d'elle. Personne n'avait rien entendu; on lui persuada facilement que c'était un rêve. Pourtant, lorsqu'elle se rappelait les souvenirs de cette triste nuit, elle se sentait involontairement prise d'un serrement de cœur et d'un effroi indicible. Quelques mois après, une lettre révéla l'affreuse catastrophe, et, en rapprochant les dates, on put s'assurer que le fait coïncidait parfaitement avec la nuit du naufrage. Eh bien ! M^{me} Mongruel a-t-elle lu dans la pensée de cette dame ? ou bien, par une vue rétrospective, dont le somnambulisme offre de nombreux exemples, s'est-elle représenté la scène de mort comme elle s'est passée ? Nul ne le sait. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce mémorable phénomène de lucidité magnétique a laissé une impression profonde chez tous ceux qui y ont assisté. Nous avons rapporté le fait *in extenso*, parce qu'il s'est passé à Lyon, et que, sans chercher beaucoup, la Cour en trouvera facilement les témoins.

« Quoi ! me diront les savants, vous admettez l'âme, cette chimère qui ne tombe pas sous nos sens ! Bien plus, vous admettez que cette âme puisse vivre séparée du corps organique, et venir, malgré les distances, se révéler à ceux qu'elle aime; vous reconnaissez aussi le somnambulisme et ses effets les plus merveilleux, tels que la transmission de pensées, ou une vue rétrospective plus impossible encore. Eh bien ! oui. Moi, qui ne suis pas un esprit fort, comme vous, j'ai la faiblesse de croire à Dieu, à l'immortalité de l'homme, à la puissance de l'Esprit, que le Créateur fit à son image. Oui, dussé-je encourir vos sarcasmes et vos risées : j'y crois ! »

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOTEN, Libraire, au Palais-Royal

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutée toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

CHRISTIANISME ET SPIRITISME.

(5^e Article. — Voir le dernier numéro.)

Nous n'en finirions pas si nous voulions épuiser les analogies des deux époques, à savoir de la naissance du christianisme et de l'avènement de l'Esprit débutant par le Spiritisme actuel.

Nous avons signalé les principales, celles tirées de ces rapproches de magie, de superstition infâme, par lesquels on nous accueille de nos jours, comme on s'en servait déjà à l'égard du Christ, de ses précurseurs et de ses apôtres.

Nous ne parlerons plus que d'une seule :

A l'époque de la venue du Christ, comme l'attente du Messie libérateur était générale, ce qui est avoué par Renan lui-même, il y avait eu une foule de faux messies qui, trompés et mis en avant par des Esprits orgueilleux, avaient singé le véritable ; de ces hommes les historiens juifs font mention, Josèphe notamment, qui en cite au moins neuf, Aristobule et Philon. Les Actes des apôtres en citent deux et font mention de quelques autres.

Or, nous disons que les mêmes prétentions se sont élevées à notre époque, touchant les Messies spirituels. Cette idée de transformations religieuses, sociales et politiques, n'a-t-elle pas été toute-puissante ? Citons ce qu'en dit André Pezzani dans *Dieu, l'homme, l'humanité et ses progrès* :

« N'est-ce rien, dites-moi, que cette laborieuse tâche des réformes sociales, entrevue par tous les grands penseurs ? N'est-ce rien que ces pressentiments de l'avenir qui agitent et pénètrent toute notre société ? N'est-ce rien que l'apparition si fréquente à notre siècle d'hommes généreux, se posant comme réformateurs, bravant le dédain et la prison (1), et ce qu'il y a de pis en France le ridicule, prêts à donner leur fortune et leur vie pour le triomphe de leurs idées ? N'est-ce

(1) C'est encore le lot des grands hommes, puisqu'ils n'ont plus à craindre aujourd'hui la mort. On ne tue plus à présent pour une idée. Rappelons-nous Socrate, Jordano Bruno, Vanini, Campanella, Galilée, illustres martyrs d'une cause sainte ; mais il est providentiel que la loi soit ainsi ; avant qu'une idée nouvelle ait été adoptée, la loi doit montrer de la défiance envers le novateur et le punir s'il trouble l'ordre, quand cet ordre même serait vieux de plusieurs siècles.

rien que ces étonnants esprits qui s'appellent Saint-Simon, Fourier, Lamennais, Pierre Leroux, et même en ordre inférieur, Cabet, Infantin, Victor Considérant, Tourreil ? Est-ce qu'il n'y a pas là un formidable symptôme de rénovation prochaine, et n'avons-nous pas le droit de dire à ceux qui, contents du présent, rêvent l'immobilité : *En vérité vous avez des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre.* Or, ces circonstances sont particulières à la France. L'Allemagne philosophique se débat avec des efforts jusqu'à présent inutiles sous le linceul de mort, dont Spinoza, Hegel, Fichte et Schelling l'ont enveloppée, et que Jacobi, Herbart, Ancillon, Heinroth, Eschenmayer, Gœrres, Schlegel et Bader n'ont pu soulever qu'à demi. L'Angleterre avec la timide école de Reid, aussi timidement continuée par Smith, Dugald Stewart et Hutton, n'a rien d'opposable à l'esprit français, qui s'est jeté avec bonheur sur le terrain de l'action, du mouvement et de la vie. »

Nous avons dit (*Un prophète du Spiritisme*, 2^{me} article) que le plan de la révélation divine contraignait chaque esprit à imiter, soit pour le Messie, soit pour l'Esprit, l'ensemble de leurs avènements, et nous en avons exprimé les motifs.

C'est ainsi que, de nos jours, nous avons eu en Amérique Davys et Wincelonn son disciple, en Allemagne de Spenghel, en Hollande de Miramon, en France Michel Vintras, et plusieurs autres dont on s'est à peine occupé, en Orient le grec Meztils, etc., etc. ; mais le bout de l'oreille perceait à tous ; et voici le critérium qui servait à les faire reconnaître : *Les faux messies spirituels critiquaient en général le Spiritisme, l'attribuant à de mauvais Esprits ; ils voulaient se réserver le monopole et le privilège de leurs enseignements, ambition et orgueil condamnés par Joël, qui dit positivement que cet avènement sera signalé par son universalité.* Ils se drapaient fastueusement dans une prétendue révélation de la loi trinaire, qui n'est qu'une vérité déjà connue, des juifs et des chrétiens d'une part, des cabalistes et des gnostiques de l'autre, de la sagesse orientale, et ils n'insistaient pas, comme on doit le faire de nos jours, sur l'unité de la loi, qui est l'amour solidaire entre toutes les humanités et dérivant de Dieu comme principe et comme fin. Cette analogie est décisive à notre avis entre le christianisme et le Spiritisme, et vient mettre le comble à nos constatations.

A présent, nous allons dire quel est le rôle du Spiritisme dans ses rapports avec le christianisme.

Tout dogme de la religion divine, dans une humanité peu avancée comme la nôtre, se compose de deux parties : une partie mobile, changeante, accommodée aux ténèbres existantes, et qui est comme l'ombre destinée à voiler le trop grand éclat de la lumière ; une partie immuable, éternelle, qui contient la vérité unitaire et identique à elle-même, qui survit à tout et domine tout. C'est à dégager ces deux éléments qu'il faut travailler. Mais on ne peut dépouiller pleinement et de prime-saut le dogme de toutes les ténèbres qui l'enveloppent, attendu que tout est progrès lent, végétation croissante dans notre monde ; il faut donc, à chaque époque, conserver quelques ombres nécessaires, et ces ténèbres seront soulevées plus tard par les autres âges qui, à leur tour, ne feront briller que la lumière appropriée, jusqu'à ce que la terre transformée monte par une ascension glorieuse aux régions de l'amour pur, où le jour n'a pas de crépuscule, encore moins de nuit.

L'œuvre des Esprits consiste donc à manier les ténèbres, à les pétrir peu à peu, de façon à les éclaircir, à les séparer, à les rendre perméables aux rayons du soleil divin qui va se lever.

Examinons tour à tour la mission du Spiritisme, pour développer la morale du christianisme, l'approprier aux besoins et aux exigences de notre siècle, et sur les dogmes de cette même religion, soit qu'il doive préparer leur transformation, s'ils ne sont pas assez purs pour notre puberté, soit qu'il doive travailler à leur confirmation, s'ils sont dignes des vœux de Dieu à l'égard de l'humanité actuelle.

PHILALÉTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

RENAN ET LE SPIRITISME.

(5^e article. — Voir le dernier numéro.)

Avant de faire ce développement très-simple et très-facile (car nous n'aurons qu'à puiser pour cela dans l'histoire des dernières années du Spiritisme qui, bien qu'antique, et prodigieusement, n'a été nommé et connu ostensiblement que de nos jours), qu'on nous permette de citer un écrivain spirite, consciencieux, Auguste Bez, dans sa dernière brochure intitulée : *Les miracles de nos jours* (1).

Voici, sur la question qui nous occupe, ses propres paroles :

« On repousse, dit-il, sans pitié, sans crainte de dénaturer l'histoire, tous les faits, quels qu'ils soient, qui se rattachent à ces manifestations ; on les repousse par cela seul qu'on ne peut les soumettre au creuset de cette science matérialiste, impuissante à les analyser.

« Fussent-ils avérés d'une manière plus authentique encore, qu'importe ! Ces faits sont surnaturels et, comme tels, absurdes, impossibles.

« Et notez bien que par *surnaturel* on désigne tous les phénomènes dont la science n'a pu se rendre compte, qu'on n'a pu reproduire à volonté avec l'exactitude rigoureuse d'une opération chimique. Aussi, plus la science s'enrichit de nouveaux moyens d'action, et plus le cercle du *surnaturel* se resserre, et nous pouvons juger, par la marche rapide accomplie dans la première partie du XIX^e siècle, des progrès bien plus rapides encore dont nous serons bientôt appelés à jouir.

« Pour moi, dussé-je m'entendre taxer d'impïété, dût-on me jeter à la face les anathèmes et les malédictions dont le parti clérical, à quelque rite qu'il appartienne, use et abuse, de nos jours, avec tant de profusion, je le déclare hautement, je ne puis admettre le *surnaturel* dans le vrai sens du mot (il a bien raison).

« Si Dieu, l'Être suprême, le grand architecte des mondes, est tout-puissant, il est aussi immuable, et je ne puis croire que, dans sa toute-puissance, il n'ait pas prévu certains cas qui viendraient détruire son immuabilité. Les lois qu'il a imposées à la nature sont immuables comme Lui ; mais, quel est l'homme sur la terre qui puisse se vanter de connaître ces lois ? (Il devrait ajouter que ces lois sont infiniment flexibles et cadrent avec toutes les circonstances.)

« Il est, dans l'espace qui nous entoure et dans lequel nous vivons, il est des êtres inconnus, invisibles, impondérables, dont nous n'avions pas, jusqu'ici, soupçonné l'existence (si, un peu, mais pas assez), et qui jouent leur rôle (rôle immense, peut-être) dans les événements qui se déroulent chaque jour. Que la science ne se hâte donc pas de repousser des faits étranges, inexplicables, par cela seul qu'elle ne peut les expliquer, car la science humaine est une échelle sans fin. Plus nous en gravissons les échelons bénis qui touchent jusqu'aux cieux, aux cieux de l'infini, et plus nous sentons en nos cœurs le besoin de monter, monter encore ; car, à mesure que nous sondons les mystères de la nature, de nouveaux horizons s'ouvrent à nos yeux étonnés et de nouveaux secrets viennent demander, eux aussi, à être dévoilés.

« Jetons un rapide coup d'œil sur les temps qui nous ont précédés, et demandons-nous ce que nous aurions fait si Dieu nous avait envoyés ici-bas, seulement cent ans plus tôt. Demandons-nous si les phénomènes aujourd'hui si simples de la vapeur, de l'électricité, du magnétisme, si les effets produits par tous les fluides invisibles, impondérables, dont l'action constante a commencé enfin à dessiller les yeux de la science, ne nous auraient pas semblé *surnaturels*, c'est-à-dire impossibles, absurdes ; demandons-nous si, appelés à les expliquer, nous n'aurions pas suivi pour eux la marche que la généralité des savants de nos jours a suivie pour l'explication des miracles du Spiritisme ; la marche qu'a suivie, pour les miracles de Jésus, un illustre écrivain dont je regrette d'autant plus les erreurs que j'admire au suprême degré son éloquence, sa poésie et son vaste savoir ; demandons-nous si, comme eux, nous n'aurions trouvé rien de mieux qu'un charlatanisme honteux, une spéculation révoltante, ou la négation absolue de faits affirmés par des milliers de témoins oculaires.

« Aussi, tout en rejetant le *surnaturel* dans l'acception rigoureuse du mot, je me hâte d'admettre le miracle dans le sens relatif, et je donne ce nom, non pas seulement comme un écrivain spirite dont nul ne saurait contester la loyauté et le talent (1), à « tout fait qui, dans l'état des connaissances humaines et de notre » avancement, ne peut pas provenir d'un Esprit incarné seul, et » quidémontre l'intervention des désincarnés ici-bas, soit des anges » et des bons Esprits, soit des Esprits ordinaires, de tout ordre et » de toute nature, avec la permission ou la tolérance du souverain maître, Dieu, » mais encore, à tout phénomène en dehors des lois de la nature connues jusqu'à ce jour ; je dirai même plus, à tout phénomène inexplicable pour ceux qui en sont les témoins. »

Ce passage est solidement pensé, et l'on voit, comme la doctrine du reste le proclame partout, que le miracle est, non de l'ordre *surnaturel* qui est le néant et la mort, mais de l'ordre divin (nature incréée, Dieu), ordre spirite (les Esprits au-dessus et en dehors de l'humanité, sous l'impulsion ou la permission du Père qui est aux cieux.)

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Préface, page 13 et suiv. Voir l'analyse que notre journal en a faite.

(1) Philaléthès. *La Vérité*, journal de Lyon, n° du 3 avril 1864.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à EMANUEL DUFAUX, alors âgé de 14 ans.

(19^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE VI.

Année 1464 (suite).

En quittant Hesdin, j'allai en Picardie et à Rouen. Après un court séjour, je revins à Nouvion, petit village du Ponthieu, situé près de la forêt de Crécy, à six lieues de Hesdin. L'espèce de froid qui existait en ce moment entre le duc Philippe et moi, fit que nous ne nous visitâmes pas.

La reine, ma femme, alla voir le duc de Bourgogne à Hesdin. Elle était suivie de Bonne de Savoie, sa sœur, d'Yolande de France, princesse de Piémont, sa belle-sœur, et de la comtesse d'Eu. Le comte de Charollais, dès qu'il sut leur arrivée, quitta le Quesnoy pour se rendre en Hollande; il craignait que ce voisinage l'obligeât à venir présenter ses respects à ma femme et aux princesses, ce qu'il voulait éviter étant mal avec son père. Quelque temps après leur départ, le duc de Savoie se rendit aussi dans cette ville, où il demeura près d'un mois.

Le pape Pie II, malgré la mauvaise volonté des princes chrétiens, était parvenu à rassembler une petite armée à Ancône; il voulait se mettre à sa tête, nonobstant son grand âge. Il portait les germes d'une maladie qui l'enleva quelque temps après son arrivée dans cette ville. Rome et la chrétienté perdaient en lui un des plus grands papes qu'elles aient eu. Le seul reproche qu'on puisse lui faire est la passion avec laquelle il agit en cherchant à étendre les prérogatives du saint-siège.

Sous ce pontificat, une étrange dispute s'éleva entre les religieux de saint François et ceux de saint Dominique: c'était au sujet du sang de Notre-Seigneur. Il s'agissait de savoir si le sang de Jésus-Christ, séparé du corps dans le tombeau, l'était aussi de la divinité, et si, en l'adorant, on tombait dans l'idolâtrie.

Les Cordeliers soutenaient l'affirmative, qu'un des leurs avait avancée dans un sermon dont l'inquisiteur de la foi l'avait forcé de faire une rétractation publique. Cet affront souleva les Franciscains, qui prirent la défense de leur frère. Les Dominicains accusèrent hautement les Cordeliers d'hérésie. Il résulta de là de longues disputes qui devinrent plus vives à mesure que l'on s'entendait moins.

L'affaire fut enfin portée au sacré collège. Le pape présida en personne cette assemblée composée des plus subtils théologiens venus de toutes parts pour déployer leur science. Le pape et les cardinaux inclinaient pour l'opinion des Dominicains; mais ils ne tranchèrent pas la question, craignant de mécontenter les Cordeliers, auxquels on avait confié le soin de prêcher la croisade contre les Turcs. On prit le parti le plus sage, ce fut de ne rien prononcer, et d'imposer silence aux deux partis. Ce fut un des actes dans lesquels Pie II fit voir le plus de sagesse, en prévenant si habilement les suites d'une querelle qui menaçait l'église d'une scandaleuse division.

Pierre Bembo, cardinal de Saint-Marc et vénitien, lui succéda sous le nom de Paul II; mais, avant de procéder à son élection, le sacré collège s'assembla et dressa divers règlements auxquels le nouveau pape devrait se soumettre. Quelques articles étaient très-remarquables; c'étaient, entre autres, ceux qui disaient que le Saint-Père ne pourrait porter le nombre des cardinaux au-delà de vingt-quatre; qu'il lui était défendu de donner le chapeau à plus d'un membre de sa famille; qu'il lui était interdit de déposer un

évêque ou un abbé, ou de saisir leurs biens, si ce n'était dans les formes prescrites par les lois; enfin que, trois fois par an, les pères du conclave s'assembleraient pour remontrer charitablement au souverain pontife les abus de son gouvernement. En un mot, ces règlements ne laissaient au pape qu'un pouvoir illusoire.

Pierre Bembo jura tout ce que l'on voulut; mais, à peine sur le trône pontifical, il trouva que la contrainte qu'il s'était laissé imposer, était par trop gênante. Il publia, peu de temps après, une bulle qui annulait les conventions précédentes. La plupart des cardinaux se soumièrent facilement, mais le reste ne céda qu'à la menace de l'excommunication.

Adam Fumée, envoyé par moi à Rome pour complimenter le nouveau pape, obtint de lui la promotion au cardinalat de Jean Balue, évêque d'Evreux, sous le titre de Sainte-Suzanne, auquel était joint l'évêché d'Albano.

Balue était fils d'un tailleur de Poitiers; son heureuse physiologie et quelques saillies lancées à propos attirèrent sur lui l'attention de l'évêque de Poitiers, qui encouragea ses études et sa vocation pour l'état ecclésiastique. Etant grand-vicaire de l'évêché d'Angers, il eut l'occasion de voir Charles de Melun, mon favori, qui me le présenta; il me plut et fut créé mon aumônier. Je lui fis obtenir successivement les abbayes de Fécamp, du Bec et de Saint-Ouen de Rouen. Ayant pu apprécier son habileté, je le fis intendant des finances. Pourvu peu après de l'évêché d'Evreux, il ne tarda pas à recevoir le chapeau; mais cette nouvelle dignité ne fut pour lui qu'un vain titre pendant longtemps. Sa promotion n'augmenta pas le nombre des cardinaux français, le cardinal Pierre de Foix étant mort quelque temps après.

Le congrès de Saint-Omer n'eut d'autre résultat que la prolongation de la trêve. Dans ces conférences, ainsi que dans les précédentes, on n'avait fait aucune mention du duc de Bretagne; néanmoins, François II envoya le seigneur Jean de Rouville (1), pour traiter en son nom avec le roi d'Angleterre.

Pendant ce temps, j'avais été visiter quelques villes et j'étais revenu à Nouvion. Je fis partir l'amiral de Montauban, pour demander au duc de Bourgogne une nouvelle entrevue, qu'il m'accorda.

L'arrivée de Rouville à Londres m'inspira de sérieuses inquiétudes. Je savais qu'il avait été l'un des principaux négociateurs du traité conclu entre le duc de Bretagne et le comte de Charollais; j'appréhendais qu'il ne mit le roi d'Angleterre dans leurs intérêts. Le mystère qui entourait ce traité pour moi rendait mes alarmes encore plus vives. Résolu d'y mettre un terme, voici le parti que je pris.

Le vice-chancelier Rouville devait se rendre à Gorcum, avant de retourner en Bretagne, pour s'entretenir avec le comte de Charollais, qui l'attendait à cet effet dans cette petite ville hollandaise, située sur le Wahal. J'y envoyai le bâtard de Rubempré, avec cinquante hommes montés sur un petit bâtiment servant ordinairement à la pêche de la baleine. Ceux-ci ignoraient entièrement leur mission, dont le premier seul était instruit.

Je lui avais ordonné de s'introduire furtivement dans la maison du comte, au moment de l'entrevue avec Rouville, afin de s'instruire des articles du traité en question. Si les détails qu'il pouvait apprendre n'étaient pas suffisants, il devait enlever Rouville lorsqu'il ferait voile pour la Bretagne, mais seulement à quelque distance des côtes pour ne pas donner l'éveil à la curiosité. Après avoir obtenu du vice-chancelier une entière confession, les ordres marquaient qu'il le descendrait dans un lieu sûr afin de retourner à Gorcum, pour enlever le plus secrètement possible le comte de Charollais, si les aveux de Rouville rendaient cette mesure né-

(1) Rouville, que plusieurs historiens contemporains nomment Rouillé, était fils de Pierre, seigneur de Rouville et d'Aldonce de Bracquemont.

cessaire ; il devait alors me l'amener. Ce parti violent ne devait être adopté qu'à la dernière extrémité, car mille inconvénients en eussent résulté pour moi. Je me proposais d'agir, dans ce cas, à son égard, comme à celui du prince savoyard ; mais je n'eusse pas éprouvé la même facilité. Je devais, dès que j'aurais reçu avis de cet enlèvement, faire arrêter le duc Philippe par un corps de troupe qui ne m'avait pas quitté depuis mon arrivée à Nouvion.

Dès que Rubempré eut abordé, il descendit à terre avec cinq de ses hommes et se rendit dans une auberge, voisine de la maison du comte, pour concerter ses mesures. Malgré toutes ses précautions, il fut reconnu pour le fils naturel d'Antoine II, seigneur de Rubempré. Ses allures ayant éveillé des soupçons, on avertit le comte de Charollais, qui le fit arrêter, ainsi que les siens. Ceux-ci dirent qu'ils avaient reçu ; en s'embarquant à Dieppe, l'ordre d'obéir aveuglément à leur chef. L'emplacement de Gorcum, les démarches du bâtard et surtout quelques mots qui lui étaient échappés, firent pénétrer au comte ce qui se tramait contre lui. Sachant que je devais avoir une entrevue avec son père et craignant tout pour lui, il lui envoya, en toute hâte, un courrier pour l'avertir de ce qui venait de se passer ; c'était Olivier de la Marche, son capitaine des gardes. Philippe, justement alarmé, partit sur-le-champ pour Lille, après avoir donné ordre à Adolphe de Clèves, seigneur de Ravestein, son neveu, de me recevoir si je venais, et de colorer sa retraite d'un prétexte quelconque. Dès que j'appris cette nouvelle, je me retirai en Normandie.

Quand même ce projet n'eût pas été éventé, des obstacles presque insurmontables l'eussent empêché de réussir. En admettant qu'il eût été conduit à bien, l'arrestation du comte de Charollais et celle de son père, qui devenait nécessaire, eussent rendu la guerre inévitable entre la France et la Bourgogne, qui n'eût pas manqué de réclamer son souverain ; mais la crainte du traité entre la Bourgogne et la Bretagne me possédait tellement que cette issue, quelque mauvaise qu'elle fût, me paraissait encore préférable à celle que la réunion de ces deux états eût pu avoir pour moi. Je dois dire en outre que j'avais la conviction que cette mesure violente et injuste, loin de pousser mes vassaux à la révolte, les intimiderait ; cette conjecture ne me paraissait pas manquer de fondement, jusqu'alors la noblesse n'ayant pas laissé éclater ses murmures ; mais, je le répète encore, l'arrestation du comte et par suite celle de son père, ne devaient avoir lieu qu'à la dernière extrémité et j'espérais ne pas être obligé d'en venir là.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

Le Messager de Provence dit tenir d'une source certaine et véridique les renseignements qu'on va lire sur des faits dont notre journal fournit très-souvent des analogues puisés soit dans les temps anciens, soit dans les temps modernes ; ces phénomènes se seraient passés à Pennes (Vaucluse). Jusqu'à plus amples et plus sûrs renseignements, nous nous abstiendrons de tout commentaire.

Nous citons :

« Un honnête cultivateur de cette commune voit dans sa maison, et depuis une quinzaine de jours, un bouleversement complet. Ses mulets, solidement attachés à leur râtelier ou à des anneaux, sont déliés on ne sait comment. Le chien de saint Antoine voit ouvrir sa loge par un être mystérieux. Ces bêtes, devenues libres, se hâtent de faire une apparition. On dirait qu'une main invisible les conduit auprès de leurs maîtres.

• Dans les chambres, les meubles changent de place sans bruit ;

les sacs de farine sont défaits et un génie malfaisant fait répandre et mêler ce qu'ils contiennent avec des denrées de nature bien différente. Des corbeilles remplies de linge sont renversées. Un chandelier garni d'un cierge est placé sur une cheminée ; un instant après, on retrouve le cierge sur un lit auquel il a mis le feu. Une lanterne est éteinte, au bout d'un moment on la retrouve encore allumée, et les allumettes qui ont dû servir à cette fin sont retrouvées enflammées sur un tas de linge. A deux reprises, il a fallu éteindre un commencement d'incendie. Le beau-frère du propriétaire s'y est brûlé la main.

• Aucun de ces faits surprenants, si ce n'est celui du cierge et des allumettes en feu, n'a eu lieu en présence des hommes qui gardent la maison, car depuis ces deux essais d'incendie, chaque appartement est rigoureusement surveillé.

• L'explication de ces phénomènes est une chose trop ardue pour que je veuille l'entreprendre.

• Plusieurs de ceux à qui les faits ont été rapportés ne veulent pas y croire. Comme Thomas, ils n'auront la foi que lorsqu'ils auront vu et touché. D'autres, les plus ignorants, parlent de revenants et de sortilèges. Les plus sages trouvent la cause de ce bouleversement dans le somnambulisme.

• Ce n'est pas la première fois qu'on raconte de semblables faits. En surveillant soigneusement les personnes mêmes qui voient et constatent ces bizarreries, on est presque toujours sûr de trouver les causes de ces prétendus miracles. »

En 1838, le comte W..., père de la comtesse M..., épousait la princesse S... — Pendant la cérémonie, la jeune comtesse M..., mère du fiancé, fut forcée de sortir pour pleurer, accompagnée de sa mère et de sa gouvernante miss R..., écossaise, qui avait le don de seconde vue. — « Pauvre Marie, dit cette dernière, elle n'a qu'à pleurer, car avant un an son oncle sera veuf ; avant deux ans, il épousera la princesse T..., sa belle-sœur, et Marie épousera elle-même le prince S..., père de celle-ci. »

• On n'attachait nulle importance à la prédiction, et lorsqu'elles me la racontèrent, dit M. Charles Sainte-Foi, elles ne faisaient qu'en rire. Cependant, vers la fin de mon séjour au château de R..., duché de Posen en Pologne, automne de 1839, une lettre annonça que la comtesse W... venait de mettre au monde un fils, et, deux jours plus tard, une seconde lettre annonçait que sa santé causait de l'inquiétude. La comtesse M... partit pour lui donner ses soins. — M. Sainte-Foi revint à Paris, où, quelques jours après, une autre lettre enfin apprenait la mort de la malade. La comtesse M... vint passer l'hiver de 1840 à Paris, où elle était depuis deux mois quand son frère arriva avec l'intention d'aller à Rome demander des dispenses pour épouser sa belle-sœur. Le mariage se fit au bout de l'année, et, trois ans plus tard environ, la jeune comtesse Marie épousait le prince S... ; de sorte que la vision s'accomplit jusqu'au bout.

Inutile d'ajouter que M. Sainte-Foi donne ce fait comme incontestable. — « Presque toutes les personnes qu'il concernait, dit-il, sont encore vivantes. Ayant demandé à miss R..., par quel procédé elle avait ses visions..., elle me répondit qu'elle ne pouvait l'expliquer ; qu'elle se sentait saisie par une image, ou par un sentiment dont elle ne pouvait se rendre compte, et qui la forçait de parler. » — Elle ne paraissait attacher aucune importance à ce don ; elle aurait même voulu en être délivrée.

(Voir *Górres*, t. III, p. 306 et 307.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur le poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutées toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

CHRISTIANISME ET SPIRITISME.

(6^e Article. — Voir le dernier numéro.)

Les dogmes ? la morale ?

Sur quoi le Spiritisme commençant se portera-t-il tout d'abord ? Sur lequel de ces deux principes multipliera-t-il davantage ses enseignements ? Sur la morale, et nous allons en dire brièvement la raison.

Après les attaques de Voltaire et de son école, les dogmes avaient été à peu près sapés en France, aux yeux de ceux à qui le Spiritisme s'adressait, c'est-à-dire le vulgaire ignorant, ou les hommes de science humaine et terrestre. Ils n'admettaient plus, s'ils l'admettaient toutefois, que la morale du Christ et des apôtres.

Le Spiritisme qui les avait surtout en vue, en qualité d'incrédules et d'inconvertis, car il n'est venu pour les croyants qu'en seconde ligne, a dû condescendre à leur faiblesse, les prendre à l'endroit sensible, et ne toucher que les cordes vibrantes de leur cœur. C'est ainsi que, tout en disant leur avis sur les dogmes surannés et mal compris, pour lesquels une transformation était évidemment nécessaire, les Esprits, sauf quelques cas exceptionnels, ont été surtout des prédicateurs de la morale évangélique, et on reconnaissait à ce caractère tranchant leur bonne qualité qui les faisait distinguer des Esprits systématiques et faux savants, voulant dire leur mot sur toutes choses.

Les dogmes, d'ailleurs, ne sont que pour les forts, pour les Esprits avancés ; plus ils paraissent opposés aux grossières erreurs de la terre, acceptées pour des vérités, plus ils semblent impossibles, et éloignent les faibles et les ignares qui sont pourtant les enfants du père céleste et appelés au même héritage... Une préparation, même actuelle, adressée à cette classe inférieure d'hommes, devrait dépouiller, autant que possible, la religion de ces dogmes, ou du moins n'en jamais parler, jusqu'à ce qu'ils eussent progressé dans la doctrine. Lorsqu'on les aurait amenés à reconnaître telle ou telle vérité, on pourrait alors la plastiquer, la condenser en une proposition synthétique, qui ne serait autre chose qu'un dogme, car il faut toujours en venir là, et on ne peut s'en passer. Une religion sans dog-

mes est une religion sans Dieu (1). Les dogmes sont les formules des mathématiques vivantes et divines, les théorèmes de la géométrie éternelle, les assises inébranlables du grand univers unitaire et harmonieux.

Nous ne voulons pas ici déguiser notre pensée, nous la dirons toute entière : quand nous parlons de faibles et d'ignares, nous entendons les savants officiels ou semi-officiels, les gens du monde, esprits avancés au dire du siècle, rétrogrades aux yeux de Dieu, exempts de préjugés, mais aussi sans autre foi que le matérialisme le plus abject. Auprès de ces tristes personnages, il faut perdre un temps considérable pour leur démontrer les deux dogmes essentiels et primordiaux, celui d'un Dieu personnel, doué d'une suprême conscience et d'une souveraine liberté, dirigeant tout par sa Providence, jusque dans les recoins les plus obscurs, les plus mauvais de son univers infini, au moyen de grands messagers, d'Esprits, de missionnaires incarnés de tous grades, et celui d'une âme immortelle attirée tôt ou tard par les grands bras de Dieu et par son cœur, centre véritable de l'aimant divin.

Mais que faire avec de pareilles intelligences ? Ils ont étudié la vie sans la vie, et n'ont trouvé que la mort ; et, à force d'avoir embrassé ce fantôme glacé de leurs rêves scientifiques, ils se sont laissé aller à sa fatale influence et l'ont pris pour la réalité vivante, et se sont couchés avec leur pâle fiancée, la fausse science, dans ces sépulcres blanchis dont parlent les Evangiles. Qui les tirera de leur léthargie ? Ils appellent fous et mystiques les croyants, vivants véritables, ceux qui ont les ardeurs de la foi, du dévouement et de l'amour. Ils se rient de nos leçons et de toutes les manifestations les plus concluantes du Spiritisme actuel.

Nous aurons beau faire ; s'ils doivent être réveillés et revoir l'air et la lumière, ce ne peut être que par un coup de soleil de Dieu, qui brillera comme par une échappée étincelante, à travers les froides pierres de leurs tombeaux. Laissons-les dormir en paix jusque-là et ne troublons plus leur lourd sommeil. Voyez-les : véritables femmes, ils ont peur de ce qu'ils

(1) Nous ne sommes pas de l'avis de ceux qui embrassent la chimère d'une religion entièrement nouvelle, ce qui reviendrait à dire que le passage du Christ a été inutile pour l'humanité, et que Dieu n'a trouvé bon de se révéler aux hommes qu'à notre époque. Nous avons dit maintes fois que cette prétention était insoutenable et n'était qu'une téméraire absurdité.

nomment avec dédain la métaphysique; ils ont horreur de toute forte et virile pensée qui détraquerait leurs cerveaux étroits; ils ne veulent voir nulle part la main de Dieu qui dérangerait leurs calculs mesquins. Et Dieu est partout, il les enveloppe, il les presse, il les ressuscitera, mais par un événement immense, inattendu, qui éclatera sur leurs têtes comme le tonnerre.

Oh! croyez-moi, nous perdriions nos peines avec eux; encore une fois, laissons-les dormir; attendons pour eux, comme nous l'avons dit, le Spiritisme divin, et ces grandes merveilles divines qui nous sont promises.

C'est pour cela que l'enseignement des bons Esprits a dû porter en général sur la morale évangélique; c'est pour cela que cet enseignement a dû avoir son résumé inspiré dans le livre d'Allan Kardec : *l'Imitation de l'Evangile*.

PHILALÈTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

RENAN ET LE SPIRITISME.

(6^e et dernier Article. — Voir le précédent numéro.)

Si Renan, ses précurseurs allemands et son école en France, devaient avoir eu le dernier mot, et que notre terre ne fût pas élevée dès à présent en grade pour recevoir les révélations de l'Esprit, la querelle se fût perpétuée indéfiniment entre les négateurs et les affirmateurs aveugles; les uns continuant de repousser le surnaturel anti-raisonnable et stupide, les autres continuant à le proclamer contre toute logique. Il a fallu que le spiritisme vint, tout en répudiant le mot, retenir la chose, la démontrer et la prouver rationnelle en principe, et en fait réelle.

Comment vouliez-vous, en effet, que la paix ou une entente quelconque eût lieu entre les insensés prétendant que quelque chose pouvait avoir lieu contre la nature créée ou la nature incréée et ceux qui répliquaient alors que, dire *surnaturel* était dire *surdivin*? (On a vu que c'est là un argument inattaquable de Renan.)

N'était-il pas nécessaire qu'un tiers arrivât pour concilier les deux partis extrêmes et également erronés, qu'il leur tint ce langage? « Vous avez tous deux raison et tort à la fois. Vous avez » tort, vous, de maintenir une absurde qualification, mais vous » aussi, adversaires, vous avez tort de nier la chose qu'elle représente; il n'y a pas d'ordre *surnaturel*, c'est vrai, mais il y a un » ordre *extrahumain, surhumain, un ordre spirite* dirigé et permis » par Dieu, un ordre *divin* par conséquent; les miracles, les prophéties, la grâce, la révélation constituent cet ordre et le gouvernement providentiel. Vous ne pouvez plus le nier, car non- » seulement nous l'affirmons, mais nous le montrons à l'œuvre, il » palpite là sous vos yeux. »

De même que l'air et le soleil sont indispensables à la vie des corps, de même le spiritisme était nécessaire à la vie de nos âmes, qui allaient sombrer de nos jours dans la négation et le néant. Dieu n'aurait pu laisser l'humanité plus longtemps livrée à elle-même, sans danger pour elle, et sans abdiquer sa qualité de père. Il a permis de si profondes ténèbres pour mieux faire voir l'éclat de l'aurore qui se levait. Renan et ses erreurs fatales supposent et expliquent le spiritisme.

On en était venu à prononcer cette phrase : « Il n'y a pas » d'agents spirituels en dehors de l'homme, nous n'en reconnaissons » pas. » C'était le comble de la démente et de l'orgueil, l'athéisme formel; mais voici que les Esprits disent : « Ne nous niez plus, ne » niez plus Dieu notre Maître, car nous prouvons notre action; » vous érigez bien haut l'infaillibilité des lois physiques, eh bien !

» une de vos prétendues lois, l'attraction, la Pesanteur n'est pas » faite pour nous. Nous le prouvons en opérant de nombreuses » suspensions en l'air, sur Home, Hillaire, Turquety, une foule » d'autres; vous prétendez que nous ne sommes pas et nous appa- » raissions à plusieurs médiums qui nous voient, qui s'entretiennent » avec nous et donnent sur nous les détails les plus précis, quoi- » qu'ils ne nous aient pas connus de notre vivant; nous constatons » notre présence par des coups frappés qui répondent aux inter- » rogations et à la pensée, et dénotent notre intelligence. Nous » inspirons à des médiums ignorants des dictées dont ils étaient » incapables. Le *surnaturel* (qui ne l'est pas (1), puisque nous n'agis- » sons qu'avec notre nature plus ou moins parfaite, puisque Dieu » notre chef suprême, n'agit aussi qu'avec sa divine essence), c'est » nous; nous nous faisons connaître pas nos actes, ouvrez les yeux, » et voyez. »

Le Spiritisme en action pouvait seul parler ainsi, pouvait seul terrasser l'incrédulité et les raisonnements. En vain les prêtres, moines, ministres de tous les cultes et de toutes les sectes seraient descendus dans la lice avec leurs énormes *in-folio*, en vain auraient-ils saisi tous leurs goupillons pour exorciser le diable fictif auquel ils attribuaient le mal, ils auraient été écrasés par la raison pubère de l'humanité, se refusant d'accepter l'idée de *surnaturel* qui, selon la remarque grande et profonde de Renan, aboutit au *surdivin*, c'est-à-dire au néant. Il fallait que Dieu et les Esprits se fissent voir par des effets matériels et palpables, qu'ils se manifestassent clairement à l'intelligence et s'adressassent au cœur, il fallait le Spiritisme avec ses trois phases, matérielle, spirituelle et céleste, afin d'inaugurer le divin parmi nous, à savoir le règne de Dieu.

L'avènement lumineux de l'Esprit pouvait seul vaincre l'irréligion et l'impiété.

A. P.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à EMANUEL DUFAUX, alors âgée de 14 ans.

(10^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE VI.

Année 1464 (suite).

Le comte de Charollais, non content de faire répandre partout des bruits injurieux pour moi, par Olivier de la Marche, avait payé des prédicateurs pour en faire retentir leurs chaires. Justement effrayé de la tournure que prenait cette affaire, je dis à Montauban d'écrire à Croï pour l'assoupir. Celui-ci, qui craignait de donner à ses ennemis de nouvelles armes contre lui en agissant ainsi, refusa de s'en mêler.

Tandis que j'étais à Novion, Jean II, duc de Bourbon, vint me présenter ses respects avant d'aller à la cour de Bourgogne voir sa mère, sœur du duc Philippe et veuve de Charles I^{er}, duc de Bourbon, et ses frères et sœurs qui étaient près d'elle. Quoique je ne crusse pas avoir rien à craindre de lui, cette visite ne laissait pas de me déplaire infiniment. Le motif de ce voyage n'eût pas été propre à me rassurer, si j'avais pu le connaître. J'avais donné au

(1) On nous dira à ce sujet que ce n'est qu'une querelle de mots, puisque le mot disparu, nous avons la chose. C'est très-vrai, mais qu'on y réfléchisse bien, nous avons prouvé que le mot était mauvais et qu'il avait été la cause primordiale des erreurs et des négations. Nous avons clairement démontré cette proposition au 3^{me} article. Donc, puisque cette expression *surnaturel*, a créé les malentendus et a été si funeste, pourquoi ne pas la bannir entièrement et décidément du langage philosophique et théologique?

duc de Bourbon plus d'une raison de mécontentement ; ne respirant que vengeance, il était entré dans le complot qui se tramait contre moi et avait pensé à s'assurer du duc de Bourgogne, sans lequel les mécontents ne pouvaient rien. Il alla à Gand, où le comte de Charollais était alors, afin de concerter ses mesures avec lui.

Après un court séjour, le duc de Bourbon revint à Lille, près du duc son oncle ; là, il lui découvrit ses sentiments et ceux des princes et seigneurs français. Il parvint sans peine à le faire entrer dans leurs intérêts communs, Philippe étant très-mécontent de moi, tant à cause de l'entreprise de Rubempré que de mes ouvertures au sujet de la gabelle et des villes flamandes. On lui cacha le véritable but des conjurés ; on lui dit seulement qu'il s'agissait de m'intimider et de me forcer à gouverner selon les lois du royaume et non selon celles de mes caprices. Le vieux duc n'y voyant rien de blâmable, permit une levée de troupes, qui se fit secrètement. Le duc de Bourbon demeura en Bourgogne environ six semaines.

Je ne laissais échapper aucune occasion de témoigner mon ressentiment au comte de Charollais ; je donnai au comte de Nevers le gouvernement de Picardie, mettant ainsi un ennemi irréconciliable sur les frontières de ses futurs états. Le duc de Bourgogne n'était pas plus dans mes bonnes grâces que son fils ; je le lui fis bien voir en m'emparant du château de Crèvecœur, donné par moi, quelque temps auparavant, à Antoine de Bourgogne, l'un de ses bâtards. Mon prétexte fut qu'il ne m'avait pas rendu hommage ; mais il était alors en Terre-Sainte. Le gouverneur qu'il y avait établi me fut amené prisonnier.

Les privilèges accordés à des personnes possédant des terres, exemptaient ces dernières de la taille. Le 16 octobre, je fis une ordonnance concernant le Languedoc, qui assujettit aux impositions de la taille les terres échues par succession ou donation, mais seulement quand elles auraient été possédées par des contribuables.

Cependant je songeais à me justifier de l'entreprise de Rubempré ; j'envoyai à cet effet une ambassade solennelle en Bourgogne. Les ambassadeurs étaient Pierre de Morvillien, chancelier de France, Charles d'Artois, comte d'Eu, et Antoine du Bec-Crépin, archevêque de Narbonne. Morvillien était chargé de porter la parole.

Le duc de Bourgogne, après leur avoir envoyé le présent d'usage, leur donna audience le 6 novembre, en présence de son conseil et des princes de Bourbon. Le comte de Charollais, réconcilié avec son père par le danger, y assistait.

Après avoir accusé le duc de Bretagne de différentes choses, le chancelier le déclara criminel de lèse-majesté et dit que j'étais dans mon plein droit en faisant enlever le vice-chancelier de Bretagne, revenant d'Angleterre : c'était là le prétexte que je donnais à l'entreprise de Rubempré. Il parla du traité conclu entre le duc de Bretagne et le comte de Charollais, de manière à noircir l'honneur du premier, tout en ménageant le dernier ; néanmoins le prince l'eût interrompu plus d'une fois, si Morvillien lui en eût laissé saisir l'occasion, et si le duc Philippe ne l'en eût empêché. Morvillien se plaignit de l'arrestation de Rubempré et des accusations dont le comte de Charollais avait voulu me noircir. Il termina en réclamant la liberté du bâtard, prétendant que le comte n'avait pas le droit d'arrêter un homme chargé d'exécuter mes ordres ; il demanda aussi qu'Olivier de la Marche, qui m'avait gravement insulté, me fût livré, ainsi qu'un certain jacobin qui avait eu l'imprudence de dire en chaire que j'avais voulu faire arrêter le duc de Bourgogne et son fils.

Le duc répondit qu'il ne relâcherait pas le bâtard, puisqu'il avait été arrêté dans la Hollande, qui ne relevait pas de moi, et qu'il approuvait la conduite que son fils avait tenue à son égard ; pour adoucir ce refus, il ajouta qu'il examinerait cette affaire et

que, s'il y avait lieu, il me renverrait Rubempré. Il dit qu'Olivier de la Marche étant officier de son fils et né dans ses états, je n'avais pas le droit de le juger ; mais que, s'il était coupable, il le châtierait lui-même ; enfin, pour le jacobin, qu'il ne s'en mêlerait pas, attendu qu'il appartenait à l'église.

Le comte de Charollais témoigna à son père qu'il désirait parler ; mais celui-ci lui répondit que, puisqu'il en avait tant envie, il le lui permettait pour le lendemain. Morvillien termina la séance en disant qu'il ne comprenait pas pourquoi le comte de Charollais s'était allié avec le duc de Bretagne, sans mon consentement, lui qui n'avait présentement autre chose au monde que le gouvernement de Normandie, qu'il tenait de moi, ainsi qu'une pension de trente-six mille livres.

Le lendemain, quand Morvillien eut porté la parole, le comte de Charollais pria son père de le laisser parler ; le duc le lui permit. Le prince commença par défendre le duc de Bretagne des accusations dont le chancelier l'avait chargé ; il justifia ensuite la conduite qu'il avait tenue envers François II. A l'égard de l'affaire de Rubempré, les raisons qu'il alléguait étaient trop bonnes pour que Morvillien pût les combattre avec avantage ; il ne le tenta même pas.

Le comte de Charollais témoigna une modération que personne n'eût attendu de lui ; cependant, lorsque mes ambassadeurs prirent congé de lui, après une troisième audience, il ne put s'empêcher de dire à l'archevêque de Narbonne, Antoine du Bec-Crépin, que je me repentirais de ce qui s'était passé avant le délai d'un an. Morvillien me rapporta cette menace en me disant qu'il craignait qu'elle n'eût des suites fâcheuses pour moi ; néanmoins, je ne fis qu'en rire, pensant qu'un ennemi qui exhalait sa haine en menace, n'était pas fort à craindre ; la suite fera voir si je m'étais trompé.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

Voici ce que publie le journal l'*Europe*, de Francfort, dans son feuilleton du 30 septembre dernier, au sujet du voyage de M. Allan-Kardec, en Belgique :

« En attendant, j'aborde un autre sujet qui préoccupe tout Bruxelles et excite au plus haut point sa curiosité. C'est la venue d'Allan-Kardec, le Messie du Spiritisme, à la première conférence duquel nous venons d'assister. Cet événement avait mis en émoi tous nos spirites, qui, déjà, sont nombreux, et augmentent chaque jour, comme dans tous les grands centres. On s'attendait à des manifestations extraordinaires, à des prodiges, dont le moindre devait être de voir l'auteur du *Livre des Esprits* s'enlever au plafond, comme M. Home. Il n'en a rien été. Allan-Kardec, qui est l'homme le plus simple et le moins exalté du monde, nous a tout bonnement exposé la doctrine, qu'il place absolument en dehors du mysticisme, du merveilleux et du surnaturel, comme vous allez voir.

» Le Spiritisme, a-t-il dit, n'est pas une conception individuelle, le produit d'une imagination exaltée ; ce n'est point une théorie, un système inventé pour le besoin d'une cause ; il a sa source dans les faits de la nature même, dans des faits positifs, qui se produisent à chaque instant sous nos yeux, mais dont on ne soupçonnait pas l'origine. C'est donc un résultat d'observations, une science, en un mot ; la science des rapports du monde visible et du monde invisible, de l'esprit et de la matière ; science encore imparfaite, mais qui se complète tous les jours par de nouvelles études, et qui prendra rang à côté des sciences positives.

» Je dis *positives*, parce que toute science qui repose sur des faits est une science positive et non purement spéculative.

» Le Spiritisme n'a rien inventé, parce qu'on n'invente pas ce qui est dans la nature. Newton n'a pas inventé la loi de la gravitation; cette loi universelle existait avant lui; chacun en faisait l'application et en ressentait les effets, et cependant on ne la soupçonnait pas.

« Le Spiritisme vient à son tour montrer une nouvelle loi, une nouvelle force dans la nature : celle qui réside dans l'action de l'Esprit sur la Matière, loi tout aussi universelle que celle de la gravitation et de l'élasticité, et cependant encore méconnue et déniée par certaines personnes, comme l'ont été toutes les autres lois à l'époque de leur découverte. »

» Plus loin, Allan-Kardec nous présente le Spiritisme cherchant l'explication des phénomènes d'un certain ordre, et qui, à toutes les époques, se sont produits d'une manière spontanée. En parlant du *medium* qui sert à provoquer ces phénomènes, il le compare à la pile et à la machine électriques qui servent à reproduire les effets de la foudre.

» Il nie que le Spiritisme ait jamais procédé par voie d'hypothèse, en supposant l'existence du monde spirituel pour expliquer les phénomènes qu'il avait sous les yeux. Mais il affirme, au contraire, qu'il a procédé par voie d'analyse et d'observation. Des faits il est remonté à la cause, et l'élément spirituel s'est présenté à lui comme force active; il ne l'a proclamé qu'après l'avoir constaté.

» Suivant lui, l'élément spirituel, comme puissance et comme loi de nature, va donner à la science la clef d'une foule de problèmes. Il voit, dans la découverte nouvelle, l'avenir d'une révolution morale qui changera le cours des idées et des croyances les plus enracinées.

» Enfin, Allan-Kardec s'écrie, à propos des détracteurs de la doctrine : « Un jour, on dira d'eux, et ce ne sera pas à leur gloire, ce qu'ils disent eux-mêmes de ceux qui ont combattu le mouvement de la terre et nié la puissance de la vapeur. »

» L'apôtre du Spiritisme, comme on l'appelle, ne recherche ni les grands mots, ni les phrases ronflantes et sonores. Non, il s'énonce avec aisance, calme et naturel, en termes clairs et précis. Aucune objection ne le trouve embarrassé; enfin, sa logique, sans ambages, possède le don de convaincre beaucoup de gens et d'ébranler les plus incrédules. Ce qui vous charme le plus en lui, c'est de l'entendre traiter les choses les plus abstraites de façon à intéresser le moins érudite.

» Je ne m'étonne pas qu'un pareil homme compte aujourd'hui, sur tous les degrés de l'échelle sociale, tant d'adhérents à sa doctrine, et que ses écrits aient eu, à Barcelonne, les honneurs de l'auto-da-fé. Il faut bien que le clergé espagnol évoque, de temps à autre, *ad majorem dei gloriam*, les sinistres souvenirs de l'inquisition. Notons, en passant, que, cette fois, le peuple a sifflé au lieu d'applaudir. Il y a mieux : à l'heure qu'il est, on lit avec fureur, dans l'Espagne entière, les livres d'Allan-Kardec. »

A. MALIERAN.

L'idée spirite commence à s'enraciner profondément dans les masses, et, non-seulement l'idée devient de plus en plus générale, mais les noms mêmes de *spirite*, de *spiritisme* commencent à se populariser et à conquérir peu à peu leur droit de cité dans notre langue. Comme ils se sont inspirés de toutes les grandes choses, les beaux-arts commencent à s'inspirer aussi du Spiritisme. Nous avons vu, l'année dernière, les fables de *l'Esprit frappeur* couronnées par les *Jeux floraux* à Toulouse, et un tableau médianimique figurer avec honneur à l'exposition des arts de Constantinople. Cette année, c'est la Belgique qui nous donne une nouvelle preuve de la

vitalité du Spiritisme et du courage de quelques-uns de ses adeptes qui ne craignent pas d'afficher publiquement leurs convictions.

On pouvait admirer à l'exposition de peinture d'Anvers un tableau de genre porté au livret sous le titre de : *Scène d'intérieur de paysans spirites*. Dans un intérieur de ferme, trois individus en costume flamand sont assis autour d'un énorme billot sur lequel ils posent les mains dans l'attitude de ceux qui font mouvoir les tables. A leur physionomie attentive et recueillie, on reconnaît qu'ils prennent la chose au sérieux. D'autres personnages, hommes, femmes et enfants, sont diversement groupés, les uns épiant avec anxiété le premier mouvement de l'énorme masse, les autres souriant avec un air de scepticisme. Cette peinture qui n'est pas sans mérite est originale et vraie.

(*Revue spirite*, octobre 1864.)

Dans plusieurs temples, ceux d'Esculape, de Mopsus, d'Amphiraüs, de Sérapis, etc., les oracles se rendaient en songe. On dormait sur les peaux des victimes; les dieux faisaient voir ce qu'on désirait, indiquaient les remèdes, et ces remèdes souvent bizarres, quelquefois dangereux ou contraires au mal, n'en opéraient cependant pas moins la guérison.

Caïus, aveugle, fut averti en songe par l'oracle de s'approcher de l'autel, de s'y prosterner, de passer du côté droit au côté gauche, de mettre une main sur l'autel et de la porter ensuite à ses yeux : ce qu'ayant fait, la vue lui fut rendue en présence de tout le peuple.

Lucius-étant atteint d'une pleurésie et abandonné des médecins, l'oracle lui dit de prendre des cendres sur l'autel, de les mêler avec du vin et de les appliquer sur son côté; il fut guéri et alla publiquement rendre grâces aux dieux de sa guérison.

Après ces exemples de guérisons singulières, nous aurons occasion de citer ailleurs des remèdes qui semblent contraires à la maladie.

Dans d'autres lieux, l'oracle était consulté par des billets dont le cachet restait intact; cependant le devin répondait à la demande contenue dans le billet qui, quelquefois, était resté entre les mains du consultant. Alors ce dernier recevait la réponse en songe.

Un Lydien s'étant rendu à Amphiraüs, dit Plutarque, pour savoir quelle serait l'issue du combat de Mardonius, s'endormit et vit en songe le ministre du dieu, qui, le chassant, lui disait que le dieu n'y était pas, puis, le poussant (car celui-ci s'arrêtait), il saisit une grosse pierre et lui en asséna un coup sur la tête. L'oracle se vérifia : Mardonius fut défait par Pausanias et assassiné d'un coup de pierre. (Plutarque, *De Oracul. defectu.*)

Cyrus, après avoir sacrifié aux dieux, s'endort et voit un personnage qui lui dit de se préparer, qu'il allait rejoindre les dieux. Cyrus mourut trois jours après. (Xénophon, *Cyri institut*, VIII, 7.)

D'après une foule d'exemples, les oracles voyaient les choses cachées et ce qui se passait dans les lieux éloignés, ainsi que les événements futurs.

BIBLIOGRAPHIE.

Nature et destination des Astres, par A. P., lauréat de l'Institut, rédacteur au journal *la Vérité*. — Prix : 50 c. ; par la poste; 60 c. — PARIS, Didier, libraire, quai des Grands-Augustins, 35; LYON, bureau de *la Vérité*, rue de la Charité, 48.

On sait que notre journal a déjà publié cette œuvre en 47 articles; l'auteur s'est contenté de le faire précéder d'une préface et suivre d'une table analytique des matières.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 4^e de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandat sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS. — Parmi nos abonnés il s'en trouve un assez grand nombre qui ne nous ont payé ni la première ni la seconde année courante de notre journal ; d'autres nous sont redevables de la seconde année seulement.

Nous prévenons tous les retardataires que, si d'ici à huit jours notre dernier et présent appel n'est pas suivi du résultat qu'il nous fait espérer, nous faisons traite aussitôt ; dans ce cas nous ne nous chargerons point des frais d'encasement.

Nous désirons vivement que, vu des sommes aussi minimes, chacun nous évite l'ennui d'avoir recours au papier timbré, et nous couvre par un mandat sur la poste ou un bon à vue sur la ville de Lyon. E. E.

CHRISTIANISME ET SPIRITISME.

(7^e Article. — Voir le dernier numéro.)

La morale évangélique est tout entière confirmée par l'enseignement des Esprits. Qu'on parcoure en effet tous les cahiers de tous les groupes en France et à l'étranger, les livres d'Allan Kardec, de Dozon, de Rose, de Camille Flammarion ; *le Spiritisme* à Lyon, *le Spiritualisme* à Metz, tous les journaux et toutes les revues spirites, même celles qui ont fait scission sur la grande question de la pluralité des vies ; qu'on lise *la Revue spirite* d'Allan Kardec, de Pierrart, *la Ruche spirite*, *le Sauveur des peuples*, *la Voix d'outre-tombe* de Bordeaux, *la Revue* de Turin, celle d'Anvers, *la Vérité* de Lyon, partout on rencontrera le même cachet : développement de la morale du Christ et du décalogue, commentaires sublimes parfois des divins préceptes, plus ou moins élevés suivant les Esprits qui les dictent et les auditeurs qui les reçoivent. Est-ce que l'admirable livre d'Allan Kardec, *l'Imitation de l'Évangile*, n'est pas venu résumer toute la doctrine spirite sur la morale chrétienne ? Est-ce qu'à part quelques dissidents incorrigibles et impossibles à satisfaire, il n'y a pas une voix unique pour proclamer la haute portée du livre ? Est-ce que des membres mêmes du clergé ne l'ont pas secrètement admiré ? Est-ce qu'ils n'ont pas dit, presque tous, ce que disait déjà l'abbé Lecanu du *Livre des Esprits* : « Avec cette morale, il y a de quoi devenir un saint sur la terre. » Eh bien ! Allan Kardec, a tiré presque tout, non pas de son propre fonds, quelque distingué qu'il soit, mais bien de l'ensei-

gnement des Esprits résumé et condensé par lui : ce sont ses propres aveux.

Donc, le Spiritisme est venu en aide au christianisme pour développer, faire comprendre sa céleste morale, et surtout pour la faire pratiquer par ceux qui l'avaient oubliée et méconnue.

Le Spiritisme est venu constater en fait, par des preuves géminées et irrécusables pour tout homme de bonne foi, sa pleine et entière concordance avec la révélation embryonnaire de Moïse, et avec la révélation chrétienne. Il ne pouvait en être autrement, puisque le Spiritisme est le début de l'avènement de l'Esprit de Dieu, qu'il n'est autre chose qu'une des phases de l'éducation céleste de l'humanité ; il ne se pouvait pas qu'il fût contradictoire avec les vérités morales déjà connues et enseignées, il devait en être de toute nécessité l'éclatante confirmation et le développement lumineux et progressif. C'est à cette condition seulement qu'il devait prendre place parmi les grandes époques humanitaires et les étapes diverses de cette voix du ciel qui nous parle et nous élève peu à peu, et nous devons noter avec soin ce caractère saillant et véridique des lumières nouvelles.

Après la morale, voyons les dogmes.

Le Spiritisme, là encore, n'est rien venu changer ; il explique, purifie, transforme.

Mais, nous dit-on, il retire le mot de *surnaturalisme*.

Il détruit l'enfer ;

Modifie l'idée de purgatoire.

Par son opinion de la préexistence et des réincarnations, il bouleverse toutes les croyances chrétiennes, notamment celle de l'entrée au ciel des enfants en bas âge, morts avant que la raison se soit développée chez eux et ait pu les constituer en état de péché.

Enfin, et ce qui est plus grave, quelle est l'opinion du Spiritisme sur le rôle du Christ rédempteur, sur sa nature, sur sa mission, sur sa divinité ?

Nous ne reculerons pas devant des explications nettes et catégoriques.

Quant au *surnaturalisme*, il est très-vrai que nous en faisons voir le contre-sens, parce que dans les miracles d'abord, c'est-à-dire dans les faits qui dépassent les forces et les connaissances des incarnés terrestres, ce sont les Esprits qui agissent de

leur propre mouvement et avec la permission de Dieu pour produire ces manifestations extra-humaines, où bien ce sont les messagers du père céleste qui agissent pour faire exécuter ses saintes volontés sur tous ses mondes; mais Dieu intervient avec sa nature de Dieu, les Esprits avec leur nature d'Esprits. Il en est de même dans le phénomène de la grâce, mouvement communiqué à la volonté des incarnés pour l'inciter au bien ou en dompter les desseins rebelles, par les anges gardiens au nom de Dieu, ou même dans des circonstances solennelles, ainsi que nous l'avons vu, par des messagers directs.

La révélation continue et permanente de Dieu à l'humanité n'a pas d'autres caractères. Soit qu'on la contemple dans un de ses moments au Sinaï, se faisant par les anges au milieu des foudres et des éclairs, soit que cédant aux demandes remplies d'effroi du peuple élu, Dieu lui permette de lui parler dorénavant au moyen de ses prophètes inspirés et de son Messie arrivé au temps marqué, soit que les messagers célestes descendent à la voix du Christ et des apôtres, et réalisent sur leurs désirs et leurs prières des progrès inconnus jusqu'alors aux hommes de la terre; soit que cette révélation se soit perpétuée à chaque instant et que Dieu ait eu à intervenir maintes fois dans notre humanité; soit qu'aujourd'hui il ait permis une diffusion générale de son esprit, préparée d'abord par le Spiritisme ordinaire; toujours Dieu n'agit qu'avec sa nature, les Esprits qu'avec leur nature. Il y a, si l'on veut: 1° l'ordre humain des intelligences incarnées ici-bas; 2° l'ordre spirite des Esprits bons ou mauvais, inférieurs ou supérieurs, des anges et des messagers célestes; 3° il y a au-dessus de tout, l'ordre divin, régissant l'univers matériel et dirigeant les humanités spirituelles et les humanités matérielles. Mais ces trois ordres divers ne sont pas surnaturels, dérivant au contraire, pour le premier, de la *nature incréée*, et, pour les autres, de la *nature créée*. L'intervention d'un ordre supérieur, même de l'ordre divin, sur les ordres inférieurs, ne saurait être qualifiée de surnaturelle, puisqu'elle est une conséquence des relations possibles de ces ordres entre eux, et que, hors de ce qu'il y a dans la nature infinie comme dans la nature finie, il n'y a rien d'imaginable. Mais, tout en faisant cette rationnelle observation sur le mot, le Spiritisme maintient énergiquement la chose; il fait plus que d'y croire, il la prouve, il la fait toucher et saisir. Ces manifestations spirites rendent les miracles, la grâce, la révélation, palpables en tous leurs modes: donc, le Spiritisme prépare très-formellement sur ce point la venue de l'Esprit qui doit inaugurer le règne de Dieu.

PHILALÈTHES.

(La suite au prochain numéro.)

(LE PÉCHÉ ORIGINEL ET LA PRESCIENCE

L'Eglise catholique dit: « Dieu crée l'âme à l'instant où le corps naît au jour; et c'est à cet instant seulement qu'a lieu son union avec ce corps qui va lui servir d'enveloppe. Dès ce moment l'âme est souillée par la tache originelle. »

Donc, c'est le corps qui constitue la souillure, car Dieu, être parfait, ne pouvant rien créer d'imparfait, a dû créer l'âme pure et sans tache.

Premier point indiscutable.

La même Eglise ajoute encore: « L'âme n'a qu'une seule existence à parcourir, au bout de laquelle, suivant ses œuvres, elle trouvera la récompense ou la punition. Ce jugement est sans appel, irrévocable, et la peine ou la rémunération seront éternelles! »

Le créateur omniscient a donc dû prononcer son arrêt à l'instant même de la création de cette âme. . . . Et maintenant, qu'elle use de son libre arbitre, qu'elle prenne la voie du bien ou celle du mal, que les *grâces* dont elle a été dotée viennent à son aide ou lui refusent leur concours, s'ensuivra-t-il que le créateur omniscient puisse se déjuger? . . .

Deuxième point indiscutable aussi.

Qu'on suppose à présent avec Origène (*De Principiis*, liv. 2, cap. 4 et 8), la naissance de deux enfants jumeaux, sortant du sein de leur mère à quelques minutes d'intervalle; Dieu tout-puissant doit pouvoir d'une âme chacun de ces deux petits corps, âme qu'il crée par le seul acte de sa volonté; mais comme il a la prescience de la destinée des deux âmes qu'il incarne (s'il ne l'avait pas, sa prescience serait en défaut), il place dans le corps d'un des jumeaux une âme d'élite, appelée à prendre la route du bien, à remplir tous les devoirs d'une âme sage et sainte, à accomplir tous les actes qui doivent lui assurer une vie calme, douce et heureuse, sans lutte contre le mal et possédant toutes les vertus angéliques qui doivent lui assurer, au bout de son *unique* carrière, la récompense d'une béatitude éternelle.

Ici Dieu crée une chose parfaite et a fait acte de bonté.

Mais il confine dans l'autre corps une âme qu'il sait par avance, lui qui connaît l'avenir, devoir prendre l'autre voie: celle du mal. Elle chassera loin d'elle les grâces dont elle a été douée; elle usera de son libre arbitre pour jouir des plaisirs matériels qui seront sur sa route; elle se pervertira, sera sceptique, débauchée, criminelle! tous les vices enfin, seront son lot, et, au terme de son incarnation, Satan en fera sa proie et l'enfer l'engloutira dans son gouffre de feu, aussi pour l'éternité!

Dans ce cas, Dieu tout-puissant et omniscient a créé une chose imparfaite et fait acte de méchanceté. . . ; dira-t-on qu'il s'est trompé, alors que deviennent sa perfection et son infailibilité?

Pourquoi, et dans quel but Dieu a-t-il créé deux âmes si différentes et dont la carrière d'incarnation doit être si opposée, la destinée si terrible pour l'une et si largement heureuse pour l'autre? . . . Serait-ce pour varier les distractions de son oisiveté éternelle? — Puisqu'il a été condamné à l'immobilité après son grand œuvre de six jours. — Question ardue que l'orthodoxie catholique voudra bien résoudre, mais que nous repoussons comme une raillerie coupable. — Cependant, nous nous demandons la raison de cet abîme qui existe entre ces deux âmes: Qu'étaient-elles avant leur existence? Qu'avaient-elles fait avant d'être, pour mériter leur sort? . . . Oh! s'il fallait fouiller les arcanes de la cause omnipotente d'effets si dissemblables, l'esprit humain s'abîmerait dans un dédale ténébreux sans trouver un mot de réponse logique dont la raison puisse être satisfaite. . . .

Pourtant nous l'essaierons tout à l'heure.

Revenons à nos jumeaux.

Qu'avait donc fait le premier corps pour être si favorisé? et quel était donc le crime du second pour être si mal partagé? Ils apportaient tous les deux en naissant le virus originel qui devait entacher ces deux âmes, c'est vrai! mais ils étaient du même sang, parfaitement égaux par leur propriété inoculatrice du péché. Du reste, ce vice d'origine, propre à la seule matière, sera lavé par l'eau du baptême. Reste donc pour gouverner leur vie et déterminer leur avenir, leur libre arbitre, dominé, nous l'avons vu d'un côté par la prédestination de la volonté suprême du créateur, de l'autre par la réprobation.

Singulière anomalie que ces corps de chair, d'os, de nerfs et de sang, apportant avec eux le *péché d'Adam!* péché tout matériel, vice propre à la consanguinité, qui va avoir la propriété de souiller

une création divine et obliger cette création immatérielle à être moralement responsable d'une faute uniquement matérielle; car Adam, bien que coupable de par son âme, n'a pas pu transmettre la responsabilité de sa *désobéissance* à l'être incorporel qui ne pouvait être créé que par Dieu. S'il en était autrement, il faudrait admettre qu'Adam avait la faculté de procréer l'âme avec le corps. Alors le rôle de Dieu s'amoindrit singulièrement, et, par conséquent, il n'a pas droit au culte qu'on lui rend.

Nous trouvons le doute au bout de l'analyse de ces questions enveloppées de mystères par l'Eglise.

Le SPIRITISME appelé à les résoudre à son tour, ou tout au moins à les éclairer d'une lumière nouvelle, le Spiritisme est plus logique et satisfait la raison d'une façon bien autrement victorieuse; voici ce qu'il dit :

Dieu a créé de toute éternité et crée sans cesse des êtres immatériels nommés Esprits; ces Esprits sont l'individualisation du principe intelligent; matière quintessenciée si l'on veut, sans analogue pour nous et si éthérée qu'elle échappe à l'analyse de nos sens. Ces Esprits sont tous créés simples et ignorants, mais destinés, par la connaissance de la vérité, à arriver progressivement à la perfection morale; perfection relative et en même temps progressive par rapport à Dieu. Les voies et moyens pour atteindre ce degré supérieur sont les études, les épreuves et les missions. Le libre arbitre leur a été accordé, et, suivant qu'ils en usent mal ou bien, ils se traînent pour ainsi dire dans le terre-à-terre de l'ignorance et languissent longtemps aux degrés inférieurs de l'échelle spirituelle, ou bien leur ascension est puissante et rapide: ce n'est donc qu'une question de bonne ou mauvaise direction volontaire qui détermine pour eux la durée du temps pour parvenir au but qui leur est assigné par le créateur, but unique pour tous.

Ces Esprits sont unis à des corps par incarnation. Cette union a lieu dès la formation du fœtus dans le sein de la mère, mais elle n'est que préparatoire par un lien fluïdique; elle est définitive à l'instant où le corps vit de sa propre vie en arrivant à la lumière. Mais cette âme ignorante et naïve ne reçoit pas par son union au corps l'inoculation d'une tache quelconque: plus tard, lors d'incarnations subséquentes, il se peut qu'elle apporte avec elle un vice moral, suivant qu'elle a usé ou abusé de son libre arbitre dans ses existences antérieures. Ceci peut suffire à la raison pour expliquer ce que l'Eglise appelle le péché originel; mais combien ce vice est différent de ce péché: il a sa cause et sa source dans l'être immatériel, lequel n'est pas soumis à cette monstrueuse obligation de le contracter par la propriété de l'enveloppe charnelle... L'influence contraire serait certes plus probable. Nous discuterons ce point dans un autre article.

Le Spiritisme, plus clair que l'Eglise, affirme que l'Esprit doit subir plusieurs incarnations et parcourir la hiérarchie des mondes. Il s'ensuit donc de cette loi absolue que tous doivent remplir le vœu du créateur; c'est-à-dire arriver dans un temps donné à l'état d'Esprits purs et parfaits, et jouir d'un immense bonheur éternel... pourvu qu'ils le veuillent et correspondent à l'appel de Dieu.

Ainsi le veut Dieu bon, tout-puissant et omniscient.

Mais est-ce à dire que cette somme de bonheur puisse être accordée à tous indistinctement et uniformément, qu'ils aient bien ou mal fait? Loin de là; la doctrine nouvelle, qui reconnaît un Dieu juste, ne supprime pas la punition et l'expiation pour le coupable. Le but est unique, c'est vrai, mais pour y arriver les étapes sont plus ou moins longues, plus ou moins arides et escarpées, semées d'écueils et de chutes nombreuses, qui retardent la marche de l'Esprit, sans que pourtant il puisse rétrograder, c'est-à-dire perdre les facultés qu'il a acquises. La pluralité des incarnations comporte en elle l'expiation d'une existence mal remplie, la punition d'une violation des lois divines, ou bien le simple redressement de l'imperfection. Dans ce cas, Dieu omniscient sait bien que tel Esprit

prendra la voie du mal, mais il ne se déjuge pas pour cela puisqu'il lui accorde les moyens de se repentir en subissant des épreuves souvent cruelles, s'il a dévoyé; épreuves que l'Esprit choisit lui-même parfois et dans lesquelles souvent il succombe et recommence de nouveau. L'immense bonté de Dieu est égale pour tous, et sa miséricorde descend sur le coupable, auquel le recours en grâce n'est pas refusé, puisque, comme nous venons de le dire, il peut toujours racheter ses fautes par plusieurs incarnations expiatoires... A l'état d'erraticité, l'Esprit qui recouvre la mémoire voit tout son passé; et ses tortures morales, — nous ajouterions physiques, si nous tenions compte des propriétés du périsprit, — ces tortures, disons-nous, sont certes souvent aussi terribles que celles que l'imagination peut supposer et a pu inventer dans l'enfer catholique... Mais l'équité, la justice et la bonté du Père n'admettent point de réprochés, condamnés aux peines éternelles pour une seule épreuve manquée, ou une unique existence qui s'est fourvoyée dans le vice. Tous les Esprits sont ses enfants au même titre; il les aime du même amour paternel; il n'est pas partial à ce point de recevoir dans le séjour des bienheureux celui qui lui plaît, n'eût-il vécu qu'une heure, et de condamner aux supplices éternels celui qui a enfreint ses lois, eût-il subi une vie de misères et de souffrances pendant quatre-vingts années.

Qu'on compare maintenant les deux doctrines et qu'on prononce avec toute la plénitude de son intelligence quelle est celle qui satisfait le mieux la raison et conserve à Dieu son caractère de Père infiniment bon, juste par excellence, absolument tout-puissant et de Juge omniscient, ne prononçant que des arrêts irrévocables qui justifient son infailibilité.

RÉA.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à EMANUEL DUFAUX, alors âgée de 14 ans.

(20^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE VII.

Réconciliation du duc de Bourgogne et de son fils. — Commencement de la ligue du bien public. — Ambassade de Bretagne. — Assemblée de Tours. — Fuite de mon frère en Bretagne. — Mariage du roi d'Angleterre. — Mes précautions. — Evasion de Dammartin. — Révolte ouverte du duc de Bretagne. — Soulèvement du Berri. — Révolte du duc de Bourbon. — René de Sicile en Bretagne. — Message du duc de Nemours. — Réduction du duc de Bourbon. — Traité de Nantes. — Le comte de Charolais, lieutenant-général de son père. — Forces des ligués. — Les miennes.

Année 1461 (suite).

La réconciliation du duc de Bourgogne et de son fils m'eût inquiété si j'avais pu croire qu'elle fût sincère; elle l'était cependant, mais le caractère du jeune prince la rendit bientôt nulle. A peine se vit-il maître des forces du duché, par la levée des troupes que son père avait permise à la prière du duc de Bourbon, qu'il crut pouvoir se livrer à son ressentiment contre les Croix. Il leur envoya ordre, sous peine de mort, de quitter la cour et le service de son père. Ceux-ci justement effrayés obéirent sans délai.

Le vieux duc, malgré son âge et ses infirmités, n'était pas d'un naturel à se laisser ainsi braver; outré de fureur en apprenant ce qui s'était passé, il saisit une arme et se mit à courir dans son palais comme un insensé, en criant qu'il voulait voir si son fils serait assez hardi pour tuer les siens en sa présence. La duchesse de Bourbon, sa sœur chérie, et les princes et princesses de Bourbon le suivirent en le conjurant de modérer son emportement. Craignant avec rai-

son qu'il ne se portât aux dernières extrémités, on fit cacher le comte de Charolais et l'on barricada toutes les portes; Philippe commanda de les briser, mais ses gens exécutèrent si lentement ses ordres, que lorsqu'ils eurent fait, la duchesse de Bourbon était parvenue à le calmer et à le ramener dans son appartement; néanmoins il refusa d'accéder à sa prière en pardonnant à son fils.

Environ un mois après, un sermon sur l'oubli des injures, prononcé devant lui, donna à la duchesse de Bourbon l'occasion si désirée d'opérer un rapprochement entre le père et le fils. Cédant à ses instances et à celles des grands Bourguignons, il permit au comte de Charolais de se présenter devant lui. Le jeune prince vint aussitôt se jeter à ses pieds et le conjura, dans les termes les plus pressants, de lui pardonner. En l'entendant ainsi parler, le duc, qui aimait tendrement son fils, ne put retenir ses larmes :

— Charles, mon fils, s'écria-t-il en le relevant, je vous pardonne tout ce que vous m'avez fait. Soyez bon fils à mon égard et je serai bon père.

Pendant ce temps, les mécontents se préparaient à une révolte ouverte; ils armaient leurs vassaux, rassemblaient des armes, des vivres et des provisions de toute espèce; leurs agents loin d'être rebutés par la rigueur de la saison, y trouvaient des facilités pour leur mission. Ce n'était pas seulement dans les provinces éloignées, mais dans ma cour et sous mes yeux que se tramait le complot. Loin d'être instruit de quelque chose, je n'en soupçonnais même pas l'existence; cependant il n'était pas un grand seigneur, ni même un petit qui n'en fit pas partie. Le jeune duc de Nemours, Jacques d'Armagnac, comte de la Marche, de Castres et de Perdrillac, quoi qu'il eût reçu de moi de nombreux bienfaits, se laissa entraîner comme les autres. La plupart des chefs étaient venus à Paris sous différents prétextes; ceux qui n'avaient pu s'y rendre y avaient envoyé des personnes sûres pour régler les mesures. Presque toujours leurs conférences avaient lieu dans la cathédrale même de Paris; leur signe de ralliement était une aiguillette de soie verte attachée à leur ceinture.

Année 1465.

J'avais laissé une petite armée sur les frontières de la Bretagne, tandis que le comte du Maine et mes commissaires débattaient l'affaire dont j'ai parlé avec le comte de Laval et les autres envoyés de François II. Au moment du jugement définitif, le duc de Bretagne défendit à ces derniers de comparaître; ce qui fit rendre le jugement par contumace. Il porta que par provision les fruits de ses évêchés en régle seraient mis entre mes mains; que le duc ne pouvait troubler le séquestre, ni exiger les serments des évêques; deux conseillers du parlement furent chargés de mettre cette sentence à exécution. Au moment où ils allaient entrer en fonctions, François II fit au parlement un appel qui suspendit les procédures.

Apprenant que cette mesure m'avait mécontenté et craignant la proximité du danger, il envoya des ambassadeurs pour m'apaiser; il ne jugeait pas à propos d'avoir une armée sur les bras, tandis qu'il pouvait à peine lever quelques troupes et que les conjurés n'étaient pas encore en état de lui porter secours; il voulait seulement temporiser en attendant un moment propice pour faire éclater sa vengeance. Les députés bretons étaient Tanneguy du Châtel et Rouville, vice-chancelier de Bretagne. Malgré ma défiance habituelle, j'ajoutai foi aux promesses qu'ils me firent de la part de leur maître, de souscrire à la plupart des demandes que je lui faisais et de venir, lui duc, me trouver sous peu à Poitiers. En attendant j'allai faire un pèlerinage à Notre-Dame-du-Pont, en Limousin.

Avant que les circonstances amenassent l'ambassade de Bretagne dont je viens de parler, j'avais indiqué une assemblée à Tours, afin de justifier la conduite que j'allais tenir envers le duc de Bretagne, étant résolu d'en venir aux dernières extrémités.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

MADAME COMET.

Voici les phénomènes extraordinaires produits sans magnétisation chez la dame Comet, attestés aussi par des médecins étrangers au magnétisme et que le docteur Comet a exposés en 1860 dans un ouvrage périodique (*La Vérité aux Médecins*). Les faits ont été observés pendant plus de seize ans par ce dernier, « qui, pour les publier, a attendu que le temps eût calmé son émotion; ses larmes, dit-il, auraient effacé ces lignes. Il a voulu faire un livre tout de vérité. Ce qu'il va dire semblera ridicule... Ce n'est pas sans les avoir vérifiés (ces faits), devant un grand nombre de témoins, qu'il s'est décidé à les communiquer... Il y a des sarcasmes à endurer; mais avant ses convictions, lui-même était trop peu endurant pour exiger que l'on soit bienveillant à son égard. Il écrit quatre ans après la mort de sa femme. On ne l'accusera pas, à son âge, dans sa retraite, poursuit-il, d'enthousiasme irréfléchi ou d'intérêt personnel. »

Cette relation si candide, faite par un mari désolé de la perte de sa femme, et si frappé par les communications d'outre-vie de sa chère malade, ne pourra rencontrer de sceptiques raisonnables et confirmerait, s'il en était besoin, tous les faits actuels du Spiritisme sur la puissance de l'âme et l'existence du périsprit.

Madame Comet lisait les yeux fermés, devinait les pensées, voyait les objets cachés, prédisait non-seulement ce qui concernait sa maladie et sa mort, mais des événements relatifs à sa famille et à des étrangers. Elle voyait ce qui se passait dans les diverses parties de la maison, qui est très-vaste, dans les lieux éloignés, hors de la France, outre-mer; prédisait aussi ce qui était relatif aux affaires publiques et les événements les plus improbables qui se sont déjà accomplis ou continuent de s'accomplir.

On ne peut entrer ici dans tant de curieux détails, mais un ou deux faits suffiront pour en donner une idée.

Le 30 août 1849 était un jour de crise; elles n'arrivaient plus alors que le 15 et le 30 du mois. Tout à coup le visage de M^{me} Comet est inondé de pleurs, elle suffoque. Que voit-elle? — M. Sed^{***}, son beau-frère, est à Londres, il vient de tomber mort sur l'escalier. — « Il est mort, disait-elle, tout ce qu'on lui fait, ne sert à rien. » — L'épouse de M. Sed^{***} était alors à Nantes auprès d'une de ses filles. Plusieurs jours se passent sans nouvelles, M^{me} Comet avait tout oublié. — On reçut enfin une lettre datée de Nantes, écrite par M^{me} Sed^{***}, elle se disait forcée de partir, parce que son mari était malade; mais en arrivant, elle trouva ce dernier mort de la rupture d'un anévrisme et déjà inhumé; il paraît même que M^{me} Comet avait vu l'événement s'accomplir vingt-quatre heures avant qu'il se réalisât.

« Je sais, dit M. Comet, qu'il n'est pas facile de croire à de tels prodiges, cependant il faut bien que je les raconte, puisqu'ils sont vrais. »

Le 30 décembre 1853, M^{me} Comet voit sa petite nièce malade, assistée de deux médecins; mais elle juge mieux que ceux-ci sa maladie; elle indique les remèdes, et l'enfant, dont l'état était désespéré, guérit.

Elle voyait, lors de l'invasion du choléra, les personnes qui en seraient atteintes, et se réjouissait de savoir que sa fille n'en serait pas victime.

(Extrait de la brochure de M. Comet, *La Vérité aux Médecins*.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrites à leur rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

CHRISTIANISME ET SPIRITISME.

(8^e Article.— Voir le dernier numéro.)

Au sujet de l'enfer, le Spiritisme ne détruit rien que la partie enfantine, grossière et insoutenable du dogme ; il explique et confirme entièrement ce qu'il a de moral et d'essentiel. Les explications que nous avons données dès l'abord, sur ce point, dans plusieurs articles de l'autre année (notamment *Avantages pratiques du Spiritisme*, 3^e et 6^e article, *Moyens divins du Spiritisme*, 2^e article), nous font la loi d'une très-grande brièveté.

Pour soutenir que l'enfer est absolu et éternel, à quelles absurdités et antirationnelles suppositions les vieux théologiens ne devaient-ils pas avoir recours ? Ils étaient obligés d'imaginer que l'épreuve terrestre était unique et décisive, et comment érigeaient-ils notre grain de sable en théâtre si important ? Ce ne pouvait être chez eux qu'un reste de cette monstrueuse et ridicule opinion qui voulait borner à la terre, cette misérable et atomique station, la seule faculté d'être habitée par des créatures matérielles. Cette erreur risible n'a besoin que d'être signalée pour tomber sous les sarcasmes universels. Partant de cette grossière idée, les théologiens, cédant à l'inspiration d'Esprits impurs et vraiment sataniques, si lourds qu'ils ne pouvaient s'élever au-dessus de notre planète microscopique, avaient dit : *Tout est fini après la vie d'ici-bas, pour le mérite et la liberté*. Si elle est coupable, l'âme ne peut plus changer de sort, elle a vécu dans le mal, elle reste dans le mal, incapable de repentir et de libre arbitre : puisque donc, comme créature de Dieu, elle ne saurait être détruite, elle est punie éternellement. Le Spiritisme est venu, avec la conscience déjà éclairée du genre humain, par une foule de penseurs et de précurseurs, protester avec énergie contre des notions aussi impies, aussi blasphématoires contre Dieu dont elles rapetissent et outragent le plan magnifique et les splendides desseins. Il a répété avec Origène que le mouvement et le changement de pis en mieux était essentiel aux créatures ; avec Ballanche que la fin des créatures était de devenir bonnes ; avec André Pezzani, son disciple, il a répété que l'âme avait été créée libre et devait rester éternellement libre ; avec Jean Reynaud, qu'elle était appelée au progrès et à la vie. Toutefois les Esprits, d'accord en cela avec tous les

philosophes, ont soutenu qu'il fallait que l'âme cessât de pécher pour s'avancer et s'élever, que la liberté supposait le pouvoir d'un péché perpétuel, qu'ainsi les coupables pouvaient persister dans leur état infernal pendant de longues durées de siècles, et subir un sort analogue à leurs crimes, même indéfiniment, si elles restaient volontairement dans leur position criminelle. A la vérité, Allan Kardec, s'inspirant de Ballanche, de Damiron, et d'André Pezzani, a émis la pensée que l'âme pécheresse trouverait enfin et par la suite des temps une épreuve qui, acceptée comme elle doit l'être, la sauverait ou tout au moins la relèverait. Mais, en théorie, le Spiritisme, aussi bien que la philosophie, aussi bien que le christianisme, admet la possibilité de l'enfer éternel pour les hommes toujours rebelles à la voix de Dieu, toujours aveugles à la lumière. C'est donc moins une assurance positive, qu'une espérance, il est vrai, fondée sur les plus solides raisons, telles que l'harmonie universelle de la création, la bonté et la miséricorde de Dieu si fécondes en ressources, la fin de la créature, le triomphe définitif du bien sur le mal. Voilà quels sont les fondements inébranlables de la foi spirite qui ne nie pas et confirme l'enfer, enfer relatif toutefois et jamais absolu, temporaire et non éternel, en ce sens que les malheureux Esprits qui y sont tombés, peuvent toujours s'en affranchir par leurs mérites et leurs redoutables épreuves. Il nous semble même que le Spiritisme conserve tout ce que ce dogme avait de formidable pour retenir les criminels, en le prouvant d'une saisissante et irrécusable manière, et n'a supprimé que ce qui était contradictoire avec la nature des êtres et outrageant pour la bonté suprême. Qu'est-ce qui constitue en effet la plus grande terreur de l'enfer pour certains individus ? C'est le désespoir, la certitude qu'on ne sera jamais pardonné et que l'atrocité des tourments subis ne cessera pas. Eh bien ! les livres et recueils spirites confirment, avec la plus imposante unanimité, que tel est l'état de quelques criminels ; lorsqu'on leur offre des prières, ils ne croient pas à leur efficacité, ils désespèrent de Dieu et de leurs frères, et se croient condamnés à jamais. En fournissant cette constatation de la position terrible des grands coupables, le Spiritisme a conservé toute la partie vraie du dogme, en élaguant seulement son interprétation impossible et ténébreuse. Nous avons fait voir du reste que cette interprétation ne résulte d'aucun texte ni d'aucune décision doctrinale (*Moyens divins du Spiritisme*, 2^e article).

En ce qui touche le purgatoire, le Spiritisme ne dit rien encore qui ne soit une purification de l'erreur et une affirmation plus splendide de la vérité. Les scholastiques pensaient que les âmes du purgatoire ne pouvaient s'élever par leurs mérites, qu'elles étaient privées de liberté, et avaient besoin des prières de l'église militante, de leurs parents et de leurs amis, pour monter. Cette opinion prise à la rigueur est enfantine aussi; cependant, elle a son côté vrai. Il est vrai qu'au monde spirite et dans l'intervalle de ses nouvelles réincarnations, l'âme imparfaite ou coupable ne peut faire autre chose que d'expier ses fautes par son stationnement, et qu'elle n'a droit à un avancement, dans l'échelle des êtres, qu'autant que sur le conseil des Esprits protecteurs qui l'entourent, et sur les prières de ses parents et amis désincarnés ou incarnés, elle a consenti à subir l'épreuve destinée à son redressement et à ses progrès. Il est donc faux que l'âme, en sortant du purgatoire, c'est-à-dire de son stationnement, aille d'emblée toujours dans le monde du bonheur; cette exception n'a lieu que pour ceux qui, en quittant la terre, étaient déjà voisins de la pureté et qui n'avaient à se débarrasser que de quelques taches légères. Mais le Spiritisme confirme encore à ce sujet toutes les grandes données chrétiennes, notamment l'efficacité des prières pour les morts.

Quant au reproche de bouleverser les croyances du christianisme, sur l'état bienheureux des enfants morts en bas âge, il n'est nullement mérité; si on veut l'appliquer à tous les cas sans exception, ce principe pourrait bien quelquefois manquer de réalité, mais en général, et pour la plupart des cas, le Spiritisme est parfaitement d'accord avec le christianisme sur ce point. Un philosophe, précurseur des révélations actuelles, avait déjà enseigné à cet égard l'idée suivante:

« Quant aux enfants qui meurent au berceau ou en très-bas âge, il faut penser que n'ayant pas mérité de prime-abord le passage à un monde supérieur, ils n'ont pas non plus mérité les souffrances de la terre, et après un temps plus ou moins court de repos et d'enveloppement, ils sont affranchis par la mort du degré terrestre de l'initiation (1). »

Cette vue profonde a été confirmée par l'enseignement spirite. Il nous reste à parler du Christ au point de vue du Spiritisme.

PHILALÉTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

INTERVENTION DES ESPRITS DANS LES SONGES.

On se souviendra peut-être d'avoir lu, il y a quelques années, dans les journaux, le songe de ce jeune homme qui vit son frère se noyer dans une rivière, et dont le rêve se réalisa dans toutes ses circonstances.

On se souviendra sans doute aussi du conscrit de la Ferté-Milon (classe de 1853), qui rêva, quelques jours avant le tirage, qu'il obtiendrait le numéro 87; il était si confiant dans son rêve, qu'il disait partout qu'il était tranquille, attendu qu'il tirerait le numéro 87. Au moment de mettre la main dans le sac, il répétait encore: « Il est inutile que je tire comme les autres, attendu que je dois avoir le numéro 87, car c'est comme si je l'avais. » — Le sous-préfet qui ne partageait pas sa confiance, l'invite à la formalité prescrite par la loi; le conscrit s'exécute, et en retirant sa main du sac,

(1) *Exposé d'un nouveau système*, par André Pezzani, p. 183.

il redisait toujours avec assurance: — « Ecrivez 87. » — Vérification faite... c'était bien ce numéro.

Le journal dit « que ce n'est là sans doute qu'un jeu de hasard, mais fâcheux, puisqu'il peut corroborer les idées superstitieuses. »

Le songe qu'on va citer est-il dû au hasard?

« Il y a environ trois mois, dit le *Courrier de Lyon* du 3 ou 4 octobre 1857, les mariés B..., honnêtes ouvriers tisseurs de la Croix-Rousse, mus par la pitié, recueillirent chez eux comme domestique, une jeune fille des environs de Bourgoin, légèrement idiote. Dimanche dernier, entre deux et trois heures du matin, ils furent réveillés en sursaut par les cris perçants de cette domestique qui couchait sur une soupenne contiguë à leur chambre. — Mme B... allume une lampe et trouve cette fille dans une agitation difficile à décrire. Elle appelait, en se tordant les bras, sa mère qu'elle venait de voir mourir, Mme B... la console et regagne sa chambre. — Cet incident était oublié quand mardi, dans l'après-midi, le facteur remit à M. B... une lettre du tuteur de la jeune fille, qui lui annonçait que dans la nuit du dimanche au lundi, de deux à trois heures du matin, sa mère était morte des suites d'une chute faite en tombant du haut d'une échelle.

Les physiologistes essayent souvent d'expliquer les faits qu'ils ne peuvent nier. — Cabanis avoue que les songes ne sont pas toujours le tableau fidèle des sentiments habituels; ils tiennent souvent au travail de la digestion, à certains embarras, etc. « Mais le cerveau, dit-il, n'est pas purement passif. La pensée et la vie parfois, se concentrant dans les foyers nerveux, rendent raison des songes qui ne viennent pas des impressions reçues par les extrémités sentantes. Ainsi s'expliquaient les délires et certains états qui, faisant taire l'impression extérieure, rendent percevables d'autres impressions internes qui échappent ordinairement à la conscience de l'individu. » (V. Cabanis, *Rapport du phys. et du moral*, 1802, t. 1^{er}, p. 184 et suivantes).

« On a en songe des idées qu'on n'a jamais eues, on apprend des choses que l'on ne connaît pas. C'est ce qui, dans les temps d'ignorance, a fait recourir à des causes surnaturelles. Cabanis parle d'un homme qui, bien que sans préjugés, n'avait pu se garantir de toute idée superstitieuse par rapport à ces avertissements intérieurs. Il ne faisait pas attention, ajoute-t-il, que sa rare capacité dirigeait encore l'action de son cerveau pendant le sommeil. L'esprit peut continuer ses recherches dans les songes; il peut faire à son insu, comme durant la veille, des calculs rapides qui lui dévoilent l'avenir. » (*Ibid.*, t. II, p. 546 et suivantes).

Virey, après avoir dit que l'on songe aux objets qui ont récemment ébranlé l'esprit, dit aussi que les songes affreux sont le présage assuré de quelques maladies ou dérangement de l'esprit. Il suffit pour les causer que l'équilibre du corps soit imperceptiblement altéré. » (V. Virey, *Art de perfectionner l'homme*, t. II., p. 216).

Les sentiments de ces deux savants expliquent très-bien certains songes, mais il en est d'autres dont ils ne sauraient rendre raison; tels sont les trois précédents et une foule d'autres qu'on pourrait citer. — Si l'on admet la possibilité des révélations *divines et infernales* durant la veille (et il serait difficile de les nier), elles peuvent exister aussi durant le sommeil; en effet, qu'est-ce que la tentation que tout chrétien orthodoxe admettra; sinon une pensée inculquée? Si l'on admet qu'un être spirituel puisse donner une pensée dans la veille, il pourra de même faire une révélation en songe. Quand il s'agit d'un fait même contingent, il peut être révélé, comme on l'a dit, par l'être à qui souvent il est permis de le produire. La croyance même en des temps d'ignorance, rendait donc raison de tous les songes, ce que les savants n'ont point fait encore. — Réflexions que l'on croit devoir reproduire, puisque les mêmes faits continuent.

En supprimant le mot *infernales*, et en lisant de toute nature, même mauvaïse, nous approuvons ce passage extrait de *Joseph Bizouard*, (4^e volume de ses œuvres, p. 310 et suivantes). — EADNA.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à EMMANUEL DUFAUX, alors âgée de 14 ans.

(21^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE VII.

Année 1465 (suite).

Toute la noblesse était présente. Les principaux seigneurs étaient René d'Anjou, roi de Sicile; les ducs d'Orléans, de Bourbon, de Nemours; les comtes d'Angoulême, d'Eu, du Maine, de Nevers, de Saint-Pol, de Dunois. Le chancelier Morvillien et le procureur général Jean Dauvet exposèrent l'accusation et la défense de François II. L'assemblée tout entière condamna celui-ci et m'approuva.

J'avais de l'esprit et de l'éloquence; j'en tirai heureusement parti le lendemain, dans un discours que je prononçai devant l'assemblée. Je parlai de tout ce que j'avais fait d'utile au royaume depuis mon avènement au trône, et des défauts du gouvernement de mon père. Toutes les personnes présentes me firent assurer par le roi de Sicile, qu'elles étaient prêtes à me servir encore contre tous; cependant elles faisaient presque toutes partie de la ligue du bien public.

Le duc d'Orléans, après avoir parlé en faveur de François II, me fit quelques représentations sur mon gouvernement; elles ne pouvaient tomber plus mal. Non content de l'accabler de reproches, je l'accusai d'avoir des intentions criminelles, quoiqu'il ne m'eût blâmé qu'indirectement. Le duc se retira profondément affecté d'un affront que ses vertus et son grand âge eussent dû lui épargner, quand même il l'eût mérité. A peine rentré chez lui, il se plaignit d'un violent malaise, qui loin de diminuer ne fit qu'augmenter, et termina ses jours le 4 janvier. Il ne laissait que deux filles et un fils, Louis, fiancé à ma fille Jeanne.

Tandis que j'étais à Notre-Dame-du-Pont, située à quinze lieues de Poitiers, bien convaincu que le duc de Bretagne ne songeait qu'à se soumettre, je ne savais pas que ces mêmes ambassadeurs, sur les promesses desquels je fondais mes espérances, engageaient mon frère, Charles de Berry, à se révolter contre moi. Comme je n'avais pas de fils, mon frère était mon héritier; c'était une raison qui engageait encore plus fortement les ligués à l'entraîner dans leur parti.

Les ambassadeurs gagnèrent à cet effet Odet d'Aydie seigneur de Lescun, son favori. Il démontra habilement à Charles les avantages qu'il retirerait de cette ligue et la modicité de son apanage. Le jeune prince n'avait que dix-huit ans; il était mal avec moi et mécontent de sa position. Il n'eut pas de peine à le convaincre, surtout en lui représentant tout le bien que les peuples en obtiendraient. Mon frère approuvant ses raisons, dit à Lescun de faire ce qu'il jugerait convenable.

Celui-ci crut qu'une évasion et une retraite en Bretagne étaient les plus sûrs moyens d'arriver au but. Il prétextait une chasse à l'oiseau, afin de ne pas éveiller les soupçons des officiers de la maison, et alla rejoindre avec le prince les ambassadeurs bretons, qui les attendaient à quelques lieues de là. Ils prirent ensemble la route de Bretagne, où le duc François II les reçut avec une joie extrême.

Dès qu'il fut arrivé à Nantes, Charles de Berry (c'est-à-dire ceux qui le gouvernaient) fit publier un manifeste dans lequel il justifiait son évasion, exposant les motifs qui l'avaient engagé à agir ainsi; ils n'avaient tous pour but, disait-il, que le bien général du royaume, quoique les ligués s'en souciaient peu. Les peuples se laissèrent facilement abuser.

On peut aisément se figurer ma consternation quand j'appris ces

nouvelles. Je ne perdis cependant pas courage; je revins aussitôt à Poitiers, où j'assemblai mon conseil. Quoique je m'attendisse à avoir bientôt sur les bras tous les mécontents du royaume, la retraite du brave comte de Dunois en Bretagne ne laissa pas que de m'inquiéter sérieusement.

J'envoyai, sans perte de temps, Fumée en Bretagne pour engager mon frère, par toutes les promesses possibles, à revenir à la cour; je me flattais qu'il réussirait, connaissant la faiblesse du jeune prince.

Je fis partir Baluc, Normanville et le prévôt pour Paris, afin de retenir cette ville dans l'obéissance, craignant avec raison que sa jonction avec les révoltés ne les fit triompher tout à fait.

Lannoy alla par mes ordres en Angleterre, afin de rendre le roi Édouard favorable à ma cause. A vrai dire, je ne considérais cette démarche que comme une vaine formalité, le traité et le contrat de mariage d'Édouard avec Bonne de Savoie étant signés par le comte de Warwick et par moi. Un incident que personne n'avait prévu, vint renverser tous les beaux projets que j'avais bâtis sur cette alliance. Voici ce qui venait de se passer.

La veuve du duc de Bedford, Jacqueline de Luxembourg-Saint-Pol, après la mort du duc son mari, s'était remariée à un simple gentilhomme anglais, nommé Richard de Widewille. Elle avait eu de lui plusieurs enfants, entre autres Élisabeth, qui avait épousé lord Jean Grey. Celui-ci étant mort quelques années après son mariage, Élisabeth se retira avec ses deux fils, Thomas et Richard, près de sa mère dans le château de Grafton.

Un jour que le monarque chassait près de là, un orage le força d'entrer dans le château. Ayant appris à qui il appartenait, il ne voulut pas le quitter sans présenter ses respects à la veuve du duc de Bedford. Jean Grey ayant été tué en combattant sous les étendards de Lancastre, ses biens considérables avaient été confisqués à sa mort; Élisabeth apprenant qu'Édouard était sous le même toit qu'elle, résolut d'avoir recours à sa clémence. Elle se revêtit, ainsi que ses enfants, d'habits de deuil, et vint avec eux se précipiter à ses pieds, en le suppliant d'avoir pitié d'elle et de ses fils. Frappé de l'éblouissante beauté de la jeune femme, non content de lui faire une réponse favorable, il lui promit de revenir la voir; il n'y manqua pas, ayant conçu pour elle une violente passion. Tout en refusant de l'écouter, Élisabeth lui laissa voir qu'elle partageait ses sentiments.

Ayant pu apprécier son mérite et n'espérant pas la séduire, Édouard IV fit célébrer secrètement son mariage avec elle. Mais sa passion pour elle, quelque grande qu'elle fût, ne put l'aveugler sur la portée de cet acte, aussi jugea-t-il prudent d'avoir recours à la dissimulation.

Suivant le plan qu'il s'était tracé, il révéla à quelques uns de ses courtisans qu'il était résolu d'épouser lady Grey malgré l'inégalité de leurs rangs. Dès que Cécile de Newil, duchesse d'York, mère d'Édouard, sut son projet, elle n'épargna rien pour l'en détourner. Elle lui représenta les dangers qu'une mésalliance aurait pour lui, qui était à peine affermi sur son trône, et la fureur du comte de Warwick, auquel il devait la couronne et qui venait d'obtenir pour lui la main de Bonne de Savoie, ma belle sœur; bien d'autres considérations qu'il serait trop long de détailler, ne furent pas mieux écoutées.

Les représentations des Lords éprouvèrent le même sort; mais le roi ne voulant pas les mécontenter, leur répondit qu'Élisabeth était digne d'être la femme d'un roi, tant par ses vertus que par son origine. Elle descendait d'une famille impériale par Jacqueline de Luxembourg sa mère. Pour venir à l'appui de ses paroles, il pria le comte de Charolais de lui envoyer quelques uns des parents de la jeune femme. Le comte, sans perdre de temps, fit partir Jacques de Luxembourg, seigneur de Richebourg, frère du comte de Saint-Pol et de la mère d'Élisabeth. Sa suite composée de trois cents gentilhommes, et ses équipages somptueux firent revenir l'Angleterre de ses préventions contre la nouvelle reine.

La duchesse d'York seule désapprouva encore cette union ; Edouard avait eu un fils d'Elisabeth de Lucy, la duchesse lui enjoignit de dire qu'il lui avait promis de l'épouser. Le roi, tout en le miant, autorisa les évêques à examiner ses prétentions, qui furent jugées sans fondement.

Quelques jours après, Edouard révéla son mariage avec Elisabeth de Widewille. Son père fut créé comte de Rivers, et son frère épousa la fille unique de lord Seales, un des plus grands et des plus riches seigneurs de l'Angleterre.

On peut sans peine se figurer ma fureur quand j'appris ces nouvelles ; mais quoiqu'elle fût bien grande, elle n'était pas comparable à celle de Warwick qui retourna sur le champ en Angleterre, ne respirant que vengeance. Selon ma coutume dans les circonstances embarrassantes ; je dissimulai, d'ailleurs ce n'était pas le moment de faire éclater mon ressentiment. Prévoyant que des troubles naîtraient peut-être de cette inimitié entre le favori et le monarque qui lui devait tout, je n'oubliai rien pour irriter davantage Warwick.

Quoique cet événement ne me laissât plus aucun espoir du côté de l'Angleterre, je n'en écrivis pas moins au roi pour me le rendre favorable ; il se contenta d'envoyer mes lettres au comte de Charolais. Fumée revint de Bretagne sans avoir reçu de réponse.

Si j'échouai de ces deux côtés, Balue, Normanville et le prévôt réussirent à Paris au-delà de mon attente. Je les avais chargés d'ordres dont ils firent part aux officiers royaux et autres. Morin, trésorier du duc de Berry, et gouverneur pour lui de la grosse tour de Bourges, fut destitué, et sa charge d'huissier du trésor fut donnée à Jacques Têteclair. Toutes les personnes suspectes furent arrêtées et mises à la Bastille.

On eût dit que tout se réunissait pour m'accabler ; Antoine de Chabannes comte de Dammartin, toujours détenu prisonnier à la Bastille, se glissa du haut d'une tour jusqu'à terre, au moyen d'une corde que Lefrère, bâtard de Vigier son neveu, lui avait fait parvenir, et s'échappa sans que j'en eusse connaissance.

A la tête d'une petite armée qu'il assembla secrètement, il chassa de Saint-Fargeau et de Saint-Maurice, Geoffroy Cœur, auquel je les avait données, après que ces terres eurent été confisquées sur Dammartin ; quoiqu'elles appartenissent à Marguerite de Nanteuil, sa femme, je n'avais pas le droit de les saisir, ne pouvant imputer à la comtesse les prétendus crimes de son mari.

Saint-Fargeau et Saint-Maurice avaient été possédés par Jacques Cœur, père de Geoffroy, mais à l'époque de sa disgrâce, mon père les avait donnés à Dammartin pour prix de ses services. La comtesse Marguerite acheta ces domaines à son mari, afin qu'ils pussent passer à ses enfants en cas d'une disgrâce de leur père. Ne pouvant les lui ôter, je fis casser l'arrêt qui condamnait Jacques Cœur, et son fils fut rétabli dans ses terres. Après s'en être remis en possession, Dammartin alla rejoindre à Moulins le duc de Bourbon, qui lui donna la lieutenance de sa compagnie de gens d'armes.

Dès que mon frère fut arrivé à Nantes, le duc de Bretagne ne garda plus aucune contrainte ; il leva des troupes et assura la sûreté de ses états comme s'il eût été en guerre ouverte avec moi. Son vice-chancelier Rouville, envoyé en Flandre, conclut le traité de ligue avec le comte de Charolais.

Je ne savais pas encore toute la gravité de cette révolte, je crus qu'en marchant immédiatement en Bretagne je parviendrais à l'étouffer. Sans répondre au manifeste de mon frère, je fis saisir les terres du comte de Dunois et je m'avançai du côté de l'Anjou, afin d'entrer en Bretagne. Je trouvai à Angers René d'Anjou, roi de Sicile, et Charles d'Anjou, comte du Maine, mes oncles, avec des troupes qui formèrent, jointes aux miennes, de vingt-cinq à trente mille soldats.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

LA TOUSSAINT DES JAPONAIS.

Nous extrayons le passage suivant de *l'Histoire universelle des religions*, publiée sous la direction de A. Buchon (vol. 2, p. 369 et 370).

Nous citons sans commentaires, laissant à chacun de nos lecteurs le soin d'en saisir la véritable et sérieuse portée spirituelle.

« Les cérémonies funèbres d'un peuple indiquent d'ordinaire l'idée religieuse admise chez lui relativement à la vie future. Cette idée se manifeste au Japon dans la fête originale du retour des âmes dans les familles. Le sintoïsme et le bouddhisme ont une égale part dans ce qu'on peut appeler la Toussaint des Japonais. Le jour de la fête, qui est le treizième jour de la septième lune, toutes les maisons sont ornées comme si l'on attendait l'arrivée de personnes du premier rang. A l'entrée de la ville il y a un lieu désigné où les âmes sont censées s'être donné rendez-vous, et le soir qui précède la fête, chaque famille s'y rend en grand appareil. Chacun s'adressant tour à tour aux âmes, les complimente sur leur bienvenue, les interroge sur les fatigues du voyage, les invite à se reposer et leur présente des rafraîchissements. En même temps, une conversation générale s'engage avec ces interlocuteurs fantastiques, conversation qui ne peut manquer d'être fort plaisante, et qui dure au moins une heure. Après cela, une partie de la famille se détache pour aller tout préparer à la maison, et les autres, prenant des flambeaux allumés, se mettent en devoir d'accompagner chez eux les âmes qu'ils ont invitées à s'y rendre. En arrivant, on trouve toute la ville illuminée ; le dedans des maisons est aussi éclairé, et des tables magnifiques sont dressées partout. Les couverts des morts sont mêlés à ceux des vivants, et comme les Japonais croient que tous les corps, ceux des animaux et des plantes comme celui des hommes, sont formés d'une partie invisible très-subtile, ils se figurent que les morts savourent cette partie dans les mets qu'on place devant eux.

« Le repas de famille achevé, toute la population se met sur pied, les maisons s'emplissent et regorgent de visiteurs qui vont saluer les âmes de leurs voisins ou de leurs amis. Une partie de la nuit se passe à se visiter. Le jour suivant la fête dure encore, mais le zèle envers les âmes commence à se ralentir. Ces amis, que dans l'épanchement d'une première reconnaissance on avait tant caressés, sont l'objet de moins de prévenances. Le troisième jour ce sont des hôtes importuns, et ils sont tenus de se remettre en route vers le paradis, dont ils s'étaient un instant détournés. On leur fait la conduite en cérémonie jusqu'au lieu où on était allé les accueillir, et de crainte qu'ils ne s'égarent et que, dans l'impuissance de retrouver leur chemin, ils ne rentrent dans la ville pour l'effrayer plus tard de leurs apparitions, on jette un déluge de pierres sur les toits, et on frappe à grands coups de bâton sur les murs, pour chasser les hôtes attardés. »

X.

Nature et destination des Astres, par A. P., lauréat de l'Institut, rédacteur au journal *la Vérité*. — Prix : 50 c. ; par la poste ; 60 c. — PARIS, Didier, libraire, quai des Grands-Augustins, 35 ; LYON, bureau de *la Vérité*, rue de la Charité, 48.

On sait que notre journal a déjà publié cette œuvre en 47 articles ; l'auteur s'est contenté de le faire précéder d'une préface et suivre d'une table analytique des matières.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et des. servis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

CHRISTIANISME ET SPIRITISME.

(9^e Article.— Voir le dernier numéro.)

Jésus, avons-nous dit déjà à propos de Renan (*Signes de l'avènement de l'Esprit*, art. 10^e), peut être considéré sous le rapport pur et simple de l'humanité : on peut s'élever ensuite à la conception de Messie, d'envoyé de Dieu, pour peu qu'on reconnaisse l'action de celui-ci sur les mondes de son univers, et qu'on ne nie pas *a priori* et son existence, en tant que personnel, et son intervention comme chef suprême et père souverain des Esprits et des hommes.

Un pas de plus, on se demande quels rapports cette âme humaine, si privilégiée et destinée à des fonctions si augustes, a entretenus avec le père céleste ; viennent de la sorte les questions de savoir, s'il n'y a pas eu entre le Christ et Dieu des relations plus intimes qu'entre Dieu et les autres hommes. On examine alors ce que pourrait bien signifier cette qualification de fils de Dieu, que Jésus s'est souvent donnée, et cette autre, qu'il portait le Verbe divin en lui, qu'il y avait en lui d'abord, non-seulement son âme individuelle, mais encore celui qui l'avait envoyé ici-bas (1).

C'est surtout à faire reconnaître la messianité de Jésus que travaille le Spiritisme ; c'est là sa mission providentielle, parce qu'elle importe à l'établissement de l'universalisme et à la fusion de tous les cultes qui se partagent encore la terre. Il est évident que dans cette vue à vol d'oiseau, sur la tourture imprimée au Spiritisme, je ne parlerai que des bonnes communications et non de celles qui, quelque fois, viennent contrecarrer le bien, et qui sont dues à des Esprits inférieurs et mauvais. Nous ne ferons allusion qu'aux Esprits plus ou moins élevés, qui ont accepté le rôle de coopérateurs volontaires à l'œuvre préparatoire du règne de Dieu, et c'est surtout ici que l'aide du Spiritisme au christianisme sera salutaire et indispensable.

Que disent en effet tous les Esprits bons en Amérique, en France, en Allemagne, en Afrique, dans toutes les parties du monde terrestre où ils sont évoqués et se manifestent ? « La

» morale de Jésus est sublime et renferme toute la loi du
» présent et de l'avenir de l'humanité. C'est le Messie attendu
» et promis, annoncé par les prophètes juifs et par ceux de la
» gentilité. Il est venu continuer Moïse et le décalogue, et le
» Spiritisme n'a pas d'autre mission aujourd'hui que de rap-
» peler les hommes à l'observation des préceptes évangéli-
» ques, se résumant tous dans un unique commandement :
» l'amour de Dieu et du prochain, la douce et aimable charité. »
Ne voilà-t-il pas l'universel langage tenu partout par les bons Esprits, à tous les sectateurs des religions diverses ? Seulement il y a des nuances suivant ceux auxquels ils s'adressent ; ainsi, aux juifs, ils peuvent insister sur les prophéties par eux reconnues, et leur en montrer l'accomplissement en la personne de Jésus ; ils peuvent même leur parler des merveilles qu'il a opérées puisqu'ils ne les nient pas. Mais il est inutile, pour les amener à la vérité, d'appuyer sur ces qualifications peu hébraïques de *Fils de Dieu et Verbe fait chair*. Aux Brahmanes et aux Bouddhistes qui admettent des incarnations de Dieu et de son Verbe, on peut leur dire : « Comparez avec les doctri-
» nes et la vie du Christ, les enseignements toujours imparfaits
» et la conduite souvent peu édifiante de vos héros, et avouez
» que ceux-ci n'étaient que la figure souvent fautive du grand
» envoyé, qui devait nous donner une morale sublime et la
» sceller par sa mort volontaire. »

Aux incrédules de toute sorte, aux matérialistes grossiers, on doit surtout insister sur les traits humains de la vie idéale de Jésus. Eux qui ont peine à s'élever à l'idée d'une humanité collective, et qui ne voient que l'égoïsme individuel, rejetteraient même la notion d'un Dieu agissant et intervenant dans nos affaires, ils ne voient que le fait, et ce fait est toujours humain dans son apparence phénoménale ; c'est tout au plus si quelques-uns reconnaissent un Dieu, cause suprême des choses, mais qui gouverne d'après eux par des lois générales une fois données, ne comportant dans leur exercice aucune intervention spéciale et spirituelle, de quelque agent que ce soit. Les Esprits, lorsqu'ils ont à entretenir des hommes de cette trempe inférieure, ne doivent pas même leur parler de *Messie*. Ils se bornent par prudence à exalter la sagesse humaine du Christ, et un jour viedra où la lumière brillera peut-être, mais peu à peu sur cette classe infime ; peut-être se diront-ils, enfin, qu'une pareille humanité si pure, si parfaite, si opposée aux imper-

(1) *Évangile* selon saint Jean, VIII chap., vers. 16. Mot à mot : « Il y a moi et celui qui m'envoie. »

fections et aux défauts des autres hommes, dénote en Jésus quelque chose de divin. Donc, les germes semés par les instructions des Esprits, fructifieront à leur tour et ne sont jamais inutiles. C'est pour cette catégorie qu'ont écrit en Allemagne le rationaliste Ewald, dans son admirable étude toute humaine cependant de Jésus; en France, et à son insu Renan lui-même, qui rendent hommage, dans quelques passages, à la sublime vie du Christ.

Ce n'est qu'aux chrétiens, dont la foi serait chancelante et aurait besoin d'être aiguillonnée et confirmée par le Spiritisme, que les Esprits peuvent parler de la divinité du Messie, et ils le font dans quelques communications; mais comme le Spiritisme a surtout pour but de ramener les incrédules, les gens adonnés à la matière, et de préparer la fusion générale des cultes en un seul qui sera l'adoration de Dieu en esprit et en vérité, on conçoit qu'il doive insister sur la beauté de la morale évangélique et risquer quelquefois des considérations sur la qualité de Messie divin, sans trop s'aventurer sur la question de sa filiation céleste et de son unité avec le Verbe. La Providence, par une éternelle condescendance selon la belle expression de Balzac, se met à notre portée; elle proportionne ses secours à nos besoins et ses révélations à notre faiblesse, a dit de son côté André Pèzzani, et ces deux penseurs ont parfaitement raison, ils ont conçu le mode véritable de l'éducation des humanités par le ciel.

Il ne faut donc pas, dans l'état de leur avancement, que les adeptes du Spiritisme s'attachent trop fortement à des questions qui dépassent la mesure de leur raison à peine sortie de la matière et de l'incrédulité, questions qui seront réservées pour une autre phase et rationnellement expliquées plus tard, dans le sens déjà révélé de la vérité éternelle.

Mais, des conversations nous ont été rapportées, et comme nous avons foi en ceux qui nous ont avertis, nous avons le dessein d'aborder franchement la difficulté elle-même, sans nous retrancher dans ce qui pourrait être regardé comme un faux-fuyant. Quelques cléricaux ont dit :

« Tant que les Spiritistes se borneront à soutenir la préexistence, les réincarnations, et à contester l'enfer individuellement éternel, nous ne pourrons rien contre eux; ils ont pour eux la raison humaine et les aspirations de nos cœurs. Mais attendons, laissons-les se démasquer: jamais ils ne reconnaîtront que Jésus soit l'Homme-Dieu, le Verbe fait chair. Ils seront Ariens formels, et par conséquent en dehors de la foi: c'est alors surtout que nous les combattrons et les rejetterons définitivement. »

Vous avez tenu ce langage, ô mes révérends. Eh bien! là encore, vous en serez pour vos projets. Dieu a soufflé sur cet orage pour le dissiper, sur l'incendie que vous méditez pour l'éteindre.

Dans tout ce que j'écris dans ce journal, je m'engage, comme du reste tous les autres rédacteurs, que moi et ceux qui partagent mon avis. Mais comme je suis très-bon Spiritiste, comme certains amis que je connais, et dont j'exprimerai aussi le sentiment, le sont également, on ne pourra pas nous objecter que le Spiritisme mène fatalement à l'Arianisme. Ecoutez :

PHILALÈTHES.

(La fin au prochain numéro.)

UNE VOYANTE.

(1^{er} article.)

Un adversaire de nos doctrines, non pas quant aux faits qu'il avoue, mais quant à leur origine qu'il répute mauvaise et démoniaque, M. Desmousseaux a, dans sa *Magie au IX^e siècle*, retracé un récit fort intéressant, et rentrant tout entier dans l'ordre des faits spirites, d'une voyante ayant des manifestations de son ange gardien, de ses Esprits protecteurs, c'est-à-dire de ses parents morts, qui ne lui donnent que de salutaires avertissements; une fois pour empêcher autant que possible ou reculer du moins, le suicide volontaire de son mari frappé d'aliénation, une autre fois pour la faire accourir soigner un de ses enfants, atteint d'un mal subit; cette narration est entièrement en faveur du spiritisme. Nous allons la reproduire en la résumant et en l'abrégant quelque peu :

Madame de T... , c'est-à-dire mon interlocutrice, est une femme que ne cessa jamais d'environner une haute estime, depuis surtout que de rudes épreuves eurent mis en relief l'énergique et douce résignation de son caractère.

Elle est du fort petit nombre de ceux que l'adversité grandit en les éprouvant.

Une même semaine vit naître M^{me} de N... , c'est-à-dire la *Voyante* qui devient le sujet de notre esquisse, et M^{me} de T... , la femme courageuse dont les entretiens m'initient aux singularités de cette vie d'illumination. Depuis ces premiers jours de la première enfance, M^{me} de N... , est la compagne de prédilection de M^{me} de T... ; elle est son inséparable amie. Un invincible lien de sympathie rapproche et unit ces deux personnes, qui, l'une et l'autre douées d'un esprit cultivé, sont dans la force de l'âge et dans le plein exercice de la raison.

M^{me} de N... , la voyante, est la fille d'un officier général. Son caractère est ferme, froid, intrépide, et ses mains connaissent le maniement des armes à feu. La solitude extrême du château qu'elle habite, et l'isolement qu'elle eut plus d'une fois à subir dans cette demeure sévère, légitimèrent cette excentricité. Nul événement de sa vie n'étonna, jusqu'à ce jour, son courage et sa résignation; et je m'empresse d'ajouter que les qualités héroïques eurent chez elle, en toute occasion, la mesure, la modestie et le voile sans lesquels nous les jugeons odieuses chez une femme.

Le voyantisme date, pour M^{me} de N... , du moment où cesse l'enfance; et l'époque de la première communion est celle où ses visions commencent. Son âme s'élevait alors vers le ciel et l'habitait par la prière, dont les longues heures s'écoulaient pour elle avec la rapidité non point de l'eau du torrent, mais de la flèche. Cet état si voisin de l'extase ayant excité chez les siens d'assez vives alarmes, un beau jour on la troubla dans ses ravissements. « Oh? vous me faites redescendre sur la terre, disaient alors ses yeux désolés et sa parole gémissante... Mais, j'ai vu Dieu, j'ai vu les anges... et l'un d'eux m'a dit: je vais te conduire... Il est temps de l'apprendre que vous serez bien malheureux, et que ta sœur va mourir. »

A dater de cette heure, la jeune fille ne cesse, coup sur coup, de prédire cet événement, que rien au monde n'induisait à présager. Mais un mal imprévu vient fondre tout à coup sur cette pauvre sœur: elle est enlevée par la mort. Presque aussitôt un fantôme, (c'est-à-dire une forme périspirite) qui, pour elle était la morte elle-même, lui rend de tendres et d'assidues visites: « Toi qui te figures devoir bientôt mourir, tu ne mourras pas, lui dit cette bouche de l'autre monde. Tu vivras pour consoler notre père. »

Le curé de la jeune voyante, consulté vers cette époque sur la nature de ces visions, répondit: « Je ne puis en douter... elle a la pureté d'un ange... »

Voici les paroles pleines de sens de l'illustre docteur Marjolin, consulté lui aussi sur les circonstances de ces phénomènes : « Il y a des choses où la science est obligée de s'arrêter. » — Plusieurs fois déjà, et dans des circonstances analogues, sa science et sa conscience lui avaient imposé la même réserve, et c'était beaucoup pour l'époque !

Dix années environ s'écoulèrent, et les visions, dans cet intervalle, avaient baissé, puis cessé, si ce n'est les apparitions de certaines croix prophétiques ! Parmi ces croix qui venaient soudain provoquer ses regards, les unes étaient purement lumineuses et signifièrent un bonheur prochain. La lumière des autres était barrée par une raie noire, pronostic d'un événement malheureux dont l'heure précise lui était nommée. « J'ai vérifié, la montre à la main, ses prédictions, m'affirma sa sœur de cœur, et c'est avec une exactitude mathématique que les événements se conformaient au rendez-vous que sa bouche leur avait fixé. »

Il est à dire que les faits annoncés étaient quelquefois accomplis déjà ; mais de telle sorte que, sans prodige, il lui était impossible de les connaître. « Un jour, me dit son amie, notre léger équipage roulait avec vélocité, lorsque sans raison le cheval s'épouvante. Son poil se hérissé, il se cabre, la sueur ruisselle sur son corps, un nuage de vapeur l'environne. Qu'est-ce ? Qu'est-ce qu'il voit ? Que se passe-t-il ? — Rien ici, dit M^{me} de N. . . , mais hélas ! ma pauvre, voici la croix bordée de noir ! Prends courage, c'est un malheur ! Le son du dernier coup de midi se balançait encore dans les airs. Juste à cette heure, la mort venait de surprendre mon enfant. . . »

Je me permis de demander à mon interlocutrice dans quelles habitudes religieuses s'était fixée son amie, élevée dans le catholicisme. — « Excellentes ! c'était une femme d'un esprit large et sérieux, d'une âme pieuse, d'une vertu sans roideur. »

(La fin au prochain numéro.)

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à EMANUELE DUFAUX, alors âgée de 14 ans.

(22^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE VII.

Année 1465 (suite).

Connaissant toute l'importance de la retraite de mon frère en Bretagne, je lui envoyai quelques personnes pour l'engager à se soumettre, mais il ne les écouta pas.

Une nouvelle inattendue m'empêcha d'entrer en Bretagne. Louis de Bourbon, frère naturel du duc de Bourbon, s'était jeté dans Bourges avec des troupes et avait fait révolter le Berry. Craignant de me voir attaqué par le Berry et la Bretagne en même temps, et d'être ainsi enveloppé, je laissai quelques troupes à mes oncles, pour empêcher les Bretons de faire une irruption, et je partis avec le reste pour pacifier le Berry. Bourges seule me ferma ses portes ; je m'appretais à l'assiéger, quand un événement imprévu vint m'en empêcher.

J'avais écrit au duc de Bourbon de lever des troupes dans ses états et de venir me joindre le plus vite possible ; la réponse, qui se fit longtemps attendre vint me jeter dans un étrange embarras. Le duc, après avoir refusé sans détour ce que je lui demandais, m'accablait de reproches les plus sanglants ; ayant énuméré les griefs que lui et les autres princes avaient contre moi, il me disait que les grands et les princes s'étaient enfin déterminés à s'allier, par compassion pour le pauvre peuple, dans la vue de me faire changer de

système ; ce n'était, répétait-il à différentes reprises, que pour mon bien et celui de la couronne. Il ne s'en tint pas là ; il s'empara des deniers royaux dans le Bourbonnais, le Forez, le Beaujolais et l'Auvergne, provinces qui étaient sous son obéissance. Il fit aussi arrêter à Moulins Pierre d'Auriol, général des finances, Guillaume Juvenal des Ursins, Antoine seigneur de Crussol et sa famille.

Avant de répondre à la lettre insolente du duc, je fis mettre toutes mes villes en état de ne pas craindre une surprise. Paris, sous les murs duquel était le rendez-vous des Ligués, était ma principale préoccupation ; j'en doublai le guet et j'en fis murer les portes à l'exception de deux. Après l'avoir suffisamment pourvu de vivres, j'y fis entrer le maréchal de Gamaches avec des troupes réglées. Charles de Melun, seigneur de Normanville, gouverneur de Paris, fit prendre les armes aux bourgeois et tendre les chaînes dans toutes les rues. Je n'eus dans cette occasion qu'à me louer de la fidélité des Parisiens, qui n'oublièrent rien pour mettre leur ville en état de répondre à mon attente. Je chargeai les comtes de Nevers et d'Eu de garder les villes de la Somme, craignant les entreprises du comte de Charolais. C'étaient toutes les précautions que les circonstances me permettaient de prendre ; je fis aussi publier que je pardonnais entièrement à ceux des rebelles qui se soumettraient dans l'espace de six semaines. Le roi René de Sicile, à ma prière, se rendit en Bretagne pour essayer une dernière tentative sur mon frère. Cette entrevue donna lieu à quelques discussions qui n'eurent pas de suite. Je ne comptais alors pas vainement l'obstination de mon frère en envoyant le roi René ; je voulais seulement semer la discorde parmi les Ligués ; c'était chose facile, aussi réussit-il à faire naître la division où la confiance avait régné jusqu'alors.

Le duc de Nemours, non content de se révolter ouvertement, eut l'audace de m'envoyer un gentilhomme nommé Lanzaac, pour me dire que des motifs aussi valables que justes l'avaient déterminé à s'unir aux confédérés. Ce n'était pas la seule mission dont cet homme était chargé ; il devait exciter à la révolte le peu de seigneurs qui m'étaient restés fidèles.

Le duc de Bourbon, tout en prenant mille précautions pour s'assurer de l'avenir, avait laissé toutes ses places sans défense, ne pensant pas que je pusse marcher contre lui avant un délai assez long, qui permettrait au comte de Charolais de venir à son secours au moment propice. J'entrai dans le Bourbonnais tandis qu'il s'y attendait le moins. Déconcerté, il m'envoya la duchesse de Bourbon, ma sœur, afin de parler d'accommodement, pendant qu'il faisait partir pour la Flandre Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu, et Charles de Bourbon, archevêque de Lyon, ses frères, afin d'accélérer la marche du comte de Charolais.

La princesse avait assez d'ascendant sur mon esprit ; d'ailleurs les propositions qu'elle me faisait n'étaient pas à dédaigner surtout en ce moment ; aussi j'y prêtai une oreille favorable. Les négociations étaient déjà commencées quand le duc de Nemours et le maréchal de Bourgogne arrivèrent avec des troupes. Celui-ci apportait, en outre, la nouvelle de la prochaine arrivée d'un secours bien plus puissant ; ces considérations déterminèrent le duc de Bourbon à suggérer mille difficultés au traité, ne me trouvant plus si à craindre. Après bien des longueurs, il consentit à mettre bas les armes ; mais l'approche du comte d'Armagnac avec six mille chevaux, rompit la trêve qui venait d'être signée.

Furieux de cette trahison, j'attaquai Bourbon aussitôt. Le duc, malgré les renforts que le maréchal de Bourgogne, le duc de Nemours, le comte d'Armagnac et le seigneur d'Albret lui avaient amenés, s'enfuit, constamment devant moi, et alla s'enfermer avec ses seigneurs dans Riom, dont je formai aussitôt le siège.

Les princes réduits aux dernières extrémités, acceptèrent une trêve en promettant de se déclarer contre les ligués, si ceux-ci ne se soumettaient pas. Ils devaient en outre porter le duc de Bour-

bon, qui avait quitté Riom au commencement du siège, pour aller à Moulins, à accepter ces conditions. Je savais que ce traité, connu dans l'histoire sous le nom de Moissiat, ne serait pas tenu, mais je voulais avoir un prétexte plausible de lever le siège, qu'il m'était impossible de continuer. Je laissai quelques troupes du côté du Berry et de l'Auvergne, afin de tenir le duc en respect.

François Sforce, duc de Milan, mon allié, m'avait envoyé son fils Galéas, qui faisait en ce moment des courses dans le Forez et dans le Beaujolais, afin de faire diversion en ma faveur.

Pendant ce temps, le traité de Nantes, entre le duc de Bretagne et le comte de Charolais, venait d'être signé et entièrement conclu. Les personnes qu'il comprenait étaient mon frère Charles de Berry; Jean d'Anjou, duc de Calabre, de Lorraine et de Bar; Jean II, duc de Bourbon et quelques-uns des principaux princes.

Le comte de Charolais fut nommé lieutenant-général des états de Bourgogne. Le vieux duc, en agissant ainsi, remettait sa puissance dans les mains de son fils; celui-ci pour premier acte de son autorité, fit déclarer par le conseil qu'il avait assemblé à Cambrai, les Croix ses ennemis, ceux du duc et de l'état, et ratifier tout ce qu'il avait fait contre eux à Bruxelles. Non content d'avoir fait confisquer leurs biens, il ordonna de les arrêter; mais ceux-ci avaient eu le temps de se sauver, et il ne restait en Bourgogne que Philippe seigneur de Quiévrain, premier chambellan du duc, fils de Jean seigneur de Chimay, et de Marie de Quiévrain. Il prit la fuite et rejoignit ses parents en Picardie, où ils étaient, dans mes états à l'abri de l'orage.

(La suite au prochain numéro.)

LA GLOIRE CÉLESTE.

(Médium, M. X.; groupe spirite, la famille chrétienne, à Genève.)

Amis et frères, vous devez préférer la gloire céleste à la gloire des hommes, car celle-ci rapporte tout à la terre, et rien de sérieux, de véritable n'est donné à ceux qui l'évoquent.

La gloire céleste a les paroles de la vie présente et de la vie future. Il vous est donné de constater la différence de l'une à l'autre; car vous avez préféré servir Dieu plutôt que le monde qui passe et laisse vide. Le monde c'est une vaste mer orageuse sur laquelle s'entrechoquent des embarcations; c'est une immense foule qui donne des coups d'aile à tous les vents; c'est un bâtiment jeté de la rive sur la plage opposée; c'est un flot de vains efforts, qui viennent tous se briser contre le rocher de la vérité. Le monde, c'est un abîme de forteresses mal bâties, c'est un fort qui se brise à chaque coup de feu lancé par les opinions diverses. Le monde offre le plus étonnant spectacle; à le considérer, il ressemble à de l'eau bouillante, laquelle va de çà, de là, sans même se rendre compte de son déplacement. Les opinions s'agitent, s'entrechoquent, se froissent, toutes mues par le sentiment de l'orgueil personnel. Le monde, c'est un rationnel complet qui étouffe les opinions contraires, pour faire paraître et surpasser la sienne. Le monde, c'est le large pied-à-terre de l'égoïsme et de la fierté; en un mot, c'est un tableau représentant la tromperie et la flatterie. Réjouissez-vous de le quitter, car vous héritez de celui qui est éternel, et dans lequel il n'y a plus ni fraude, ni vains discours. Le monde spirituel est le véritable bonheur; c'est là que se reposent ceux qui ont vécu en Christ; c'est là la fin des souffrances temporelles; c'est là que se retrouvent ceux qui ont gardé la foi; c'est là que tout l'esprit sera transformé, toute fatigue changée en joie, toute larme essuyée, toute angoisse remplacée par la douce quiétude.

HENRI.

CORRESPONDANCE.

Riom, le 1^{er} novembre 1864.

Mon cher Monsieur Edoux,

Jadis Boileau dans ses piquantes satires pleines de vérités, disait en parlant de l'homme :

« Il condamne au matin ses sentiments du soir. » Telle aujourd'hui se montre l'église malgré son infailibilité.

Les écrits médianimiques, quoique renfermant une saine, profonde et solide morale; quoique répandant dans les masses l'amour de Dieu et l'esprit de charité, sont mis à l'index comme ne pouvant émaner que du Diable, ce grand cheval de bataille des adversaires du spiritisme, et les médiums sont considérés comme des suppôts de Satan qu'on regrette de ne pouvoir livrer au bûcher.

Il n'en a pas toujours été ainsi, et pour ne citer qu'un exemple, nous dirons que c'est au don de médiumnité que Sainte-Thérèse doit la canonisation. — Voici ce qu'on trouve à ce sujet dans les œuvres du R. P. Jacques Nouet, de la compagnie de Jésus; au chapitre intitulé : « Des merveilles de la miséricorde de Dieu sur Sainte-Thérèse, dans le choix qu'il en a fait en toute éternité pour éclairer le monde par la lumière de sa doctrine plus divine qu'humaine. »

« Dieu a choisi Sainte-Thérèse pour enseigner aux hommes la science des saints, et pour servir de guide à ceux qui aspirent à l'union avec sa divine majesté.

« Outre le don d'oraison qu'elle a eu en un souverain degré, Dieu lui a donné celui d'écrire avec une si grande netteté, et tout ensemble d'une manière si sublime, qu'il paraît bien que c'est une grâce infuse, et que le Saint Esprit a conduit sa plume, aussi bien que son cœur; vu même que ses écrits ayant été soumis à la censure des plus savants théologiens, mis à l'inquisition pendant douze ans, lus et relus par les docteurs les plus habiles et les plus érudits, il ne s'est pas trouvé un iota qui ne fût digne d'éloge et d'admiration; et par une merveille surprenante, il se trouve que l'original écrit de sa main, qui est gardé dans l'Escurial avec Saint-Augustin, comme un précieux trésor, est si correct, qu'on n'y voit pas une rature. Ce qui fait connaître que ce n'est point l'ouvrage de l'esprit humain, mais de l'esprit de Jésus; qui lui dictait jusqu'aux moindres paroles et qui gouvernait tous les mouvements de sa main qu'il avait pris pour son organe.

« Admirez la bonté de Dieu envers cette grande sainte, et dites lui avec toute l'église : Seigneur, jetez les yeux sur vos serviteurs et sur vos ouvrages, que la lumière du Seigneur notre Dieu nous éclaire, prenez sur nous la conduite des ouvrages de nos mains, et gouvernez l'œuvre de nos mains. »

L'auteur ajoute : « l'abondance des lumières était si grande quand elle prenait la plume, qu'elle eût lassé dix écrivains en dictant à tous ensemble. — Les communications spirites d'aujourd'hui n'ont d'autre but ni d'autre effet que celles de Sainte-Thérèse : éclairer le monde. Elles portent comme celles-ci, tous les caractères révélant une origine divine, et cependant on les condamne, on leur lance l'anathème... pourquoi?... Parce qu'elles prêchent le désintéressement aux cupides, la charité aux égoïstes; heurtent de front les idées d'un siècle de matérialisme, et renversent les idoles. Voilà pourquoi elles émanent du diable. Voilà pourquoi on les condamne.

VICTOR BASTON.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDoux.

LYON. — Imprimerie C. JAHNET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 4^e de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAÎSSANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutées toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

CHRISTIANISME ET SPIRITISME.

(10^e et dernier Article. — Voir le précédent numéro.)

Nous avons fait voir l'an passé (*Spiritisme dans les mondes inférieurs, sur la terre*) que dans un monde inférieur comme le nôtre, le signal du progrès véritable, de sa rédemption du mal, était la venue de son *Homme-Dieu* et l'établissement de la fraternité divine. Nous avons dit que ce mystère ne serait pleinement expliqué que dans l'avenir, et le temps n'est pas venu encore de le divulguer.

Examinons toutefois si l'opinion chrétienne, sur le côté divin du Christ, est contraire absolument à la raison humaine, éclairée par les révélations passées et par la révélation actuelle du Spiritisme ?

Nous prendrons d'abord nos citations chez l'abbé Gratry, qui fixe ainsi à ce sujet les croyances du christianisme dans son dernier ouvrage : *les Sophistes*.

« Je ne parlerai pas, dit-il, du mystère de sa génération. *Est né du Saint-Esprit*, disent l'Évangile et le Credo. Je n'insiste pas sur ce point. Mais je pose ici deux questions. Comment, lorsque la terre était couverte d'animaux, où n'étaient point la raison et la liberté, comment est survenu l'Être nouveau qui apporte à la terre la raison et la liberté ? De même, comment, sur la race de l'homme animal, chargée de toutes les corruptions croissantes et invétérées de l'erreur et de l'iniquité, comment est venu, pour effacer les péchés du monde, l'homme nouveau, l'envoyé de Dieu sans péché, absolument immaculé de toute erreur et de tout mal ? N'est-il point à lui seul une sorte de création nouvelle, un nouveau don de l'esprit de Dieu ? Est-il une simple déduction de l'ancien homme ? Fils de l'homme sans nul doute, mais l'homme en lui n'est-il pas avec Dieu tout autrement que les autres hommes ? « Comment le Christ est-il le fils de David, disait aux juifs Jésus lui-même (1). S'il est le fils de David, comment David l'appelle-t-il son Seigneur ? » Mais avec l'évangile, je me borne aujourd'hui à poser la question.

» Regardez-le maintenant lui-même, « cet homme qui respire l'air comme les autres, » dit Isaïe : « en tout semblable à nous, sauf le péché, » ajoute saint Paul (2).

(1) Math. xiii, 43. — Luc, xx, 44.

(2) *Tentatum autem per omnia, pro similitudine absque peccato* (Héb. iv, 15).

» Il est tout semblable à nous, homme comme nous, pouvant souffrir, pouvant mourir (1), ayant une âme humaine, un cœur humain et une raison humaine (2), qui peut se développer (3) et qui n'a pas l'omniscience de Dieu.

» Et c'est pourquoi, si je veux le bien contempler, il me faut regarder à la fois dans l'histoire, dans la solide réalité de l'Évangile ; puis aussi dans mon propre cœur et dans mon propre esprit, et dans toute l'expérience de la nature humaine, dans toute la science et du corps et de l'âme que je puis posséder.

» L'esprit humain de Jésus-Christ n'est jamais seul : « Mes jugements sont vrais, parce que je ne suis pas seul ; il y a moi et celui qui m'envoie (4). » Son intelligence n'est pas seule. Radicalement distincte de celle du Père, comme le créé l'est de l'incréd ; radicalement distincte de la lumière absolue du Verbe, elle est unie au Verbe, de cette union profonde que définit notre théologie, et dont résulte cette merveille que cette intelligence finie et l'intelligence infinie, restant toujours radicalement distinctes par nature, sont en un et opèrent en un, en Jésus-Christ. Le développement, toujours fini de la raison humaine, s'appuie sans cesse sur l'infinité, implicite pour elle, qui constitue sa ressource, son fond, son principe, son inspiration. C'est ainsi que l'esprit humain de Jésus ne se trompe point, étant uni à l'esprit qui sait tout. De là, sa perpétuelle originalité, et son incessante nouveauté. Son esprit n'est jamais inerte ; jamais il ne demeure dans la vétusté du passé, dans l'inertie de la pensée vieillie. « J'agis incessamment, dit-il, parce que mon Père agit incessamment (5). »

» Ainsi se meut l'esprit uni à Dieu ? Dieu est tout acte : l'esprit uni à Dieu est en acte, autant qu'il est possible à l'esprit fini et créé. Il ne dort pas sur l'acte ancien, ne se limite

(1) *Corpus Christi et humanum, doloribus et corruptioni obnoxium, ex nature suæ conditione.* — Article de foi catholique.

(2) *Animam humanam, eamque rationis participem, Verbum divinum assumpsit.* — Article de foi catholique.

(3) *Et Jesus proficiebat sapientia, et ætate, et gratia, apud Deum, et homines.* Luc II, 52. — Saint Thomas dit, 3^e q. ix, art. 4 : *Fuit ergo in Christo aliqua experimentalis scientia, quæ est scientia acquisita.*

(4) Joau. VIII, 16. *Judicium metum verum est, quia solus non sum, sed ego et qui misit me, Pater.* — Ib. XIV, 10. *Non creditis quia ego in Patre et Pater in me est? Verba quæ ego loquor vobis à me ipse non loquor.*

(5) *Pater meus usque modò operatur, et ego operor.* Joan. v, 17.

point au passé ni au présent, ne languit pas dans l'idéalité. Il sait sortir de soi, pour recevoir toute nouvelle impression de la vie, toute expérience et toute inspiration de Dieu.

» O disciples du Maître, ô âmes vivantes, qui avez la foi et qui avez l'amour, n'avez-vous jamais essayé de penser ainsi ?

» Au point de vue théologique, il est clair que ce n'est plus ici qu'une comparaison, pouvant aider, je crois, à concevoir, jusqu'à un certain point, l'intérieur de l'esprit de Jésus. Si tout esprit uni à Dieu par la grâce et la bonne volonté, l'obéissance et l'humilité devient, à mesure qu'il est plus uni, de plus en plus actif sous les ordres incessants du Père, quelle n'était pas l'activité de l'esprit humain de Jésus, dans son union hypostatique à Dieu ? »

Je dis qu'il n'y a rien dans cette manière de penser qui soit contradictoire avec notre raison inspirée.

Je dis que je crois avec toutes mes énergies ces choses : *le Christ est non-seulement un homme parfait, Messie céleste, il est encore fils de Dieu, porteur du Verbe, et un avec lui.*

Je connais un grand nombre de Spiritistes qui sont de mon avis.

Je dis que par cela seul la question est jugée.

Car, si mes amis et moi, nous croyons intimement à l'avenir, à la portée, au but des manifestations spiritistes, à la pluralité des épreuves et à la préexistence, si nous ne répudions aucun article de notre sublime *Credo*, et si en même temps nous croyons et nous confessons que Jésus, âme humaine, choisie, est de plus un avec le Verbe de Dieu, que c'est le Verbe fait chair (1), que devient cette accusation d'*Arianisme*, sur laquelle on nous attendait et on nous guettait.

Sans doute, tous nos frères ne se sont pas élevés si haut, n'ont pas les mêmes sentiments, faute peut-être d'y avoir assez réfléchi et de s'être préoccupés de la question. Mais qu'importe ? Nous avons démontré au dernier article qu'il n'y avait pas nécessité, pour le moment, d'insister là-dessus, pourvu que l'idéale beauté de Jésus et la divinité de sa mission éclatassent à tous les regards.

Mais enfin, vous ne pouvez pas nous objecter, nous le répétons en présence de l'ardente foi de quelques-uns d'entre nous, que le Spiritisme mène fatalement à l'*Arianisme*.

Nos adversaires sont donc confondus.

Il me semble qu'en écrivant ces dernières lignes, une douce et pâle vision se dessine à mes yeux ; je crois voir la suave et limpide figure de Jésus, contristée de ce qui se passe encore sur la terre. Les matérialistes, les athées, les incrédules, les agioteurs de la bourse, les nouveaux pharisiens, les vendeurs du temple, les souffleteurs hypocrites et élogieux, qui le saluent de nos jours, roi des juifs comme autrefois, tout en le couvrant de boue et de crachats : ah ! c'est sans doute, ô mon divin Maître, ce qui cause votre tristesse. Je crois l'entendre me demander, ainsi qu'à Pierre jadis : et toi, mon enfant bien-aimé, que penses-tu que je sois ? Et je lui réponds avec toute mon âme : Vous êtes, ô Jésus, *le Christ, le Fils du Dieu vivant ; vous êtes notre Seigneur et notre Dieu.*

PHILALÈTHÈS.

(1) Saint Jean, cap. 1.

UNE VOYANTE.

(2^e et dernier article.—Voir le précédent numéro.)

Un ange que la voyante appelait son ange gardien, l'avertissait aussi quelquefois. Éclairée par ce moniteur officiel, tout à coup elle s'écriait, et par exemple au beau milieu de ses ouvrages de femme : « il y a des âmes qui souffrent, prions ! » On priait, puis subitement, elle arrêtait la prière par ces mots : remettons-nous à l'aiguille.

Un soir, me dit son amie, M^{me} de T... , vers le milieu d'une nuit sombre, et dans l'isolement complet où nous vivions, on entendit retentir ce nom : « Fanny ! Fanny ! » Puis bientôt, sourde que j'avais été d'abord à ce cri de détresse, je l'entendis moi-même : Fanny ?... mais viens, viens vite. Où donc es-tu, Fanny ? »

N'avez-vous point entendu cet appel, nous dit, pâle et saisie d'effroi, la mère de M^{me} de N... ; car elle était cette Fanny que venait d'appeler la voix suppliante... la voix même de son mari, dont le timbre nous était si familier. Nous nous précipitâmes au dehors, nous cherchâmes longtemps ; des flambeaux éclairèrent partout nos pas autour de notre demeure, mais partout nos recherches furent vaines.

Trois jours s'écoulèrent, et cet incident était oublié lorsque nous apprimes par une lettre inattendue, que le père de M^{me} de N... venait de subir l'assaut d'une maladie brutale. Ce mal subit l'avait presque laissé pour mort. Or, l'heure, le moment de cette crise était le moment même où le nom de sa femme, où ce cri : « Fanny ! Fanny ! » avait si vivement troublé notre repos.

Cependant, la mère de M^{me} de N... vint à mourir, et bientôt la forme visible de la morte devint le principal et l'unique moniteur de sa fille. Un jour, par exemple, et c'était à la suite de ce que je ne sais quel mal gangréneux, les chirurgiens agitaient la question de couper la jambe du père de M^{me} de N... — « Non, non, console-toi, lui dit la forme de la mère, on ne la coupera point, mais écoute, voici ce que tu dois faire... » Le traitement dicté fut suivi, sans que l'on songeât plus au moyen héroïque, et la guérison vint au pas de course.

Quelques temps avant la mort du mari de M^{me} de N... , la forme qui représentait sa mère, lui annonça ce malheur, et sembla vouloir, en même temps, en reculer le terme. — « Éloigne de sa main toutes sortes d'armes, ma fille ! » — Et dans les alarmes de la tendresse conjugale, madame de N... , pour qui ces avertissements étaient aussi sacrés que sûrs, resserrait hors des heures de repas, les couteaux, et jusqu'aux fourchettes de son ménage.

Cependant la saison d'habiter la ville est venue. On part, on s'installe à Paris, on y est à peine installé que souffle et gronde le vent de feu de l'émeute. Or, un jour qu'elle était menaçante, un garde national, empressé de s'entretenir avec M. de N... , arrive et vient le visiter sous le harnais. Dans l'antichambre il a déposé son fusil, chargé d'une mortelle cartouche... La conversation s'est engagée, on cause, et M^{me} de N... demandant à son mari je ne sais quel objet dont son écritoire est dépourvue, le mari se lève avec empressement et traverse l'antichambre. L'arme fatale frappe sa vue, et qui le croirait?... une folie soudaine lui donne des ailes ; il fond sur le mousquet, le tourne contre sa tête et la détente est poussée. Le coup partit, sa cervelle est à terre.

« Hélas ! il faut se préparer à souffrir de rechef, ma fille, lui dit l'image de sa mère ; et quant à ton amie, M^{me} de T... , celle même qui m'initie à ces intimes et lugubres détails, — apprends-lui qu'elle est sur le point de passer par les mêmes épreuves. Elle va les subir !... à peu près... »

Nul indice ne faisait présager une semblable catastrophe ; mais, à quelque temps de là, une balle qui cherchait follement cette tête chérie, s'y logeait sans la briser...

Disons vite que le second événement sinistre-dont était menacé Mme de N... elle-même, ne tarda point à se réaliser.

Son père, aussitôt qu'il en eut connaissance, se fit un triste devoir de lui en communiquer la nouvelle. Mais à quoi bon? Comme il ouvrait la bouche : « Depuis huit jours je sais tout, lui dit elle; la voix m'a dit tout ce qui devait être! » — Et pour preuve, la pauvre et courageuse femme entra sur le champ dans les plus minutieuses particularités de l'événement désastreux, mais à peine accompli, qui la frappait.

Quelques semaines devaient s'écouler, au bout desquelles Mme de N... s'attendait à recevoir une visite, et certes, des plus embarrassantes; c'était celle d'une personne à laquelle elle devait donner des réponses précises sur des questions imprévues, et que je ne puis mieux comparer qu'à l'interrogatoire d'un examen scientifique. Elle se figurait cependant, avoir une longue mesure de temps pour se préparer. Un beau soir elle se couche tranquille et s'endort. Sa mère, presque aussitôt, lui apparaît; mais seulement en rêve cette fois, et lui dit : « Lève-toi, ma fille, M. B..., que tu n'attends que dans trois semaines, sera demain chez toi dès huit heures; son dessein est de te surprendre, et voici ses questions, voici l'ordre dans lequel il les posera. Tu sais s'il t'importe d'y bien répondre! Dans tel endroit et dans tel cahier, tu trouveras les éléments de ce travail. A l'œuvre, vite, et tu n'as que le temps! »

A huit heures, le lendemain, on frappait à sa porte, mais sans la surprendre. Les questions précises et uniques, indiquées dans la vision, furent posées, et selon le numéro d'ordre prédit. Ce lui fut un jeu d'y répondre.

Il est généralement peu de raisons qui déterminent Mme de N... à se séparer plusieurs jours de suite de l'une de ses jeunes filles, enfant toute nerveuse et sensitive. Naguère, cependant, vaincue par les tendres et caressantes obsessions de sa belle mère, elle lui confia cette chère enfant, et s'en retourna vers son manoir. Elle commençait même à goûter un calme que ses visions d'outre-tombe ne lui laissaient qu'à de rares intervalles : « Pars vite et vole! » lui dit tout à coup sa mère qui lui apparaît.

Docile à cette voie connue, Mme de N..., dont la calèche est en course, se jette précipitamment dans la voiture d'un étranger. A peine a-t-elle touché la porte de la ville, qu'elle rencontre un exprès, député pour la prévenir de l'invasion subite et redoutable du mal que l'esprit matriciel avait révélé!

Quelle force irrésistible acquerraient les écrits destinés à la question de l'intervention des Esprits, si le despotisme si souvent respectable des convenances sociales n'imposait la loi du silence ou de l'anonyme aux personnes et aux familles les mieux posées pour vaincre de haute lutte, par l'autorité de leur nom, les résistances de l'incrédulité raisonnable.

L'observation de notre auteur est fort juste, mais il faut croire que lorsque les croyances spirites auront passé dans nos habitudes et dans nos mœurs, l'inconvénient signalé cessera. Nous défions nos adversaires de trouver dans ce récit très-remarquable, autre chose que des faits de spiritisme ordinaire, et même bon, bienveillant, cherchant à empêcher le mal. Nous remercions M. Desmousseaux, de l'avoir livré à la publicité. Nous nous en emparons avec empressement.

ERDNA.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à ERMAINE DUFAUX, alors âgée de 14 ans.

(23^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE VII.

Année 1465 (suiv.)

L'armée du comte de Charolais montait à vingt-six mille hommes. Les principaux chefs et seigneurs étaient Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, Adolphe de Clèves, seigneur de Ravestein, Jean de Luxembourg, seigneur de Laubourdin, bâtard de Luxembourg, mais légitimé par le duc de Bourgogne; Antoine de Bourgogne, seigneur de Beurres, comte de Sainte-Méhenoud, bâtard du duc de Bourgogne et de Jeanne de Presle, Guillaume, seigneur de Coutag, Antoine et Philippe de Crèveœur, Jean V, seigneur de Créquy, Philippe de Lalaing, Jean de Beaudricourt, seigneur de Bussy, et Pierre II, seigneur d'Urfé. Des princes étrangers avaient cru s'honorer en servant sous les ordres du comte de Charolais; parmi eux on remarquait mon beau-frère Jacques de Savoie, comte de Romont; le duc Edmond de Sommerset, du sang des Lancastres.

Chacun des principaux princes ligués avait une petite armée. Je viens de parler de celle du prince bourguignon; le duc de Bretagne avait huit cents hommes d'armes et six mille archers; mon frère Charles était à leur tête avec le comte de Dunois et le comte de Dammartin. Les grands seigneurs étaient André de Laval, seigneur de Lohéac; Jean, sire de Rieux et de Rochefort, comte d'Harcourt, maréchal de Bretagne; sire de Beuil, Pierre d'Amboise, seigneur de Chaumont; le seigneur de Gaucourt, etc.

L'armée du duc de Calabre était plus considérable, il avait neuf cents hommes d'armes et six mille archers lorrains, bourguignons et allemands; quatre cents arbalétriers et cent vingt hommes italiens, sous la conduite de Jacques Gailliot de Genouillac, seigneur d'Acier, et de Nicolas de Monfort, comte de Campo-Basso; il avait aussi cinq cents Suisses à ses gages.

Le comte d'Armagnac et le seigneur d'Albret avaient sept cents hommes d'armes et environ huit mille archers. Nemours avait sous ses ordres trois cents hommes d'armes et trois mille archers, et le duc de Bourbon cinq cents hommes d'armes et six mille archers.

En joignant à cela une infanterie considérable, des valets et d'autres gens subalternes, on pourra se figurer ce qu'étaient les forces des ligués. Heureusement pour moi, ces armées n'étaient pas réunies en une seule, ce qui les privait d'un grand avantage.

Mes principales forces étaient l'armée que j'avais conduite en Bourbonnais et celle que j'avais laissée sous les ordres du comte du Maine mon oncle. La première était composée de neuf mille hommes de cavalerie, et seize mille d'infanterie. Le comte du Maine avait huit cents hommes d'armes et huit mille archers; d'un autre côté, le maréchal de Rohault gardait la Picardie avec trois cents lances et trois mille archers. Je pouvais disposer d'environ cinquante mille hommes exercés, qui formaient les armées dont je viens de détailler les forces, ou qui étaient distribués dans différents postes. J'avais en outre des troupes assez considérables qui n'étaient pas aguerries. Je fis prier mes alliés de m'envoyer des secours; les uns me refusèrent, les autres accédèrent à ma demande, mais j'en retirai peu d'utilité. Les secours qu'ils me firent parvenir étaient faibles, ou m'arrivèrent trop tard.

Les tentatives que je fis pour regagner quelques ligués furent inutiles; mais celles que firent ceux-ci n'eurent pas le même sor

Le comte d'Armagnac et le seigneur d'Albret eurent l'adresse de gagner Antoine de Châteauneuf, seigneur du Lau, mon favori, qui leur promit de les servir de tout son pouvoir. Du Lau devenait peut-être pour moi le plus dangereux de tous mes ennemis, car possédant toute ma confiance, il était à même de me nuire plus que les autres.

(La suite au prochain numéro.)

SIGNES DES TEMPS

(Médium, M. X.; groupe spirite, la famille chrétienne, à Genève.)

Il se passe maintenant des choses extraordinaires; il se fait des transitions immenses; il se voit de très-surprenantes transformations. A quoi attribuez-vous cela? Que dites-vous en voyant la scène du monde changer de face? Que dites-vous à ces pas gigantesques qui s'opèrent dans l'instruction religieuse et scientifique? Que dites-vous de la lumière bientôt aussi vive du réveil religieux que celle de la primitive Église? Que dites-vous des preuves éclatantes d'une nouvelle ère? Que dites-vous du fil électrique qui s'est établi du ciel à la terre? Que dites-vous de l'organisation de vos dictées? N'est-ce point l'annonciation des temps? n'est-ce point l'annonciation du règne de Dieu sur la terre? N'est-ce point l'ancien monde qui touche à sa fin, pour laisser la place au nouveau? Que dites-vous des justes châtimens qui fondent sur quelque-uns? Que dites-vous des rapports qu'il y a maintenant entre l'Église du Christ et celle de la bergerie? — Vous devez vous écrier, en regardant le Ciel: «Voici le temps de me réconcilier avec mon Dieu; voici la dernière heure qui sonne. — Allez, et dites à nos frères les Juifs que les portes de Jérusalem sont ouvertes, dites-leur de notre part: «Le tout-puissant Maître des cieux et de la terre vous envoie dans son temple; allez-y et réjouissez-vous de votre Sauveur, de la reconnaissance qu'il attend de vous. Dites-leur: voici, un beau jour s'approche; louez-le par vos chants d'amour!»

UN DES MESSAGERS FLUIDIQUES.

INÉGALITÉS TERRESTRES.

Sans parler de l'inégalité si considérable des rangs et des fortunes qui frappe de tous côtés les regards, ni rappeler tant de malheureux qui manquent absolument de pain, quand l'abondance et les délices entourent les favoris du siècle, combien d'autres inégalités de toutes sortes entre les fils infortunés d'Adam.

Les uns doués de tous les avantages de l'esprit et du corps; les autres privés, dès leur naissance, des dons les plus nécessaires de la nature. Ceux-ci muets et sourds, ceux-là aveugles ou bossus ou bancals ou estropiés, défigurés de toutes les manières; crétins, goitreux, imbéciles, apportant avec l'existence les germes de mille affreuses maladies, toute cette immense variété, en un mot, des dons naturels que Saint-Augustin s'est plu à signaler comme de purs effets de la volonté de Dieu, dont la raison devait être cherchée dans la même cause que l'inégale dispensation de ses grâces (1). Combien de personnes ne voyons-nous pas qui ne peuvent avancer ni réussir en rien, que Dieu semble avoir prises pour but à ses coups les plus douloureux et les plus rudes, et qui sont constamment dans l'infortune et la peine, sans qu'on puisse en découvrir la cause. Pourquoi tant d'enfants qui naissent dans la maladie et la souffrance, et qui souvent ne jettent qu'un cri jusqu'à l'heure prématurée de leur mort? Saint-Augustin en était étonné lui-même,

(1) De corruptione et gratia, cap. VIII, n. 49. Contra Julian, Pélag. lib. IV, cap. III, n. 16.

lui, le docteur de la prédestination gratuite, c'est-à-dire des inégalités et des privilèges, il ne concevait pas sous un Dieu juste, ces peines imposées à l'enfance, et on sait que c'est là le principal motif qui lui faisait rejeter l'opinion que les âmes fussent créées exprès pour chaque corps. Nul, dit le saint docteur, «sous un Dieu souverainement équitable et bon, ne peut souffrir qu'il ne l'ait mérité (1).»

Le péché originel d'Adam, par lequel on voudrait expliquer tous les maux et tous les désordres qui se succèdent sur la terre, ne peut avoir ici d'application; le péché originel est le même pour tous, et il s'agit ici d'inégalités. Or, quelle cause plus juste et plus raisonnable assigner à ces inégalités, que l'inégalité même des expiations qui sont dues par chacune des âmes, pour des péchés antérieurs, en d'autres termes, que la diversité des mérites ou des démérites qu'elles ont acquis dans une première existence? Car rien, dans cet univers, ouvrage d'une infinie sagesse, n'arrive par un pur jeu du hasard; rien sous un Dieu juste, ne se fait sans une souveraine justice. Comme tout bien recevra sa récompense, tout mal doit avoir son châtement; et celui qui a dit qu'un verre d'eau froide donné en son nom ne perdra point son légitime salaire, a dit aussi au prévaricateur: «Tu ne sortiras point de là que tu n'aies payé jusqu'à la dernière obole.» C'est cette variété des dons de la nature et cette diversité d'états, dans les êtres intelligents et libres dont se compose l'universalité du monde, qui avait porté l'illustre Origène à conclure, afin que la justice de Dieu, dit-il, parût en tout, «qu'il n'y a point d'autre raison à donner de son existence, que la diversité des chutes de ces êtres, qui ne se sont pas séparés en la même sorte de l'unité, en laquelle ils avaient tous originellement été créés.»

Ces raisonnements pleins de force et de vigueur pour prouver la préexistence des âmes, ont été résumés et extraits par nous de l'ouvrage d'un catholique démonophobe, précurseur de l'école des Mirville et consorts: *Des destinées de l'âme*, par M. d'Orient. La qualité de fougue ultramontaine qui caractérise les autres livres de l'auteur, donne, si nous ne nous abusons, plus d'importance encore à ces passages significatifs en faveur de nos vies antérieures. X.

FAIT SPIRITE.

Le *Publicateur* de Dôle (Jura) insérait, le 14 février 1838, la communication suivante, qui lui était adressée avec toute garantie:

«Depuis quelques mois on s'entretient à voix basse de faits mystérieux inexpliqués qui se passent dans une maison de la rue des Arènes. — La nuit, sous certaines parties de la maison, on entend des bruits souterrains: froissement de fer, retentissement de chaînes. Pour les uns, c'est le choc d'un pilon dans un mortier; pour d'autres, un froissement de pincettes. Les habitants en sont éveillés et fort effrayés. Y aurait-il une taverne souterraine où s'exerce une industrie coupable? On a pu le croire; maintenant ce n'est plus possible: l'autorité a fait sonder la maison, explorer même le voisinage, et les bruits persistent. On se demande si ce sont des sorciers, des âmes en peine, l'âme de la terre? On ne sait, on a fini par croire que c'était un tour des Esprits frappeurs.»

(1) *Sub deo tamen justo et immenso bono nemo miser nisi mereatur, esse putat.*

Pour tous les articles non signés:

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct. gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

DES MIRACLES AU POINT DE VUE SPIRITE.

(1^{er} article.)

Les enfants de notre humanité ont toujours conçu ce qu'ils nommaient un *miracle* sous un faux et grossier point de vue ; ils l'ont qualifié de *surnaturel* (on sait que penser de cette expression), ils l'ont défini une *interversión des lois essentielles de la nature* ; c'était le nier tout à fait, c'était dire que Dieu quittait sa nature, que les Esprits dépouillaient aussi la leur, et que les hommes, aux prières et aux désirs desquels le phénomène *anti-naturel* était accordé, avaient dû aussitôt s'abstraire de leur nature pour le recevoir. Autant de chimères, d'absurdités qu'il fallait supposer.

Le Spiritisme, lui, définit le miracle : « Un fait produit par la nature de Dieu intervenant dans ses humanités, au moyen de ses envoyés fluidiques, ou par la nature des Esprits intervenant dans ces mêmes humanités, sous l'œil du Maître suprême, avec sa tolérance et sa permission, » donc le miracle est parfaitement naturel, s'il est extra-humain.

On conçoit que les Sophistes de la négation, athées, panthéistes, déistes purs, eussent beau jeu dans la question des miracles définis comme on l'a vu plus haut ; ils auraient eu moins belle partie, si leur négation avait dû s'étendre à Dieu et aux agents spirituels ; il leur aurait fallu soutenir que l'homme existait seul, et cette niaise prétention serait tombée il y a longtemps sous un immense ridicule. C'est donc un des bienfaits incontestables du Spiritisme d'avoir rappelé l'exacte et véridique notion des Esprits et de leur influence dans notre monde. Par cette seule restitution, l'histoire est remise sur pied ; de boiteuse qu'on l'avait faite, elle redevient ingambe ; on l'avait mutilée et coupée, elle reprend son intégrité, elle se débarrasse à son tour de ses étrangleurs : Renan, Littré, de Beaufort, Nicburh et autres, *ejusdem farinae*, et les domine, grâce aux révélations actuelles, de toute la hauteur du bon sens, et les écrase de ses millions de témoignages authentiques. C'est pitié quand on réfléchit où la critique historique était tombée entre les mains de certaines gens qui se prétendaient érudits : nous en avons dit assez contre ces pauvres et tristes héros (*Influence du Spiritisme*, 3^{me} article), et nous sommes saisis pour eux d'une compassion, hélas ! trop méritée.

Il est curieux de voir MM. Ernest Havet, Scherer, Larroque, et même Sainte-Beuve, pris d'une sainte colère contre leur chef de file, le grand Renan qui, dans son explication des miracles, surtout de la résurrection de Lazare, avait complètement dévoilé la ficelle. Ils lui jettent la pierre et lui reprochent d'avoir trop mis à nu l'inanité du scepticisme ; c'est une faute impardonnable en effet, dont nous savons gré à Renan, quoiqu'il l'ait commise par l'impétuosité d'un enfant terrible.

Examinons toutefois, en cessant toute ironie qui n'est pas sérieuse, dont nous n'avons pu nous défendre et que nos lecteurs nous pardonneront, l'état de la question des miracles selon les discussions de la philosophie moderne, et raisonnons d'abord là-dessus, abstraction faite de toutes les révélations du Spiritisme.

Les rationalistes exclusifs insistent et soutiennent notamment, dans l'ordre matériel, que ce que nous appelons des miracles est impossible, puisqu'ils seraient la suspension ou l'interversión des lois naturelles du cosmos. Ils ne comprennent pas que les miracles dans le monde corporel, aussi bien que l'enseignement, et les secours divins dans le monde intellectuel et dans le monde moral, loin d'être une dérogação à l'ordre universel, ne sont peut-être à un point de vue plus élevé que la confirmation éclatante de cet ordre lui-même ; qu'aux yeux de Dieu, ou même des créatures supérieures et mieux douées que nous, les prétendues contradictions s'effacent et disparaissent, et qu'ainsi notre opinion, sur l'impossibilité apparente de ces faits divins, n'est due qu'au peu de portée de nos regards. Raisonner comme ils le font, n'est-ce pas mesurer toutes choses à notre aune ? N'est-ce pas vouloir étendre sur le lit de Procuste de notre intelligence bornée, Dieu, la création et leurs ineffables rapports ? S'il nous était donné par une révélation prolongée et plus complète de connaître mieux la science vivante et fonctionnante de Dieu, le miracle disparaîtrait en quelque sorte, parce que tout serait expliqué. En attendant, le plus sage est de ne pas en nier la possibilité, nous dirions presque la certitude.

Charles Bonnet dit :

« J'aperçois ainsi que le grand ouvrier pourrait avoir caché, dès le commencement, dans la machine de notre monde, certaines pièces et certains ressorts qui ne devaient jouer qu'au moment où certaines circonstances correspondantes

l'exigeraient. Je reconnais donc qu'il serait possible que ceux qui excluent les miracles de la sphère des lois de la nature, fussent dans le cas d'un ignorant en mécanique qui, ne pouvant deviner la raison de certains jeux d'une belle machine, recourrait, pour les expliquer, à une sorte de magie ou à des moyens surnaturels. » Pour expliquer plus clairement ma pensée, poursuit-il, choisissons un exemple : L'éclipse du soleil qui eut lieu en pleine lune à la mort de Jésus-Christ. Qui ne voit que les choses ont pu être arrangées de toute éternité, de façon à ce que, à un moment donné, le soleil fût obscurci par le passage sur son disque d'astéroïdes nombreux, ou par des taches inusitées, ou par toute autre cause naturelle et inconnue de nous : (comme par une intervention d'Esprits qui auraient accumulé des matières noirâtres dans l'atmosphère.)

On peut en dire autant de tous les autres miracles, et ils n'en font pas moins éclater la puissance de Dieu, pour avoir lieu suivant des causes naturelles et prévues. Il est donc téméraire de nier les miracles; ils ne sont pas opposés à la raison. Sans doute, Dieu ne peut pas changer les lois des êtres, mais il peut se servir à son gré de ces lois, pour leur faire produire des événements qui paraissent miraculeux à notre ignorance.

Nous qui ne comprenons rien à l'essence intime des choses, aurions-nous donc l'orgueil de limiter la puissance divine aux bornes de notre compréhension, de déclarer tel fait impossible, parce que nous n'apercevons pas la cause qui a pu le réaliser?

PHILALÈTES.

(La suite au prochain numéro.)

COMMENT LE CURÉ D'ARS FUT PERSÉCUTÉ PAR LES MAUVAIS ESPRITS

(1^{er} article.)

Nous extrayons ce qu'on va lire de l'ouvrage intitulé *Le curé d'Ars*, par l'abbé Alfred Monnin, missionnaire. (Voir le chapitre II, page 303 et suivantes). Nous copierons textuellement, nous réservant de faire suivre ce récit des réflexions qu'il nous suggérera. Cédons d'abord la parole au pieux biographe du vénérable Jean-Baptiste-Marie Vianney :

On ne peut prononcer le mot de tentation sans que le souvenir de la Thébaine et de saint Antoine se présente aussitôt à l'esprit; car les tentations de cet homme célèbre sont devenues proverbiales. La vie de saint Benoît, de saint François d'Assise, de saint Antoine de Padoue, de saint Jean de Dieu, de saint Vincent Ferrier, pour ne nommer que les plus illustres; celle de sainte Madeleine de Pazzi, de sainte Catherine de Gênes, de sainte Marguerite de Crotonne, de sainte Françoise Romaine, de sainte Rose de Lima, de sainte Hedwige, de sainte Lidwine, de sainte Térèse, et, à une époque plus rapprochée de nous, celle de Jean de Castillo et de Sébastien del Campo, jésuites, de Dominique de Jésus-Marie et de Franc, carmes déchaussés, de Christine l'Admirable, de la Solitaire des rochers, de Benoîte, la petite bergère du Laus, celle enfin de Marie de Mœrl, l'extatique du Tyrol, offrent des similitudes frappantes avec ce que nous allons raconter.

Il y avait six ans que M. Vianney était à Ars; il venait d'ouvrir aux petites orphelines du pays sa chère maison de refuge, quand des bruits étranges commencèrent à troubler le repos de ses nuits et le silence de son presbytère. Voici comment on lui a entendu raconter à lui-même l'origine de ces persécutions : « La première

» coups retentirent à la porte de ma cour, comme si on avait voulu
» l'enfoncer avec une énorme massue. J'ouvris aussitôt ma fenêtre
» et je demandai : « Qui est là?... » mais je ne vis rien, et j'allai
» tranquillement me coucher en me recommandant à Dieu, à la
» très-sainte Vierge et à mon bon ange. Je n'étais pas endormi que
» trois autres coups plus violents, frappés non plus à la porte
» extérieure, mais à celle de la montée d'escalier qui conduit à
» ma chambre, me firent ressauter. Je me levai et m'écriai une
» seconde fois : « Qui est là?... » Personne ne répondit.

» Lorsque ce bruit commença, je m'imaginai que c'étaient des
» voleurs qui en voulaient aux beaux ornements de M. le vicomte
» d'Ars, et je crus qu'il était bon de prendre des précautions. Je
» priai deux hommes courageux de coucher à la cure pour me
» prêter main-forte, en cas de besoin. Il vinrent plusieurs nuits de
» suite; ils entendirent le bruit, mais ne découvrirent rien et de-
» meurèrent convaincus que ce vacarme avait une autre cause que
» la malveillance des hommes. J'en acquis moi-même bientôt la
» certitude; car, pendant une nuit d'hiver qu'il était tombé beau-
» coup de neige, trois énormes coups se firent entendre vers le mi-
» lieu de la nuit. Je sautai précipitamment à bas de mon lit; je pris
» la rampe et descendis jusque dans la cour, pensant trouver cette
» fois les malfaiteurs en fuite et me proposant d'appeler au secours.
» Mais, à mon grand étonnement, je ne vis rien, je n'entendis
» rien, et, qui plus est, je ne découvris sur la neige aucune trace
» de pas... Je ne doutais plus alors que ce ne fût le démon qui
» voulait m'effrayer. Je m'abandonnai à la volonté de Dieu, le
» priant d'être mon défenseur et mon gardien, et de s'approcher
» de moi avec ses anges quand mon ennemi viendrait de nouveau
» me tourmenter. »

Si le but du démon était de frapper de terreur le pauvre Curé, il n'avait que trop réussi; car M. Vianney a avoué que dans les premiers temps, alors que la cause de ces bruits mystérieux, qui se renouvelaient toutes les nuits pendant des heures entières, n'était point connue, il mourait de peur dans son lit; sa santé ne pouvait manquer d'en être profondément altérée; on le voyait sécher et dépérir. Des personnes charitables s'offrirent à faire le guet autour de la maison et à coucher dans la chambre voisine de la sienne. Quelques jeunes gens armés s'établirent en embuscade au clocher, afin de mieux surveiller les abords de la cure.

Il y en eut parfois qui furent très-effrayés, entre autres le charbon du village, André Verchère. Une nuit que son tour de faction était venu, il s'installa, avec son fusil, dans une chambre du presbytère. Quand vint minuit, un bruit effroyable se fit entendre à côté de lui, dans la pièce même; il lui sembla que les meubles volaient en éclats sous une grêle de coups. La pauvre sentinelle de crier au secours, et M. le Curé d'accourir. On regarde, on examine, on fouille les coins et les recoins, mais inutilement.

Quand M. Vianney se fut bien assuré que ces bruits n'avaient aucune cause humainement assignable, il prit le parti de congédier tous ces gardiens dont la présence lui était inutile, et finit par s'habituer à ce martyre, qui dura trente-cinq ans, avec des phases et sous des formes diverses, mais sans qu'il y eût presque jamais d'intermittence.

Ordinairement, à minuit, trois grands coups contre la porte du presbytère avertissaient le Curé d'Ars de la présence de son ennemi; et, suivant que son sommeil était profond ou léger, d'autres coups plus ou moins rudes se succédaient en approchant. Après s'être donné le divertissement d'un horrible tintamarre dans l'escalier, le démon entrait; il se prenait aux rideaux du lit et les secouait avec fureur, comme s'il avait voulu les arracher. Le pauvre patient ne pouvait comprendre qu'il en restât un lambeau. Il arrivait souvent que l'esprit malin heurtait comme quelqu'un qui veut entrer; un instant après, sans que la porte fût ouverte, il était dans la chambre remuant les chaises, dérangeant les meubles, furetant partout, appelant M. le Curé d'une voix moqueuse : « Vian-

« ney ! Vianney ! » et ajoutant à son nom des menaces et des qualifications outrageantes : « Mangeur de truffes ! nous t'aurons bien... » Va, nous t'aurons bien !... nous te tenons ! nous te tenons !... » D'autres fois, sans se donner la peine de monter, il le hélait du milieu de la cour, et, après avoir longtemps vociféré, il imitait une charge de cavalerie ou le bruit d'une armée en marche. Tantôt il enfonçait des clous dans le plancher, à grands coups de marteau ; tantôt il fendait du bois, rabotait des planches, sciait des lambris, comme un charpentier activement occupé dans l'intérieur de la maison ; ou bien il taraudait toute la nuit, et il semblait à M. Vianney qu'il allait, le matin, trouver son plafond criblé de trous ; ou bien encore il battait la générale sur la table, sur la cheminée et principalement sur le pot à eau, cherchant de préférence les objets les plus sonores.

Quelquefois le Curé d'Ars entendait, dans la salle basse au-dessous de lui, bondir comme un grand cheval échappé, qui s'élevait jusqu'au plafond et retombait lourdement, des quatre fers, sur le carreau. D'autres fois, c'était comme si un gendarme chaussé de grosses bottes en eût fait résonner le talon sur les dalles de l'escalier. D'autres fois encore, c'était le bruit d'un grand troupeau de moutons qui paissait au-dessus de sa tête. Impossible de dormir avec ce piétinement monotone. Une nuit que M. Vianney était plus agacé que de coutume, il dit : « Mon Dieu, je vous fais volontiers le sacrifice de quelques heures de sommeil pour la conversion des pécheurs. » Sur le champ, l'inférieur troupeau s'en alla ; le silence se fit, et le pauvre Curé put reposer un instant.

Pendant plusieurs nuits consécutives, — nous tenons tous ces détails de M. Vianney lui-même, — il entendit dans la cour des clameurs si fortes et si menaçantes qu'il en tremblait d'effroi. Ces voix parlaient dans une langue inconnue et avec la plus grande confusion, en sorte qu'elles réveillaient en lui le souvenir encore récent de l'invasion. Il comparait leur tumulte au bruit qu'aurait fait une armée d'Autrichiens, ou bien il se servait d'un autre mot non moins caractéristique, disant que des troupes de démons avaient tenu leur parlement dans sa cour.

Ces histoires, on le pense bien, firent grand bruit ; elles excitèrent, comme il arrive toujours, des rumeurs en sens divers et de vives contradictions. Toutefois il n'est pas permis de supposer que M. Vianney se soit trompé ni qu'il ait voulu tromper. Ceux qui l'ont connu savent que la mort eût été pour lui préférable au mensonge. Il n'avait pas le tempérament d'un visionnaire ; il n'était point du tout crédule ; il possédait toutes les qualités d'un bon témoin. Ces choses ne se passèrent pas une fois, mais cent et cent fois par an, pendant trente ans ; elles furent attestées par lui des milliers de fois ; il n'y avait rien dont il parlât plus volontiers.

N'importe ! les démentis persévèrent ; ils portaient surtout des rangs du clergé. Les confrères du Curé d'Ars se montraient, en général, peu disposés à admettre la réalité de ces manifestations diaboliques ; ils leur cherchaient des causes naturelles et physiologiques, et croyaient en trouver dans les jeûnes et les veilles immodérés du saint homme : explication sommaire et commode, plus que satisfaisante. « Si le Curé d'Ars vivait comme les autres, disaient-ils, s'il prenait sa dose de sommeil et de nourriture, cette effervescence d'imagination se calmerait, son cerveau ne se peuplerait pas de spectres, et toute cette fantasmagorie infernale s'évanouirait. »

Au plus fort de ces préventions, voici ce qui arriva : — ce drame infernal a été raconté de la même manière par les différentes personnes qui en furent témoins ; un de ces témoins vit encore et s'est offert à en signer les détails. — C'était dans l'hiver de 1826, il y avait à Saint-Trivier-sur-Moignans un vénérable curé, nommé M. Granger, qui s'était mis en rapport avec l'abbé Vianney, dès les premiers jours de son ministère à Ars ; il avait su l'appré-

cié et il le voyait souvent. Jaloux de procurer à ses paroissiens le bienfait de la présence au milieu d'eux d'un prêtre si mortifié et si zélé, il le pria de se joindre aux missionnaires qui donnaient alors les exercices du grand jubilé. M. Vianney consentit à tout ce que son voisin voulut : il resta trois semaines à Saint-Trivier, prêcha de temps en temps et confessa beaucoup.

Comme les vexations auxquelles il était en butte de la part du démon, faisaient alors grand bruit, ses confrères s'en amusaient et lui disaient sur le ton du badinage : « Allons ! allons ! cher Curé, faites comme les autres ; nourrissez-vous mieux : c'est le moyen » d'en finir avec toutes ces diableries. » Un soir, on le prit sur une gamme plus haute ; la discussion s'anima du côté des contradicteurs, et leur raillerie s'échappa en jets plus amers et moins contenus. Il fut convenu que toute cette mystique infernale n'était que réverie, délire, hallucination, et le pauvre Curé fut traité, en toutes lettres, de visionnaire et de maniaque. Il ne répondit pas un mot à ces savantes diatribes ; il se retira dans sa chambre, insensible à tout, sauf à la joie d'avoir été humilié. Un instant après, Messieurs les rieurs se souhaitaient une bonne nuit et gagnaient leur appartement respectif, avec l'insouciance de philosophes qui, s'ils croyaient au démon, n'avaient du moins qu'une foi très-médiocre à son intervention dans les affaires du Curé d'Ars.

Mais voilà qu'à minuit ils sont réveillés en sursaut par un affreux vacarme : la cure est sens dessus dessous ; les portes battent ; les vitres frissonnent ; les murs chancellent ; de sinistres craquements font craindre qu'ils ne s'écroulent. En un instant, tout le monde est debout. On se souvient que le Curé d'Ars a dit : « Vous ne » serez pas étonnés si, par hasard, vous entendez du bruit cette » nuit. » On se précipite dans sa chambre... il reposait tranquillement. « Levez-vous, lui crie-t-on, la cure va tomber ! — Oh ! je » sais bien ce que c'est, répond-il en souriant. Il faut aller vous » coucher ; il n'y a rien à craindre. » On se rassure, et le bruit cesse. A une heure de là, quand tout est redevenu silencieux, un léger coup de sonnette retentit. L'abbé Vianney se lève et trouve à la porte un homme qui avait fait plusieurs lieues pour venir se confesser à lui. Il se rend aussitôt à l'église et y reste jusqu'à la messe, occupé à entendre un grand nombre de pénitents.

Un des missionnaires, M. l'abbé Chevalon, de pieuse mémoire, ancien soldat de l'empire, demeura si frappé de cette étrange aventure qu'il disait, en la racontant : « J'ai promis au bon Dieu de ne » plus plaisanter sur ces histoires d'apparitions et de bruits noctur- » nes ; et quant à M. le curé d'Ars, je le tiens pour un saint. »

Le lecteur aura remarqué, sans doute, la coïncidence des événements de la nuit avec l'arrivée soudaine d'un pécheur venu de loin pour se confesser. C'était chose ordinaire, qui après de nombreux précédents avait fini par devenir un indice presque infaillible. Chaque fois que les taquineries du démon redoublaient de fréquence et d'intensité, le Curé d'Ars prévoyait que la grâce lui amènerait bientôt quelque grand pécheur à convertir : ses pressentiments étaient rarement trompés ; si bien que par la suite, au lieu de se troubler de cette recrudescence de colère infernale, il l'accueillait comme le signe avant-coureur des miséricordes de Dieu et des consolations réservées à son ministère. Souvent, quand il se levait après une nuit de lutte et d'insomnie cruelles, il trouvait, à la porte, des étrangers qui avaient marché toute la nuit et qui le priaient d'entendre leur confession.

L'esprit du mal variait ses moyens d'attaque ; il ne se contentait plus de frapper aux portes et de troubler le repos de M. Vianney par des bruits effrayants, il était sans cesse à imaginer de nouveaux tours dont l'audace déguisait mal la faiblesse. Souvent il se cachait sous son lit, voire sous son chevet, et faisait, toute la nuit, retentir à son oreille tantôt des cris aigus, tantôt des gémissements lugubres, des plaintes étouffées, de faibles soupirs ; quelquefois il entendait geindre bruyamment comme un homme qui se livre à un

travail pénible, d'autres fois râler comme un malade à l'agonie.

« Le démon est bien fin, disait-il un jour, dans son catéchisme, mais il n'est pas fort. Un signe de croix le met en fuite. Tenez, il n'y a pas encore trois jours qu'il faisait un grand tapage au-dessus de ma tête. On aurait dit que toutes les voitures de Lyon roulaient sur le plancher... Pas plus loin qu'hier soir, il y avait une troupe de démons qui secouaient ma porte. J'ai fait le signe de la croix ; ils sont tous partis. »

(La fin au prochain numéro.)

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à **ERMANDE DUFAUX**, alors âgée de 14 ans.

(24^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE VIII.

Différents incidents de la marche du comte de Charolais. — Précautions pour la sûreté de Paris. — Le comte de Charolais à Saint-Denis. — Du Puy à Saint-Denis. — Ce que font les confédérés. — Attaque de Paris repoussée. — Négociations avec les Parisiens. — Conseil de guerre royaliste. — Marche du duc de Bretagne. — Bataille de Montlhéry. — Bruit de ma mort. — De celle du comte de Charolais. — Jonction des armées bretonne et bourguignonne. — Ma conduite à Paris. — Normanville, lieutenant général de Paris. — J'établis un impôt.

Année 1465 (suite).

Tandis que le comte de Charolais s'apprêtait à marcher en France, Antoine de Bourgogne, seigneur de Beurres, son frère naturel, reprenait par la voie des armes Arlens et Crèvecœur en Cambrésis.

Le comte passa en revue son armée à la Fontaine-au-Pire et entra en France le 29 mai. Il vint loger à Roiselle en Vermandois ; il en partit bientôt et continua sa marche. Toutes les villes picardes le reçurent comme allié, se réservant néanmoins de se déclarer ouvertement quand le sort aurait désigné le parti des vainqueurs. Le comte faisait dire hautement sur son passage dans toutes les villes qu'il n'avait dessein que de soulager le peuple et d'abolir les impôts ; on n'y ajouta pas beaucoup de foi, pensant avec raison que la guerre ne permet guère d'exécuter de pareilles promesses.

Rohault et le comte de Nevers n'avaient qu'à peu près six mille hommes pour défendre la Picardie. Craignant qu'on n'attaquât Péronne, le maréchal de Rohault s'y était jeté avec des troupes, tandis que les Bourguignons passaient la Somme à Bray. Voyant que ses craintes étaient vaines, Rohault rejoignit Nevers, avec lequel il cotoya l'armée ennemie, changeant à tout moment de position pour surprendre les Bourguignons.

Le comte de Charolais alla passer quelques jours à Lihons en Sauterre. Pendant qu'il y était, il envoya le bâtard de Bourgogne avec des troupes pour s'emparer de Roye et de Montdidier : la première qui ouvrit ses portes, vit bientôt dans ses murs le comte de Charolais, qui fit abolir la gabelle et les impôts nouveaux ; la seconde fit mine de se défendre, mais elle capitula à la première sommation. Il alla assiéger le château de Beaulieu, qui se rendit au bout de trois jours, quoi qu'il eût une bonne garnison ; la ville par contre coup imita son exemple.

Le comte prit ensuite la route de Noyon. Craignant pour cette ville et ne voyant d'autre moyen d'arrêter la marche des ennemis, Rohault y entra avec une partie de ses troupes, tandis que le comte de Nevers s'enfermait à Compiègne, résolu tous les deux à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils firent rompre en même temps deux ponts sur l'Oise, ceux de Chamois et de Beaumont, qui eussent donné aux ennemis un passage facile. Pendant que ceci se passait, j'étais devant Riom.

Normanville cependant ne perdait pas courage. Non content de mettre Paris, comme je le lui avais fortement recommandé, à même de se défendre longtemps et d'être à l'abri d'une surprise ou d'une trahison, il m'envoya quelques troupes ; jointes à celles rassemblées par les baillis de Sens et de Melun, elles allèrent assiéger Saint-Maurice en Gâtinais, qu'elles forcèrent sans peine à capituler.

Tandis que Rohault et Nevers étaient dans leurs places, s'attendant à chaque instant à voir paraître le comte de Charolais, celui-ci avait changé de route. Au moment où l'on s'y attendait le moins, il était allé au Fresnoy ; voici pour quelle raison. Pierre l'Orfèvre, seigneur d'Harmonville, gouverneur de Pont-Saint-Mavence, n'avait que des talents fort médiocres en fait de guerre. Connaissant son incapacité, il se déchargea de la défense de la ville sur Muderey son lieutenant. Celui-ci pensa à saisir une si belle occasion de faire fortune : il fit proposer au comte de Charolais de lui vendre la ville ; comme on le pense bien, le prince s'empressa d'accepter. Muderey craignant ma vengeance se déclara hautement partisan de la ligue.

Après avoir fait passer l'Oise à ses troupes sur le pont de Saint-Mavence, Charolais entra dans l'Île-de-France et se rendit maître de plusieurs petites villes, entre autres de Dammartin et de Nantouillet ; après quoi il alla camper à Mitry, située à cinq lieues de Paris. Lagny-sur-Marne fut surpris par un détachement que le comte envoya ; c'était une place de la dernière importance, que j'avais eu l'inexcusable négligence de laisser sans défense. Les registres de la cour des aides, ceux de la gabelle et des impôts nouveaux furent brûlés dans les rues, aux cris de joie du peuple ; le comte de Charolais en avait ainsi usé dans toutes les villes.

Quoique Normanville, le Prévôt et Baluc eussent pris toutes les précautions convenables, la panique ne laissait pas que de régner à Paris. Le guet, qui avait été triplé, se faisait toute la nuit sur les parapets. Six portes avaient été murées : c'étaient celles de Saint-Martin, de Montmartre, du Temple, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Victor et de Saint-Michel ; les chaînes étaient prêtes à être tendues au moindre signal et les bourgeois étaient disposés à se mettre sous les armes au premier appel. Le maréchal de Rohault, après avoir laissé les troupes nécessaires pour garder Péronne, Noyon et la Picardie, entra à Paris avec celles qui lui restaient.

Le guet de deux cents chevaux était souvent commandé par Baluc qui montait à cheval sans quitter ses vêtements de prêtre, ce qui présentait, comme on le pense bien, un étrange contraste. On le faisait le plus souvent au bruit des trompettes, clairons et autres instruments de ce genre ; c'était une innovation sans pareille, cette ronde s'étant toujours faite en secret et sans bruit ; mais Normanville, Baluc et les autres chefs pensaient que cette mesure épouvanterait les ennemis au dehors et les traitres au dedans. Au commencement de juillet, le maréchal d'Armagnac et Gillet de Saint-Simon, bailli de Senlis, entrèrent dans Paris.

Ayant conclu le traité de Moissiat avec les princes enfermés dans Riom, je fis partir de suite Jean de Harlay, chevalier du guet, pour annoncer cette bonne nouvelle et porter des lettres de remerciements à la ville de Paris pour les preuves d'attachement qu'elle m'avait données ; elles furent remises à Henri de Livres, prévôt des marchands. Cousinot, bailli de Rouen, suivit Harlay de près ; il était chargé d'annoncer à la capitale que je m'apprêtais à voler à son secours avec toutes mes troupes. La ville témoigna sa joie de cette bonne nouvelle par une procession solennelle, qui eut lieu quelques jours après.

(La suite au prochain numéro.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, **E. EDOUX.**

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à LYON, rue de la Charité, 49.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEBOTTE, Libraire, au Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète *la Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutée toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

DES MIRACLES AU POINT DE VUE SPIRITE.

(9^e Article.— Voir le dernier numéro.)

Si nous connaissons bien la science vivante de Dieu, nous verrions que les miracles, loin d'être une interversion des lois de la nature, n'en sont au contraire que l'application inconnue et non soupçonnée de nous. Prenons pour exemple la résurrection de Lazare. C'est une loi de notre monde matériel et opaque, que quand la décomposition s'est mise dans un corps, l'âme ni la vie ne peuvent être rappelées. Nous sommes d'accord jusqu'à là. Mais que savons-nous s'il n'existe pas des fluides tellement vivifiants, tellement pénétrants, que mis en jeu par celui qui sait s'en servir, ils puissent arrêter la décomposition commencée, réparer les ravages de la mort, et même envelopper l'âme partout où elle se trouve, afin de la rappeler dans son corps? Or, aux yeux de tout croyant, il est certain que le Messie de Dieu, incarné ici-bas, emportait à sa suite les éléments les plus purs, les plus célestes, les fluides les plus quintessenciés. C'est ainsi que le Messie divin opérait des miracles qui n'en étaient pas aux regards de son père et aux siens, mais seulement pour les hommes au milieu desquels il se manifestait; car, nul de ses contemporains, nul de nos contemporains même, malgré le progrès des sciences, ne pouvait et ne pourrait aujourd'hui renouveler tous ces prodiges(1). Le Christ de Dieu en avait seul la puissance et le secret, qu'il a, au dire de la tradition, communiqués à quelques-uns de ses apôtres. S'il en est ainsi, et la foi nous conduit à l'affirmer du céleste envoyé, ne voit-on pas qu'il est absurde de prétendre que la résurrection de Lazare ait été une interversion des lois de la nature? elle en a été au contraire l'application sous des modes, il est vrai, inconnus. Le grand artiste qui a reproduit par la peinture ce fait capital de la vie du Christ, nous représente la grotte qui servait de tombeau à Lazare, comme inondée à la voix du Seigneur par une éblouissante lumière d'une nature toute éthérée qui frappe en plein le visage du ressuscité et se reflète sur tous les assistants. Il a donc compris, par une intuition sublime, la manière dont a procédé le Verbe divin. On

(1) Le Spiritisme actuel en produit bien quelques-uns. Le Spiritisme divin de l'avenir pourra les produire tous, et même de plus grands, selon la parole du Christ.

peut en dire autant de l'ascension du Messie, après sa résurrection en corps et en âme, la loi de la gravitation ne s'appliquant qu'aux substances de notre monde opaque et matériel; et le Christ portant en lui son corps spirituel et céleste. Nous pourrions ajouter d'autres explications, mais il n'est pas temps encore et nous ne serions pas compris. A peine le serons-nous dans ce que nous disons présentement. Nous ne voudrions d'autres preuves de l'enfance où vivent les esprits des hommes, enfance à laquelle il nous faut bien condescendre, que la distinction admise par les plus grands philosophes entre les lois contingentes de la nature, que Dieu peut modifier à son gré, et les lois essentielles qu'il respecte toujours. Comme si Dieu ne disposait pas de tout en souverain, et ne gouvernait pas tout en ne se départant jamais de sa sagesse, son attribut inséparable et qui forme l'essence même de son être. Ce que nous appelons des lois contingentes, ne mérite pas le nom de lois aux yeux de Dieu, puisqu'elles ne s'appliquent pas à toutes les substances créées et inconnues de nous, puisqu'elles se fondent dans une loi plus générale qui les concilie et les coordonne. La distinction dont nous parlons, si elle n'est pas fautive au point de vue humain, est tout au moins puérite; elle est tout-à-fait indigne d'un point de vue divin, tel qu'il s'ouvrira à notre esprit dans le cours de la révélation future, tel que nous le pressentons même actuellement. Cette distinction n'est que le bégaiement de l'intelligence humaine, s'essayant à de plus viriles pensées.

Ce qui précède fait admirablement comprendre pourquoi la raison doit nécessairement s'accorder avec la révélation, pourquoi elles ne sont opposées entre elles que par notre ignorance et notre enfance intellectuelle: d'ailleurs, quand nous disons que le miracle est extra-humain, c'est vrai de notre humanité prise à notre âge; mais cela a besoin encore d'explications.

Le miracle dépasse notre nature actuelle, non pas notre nature virtuelle. Il n'est pas absolument parlant surhumain, mais simplement merveilleux; ainsi, qu'une fleur, un fruit, un palais, se forment instantanément au gré de nos désirs, c'est un miracle pour nous. Mais supposons que dans d'autres mondes le fait soit ordinaire, facile, habituel, il n'y a plus de merveilleux. Le Christ, en sa qualité de Messie, portait avec sa personne divine les moyens fluidiques de ses miracles; il savait

aussi puiser dans les éléments invisibles de notre atmosphère de quoi les accomplir ; il commandait aux vents et aux orages et disposait en maître des forces cachées astrales. Si le secret en était révélé à quelques hommes par le ciel, ils pourraient réaliser les mêmes prodiges et même de plus grands, selon la promesse du Christ à ses apôtres. Pourquoi de plus grands ? C'est que notre atmosphère s'est enrichie depuis les temps du Christ d'effluves célestes, de fluides divins beaucoup plus appropriés à cet effet. Ces richesses s'accroîtront prodigieusement à l'avenir.

Les élus doivent, au dire de saint Paul aux Ephésiens, arriver au dernier temps à la ressemblance, à la croissance et à la perfection de l'Homme-Dieu. Les miracles ne sont donc un critérium du Messie que pour une humanité grossière et enfantine.

Les miracles sont des faits causés par les Esprits, soit qu'il y ait volonté, concordance, ou même simplement permission et tolérance divines ; ils procèdent donc : 1° du Spiritisme divin, quand ils ont lieu pour faciliter les desseins de Dieu et l'exécution de ses décrets ; quand ils ont pour but le plan de la révélation ; 2° du Spiritisme ordinaire, bon ou mauvais, s'exerçant toujours sous l'œil de la Providence céleste. Nous allons distinguer clairement ces deux sortes de Spiritisme dans la suite de nos lumineuses études.

PHILALÈTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

COMMENT LE CURÉ D'ARS FUT PERSÉCUTÉ PAR LES MAUVAIS ESPRITS

(2^e et dernier article.—Voir le précédent numéro.)

Il y eut une nuit où il fut réveillé en sursaut et se sentit soulever en l'air : « Peu à peu je perdais mon lit, dit-il ; je m'armai vite » du signe de la croix, et le *grappin* (1) me laissa. »

Une autre nuit, le diable imagina de prendre la forme d'un cousin très-doux, très-moelleux, dans lequel la tête du pauvre Curé enfonçait voluptueusement comme dans de la ouate ; en même temps il en sortait un gémissement plaintif. Il avoua que cette fois il eut grand-peur ; il lui sembla que ce nouveau genre de piège mettait son âme en péril. Il invoqua le secours du ciel, et l'illusion disparut.

Ayant été appelé à Montmerle, le démon le suivit sur ce nouveau théâtre de son zèle, et comme il devait y faire beaucoup de bien, le mauvais Esprit s'appréta lui-même à lui faire le plus de mal qu'il pourrait : c'est pourquoi il le molesta de son mieux et sans répit. Dès la première nuit, il le traîna dans son lit tout autour de sa chambre, en sorte qu'il ne put pas fermer l'œil. Le lendemain, M. Vianney s'étant rendu à l'église de bonne heure, suivant son habitude, trouva la foule entourant son confessionnal ; mais à peine y fut-il entré, qu'il se sentit soulevé et ballotté comme s'il avait été emporté dans une frêle barque sur un courant rapide.

Une des fantaisies les plus bizarres du démon, celle qui trahit le mieux ses ignobles instincts, est l'histoire du tableau contre lequel il s'est acharné si longtemps. M. le Curé avait sur son palier une image de la sainte Vierge qu'il aimait beaucoup ; tous les jours le démon la couvrait outrageusement de boue et d'ordure. On avait beau la laver, on la retrouvait, le lendemain, plus noire et plus maculée que la veille. Ces lâches insultes se renouvelèrent jusqu'à ce que M. Vianney, renonçant aux consolations qu'elle lui donnait, prit le parti de la faire enlever.

(1) Nom de guerre sous lequel M. Vianney avait l'habitude de désigner le démon.

Nous n'en finirions pas si nous voulions rapporter la série entière de ces persécutions et de ces combats qui durèrent autant que la vie de notre héros. Il y avait peu de sujets de conversation sur lesquels il fût plus fécond et plus intarissable que sur celui-là. Il ne faisait aucune difficulté de répondre aux questions sans nombre qu'on lui adressait à ce propos ; quelquefois, il ne les attendait même pas : c'était lui, le premier, qui racontait sur un ton aimable et plaisant ses plus récentes aventures avec le *grappin*.

« Monsieur le Curé, lui disaient ses missionnaires, le démon nous laisse bien tranquilles. Nous avons beau vivre près de vous, nous ne voyons rien, nous n'entendons rien ; c'est apparemment que nous n'en valons pas la peine. — Oh ! répondait-il, c'est que vous êtes bien sages. — Ces bruits, ces voix que vous entendez dans la nuit, tout ce tintamarre ne vous fait pas peur ? — Oh ! non, je sais que c'est le *grappin* : ça me suffit. Depuis le temps que nous avons affaire ensemble, nous nous connaissons ; nous sommes camarades... D'ailleurs, le bon Dieu est meilleur que le diable n'est méchant ; c'est Lui qui me garde. Ce que Dieu garde est bien gardé. »

Que de fois, dans cette courte visite d'une heure après midi, où, pendant plusieurs années, il nous a été donné de voir de si près la sainteté, que de fois M. Vianney nous a dit galement à mes confrères et à moi, — il me semble l'entendre encore avec sa petite voix si faible et si douce : — « Aujourd'hui, le *grappin* est venu gratter à ma porte ; il ne m'a pas laissé dormir... » ou bien : « Aujourd'hui, il était bien en colère : c'est bon signe. Il soufflait comme un bœuf !... » Et, en disant cela, M. le Curé imitait la respiration forte et bruyante du *grappin*.

Sur la fin de sa vie, les attaques du démon furent moins vives et moins continuelles ; elles cessèrent tout à fait les six derniers mois. Auparavant déjà, ses malices étaient moins noires et ses menées plus timides : c'étaient comme les derniers traits d'un ennemi qui se retire, désespérant de vaincre, ou comme les voix confuses d'une armée en déroute, qui se perdent et s'éteignent dans le lointain. Le prince des ténèbres ne venait plus guère l'importuner la nuit, il se contentait de troubler l'instant de repos que le Curé d'Ars prenait après son repas, et dont il avait un extrême besoin. Tantôt il lui donnait le charivari à sa porte, contrefaisant tour à tour le grognement d'un ours, le hurlement d'un loup, l'aboïement d'un chien, tantôt il l'appelait de sa voix rude et insolente : « Vianney ! Vianney ! viens donc ! » lui donnant à entendre que de nombreux pénitents l'attendaient.

Il est une question que le lecteur se sera faite sans doute. M. le Curé a-t-il été seul à entendre les bruits dont nous avons parlé, ou bien a-t-on des exemples que d'autres personnes aient été témoins immédiats de ces manifestations surnaturelles ? Les exemples, il est vrai, ne sont pas très-nombreux. Il en est pourtant d'assez remarquables, sans parler de ceux que nous avons mentionnés en commençant.

En 1829, au plus fort de cette lutte, un jeune prêtre du diocèse de Lyon, le fils de la bonne veuve d'Ecully avec laquelle nous avons fait connaissance, dès les premières pages de ce livre, et qui rendit de si touchants services à M. le Curé, vint à Ars faire une retraite auprès de l'homme de Dieu. M. Vianney, qui avait encouragé et guidé ses premiers pas dans la carrière sacerdotale, le reçut avec une extrême bonté, et voulut qu'il logeât chez lui. L'abbé Bibost assure qu'il a entendu le diable tontes les nuits : « Il avait, dit-il, une voix aigre et sauvage imitant le cri d'une bête fauve. Il s'attachait aux rideaux de M. le Curé et les agitait avec violence. Il l'appelait par son nom ; j'ai saisi très-distinctement ces paroles : Vianney ! Vianney ! que fais tu là ? Va-t'en ! va-t'en ! »

En 1842, il vint à Ars un ancien militaire, attaché dans ce temps-là à une brigade de gendarmerie départementale. Ce brave homme s'était levé à minuit, et, mêlé à un groupe de pieux fidé-

les, il attendait, à la porte de l'église, l'arrivée de M. Vianney. Comme le saint Curé tardait à paraître, il avait senti le besoin de s'isoler, et, pour vaincre le sommeil, il avait fait quelques pas autour de la cure. Cet homme était triste : il avait eu de récents chagrins. Il lui en restait un sentiment vague d'inquiétude et de terreur religieuse dont il ne se rendait pas compte. Ce sentiment le poussait vers Dieu, mais il hésitait sur le seuil du confessionnal. La vérité l'attirait et elle lui faisait peur. Tout à coup, il est arraché à sa rêverie par un bruit étrange qui semblait partir de la fenêtre du presbytère. Il écoute... une voix forte, aigre et stridente répète, à plusieurs reprises, ces mots qui arrivent très-distinctement à son oreille : « Vianney ! Vianney ! viens donc ! viens donc !... » Ce cri le glace d'horreur. Il s'éloigne, en proie à la plus vive agitation. Une heure sonnait en ce moment à la grande horloge du clocher. Bientôt M. le Curé paraît, une lumière à la main. Il trouve cet homme encore tout ému ; il le rassure, le conduit à l'église, et, avant de l'avoir interrogé et d'avoir entendu le premier mot de son histoire, il le renverse par ces paroles : « Mon ami, vous avez des chagrins ; vous venez de perdre votre femme, à la suite de ses couches. Mais ayez confiance ; le bon Dieu viendra à votre aide... Il faut d'abord mettre ordre à votre conscience : vous mettrez ensuite plus facilement ordre à vos affaires. » — « Je n'essayai pas de résister, dit le gendarme, je tombai à genoux comme un enfant, et je commençai ma confession. Dans mon trouble, je pouvais à peine lier deux idées ; mais le bon Curé m'aidait. Il eut bientôt pénétré le fond de mon âme ; il me révéla des choses dont il ne pouvait avoir connaissance et qui m'étonnèrent au-delà de toute expression. Je ne croyais pas qu'on pût lire ainsi dans les cœurs. »

A la Providence, au dire de Catherine et des autres directrices que nous avons interrogées, on entendait, la nuit, des bruits de pas dans les escaliers et dans les dortoirs ; on faisait enquête sur enquête, et l'on ne découvrait rien.

En 1837, un missionnaire d'Ars, que de cruelles douleurs tenaient éveillé, entendit, à minuit, des coups violents frappés contre le mur de son alcôve, à un endroit où personne ne pouvait avoir accès. La religieuse qui le soignait les a entendus comme lui.

Parmi tant d'âmes bourrelées qui ont trouvé le repos à Ars, nous savons deux malheureux qui, la veille du jour où sont tombées leurs chaînes criminelles, ont entendu toute la nuit des bruits affreux, des coups frappés à la porte et contre le mur de l'appartement où ils avaient leur dernière entrevue. Le moment était grave et solennel : il décidait de leur éternité.

Cette étude serait incomplète si nous ne rappelions qu'il est venu à Ars, à diverses époques et de divers lieux, plusieurs personnes donnant des marques plus ou moins évidentes de possession. Deux de ces infortunés, un homme et une femme, sont connus de tous les habitants d'Ars ; ils y ont fait de fréquentes apparitions et ont presque toujours trouvé, aux pieds de M. Vianney, un peu de soulagement et de réconfort, dans un état des plus extraordinaires. Sans se prononcer d'une manière ouverte et sans consentir, pour des raisons fondées sur la prudence et l'humilité, à pratiquer les exorcismes, M. Vianney les traitait au saint tribunal, l'un comme si le corps seulement, l'autre comme si l'âme et le corps eussent été possédés. Au milieu de crises violentes, nous les avons vus se calmer instantanément sous la bénédiction et la parole du saint prêtre de Jésus-Christ.

Les faits qui viennent de passer sous nos yeux dans leur effrayante réalité, n'étonneront que ceux qui sont demeurés systématiquement étrangers à l'histoire de la sainteté dans le monde. Les légendes du bréviaire en sont pleines. Il est peu de monuments hagiographiques qui n'en offrent les traces. La tradition de ces faits n'a jamais cessé dans le monde : plus nombreux et plus

éclatants aux temps privilégiés, où la foi était plus vive et la piété plus tendre, ils deviennent plus rares et plus obscurs en nos jours de défaillance et d'affadissement, à aucun moment ils ne disparaissent tout à fait. Quelques-uns nous accuseront d'avoir bravé, en les rapportant, les règles du simple bon sens. Ils auraient raison, s'il s'agissait de choses renfermées dans le domaine du bon sens ; mais celles que nous venons d'exposer dépassent de beaucoup ses limites. Trop étroit pour les comprendre, il ne peut exiger qu'elles se raccourcissent pour se mettre à sa portée : c'est à lui de s'étendre et de se proportionner à elles, en complétant par l'expérience les lois qu'il s'est faites, et en se mettant ainsi en état de saisir ce qui lui échappait auparavant. Car de nier simplement serait ici comme ailleurs un procédé par trop puéril et antiphilosophique : c'en serait fait alors de toute vérité ; nous ne pourrions plus croire à notre propre témoignage.

Une fois que la critique s'est emparée de ces faits et a rempli son devoir en les discutant sincèrement, il faut se résigner à les adopter tels qu'ils se présentent ; il ne s'agit plus dès lors que de savoir comment la raison doit les comprendre. Or, il en est de l'explication de ces phénomènes comme de leur acceptation : il ne s'agit pas de ce qui a dû être, mais de ce qui a été réellement. Si des perceptions aussi claires, aussi fréquentes, ne sont que des rêves, rien n'empêche de regarder comme un songe la vie tout entière. On aura beau faire et beau dire, il y aura toujours des choses qui resteront inexplicables autrement que par l'intervention d'une puissance au-dessus et en dehors de la nature. Et ce n'est pas une des moindres preuves de la grandeur de l'homme que le ciel et l'enfer se disputent ainsi sa conquête, et l'estiment assez pour entrer directement en lutte à cause de lui.

« Les faits qui viennent de passer sous nos yeux dans leur effrayante réalité, dit notre auteur, n'étonneront que ceux qui sont demeurés systématiquement étrangers à l'histoire de la sainteté dans le monde » (et à la science des Esprits, aurait-il dû ajouter). Mais comment accepter l'autorité des révélations nouvelles, lorsqu'elles viennent heurter de front, soit les préjugés, soit l'amour-propre, soit l'intérêt matériel?... Et pourtant, M. l'abbé, le Spiritisme donne à tous ceux qui l'étudient sérieusement, la conviction intime que ces faits ne sont, certes, pas effrayants ! Notre raison ne saurait s'effrayer, en effet, de ce qu'elle conçoit parfaitement ; or, je vous le dis en vérité, le flambeau de Dieu, porté par ses messagers invisibles, vient magnifiquement éclairer aujourd'hui ce qui, hier encore, pouvait passer pour un mystère. Non, mille fois non, toutes ces choses ne dépassent pas de beaucoup le domaine du bon sens ! Ah ! sans doute, tant que vous rêverez un Dieu personnel de ce qu'on nomme le mal, un rival immuable, éternel, du seul et véritable Dieu, du Dieu d'amour ; ce dernier vous échappera constamment ainsi que les lois de son harmonie sublime. En un mot, tant que vous tournerez le dos à la face majestueuse et douce du grand Etre, vous vous condamnez vous-même à n'adorer que son ombre !

Mais passons, pour ne pas donner cours à toutes les réflexions qu'il nous suggère, sur le cadre dans lequel le récit est enchâssé, et terminons en disant que ce récit est plein d'enseignements pour les médiums qui, comme le curé d'Ars, se trouveraient plus ou moins longtemps, plus ou moins fréquemment, assaillis par les puissances inférieures. Qu'ils prennent exemple sur le vénérable prêtre Vianney et qu'ils cherchent dans l'humilité, les bonnes œuvres, les bonnes pensées et la prière, le bouclier indispensable, mais invulnérable, pour rester à l'abri de ces puissances. Et lorsqu'ils auront lutté avec ardeur d'Esprit à

Esprit, lorsqu'ils auront dominé de toute la hauteur de leur volonté et de leur charité ces armées ténébreuses, nous pouvons leur promettre hardiment des consolations intimes si pénétrantes, des visites si fréquentes et si douces de la force de Dieu, que leur âme en débordera de joie. C'est ainsi que le curé d'Ars trouvait, dans les actes sublimes de son modeste apostolat, dans le recueillement, dans de fréquents appels à sa chère sainte Pilomène, en un mot dans son ardente foi pratique, de nombreuses consolations à ses luttes de la veille, des secours nouveaux pour ses luttes du lendemain. L'homme est placé entre deux forces : la force centripète ou le mal d'un côté, la force centrifuge ou Dieu de l'autre ; c'est dans de telles conditions qu'il exerce son libre arbitre, qu'il s'abaisse ou s'élève, qu'il démerite ou mérite.

O toi, vaillant soldat de Dieu ; ô toi, noble Esprit dont nous venons de voir les héroïques combats et dont nous connaissons le glorieux triomphe ; ô toi, véritable apôtre du Christ, au XIX^{me} siècle, protégé du haut des cieux les malheureux frères qui, dans nos rangs, pourraient succomber aux atteintes du mal ! Souffle dans leur âme, nous t'en supplions, cette foi pratique, par laquelle tu as vaincu et dont le sublime crucifié nous fait connaître, en effet, la puissance en disant « qu'elle transporte les montagnes ! »

E. E.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à EMANUEL DUFAUX, alors âgée de 14 ans.

(25^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE VIII.

Année 1465 (suite).

Le comte de Charolais cependant ne perdait pas de temps ; il alla à Saint-Denis, qui lui ouvrit ses portes. Il croyait y trouver un corps de troupes qu'il avait donné ordre au maréchal de Bourgogne de lui envoyer le plus vite possible ; il pensait aussi que le duc de Bretagne, fidèle à sa parole, s'y serait rendu. Son attente fut également déçue des deux côtés : on lui dit que le premier n'avait pu venir le trouver, les passages étant fermés par l'armée royale ; pour le second personne ne put lui en donner de nouvelle ; cependant Rouville, vice-chancelier de Bretagne, qui avait accompagné Charolais, lui en apportait chaque jour pour calmer son impatience : il est vrai qu'il les improvisait sur des blancs signés par son maître.

Espérant gagner du temps, j'envoyai à Saint-Denis Louis du Puy, seigneur de Coudray-Monins, mon Chambellan, gouverneur de Chatellerault et sénéchal de la Marche, afin de faire au comte quelques propositions d'accommodement ; mais celui-ci loin de les écouter, ne voulut même pas le voir.

Le 5 juillet, vingt-deux chevaux chargés de marée, qui se rendaient à Paris, furent pris par les Bourguignons ; mais un détachement de ceux-ci, qui avait tenté une entreprise sur Saint-Cloud, fut repoussé avec perte.

La journée du 7 ne fut remarquable que par une petite escarmouche, dans laquelle Rohault remporta l'avantage, et par un conseil de guerre que le comte tint à Saint-Denis. Après avoir longtemps délibéré, et malgré l'avis des personnes présentes, qui parlaient de retourner en Bourgogne, le comte de Charolais se décida à aller au devant des ducs de Bretagne et de Berri, qui, selon Rouville, étaient en marche pour le rejoindre. Il ne voulut pas cependant abandonner Paris sans avoir fait contre lui de nouvelles tentatives.

Le 8 juillet il envoya des hérauts à la porte de Saint-Denis, pour demander des vivres et la permission de passer dans Paris, ajoutant que si on la lui refusait, il saurait bien la prendre lui-même. Tout à coup, le prince bourguignon fit sonner la charge, et attaqua la ville. Les Parisiens qui n'étaient pas sur leurs gardes, furent épouvantés ; déjà l'avant-garde était près de la porte Saint-Denis, qu'elle s'appretait à forcer, lorsque le maréchal de Rohault, accompagné d'Harmonville et de Jean de Popincourt, seigneur de Cercelles, qui commandaient à cette porte, arriva avec des troupes, et rendit courage aux fuyards. Ils firent volte face et repoussèrent l'ennemi avec lui.

Le comte, après avoir fait ranger son armée en bataille, rassembla de suite son conseil : les uns voulurent recommencer l'assaut ; mais les plus sages, qui étaient en petit nombre, représentèrent au comte de Charolais que bien que les troupes ne fussent pas nombreuses dans Paris, il essayerait indubitablement un nouvel échec. Le comte ayant écouté ce dernier avis, les ennemis retournèrent à Saint-Denis, où un nouveau conseil fut tenu le lendemain.

Presque tout le monde représenta au prince que le duc de Bretagne ayant manqué au rendez-vous fixé pour le lendemain, 10, les avait dégagés de la promesse qu'ils lui avaient faite, que d'ailleurs ils étaient entouré de mille dangers, se trouvant sans places de sûreté au milieu d'un pays ennemi, et presque dénués de vivres, sans qu'on pût se flatter d'en avoir facilement. Le comte de Saint-Pol rejeta vivement cet avis, et démontra au prince l'opprobre dont cette lâcheté le couvrait. (Il dit que ce projet de retraite après de si heureux commencements, n'avait pu être inspiré que par mes émissaires ; il ajoutait en terminant qu'on ne pouvait pas accuser le duc de Bretagne ni le duc de Berri, d'avoir manqué au rendez-vous, puisqu'il n'était fixé que pour le lendemain. En parlant ainsi, le comte de Saint-Pol ne pouvait manquer d'arriver à son but, le comte de Charolais ne restant jamais sourd à la voix de l'honneur. Rouville sut si bien mettre ses blanc-seings en usage, que Charolais et les chefs furent persuadés que le duc de Bretagne et le duc de Berri étaient prêts d'arriver ; cependant, malgré toute l'habileté du rusé normand, chefs et soldats murmuraient hautement contre le comte de Saint-Pol et le vice-chancelier. Celui-ci alla attaquer Saint-Cloud avec une partie de l'armée. Le gouverneur, qui était un bourgeois de Paris, voyant de quelle manière on menait l'assaut, jugea prudent de capituler.

Le comte de Charolais alla camper à Boulogne, et y reçut avis, par une dame de qualité, que j'avais quitté le Bourbonnais pour empêcher sa jonction avec l'armée bretonne. Il se détermina à tenter des négociations pour exciter un soulèvement dans Paris, où les mécontents étaient en grand nombre. Il envoya prier les magistrats de la capitale de nommer des députés, afin qu'il pût leur confier les motifs qui l'avaient engagé à entrer dans la ligue et à marcher contre Paris. Le conseil qui s'assembla à l'Hôtel-de-Ville, les choisit sur le champ ; mais il décida qu'il fallait que le comte de Charolais donnât des otages pour leur sûreté, et qu'il permit de rapporter à moi ou à mon conseil, tout ce qu'il dirait. Les deux hérauts que le comte avait envoyé aux magistrats, prièrent ceux-ci de leur laisser acheter des plumes, du parchemin et de l'encre ; ils le leur accordèrent ; mais craignant qu'on ne les accusât d'avoir donné des vivres aux Bourguignons, ils leur défendirent de prendre des épices, ce qui fit rompre les négociations, le comte de Charolais s'étant indisposé de cette défense.

(La suite au prochain numéro.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. BDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandat sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUTS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

DES MIRACLES AU POINT DE VUE SPIRITE.

(3^e Article. — Voir le dernier numéro.)

Après avoir exprimé succinctement les règles qui doivent nous conduire dans l'explication des divers miracles, c'est-à-dire des faits spirites, dus aux Esprits de tout ordre, avec mandat divin, ou avec simple permission divine, nous allons dire le critérium qui nous guidera.

Exprimons d'abord pourquoi nous maintenons le mot *miracle* s'appliquant en définitive aux phénomènes spirites, soit de Dieu, soit des Esprits supérieurs ou inférieurs. Le mot *miracle* ne signifie pas, comme le vulgaire le pense, quelque chose contre la nature, quelque chose au-dessus de la nature. Comme rien ne peut se passer au-dessus ni contre la nature de Dieu et de ses créatures, nous aurions rayé du vocabulaire théologique de l'avenir, l'expression *miracle*, comme nous avons rayé le mot *surnaturalisme*. Mais il n'en est point ainsi: *miracle*, par son étymologie, *mirum*, exprime un fait surprenant, étonnant, inexplicable par la science actuelle, et pris en ce sens, nous avons dû le maintenir parce qu'il répond exactement à la signification que nous lui donnons. C'est pour cela que nous disons que le miracle est la chose du monde la plus rationnelle, dérivant de la nature de Dieu et des Esprits.

Les Esprits agissent, avons-nous dit déjà, soit par l'ordre formel de Dieu, Esprits purs, Esprits supérieurs, afin d'aider ses desseins et ses vues dans l'éducation des humanités : ce sont alors des miracles divins. Nous tenons pour tels ceux qui se rattachent de près ou de loin au plan de la révélation, ceux de Moïse et des prophètes ou autres missionnaires juifs, ceux qui avaient pour but le triomphe du peuple élu sur ses ennemis, puisqu'ils devaient attendre, annoncer et recevoir le Messie, ceux du Christ et des apôtres, ainsi que ceux qui devaient assurer le développement de sa doctrine, et ceux aussi qui tendent à préparer et à faciliter l'avènement de l'Esprit, continuation de la révélation divine, destinée à expliquer et à universaliser le royaume de Dieu. Nous n'exceptons pas les gentils eux-mêmes de ces sortes de miracles, car là où nous reconnaitrons un secours quelconque pour le plan de l'éducation générale et céleste, là nous affirmerons aussi que le fait est dû au Spiritisme divin.

Nous rangeons dans la seconde catégorie des miracles dus

à de bons Esprits, les guérisons particulières, les conversions (à l'exception de celles qui importaient à la révélation), tous les phénomènes en un mot qui peuvent se rapporter à un sentiment bienveillant et à un but louable.

Nous classons au contraire dans les miracles dus à de mauvais Esprits (nous pourrions même dire *diaboliques*, avec cette explication que nous n'avons pas des *diabes* ou *démons*, la fausse idée que la théologie du moyen-âge s'en était faite, que nous admettons des Esprits plus ou moins pervers, mais susceptibles d'arriver tous à résipiscence) les faits où éclate une envie de nuire, le désir de maintenir une superstition ou une ignorance, les convulsions, les obsessions, les possessions, les apparitions terrifiantes. Ces derniers cas sont faciles à déterminer, mais la superstition a voulu faire passer les autres pour des miracles divins : ainsi, qu'une image de la très-sainte Vierge tourne les yeux, aussitôt on s'assemble autour d'elle, on proclame qu'il y a là un effet céleste; erreur! mensonge!.. Cette Vierge est mue par ce que les pseudo-chrétiens nomment le démon. Pourquoi le miracle s'opère-t-il ? pour faire croire à la vertu de telle madone plus qu'à toute autre, pour abrutir le pauvre vulgaire dans une foi menteuse, et dans le culte des images, qui, s'il n'est pas spirituel, est condamnable, et souvent pour des intérêts matériels moins avouables encore, afin de faire affluer les offrandes à telle église ou à tel couvent. Nous dénonçons en général de tels prodiges qui peuvent être réels, mais causés par de mauvais Esprits, et nous disons hardiment qu'ils sont marqués au fer rouge de ce qu'on appelle *Satan*, comme personnification du mal.

Un de nos collaborateurs, *Erdna*, a déjà fait remarquer qu'un Esprit venant attribuer toute l'iniquité de la terre à des manquements dans l'abstinence prescrite par l'église se disant catholique, ou à des juréments de charretiers, était nécessairement imposteur quand il voulait se donner pour l'auguste mère de Dieu, que la divine Marie tiendrait sûrement un autre langage, si elle revenait parmi nous. Ces raisonnements si concluants n'ont pas été réfutés, ils ne pouvaient pas l'être et nous les citons comme exemple. Le plus grand mal est l'égoïsme, l'incrédulité qui nous fait rejeter une autre vie et un Dieu pour juge suprême, le matérialisme qui nous tient soumis à ses instincts abjects. Voilà, voilà, ce que dirait Marie, ce que dirait le Christ de retour; voilà ce quedisent unanimement les Esprits.

Notre critérium est irréprochable ; d'un côté le Spiritisme divin, quand Dieu intervient par ses ordres et ses messagers dans notre éducation.

Le Spiritisme ordinaire, bon ou mauvais, selon les actes merveilleux qu'il accomplit, leur nature et leur portée.

Voilà la théorie la plus claire, la plus complète, qui ait été donnée des miracles.

Et c'est notre doctrine qui la propose aux méditations des hommes.

PHILALÈTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

LE RAMANENJANA (1).

Avant de raconter la fin tragique de Radama II, il est nécessaire de rappeler un autre fait qui n'a guère eu moins de retentissement que le premier, qui a eu pour témoins deux cent mille hommes, et qui peut être regardé comme le prélude et l'avant-coureur de l'attentat commis sur la personne royale de l'infortuné prince. Je veux parler du Ramanenjana.

Qu'est-ce que le Ramanenjana ?

Ce mot, qui signifie tension, exprime une maladie étrange, qui s'est déclarée d'abord dans le sud d'Emirne. On en a eu connaissance à Tananarive près d'un mois à l'avance. Ce n'était, dans le principe, qu'une rumeur vague qui circulait parmi le peuple. On assurait que des troupes nombreuses d'hommes et de femmes, atteints d'une affection mystérieuse, montaient du sud vers la capitale pour parler au roi de la part de sa défunte mère. Ces bandes, disait-on, s'acheminaient à petites journées, campant chaque soir, dans les villages, et se grossissant le long de la route de toutes les recrues qu'elles faisaient sur leur passage.

Mais personne ne se serait imaginé que le Ramanenjana fût si près de la ville royale, lorsque tout à coup il y a fait sa première apparition quelques jours avant le dimanche des Rameaux.

Voici ce qu'on nous écrit à ce sujet :

« Au moment où nous le croyions encore bien éloigné, le Ramanenjana ou Ràmèna-bé, comme d'autres l'appellent aussi, est venu éclater ici comme une bombe. Il n'est bruit en ville que de convulsions et de convulsionnaires : il y en a de tous les côtés ; on évalue leur nombre à plus de deux mille. Ils campent en ce moment à Machamasina, champ de mars situé au pied de la capitale. Le tapage qu'ils font est tel, qu'il nous empêche de dormir. Jugez s'il doit être fort, pour qu'à la distance d'une lieue, il puisse arriver jusqu'ici et troubler le sommeil !

« Le mardi saint, il y avait grande revue à Soanérana. Lorsque les tambours on battu le rappel, voilà que plus de mille soldats quittent brusquement les rangs et se mettent à danser le Ramanenjana. Les chefs ont eu beau crier, tempêter, menacer, il a fallu renoncer à passer la revue.

« Cette maladie agit spécialement sur les nerfs, et elle y exerce une telle pression, qu'elle provoque bientôt des convulsions et des hallucinations dont on a peine à se rendre compte au seul point de vue de la science.

« Ceux qui en sont atteints, ressentent d'abord de violentes douleurs à la tête, à la nuque, puis à l'estomac. Au bout de quelques temps, les accidents convulsifs commencent ; c'est alors que les vivants entrent en communication avec les morts ; ils voient la reine Ranavalona, Radama I^{er}, Andrian Ampoinémérina, et d'autres qui leur parlent et leur donnent diverses commissions. La plupart de ces messages sont à l'adresse de Radama II.

« Les Ramanenjana semblent spécialement députés par la vieille Ranavalona, pour signifier à Radama qu'il ait à revenir à l'ancien régime, à faire cesser la prière, à renvoyer les blancs, à interdire la présence des pourceaux dans la ville sainte, etc. ; qu'autrement de grands malheurs le menacent, et qu'elle le reniera pour son fils.

« Un autre effet de ces hallucinations, c'est que la plupart de ceux qui en sont le jouet s'imaginent être chargés de pesants fardeaux qu'ils portent à la suite des morts : qui se figure avoir sur la tête une caisse savon, qui un coffre, qui un matelas, qui des fusils, qui des clefs, qui des couverts d'argent, etc., etc.

« Il faut que ces revcnants aillent un train d'enfer, puisque les malheureux qui sont à leurs ordres ont toute la peine du monde à les suivre, et pourtant ils vont toujours au pas de course. Ils n'ont pas plus tôt reçu leur mission d'outre-tombe, qu'ils se mettent à trépigner, à crier, demandant grâce, agitant la tête et les bras, secouant les extrémités du lamba ou morceau de toile qui leur couvre le corps. Puis les voilà qui s'élancent, toujours criant, dansant, sautant et s'agitant convulsivement. Leur cri le plus ordinaire est *Ekala!* et cet autre *izahay maikia!* « nous sommes pressés ! » Le plus souvent une foule nombreuse les accompagne en chantant, claquant des mains et battant du tambour : c'est, dit-on, pour les surexciter encore davantage, et hâter la fin de la crise, comme on voit le cavalier habile lâcher les rênes à son coursier fougueux, et, bien loin de chercher à le retenir, le presser au contraire et de la voix et de l'éperon, jusqu'à ce que celui-ci, tremblant sous la main qui le mène, haletant, couvert d'écume, finisse par s'arrêter de lui même, épuisé de fatigue et de forces.

« Encore que cette maladie frappe spécialement les esclaves, il est vrai de dire qu'elle n'excepte personne. C'est ainsi qu'un fils de Radama et de Marie sa concubine, s'est vu tout à coup en proie aux hallucinations du Ramanenjana, et le voilà à crier, à s'agiter, à danser et à courir comme les autres. Dans le premier moment d'effroi, le roi lui-même se mit à sa poursuite ; mais dans cette course précipitée, il se blessa légèrement à la jambe, ce qui fit donner l'ordre de toujours tenir un cheval sellé et paré, en cas de nouvel accident.

« Les courses de ces énergumènes n'ont rien de bien déterminé : une fois poussés par je ne sais quelle force irrésistible, ils se répandent dans la campagne, qui d'un côté, qui d'un autre. Avant la semaine sainte ils se rendaient sur les tombeaux, où ils dansaient et offraient une pièce de monnaie.

« Mais le jour même des rameaux (singulière coïncidence), une nouvelle mode a pris faveur parmi eux, c'est d'aller dans le bas de la ville couper une canne à sucre ; ils l'emportent triomphalement sur leurs épaules, et viennent la placer sur la pierre sacrée de Mahamasin en l'honneur de Ranavalona. Là on danse, on s'agite avec toutes les contorsions et convulsions d'habitude ; puis on dépose la canne avec la pièce de monnaie, et l'on revient courant, dansant, sautant comme on était allé.

« Il y en a qui portent une bouteille d'eau sur la tête, pour en boire et s'en arroser ; et, chose assez surprenante, malgré tant d'agitations et d'évolutions convulsives, la bouteille se maintient en équilibre ; on la dirait clouée et scellée au cerveau.

« Il vient de leur prendre une nouvelle fantaisie, nous écrit-on encore : c'est d'exiger que l'on mette chapeau bas partout où ils passent.

« Malheur à ceux qui refusent d'obtempérer à cette injonction, si absurde qu'elle soit ! il en est déjà résulté plus d'une lutte, que le pauvre Radama a cru pouvoir prévenir en imposant une amende de 150 francs aux récalcitrants. Pour ne pas enfreindre cette ordonnance royale d'un nouveau genre, la plupart des blancs ont pris le parti de ne plus sortir que tête nue.

« Un de nos pères s'est vu exposé à un cas beaucoup plus grave : il ne s'agissait de rien moins que de lui faire quitter sa soutane, le Ramanenjana prétendant que la couleur noire l'offusquait. Heureu-

(1) Extrait du livre de la *Propagation de la Foi*, septembre 1864, n° 216.

sement le père a pu gagner le large et rentrer à la maison, sans être obligé de se mettre en chemise.

• Les accès des convulsionnaires ne sont pas continus. Plusieurs, après avoir fait leurs simagrées devant la pierre sacrée (c'est sur cette pierre que l'on fait monter l'héritier du trône pour le présenter au peuple), vont se jeter à l'eau, puis remontent tranquillement pour aller se reposer jusqu'à une nouvelle crise.

• D'autres tombent quelquefois d'épuisement dans le chemin ou sur la place publique, s'y endorment et se relèvent guéris. Il y en a qui sont malades deux et trois jours avant d'être complètement délivrés. Chez plusieurs, le mal est plus tenace et dure souvent près d'une quinzaine de jours.

• Durant l'accès, l'individu atteint du Ramanenjana ne reconnaît personne. Il ne répond guère aux questions qu'on lui adresse. Après l'accès, s'il se rappelle quelque chose, c'est vaguement et comme en songe.

• Une particularité assez remarquable, c'est que, au milieu de leurs évolutions les plus haletantes, leurs mains et leurs pieds demeurent froids comme la glace, tandis que le reste du corps est en nage et la tête en ébullition.

• Maintenant, quelle peut être la cause de cette singulière maladie? Ici chacun abonde dans son sens : plusieurs l'attribuent purement et simplement au démon, qui s'est révélé là comme il s'est révélé auparavant dans les tables tournantes, pensantes, etc. Voilà pourquoi, peu soucieux de saluer cette diabolique majesté, beaucoup se sont résignés à marcher sans chapeaux. »

Nos lecteurs connaissent notre opinion sur sa *majesté diabolique!*

Quant aux partisans de l'*hallucination*, nous leur laissons le soin de nous expliquer ce qu'ils entendent par ce mot appliqué surtout à deux mille personnes? Jusque là, et tout en faisant sa part à l'imagination surexitée, nous pensons qu'il n'est pas anti-rationnel d'en faire une large aux Esprits. Et s'il nous importe de protester contre sa *majesté diabolique*, il est inutile en ce qui concerne le phénomène, de savoir si ces Esprits sont bons, mauvais ou pires.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à EMANUEL DUFAUX, alors âgée de 14 ans.

(26^m Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE VIII.

Année 1465 (suite).

Pendant ce temps je m'avançais en diligence pour venir au secours de Paris, et pour empêcher la jonction des troupes bretonnes et bourguignonnes. J'avais assemblé un conseil pour délibérer sur le parti qu'on devait prendre. Je m'étais déterminé à marcher contre le comte de Charolais ; tout le monde m'applaudit à l'exception de Brézé, grand sénéchal de Normandie. Il prétendait qu'il valait mieux attaquer le duc de Bretagne que le prince bourguignon, attendu que celui-ci était à la tête d'une puissante armée, prête à tout faire pour lui, tandis que l'autre, avec des forces bien moindres, n'était pas sûr de ses gens ; il disait que ceux-ci étant, pour le plus grand nombre, des guerriers qui avaient aidé mon père à reconquérir son royaume, ne demandaient peut-être qu'une occasion pour se réunir à moi, combattant avec peine contre leur souverain, fils d'un homme dont ils avaient relevé le trône de leurs propres mains. Une dernière raison qu'il fit valoir me fit balancer un instant ; il disait qu'on ferait rentrer ainsi mon frère dans le devoir, et qu'on priverait par cela même, les rebelles d'un avantage immense : la présence de l'héritier du trône justifiant en quelque sorte leur révolte.

Cependant ce parti, si je l'eusse adopté, eût eu pour moi de graves inconvénients. Le comte de Charolais était avec une armée considérable devant Paris, qui n'avait dans ses murs que bien peu de défenseurs, encore étaient-ils assez découragés. Perdre la capitale, c'était en ce moment perdre la France entière ; d'ailleurs, en combattant l'armée bretonne, j'eusse diminué mes forces déjà trop faibles, sans retirer aucun avantage réel ; il fallait que je jouasse le tout pour le tout. Vaincre le comte de Charolais, c'était abattre d'un seul coup toutes les têtes de l'hydre ; c'était le parti le plus périlleux, mais le plus décisif. Quoique les troupes du comte fussent plus nombreuses que les miennes, ses soldats élevés dans la mollesse, au sein d'une longue paix, n'étaient pas aguerris, tandis que les miens pour la plupart étaient de vieux soldats. Ces considérations m'affermirent dans mon opinion, et je me hâtai de marcher vers Paris.

Quelques jours après que je me fus mis en route, le duc de Bretagne, qui avait à grand peine assemblé son armée, se mit en devoir de franchir ses frontières. Jean de Bourbon, comte de Vendôme, quoiqu'ayant reçu de moi de graves sujets de plainte, ne voulut pas trahir son souverain et sa patrie. Malgré toutes les instances et les représentations des ducs de Berri et de Bretagne, il leur refusa passage dans ses états ; ce qui leur fit éprouver un retard assez long, et pour eux un pareil contretemps était une perte irréparable. Sans lui l'armée bretonne eût peut-être pu arriver assez à temps pour me devancer, ou du moins pour m'attaquer pendant que j'étais à Monthéry.

Mes deux oncles, le comte du Maine et le roi René d'Anjou, avec l'amiral de Montauban et le seigneur de la Borde, ne purent les empêcher de passer, n'ayant que peu de troupes ; ils se contentèrent de reculer peu à peu, en restant toujours à portée de profiter des moindres désordres de l'ennemi. Le roi de Sicile, trop faible et trop souffrant pour supporter les fatigues de la guerre, se retira à Angers, laissant le commandement à son frère le comte du Maine. Celui-ci continua sa manœuvre, en observant toutefois de se rapprocher de moi le plus possible. Ou eût dit à le voir agir ainsi, qu'il était l'avant-garde de l'armée bretonne. Celle-ci, sans s'occuper de lui, continuait paisiblement sa marche, observant rigoureusement tout ce dont les princes ligués étaient convenus entre eux.

Quand le comte du Maine voyant ses efforts inutiles, fut venu me rejoindre, et que je sus que je n'étais plus loin des confédérés, j'assemblai mon conseil. Ce n'était que pour la forme, étant résolu à ne risquer une bataille qu'à la dernière extrémité. Brézé, qui pénétra ma pensée, dit en sortant à ses amis, qu'il me mettrait si près de l'ennemi, que bien habile serait celui qui pourrait nous séparer. Comme il était à la tête de l'avant-garde, dont je lui avait confié le commandement, il lui fut facile d'exécuter ce qu'il avait dit.

Le comte de Charolais vint loger à Longjumeau, tandis que le comte de Saint-Pol, à la tête de l'avant-garde bourguignonne, poussa jusqu'à Monthéry, situé à deux lieues environ de là. Après avoir averti le prince bourguignon de mon approche, Saint-Pol laissa l'avant-garde à Monthéry et alla assister au conseil que le comte de Charolais devait tenir à Longjumeau. Quoique Monthéry lui offrit de grands avantages, le prince choisit la plaine où ils étaient campés pour champ de bataille.

Le comte de Saint-Pol ne s'aveugla pas sur l'imprudence de cette démarche. Ayant reçu ordre de faire revenir l'avant-garde à Longjumeau, il se promit bien de s'arranger de manière à ce que ses ordres ne pussent être exécutés ; cela lui fut facile, car j'étais beaucoup plus près qu'il ne le croyait, et ses dispositions demandaient un assez long espace de temps. L'armée bretonne, de son côté, était déjà entrée en Beauce, elle était en ce moment aux environs d'Ablis. Comme on le voit, ma position était des plus critiques.

Continuant toujours ma marche, je me trouvai bientôt à deux lieues de Montlhéry. Près du bois de Torfou, que je traversai dans la nuit du 15 au 16, j'avais donné ordre de prendre un chemin qui nous fit tourner le dos aux Bourguignons ; mais Brézé, qui préférait ses vues aux miennes, corrompit les guides, qui tout en nous assurant que nous nous éloignons de l'ennemi, nous menèrent à Châtres, mouvement qui rendait inévitable la bataille. J'ordonnai à l'avant-garde de s'avancer vers Montlhéry, tandis que je me reposais un instant dans la première de ces deux villes.

Dès que le comte de Saint-Pol qui était encore dans la plaine, aperçut mon avant-garde, il manda au comte de Charolais qu'il lui était impossible d'exécuter ses ordres. Saint-Pol, sans perdre de temps, fit planter des pieux ferrés, derrière lesquels les archers, descendus de cheval, se retranchèrent, disposition que les Anglais avaient employée avec avantage ; ils se trouvaient ainsi à l'abri du premier choc de la cavalerie. Le comte de Charolais, dès qu'il apprit ce qui se passait, envoya le bâtard de Bourgogne avec le corps qu'il commandait, et le suivit bientôt lui-même avec toutes ses troupes. Tandis que l'on se mettait en marche, le vice-chancelier de Bretagne et Mudereg, gouverneur de Pont-Saint-Maxence, prirent tous deux sans être vus la route de Chartres.

Le comte de Charolais approuva les dispositions prises par Saint-Pol ; mais bientôt, changeant d'avis, il fit remonter tous les archers à cheval, c'était perdre un temps précieux. Le prince donna le commandement de son aile gauche à Saint-Pol et à Ravestein, se réservant celui de l'aile droite, qui était du côté du château de Montlhéry.

Les archers commencèrent l'action ; les miens étaient maîtres du château et s'étendaient dans le bourg, dont les archers bourguignons touchaient presque la tête. Poncet de la Rivière commandait les archers royaux ; ceux de Bourgogne étaient sous les ordres de Philippe de Lallaing et de du Maës. Lallaing fut tué dès le commencement ; mais cette mort ne fit pas perdre courage aux Bourguignons ; ils forcèrent les Français à reculer, et s'emparèrent de quelques maisons où ils mirent le feu. Mes archers se retirèrent aussitôt dans le château.

Dès que Charolais aperçut les flammes et qu'il sut le succès que ses gens venaient d'obtenir, il donna le signal de la bataille. Saint-Pol et Ravestein attaquèrent vivement l'aile droite, que je commandais. Après un rude combat, où je courus de grands dangers, je les mis en fuite. Le comte de Saint-Pol avec le peu de troupes qu'il parvint à rallier, se retira dans un petit bois à une demi-lieue de Montlhéry. Un grand nombre de fuyards vint l'y joindre, tandis que le reste se sauvait de tous côtés, répandant partout le bruit de la défaite du comte de Charolais. Pour moi je me retirai, avec ceux de mes gens qui n'avaient pas pris la fuite, dans la tour de Montlhéry.

(La suite au prochain numéro.)

UNE VISION.

Tout est spiritisme, si on veut bien y faire attention ; il n'y a pas un seul événement dans ce monde, qui, si on le creuse à fond, n'implique le spiritisme ou l'intervention des Esprits. Les églises chrétiennes aussi bien que les ministres de tous les cultes, ne font autre chose que du spiritisme ; les matérialistes et les athées, les philosophes, rationalistes, sceptiques, positivistes, en font à leur insu dans tous les actes importants de leur journée, et quelquefois même dans leurs actes les plus ordinaires, car il n'y en a pas un qui, avant de se prononcer pour quelque décision, grave ou même futile, n'écoute sans s'en rendre compte les voix du ciel mêlées quelquefois avec celles des Esprits légers, et même des brigands fluidiques rôdant autour de nous, pour nous servir de la qualification

donnée à cette pire espèce d'Esprits par notre ami Jobard. Mais il s'agit d'autre chose aujourd'hui, ou plutôt toujours de la même chose, patente, évidente, remarquable cette fois, et échappant à toute contestation sérieuse.

Nous connaissons un homme de trente à trente-cinq ans, il est maître plâtrier et peintre en bâtiments. Voici ce qu'il nous a rapporté, et nous avons pris sous sa dictée les notes, pour servir au récit suivant : il habite Lyon et a permis que nous fassions mention de son nom.

Lors de la vision qu'il a eue, il était âgé de vingt-quatre ans, il dirigeait déjà des ouvriers qui travaillaient avec lui chez M. Henri de Sornin, à Paray-le-Monial. Il était fiancé dans son pays (Bourbon-Lancy, à 35 kilomètres) à une jeune fille nommée Marie, et les deux jeunes gens s'aimaient beaucoup. Un jour il se trouva pris à son travail d'un serrement de cœur indicible, il donnait des ordres tout de travers, son esprit ordinairement gai parut triste et préoccupé à tous ses camarades, et le soir à l'aubergiste qui leur donnait à manger. Il se retira de bonne heure dans sa chambre contre toutes ses habitudes. A neuf heures et demie du soir, pendant que sans dormir, mais plus visiblement préoccupé, il était assis plongé dans ses tristes réflexions sur une chaise au pied de son lit, il vit alors sa fiancée, pâle comme une morte, qui lui frappa sur l'épaule, lui disant ces paroles gravées ineffaçablement dans sa mémoire : « Mon Jean-Baptiste, je ne te verrai plus sur cette terre, adieu, adieu !!! »

Notre jeune homme ne dormit pas de toute la nuit, et se leva avant quatre heures du matin ; il raconta à l'aubergiste qu'il était inquiet et voulait partir pour Bourbon-Lancy, et il chargea Robert un de ses camarades, de surveiller à sa place les ouvriers. Robert et l'aubergiste cherchèrent vainement à le dissuader, mettant la vision qu'il avait eue sur le compte d'un amour trop ardent et exagéré dans la circonstance. Jean-Baptiste se dirige vers Bourbon-Lancy, il fit les 35 kilomètres en cinq heures, et frappa chez sa mère fort étonnée de le voir, mais en même temps portant sur son visage les signes d'une tristesse visible. « Ah te voilà mon fils, et pourquoi es-tu venu ? — Je ne sais pas, lui répond-il, je suis ennuyé et inquiet. — Tu aurais mieux fait de ne pas venir, après t'être reposé et avoir soupé, tu feras bien de repartir, car demain... » comme sa mère ne lui voulait pas dévoiler toute la vérité, son fils lui dit « parle, je sais tout ou plutôt je m'attends à tout, » alors il lui raconta l'apparition qu'il avait eue de Marie. « Eh bien ! la pauvre fille est morte hier après une courte maladie, et en t'appelant à ses derniers moments. » La pauvre mère n'osait pas dire d'abord à son enfant, que le lendemain était le jour des funérailles, elle ne savait pas que la mort lui avait dépêché un messenger, et qu'au moment où l'âme de la jeune fille quittait la terre, elle avait été trouver son fiancé. (Le héros de la vision se nomme Jean-Baptiste Crétin, actuellement à Lyon).

Ce fait est remarquable à plus d'un titre. On voit au moment où une brusque maladie fait des progrès incessants sur la jeune fille qu'il aimait, Jean-Baptiste pris d'une tristesse indéfinissable et d'un serrement de cœur, preuve évidente de la communication des Esprits à travers l'espace, enfin la vision qui a lieu au moment même de la mort, est un des phénomènes spirites, les plus fréquents sans doute et les plus avoués, mais les plus décisifs ; les médecins aliénistes, les appellent des pressentiments : pressentiment d'un fait inconnu et qui se passe à plusieurs lieues. O physiologistes ! le spiritisme seul a expliqué de pareils faits, et en a donné la raison naturelle.

ERDRA.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète *la Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutées toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS. — Les personnes dont l'abonnement expire le 31 décembre, sont priées de vouloir bien le renouveler avant cette époque, si elles ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

DES MIRACLES AU POINT DE VUE SPIRITE.

(4^e et dernier article. — Voir le précédent numéro.)

Disons à ce sujet ce que Dieu ne peut faire : il n'est pas au pouvoir du créateur de rien entreprendre sur les propriétés essentielles des êtres et de violer les lois qu'il leur a imposées, et ce n'est pas là une limitation à la puissance de Dieu. Cette puissance s'exerce à condition de respecter la propre nature de l'être et les lois qui en dérivent. L'omnipotence de Dieu s'exerçant contre la nature de Dieu et contre les lois des êtres est une idée absurde et insensée. Dieu peut-il faire qu'il y ait un effet sans cause, que deux et deux ne fassent pas quatre, que la partie ne soit pas plus petite que le tout ? Evidemment non. Cela empêche-t-il l'omnipotence ? Pas le moins du monde. Seulement cette omnipotence ne combat point l'être et ses lois, puisqu'elle en est au contraire l'attribut. Tout pouvoir divisé contre lui-même tombe en ruine, a dit Jésus-Christ. Cette supposition d'une lutte entre la puissance et l'intelligence divines serait une impiété et une folie. Dieu est tout puissant, si ce n'est contre lui-même, contre sa propre intelligence, c'est-à-dire la vérité éternelle. Or, les lois de la nature dérivent de la sagesse de Dieu.

Dieu ne peut violer le libre arbitre des Esprits ou des hommes, composant les humanités matérielles, spirituelles et fluidiques, parce qu'il nous a créés doués de liberté ; seulement il peut l'influencer d'une manière plus ou moins efficace par le secours de ses envoyés, toutefois il faut que le libre arbitre des créatures corresponde à la grâce d'en-haut. Pour mieux faire comprendre notre pensée, développons-la par un exemple : Pierre attend dans un embuscade Paul, contre lequel il nourrit une haine mortelle ; il le tue. Dieu ne peut pas faire que le crime n'ait pas été accompli, il ne peut faire que ce qui est arrivé ne soit pas arrivé ; mais il peut ranimer le cadavre de la victime par des moyens inconnus de nous et sus par ses anges ; il peut rappeler la vie dans ce corps déjà peut-être décomposé. Car c'est l'avenir et l'avenir lui appartient, en tant qu'il n'y a

pas impossibilité dans les rapports de la nature incréée avec la nature créée.

On insiste et on nous oppose le passage suivant d'Allan Kardec ; voici ce qu'il dit dans son beau livre, *l'Imitation de l'Evangile* : « Dans l'acception théologique, les prodiges et les » miracles sont des phénomènes exceptionnels, en dehors » des lois de la nature. *Les lois de la nature étant l'œuvre de » Dieu seul, il peut sans doute y déroger si cela lui plaît* (p. » 296). » Donc, nous dit-on, vous n'êtes pas d'accord, voilà celui dont vous vous plaisez à reconnaître l'autorité rationnelle qui va plus loin que vous, qui admet une dérogation possible aux lois de la nature, ce qui est avouer le surnaturalisme, et vous l'attaquez : mettez-vous donc d'accord. Nos adversaires avoueraient bien d'abord que le passage manque de développements. Nous allons l'expliquer (et nous sommes convaincus, tant la vérité est pour nous, qu'Allan Kardec lui-même n'a pas voulu dire autre chose) ; qu'on se rapporte à ce que nous avons dit que *la nature*, c'est-à-dire l'ensemble de ce qui est, se compose : d'une part, de la nature incréée, Dieu ; de l'autre, la nature créée, les Esprits, les hommes et l'univers. Eh bien ! nous disons que les dérogations à l'ordre de la nature créée ne sont possibles qu'autant qu'elles rentrent dans leurs rapports avec la nature incréée, et que ces rapports d'un autre côté ne peuvent pas être dits *surnaturels*, puisqu'ils dérivent de la nature de Dieu.

Allan Kardec abonde tellement dans notre sens, qu'il ajoute à la même page : « Aux yeux du vulgaire ignorant, tout phénomène dont la cause est inconnue, passe pour surnaturel. » La cause une fois connue, on reconnaît que le phénomène, » si extraordinaire qu'il ait paru d'abord, n'est autre chose » que l'application d'une loi de nature. C'est ainsi que le cercle » des faits dits surnaturels se rétrécit à mesure que s'élargit » celui de la science. » Peut-on être plus formel ? et ne voit-on pas qu'au lieu d'une divergence quelconque, il y a dans nos pensées unité et identité ?

Une histoire particulière des miracles de l'antiquité profane et sacrée, de ceux du moyen-âge, de la renaissance, des temps modernes, des temps contemporains, n'est autre chose que l'histoire du Spiritisme divin ou ordinaire. Nous nous proposons de l'écrire avec l'aide des grands messagers de Dieu, pour la troisième année de notre journal ; mais nous avons

quelques points théologiques à compléter sur la nature et les caractères de la révélation, sur ses moyens et ses modes, et nous nous bornerons ici à appliquer notre critérium d'une manière générale.

Pour tous les faits spirites qui intéressent le plan de la révélation, les miracles des patriarches, des prophètes juifs, de Moïse, du Christ, des apôtres, des martyrs, de l'établissement et du développement du christianisme, pour tous ceux qui ont préparé la continuation de la révélation et l'avènement futur de l'Esprit, c'est, nous l'avons dit, le Spiritisme divin.

Pour tous les autres phénomènes spirites (guérisons, songes, prévisions, apparitions, avertissements, possessions, molestations, obsessions, interventions quelconques du monde invisible), c'est le Spiritisme ordinaire, bon ou mauvais selon l'intention, le but, la nature des manifestations.

Choisissons des faits analogues pour les comparer : la production de phénomènes ténébreux ou lumineux, c'est-à-dire l'emploi de fluides phosphorescents, ou de matières noires, dans telles ou telles circonstances, pris dans l'atmosphère et accumulés par des Esprits intelligents.

La création d'un soleil factice, pouvant faire illusion et rendre les mêmes services que le Soleil véritable. Miracle de Josué qui avait pour but l'entrée des Hébreux dans la Terre promise et se liait au plan de la révélation et à la venue du Messie : Spiritisme divin.

L'éclipse, ou plutôt l'obscurcissement extraordinaire du Soleil à la mort du Christ, prodige rapporté par les païens, ayant pour but de donner un signe à l'univers, que Jésus était le Messie : Spiritisme divin.

Croix lumineuse, apparaissant à Constantin dans sa bataille contre Maxence, miracle ayant pour but l'établissement du christianisme et son extension aux Gentils : Spiritisme divin.

Croix lumineuse, apparaissant à Migné lors d'un jubilé, pour augmenter et confirmer la foi au christianisme ; mais on a étrangement abusé de ce miracle dans l'intérêt de la superstition. Comme ce dernier phénomène, bien qu'authentiquement constaté, ne nous paraît pas se lier au plan de la révélation, nous disons qu'il a été produit par le Spiritisme ordinaire, bon ou mauvais selon l'intention des Esprits divers qui en ont été la cause, qui ont recueilli dans l'air des lueurs phosphorescentes et les ont arrangées en croix. Ainsi, parmi ces Esprits, il y en avait peut-être qui ne se sont prêtés au fait que dans la vue très-louable de convertir des incrédules, mais il peut y en avoir qui avaient la pensée de venir en aide au fanatisme qui en exciperait : ce miracle peut donc être attribué pour partie au bon, pour l'autre au mauvais Spiritisme.

On voit clairement par là la certitude et l'excellence de notre critérium qui s'applique à toutes les hypothèses.

PHILALÈTHES.

Nous publions sous le titre de *LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME*, une série d'articles dus aux recherches de notre savant ami A. P. : nos lecteurs connaissent déjà cette vaillante plume. Nous donnerons tour à tour *Les Bardes Gallois*, *Cyrano de Bergerac*, *l'abbé Fournié*, *Saint Martin le philosophe*, *Swedenborg*, etc. — Puisse ce travail plaire à tous ceux qui le liront.

E. E.

LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME.

LES BARDES GALLOIS.

(1^{er} article.)

Nous allons, dans cette étude, rapporter les triades entièrement spirites des Bardes de l'île de Bretagne, en nous servant des versions comparées de MM. Gatien Arnould (philosophie gauloise, t. 1^{er}), Henri Martin (t. 1^{er} de l'Histoire de France), Adolphe Pictet (bibliothèque de Genève), Alfred Dumesnil (l'immortalité). Les commentaires que nous donnerons d'abord avant de nous livrer à notre tour à l'examen capital de ce beau monument, seront presque tous abrégés de M. Adolphe Pictet.

Le manuscrit qui renferme ces triades, ne date que de la fin du dix-septième siècle, et les matériaux qui y ont été réunis par le copiste collecteur Edward Darydd, ne remontent pas au-delà du milieu du seizième siècle. Le style en est comparativement moderne, et si le fond peut être considéré comme ancien, il est certain qu'il a dû être altéré plus ou moins par les rédactions successives des sociétés bardiques du moyen-âge.

Mais si les preuves positives font défaut, les caractères intrinsèques d'une authenticité tout au moins relative, sont de nature à frapper les esprits les moins prévenus. Comment expliquer, en effet, l'existence chez les Gallois du moyen-âge, d'un système de philosophie religieuse parfaitement original, et dont la croyance à la transmigration des âmes après la mort, forme la base principale, si ce n'est par une liaison traditionnelle avec les doctrines druidiques qui se distinguaient par cette même croyance ?

Les témoignages des anciens ne laissent aucun doute à cet égard, quelque imparfaits qu'ils soient d'ailleurs pour tout le reste du système. César, le premier, nous apprend que les druides enseignaient, non-seulement l'immortalité de l'âme (*non interire animas*), mais la transmigration (*ab aliis post mortem transire ad alios*). Après lui, Diodore, de Sicile, Ammien Marcellin, Pomponius Mela, Valère Maxime, ont répété les mêmes faits sans y ajouter de nouveaux détails. D'où serait donc venue aux bardes Gallois du moyen-âge, une doctrine aussi complète, aussi profonde, aussi originale sur la transmigration des âmes, si ce n'est des druides leurs prédécesseurs, dont les croyances résistèrent si longtemps, en secret du moins, à l'introduction du christianisme. Les corporations bardiques qui se maintinrent dans le pays de Galles à travers les invasions successives des Romains, des Anglo-Saxons et des Anglais, sous la forme d'une espèce de franc-maçonnerie, conservèrent avec la ténacité celtique, les débris traditionnels des vieilles croyances nationales ; et les triades que nous possédons encore en sont certainement la dernière expression.

Ce n'est pas à dire que ces triades nous offrent l'ancien système druidique dans sa pureté. Il est impossible que le christianisme n'ait pas exercé une influence notable sur cette espèce de religion secrète conservée par les bardes comme un souvenir national vénérable plutôt que comme une doctrine actuelle.

Mais il est temps d'en venir aux triades bardiques elles-mêmes, qui se révéleront directement beaucoup mieux que par tout exposé préalable. Nous les donnons ici dans l'ordre même de leur publication par Ed. William, traduites aussi fidèlement que possible sur l'original Gallois.

1^o Il y a trois unités primitives, et de chacune il ne saurait y avoir qu'une seule : un Dieu, une vérité et un point de liberté ; c'est-à-dire (le point) où se trouve l'équilibre de toute opposition ;

2^o Trois choses procèdent des trois unités primitives : toute vie, tout bien et toute puissance ;

3^o Dieu est nécessairement trois choses savoir : la plus grande part de vie, la plus grande part de science, et la plus grande part

de puissance ; et il ne saurait y avoir plus d'une grande part de chaque chose ;

4° Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas être : ce qui doit constituer le bien parfait, ce qui doit vouloir le bien parfait, ce qui doit accomplir le bien parfait ;

5° Trois garanties de ce que Dieu fait et fera : sa puissance infinie, sa sagesse infinie, et son amour infini ; car il n'y a rien qui ne puisse être effectué, qui ne puisse devenir vrai et qui ne puisse être voulu par ces attributs ;

6° Trois fins principales de l'œuvre de Dieu, comme créateur de toutes choses : amoindrir le mal, renforcer le bien et mettre en lumière toute différence ; de telle sorte que l'on puisse savoir ce qui doit être, ou, au contraire, ce qui ne doit pas être.

Cela développe davantage l'idée de Dieu comme intelligence suprême et comme providence. La création n'est pas un acte d'une nécessité aveugle ; elle a un but moral. L'opposition du bien et du mal est introduite sans préambule, car les triades, dans leur disposition actuelle du moins, n'offrent pas un enchaînement systématique. Dieu, le souverain bien et l'amour infini, ne peut avoir en vue que la glorification du bien. Mais d'où vient le mal ? C'est ce qui n'est point dit encore, et ce qui ne sera pas dit d'une manière expresse. On reconnaîtra seulement que le mal est un principe ennemi, dont la sphère d'action est limitée par la puissance divine, et qui doit être combattu et amoindri de plus en plus jusqu'à son anéantissement final.

En présence de la toute puissance divine, l'opposition du mal ne saurait être absolue. Ce n'est pas pour lui-même que Dieu veut anéantir le mal, lequel, relativement à lui, n'a aucune réalité ; c'est pour la créature. Il met donc en lumière, il manifeste toute différence ; c'est-à-dire qu'il fait sortir de l'unité primitive toute l'infinie multiplicité des choses, afin que les créatures dotées d'intelligence, puissent se développer, se reconnaître et distinguer ce qui doit être (le bien), de ce qui ne doit pas être (le mal).

7° Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas accomplir. Ce qu'il y a de plus avantageux, ce qu'il y a de plus nécessaire et ce qu'il y a de plus beau pour chaque chose ;

8° Trois puissances de l'existence : ne pas pouvoir être mieux par la conception divine ; et c'est en cela qu'est la perfection de toute chose ;

9° Trois choses seront (c'est-à-dire prévaudront) nécessairement : la suprême puissance, la suprême intelligence et le suprême amour de Dieu ;

10° Les trois grandeurs de Dieu : vie parfaite, science parfaite et puissance parfaite ;

11° Trois causes (originelles) des êtres vivants : l'amour divin (en accord) avec la suprême intelligence ; la sagesse suprême par la connaissance parfaite de tous les moyens, et la puissance divine (en accord) avec la suprême volonté, l'amour et la sagesse de Dieu ;

12° Il y a trois cercles de l'existence : le cercle de la région vide (cylch y ceugant), où, excepté Dieu, il n'y a rien ni de vivant, ni de mort, et nul être que Dieu ne peut le traverser ; le cercle de migration (cylch ir Abred), où tout être animé procède de la mort, et l'homme l'a traversé ; et le cercle de la félicité (cylch y gwynfyd), où tout être animé procède de la vie, et l'homme le traversera dans le ciel ;

13° Trois états (successifs) des êtres animés : l'être d'abaissement dans Annwfn (l'abîme), l'état de liberté dans l'humanité, et l'état d'amour ou de félicité dans le ciel.

14° Trois phases nécessaires de toute existence par rapport à la vie ; le commencement dans Annwfn, la transmigration dans Abred, et la plénitude dans le ciel ou le cercle de Gwynfyd ; et sans ces trois choses, nul ne peut être excepté Dieu.

Nous trouvons ici l'explication de la triade précédente, et une notion plus précise de la signification d'Annwfn.

C'est le point le plus bas du cercle d'Abred ou de la transmigration, le chaos qui renferme les germes de toute vie. Toute chose y préexiste, mais à l'état d'involution, d'obscurité, lequel état est exprimé par Cyflwr abred dans la triade qui précède, par opposition au Cyflwr ryddyd, la liberté dans la condition humaine. Ici, abred a le sens de vil, bas, mauvais, et non celui de transmigration. Ainsi Annwfn, l'abîme sans fonds, fait partie du cercle d'Abred ; c'est le point de départ des transmigrations par lesquelles les êtres s'élèvent graduellement vers la lumière et la vie. A. P.

(La suite au prochain numéro.)

COMMUNICATIONS D'OUTRE - TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à ENNANCE DUFAUX, alors âgée de 14 ans.

(27^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE VIII.

Année 1465 (suite).

Ma joie de ce succès eût été moins grande si j'eusse su ce qui s'était passé à mon aile gauche. Le grand sénéchal qui la commandait fut tué au commencement de l'action. Consternée par cette perte, l'aile gauche ploya sous les efforts du comte de Charolais, qui vit bientôt tout fuir devant lui. Dès que le comte du Maine et l'amiral de Montauban qui commandaient le centre, virent mon aile gauche en déroute, ils prirent la fuite avec leurs gens, sans même avoir combattu. J'avais déjà des soupçons contre le premier de ces deux traitres, mais le second avait toute ma confiance : triste exemple, qui montre combien les princes les plus défiants sont faciles à tromper.

Charolais, emporté par son ardeur, poursuivit vivement les fuyards, dont il tua un grand nombre ; il s'éloigna jusqu'à une demi-lieue du champ de bataille. Se voyant peu accompagné, il résolut d'y retourner, Antoine le Breton, vieil officier qui jouissait d'une grande considération, lui ayant représenté le danger que couraient ceux qui y étaient restés.

Le comte en revenant, passa non loin de la tour ; j'envoyai contre lui une vingtaine d'archers de la garde, qui tuèrent presque tous ses défenseurs. Geoffroye Saint-Belui, bailli de Chaumont, saisit par le bras le prince bourguignon qui était déjà blessé à la gorge, en lui disant de se rendre s'il ne voulait être tué. Un nommé Jean Cadet, voyant le danger qu'il courait, fondit sur les assallants, le dégagea et le ramena parmi quelques uns des siens qui s'étaient ralliés.

Connaissant la faute que je venais de faire en envoyant si peu de monde contre lui, je sortis de la tour à la tête d'un assez grand nombre de combattants ; la perte du comte de Charolais eût été inévitable, si Saint-Pol, qui avait quitté le petit bois, ne fût venu à son secours avec environ cinq mille hommes qu'il avait rassemblés. Comme il n'arrivait que fort lentement au gré de l'impatience de Charolais, celui-ci fit dire à différentes reprises de se hâter ; mais Saint-Pol craignant de décourager ses troupes en pressant leur marche, et voyant le comte entouré d'assez de gens pour résister quelques moments, n'en alla pas plus vite. Cette sage mesure rendit confiance aux troupes qui délivrèrent bientôt leur prince.

Nous nous séparâmes et nous mîmes en devoir, de chaque côté, de rallier nos armées ; elles ne furent en bon ordre que vers quatre heures du soir ; nous pûmes alors juger de nos pertes, qui étaient considérables. Nous tirâmes l'un et l'autre quelques coups de ca-

non, mais nous nous en tinmes là. Nos troupes accablées de lassitude, ne nous permirent pas de recommencer le combat. Le combat était retenu dans cette inaction par un autre motif ; il craignait que quelques-uns des siens, en fuyant vers Paris, ne pussent apporter sa défaite à la capitale ; il aurait dans ce cas couru un danger imminent, se trouvant pris entre deux feux, car le maréchal de Rohault n'eût pas manqué de l'attaquer par derrière s'il eût su ce qui se passait ; son ignorance le retint ainsi que l'appréhension de laisser Paris sans défense. Néanmoins il s'en éloigna avec quelques troupes réglées ; mais il n'osa pas pousser fort avant ; tout ce qu'il fit fut de tuer des fuyards, de faire des prisonniers et un butin considérable.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

VISION DE MISS HARRIS.

Le Constitutionnel et la Patrie ont rapporté, dans le temps, le fait qu'on va lire, d'après les journaux des Etats-Unis.

» La petite ville de Lichtfield, dans le Kentucky, compte de nombreux adeptes aux doctrines du spiritualisme magnétique. Un fait incroyable qui vient de s'y passer, ne contribuera pas peu, sans doute, à augmenter le nombre des partisans de la doctrine nouvelle.

» La famille Parck, composée du père, de la mère et de trois enfants qui ont déjà l'âge de raison, était fortement imbue des croyances spiritualistes. Par contre, une sœur de Mme Parck, miss Harris, n'ajoutait aucune foi aux prodiges surnaturels dont on l'entretenait sans cesse. C'était pour la famille toute entière un véritable sujet de chagrin, et plus d'une fois la bonne harmonie des deux sœurs en fut troublée.

» Il y a quelques jours, Mme Parck fut atteinte tout-à-coup d'un mal subit que les médecins déclarèrent, dès l'abord, ne pas pouvoir conjurer. La patiente était en proie à des hallucinations, et une fièvre affreuse la tourmentait constamment. Miss Harris passait toutes les nuits à la veiller. Le quatrième jour de sa maladie, Mme Parck se leva subitement sur son séant, demanda à boire, et commença à causer avec sa sœur. Circonstance singulière, la fièvre l'avait quittée tout-à-coup, son pouls était régulier, elle s'exprimait avec la plus grande facilité, et miss Harris, toute heureuse, crut que sa sœur était désormais hors de danger.

» Après avoir parlé de son mari et de ses enfants, Mme Parck se rapprocha encore plus près de sa sœur et lui dit :

« Pauvre sœur, je vais te quitter, je sens que la mort s'approche ;
 » mais au moins mon départ de ce monde servira à te convertir.
 » Je mourrai dans une heure et l'on m'entertera demain. Aie le
 » plus grand soin de ne pas suivre mon corps au cimetière, car
 » mon Esprit revêtu de ma dépouille mortelle t'apparaîtra encore
 » une fois avant que mon cercueil soit recouvert de terre, alors tu
 » croiras enfin au spiritualisme. »

» Après avoir achevé ces paroles, la malade se recoucha tranquillement. Mais une heure après, comme elle l'avait annoncé, miss Harris s'apercevait avec douleur que le cœur avait cessé de battre.

» Vivement émue par la coïncidence étonnante qui existait entre cet événement et les paroles prophétiques de la défunte, elle se décida à suivre l'ordre qui lui avait été donné, et le lendemain elle resta seule à la maison pendant que tout le monde prenait le chemin du cimetière. Après avoir fermé la porte de la chambre mortuaire, elle s'établit sur un fauteuil placé près du lit que venait de quitter le corps de sa sœur.

» Cinq minutes étaient à peine écoulées — raconta plus tard miss Harris — lorsque je vis comme un nuage blanc se détacher au

fond de l'appartement. Peu à peu cette forme se dessina mieux, c'était celle d'une femme à demi-voilée ; elle se pencha lentement de moi ; je discernai le bruit de ses pas légers sur le plancher ; enfin ses yeux étonnés se trouvèrent en présence de ma sœur...

» La figure loin d'avoir cette pâleur mate qui frappe si péniblement chez les morts, était radieuse ; ses mains dont je sentis bientôt la pression sur les miennes, avaient conservé toute la chaleur de la vie. Je fus comme transportée dans une sphère nouvelle par cette merveilleuse apparition. Croyant faire partie déjà du monde des Esprits, je me tins la poitrine et la tête, pour ne pas perdre de mon existence ; mais il n'y avait rien de pénible dans cette extase.

» Après être ainsi demeurée devant moi, soulevée mais muette, l'espace de quelques minutes, ma sœur, semblant faire un violent effort, me dit d'une voix douce :

« Il est temps que je parte : mon ange conducteur m'attend. Adieu !
 » J'ai rempli ma promesse. Crois et prie ! »

» Le journal, ajoute *la Patrie*, auquel nous empruntons cet étonnant récit, ne dit pas que miss Harris se soit convertie aux doctrines du spiritualisme ; supposons-le, cependant, car beaucoup de gens se laisseraient convaincre à moins.

» Voilà un récit tout entier spirituel et qui s'explique complètement par la constatation de notre jeune et déjà grande science.

La tâche de madame Parck étant finie sur la terre, Dieu a permis à ses prières, et peut-être aussi à celles de toute la famille, que sa mort servit à convaincre et à convertir un de ses membres, incrédule jusque-là. Tout est vraisemblable dans ce récit, la possibilité en ressort de la simple comparaison avec une multitude de traits analogues.

Qu'on se rappelle des anecdotes identiques, d'une vision de Marsile Ficin, de cet ami qui avait fait promettre à l'autre de lui apparaître s'il mourait le premier, s'engageant au même rôle en cas de précédés.

Tout est moral dans l'apparition :

Son but qui est de toucher l'incrédulité d'une sœur ;

Les paroles qui sont prononcées ;

La promesse solennelle et prophétique qui la précède.

Nous recommandons cette histoire à la méditation de tous les douteurs. X.

BIBLIOGRAPHIE.

Un ange du ciel sur la terre, ou type de la femme dans les différents âges de la vie, par BENJAMIN MOSSÉ, grand-rabbin d'Avignon, prix : 3 fr. pour les souscripteurs. On souscrit à Avignon, chez l'auteur, au bureau du journal *La famille de Jacob*.

Nous ne connaissons M. Mossé que par son journal *La famille de Jacob* et par quelques autres de ses écrits ; mais les principes de tolérance et d'amour qu'il semble avoir adoptés, principes sur lesquels doit se baser la fusion de tous les cœurs, de toutes les croyances philosophiques et religieuses, nous font espérer que son nouvel ouvrage sera à la hauteur de notre attente. Nous en rendrons compte lorsqu'il aura paru.

La pluralité des existences, par ANDRÉ PEZZANI, un beau volume in-octavo, de 432 pages ; chez Didier, libraire-éditeur, quai des Grands-Augustins, 35, Paris.

Cet important ouvrage touche de trop près à un des points les plus importants de nos croyances, pour que nous ne saluions pas avec joie son apparition. Nous y reviendrons. E. E.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. BDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON
Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS
Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER
Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 4^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

Directeur-Gérant, E. EDOUX, Médecin.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une feuille d'impression ajoutés toutes les semaines à la simple famille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et insérés à leur tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

LA PRIÈRE AU POINT DE VUE SPIRITE.

(4^{er} article.)

A la suite des miracles, nous ne pouvons moins faire que de traiter en quelques mots de la prière qui les cause le plus souvent, et les fait naître, aussi bien les miracles divins que les miracles ordinaires.

C'est la prière d'abord qui produit, avec les bons Esprits, les guérisons inattendues, et tout un ordre de phénomènes qui peuvent être rangés dans le bon Spiritisme.

La prière souvent provoque les faits mêmes du Spiritisme divin. C'est Moïse luttant contre les magiciens de Pharaon, faisant jaillir de l'eau d'un rocher, séparant les flots de la Mer-Rouge devant son peuple, et les laissant retomber pour engloutir l'armée ennemie ; c'est un prophète juif, levant les yeux et assurant par ses prières la victoire des incrédules ; c'est Josué sollicitant les anges de lui créer un soleil, pour remplacer le véritable pendant le temps nécessaire, à la défaite des barbares ; c'est notre divin Maître, le Christ, appelant à son aide les messagers célestes, afin qu'ils calment les flots courroucés, qu'ils chassent de mauvais Esprits du corps des possédés, qu'ils guérissent des lépreux, des paralytiques, ressuscitent des morts. Dans tous ces cas, c'est par illumination et par une certaine assimilation à la volonté céleste que Moïse et Jésus ont agi. Mais il y a aussi beaucoup de miracles divins qui proviennent de la spontanéité de Dieu et des grands Archanges : l'annonce par exemple et la conception spirituelle du Verbe, les apparitions à Zacharie et à Joseph, la transfiguration au Mont-Thabor, la vision de saint Paul à Damas, et une foule d'autres prodiges dans lesquels Dieu est intervenu par son Spiritisme divin non provoqué.

Dans son admirable livre, *l'Imitation de l'Évangile*, Allan Kardec a enseigné d'une manière rationnelle et lumineuse le mode d'action de nos prières. Citons-en des extraits :

« Les qualités de la prière sont clairement définies par Jésus ; lorsque vous priez, dit-il, ne vous mettez point en évidence, mais priez dans le secret ; n'affectez point de prier beaucoup, car ce n'est pas par la multiplicité des paroles que vous serez exaucés, mais par leur sincérité ; avant de prier, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui, car la prière ne saurait être agréable à Dieu si elle ne part d'un

cœur purifié de tout sentiment contraire à la charité ; priez enfin avec humilité, comme le publicain, et non avec orgueil, comme le pharisien.

» La prière est une invocation ; par elle, on se met en rapport de pensée avec l'être auquel on s'adresse. Elle peut avoir pour objet une demande, un remerciement, ou une glorification. On peut prier pour soi-même ou pour autrui, pour les vivants ou pour les morts. Les prières adressées à Dieu sont entendues des Esprits chargés de l'exécution de ses volontés ; celles qui sont adressées aux bons Esprits sont reportées à Dieu. Lorsqu'on prie d'autres êtres que Dieu, ce n'est qu'à titre d'intermédiaires, d'intercesseurs, car rien ne peut se faire sans la volonté de Dieu.

» Le Spiritisme fait comprendre l'action de la prière en expliquant le mode de transmission de la pensée, soit que l'être prié vienne à notre appel, soit que notre pensée lui parvienne. Pour se rendre compte de ce qui se passe en cette circonstance, il faut se représenter tous les êtres incarnés et désincarnés plongés dans le fluide Universel qui occupe l'espace, comme ici-bas nous le sommes dans l'atmosphère. Ce fluide reçoit une impulsion de la volonté ; c'est le véhicule de la pensée, comme l'air est le véhicule du son, avec cette différence que les vibrations de l'air sont circonscrites, tandis que celles du fluide Universel s'étendent à l'infini. Lors donc que la pensée est dirigée vers un être quelconque, sur la terre ou dans l'espace, d'incarné à désincarné, ou de désincarné à incarné, un courant fluidique s'établit de l'un à l'autre, transmettant la pensée, comme l'air transmet le son.

» L'énergie du courant est en raison de celle de la pensée et de la volonté. C'est ainsi que la prière est entendue des Esprits en quelque endroit qu'ils se trouvent, que les Esprits communiquent entre eux, qu'ils nous transmettent leurs inspirations, que des rapports s'établissent à distance entre les incarnés.

» Cette explication est surtout en vue de ceux qui ne comprennent pas l'utilité de la prière purement mystique ; elle n'a point pour but de matérialiser la prière, mais d'en rendre l'effet intelligible, en montrant qu'elle peut avoir une action directe et effective ; elle n'en reste pas moins subordonnée à la volonté de Dieu, juge suprême en toutes choses, et qui seul peut rendre son action efficace. »

Nous adhérons à cette belle théorie de la prière.

La prière suppose la possibilité de la providence de Dieu.

A la vérité, notre sort est vu par Dieu de toute éternité, mais il voit aussi notre prière (1), et il tient compte du temps et de l'espace dans ses rapports avec ses créatures. Il proportionne ses secours à nos besoins; nous ferons donc bien de les lui exprimer. L'instinct de la prière prouve à l'âme l'efficacité de la prière, a dit Lamartine; prions donc, et vous qui soulez avec l'inspiration de cette merveilleuse communication avec vous, avec les êtres, avec les mondes invisibles, vous, mon Dieu, exaucez-nous beaucoup, exaucez-nous au-delà de nos désirs.

PHILALÈTHES.

(La suite au prochain numéro.)

LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME

LES BARDES GALLOIS.

(2^e Article. — Voir le dernier numéro.)

15^e Trois choses nécessaires dans le cercle d'Abred : le moindre (degré possible) de toute vie, et de là son commencement; la matière de toutes les choses, et de là leur accroissement (progressif), lequel ne peut s'opérer que dans l'état de nécessité (c'est-à-dire en vertu de lois nécessaires), et la formation de toute chose de la mort, et de là la débilité des existences.

Cette triade est d'un sens remarquablement profond, et caractérise admirablement des êtres contingents et périssables qui naissent, se développent, s'agitent et meurent dans le cercle de transmigration.

C'est dans l'abîme Annwfn, que d'après ce qui précède, se trouvent à la fois, la vie à son moindre degré, c'est-à-dire en germe, la substance matérielle qui constituera l'enveloppe périssable des créatures et la mort, c'est à dire le sommeil primitif au sein des ténébre, où toute vie prend son point de départ pour se développer ultérieurement. Ce développement, le Werden des philosophes allemands ne peut s'effectuer, au début, que sous l'empire des lois nécessaires qui régissent la matière et les forces cosmiques; car la liberté n'existe pas encore. Mais, pendant cette évolution, la créature sortie de la mort, reste un être incomplet, un composé d'existence et de néant, une vie débile qui peut s'éteindre et retomber dans le chaos, tant qu'un principe supérieur et divin ne l'aura pas libéré des liens de la mort. Tel est le sens philosophique de ce curieux paragraphe.

16^e Trois choses auxquelles tout être vivant participe nécessairement par la justice de Dieu; la sympathie (ou le secours) de Dieu dans Abred, car sans cela nul ne pourrait entièrement connaître aucune chose; le privilège d'avoir part à l'amour divin, et l'accord (avec Dieu) quant à l'accomplissement, par la puissance de Dieu, en tant qu'il est juste et miséricordieux.

Sans l'amour et la coopération de Dieu, la créature serait impuissante à progresser au travers du cercle d'Abred, et surtout à en sortir. C'est la doctrine de la grâce sous une autre forme.

17^e Trois causes de la nécessité du cercle d'Abred : le développement de la connaissance de toute chose et le développement de la force (morale) pour surmonter tout contraire et Cythraul et pour se délivrer de Drog (le mal), et sans cette transition de chaque état de vie, il ne saurait y avoir d'accomplissement pour aucun être.

Il faut, quant à l'éternité, chercher le cercle d'Abred, pour y revenir. Les objets sont en mouvement dans Annwfn, et possèdent une certaine durée, mais ils sont en contraste de durée et de durée, par l'opposition du sujet et du objet, de la connaissance et de l'ignorance, de l'être et de l'être-même et du monde extérieur comme de deux termes.

18^e Trois calamités primitives (du cercle) d'Abred : la nécessité de la lutte, de la lutte pour que l'homme accomplisse sa destinée; la lutte pour le principe de la volonté libre se développe et se perfectionne; la lutte pour acquiescer avec la puissance pour surmonter l'opposition des principes bas et mauvais Dieu, et la lutte pour surmonter l'opposition de l'âme à la connaissance et au développement de la liberté. Tel est le développement philosophique qui se présente, et qui explique les conditions de la vie.

18^e Trois calamités primitives (du cercle) d'Abred : la nécessité de la lutte, de la lutte pour que l'homme accomplisse sa destinée; la lutte pour le principe de la volonté libre se développe et se perfectionne; la lutte pour acquiescer avec la puissance pour surmonter l'opposition des principes bas et mauvais Dieu, et la lutte pour surmonter l'opposition de l'âme à la connaissance et au développement de la liberté. Tel est le développement philosophique qui se présente, et qui explique les conditions de la vie.

19^e Trois conditions indispensables pour arriver à la plénitude de la science : transmigrer dans Abred, transmigrer dans Gwynfyd et se ressouvenir de toutes choses (passées) jusque dans Annwfn. La plénitude de la science ou la sagesse parfaite, est le dernier terme du développement futur de l'homme. Il ne saurait y atteindre dans cette vie ou la mémoire de son passé lui manque, ou tout commence pour lui à sa dernière naissance. Ce n'est que dans le cercle de Gwynfyd qu'il se souviendra de tout, et que sa haute destinée s'accomplira.

20^e Trois choses nécessaires dans le cercle d'Abred : la transgression de la loi (le péché), car il n'en peut être autrement, la délivrance de la mort devant Drog et Cythraul; l'accroissement de la vie du bien par l'éloignement de Drog dans la délivrance de la mort, et cela par l'amour de Dieu qui embrasse toutes choses.

Par la transmigration de la loi, en effet, l'homme tombe sous la puissance de Drog et de Cythraul, et il y resterait à jamais si Dieu ne le délivrait pas par la mort, pour le replacer, par la transmigration, dans les conditions d'une épreuve nouvelle. Mais, à chaque transmigration, il est tenu compte à l'homme de la part de vie véritable et de bien qu'il a su conquérir. Il renaît dans des conditions d'autant plus favorables qu'il s'est élevé plus haut, tandis que la puissance acquise par le mal sur lui, cesse par la mort qui l'en délivre. La somme générale de la vie et du bien s'accroît ainsi continuellement par l'effet de l'amour de Dieu.

21^e Trois moyens efficaces de Dieu, dans Abred pour dominer Drog et Cythraul, et surmonter leur opposition par rapport au cercle de Gwynfyd; la nécessité, la perte de la mémoire et la mort.

22^e Trois choses sont primitivement contemporaines : l'homme, la liberté et la lumière.

(1) Saint Augustin, dans son célèbre ouvrage de la Cité de Dieu, s'exprime ainsi : *Et preces valent ad ea impetranda, que se precantibus Deus concessurum esse prescivit.*

23° Par trois choses, le monde est gouverné : par la mort, par l'impairabilité (des choses) et par la liberté (de l'homme)...

24° Par trois choses, l'homme est gouverné : par la mort, par l'impairabilité (des choses) et par la liberté (de l'homme)...

25° Par trois choses l'homme tombe : par la mort, par l'impairabilité (des choses) et par la liberté (de l'homme)...

26° Par trois choses l'homme redescend : par la mort, par l'impairabilité (des choses) et par la liberté (de l'homme)...

27° Les trois choses principales (a obtenu) dans l'état de l'humanité : la science, l'amour et la force (morale)...

28° Les trois choses principales (a obtenu) dans l'état de l'humanité : la science, l'amour et la force (morale)...

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

COMMUNICATIONS D'OUTRE - TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à Kamauz DUBAUX, alors âgé de 14 ans.

(28^{me} Article. Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE VIII.

Année 1465 (suite).

Cependant les deux armées étaient toujours en présence, se tirant du canon pour la forme; la nuit qui arriva enfin, me permit de me retirer dans le château de Montlhéry. Cette retraite que je fis sans avertir l'armée lui donna à croire que j'avais été tué, ce qui fut une nouvelle occasion de fureur. Quand je me fus un peu rafraîchi, je donnai des ordres pour la retraite, pensant que le comte de Charolais était vainqueur; d'ailleurs Montlhéry n'était pas en état de nous donner un asile. Je fis mettre un baril de poudre près des étuis que nous ne pouvions pas emporter, et dès que nous fumes à une distance convenable, j'ordonnai d'y mettre le feu afin de faire croire aux ennemis que nous étions toujours sur nos gardes. Cette ruse eut tout le succès que j'en espérais; elle mit le comble à la terreur dans le camp du comte; tout le monde pensa que c'étaient des tanaux que j'avais fait allumer afin de prendre mes dispositions pour recommencer le combat, ce qui n'était pas propre, comme on peut bien s'imaginer, à rassurer les Bourguignons. Saint-Pol, pour éviter une surprise, fit retrancher le camp avec les charlots et les bagages de l'armée.

(1) C'est là, comme nous le verrons, une grave erreur des druides.

Le nombre des morts fut si considérable, qu'on dut enterrer les cadavres, les uns sur les autres, pour faire place aux vivants. Le comte de Charolais fit mettre par terre deux boîtes de paille sur lesquelles il s'assit, et après avoir fait passer la blessure qu'il avait à la gorge, il assembla son conseil.

Quelques-uns, entre autres le comte de Saint-Pol, furent d'avis de brûler les charlots et les bagages inutilement; afin de reprendre plus facilement le chemin de Bourgogne à la pointe du jour. La proposition parut sage et prudente; mais le comte de Charolais, qui n'était pas homme à se laisser aller à de telles idées, refusa de le faire. Il dit que si on brûlait les charlots, il y aurait une désertion générale; les motifs sur lesquels il appuyait son assertion avaient trop de fondement pour qu'on n'en reconnût pas la justesse; il démontra aussi l'impossibilité d'une retraite. Il termina en disant qu'il fallait marcher à la pointe du jour, et que mort pour mort il valait mieux choisir la plus glorieuse; d'ailleurs il n'y avait rien à perdre, et tout à gagner.

On envoya un détachement pour reconnaître ma position. Le heur ne lui permit pas de s'aventurer fort loin hors du camp; il revint en disant que j'étais toujours dans la même position. Le comte jugea prudent de faire ranger son armée en bataille. La figure et la contenance de ses gens étaient choses très risibles du monde, si c'est au moment de rire; chacun s'attendait des issues pour en profiter au moment propice.

Quand tout fut prêt, Charolais fit partir un second détachement pour épier tous mes mouvements. Celui-ci, aussi prudent que le premier, allait suivre son exemple, lorsqu'au moment où il s'appretait à rentrer dans le camp, il vit un charretier bourguignon qui lui dit que nous étions partis depuis longtemps. Après s'être assuré par lui-même de la vérité de cette nouvelle, il l'apporta au prince, auquel elle fit un sensible plaisir. Dès qu'elle fut publiée, les hommes parurent sortir de terre; les fuyards revenaient de tous côtés, racontant leurs prouesses à tout venant. Cette prétendue victoire donna au comte de Charolais une idée avantageuse de ses talents guerriers dont il fit dans la suite un usage si funeste à lui et à sa maison et qui lui méritèrent le triste surnom de Téméraire.

Pour donner un nouvel essor à la joie générale, le comte ordonna à un cordelier, nommé frère Joseph, de feindre d'arriver de l'armée bretonne et de répandre partout qu'elle n'était pas loin.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

L'AMIE DE SUZANNE.

Nous empruntons au journal l'Avenir un intéressant extrait du Livre posthume de MAXIME DU CAMP.

Paris, 24 octobre 1864.

Aujourd'hui, il faisait très-beau; il y avait du soleil, je suis sorti pour voir encore une fois, des arbres avant de mourir; les feuilles roussies et colorées par l'automne, remuaient au soufflé d'une brise tiède comme dans une journée de printemps. J'allai aux Tuileries, je m'assis sous les marronniers et je regardai des enfants qui jouaient devant moi. Ils tournaient en rond en se tenant par la main et chantaient...

Ces rondes que je contemplais avec tristesse me rappelaient Mézières où je revoyais la blonde Apollonie qui était si jolie avec sa robe noire. Je considérais tous ces pauvres petits qui sautaient en cadence...

» Une petite fille de deux ans environ jouait à côté de la chaise où j'étais assis, presque à mes pieds; elle mettait avec un grand sang-froid du sable dans un panier, puis en faisait de petits tas sur lesquels elle plantait des branchettes tombées. Une femme se tenait à distance et la surveillait avec sollicitude. Ce jeu dura quelques minutes, puis l'enfant s'assit par terre, dirigea ses yeux vers moi et m'aperçut.

» Elle attacha avec une fixité singulière son regard sur le mien et, sans sourire, me contempla longtemps. Tout à coup elle se leva; laissant là sa pelle et son panier, elle vint à moi, se plaça entre mes genoux et me dit sérieusement, dans son langage à peine ébauché :

» — Bonjour, monsieur !

» J'ai me penchai vers elle et je l'embrassai. Elle devint toute rouge, et dans ses yeux je lus un sentiment si triste que j'en fus ému malgré moi. Je lui parlai en adoucissant ma voix et je lui demandai son nom.

» — Je m'appelle la petite Marie, répondit-elle.

» — Eh bien ! mademoiselle Marie, êtes-vous sage ordinairement ?

» Elle sembla ne pas comprendre ma question et ne répliqua pas. Elle avait pris ma canne et jouait avec son cordon. Elle ne cessait pas de me regarder.

» — Oh ! monsieur, je t'aime bien, me dit-elle.

» Puis elle escalada mes genoux, s'assit sur moi, prit ma main dans la sienne et ne bougea plus. Je la laissai faire.

» Sa bonne s'approcha alors, et la tirant par son mantelet, elle lui dit :

» — Voyons, mademoiselle Marie, vous fatiguez monsieur, descendez.

» La petite fille jetant ses bras autour de mon cou, se mit à pleurer en criant :

» — Non ! non ! je ne veux pas ! je ne veux pas !

» — Laissez-la, dis-je à la servante, elle ne me gêne pas.

» L'enfant s'était pressée sur mes genoux, elle m'embrassait avec ses lèvres fraîches; aucun sourire n'avait déridé son visage : elle me disait :

» — Je veux que tu sois mon papa !

» Je pris sa tête dans mes mains et je la considérai attentivement. Ses traits étaient arrondis et indécis comme généralement ceux des enfants; une pâleur mate donnait un ton uniforme à sa figure qu'encadraient des cheveux très-noirs. En voyant ses yeux, je ne sais quelle réminiscence confuse passa dans ma mémoire. Ils étaient d'un bleu foncé et presque violet; de longs cils recourbés en allanguissaient encore l'expression, profondément navrée, désolée et comme mourante. Je me sentais troublé d'une émotion vague sous la persistance de leur regard. Où donc avais-je vu des yeux semblables ? Tout à coup le visage de Suzanne apparut à mon souvenir, et je reconnus ces deux yeux si tristes qui m'avaient contemplé si souvent. O Suzanne ! est-ce toi ! Un frisson de terreur m'agita tout entier, mon cœur battit avec violence, et, comme le Christ au jardin des Oliviers, je sentis une sueur d'épouvante qui coulait jusqu'à terre. Seigneur ! Seigneur ! est-ce donc une de vos révélations ?

» Je restai anéanti, frappé de stupeur, éperdu, immobile, à cette idée que l'âme de Suzanne habitait le corps de cette enfant qui sans sollicitations, était venue vers moi, naturellement, sans efforts, et qui ne voulait pas me quitter. Il y a aujourd'hui trois ans que Suzanne est morte. Au milieu de mes préoccupations sinistres, je n'y avais plus songé; cet incident étrange me rappelait violemment cet anniversaire.

» La petite fille me caressait toujours; sa bonne la regardait avec surprise.

» — Faites excuse, monsieur, me dit-elle, j'ai vu elle n'est pas comme cela; ordinairement elle ne parle à personne; elle est très-

douce, mais elle ne rit jamais; elle a toujours l'air si triste qu'elle donnerait presque envie de pleurer.

» — Quel âge a-t-elle ? demandai-je, en me sentant défaillir.

» Cette femme sembla faire un calcul mental et me répondit, sans remarquer le tremblement qui agitait mes mains :

» — Tiens ! c'est drôle; elle a eu ce matin deux ans et trois mois. Ah ! je m'en souviens bien, allez, car je l'ai vue naître, cette petite-là; ça été une rude matinée. Madame avait souffert toute la nuit; vers quatre heures, comme le jour allait paraître, l'enfant vint au monde, mais si chétive, si débile, si maigrette, monsieur, que c'était une pitié. Le médecin crut d'abord qu'elle était morte; enfin elle cria; mais elle est presque toujours malade, et nous avons eu bien du mal à l'élever.

» Cette enfant était donc née neuf mois, presque heure pour heure, après la mort de Suzanne; je jetai un grand cri et je la pressai contre mon cœur. Alors un sourire que je n'ose raconter illumina d'une allégresse infinie son visage tout à l'heure si pensif; elle laissa tomber sa tête sur mon épaule et pleura, sans cris ni sanglots.

» Cela est certain, l'âme de Suzanne est dans cette enfant.

» Un instant, j'ai eu la pensée de la voler, de me sauver à toutes jambes, de m'enfuir avec elle et de la garder toujours pour recommencer à vivre à ses côtés, car cette rencontre est providentielle. Il doit y avoir en Bretagne, auprès de la mer, dans les environs de Fouesnant et de Colcarneau, quelque coin perdu où je pourrais peut-être vivre encore paisible et heureux auprès de cette petite fille, auprès de cette Suzanne nouvelle. Rêve de folie que tout cela ! cette domestique m'aurait dénoncé, et puis je n'ai plus de courage pour rien.

» Pendant deux heures je suis resté avec l'enfant, absorbé, ne voyant personne autour de moi, sentant une foi profonde descendre dans mon cœur et remerciant Dieu de toutes mes forces. J'ai été bien sot de croire, une minute seulement, à cet enfer impie dont on cherche à nous épouvanter.

» Quand le soleil, déjà voilé des nuages du soir, fut sur le point de disparaître, la bonne voulut emmener Marie. L'enfant s'était accrochée à mes vêtements, refusait de s'en aller et disait en pleurant :

» Je ne veux pas ! je ne veux pas ! C'est mon bon ami à moi.

» Ce fut une scène presque terrible; la bonne ne savait plus que faire; Marie criait et sanglotait; quant à moi, j'étais faible comme un mourant. Quelques personnes s'arrêtaient devant nous et commençaient à regarder curieusement de notre côté; je pris Marie dans mes bras et je lui dis :

» — Sois bien sage, chère enfant, obéis à ta bonne; je reviendrai te voir; si tu n'es pas raisonnable, si tu ne veux plus me voir, tu ne me reverras plus.

» La pauvre enfant comprima ses sanglots, et toujours vers la domestique son pauvre petit visage décomposé, elle lui dit d'une voix suffoquée :

» — Viens-t'en, ma bonne.

» Puis elle m'embrassa; sa bonne la prit dans ses bras et partit avec elle. Aussi longtemps qu'elle put me voir, elle regarda vers moi en m'envoyant des baisers avec ses mains.

» Lorsque elle eut disparu derrière les grilles, je me réveillai de ma torpeur et je me souvins d'écrire.

» Cela est ma conviction, corroborée, corroborée, insusceptible, que Suzanne existe et que je l'ai vue.

»

»

»

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 fr.

DÉPARTEMENTS

Un an 8 fr.
Six mois 5 fr.

ÉTRANGER

Un an 10 fr.
Six mois 7 fr.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du directeur-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutée toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

LA PRIÈRE AU POINT DE VUE SPIRITE.

(2^e et dernier article. — Voir le précédent numéro.)

Nous avons dit le mode d'action de la prière ; parlons maintenant de son utilité et de son efficacité.

Dans son *Imitation de l'Évangile*, Allan Kardec dit encore d'excellentes choses à ce sujet, que nous allons résumer en citant *passim* :

« Par la prière, ajoute-t-il, l'homme appelle à lui le concours des bons Esprits qui viennent le soutenir dans ses bonnes résolutions, et lui inspirer de bonnes pensées ; il acquiert ainsi la force morale nécessaire pour vaincre les difficultés et rentrer dans le droit chemin s'il s'en est écarté ; et par là, aussi, il peut détourner de lui les maux qu'il s'attirerait par sa propre faute.

» L'homme se trouve alors dans la position de celui qui sollicite de bons conseils et les met en pratique, mais qui est toujours libre de les suivre ou non ; Dieu veut qu'il en soit ainsi pour qu'il ait la responsabilité de ses actes et lui laisser le mérite du choix entre le bien et le mal. C'est ce que l'homme est toujours certain d'obtenir s'il le demande avec ferveur, et ce à quoi peuvent surtout s'appliquer ces paroles : *Demandez et vous obtiendrez (Évangile)*.

» L'efficacité de la prière, même réduite à cette proportion, n'aurait-elle pas un résultat immense ? Il était réservé au Spiritisme de nous prouver son action par la révélation des rapports qui existent entre le monde visible et le monde invisible. Mais là ne se bornent pas seulement ses effets.

» La prière est recommandée par tous les Esprits ; renoncer à la prière, c'est méconnaître la bonté de Dieu ; c'est renoncer pour soi-même à leur assistance, et pour les autres, au bien qu'on peut leur faire.

» En accédant à la demande qui lui est adressée, Dieu a souvent en vue de récompenser l'intention, le dévouement et la foi de celui qui prie ; voilà pourquoi la prière de l'homme de bien a plus de mérite aux yeux de Dieu, et toujours plus d'efficacité, car l'homme vicieux et mauvais ne peut prier avec la ferveur et la confiance que donne seul le sentiment de la vraie piété. Du cœur de l'égoïste, de celui qui prie des lèvres, ne sauraient sortir que des mots, mais non les élans de charité

qui donnent à la prière toute sa puissance. On le comprend tellement que, par un mouvement instinctif, on se recommande de préférence aux prières de ceux dont on sent que la conduite doit être agréable à Dieu, parce qu'ils en sont mieux écoutés.

» La prière qui est repoussée est celle de l'orgueilleux qui a foi en sa puissance et ses mérites, et croit pouvoir se suppléer à la volonté de l'Éternel. »

Voilà ce qu'enseigne le Spiritisme, sur la prière, par la voix d'un de ses écrivains les plus autorisés.

Au numéro 41 de la première année, on a pu lire ce que la *Vérité*, sous la signature d'Erdna, répond au singulier reproche adressé à notre doctrine, que les *Spirites ne prient jamais et ne savent pas prier* ! Il a été démontré que les Spirites, au contraire, prient mieux et dans de meilleures conditions que les partisans de formules toutes faites, récitées des lèvres, sans que le cœur y ait aucune part.

En dehors de l'oraison dominicale, cette prière sublime que le Christ, notre divin Messie, nous a enseignée, et qu'il est bon de dire tous les jours, la prière étant un élan du cœur, devant sortir de lui, les Spirites font mieux de prier mentalement et à leur manière, par les pensées et les sentiments qui leur viennent, que d'employer des formules apprises et répétées sans aucune attention !

C'est ce qui faisait dire au P. Brydaine : « *Comment Dieu ne serait-il pas absent de nos prières, puisque nous n'y sommes pas nous-mêmes.* » C'est ce qui a donné lieu aux justes reproches qu'un philosophe moderne (*Essai sur Origène*, p. 112 et 113), André Pezzani, adresse à l'usage du chapelet qu'il appelle abrutissant ; ainsi qu'un jésuite nous le dira lui-même tout à l'heure. Citons le philosophe et le missionnaire :

« Les pratiques les plus minutieuses, les plus arbitraires, ont été prescrites sur ce point par les Brahmanes qui en tirent profit. L'usage abrutissant du sandia a, chez les Hindous, la plus haute antiquité. D'innombrables livres qui formeraient à eux seuls une vaste bibliothèque, ont été composés sur la théorie de cet usage ; la répétition des mêmes prières que la bouche prononce et que le cœur ne sent pas, atrophie l'intelligence, tue l'adoration et glace l'enthousiasme. Il faut avouer que les Indiens dépassent en ce point toutes les pratiques superstitieuses qui ont aussi envahi le christianisme, malgré la divinité de son origine. Le chapelet convient parfaitement aux soli-

taires de l'Inde, aux aggregations de cénobites pour occuper une oisiveté qui pourrait être très nuisible ; à cette exception près, c'est une prière sans efficacité et sans mérite, incapable de satisfaire ceux qui aiment et connaissent Dieu.

Le jésuite ne s'exprime pas autrement, qu'on en juge :

« On n'aperçoit, dit le missionnaire Dubois, dans celui qui fait le Sandia, rien qui puisse porter à croire que cet exercice lui soit suggéré par un esprit de dévotion. Il ressemble alors à l'écolier qui débite rapidement la leçon qu'il a apprise par cœur, et n'agit évidemment que par manière d'acquiescement. C'est que partout où les prêtres ont substitué des prières déterminées aux élans naturels de l'âme qui implore la divinité quand elle en sent le besoin, ces prières ne tardent pas à dégénérer en un marmottage ridicule et inattentif, une récitation de mots incompris, et cela chez les Hindous comme chez les Chrétiens. » (*Religion de l'Inde*, par Alfred Maury et Eugène Pelletan, page 307.)

Le grand théosophe saint Martin a écrit (*Œuvres posthumes*, t. 1, p. 11.) « la manière dont j'ai senti quelquefois que la prière devrait marcher pour être bonne, ce serait que chaque fois elle fût un hymne ou un cantique du cœur de l'homme, c'est-à-dire qu'il devrait créer lui-même ses psaumes et ne pas se contenter d'en lire. » Ce passage admirable a été confirmé ainsi que les deux autres par l'enseignement des Esprits, qui ont fait des instructions vraiment éminentes sur la prière.

Que l'on parcoure en effet tous les recueils contenant des dictées d'outre-tombe, on trouvera partout ce que nous annonçons.

Dans *l'Imitation de l'Évangile*, Allan Kardec a donné des formules vraiment remarquables de prières, modèles de foi, d'espérance et de charité, et s'adaptant merveilleusement aux circonstances les plus graves et les plus décisives de la vie pratique.

On peut dire que, sur ce sujet : la prière, comme sur tous les autres qui regardent la morale et la religion, le Spiritisme a exercé une bienheureuse influence qui s'étendra encore à l'avenir.

PHILALÈTHES.

LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME.

LES BARDES GALLOIS.

(3^e Article. — Voir le dernier numéro.)

28° Il y a trois victoires sur Drog et Cythraul : la science, l'amour et la force (morale) ; car le savoir, le vouloir et le pouvoir, accomplissent quoique ce soit dans leur connexion avec les choses. (Ces trois victoires) commencent dans la condition de l'humanité et se continuent éternellement.

29° Trois privilèges de la condition de l'homme : l'équilibre du mal et du bien, et de là la faculté de comparer ; la liberté dans le choix, et de là le jugement et la préférence ; le développement de la force (morale), par suite du jugement et de la préférence. Ces trois choses sont nécessairement pour accomplir quoique ce soit.

La doctrine du libre arbitre reçoit ici une nouvelle confirmation, et les plus hautes facultés de l'homme, le jugement, l'intelligence, la volonté, sont rattachées immédiatement au principe de la liberté. Ce sont là les vrais privilèges de l'homme, sans lesquels il ne

pourrait jamais s'élever à la dignité d'un être moral, responsable de ses actions.

30° Trois différences essentielles entre l'homme, en tant qu'être et Dieu : l'homme est limité et Dieu ne saurait l'être ; l'homme a un commencement, et Dieu n'en saurait avoir ; l'homme doit nécessairement passer par des changements d'états successifs, dans le cercle de Gwynfyd ; il cause de son impuissance à supporter l'éternité du Ceugant, et Dieu ne saurait changer, par conséquent supporter toute chose, et cela avec la félicité.

Cette triade nous ouvre un horizon nouveau et plus élevé, nous sortons du cercle d'Abred pour entrer dans le monde supérieur de Gwynfyd, dont les félicités vont se dérouler à nos yeux.

Ce qu'il importe de faire observer, c'est que, dès le début, cette triade pose clairement l'infranchissable limite qui sépare et sépare toujours la création du créateur. Il n'y a pas question ici de cette absorption dans la substance divine que le panthéisme indien considère comme la récompense finale et suprême du juste accompli. L'homme demeurera éternellement dans le cercle de Gwynfyd avec sa personnalité propre, et là également, il passera par des états divers d'existences de plus en plus heureuses, parce que, en tant que créature, il ne pourrait supporter une éternité invariable.

Le cercle du Ceugant, où toute existence finie s'anéantirait au sein de l'absolu, lui restera inabordable à jamais. Dieu seul y trône dans son éternité, mais en rapport constant avec les autres cercles de l'univers qu'il remplit de sa présence. Dieu est ainsi tout à la fois en dehors du monde et dans le monde, dans l'immobilité et dans le mouvement, dans l'éternité et dans le temps, dans l'infini et dans le fini ; car, comme s'exprime la triade, il peut supporter toute chose sans que sa suprême félicité en soit troublée.

31° Trois (avantages) principaux du cercle de Gwynfyd : absence de mal, absence de besoin, absence de mort.

32° Trois choses qui seront rendues à l'homme dans le cercle de Gwynfyd : le génie primitif, l'amour primitif et la mémoire primitive ; car sans cela il ne saurait y avoir de félicité. (Le génie primitif s'appelle Awen dans le langage Gallique.)

33° Trois différences qui distinguent entre eux tous les êtres vivants, l'awen, la mémoire et la perception ; car c'est en cela que consiste la plénitude propre de chaque individu, et il ne saurait y avoir deux plénitudes d'une même chose.

34° Trois dons que Dieu a faits à tout être animé : une vie complète en elle-même, une individualité absolument distincte, et l'originalité de son awen primitif par rapport à toute autre. Et c'est là ce qui constitue la personnalité complète de chaque être.

35° De la connaissance de trois choses résultera l'anéantissement (du mal), et la victoire (de l'homme) sur tout mal et sur la mort, de leur nature intrinsèque, de leur origine et de leur mode d'action ; et cette connaissance sera obtenue dans le cercle de Gwynfyd.

36° Les trois puissances (fondements) de la science : la transmission complète par tous les états des êtres ; le souvenir de chaque transmigration et de ses incidents ; le pouvoir de passer à volonté de nouveau par un état quelconque, en vue de l'expérience et du jugement. Et cela sera obtenu dans le cercle de Gwynfyd.

Cette triade est fort importante pour la doctrine bardique de la métempsychose et pour l'entente de certaines traditions des anciens bardes.

Délivré du mal, de la mort et de l'ignorance, en pleine possession de son génie primitif, de son awen et des pures félicités de l'amour, l'homme néanmoins ne s'arrêtera pas dans une monotone éternité du bonheur, incompatible avec sa nature (voyez la triade 30). Un champ indéfini d'activité intellectuelle et de progrès, lui restera toujours ouvert dans l'étude inépuisable des œuvres de Dieu. Aux trésors de science accumulés par le souvenir complet de ses existences passées, il ajoutera sans cesse de nouveaux trésors, car l'univers entier s'ouvrira devant lui comme un livre. Et non seulement il

abordera des sphères nouvelles, mais il pourra, s'il le veut, et comme dit la triade, en vue du jugement et de l'expérience, repasser par toutes les transmigrations, c'est-à-dire redescendre sur la terre ; mais, comme de raison, avec les privilèges d'un habitant de Gwynfyd.

Ceci peut expliquer, dans les idées des bardes, l'ancienne croyance aux devins, aux magiciens, aux êtres doués d'un pouvoir surnaturel et bienfaisant, ainsi que les traditions merveilleuses qui entourent la mémoire de Taliesin et de Myrddin.

37° Trois préminences distinctives de chaque être vivant dans le cercle de Gwynfyd : la localité, le privilège et le génie principal (awen). Il n'est pas possible, en effet, que deux êtres soient identiques à tous égards ; or il y aura plénitude pour chacun en ce qui concerne sa préminence (distinctive), et la plénitude d'une chose comprend nécessairement tout ce qu'elle peut être en réalité.

38° Trois choses impossibles pour tout être excepté Dieu : supporter l'éternité du Geugant, participer à tous les états sans changer, améliorer et modifier toutes choses sans les détruire.

39° Trois choses qui n'auront point de fin, à cause de la nécessité de leur puissance : la forme de l'existence, la qualité de l'existence, et l'utilité de l'existence ; car ces choses, dans les êtres vivants comme dans les êtres inanimés, dureront éternellement, par suite de l'absence de mal, dans la diversité du beau et du bien du cercle de Gwynfyd.

40° Trois choses excellentes (qui résultent) des changements d'état dans Gwynfyd : l'instruction, la beauté et le repos, à cause de l'impossibilité de supporter le Geugant, qui est au-delà de toute connaissance.

Il est question ici des avantages qui résulteront du mouvement des existences continué dans Gwynfyd. L'instruction (ymddysq) signifie : le progrès dans la science ; la beauté découlera de la variété et Ed. Williams traduit, avec raison, je crois, harddwch par beautiful variety. Quant au repos, il faut entendre par là que l'homme s'arrêtera définitivement dans le cercle de Gwynfyd, où il sera délivré de tout souci ; car tout autre sens serait en contradiction avec les changements et l'activité continue qui, selon les bardes, persisteront dans Gwynfyd pour le bonheur même de l'homme.

41° Trois choses s'accroissent continuellement : le feu ou la lumière, l'intelligence ou la vérité, et l'esprit ou la vie. — Ces choses finissent par prédominer, sur toutes les autres, et alors Abred sera détruit.

42° Trois choses diminuent continuellement : l'obscurité, l'erreur et la mort.

43° Trois choses se renforcent de jour en jour, la tendance vers elles devenant toujours plus grande : l'amour, la science, la justice.

44° Trois choses s'affaiblissent de jour en jour, l'opposition contre elles croissant de plus en plus : la haine, l'injustice et l'ignorance.

45° Les trois plénitudes du bonheur de Gwynfyd : participer de toute qualité avec une perfection principale ; posséder toute espèce de génie avec génie prééminent ; embrasser tous les êtres dans un même amour avec un amour en première ligne, savoir l'amour de Dieu ; et c'est en cela que consiste la plénitude du ciel et du Gwynfyd.

A. P.

(Voir suite dans prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

TRANSMISSION DE LA PENSÉE.

Nous empruntons à Emile Delechamp les lignes suivantes sur la transmission de la pensée :

« Si l'homme ne croyait que ce qu'il comprend, il ne croirait ni à Dieu, ni à lui-même ; ni aux astres qui roulent sur sa tête, ni à l'herbe qui pousse sous ses pieds.

« Miracles, prophéties, visions, fantômes, pronostics, pressentiments, coïncidences surnaturelles, etc., que faut-il penser de tout cela ?

« Les esprits forts s'en tirent avec deux mots : mensonge ou hasard ! C'est on ne peut plus commode. Les âmes superstitieuses s'en tirent, ou plutôt ne s'en tirent pas. Je préfère de beaucoup ces âmes-ci à ces esprits-là.

« En effet, il faut avoir de l'imagination pour qu'on puisse l'avoir malade ; tandis qu'il suffit d'être électeur et abonné à deux ou trois journaux industriels, pour en savoir aussi long et en croire aussi peu que Voltaire. Et puis, j'aime mieux la folie que la sottise, la superstition que l'incrédulité ; mais ce que je préfère à tout, c'est la vérité, la lumière, la raison ; je les cherche avec une foi vive et un cœur sincère ; j'examine toute chose, et j'ai pris le parti de n'avoir de parti pris pour rien.

« Voyons ! Quoi ! le monde matériel et visible est encombré d'impénétrables mystères, de phénomènes inexplicables, et on ne voudrait pas que le monde intellectuel, que la vie de l'âme, qui tien, déjà du miracle, eussent aussi leurs phénomènes et leurs mystères ! Pourquoi telle bonne pensée, telle fervente prière, tel autre désir n'auraient-ils pas la puissance de produire ou d'appeler certains événements, des bénédictions ou des catastrophes ? Pourquoi n'existerait-il pas des causes morales, comme il existe des causes physiques, dont on ne se rend pas compte ? Et pourquoi les germes de toutes choses ne seraient-ils pas déposés et fécondés dans la terre du cœur et de l'âme pour éclore plus tard sous la forme palpable de faits ? Or, quand Dieu, en de rares circonstances, et pour quelques-uns de ses enfants, a daigné soulever un coin du voile éternel, et répandre sur leur front un rayon fugitif du flambeau de la présidence, gardons-nous de crier à l'absurde et de blasphémer ainsi la lumière et la vérité même.

« Voici une réflexion que j'ai faite souvent : Il a été donné aux oiseaux et à certains animaux de prévoir et d'annoncer l'orage, les inondations, les tremblements de terre. Tous les jours les baromètres nous disent le temps qu'il fera demain ; et l'homme ne pourrait point, par un songe, une vision, un signe quelconque de la Providence, être averti quelquefois de quelque événement futur, qui intéresse son âme, sa vie, son éternité ? L'Esprit n'a-t-il donc pas aussi son atmosphère dont il peut ressentir les variations ? Enfin quelle que soit la lumière du merveilleux dans ce siècle trop positif, il y aurait encore du charme et de l'utilité à en retirer, si tous ceux qui en réfléchissent de faibles éclairs rapportaient à un foyer commun tous ces rayons divergents ; si chacun, après avoir consciencieusement interrogé ses souvenirs, rédigeait avec bonne foi, et déposait dans quelques archives, le procès-verbal circonstancié de ce qu'il a éprouvé, de ce qui lui est advenu de surnaturel et de miraculeux. Peut-être quelqu'un se trouverait un jour qui, analysant les symptômes et les événements, parviendrait à recomposer en partie une science perdue. En tout cas, il composerait un livre qui en vaudrait bien d'autres.

« Quant à moi, je suis apparemment ce qu'on appelle un sujet, car j'ai eu de tout cela dans ma vie, si obscure d'ailleurs ; et je viens le premier déposer ici mon tribut, persuadé que cette vue intérieure

a toujours une sorte d'intérêt. Tout le petit merveilleux que je vous donne, lecteurs, s'est vérifié dans ma vie réelle ; depuis que je sais lire, tout ce qui m'arrive de surnaturel, je le consigne sur le papier. Ce sont des mémoires d'un singulier genre.

» Dans le mois de février 1846, je voyageais en France ; arrivé dans une riche et grande ville, j'allai me promener devant les beaux magasins dont elle abonde. La pluie vint à tomber, je m'abritai dans une élégante galerie : tout à coup, me voilà immobile ; mes yeux ne pouvaient se détacher de la figure d'une jolie fille, toute seule derrière un étalage de petits bijoux. Cette jeune fille était fort belle, mais ce n'était point sa beauté qui m'enchaînait là. Je ne sais quel intérêt mystérieux, quel lien inexplicable dominait et prenait tout mon être. C'était une sympathie subite et profonde, dégagée de tout alliage sensuel, mais d'une force irrésistible, comme l'inconnu en toutes choses. Je fus poussé comme une machine dans la boutique par une puissance surnaturelle. Je marchandai quelques petits objets que je payai, en disant : Merci, mademoiselle Sara. La jeune fille me regarda d'un air un peu surpris. — Cela vous étonne, repris-je, qu'un étranger sache votre nom, un de vos petits noms ; mais si vous voulez bien penser attentivement à tous vos noms, je vais vous les dire sans hésiter. Y pensez-vous ? — Oui, monsieur, répondit-elle, à demi riante et à demi tremblante. — Eh bien, continuai-je, en la regardant fixement au front, vous vous nommez Sara, Adèle, Benjamine N... — C'est vrai, répliqua-t-elle ; et après quelques secondes de stupeur, elle se prit à rire tout à fait, et je vis qu'elle pensait que j'avais eu ces informations dans le voisinage, ce dont je m'amusai. Mais moi, qui savais bien que je n'en savais pas un mot, je fus effrayé de cette divination instantanée.

» Le lendemain et bien des lendemains, je courus à la jolie boutique ; ma divination se renouvelait à tout moment. Je la priais de penser à quelque chose, sans me le dire, et presque aussitôt je lisais sur son front cette pensée non expliquée. Je la priais d'écrire quelques mots avec un crayon en me les cachant, et après l'avoir regardée une minute, j'écrivais de mon côté les mêmes mots dans le même ordre. Je lisais dans sa pensée comme dans un livre ouvert, et elle ne lisait pas dans la mienne ; voilà ma supériorité ; mais elle m'imposait ses idées et ses émotions. Qu'elle pensât sérieusement à cet objet ; qu'elle répât en elle-même les mots de cet écrit, et soudain je devinais tout. Le mystère était entre son cerveau et le mien, non entre mes facultés d'intuition et les choses matérielles. Quoi qu'il en soit, il s'était établi entre nous deux un rapport d'autant plus intime qu'il était plus pur.

» Une nuit, j'entendis dans mon oreille une voix forte qui me criait : Sara est malade, très-malade ! Je cours chez elle ; un médecin la veillait et attendait une crise. La veille au soir Sara était rentrée avec une fièvre ardente ; le délire avait duré toute la nuit. Le médecin me prit à part, et me fit entendre qu'il craignait beaucoup. De cette pièce je voyais en plein le front de Sara, et mon intuition l'emportant sur mon inquiétude même : Docteur, lui dis-je tout bas, voulez vous savoir de quelles images son fiévreux sommeil est occupé ? Elle se croit en ce moment au Grand-Opéra de Paris, où elle n'est jamais allée, et une danseuse coupe, parmi d'autres herbes, une plante de ciguë, et la lui jette en criant : C'est pour toi. Le médecin me crut en délire. Quelques minutes après, la malade s'éveilla lourdement, et ses premières paroles furent : » Oh ! que c'est beau l'Opéra ! mais pourquoi donc cette ciguë que me jette cette belle nymphe ? » Le médecin resta stupéfait. Une potion où il entra de la ciguë fut administrée à Sara, qui se trouva guérie en quelques jours. »

EMILE DESCHAMPS.

(Extrait du *Monde musical* de Bruxelles.)

ÉTRENNES DE LA VÉRITÉ.

Les abonnements ou réabonnements d'un an, prenant cours du 1^{er} janvier au 22 février 1865 inclusivement (fin de l'exercice 1864-65), donnent droit aux personnes qui les ont consentis ou qui les consentiront, à un exemplaire du beau dessin médianimique dont nous avons déjà parlé (voir les n^{os} 12 et 13, de la 2^{me} année). Ce travail est remarquable au point de vue de l'art, mais surtout au point de vue du phénomène (on nous assure que l'auteur, M. LOMBARDO, de Constantinople, ignore les premiers principes du dessin). Profitant de l'offre gracieuse de nos frères d'Orient, nous nous sommes empressés de confier la reproduction de cette œuvre éminemment spirite à un de nos meilleurs artistes-lithographes. Le dessin dont il s'agit mesure 42 centimètres de haut sur 56 centimètres de large ; il représente un beau paysage au milieu duquel se détache une jeune bergère à la figure angélique. La pose est des plus gracieuses : tandis que la tête appuyée sur son coude et le revers de sa main droite, notre fillette semble rêver aux choses du ciel, elle enlace de son bras gauche et attire sur ses genoux la brebis préférée du troupeau.

Participeront à nos étrennes tous ceux qui, désirant prendre un abonnement ou un réabonnement d'un an, durant l'exercice 1865-66, c'est-à-dire du 1^{er} janvier 1865 au 22 février 1866 inclusivement, nous feront connaître leur intention d'ici au 22 février 1865.

Les personnes qui, pour un motif ou autre, préféreraient recevoir : *Nature et Destination des Astres* (brochure in-8° de 48 pages, par A. P..., Lauréat de l'Institut, et un de nos rédacteurs), voudront bien nous en donner avis.

Pour avoir droit aux *Étrennes de la Vérité*, il est indispensable de s'adresser *directement* à ses bureaux. Voir les conditions d'abonnement au *frontispice* du journal.

Les expéditions seront faites franc de port.

Nous rappelons aux abonnés qui désirent recevoir encore notre feuille, et dont l'abonnement expire le 31 décembre, de vouloir bien nous adresser sans retard le prix de leur réabonnement.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Médium Évangélique, journal spirite, paraissant tous les samedis. — Toulouse et départements limitrophes : pour un an, 8 f. ; pour six mois, 4 f. 50 ; départements non-limitrophes : pour un an, 9 f. ; pour six mois, 5 f. — Bureaux : rue Rivals, 8, à Toulouse.

Notre nouveau confrère n'en est encore qu'à son second numéro, aussi bien nous contenterons-nous, pour le moment, de lui souhaiter une cordiale bien venue, espérant pouvoir l'applaudir des deux mains lorsque nous aurons fait plus ample connaissance avec lui.

Appel des vivants aux Esprits des morts, guide vade-mecum du médium et de l'évocatour, par E. EDOUX. Prix : 1 fr. par la poste 1 fr. 10 c.

S'adresser aux bureaux du Journal.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

A BONNEMENTS

LA VÉRITÉ

AVIS

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

ÉTRENNES DE LA VÉRITÉ.

Les Abonnements ou réabonnements, d'un an, prenant cours du 1^{er} janvier au 22 février inclusivement (fin de l'exercice 1864-65), donnent droit aux personnes qui les ont consentis ou les consentiront, à un exemplaire du beau dessin médianimique obtenu par M. Lombardo, de Constantinople (Voir pour plus de détails les numéros 12, 45 et 46 de la deuxième année).

Participeront à nos étrennes tous ceux qui, désirant s'abonner ou se réabonner pour n'importe quelle époque comprise dans l'exercice 1865-66, nous feront connaître leur intention d'ici au 22 février 1865.

Les abonnés qui, pour un motif ou autre, préféreraient recevoir **Nature et Destination des Astres** (brochure in-8, de 48 pages, par A. P....., lauréat de l'Institut, et un de nos rédacteurs), voudront bien nous en donner avis.

Pour avoir droit aux ÉTRENNES DE LA VÉRITÉ, il est indispensable de s'adresser directement à M. E. EDOUX, directeur-gérant, bureaux du journal.

CARACTÈRES DE LA RÉVÉLATION.

(1^{er} article.)

Dieu, avons-nous dit, intervient dans le monde de la volonté par la grâce, dans le monde de l'action par les miracles, dans le monde de l'intelligence par la révélation.

Nous avons consacré plusieurs articles à la grâce et aux miracles, aux prophéties qui font partie du plan de la révélation ; mais nous n'avons pas traité *ex professo* de ce sujet capital, les caractères de la révélation, bien que nous y ayons fait des allusions fréquentes dans le cours de ces deux dernières années.

Les caractères de la révélation sont d'être **unitaire et progressive** tout à la fois. Voilà en un mot ce que nous pouvons dire de plus exact là-dessus, et de fait, la question est vitale pour le Spiritisme, comme pour tout autre mouvement futur et solennel de l'éducation divine de l'humanité. Car, s'il était vrai que la vérité fut immuable, non pas en elle-même, ce qui ne fait pas question, mais dans ses rapports avec les hommes des divers globes, ni le christianisme qui venait compléter Moïse, ni le Spiritisme qui vient développer la doctrine du Christ, n'auraient de raisons d'être, et soit le Christ, soit l'Esprit de vérité n'auraient aucun motif d'intervenir. Il faudrait se borner à la première manifestation de Dieu sur le Sinaï, et rejeter l'Évangile et les manifestations actuelles comme des impostures : mais si, au contraire, on admet la légitimité des enseignements du Messie, il faut, pour être logique, admettre aussi

irrésistiblement des développements, des additions, des confirmations ; comme on est forcé de reconnaître que le Christ a eu raison en interprétant le décalogue, ses apôtres et ses successeurs en tirant de ses discours une doctrine théologique, et en le continuant, il n'y a pas de bonne raison à alléguer, ainsi que le dit excellemment de Maistre pour dénier à Dieu le pouvoir d'une manifestation solennelle à notre époque, troisième et nouvelle de sa bonté providentielle. Aussi, comme nous allons le prouver par la suite, les grands théologiens sont d'accord sur les progrès de la révélation.

Etablissons d'abord les principes fondamentaux :

- 1° La révélation est l'éducation de Dieu s'adressant aux hommes de notre humanité ;
- 2° Ces hommes agissent et pensent dans le relatif ;
- 3° Donc Dieu, pour être compris, doit condescendre à leur faiblesse, à l'avancement plus ou moins grand de leur compréhension ;
- 4° Donc, l'enseignement divin à chaque période doit être proportionné à ce que les hommes en pourront saisir et porter.

Un philosophe moderne, dont nous sommes loin d'accepter les conclusions naturalistes sur l'origine du christianisme, que nous réputons, au contraire, être une œuvre divine, a écrit les lignes suivantes, auxquelles nous adhérons complètement :

« Qu'est-ce donc que le christianisme pour un catholique au dix-neuvième siècle ? C'est la religion d'Abraham transformée de siècle en siècle. La révélation de Jésus n'est qu'un anneau de cette grande chaîne. Faites cet anneau aussi gros que vous le voudrez, mais ce ne sera jamais qu'un anneau de la chaîne. Si vous coupez la chaîne après cet anneau, vous êtes protestant ; et alors je vous demanderai pourquoi vous ne rompez pas aussi la chaîne avant, comme vous la rompez après ; pourquoi vous croyez la Bible, qui représente l'Église avant Jésus, divinement inspirée, et pourquoi vous ne voulez pas croire l'Église venue à la suite de Jésus, divinement inspirée aussi ; car si l'une vous paraît nécessaire avant la mission divine, pourquoi l'autre ne le serait-elle pas après cette mission ? Si cette mission a eu besoin d'être préparée, pourquoi n'aurait-elle pas eu besoin d'être continuée et développée ? Le protestantisme a bien senti que l'Évangile ne pouvait pas se comprendre tout seul ; que, pris tout seul, c'était une phrase sans commencement et une véritable énigme. Il a rejeté, il est vrai,

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutée toutes les semaines à simple feuille.

Les communications en articles de fond, envoyées par des collaborateurs, recevront, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et imprimés à leur tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

la suite du discours, c'est-à-dire l'Eglise; mais il a admis au moins l'exorde, c'est-à-dire la Bible. Le catholique est plus conséquent; il admet le discours tout au long, aussi loin qu'il peut se prolonger dans le passé et dans l'avenir. » (Pierre Leroux, *Du Christianisme*, sect. 3, § 1.)

Pierre Leroux, on le voit, par ce passage très-remarquable, tout en se trompant ensuite quand il nie l'existence de la révélation et la divinité du christianisme, quand il assigne à ce fait dont il reconnaît cependant l'imposante grandeur des origines toutes rationnelles, a parfaitement compris que si on admet, comme le font les protestants, l'inspiration divine dans la Bible et dans l'Evangile, on est inconséquent à vouloir borner là l'intervention de Dieu dans l'humanité. Quelle bonne raison en effet apporteraient-ils, lorsqu'ils reconnaissent la préparation Judaique de la venue du Messie, lorsqu'ils acceptent la célèbre parole de saint Paul et des autres apôtres qu'il y a eu des missions dans la gentilité, pour clore à cette préparation, à cet exorde, comme l'appelle Pierre Leroux, la divine inspiration et l'éducation du genre humain par Dieu, qui, satisfait d'avoir envoyé son fils, le Messie sur la terre, lui aurait fait proclamer toute la vérité. D'abord cette supposition est démentie par un texte de l'Evangile, dans lequel le Christ enseigne qu'il aurait encore beaucoup de choses à dire, mais qu'il n'est pas temps maintenant, et où il annonce qu'il sera avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles terrestres, et qu'il inspirera sans cesse ceux qui croiront en lui, soit par lui-même, soit par le Saint-Esprit, à qui l'enseignement de l'avenir sera donné. Le Christ, sans doute, a révélé tout ce qu'il était véritablement utile à l'humanité de savoir à l'époque où il est venu, il a accompli très-parfaitement sa mission, il a conduit les hommes dans la véritable voie, en leur exposant sa morale sublime, aux principes de laquelle il n'y a rien à ajouter. Mais que de développements à sa doctrine ont surgi depuis et peuvent surgir encore! C'est pour cela que la révélation s'est incessamment continuée dans l'humanité, et qu'elle se continuera par la suite avec des compléments immenses, et dont le XIX^e siècle ne peut se douter pleinement. Donc, les catholiques, qui rejettent aujourd'hui le Spiritisme, sont de véritables protestants, et remplissent exactement le même rôle au sujet des révélations nouvelles, que ceux-ci à l'égard des apôtres et de la tradition.

PHILALÈTHES.

(La suite au prochain numéro.)

LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME.

LES BARDES GALLOIS.

(4^e et dernier article. — Voir le précédent numéro.)

46^e Trois nécessités de Dieu : être infini en lui-même, être fini par rapport au fini, et être en rapport avec chaque état : des existences dans le cercle de Gwynfyd.

Cette triade clot dignement la doctrine bardique sur Dieu et la vie future. Elle exprime avec une concision pleine de profondeur cette sympathie finale des principes opposés, cette résolution des antinomies au sein de l'absolu, contre laquelle viennent échouer tant de systèmes.

Cette synthèse finale, en effet conduit nécessairement au pan-

théisme, là où elle est conçue d'une manière abstraite, si Dieu n'est considéré que comme l'absolu au point de vue logique, et non comme la personnalité absolue. Dans un système d'abstractions logiques, les principes opposés se détruisent purement et simplement quand on veut les ramener à l'unité; mais, suivant une belle expression de Schelling, Dieu n'est pas un système, mais *une vie*, et au sein d'une personnalité vivante, les principes opposés se réconcilient sans s'annéantir. C'est ce que proclame la doctrine bardique. Dans l'éternel Ceugant, Dieu restera toujours infini et immuable, mais dans Gwynfyd il pénétrera de son esprit toutes ses créatures; il les embrassera d'un lien commun d'amour et d'harmonie, après les avoir aidées à se dégager librement des liens d'Abred, instrument temporaire et désormais brisé, de l'accomplissement de ses vues providentielles.

Tel est ce curieux monument traditionnel de l'antique sagesse des bardes et des druides. On peut juger maintenant avec plus de connaissance de cause, si une doctrine aussi complètement originale, qui touche aux systèmes philosophiques les plus profonds comme aux traditions les plus reculées de la race indo-européenne, à Schelling et à l'Inde, sans aucune trace de la théologie et de la métaphysique scolastiques, si une telle doctrine, dis-je, peut avoir été créée de toutes pièces par les bardes Gallois du moyen-âge. Tout dans ces triades, idées et terminologie, fond et forme, indique une origine à part; et, à travers les obscurités d'une opposition morcelée, incomplète, étrangère à nos formules logiques, l'œil plonge avec étonnement dans les horizons lointains d'un monde idéal tout nouveau.

Ici se clot le résumé que nous avons fait des commentaires du savant et érudit M. Adolphe Pictet. Nous allons à présent parler en notre nom, et présenter nos observations sur ce monument très-remarquable des bardes Gallois emprunté par eux au druidisme.

Reconnaissons d'abord et proclamons avec enthousiasme que la doctrine des Druides et des Bardes est identiquement la même que nous tenons aujourd'hui; d'un côté, en effet, le cercle des voyages et des transmigrations, pour arriver au bonheur et à la félicité du ciel, sans se refermer dans l'infini qui est Dieu, de l'autre le rejet ou le silence sur l'enfer éternel. Ce sont là tout à fait nos doctrines, même dans les détails sur les épreuves, sur les nécessités qu'on y subit, sur la manière de les traverser victorieusement, sur leurs conditions et leurs modes. On peut affirmer que le druidisme est le précurseur réel des enseignements du Spiritisme. Cela bien compris et constaté, il suffit d'une simple lecture méditée dans cette intention; nous ne nous attacherons spécialement qu'à divers points, qui n'ont pas été assez élucidés par les commentaires précédents.

La triade 26 dit que l'homme peut descendre jusqu'à l'animalité pour remonter ensuite vers l'humanité, à la suite des transmigrations. Nous croyons qu'ici le Druidisme s'est radicalement trompé; quelques philosophes modernes ont à la vérité soutenu, notamment Leibnitz, Charles Bonnet, Dupont de Nemours, que la monade avant d'être humaine, avait été végétale et animale; et qu'enfin arrivée au summum de l'animalité, elle avait subi une sorte de *transcréation* (c'est le terme même employé par Leibnitz). Cela est conjectural, hypothétique, et nous tenons même de très-bons Esprits que l'heure n'est pas venue de nous occuper de ces questions, et qu'il faut faire silence à leur sujet; mais nous affirmons, résolument du moins quel qu'ait été sur ce point notre passé, que notre avenir ne saurait être tel, malgré nos manquements et nos crimes, que l'homme, une fois qu'il a reçu la raison, qu'il a été *transcréé* (à prendre l'opinion douteuse de Leibnitz), ne peut redescendre jusqu'à la brute, expiation pour lui sans but, puisqu'il serait par le fait déchu du libre arbitre tel que nous le concevons, que toutes les facultés par lui acquises dans le courant d'une vie même criminelle n'auraient plus d'exercice possible, et qu'en supposant sa déchéance jusqu'à l'animalité, ce ne serait plus une punition dans un monde

inférieur, un état d'épreuves cruelles et douloureuses, mais une véritable rétrogradation qui attaquerait les sources radicales de l'être qu'il était, ou auquel il était parvenu. Le Spiritisme se sépare donc formellement des triades à cet égard, et il doit d'autant plus faire ses réserves que c'est le seul point un peu important qu'il est forcé de répudier dans ces magnifiques doctrines.

Arrêtons-nous à une des grandes étymologies galliques et à la lumineuse signification du mot *Awen* ; ce mot veut dire en français le *génie primitif, l'esprit compagnon inseparable de l'âme*, ce par quoi chacune d'elles a son individualité propre, c'est ce que Moïse dans la Genèse appelle *Rouah, spiritus vitarum, l'esprit des vies*, c'est ce que les livres Zend-s nomment *ferouer*, c'est ce que nous autres Spiritistes, nous pouvons appeler le *périsprit virtuel*, la force plastique de l'âme qui lui permet de se construire un périsprit dans tous les mondes où elle va habiter, périsprit plus grossier que l'autre, selon la nature des mondes; ce n'est que dans le cercle de *Gwynfyd* que le périsprit virtuel se confond presque avec les autres périsprits temporaires et passagers et qu'alors selon les admirables explications de la triade 32 la mémoire de toutes les diverses transmigrations de l'âme, dans *Abred* et jusque dans *Annwfn* lui est rendue.

Le sens étymologique de ce mot *awen* est profond, il signifie *souffle, vent, air (spiritus)*, mais il signifie encore *flux, fluide* (1) de telle façon que dans les racines galliques, l'Esprit (*spiritus*) est déclaré de la nature des *fluides*, fluide de plus en plus éthéré et subtil, à mesure que l'on s'élève dans l'échelle des êtres.

Cythraul ou *Cythraut* c'est l'esprit du mal, pris dans un sens générique.

Drwg ou *Drog*, c'est le mal lui-même engendré par le libre arbitre de *Cythraul*.

Après les commentaires si beaux que nous avons résumés de M. Adolphe Pictet, nous ne ferons plus qu'une seule réflexion sur la sublime triade de la fin, sur la 46^e. Dieu y est d'abord considéré en lui-même, comme infini et absolu. Mais dans ses rapports avec les créatures, Dieu *doit se faire fini*, et c'est ainsi que sa grâce par rapport à nous, qui sommes dans *Abred*, ce qu'on nomme des miracles, c'est-à-dire son intervention par lui ou par le ministère de ses Esprits, aussi bien que sa révélation, c'est-à-dire son éducation à ses humanités, tout cela doit être conçu nécessairement, comme ayant lieu dans le temps, relatif et progressif tout à la fois; c'est bien là, en effet, ce que la plus haute philosophie du Spiritisme enseigne, mais il est merveilleux de voir comment les druides étaient déjà arrivés à ces conceptions. Dans *Gwynfyd*, c'est à dire dans le cercle de la félicité céleste, la même nécessité persiste, puisque ce n'est qu'en lui-même que l'éternité absolue existe pour Dieu et que nulle créature ne peut parcourir le cercle du Ceugant rempli de l'immensité divine; donc le druidisme est anti-panthéiste au premier chef, et nous croyons que c'est en se servant de ces principes qu'on peut échapper le plus logiquement au panthéisme. Dans le cercle du bonheur, une des nécessités de Dieu est *d'être en accord avec chaque état des existences*. Voici comme nous entendons avec Pécqueur cette sublime parole. Dieu possède une *infinité d'attributs infinis*, et chaque tourbillon des mondes relativement infinis de *Gwynfyd* correspond à un ou plusieurs attributs divins, et les habitants de ces mondes lumineux les réalisent, pour monter ensuite plus haut et être initiés à de nouveaux tourbillons représentatifs aussi de nouveaux attributs. C'est ainsi que le bonheur est permanent et croit sans cesse et sans terme dans les grands cieus, et ce bonheur n'aura pas de terme puisqu'il marche vers l'infini. C'est là, croyons-nous, le principe dernier, l'expression suprême de la philosophie nouvelle et le Druidisme y était déjà arrivé il y a des siècles.

A. P.

(1) *Aw fluide. awen fleuve.*

NATURE DES MESSIES.

Quelques personnes auraient voulu une explication plus nette et moins nébuleuse au sujet du Christ, mais ces impatientes ignorent donc que chaque chose a son temps, que tout doit être mûrement préparé. Ainsi Renan a eu pour mission d'exalter la nature purement humaine du Christ, en ne reconnaissant d'autres agents spirituels que l'homme de cette terre, *niant Dieu et les Esprits supérieurs*. Voici venir un philosophe aux vues plus larges et plus radieuses, Emile Barrault, qui, bien supérieur à Renan, conçoit la solidarité universelle de tous les mondes, et croit à Dieu comme aux humanités sidérales innombrables; il enseigne donc que le Christ, Messie de Dieu, est un membre de ces hautes humanités, *surhumain quant à nous, mais co-humain, notre père, mais aussi notre ami et notre frère*. (*Le Christ*, p. 331.) Il est, quant à son côté humain, un des patriarches de l'univers, notre aîné qui nous a devancés et s'est rendu digne de l'élection de Dieu par ses mérites transcendants pendant ses existences antérieures (p. 322). Cette idée est grandiose et vraie, mais nous démontrerons, ou plutôt nous révélerons, dans nos articles (*agents de la révélation*) que le Messie a une double nature humaine et divine. *Est tant qu'humain, c'est une âme méritante et choisie en vue de ses triomphes progressifs et ascensionnels*, ainsi que l'explique très-bien Emile Barrault, d'autant plus avancé que le monde dont le domaine spirituel lui est donné est lui-même plus avancé. Cette âme des humanités supérieures, reçoit par une union essentielle le *verbe divin* qu'elle communique aux hommes de ce monde, suivant leurs dispositions et leurs préparations à le recevoir, et suivant aussi que son propre Esprit le comprend. Voilà où est la relativité, elle résulte à la fois de la manière dont le verbe divin est compris et porté par le Messie plus ou moins supérieur, et de la manière dont il peut être dévoilé aux auditeurs. Quant à l'élément divin du verbe, il est immuable, toujours le même, et dans l'absolu de Dieu, il ne varie pas, il est éternel. Tout est donc vrai dans la substance des anciens dogmes, il suffit de les expliquer et de les développer selon les nécessités de notre âge. Nous arriverons pas à pas et progressivement à la proclamation de ces vérités religieuses, dans trois mois seulement. En attendant, nous engageons les lecteurs qui veulent bien nous suivre, à prendre patience.

PHILALÈTES.

VARIÉTÉS.

LA NONNE SANGLANTE (1).

LÉGENDE.

Un revenant fréquentait le château de Lindenberg, de manière à le rendre inhabitable. Apaisé ensuite par un saint homme, il se réduisit à n'occuper qu'une chambre, qui était constamment fermée. Mais tous les cinq ans, le cinq de mai, à une heure précise du matin, le fantôme sortait de son asile. C'était une religieuse couverte d'un voile et vêtue d'une robe souillée de sang. Elle tenait

(1) On sait que notre journal publie quelquefois des légendes pour servir de variétés, sans entendre aucunement les garantir. Toutefois nous remarquerons à propos de celle-ci : que quoique très ancienne, elle est entièrement Spiritiste. Ce sont deux criminels, en effet, qui demandent des prières et dont les âmes étaient errantes depuis un siècle, mais non condamnées au supplice éternel de l'enfer. Nous prenons acte en faveur de nos doctrines, de ces constatations soit qu'elles dérivent de l'imagination de l'écrivain qui a composé ce récit, soit qu'elles aient un fond de réalité.

d'une main un poignard et de l'autre une lampe allumée, descendait ainsi le grand escalier, traversait les cours, sortait par la grande porte, qu'on avait soin de tenir ouverte, et disparaissait. Le retour de cette mystérieuse époque était près d'arriver, lorsque l'amoureux Raymond reçut l'ordre de renoncer à la main de la jeune Agnès, qu'il aimait éperdument.

Il lui demanda un rendez-vous, l'obtint et lui proposa même venement. Agnès connaissait trop la pureté du cœur de son amant, pour hésiter à le suivre : « C'est dans cinq jours, lui dit-elle, que la nonne sanglante doit faire sa promenade ; les portes lui seront ouvertes et personne n'osera se trouver sur son passage. Je saurai me procurer des vêtements convenables et sortir sans être reconnue ; soyez prêt à quelque distance... » Quelqu'un entra alors qui les força de se séparer.

Le 5 mai, à minuit, Raymond était aux portes du château ; une voiture et deux chevaux l'attendaient dans une caverne voisine. Les lumières s'éteignent, le bruit cesse, une heure sonne : le portier, suivant l'antique usage, ouvre la porte principale. Une lumière se montre dans la tour de l'est, parcourt une partie du château, descend. Raymond aperçoit Agnès, reconnaît le vêtement, la lampe, le sang et le poignard. Il s'approche, elle se jette dans ses bras. Il la porte presque évanouie dans la voiture ; il part avec elle, au galop des chevaux. Agnès ne proférait aucune parole. Les chevaux couraient à perte d'haleine ; deux postillons, qui essayèrent vainement de les retenir, furent renversés. En ce moment, un orage affreux s'éleva ; les vents sifflent déchaînés ; le tonnerre gronde au milieu de mille éclairs ; la voiture emportée se brise... Raymond tombe sans connaissance.

Le lendemain matin, il se voit entouré de paysans qui le rappellent à la vie. Il leur parle d'Agnès, de la voiture, de l'orage ; ils n'ont rien vu, ne savent rien, et il est à dix lieues du château de Lindenberg. On le transporte à Ratisbonne ; un médecin pense ses blessures et lui recommande le repos. Le jeune amant ordonne mille recherches inutiles, et fait cent questions auxquelles on ne peut répondre. Chacun croit qu'il a perdu la raison.

Pendant la journée s'écoule ; la fatigue et l'épuisement lui procurent le sommeil. Il dormait assez paisiblement, lorsque l'horloge d'un couvent voisin le réveille en sonnant une heure. Une secrète horreur le saisit, ses cheveux se hérissent, son sang se glace, sa porte s'ouvre avec violence, et, à la lueur d'une lampe posée sur la cheminée, il voit quelqu'un s'avancer : c'est la nonne sanglante. Le spectre s'approche, le regarde fixement, assis sur son lit pendant une heure entière ; l'horloge sonne deux heures, le fantôme alors se lève, saisit la main de Raymond : je suis à toi, tu es à moi pour la vie... Elle sortit aussitôt et la porte se referme sur elle.

Libre alors, il crie, il appelle ; on se persuade de plus en plus qu'il est insensé, son mal s'augmente et les secours de la médecine sont vains.

La nuit suivante la nonne revint encore et ses visites se renouvelèrent ainsi pendant plusieurs semaines. Le spectre, visible pour lui seul, n'était aperçu par aucun de ceux qu'il faisait coucher dans sa chambre.

Cependant Raymond apprit qu'Agnès, sortie trop tard, l'avait inutilement cherché dans les environs du château, d'où il conclut qu'il avait enlevé la nonne sanglante. Les parents d'Agnès, qui n'approuvaient point son amour, profitèrent de l'impression que fit cette aventure sur son esprit, pour la déterminer à prendre le voile.

Enfin, Raymond fut délivré de son effrayante compagne. On lui amena un personnage mystérieux qui passait par Ratisbonne ; on l'introduisit dans sa chambre, à l'heure où devait paraître la nonne sanglante ; elle le vit et trembla. A son ordre, elle explique le motif de ses importunités. Religieuse espagnole, elle avait quitté le couvent pour vivre dans le désordre avec le seigneur du château

de Lindenberg. Infidèle à son amant, comme à son Dieu, elle l'avait poignardé ; et, assassinée elle-même par son complice qu'elle voulait épouser, son corps était resté sans sépulture ; son âme sans asile avait depuis un siècle. Elle demandait un peu de terre pour l'un, des prières pour l'autre, Raymond les lui promit et ne la vit plus.

(Extrait de *le Moine*, par Lewis.)

M. Charles de Sainte-Foi, traducteur de *Gottès (C. H.)*, garantit la vérité d'un fait qui s'est passé autrefois chez son père. La nuit, vers dix heures, les gens furent éveillés par un bruit inaccoutumé ; il crurent entendre les pots et les plats, les casseroles et autres ustensiles de ménage, s'entrechoquer dans la cuisine. L'ayant visitée avec une lumière, qui pourtant y était en ordre, son père se recoucha sans éteindre toutefois la bougie. A peine couché, un tapage bien plus considérable se fit entendre. On visita les autres pièces depuis la cave jusqu'au grenier ; le vacarme continuait et on ne voyait rien. — Les valets furent éveillés dans un logis séparé ; on visita le nouveau logis avec eux. Le bruit changea de place alors et de nature ; il passa dans la salle à manger, où il sembla que des cailloux de vingt à trente livres tombassent de huit à dix pieds sur une meuble. Après huit ou dix coups, le dernier eoup beaucoup plus fort que les autres annonça une porte, puis aussitôt après il sembla qu'une main vigoureuse remuât une barre de fer entre des pavés. Les voisins, réveillés par le bruit, coururent pour en savoir la cause ; ils aidèrent le maître du logis à poursuivre ses recherches ; celui-ci croyait si peu aux revenants, qu'il s'épuisait en conjectures. — Sont-ce des voleurs, serait-ce des rats ? — Tout cela était inadmissible ; ces derniers n'auraient pu faire tant de vacarme, et les premiers avaient intérêt à se cacher. — Vers trois heures du matin, il congédia ses voisins et ses domestiques, et à quatre heures le bruit cessa.

Vers sept heures du matin, un exprès venait annoncer qu'un parent de la maison était mort entre dix et onze heures, en exprimant de nouveau le désir que le père de M. de Sainte-Foi se chargeât de la tutelle de ses enfants.

BIBLIOGRAPHIE.

Almanach Spirite pour 1865, prix 50 c. ; par la poste 60 c. — S'adresser à Bordeaux, bureau de la *Voix d'Outre-Tombe*, 19, rue du Palais de l'Ombrière.

N'ayant pas encore eu l'occasion de parcourir cet almanach, nous nous contentons, pour aujourd'hui, de l'annoncer à nos lecteurs ; on le dit intéressant.

La Luce, giornale dello spiritismo in Bologna.

Encore un nouveau soldat qui veut ouvertement défendre notre drapeau ! Salut à lui et bon courage !

Si on peut juger des progrès que fait le Spiritisme par les publications qui lui sont consacrées et qui surgissent de tous côtés, nous pouvons dire, en toute assurance, qu'il marche à pas de géant.

Histoire de Jeanne d'Apo, dictée par elle-même à Mlle EMANUELE DUBAUX, alors âgée de 14 ans. — Grand in-18 ; prix : 3 fr. ; franco, 3 fr. 50. — S'adresser à M. Ledoyen, libraire, au Palais-Royal, à Paris.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du directeur.
L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

CARACTÈRES DE LA RÉVÉLATION.

(2^e Article. — Voir le dernier numéro.)

Nous demandons à Dieu, par l'intermédiaire des bons Esprits, de nous permettre de faire une comparaison tirée des Messies dans chaque monde, pour amener l'intelligence à comprendre les caractères de la révélation.

Le Messie est l'Homme-Dieu de chaque humanité, donc il y a une âme humaine en lui, unie à la divinité, c'est du reste ce qui est reconnu par saint Thomas lui-même, lors qu'il dit : « *Aliquid creatum fuit in Jesu Christo*, » quelque chose a été créé en Jésus-Christ.

Prêtez une oreille attentive à ce qui va suivre et vous comprendrez peut-être.

Prenez pour exemple : 1° un monde inférieur à la terre ; 2° la terre ; 3° un monde supérieur. Pour les Messies de chacun de ces mondes, il y a une âme humaine, destinée à en soutenir le rôle et à porter le verbe en lui.

Mais ici nous sommes dans le relatif : ainsi, selon qu'il s'agira d'un monde inférieur, ou de la terre, ou d'un monde supérieur, l'individualité humaine, destinée à la Messianité, toujours choisie parmi des âmes d'élite, supérieur au monde dont elle est le Messie, sera proportionnée en élévation et en splendeur à la nature plus ou moins haute de chaque humanité dans laquelle elle doit s'incarner ; par conséquent l'envoyé céleste ne révélera aux hommes, ses frères, le verbe de Dieu, qu'autant que son esprit humain le comprendra et surtout qu'autant que ses auditeurs pourront le porter : là est la relativité, la progressivité.

En Dieu, soit qu'il s'agisse de la puissance (paternité), de la sagesse (filiation), de l'amour (union entre la paternité et la filiation, et lien de toutes les créatures) ; il n'y a qu'unité et immutabilité.

Le Verbe communiqué aux Messies (divers quant à leurs individualités spirituelles et humaines), est donc partout le même, identique, éternel, immuable.

Seulement il est conçu plus ou moins hautement par chaque âme humaine Messiaïque.

Et il n'est exposé par le Missionnaire divin que sous la face et les limites qui seront comprises par chaque humanité.

Que celui donc qui a des oreilles, entende ; que celui qui a l'intelligence, conçoive.

Nous ne pouvons en dire plus.

Cet exemple, toutefois, dont il nous a été accordé de nous servir, répand, pour les intelligents et les élus, d'éclatantes lueurs sur le problème actuel.

Maintenant, nous allons redescendre sur la terre et ne plus nous livrer à d'autres excursions qui nous sont interdites. Ce que nous dirons ne dépassera plus nos horizons terrestres.

Résumons, dans notre langage, ce que nous venons de dire.

Le progrès religieux ne peut pas et ne doit pas consister dans une altération quelconque des dogmes précédemment reconnus et publiés, mais uniquement dans des additions ou des développements à ces mêmes dogmes qui en offrent une conception plus rationnelle, plus appropriée aux connaissances et à l'état de l'humanité dans laquelle ils ont lieu, et nous nous sommes engagés, dans notre premier article, à prouver que ce point de vue de la révélation progressive, et continuée depuis le premier homme, révélation identiquement la même, mais subissant les transformations et les perfectionnements humains, nécessaires aux diverses époques, avait toujours été soutenu par les docteurs les plus éminents du christianisme. C'est cette promesse que nous venons remplir aujourd'hui.

En embrassant toute la durée de la religion, vous ne voyez aucune époque où Dieu en ait détruit l'institution primitive, qui cependant n'aurait pu être abolie que par lui. La loi mosaïque, temporaire et particulière au peuple d'où devait sortir le Messie, ne changea rien à l'ordre ancien et universel, auquel seul les autres nations étaient soumises, et le confirma au contraire chez les Juifs : interrogez vos pères, et ils vous instruiront (1). Lorsque le Sauveur, attendu par tous les peuples, fut venu, non pas détruire, mais accomplir la loi antique (2), la religion, plus développée dans ses dogmes, sa morale, son culte, dut toujours être perpétuée et par la même voie, et l'Eglise, étroite d'abord et peu étendue, appelée de nos jours à l'universalité et à la fusion de toute l'humanité, « recueillant, dit Bossuet, la succession de l'ancien peuple et les traditions du genre humain jusqu'à sa première origine (3), » fut chargée de conserver, jusqu'à la fin des siècles,

(1) *Interroga... majores tuos, et dicent tibi.* (Deut. 32. v. 7.)(2) *Non veni solvere legem, sed adimplere.*

(3) Disc. sur l'Hist. univ., seconde partie.

le dépôt de toutes les vérités devenues générales par l'avènement de l'Esprit et les développements futurs.

Ainsi, la tradition a commencé avec la religion et ne pourra finir qu'avec elle. De même que la foi humaine, en tant qu'elle est reçue par l'esprit de l'homme, est divine dans son principe, de même l'ordre traditionnel, conservé par la société humaine, est divin dans son institution, et participe, comme la religion, comme la vérité, à l'indéfectibilité de Dieu même.

Aussi nécessaire comme moyen de connaître le témoignage de Dieu, que le témoignage de Dieu est nécessaire comme source de la foi, la tradition n'a jamais été une forme accidentelle et passagère de la vraie religion, mais elle a toujours été la condition même de son existence. Elle n'a pu être suspendue en aucun temps, ni limitée à aucun lieu, parce que là où elle se serait arrêtée, là aussi la religion se serait arrêtée avec elle.

Le christianisme ayant été, à toutes les époques, la religion traditionnelle, la notion de la foi, dans tous les temps, s'explique d'elle-même. Avant Jésus-Christ, c'était la société des fidèles professant la croyance des vérités révélées primitivement, comme depuis Jésus-Christ, elle est la société des fidèles professant de plus les vérités enseignées par Jésus-Christ, qui ne sont pas des vérités différentes, mais les mêmes vérités plus développées. C'est ainsi que « la vérité divine a toujours été parmi les hommes (1). »

Mais si elle a toujours été la même, si, comme nous l'avons vu précédemment et comme nous le dirons par la suite, il y a unité manifeste dans les traditions religieuses de tous les peuples, on peut dire que l'unité a toujours été en progressant.

PHILALÉTHES.

(La suite au prochain numéro.)

LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME.

CYRANO DE BERGERAC.

(1^{er} article.)

Ce remarquable auteur, qui fut un des précurseurs évidents de nos doctrines, naquit en 1620 et mourut en 1633. Il ne vécut donc que 36 ans pas complets.

Très-connu de son temps, il fut oublié depuis, une grande conspiration de silence s'étant faite *ad majorem Dei gloriam*, autour de ce profond et énergique penseur, par le soin des obscurantistes qui pillèrent même avant sa mort et après l'accident redoutable dont il ne put jamais se relever (1), la plupart de ses manuscrits, les plus indépendants et les plus courageux et n'eurent garde de les rendre malgré ses plaintes géminées.

Néanmoins nous extrairons de ce qui a été sauvé de ses écrits, des vues très-remarquables sur les points suivants :

- 1° Pluralité des mondes, rotation de la terre, infinité de l'univers ;
- 2° Nature des Esprits et leurs relations avec le monde matériel ;
- 3° Pluralité des existences et réincarnations ;
- 4° La vie universelle en toutes choses par une *cironité* générale ou par la race des infiniments petits.

(1) *Semper fuit eadem Ecclesia in hominibus viatoribus.* (Suarez, de Fide, disp. II, sect. 6.)

(1) Il reçut sur la tête divers débris qui tombaient d'une maison et en éprouva une très-forte commotion cérébrale.

On conçoit que nous allons prendre ça et là dans ses œuvres, à propos de chaque sujet. Ses œuvres consistent en un voyage dans la lune, l'histoire des états et empires du soleil, fragments de physique ; ces écrits ne nous sont parvenus qu'avec des mutilations dues à la crainte des éditeurs de l'intolérance religieuse qui s'acharna à la personne et aux œuvres de Cyrano de Bergerac, emprisonné d'abord pour ses opinions trop libres à cette époque, traité de fou et d'athée. Pour aînée, il ne l'a jamais été, il écrit dans une lettre à un de ses amis : « Je possède une foi plus vive parce qu'elle est inébranlable et raisonnée que certaines gens qui m'accusent. Je tiens Dieu et m'en fais une idée plus juste qu'eux. » Pour fou, nos lecteurs pourront en juger par les fragments que nous allons mettre sous leurs yeux.

Voyons d'abord d'après notre division ce qu'il pensait de la pluralité des mondes, du rôle respectif du soleil et de la terre.

Je dis que la terre ayant besoin de la lumière, de la chaleur et de l'influence de ce grand feu, elle tourne autour de lui pour recevoir également en toutes ses parties cette vertu qui la conserve. Car il serait aussi ridicule de croire que ce grand corps lumineux tourne autour d'un point dont il n'a que faire, que de s'imaginer, quand nous voyons une planète ronde, qu'on la suppose la terre, les rues de cheminée alentour. Autrement, si c'était au soleil à faire cette œuvre, il semblerait que la médecine eût besoin de malade, que le fort dût plier sous le faible, le grand servir au petit, et qu'au lieu qu'un vaisseau cingle le long des côtes d'une province, la province tournerait autour du vaisseau. La plupart des hommes, qui ne jugent que par les sens, se sont laissés persuader à leurs yeux, et de même que celui dont le vaisseau vogua terre à terre croit demeurer immobile, et que le rivaire ohomino, ainsi les hommes, tournent avec la terre autour du ciel, qui croit que n'était le ciel lui-même qui tournait autour d'eux. Ajoutez à cela l'orgueil insupportable des humains, qui se persuadent que la nature n'a été faite que pour eux, comme s'il était vraisemblable que le soleil, un grand corps mille quatre cent fois plus vaste que la terre, n'eût été allumé que pour mûrir ses pêches et pomper ses choux. Quant à moi, bien loin de consentir à leur insolence, je crois que les planètes sont des mondes autour du soleil, et que les étoiles fixes sont aussi des soleils qui ont des planètes autour d'eux, c'est-à-dire des mondes que nous ne voyons pas d'ici à cause de leur petitesse, et parce que leur lumière empruntée ne saurait venir jusqu'à nous. Car, comment, en bonne foi, s'imaginer que ces globes si spacieux ne soient que de grandes campagnes désertes, et que le nôtre, à cause que nous y sommes, ait été bâti pour une douzaine de petits superbes ? Quoi ! pareil que le soleil compasse nos jours et nos années, est-ce dit pour cela qu'il n'ait été construit qu'afin que nous ne frappions pas de têtes contre les murs ; comme Dieu a pu faire l'âme immortelle, il a pu bien faire le monde infini, s'il est vrai que l'éternité n'est rien autre chose qu'une durée sans bornes, et l'infini, une étendue sans limites ; et puis, Dieu serait fini lui-même, supposé que le monde ne fût pas infini, puisqu'il ne pourrait pas être où il n'y aurait rien et qu'il ne pourrait accroître la grandeur du monde, qu'il n'ajoutât quelque chose à sa propre étendue, commençant à être où il n'était pas auparavant. Il faut donc croire que, comme nous voyons d'ici Saturne et Jupiter, si nous étions dans l'un ou dans l'autre, nous découvririons beaucoup de mondes que nous n'apercevons pas, et que l'univers est à l'infini construit de cette sorte. Supposez-vous l'enfer qui est au-delà ? Point du tout, car, quand nous songez à ce néant, vous vous l'imaginez tout au moins comme du vent ou comme de l'air, et cela c'est quelque chose ; mais l'infini, si vous ne le concevez en général, vous le concevez au moins par parties, puisqu'il n'est pas difficile de se figurer, au-delà de ce que nous voyons de terre et d'air, du feu, d'autre air et d'autre terre. Or, l'infini n'est rien qu'une fissure de tout cela. Tous ces autres mondes qu'on ne voit point ou qu'on ne voit qu'imparfaitement, ne sont rien que

l'écume des soleils qui se purgent. Car comment ces grands feux pourraient-ils subsister, s'ils n'étaient attachés à quelque matière qui les nourrit? Or, de même que le feu pousse loin de chez soi la cendre dont il est étouffé, de même que l'or, dans le creuset, se détache, en s'affaissant, du marcassite qui affaiblit son carat, et de même encore que le cœur se dégage, par le vomissement, des humeurs indigestes qui l'attaquent; ainsi ces soleils dégorgeront tous les jours, et se purgeront des restes de la matière qui noyait leur feu. Que de grands et de nettes dans cet exposé cosmologique en présence des sottises et mesquines opinions de la théologie scolastique.

(La suite au prochain numéro.)

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI.

Dictée par lui-même à Emmanuel DUFAUX, alors âgé de 14 ans. (Voir le numéro du 25 décembre.)

CHAPITRE VIII.

Année 1465 (cont.)

Le vice-chancelier Rouville et Muderey revinrent à dix heures du matin. Afin de cacher leur absence, ils dirent qu'ils avaient été au-devant de l'armée bretonne. Cette prévoyance aurait été encore plus digne de louanges s'ils n'étaient partis qu'après la bataille; mais tout en songeant à la sûreté générale, ils trouvèrent que la leur propre n'était pas à dédaigner. Pensant avec raison que les blanc-seings trop souvent démentis feraient accuser sa bonne foi, Rouville s'était fait accompagner par deux archers bretons, pour éluder jusqu'au moindre soupçon que l'on pourrait former sur la prochaine arrivée des ducs de Berry et de Bretagne.

Ces deux derniers étaient en robe à Chartres lorsque Rouville et Muderey arrivèrent près d'eux. Quelques foyards qui furent pris par les courriers bretons et amenés aux ducs, leur dirent que j'étais défait et tué. Cette nouvelle n'exalta dans le camp breton qu'une joie universelle. Heureux les princes dont la perte est un malheur public, car une larme de regret pèse plus dans la balance de Dieu que toutes les louanges de l'univers.

Ma prétendue mort changea la face des affaires, le duc de Berry allait monter sur le trône; sa retraite en Bretagne l'avait rendu l'obligé du duc; François II le connaissait d'un caractère faible, facilement influencé par ceux qui l'entouraient. Il se voyait déjà maître du pouvoir; seulement le comte de Charolais l'embarrassait; il commençait à se repentir de l'avoir excité à prendre les armes. Dans le camp où tout le monde partageait cette opinion, on ne parlait pas moins que d'attaquer les Bourguignons à l'improviste. On voit par là la pureté des intentions des ligués; à peine se croyaient-ils délivrés de moi, qu'ils pensaient déjà à s'entregorger. Tout le conseil du duc fut d'avis de renvoyer les Bourguignons et de suppléer par la force à leur bonne volonté s'ils refusaient de partir.

Tandis que les confédérés étaient pleinement convaincus de ma mort, il n'était pas un français dans Paris et dans les environs qui mit en doute celle du comte de Charolais. Les fuyards l'apprirent à Paris le jour même de la bataille; de là la nouvelle s'en répandit de tous côtés; Pont-Saint-Maxence et Saint-Cloud, abandonnés sur ce bruit par leurs garnisons furent repris par le maréchal de Rouhault.

Quoique ni le comte de Charolais ni moi n'eussions gagné la bataille, nous en tirâmes cependant l'un et l'autre de sérieux avan-

tages. Le comte put réunir son armée à celle du duc de Bretagne et moi, de mon côté, je m'ouvris un passage pour me rendre à Paris. Charles, dans la journée du 17, envoya Jacques de Montmartin et Olivier de la Marche afin de préparer des logements pour les troupes à Montlhéry. Ils'y rendit en personne le jour même, mais il n'attaqua pas le château, dans lequel quelques uns des miens étaient restés. Ne voulant pas donner lieu au peuple de se plaindre de lui, il défendit à ses gens, sous les peines les plus graves, de faire la moindre violence aux habitants et il fit payer régulièrement sa dépense, comme s'il eût été en pays ami. Il se rendit le 19 à Etampes.

Je partis de Corbeil le 18 au matin et j'arrivai le même jour à Paris. J'allai souper avec Normanville, chez lequel je trouvai presque tous les grands seigneurs et les principaux bourgeois de Paris avec leurs femmes. Je distribuai mes troupes aux environs de la capitale; elles y commirent des désordres qui firent murmurer le peuple contre ses incommodes défenseurs.

À peine arrivé à Paris, je mis tous mes soins à le rendre redoutable à mes ennemis. Je pensai avec raison qu'il était essentiel de gagner la confiance et l'amour des Parisiens. Non content de visiter jusqu'aux moindres bourgeois, de doter leurs filles, de placer leurs fils, de tenir leurs nouveaux-nés sur les fonts du baptême, en un mot de m'entremettre dans leurs affaires de famille, j'accueillis favorablement une proposition dont les auteurs, en tout autre temps, se fussent mal trouvés: les Parisiens me firent prier par Guillaume Chantier, leur évêque, d'admettre dans mon conseil, six bourgeois de Paris, six membres de l'Université et six magistrats du parlement. J'accédai de suite à leur demande quoiqu'elle me déplût infiniment; loin d'augmenter le nombre des personnes qui en faisaient partie de droit, j'eussé désiré les en chasser pour ne consulter que moi en toute occasion.

Je proposai aux riches particuliers de me prêter de l'argent, mes deniers ayant été, presque en totalité, saisis par les ligués; je dois rendre justice au patriotisme des bourgeois; presque tous répondirent avec empressement à mes vœux; cependant quelques-uns jugèrent que leur argent était mieux dans leurs coffres que dans les miens. Indigné de leur refus, je les accusai d'être partisans des Bourguignons et je les destituai de leurs charges; ceux qui n'en avaient pas eurent leurs biens confisqués, ce qui ne valut pas mieux à leur avis. Tout en cherchant à plaire aux Parisiens, je ne laissai pas que de faire des exécutions sanglantes contre les partisans de la ligue. Je fis battre de verges des hommes qui au moment de l'attaque de Paris avaient crié: *Sauve qui peut!* je savais qu'avec ce cri un seul lâche peut perdre des villes et des royaumes.

J'établis lieutenant-général de Paris Charles de Melun, seigneur de Normanville, mon favori à cette époque. Je lui donnai trois lieutenants; Gilles de Saint-Simon, seigneur de Rassé, bailli de Senlis; le sire de la Barde et Charles de Mars-Lescun, maréchal d'Armagneac eut la capitainerie de deux cents lances parisiennes.

J'ordonnai une imposition pour l'entretien des gens de guerre. Tout le monde, même les privilégiés, y furent soumis. Cette taxe, comme à l'ordinaire, fut l'objet de nombreuses représentations. Je venais de confirmer tous les privilèges et de réduire les impôts; mes ennemis en profitèrent pour dire que je violais mes promesses; mais la majeure partie des Parisiens pensèrent que je les remplirais dès que les circonstances le permettraient.

(La suite au prochain numéro.)

ABONNEMENTS

(Nouveaux) effectifs de la presse...

(Anciens) de la presse...

Les abonnements sont reçus...

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUTS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 40.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LESOTY, Libraire, au Palais-Royal.

DIRECTEUR - GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la Vérité...

Les communications ou articles de fond, en vers ou en prose...

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme...

Les lettres ou envois quelconques non adressés seront refusés.

ÉTRENNES DE LA VÉRITÉ.

Les Abonnements ou réabonnements d'un an, prenant cours du 1er janvier au 31 février inclusivement (du de l'exercice 1864-65)...

Participeront à nos étrennes tous ceux qui, désirant s'abonner ou se réabonner pour n'importe quelle époque comprise dans l'exercice 1865-66, nous feront connaître leur intention d'ici au 22 février 1865.

Les abonnés qui, pour un motif ou autre, préféreraient recevoir Nature et Destination des Astres (brochure n° 8, de 48 pages, par A. P. ...)

Pour avoir droit aux ÉTRENNES DE LA VÉRITÉ, il est indispensable de s'adresser directement à M. E. EDOUX, directeur-gérant, bureaux du journal.

CARACTÈRES DE LA RÉVÉLATION.

(3e Article.— Voir le dernier numéro.)

La raison est l'élément constitutif et déterminatif de la nature humaine; cet élément ne saurait varier et est essentiellement immuable. Mais la révélation, qui est en quelque sorte l'éducation de l'homme, est au contraire progressive.

Il faut bien s'entendre. Toutefois, la révélation est absolue et éternelle, quoiqu'elle se révèle que dans un monde parmi les hommes; seulement, ses vérités ne sont pas découvertes toutes ensemble; les voiles se lèvent peu à peu, certaines vérités qui n'étaient qu'un germe dans les premières inspirations se développent, d'autres explications qui éclairent le dogme d'un jour nouveau se manifestent; c'est seulement quant à l'esprit de l'homme, pour qui la compréhension doit être successive, que la révélation de Dieu prend les caractères de la progression et du relatif.

La révélation de Dieu à l'homme est de toutes les époques, de tous les instants. Le Verbe de Dieu lui-même, en se faisant chair parmi nous, n'a pas pu nous enseigner la vérité absolue; il a dû prendre, à son tour, le langage du temps. Le Christ n'a-t-il pas dit qu'il aurait beaucoup de choses à apprendre encore à ses disciples, mais que ceux-ci n'en pourraient porter le poids à présent? Saint-Augustin commente admirablement ces paroles, et, dans plusieurs passages que nous citerons, il semble pressentir ce qui ne devait être nettement expliqué

que plus tard : La progression indéfinie du genre humain dans la voie de la vérité. L'idée de Lessing, que l'humanité est un être collectif dont Dieu fait l'éducation, s'y trouve en germe. Saint-Augustin a parfaitement compris que la religion elle-même est soumise à la loi générale du progrès. Ici on nous arrête et on nous dit : La religion est l'expression des rapports qui existent entre l'homme et Dieu; ces rapports constituent des vérités éternelles. Sans doute, aussi le progrès ne réside pas dans l'essence des choses, mais seulement dans l'esprit de l'homme, qui, chaque jour, comprend mieux les dogmes et les mystères. Il en est de la religion comme de toutes les vérités nécessaires. Avant qu'un mathématicien, qu'Euclide par exemple, eût établi que les angles d'un triangle sont égaux à deux droits, ce fait existait, vrai de toute éternité. Avant que M. Leverrier eût découvert la cause des perturbations d'Uranus, cette cause existait et agissait. Avant que Platon eût décrit ce qu'il appela le logos, le Verbe en Dieu, ce verbe existait et avait agi en créant l'Univers. De même la Trinité n'avait pas attendu pour constituer l'être que le concile de Nicée fixa la nature et la procession des trois hypostases divines. Le progrès ne doit donc être entendu qu'à notre égard et en ce qui touche l'ordre des connaissances humaines. Ballanche, le philosophe chrétien, a écrit à ce sujet un beau passage :

« La société religieuse n'a pas eu de progrès à faire, car l'immuable ne peut être progressif. Seulement les voiles se lèvent, les voiles se brisent, parce que l'immuable, placé dans le temps, est tenu de s'exprimer par les organes mobiles du temps, et subit ainsi une incarnation successive. La vérité éternelle, par son éternelle condescendance, emploie des expressions progressives, comme l'être progressif à qui elle les adresse (Ballanche, Palingénésie sociale, p. 322 et 323.) Il y a plus, cette opinion est de la plus parfaite orthodoxie dans l'autorité enfantine. Il serait même, à notre avis, hérétique de soutenir que de Christ dit aux hommes toute la vérité, et c'est en ces moyens divins ou employés par Dieu, pour faciliter sur notre globe l'avènement de l'Esprit que d'avoir fait enseigner, même par les docteurs du 1er âge, les progrès de la révélation. Car alors l'attente d'un ordre nouveau se comprend et s'explique, elle peut se justifier chez les intelligences les plus timorées et les plus attachées à l'enseignement des premiers maîtres. Écoutons saint-Augustin, le plus grand génie du catholicisme :

« *Christus sicut magister aliquando docuit, sed sicut magister aliquando non docuit. Magister enim bonus novit quid prodal et novit quid legat. Unde intelligimus non omnia promenda esse, que capere non possunt hi quibus promuntur. Dicit enim Christus: Nulla habeo vobis dicere, sed non potestis illa portare modo.* » (Saint Augustin, sermon 1^{er}, sur le psaume 86, chap. 1.) « Le Christ, notre instituteur, nous a enseigné certaines choses, et nous en a caché d'autres. Un instituteur habile sait ce qu'il doit dire et ce qu'il doit taire. Parmi les vérités, il ne faut pas découvrir celles que les auditeurs ne comprendraient point. Le Christ a dit à ses apôtres : « J'ai encore beaucoup de vérités à vous enseigner, mais vous ne pourriez en porter le poids à présent. » On voit par ce passage que, d'après saint Augustin : 1° le Christ a été l'instituteur de l'humanité; 2° qu'il n'a pas dit toute la vérité, parce qu'il n'était pas temps, et que ses disciples n'auraient pu en porter le poids; 3° que le Verbe éternel, incarné dans l'humanité, a subordonné son enseignement à l'intelligence de ceux qui l'entendaient et aux progrès de l'époque. L'idée fondamentale de Lessing se retrouve donc chez le Père de l'église le plus orthodoxe et le plus cité.

Le passage que nous venons de citer n'est pas le seul de saint Augustin qui se rapproche des idées de Lessing. En voici un autre fort remarquable qui vient aussi à l'appui de ce que nous enseignons, à savoir que la loi de Moïse devait être une loi de rigueur; la loi du Christ, une loi de grâce et de charité. « *Unus tamen Deus per sanctos prophetas, et famulos suos, secundum ordinatissimam distributionem temporum, dedit minora precepta populo, quem adhuc timore alligari oportebat, et per filium suum majora populo, quem caritate jam liberari convenerat. Cum autem minora minoribus, majora majoribus, dantur, ab eo dantur qui solus novit congruentem suis temporibus generi humano exhibere medicinam.* » (Sermon du Christ sur la montagne, lib. 1 § 2.) « Dieu, par ses saints prophètes et ses serviteurs, se conformant à la distribution la mieux ordonnée des temps, a donné de moindres préceptes au monde qu'il fallait encore enchaîner par la crainte, et par son fils, de plus grands au monde qu'il convenait déjà de délivrer par la charité. Mais comme les moindres sont donnés aux moindres (aux intelligences peu avancées dans l'initiation), de plus grands aux plus grands (aux intelligences qui ont acquis un grade plus élevé), ne voit-on pas qu'ils sont donnés par celui-là seul qui sait appliquer au genre humain les remèdes convenables dans les diverses époques de son développement? Est-il possible de trouver un passage plus explicite et plus clair pour établir que la doctrine du progrès dans l'humanité, a été enseignée par saint Augustin? Ces mots : *adhuc et jam* pourraient-ils recevoir une autre interprétation? Faisons une dernière citation : « *Sicut autem unius hominis, ita humani generis, quod ad Dei populum pertinet, recta eruditio per quosdam articulos temporum tanquam aetatum profuit accessibus, ut à temporalibus ad aeterna capienda et à visibilibus ad invisibilia surgeretur.* » (*De civitate Dei*, lib. 10, cap. 14, ad initium.) « Comme l'éducation d'un seul homme, l'éducation droite du genre humain, représenté alors par le peuple de Dieu, a traversé certaines périodes, comme aussi l'accès à des âges plus avancés, afin que l'humanité s'élevât progressivement des choses temporelles aux choses éternelles, et du

visible à l'invisible. » Le sens de ce passage n'est pas contestable : c'est l'idée même de Lessing. Dieu est regardé comme l'instituteur du genre humain, et cette éducation a été éminemment progressive et le passage de la révélation à la philosophie de son avenir. Non plus dans le traité de la Cité de Dieu, mais dans celui de la vraie religion, saint Augustin expose la conduite de Dieu par rapport à l'établissement de sa révélation incessamment continue et poursuivie, ce but suprême de toutes ses œuvres éternellement présent à ses regards. Il fait voir comment la sagesse de la providence a conduit la multiplicité des événements humains ainsi que des fils invisibles et comment elle a disposé les élévations et les chutes des rois et des royaumes vers l'accomplissement des destinées religieuses dont l'apparition du Messie dans l'univers a été le centre. Sublime point de vue, qui est à la fois une philosophie et une théologie de l'histoire, et qu'après tant d'apologistes et d'éloquents interprètes du christianisme, le grand Bossuet a développé avec le génie qui lui appartient, dans son célèbre discours sur l'histoire universelle. Ajoutons à ces magnifiques aperçus, que la providence de Dieu, soit pour développer et établir le christianisme, soit dans les temps modernes pour préparer l'avènement de l'Esprit, soit ce qu'il a résolu dans ses vœux pour les destinées futures de l'humanité terrestre et la consommation finale; par là, nous compléterons saint Augustin et Bossuet, et nous aurons la philosophie véritable de l'histoire.

(La suite au prochain numéro.)

LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME.

CYRANO DE BERGERAC

Voyons maintenant ce que notre auteur a dit de la nature des Esprits et de leurs communications avec nos mondes. Nous allons citer ici *passim*, la préface mise en tête de l'édition princeps du Voyage dans l'empire du soleil, publiée sous le titre de *Nouvelles œuvres* (Paris, Charles de Sercy, 1662, in-12). Voici ce qu'on y lit :

« Apulée (1), dans son Démon de Socrate, a prétendu prouver qu'il y avait une Puissance qui tenait le milieu entre les Dieux et les hommes; que c'était elle qui entretenait les erreurs de leur religion; que toutes ces prédictions merveilleuses qui étaient annoncées aux grands hommes, soit par les songes, soit par les boucliers oracles, lui étaient dues, et qu'enfin elle avait inspiré les sybilles. Il est, dit-il, vraisemblable que, puisque la terre est peuplée de poissons dans l'eau, et puisque Aristote veut que le feu même ne consume point les Pyrostes; cette belle étendue, que les Latins nomment l'Ether, n'est ni morte ni stérile. Il y a, dit-il, apparence qu'elle est la demeure de ces substances animées qui ont été reconnues des Grecs, sous le nom de Démon, et des Latins sous celui de Génies. Lactance les nomme ainsi (2).

« Je pourrais dire, si j'étais réduit à tirer des preuves de loin pour autoriser ces opinions, que Zénon (3) et tous les stoïques, tenant que cette partie régnait sur tout l'univers, pouvaient concevoir une nature qui l'habitait, à qui ils attribuaient ce gouvernement; ainsi

(1) Apul. de Dem. Socratis, *passim*.
 (2) Lactance, Justin, lib. II, cap. XIII.
 (3) Cic, de Quest. Acad, lib II.

que ceux qui, disant que Rome était la maîtresse de la moitié de la terre, se servent de ce terme pour exprimer la souveraine autorité d'un peuple dans son territoire.

Si les démons ainsi que dans de nombreux hommes aient été ces Êtres spirituels aient été les peuples de cette haute région, qui peut trouver mauvais que notre auteur ait prouvé son esprit plus loin, et qu'il leur ait assigné une terre sur ces taches qu'on remarque au soleil, puisque Plutarque (1) même, parlant d'eux, ne fait pas difficulté de les loger dans la lune? Je ne sais si, lorsque Platon tient les démons invisibles, il pourrait favoriser le récit que le sieur de Belzébuth nous fait de son corps, qui devient transparent à mesure qu'il s'approche du soleil; et par ce moyen, toutes ses facultés pouvaient être tellement épurées qu'elles ne fussent point tombées sous les sens grossiers de nos autres yeux comme ici-bas. Quoi qu'il en soit, Platon, Aristote et nos autres, dans son roman, conviennent en ce qu'ils croient que les démons sont formés de la plus subtile des matières du monde.

Robert Flud estime qu'ils ont un corps intérieur et un corps extérieur, que le premier est le feu, et se conserve par le second qui est formé de l'air. Le plus pur de la partie supérieure du monde pour les rendre plus agréables. Cela étant, notre auteur n'a-t-il pas eu raison de chercher leur origine dans le soleil? Si tu voulais lire le traité que ce philosophe a fait, tu verrais qu'il les reconnaît pour des corps subtils et vivants, qui ont le pouvoir de se dérober à nos yeux et de se faire voir quand ils veulent. Il me semble qu'il prouve qu'ils tirent le premier avantage d'une façon de se mettre qu'il nomme dilatation; qu'ils possèdent le secours d'une autre qu'il appelle condensation, et qu'il en est d'eux comme des autres corps qui n'ont de la force qu'en nombre. « D'où vient, dit-il, que les étoiles ne brillent que parce qu'elles sont formées d'un amas de cette matière, laquelle, assemblée et unie, peut envoyer des rayons suffisamment pour frapper la vue et pour faire naître en nous ce sentiment qu'on nomme lumière. » Ces corps spirituels, pour se servir des termes de Flud, je veux dire les démons ne pourraient-ils pas donner une telle figure à toutes leurs parties qu'ils ne seraient point aperçus.

Ce passage remarquable de la préface devance les notions du spiritisme, sur la possibilité, par les Esprits, avec la permission de Dieu, de solidifier leurs corps par une certaine condensation, ce qu'on a nommé les apparitions stéréotypées. Cette explication est d'autant plus notable à l'époque où elle a été donnée, qu'elle est valable aujourd'hui. Examinons à présent la qualification de démon, donnée par Cyrano de Bergerac, aux Esprits qui se manifestaient et voyons ce qu'elle signifiait dans les temps anciens, d'où notre auteur l'a tirée.

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

ÉTUDE SPIRITE.

PLURALITÉ DES EXISTENCES (2).

(2^e article. — Voir le dernier numéro.)

L'auteur poursuit:

« Nous avons exprimé en commençant que les textes de l'Ancien Testament n'étaient pas explicites sur ce point, et nous en avons donné la raison. Il y a un texte d'Isaïe, chap. 57, qui fait pourtant exception à cette règle générale, c'est au verset 16 de ce chapitre. Jéhovah dit: « Je ne disputerai pas éternellement avec le coupable, et ma colère ne durera pas toujours, parce que les Esprits sont sortis de moi et que j'ai créé les âmes (La Vulgate, traduite par

de Sacy). Dieu donne donc pour motif à la non-éternité des peines de l'enfer, que c'est lui qui a créé les âmes, et que les Esprits sont sortis de lui. C'est comme s'il disait: j'étais parfaitement libre de créer ou de ne créer pas; puisque j'ai créé tels ou tels, ce n'est pas pour leur malheur éternel; la raison est déjà très bonne, et ce texte même, dans la Vulgate, est digne d'être cité ici. Mais voilà qui est plus fort: de très remarquables hébraïsants traduisent ainsi, comme nous l'asture M. Adolphe Berthel (*Apocryphe de saint Jean*, p. 94): « Je ne punirai pas éternellement et je ne serai pas dirifié sans fin. » MAIS L'ESPRIT SORTIRA DE MES MAINS, ET JE LUI DONNERAI UNE ÂME. « C'EST-À-DIRE UN SOUFFLE VITAL QUI ENIRA L'ESPRIT AU CORPS POUR SON INCARNATION, » et nous pensons en effet que cette traduction est bien plus conforme au texte hébraïque. Or, ce qu'il y a ici à remarquer, c'est que M. Adolphe Berthel n'est pas pour les réincarnations, dont il ne dit pas un mot, pas plus que les autres hébraïsants qui ont donné cette version, laquelle acquiert donc par là une valeur considérable. Nous voyons, en effet, la première expiation dans les ténèbres de l'abîme, puis le moyen de réparation et de redressement permis et voulu de Dieu, la réincarnation de l'Esprit, qui est revêtu du souffle vital, c'est-à-dire de l'enveloppe fluïdique de la nature du monde où l'âme va s'incarner, et subir une nouvelle épreuve. Tout est vrai, clair et formel dans ce beau texte ainsi traduit, selon le génie de la langue hébraïque.

« Qu'on adopte l'une ou l'autre interprétation, la première donne la raison philosophique, la seconde exprime la réalité d'une manière vraiment admirable.

« On lit dans le verset 9 du psaume 103 (102 dans le grec et le latin), en parlant de Dieu: « Il ne conservera pas du ressentiment éternellement, » et au verset 9 du psaume 145 (144 dans le grec et le latin): « Jéhovah est bon pour tous, et sa miséricorde s'étend sur toutes ses œuvres. » Et voilà que le traducteur du mot hébreux signifiant (pour tous), infatué de ses idées préconçues et fausses, le rend (par ceux qui persévèrent), ce qui est complètement dénaturer le sens du mot: « Jéhovah soutient ceux qui tombent et les relève de leurs chutes. » On voit donc dans tous ces textes une pensée de réhabilitation et de condamnation de l'enfer éternel et absolu.

« Nous avons réuni exprès Pierre Leroux et Charles Fourier dans le même chapitre, parce que nous pouvons les combattre tous deux par les mêmes observations, tout en rendant hommage au principe palinogénésique qui leur est commun.

« Pourquoi Pierre Leroux n'a-t-il admis qu'une métempsychose terrestre? C'est qu'il se fait une fausse idée de la vie et qu'il la restreint contre toute logique à notre humanité. Pierre Leroux n'admet pas même le corps aërial terrestre, le périsprit astral, qui nous permet de continuer nos vies extra-mondaines, avant que nous nous soyons réincarnés sur la terre ou ailleurs, et il nie un intervalle de station et de repos intellectuel pour l'âme qui rentre tout uniment, à sa mort, dans une simple virtualité. Son idéal est la lettre d'Apollonius de Tyane (Consolations à Valérius) (1), lettre toute panthéistique et dont une saine philosophie doit énergiquement répudier le sens.

« Charles Fourier va plus loin: il concède et décrit le corps aërial et spirituel, mais seulement astral, c'est-à-dire puisé dans les éléments astraux de la planète que nous habitons. Aussi Fourier admet-il une vie extra-mondaine succédant et alternant à la vie mondaine? Mais tous deux ne s'élèvent pas plus haut que l'humanité terrestre, avant le décès de l'âme de la terre; ils n'ont pas eu la connaissance complète des révélations, ils n'ont été initiés qu'à demi; ils ont méconnu le *Rouah*, c'est-à-dire la force plastique de l'âme, le corps virtuel, quintessenciel, formé du fluide divin ou universel, que l'Hebreu appelle admirablement l'ESPRIT DES VIES, des existences successives de l'homme, des transmigrations et des pérégrinations de l'âme après qu'elle a quitté sa

(1) Dans son Traité sur l'Esprit familier de Socrate.
(2) Un fort vol. in-8°, en vente chez MM. Dufour et Cie, 10, rue de Valenciennes, 35, Paris, et les principaux libraires. Prix 90 fr. — Sous presse, éd. in-12. Prix: 3 fr.

(1) P. 415 de la traduction de M. Chassang.

carapace terrestre. C'est ce défaut de conception qui répète toutes les idées sur la vie future énoncées par ces deux auteurs ; l'homme, nous le répétons, n'est pas seulement citoyen de la terre, il est citoyen de l'univers, bien plus, il est fils de Dieu et doit pouvoir par ses mérites s'élever au royaume de son père, même de primesaut, quoique rarement et par des œuvres hors ligne ; mais toujours est-il qu'on peut aspirer à sortir de la terre et même de son tabernacle infirme en suivant le droit chemin.

L'homme le peut surtout en ce moment. Aux temps de Moïse, les grands ouvriers de Dieu, les prophètes, les voyants, les inspirés ont échappé aux nécessités de la réincarnation et sont montés dans les régions supérieures et éthérées.

Aux temps du Christ, tous ceux qui ont aidé le grand mouvement de Dieu, soit avant, soit après, ont eu la même félicité.

Mais c'est surtout à notre époque, au 3^e avènement de l'Esprit, que nous sommes appelés à Dieu, qui donnera aux ouvriers de la dernière heure des récompenses éternellement durables. Que ce ne soit pas cependant le mobile qui nous pousse, travaillons à l'œuvre de Dieu parce que nous croyons en lui, parce que nous l'aimons, parce que c'est là notre mission et notre devoir. Ne soyons pas des mercenaires, n'agissons pas en vue du salaire, dont la justice inflexible est seule chargée. Que l'amour soit notre inspirateur et notre unique guide, et tout le reste nous sera donné par sur-croît.

X.

(La suite prochainement.)

FAITS SPIRITES.

Le fait suivant m'est rapporté par le R. P. Palgrave, ancien officier de cayes aux Grandes-Indes, jésuite, missionnaire dans l'Arabie-Heureuse et dans la Syrie, homme d'une vive intelligence, témoin de plusieurs faits merveilleux, et qui toucha barre à Paris, où je le rencontrai dans les premiers mois de l'an 1864. Il tient ce récit d'une famille amie qu'elle intéresse ; gens aussi positifs que sensés, et qui lui en affirmèrent l'incontestable exactitude.

Un officier de l'armée anglaise ayant pris son congé dans l'intention de revenir des Grandes-Indes, en l'année 1830, tenait la mer depuis une quinzaine de jours, lorsque abordant le capitaine, il lui dit : « Vous avez donc à bord un inconnu que vous cachez ? — Mais vous plaisantez ? — Non, je l'ai vu, parfaitement vu ; mais il ne reparait plus. — Que voulez-vous dire ? expliquez-vous. — Soit. J'étais sur le point de me coucher, lorsque je vis un étranger s'introduire dans le salon, y faire sa ronde, aller de cabine en cabine, les ouvrir et les quitter en faisant de la tête un signe négatif. Ayant écarté le rideau de la mienne, il y regarda, me vit, et je n'étais point celui qu'il cherchait ; il s'éloigna doucement et disparut. — Bah ! mais enfin quels étaient le costume, l'âge, le signalement de votre inconnu ? — L'officier le décrivit avec une minutieuse exactitude. — Ah ! Dieu me garde ! s'écria le capitaine, si ce que vous me dites n'était absurde, ce serait mon père, ce ne pourrait être un autre !... » Et la traversée s'accomplit. Puis le capitaine revint en Angleterre, où il apprit que son père avait cessé de vivre, et que la date de sa mort se trouvait postérieure au jour de l'apparition ; mais que ce jour même, et à l'heure de l'apparition, étant malade, il avait eu le délire. Or, les personnes de la famille qui l'avaient veillé dirent au R. P. Palgrave, mon narrateur : « Dans son transport, il s'écriait : — D'où pensez-vous que je revienne ? Eh bien ! j'ai traversé la mer ; je viens de visiter le vaisseau de mon fils, j'ai fait le tour des cabines, je les ai toutes ouvertes, et je ne l'ai vu dans aucune. »

Cité par Desmousseaux.

Les visions et les révélations de Christine Poniatowa avaient pour objet l'état où se trouvaient les réformés au dix-huitième siècle. Ces extases, prévisions, révélations, apparitions d'anges, furent examinées par les médecins qui les jugèrent naturelles.

Le 12 novembre 1627, Christine vit dans le ciel un faisceau de verges et en est très-effrayée. Une autre fois étant en extase, elle fait des gestes si extraordinaires, que son médecin déclare que « son art est à bout. » Revenue à la vie normale, elle raconte qu'elle a eu trois visions : dans la première, un bel enfant, vêtu de blanc lui a dit, en lui montrant une couronne d'or : « Elle sera pour vous, si vous persistez dans la foi que vous avez promise. » Dans la seconde, elle voit dans un palais un homme très-jeune, et éblouissant, qu'elle n'en pouvait soutenir l'éclat. C'était le fils de Dieu. — On omet beaucoup d'autres apparitions, et des révélations et des prévisions qui se sont réalisées. Le 1^{er} janvier 1628, entre autres apparitions, elle vit un petit serpent qui grossissait à vue d'œil et la mordit... Rendue à elle-même, on vit à son doigt la morsure. Le 2 janvier 1629, une femme voilée et en deuil lui apparut, en cachant son visage. Un ange lui prédit une attaque d'apoplexie, qui survint au terme fixé : le 14 janvier, elle entend frapper des coups sous son lit ; ils continuent jusqu'au 27, en diminuant d'un coup chaque jour. Le dit jour 27, elle entend l'heure de cinq, c'était l'instant fatal. A trois heures, Jean-Cyrille et Wincelas Cornu, chefs de l'église de Bohême, se rendant auprès de Catherine avec quelques pasteurs. A quatre heures ses douleurs redoublent : on prie ; puis, elle expire. On allait procéder à l'inhumation, quand la défunte se lève et demande ses vêtements. — Longue discussion sur cette résurrection. On tient un synode composé de cinquante pasteurs. Les uns veulent qu'il y ait illusion ; d'autres qu'il y ait prestiges diaboliques ; d'autres enfin attribuent ce prodige à Dieu. Ce fut le 16 mars que l'on s'assembla pour la première fois ; le 20, on décida que le cas était difficile. Comme les avis étaient très-différents, il fut décidé que l'on garderait le silence pour conserver la paix. Christine entra ensuite dans la vie commune et se maria.

(Extrait de Jean Bizouard.)

A Constance, en 1746, dans l'imprimerie de Labhart, les compositeurs entendirent d'abord des souffles dans une certaine chambre, et ne firent qu'en rire. Mais dans les premiers jours de 1747, on entendit des coups très-forts, et les ouvriers reçurent des soufflets ; on leur jetait à terre leurs bonnets. Ayant fait venir des exorcistes, on fut trois jours sans rien entendre ; mais bientôt le tapage augmente et les caractères d'imprimerie s'envolent par les fenêtres ; un célèbre exorciste exorcisa pendant huit jours, sans résultats. On transporte les cases des lettres ailleurs, mais les ouvriers continuent d'être souffletés : on fait des benedictions dans la pièce, les personnes présentes frappent à droite et à gauche avec leur épée ; il leur semble alors que l'agent invisible s'est caché sous la table ; mais il s'élève une poussière et une fumée si épaisse, que ne se reconnaissant plus, tous prennent la fuite. Labhart fut grièvement blessé à la tête. Deux de ses ouvriers, couchés ensemble, furent retournés sans dessus dessous et jetés hors du lit sur la terre. On amena des gens passant pour habiles à chasser les Esprits, ils furent souffletés, reçurent une grêle de coups de pierres et s'enfuirent ; tous ceux qui approchaient étaient battus et renversés. Le 8 février, la porte de l'imprimerie s'ouvrit toute seule, divers objets furent jetés, pile-mêle dans la pièce ; la porte se referma, et tout fut fini.

(Vier, *Traité des Esprits*, liv. 2, chap. 8.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. BDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISSEMENT QUINZAIN

Bureau à Lyon, rue de la Charité, 48

et à PARIS, chez LEPOTTE, Libraire, au Palais-Royal

chez M. BOUQUIN, Libraire

CARACTÈRES DE LA RÉVÉLATION.

« N'y aura-t-il, s'écrie saint Vincent de Lérins, n'y aura-t-il dans l'église de Christ, aucun progrès de la religion? Certes, il y en aura et de très-grands. Et quel serait l'esprit assez ennemi des hommes et assez ennemi de Dieu pour vouloir empêcher qu'on ne s'élève à des progrès de la foi, mais aucun changement dans le sens de la doctrine. Laissez donc croître et se développer, à mesure que l'âge et le siècle en siedent, tant dans l'église universelle que dans chaque âme, l'intelligence, la science et la sagesse. Il faut, par le progrès du temps, que les dogmes antiques de la céleste philosophie soient de plus en plus expliqués et cultivés. Il n'est point de science jamais changée, et de vérité jamais découverte, mais il n'est point de vérité qui ne soit plus éclairée et plus développée. On conserve la plénitude et la pureté de la doctrine, non en la conservant telle qu'elle est, mais en la conservant telle qu'elle est devenue. On conserve la plénitude et la pureté de la doctrine, non en la conservant telle qu'elle est, mais en la conservant telle qu'elle est devenue. On conserve la plénitude et la pureté de la doctrine, non en la conservant telle qu'elle est, mais en la conservant telle qu'elle est devenue. »

« N'y aura-t-il, s'écrie saint Vincent de Lérins, n'y aura-t-il dans l'église de Christ, aucun progrès de la religion? Certes, il y en aura et de très-grands. Et quel serait l'esprit assez ennemi des hommes et assez ennemi de Dieu pour vouloir empêcher qu'on ne s'élève à des progrès de la foi, mais aucun changement dans le sens de la doctrine. Laissez donc croître et se développer, à mesure que l'âge et le siècle en siedent, tant dans l'église universelle que dans chaque âme, l'intelligence, la science et la sagesse. Il faut, par le progrès du temps, que les dogmes antiques de la céleste philosophie soient de plus en plus expliqués et cultivés. Il n'est point de science jamais changée, et de vérité jamais découverte, mais il n'est point de vérité qui ne soit plus éclairée et plus développée. On conserve la plénitude et la pureté de la doctrine, non en la conservant telle qu'elle est, mais en la conservant telle qu'elle est devenue. On conserve la plénitude et la pureté de la doctrine, non en la conservant telle qu'elle est, mais en la conservant telle qu'elle est devenue. »

AVIS
Nos dépositaires de ce journal ont l'honneur de vous annoncer que le présent numéro est le dernier de ce journal. Les communications d'affaires de fond, envoyées par les collaborateurs bienveillants, seront reçues à l'examen de copie, de rédaction et inscrites à leur ordre. Les lettres ou envois quelconques ne seront pas rendus.

Les communications d'affaires de fond, envoyées par les collaborateurs bienveillants, seront reçues à l'examen de copie, de rédaction et inscrites à leur ordre. Les lettres ou envois quelconques ne seront pas rendus.

Il sera rendu compte des ouvrages parus, et des ouvrages à paraître, lorsque deux exemplaires en seront envoyés à l'éditeur. Les lettres ou envois quelconques ne seront pas rendus.

La plénitude du Saint-Esprit réside et a résidé, dès le commencement, dans le cœur du christianisme; mais elle ne se montre et ne se répand au dehors que selon les conseils de la Providence éternelle qui conduit tout le genre humain, comme un homme particulier et chaque particulier, comme tout le genre humain, par les degrés de divers âges. (Thomassin.)

La vraie doctrine de Dieu se propage de plus en plus; la connaissance des vérités révélées doit croître dans les âmes; la science de la foi se développer dans les esprits; la justice et la charité doivent régner avec plus de plénitude dans les cœurs et dans les lois, dans les familles et dans les nations. Ce progrès dans l'intelligence, la réalisation et la diffusion de la vérité, est le progrès véritable, le développement dans l'unité.

C'est ce qu'établissait saint Vincent de Lérins, par les paroles que nous venons de citer. Manifestement, il n'y a de progrès qu'à une condition, c'est que ce progrès soit un progrès et non un changement, une adulation. Ceux qui ne conçoivent le progrès qu'à la condition de renier la foi aurannée du passé, pour embrasser la foi toute contradictoire de l'avenir, ne s'entendent pas eux-mêmes.

Pie IX, dans son bref du 17 mars 1856, aux évêques de l'Empire d'Autriche, expose les paroles de saint Vincent de Lérins d'une manière bien remarquable. Que ne s'est-il relu avant de lancer sa dernière Encyclique?

« Le progrès existe, dit-il, et il est très-grand; mais c'est le vrai progrès de la foi, ce n'en est pas le changement. Il faut que l'intelligence, la science et la sagesse de tous, comme de chacun en particulier, des âges et des siècles, de toute la chrétienté, comme des individus, croissent et fassent de grands et de très-grands progrès, afin que l'on comprenne plus clairement ce que l'on croyait plus obscurément, afin que la postérité ait le bonheur de comprendre, ce que l'antiquité vénérât sans l'entendre, afin que les pierres précieuses du dogme divin soient travaillées, exactement adaptées, sagement ornées, et qu'elles s'enrichissent de grâce, c'est-à-dire dans la même doctrine, dans le même sens, dans la même substance, de façon qu'en se servant de termes nouveaux, on ne dise cependant pas de choses nouvelles. »

Quel vertige doit s'être emparé de certains esprits pour les

plication de ces mystères. Vous vous imaginez, vous autres, que ce que vous voyez est un monde d'ordres et de lois, et n'est point ; mais cette conséquence est très-fausse, et c'est un témoignage qu'il y a dans l'univers un million de choses qui, pour être connues, demanderaient en vous un million d'organes tous différents. Moi, par exemple, je connais par mes sens la cause de la sympathie que vous avez le jour, sans du reflux de la mer, et ce que vous ne pouvez pas voir, vous autres ne sauriez donner jusqu'à ces hautes conceptions que par la foi, à cause que les proportions à ces miracles vous manquent, non plus qu'un aveugle ne saurait distinguer ce que c'est que la beauté d'un paysage, le coloris d'un tableau, ou les nuances de l'iris, ou bien il se les figurera tantôt comme quelque chose de palpable, comme le manger, comme un son, ou comme une odeur. Tout de même, si je voulais vous expliquer ce que vous voyez, par les sens qui vous manquent, vous ne le représenteriez comme quelque chose qui peut être vu, ou touché, ou senti, ou goûté, et ce n'est rien cependant de tout cela.

Il y a une que très-profondité de la nature particulière des Esprits de ces amérindiens de la vie spirituelle avec celle que nous médions habituellement ici-bas.

(La suite au prochain numéro.)

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI
 Dictée par lui-même à Esmange DURAUX, alors âgée de 14 ans.

(30^{me} Article. — Voir le numéro du 15 Janvier.)

CHAPITRE IX.

Mort de François Sforce, duc de Milan. — Le duc de Bourbon, rentre dans la ligue. — Aventure du comte de Charolais et de mon frère. — Sentiments du duc de Berry. — Renouveau de la confédération. — Les miens font un détachement bourguignon. — Le comte de Charolais à Moret. — Il passe la Seine. — J'envoie Pecligny au duc de Calabre. — Pierre de Guerrant envoyé breton. — Le comte d'Eu lieutenant général de Paris. — Trêve avec l'Angleterre. — Marche du duc de Calabre. — Il se déclare pour les ligués. — Etat de Paris. — Les Parisiens négocient avec les princes. — Ma résolution de quitter Paris. — Mon retour à Paris. — Dispute des armées des princes. — Divers incidents du siège. — Arrivée des confédérés de Guyenne. — Le duc de Somerset à Paris.

Année 1465 (suite).
 François Sforce, duc de Milan, m'avait envoyé son fils Galéas, comte de Pavie, j'ai dit que pendant que j'étais en Bourbonnais, il faisait des courses dans cette province afin de faire diversion en ma faveur. Ce prince n'avait que trois mille hommes avec lui; son père lui en envoya encore trois mille, en le chargeant de me faire remettre une lettre dans laquelle entre autres bons conseils il me mandait de dissiper la ligue à quelque prix que ce fût, et de tout accorder aux princes pour leur faire congédier leurs armées. C'était aussi ma pensée; on verra plus tard comme je suivis cet avis. Malgré ce renfort, Galéas resta sans plus agir en Bourbonnais pour empêcher le duc de sortir de ses états. Il y reçut bientôt la nouvelle de la mort de son père; ce qui l'obligea à quitter la France pour retourner dans ses états.

Le comte de Charolais fit transporter tous ses blessés à Etampes, où il les fit soigner. Il alla au devant des ducs de Berry et de Bretagne, qui n'étaient plus loin de cette ville. Ils s'y rendirent tous ensemble, les armées bretonne et bourguignonne campèrent à quelques lieues de là.

Le duc de Bourbon ne s'était soumis qu'avec peine, il snisit avec

empressement le prétexte des ravages que le comte de Pavie avait faits dans ses terres pour reprendre ouvertement le parti de la ligue.

Un accident bien véridique faillit commettre les ligués les uns avec les autres. Un jour, que mon frère et le comte de Charolais causaient ensemble près d'une fenêtre ouverte, à quelques pas de leur suite, une fusée enflammée passa entre eux et vint tomber au milieu de la chambre. Leur premier mouvement fut la défiance; chacun des deux princes pensa que l'autre avait dressé une embûche contre lui. Charolais donna à voix basse à Contay, qui venait de s'approcher, l'ordre de faire prendre les armes à sa maison et à ses gardes du corps; mais, réfléchissant qu'il y avait peu d'apparence que mon frère voulût attenter à sa vie dans une circonstance où ils couraient tous deux un égal danger, il lui parut impossible qu'il eût tramé un complot contre lui; bien d'autres raisons contribuèrent à détruire ce soupçon. Jugeant avec raison que l'ordre donné à Contay si mystérieusement ferait naître sa défiance, il dit au duc de Berry la démarche qu'il venait de faire en l'engageant à l'imiter. Bientôt tout fut sous les armes et Etampes se remplit de troupes.

Cette affaire commençait à prendre une tournure sérieuse, lorsqu'un paysan vint se jeter aux genoux des princes en disant que c'était lui qui avait lancé la fusée sans avoir aucun mauvais dessein. Pour faire voir qu'elle ne pouvait donner lieu à aucun danger, il en jeta d'autres dans la rue, elles s'enflammèrent et s'éteignirent bientôt comme celle tombée dans la chambre. Après ces éclaircissements, chacun ne songea qu'à rire d'une aventure qui avait causé tant d'effroi.

On tint un grand conseil en présence du duc de Berry. Tout le monde, d'une voix unanime, fut d'avis de continuer la guerre. Mon frère, bon et compatissant, voyait seul avec peine les malheurs qu'elle entraînait; son âme généreuse était digne d'un fils de France et formait un grand contraste avec la mienne basse et perverse. Il ne craignit pas d'avouer ses sentiments aux princes qui étaient ses seuls appuis contre un frère capable de se porter aux plus coupables extrémités; il dit même, en plein conseil, qu'il eût mieux aimé que rien n'eût été commencé que de voir tant de maux affliger la France à cause de lui. Ces paroles firent voir aux princes que dès qu'il connaîtrait leurs véritables sentiments, il préférerait s'accommoder avec moi à tout prix, plutôt que de prolonger sans fruit pour le bien du royaume les misères des peuples. Le comte de Charolais surtout ne put contenir le mécontentement que les sentiments d'humanité de mon frère lui inspiraient; en sortant du conseil, dans lequel on avait décidé qu'on attaquerait Paris, il dit à ses confidents :

— Avez-vous entendu ce prince qui s'émeut déjà pour sept ou huit cents hommes qu'il voit blessés, qui ne lui sont rien et qu'il ne connaît même pas? Que sera-ce donc lorsque ses gens seront massacrés? Il est homme à se soumettre légèrement au roi et à nous laisser dans l'embarras.

Comme on le voit, il n'était pas sans inquiétudes, et le projet que la nouvelle de ma mort avait fait concevoir aux Bretons, projet qui avait transpiré, n'était pas propre à le rassurer.

Voulant engager les ligués si ayant dans la rébellion qu'ils n'en pussent sortir qu'à leur détriment, il les engagea à renouveler la confédération, ce qui eut lieu le 29 juillet. Il songea aussi à se ménager l'appui de l'Angleterre; il y envoya à cet effet Guillaume de Cluny, plus tard Cardinal.

En quittant Etampes les ligués allèrent à Augerville et remontèrent la Beauce pour repasser la Seine en l'endroit le plus commode. La petite noblesse venait les joindre en foule avec des troupes.

Sachant que Pierre de Beauremont, comte de Charny, chambellan du duc de Bourgogne, venait de partir avec environ cinquante lances pour rejoindre le comte de Charolais, j'envoyai des

troupes qui le firent prisonnier avec quelques uns des siens, les autres allèrent rejoindre les confédérés.

Ceux-ci se rendirent à Saint-Mathurin-de-Larchant; l'armée bretonne y resta tandis que le comte de Charolais et les siens vinrent loger à Moret. A sa prière, le comte de Dunon, vieux et infirme, le suivit en litière, afin de l'aider de ses conseils et de son expérience.

(La suite au prochain numéro)

FAITS SPIRITES.

Voici ce que nous lisons dans le *Salut public* de Lyon, mercredi, 18 janvier.

« *La Revue des Cours littéraires* publie la deuxième conférence du R. P. Hyacinte. Nous en détachons le passage suivant, qui résume et caractérise la pensée et la direction données à ses conférences par le célèbre orateur :

« Il est à espérer, Messieurs, que l'ère de la critique radicale qui a nié tour à tour et progressivement l'Eglise d'abord, puis le christianisme, et enfin le Dieu personnel, va bientôt se clore, et que l'humanité, réconciliée avec Dieu et avec elle-même, entrera dans l'ère des grandes applications, que je dois saluer aujourd'hui en terminant, comme je l'ai saluées au commencement de l'Avent. Oui, l'ère des grandes applications, cette ère qui est dans l'avenir, et qui n'est pas dans le passé! Dans le passé, la fixation des lois immortelles de la raison humaine, des lois immortelles de la révélation chrétienne; dans le passé, le code des grandes lois immuables de la société chrétienne, et l'Eglise ne cessera pas de les invoquer. Mais dans l'avenir comme aussi dans le présent, l'application toujours neuve, toujours jeune, toujours progressive de ces lois immuables.

« Un philosophe de l'antiquité disait, avec une mélancolie charmante, qu'on ne se baignait pas deux fois dans le même fleuve; et moi je dirai sans mélancolie, et dans la joie de mon âme : on ne revoit pas deux fois le même siècle.

« Donc notre ère glorieuse, elle est en avant, je le répète, elle n'est pas en arrière. L'instinct des peuples l'annonce d'un bout du monde à l'autre; tous les grands penseurs catholiques le proclament.

« Pour n'en nommer qu'un seul, et certes un penseur dont l'orthodoxie est sévère, selon le comte de Maistre, nous devons nous tenir prêts à une grande rénovation religieuse et sociale qui doit changer le monde comme il n'a pas été changé une seule fois, si ce n'est par le christianisme! »

« Nous sommes heureux de reproduire un pareil langage, en si parfaite harmonie avec les idées et les aspirations de notre époque :

« Voilà, dit la *France*, la vraie doctrine à la fois religieuse et sociale; elle doit réunir dans un commun effort tous ceux qui croient que les généreux instincts et les nobles espérances de notre âge ne sont, ne peuvent être en contradiction avec les principes immortels du christianisme. — A. Garcin. »

Puissent les ultramontains ouvrir les yeux à la lumière!

Nous extrayons ce qui suit du *Monde musical* de Bruxelles, dimanche, 22 janvier :

« Je laisse ce sujet pour vous dire qu'une chose m'a étrangement surpris à Anvers, réputé comme un des centres les plus catholiques connus. C'est d'y rencontrer un nombre considérable de spirites. Vous savez qu'il y a quelque temps, les journaux de la localité ont fait grand bruit à propos d'une maison qu'on disait hantée par des Esprits. Dame police, elle-même, s'en est émue si bel et si bien qu'elle a cru devoir faire des perquisitions qui, n'ayant jeté dans ses filets ni conspirateurs, ni malfaiteurs, ni revenants, n'a abouti qu'à un éclat de rire général.

« Et, puisque les ricochets m'amènent à parler Spiritisme, je veux vous raconter un fait étrange, de l'authenticité duquel j'ai voulu m'assurer avant de vous le transmettre, attendu que je suis aussi peu crédule que le saint Thomas. Libre à vous d'agir comme moi, après avoir entendu. La scène s'est passée à Anvers, de la façon dont je vais vous la redire.

« Un de ces premiers soirs, plusieurs personnes se trouvaient réunies chez un homme des plus notables du pays. Quelques-unes d'entre elles, assises autour d'un guéridon, attendaient gravement et avec confiance qu'un habitant de l'autre monde daignât venir se communiquer. C'est ce qu'on appelle, en termes techniques, faire de la *typtologie*. Tout à coup, la table s'agite; il y a là un Esprit. « Mes amis, dit le Visiteur invisible au groupe attentif, je viens vous offrir les moyens de faire une bonne action et de soulager une infortune. Il existe, rue de la Cuiller, une petite ruelle qui aboutit à une impasse. Dans celle-ci, au premier étage d'une maison portant le numéro six-deux, vous trouverez la famille de Charles Sarels. Quatre enfants, dont l'aîné n'a que treize ans, à peine vêtus de quelques misérables haillons, couchés dans un coin et grelottant de froid sur la paille, un cinquième enfant, presque nu, qu'une pauvre mère presse contre son sein tari par la souffrance et le besoin, tel est le spectacle qui vient de se présenter à moi! Allez, secourez, vous n'avez pas une minute à perdre! Voilà pourquoi je suis accouru. »

« Chacun restait comme pétrifié de ce qu'il venait d'entendre et n'osait pas y croire. Cependant l'intérêt, la commisération, la curiosité même étaient excités au plus haut point. Bref, quelques-uns des assistants se mirent en campagne sur l'heure, pour courir aux renseignements. Ils trouvèrent en effet, une ruelle infecte dont ils n'avaient jamais soupçonné l'existence; puis une impasse plus sordide encore. Une fois arrivés là, le premier passant auquel il demandèrent Charles Sarels leur indiqua sa demeure, où il trouvèrent exactement la malheureuse famille dans l'état de misère qu'on leur avait dépeint. Est-il nécessaire, maintenant, de vous raconter le reste? En pareil cas, on n'a pas besoin d'être spirite pour s'attendrir à l'aspect d'une aussi cruelle infortune et tendre la main à son semblable. Toutefois, il faut bien avouer que, ce jour là, le spiritisme a été bon à quelque chose. Et la famille de Charles Sarels l'a béni de toute son âme; car, au moment où j'écris ces lignes, elle est à l'abri du besoin et raconte sa providentielle rédemption, à qui veut l'entendre. — A. Malibran. »

En face de semblables faits, peut-on soutenir sans rire la théorie du Diable?

On nous écrit de Constantinople que Smyrnie possède un certain nombre de spirites, et que ces spirites obtiennent de fortes manifestations; au milieu de leur groupe et en présence de personnages haut placés, les Esprits se font voir fréquemment et se laissent toucher!

A Sétif, d'après un correspondant de *la Voix d'Outre-Tombe*, un Esprit musicien aurait « donné le 8 de ce mois des harmonies qu'aucune main vivante ne pourrait exécuter sur le même instrument (un petit orgue). Les touches restent immobiles; c'est dans l'intérieur de l'orgue que l'Esprit produit sa musique. Quelquefois un vivant chante, il accompagne avec entente des lois de l'harmonie. On pose de la musique écrite sur le pupitre, et il l'exécute. »

Nous avons pris bonne note de la lettre signée E..., datée du 26 janvier; au prochain numéro sa publication.

Pour tous les articles non signés :
LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS
 Lyon
 Un an 7 fr.
 Six mois 4 fr.

LA VÉRITÉ

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

DÉPARTEMENTS
 Un an 7 fr.
 Six mois 4 fr.

ÉTRANGER
 Un an 10 fr.
 Six mois 6 fr.

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUTS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR GÉRANT, E. EDONX, MÉDIUM.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

AVIS.
 Pour avoir droit à une des deux primes que nous offrons (voir les numéros 48 et 49), il est indispensable de nous adresser le prix des abonnements ou réabonnements avant le 1^{er} courant (fin de l'exercice 1864-65).
 LA VÉRITÉ entrera dans sa troisième année d'existence le 22 de ce mois. Après avoir traité avec un certain éclat la Philosophie (1^{re} année) et la Théologie (2^e année) de spiritualisme, Philalèthès, taille déjà sa plume pour aborder l'histoire, Science, le phénonème et ses conséquences aux temps les plus reculés de la terre, notre excellent ami le suivra pas à pas jusqu'à nos jours. Œuvre colossale et digne du plus haut intérêt! Enfin, grâce aux précieux documents que nous avons en mains et au concours inespéré que plusieurs autres écrivains connus dans le monde des lettres veulent bien nous promettre, nous avons l'espoir que notre feuille sera toujours, et de plus en plus, intéressante, instructive. E. E.

CARACTÈRES DE LA RÉVÉLATION.

(5^e Article. — Voir le dernier numéro.)

Il y a dans la religion deux éléments, l'un immuable, l'autre mobile et progressif: la religion est immuable de soi, selon qu'elle est la vérité; selon qu'elle est la connaissance, l'amour et la poursuite efficace du souverain bien, selon qu'elle est le lien des hommes en Dieu; elle est mobile et progressive, selon qu'elle est une vérité de plus en plus comprise; selon que le Père céleste est de mieux en mieux connu, aimé, recherché, selon que les hommes, en même temps qu'ils s'unissent davantage, s'approchent davantage de lui. Immuable dans sa pureté absolue, mobile et progressive dans son dégagement des formes, des enveloppes, de la lettre nécessaire, mais qui n'en est que le dehors et qu'on ne doit pas prendre pour elle-même. Immuable dans la parole qui en enseigne le fond, et le même fond au premier homme qu'au dernier; mobile et progressive dans l'intelligence humaine, pénétrant de plus en plus profondément la divine parole, à l'aide des développements qui lui sont donnés, d'âge en âge. Voilà la théorie exacte de la religion révélée, et c'est par là qu'il faut comprendre la nature de l'enseignement permanent de Dieu à l'humanité qui le recueille, le range parmi ses principes immuables, et en attend toujours d'autres qui serviront d'éclaircissement et de justification à ceux qui ont été reconnus, et elle en attendra perpétuellement jusqu'à ce que les destinées finales soient consommées.

Le dominicain Campanella n'est ni moins explicite, ni moins ardent dans la manifestation de ses espérances. Dans les

dialogues consacrés à l'explication du plan de la cité du soleil, il prédit à la fois la rénovation littéraire et la transformation religieuse du monde. Un navigateur génois, qui a visité la ville imaginaire, s'exprime comme suit, au sujet des idées et croyances de ses habitants: « ils disent que de nos jours il s'accomplit en dix ans plus d'événements dignes de l'histoire, que n'en ont produit les quatre mille ans déjà écoulés, et qu'il a été publié dans le dernier siècle plus de livres que dans les cinquante siècles précédents: l'imprimerie, la poudre à canon et la boussole..., auxquelles nous devons une navigation, des armes et un monde nouveau (1). Ils disent qu'une nouvelle régénération religieuse aura lieu; qu'alors les lois et les arts subiront une réforme complète; qu'il y aura des prophètes, et que, l'univers étant ainsi transformé, la sainte nation du Christ sera comblée de biens, mais qu'il faudra abattre et déraciner avant de planter et de bâtir.» On le voit: prédiction d'un changement radical, arrivée de réformateurs puissants, nécessité d'une révolution préalable, rien ne manque au programme littéraire et religieux du moine de Stilo.

« Si l'heureux âge d'or, s'écrie-t-il, exista jadis sur la terre, pourquoi n'existerait-il pas de nouveau?... Le temps est proche, où les hommes sataniques, renommés dans le monde, environnés de ténèbres et de faux-savoir, seront rasés de la terre... Alors les poètes verront un âge qui surpassera tous les autres, comme l'or surpasse tous les métaux, et la bonté toute excellente de notre Père céleste, nous rendra le siècle heureux dont Adam nous a privés et auquel nous aspirons. Alors les philosophes verront cet état parfait décrit par Platon et par tant d'autres, et qui n'a pas encore existé sur la terre. Et les prophètes, heureux dans Sion, assisteront à la délivrance d'Israël, captive à Babylone, délivrance bien plus miraculeuse que la sortie d'Egypte (2). »

Pascal développe avec fierté les conséquences glorieuses de cette magnifique théorie. Protestant à son tour contre le respect exagéré de l'antiquité, il fait observer, comme Bacon, que les anciens étaient nouveaux en toutes choses, et que c'est dans le monde moderne, riche de l'expérience d'une foule de

(1) Qu'aurait dit Campanella de la vapeur, de l'électricité, des chemins de fer, etc.

(2) *Cité du Soleil*, trad. de M. de Villegardelle, p. 160. Voyez aussi les poésies de Campanella, trad. de M^{me} Louise Collet, p. 99-101, Paris, Lavi-gne, 1844.

Né à Stilo le 5 septembre 1568, Campanella mourut à Paris le 21 mai 1639.

siècles, qu'on doit chercher cette antiquité qu'on révère à tort dans les œuvres des Grecs et des Romains. Il reproche à ses adversaires de traiter indignement la raison des hommes, en la mettant en parallèle avec l'instinct des animaux, qui demeure toujours dans un état égal. « Les ruches des abeilles, s'écriait-il, étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme leur hexagone aussi exactement la première fois que la dernière... Il n'en est pas ainsi de l'homme qui n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie ; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès : car il tire avantage, non-seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs, parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connaissances qu'il s'est une fois acquises, et que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils ont laissés. Et comme il conserve ses connaissances, il peut les augmenter facilement ; de sorte que les hommes sont aujourd'hui en quelque sorte dans le même état où se trouveraient les anciens philosophes, s'ils pouvaient avoir vieilli jusqu'à présent. »

Cet optimisme historique et philosophique finit même par envahir la chaire chrétienne. Le ministre dissident, Richard Price, prononça, en 1787, un sermon sur l'évidence d'une période future d'amélioration dans l'état du genre humain, avec les obligations et les moyens d'en rapprocher le terme, qui lui valut de la part de Condorcet le titre pompeux d'apôtre illustre de la doctrine de la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine.

Après avoir vigoureusement combattu les observations religieuses et morales de Condorcet, le vicomte de Bonald déclare qu'il est d'accord avec cet écrivain sur un point important, la perfectibilité indéfinie de l'homme. Malgré ses prédilections hautement avouées pour les institutions et les mœurs du passé, il signale les dangers de toute nature qui seraient les résultats inévitables d'une résistance aveugle aux aspirations légitimes du monde moderne. « Ceux, dit-il, qui sont prêts à s'élever contre toute pensée d'amélioration religieuse, ne font pas attention que cette idée de perfectionnement est depuis longtemps dans toute l'Europe civilisée, l'idée la plus universelle et la plus dominante ; et que la nature, ou plutôt son auteur, qui veille à la conservation de l'humanité, lui en a inspiré le désir au moment que la dépravation des mœurs et surtout des doctrines lui en fait éprouver le besoin. »

Le comte de Maistre accueillait avec bonheur ces doctrines et ces espérances de son noble émule. De même que celui-ci, il parle sans cesse du règne éphémère de l'erreur, des passions, des préjugés, de la tyrannie et du crime. « Le remède, dit-il, nait de l'abus, et le mal, arrivé à un certain point, s'égorge lui-même... Les irrégularités produites par l'opération des agents libres, viennent se ranger dans l'ordre général... Il faut qu'à la fin le salut l'emporte, et pour accélérer cette œuvre universelle, dont l'attente fait gémir tous les êtres, il suffit que l'homme veuille... Il n'y a point de hasard dans le monde, et même dans un sens secondaire, il n'y a point de désordre, en ce que le désordre est ordonné par une main souveraine qui le plie à la règle et le force de concourir au but. (1) »

Donc, au lieu de désespérer de l'avenir et de redouter les

progrès de l'humanité, nous aimons à devancer de nos vœux l'heure d'une renaissance religieuse qui sonnera au sein de l'éclat d'une civilisation supérieure, et nous croyons que le Spiritisme en est le signe. Nous disons avec M. de Maistre : « Il faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin... Le genre humain ne peut demeurer dans cet état... Attendez que l'affinité naturelle de la religion et de la science les réunisse dans la tête d'un seul homme de génie ; l'apparition de cet homme ne saurait être éloignée, et peut-être existe-t-il déjà. Celui-là sera fameux et métraira au XVIII^e siècle qui dure toujours ; car les siècles intellectuels ne se régient pas sur le calendrier comme les siècles proprement dits (1). »

(La suite au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE.

Voici la lettre dont nous avons annoncé la publication dans notre dernier numéro.

« LYON, le 26 janvier 1865.

« MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

« Je suis femme et j'ai été élevée par une mère qui m'a appris à aimer tout ce qui est grand, beau, noble et généreux. N'est-ce pas vous dire, Monsieur, que c'est une sœur qui vous parle ? Oh oui ! les sublimes enseignements de votre doctrine, les douces paroles que M. Allan Kardec, dans son beau livre : *l'Imitation de l'Évangile*, verse avec abondance sur les blessures profondes, sont là profondément gravées dans mon cœur. Oui, j'aime cette noble doctrine, reflet du Christ, qui nous montre la charité, le dévouement, l'abnégation et la souffrance résignée, comme les seuls vrais moyens d'aller à Dieu.

« Oh ! qu'elle est consolante cette pensée, que nous pouvons toujours espérer en la miséricorde divine ; que pour une faute d'un instant nous ne risquons plus d'être damnés pour toujours ! Mais que, par une punition juste et le repentir, nous pouvons obtenir notre pardon. Toute enfant déjà, je ne pouvais allier en mon cœur la pensée d'un Dieu équitable et bon avec l'enfer éternellement vengeur d'une seule faute mortelle ! Aussi, combien ai-je été heureuse, Monsieur, le jour où j'ai vu que des hommes de cœur, pensaient comme moi et que j'ai pu, dès lors, croire en Dieu avec bonheur et confiance ?... car la crainte affaiblit l'amour. Et depuis que je lis régulièrement votre journal, cette crainte a disparu ; à présent, dans la plus pure acception des mots : *Je crois, j'aime, j'espère !*

« Je suis loin de nier la présence des Esprits parmi nous ; j'ai eu trop souvent la preuve du contraire, et toujours, pour m'avertir d'une douleur ou m'apporter une espérance, ils se sont montrés messagers fidèles. Oh ! oui, ce sont ceux que j'ai perdus qui près de moi viennent quelquefois. Merci à Dieu, merci à eux ! Je ne suis point un esprit fort, mais je ne donne point non plus dans l'excès contraire, j'aime me rendre compte des choses. Aussi, avant de connaître votre doctrine, je n'osais confier qu'à ma mère ce qui m'arrivait ; et, tout en tâchant de m'ôter ces idées, elle se gardait bien d'en rire : cette bonne mère savait qu'on peut recevoir des avertissements, car, sa vie tout entière en offre de remarquables exemples. C'est vous dire, Monsieur, que vous avez pour vous bien des amis inconnus encore, mais qui n'en forment pas moins des vœux sincères pour vous et le triomphe de votre foi. Ce n'est peut-être pas très-brave à nous de rester dans l'ombre ?... Mais que ferait notre faible voix à travers celle de tant d'hommes illustres. A vous de combattre, Messieurs, à nous de prier : toujours et partout les rôles sont partagés. A vous le grand jour et la gloire, à nous l'obscurité et le de-

(1) Voy. *Principes généraux des constitutions politiques*, p. 200 ; *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. 11, p. 164 ; *Considérations sur la France*, p. 15 et 127, édit. de Bruxelles, 1852-54.

(1) *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. 11, p. 212 et 219.

vouement. A vous l'éloquence et la logique pour convaincre l'esprit, à nous l'amour et la prière pour vous gagner les cœurs !...

» Mais, Monsieur, j'oublie presque le but de ma lettre, je voulais venir à vous tout simplement vous dire, dans vos réunions priez pour une sœur inconnue qui souffre, que la fatalité poursuit et qui a confiance en votre intercession auprès de Dieu pour apaiser des rigueurs sans doute méritées ! Et voilà que je viens de faire une longue profession de foi !

» Faites de cette lettre ce que bon vous semblera ; mais qu'un de vos prochains numéros me dise que, dans vos prières, vous n'avez pas oublié une sœur malheureuse. E... »

Notre devoir est de prier pour tous ceux qui souffrent ici-bas ou dans l'espace. Courage donc, femme éprouvée. Restez toujours forte, noble et grande dans la douleur. La douleur acceptée, c'est le feu, c'est le sel qui purifient ! La douleur qui nous dompte, c'est un serpent hideux dont les étreintes délétères brisent l'esprit et le corps.

Courage ! nous prions le Seigneur de ne pas vous charger plus que vous ne pourriez en porter. Nous le supplions de permettre aux amis invisibles que vous connaissez déjà, de venir vous prêter main-forte.

On nous communique le discours suivant que Victor Hugo a prononcé, ces jours-ci, sur la tombe d'une jeune fille de Guernesey, M^{lle} Emily de Patron.

Voici comment s'est exprimé notre grand poète :

« En quelques semaines, nous nous sommes occupés des deux sœurs ; nous avons marié l'une, et voici que nous ensevelissons l'autre. C'est là le perpétuel tremblement de la vie. Inclignons-nous, mes frères, devant la sévère destinée.

» Inclignons-nous avec espérance. Nos yeux sont faits pour pleurer, mais pour voir ; notre cœur est fait pour souffrir, mais pour croire. La foi en une autre existence sort de la faculté d'aimer. Ne l'oublions pas, dans cette vie inquiète et rassurée par l'amour, c'est le cœur qui croit. Le fils compte retrouver son père ; la mère ne consent pas à perdre à jamais son enfant. Ce refus du néant est la grandeur de l'homme.

» Le cœur ne peut errer. La chair est un songe ; elle se dissipe ; cet évanouissement, s'il était la fin de l'homme, ôterait à notre existence toute sanction. Nous ne nous contentons pas de cette fumée qui est la matière ; il nous faut une certitude. Quiconque aime sait et sent qu'aucun des points d'appui de l'homme n'est sur la terre ; aimer, c'est vivre au-delà de la vie ; sans cette foi, aucun don profond du cœur ne serait possible. Aimer, qui est le but de l'homme, serait son supplice ; ce paradis serait l'enfer. Non ! disons-le bien haut, la créature aimante exige la créature immortelle : le cœur a besoin de l'âme.

» Il y a un cœur dans ce cercueil, et ce cœur est vivant. En ce moment, il écoute mes paroles.

» Emily était le doux orgueil d'une respectable et patriarcale famille. Ses amis et ses proches avaient pour enchantement sa grâce, et pour fête son sourire. Elle était comme une fleur de joie épanouie dans la maison. Depuis le berceau, toutes les tendresses l'environnaient ; elle avait grandi heureuse, et, recevant du bonheur, elle en donnait ; aimée, elle aimait. Elle vient de s'en aller !

» Où s'en est-elle allée ? Dans l'ombre ? Non.

» C'est nous qui sommes dans l'ombre. Elle, elle est dans l'aurore.

» Elle est dans le rayonnement, dans la vérité, dans la réalité, dans la récompense. Ces jeunes mortes qui n'ont fait aucun mal dans la vie sont les bienvenues du tombeau, et leur tête monte doucement hors de la fosse vers une mystérieuse couronne. Emily de Patron est allée chercher là-haut la sérénité suprême, complément des existences innocentes. Elle s'en est allée, jeunesse, vers l'éternité ;

beauté, vers l'idéal ; espérance, vers la certitude ; amour, vers l'infini ; perle, vers l'Océan ; esprit, vers Dieu.

» Va, âme !

» Le prodige de ce grand départ céleste qu'on appelle la mort, c'est que ceux qui partent ne s'éloignent point. Ils sont dans un monde de clarté, mais ils assistent, témoins attendris, à notre monde de ténèbres. Ils sont en haut et tout près. Oh ! qui que vous soyez, qui avez vu s'évanouir dans la tombe un être cher, ne vous croyez pas quittés par lui. Il est toujours là. Il est à côté de vous plus que jamais. La beauté de la mort, c'est la présence. Présence inexprimable des âmes aimées, souriant à nos yeux en larmes. L'être pleuré est disparu, non parti. Nous n'apercevons plus son doux visage. Nous nous sentons sous ses ailes. Les morts sont les invisibles, mais ils ne sont pas les absents.

» Rendons justice à la mort. Ne soyons point ingrats envers elle. Elle n'est pas, comme on le dit, un écroulement et une embûche. C'est une erreur de croire qu'ici, dans cette obscurité de la fosse ouverte, tout se perd. Ici, tout se retrouve. La tombe est un lieu de restitution. Ici l'âme ressaisit l'infini ; ici elle recouvre sa plénitude ; ici elle rentre en possession de toute sa mystérieuse nature ; elle est déliée du corps, déliée du besoin, déliée du fardeau, déliée de la fatalité. La mort est la plus grande des libertés. Elle est aussi le plus grand des progrès. La mort, c'est la montée de tout ce qui a vécu au degré supérieur. Ascension éblouissante et sacrée. Chacun reçoit son augmentation. Tout se transfigure dans la lumière et par la lumière. Celui qui n'a été qu'honnête sur la terre devient beau, celui qui n'a été que beau devient sublime, celui qui n'a été que sublime devient bon.

» Je bénis l'être noble et gracieux qui est dans cette fosse. Emily a été une des charmantes âmes rencontrées. Je la bénis dans la profondeur sombre. Au nom des afflictions sur lesquelles elle a doucement rayonné, au nom des épreuves de la destinée, finies pour elle, continuées pour nous, au nom de tout ce qu'elle a espéré autrefois et de tout ce qu'elle obtient aujourd'hui, au nom de tout ce qu'elle a aimé, je bénis cette morte ; je la bénis dans sa beauté, dans sa jeunesse, dans sa douceur, dans sa vie et dans sa mort ; je la bénis dans sa blanche robe du sépulchre, dans sa maison qu'elle laisse désolée, dans son cercueil que sa mère a rempli de fleurs et que Dieu va remplir d'étoiles !

Victor Hugo. »

A la bonne heure, voilà des *sous* qui ne parlent pas trop mal !... Mais non, vite une douche sur le crâne du poète, pour avoir osé soutenir, à son tour, les vérités éternelles que nous défendons ici ?...

O sagesse de la terre, ne serais-tu pas toi-même la folie ?... Et comment le génie de Victor Hugo aurait-il pu renier ce qui fait sa force et sa gloire ?... Oui, je vous le dis, ce génie a grandi et grandi encore, sous l'aile protectrice des génies qui ont disparu, mais qui ne sont point partis !

Sublime communication des âmes, tu trouveras des défenseurs partout où un cœur battra ! Poète, tu es un cœur d'or, et ce cœur t'a fait proclamer la plus consolante des vérités.

ÉTUDE SPIRITE.

PLURALITÉ DES EXISTENCES.

(3^e article. — Voir l'avant-dernier numéro.)

Voici comment M. André Pezzani répond aux objections suscitées contre cette doctrine :

« La première objection que l'on adresse à notre système est celle que faisait déjà, dans son *théophraste*, Enée de Gaza, philosophe chrétien du IV^e et V^e siècle de notre ère. Elle est tirée de l'absence de souvenir et on la formule ainsi : « puisque vous enseignez, nous dit-on, que la vie humaine est une expiation de fautes antérieures, cette expiation, pour être profitable à l'âme coupable, de-

» vrait exister avec le souvenir des péchés pour lesquels on vient
 » ici-bas, celui-là n'est pas puni, en effet, qui ne sait pas pourquoi
 » il est puni. »

» Nous avons déjà répondu, dans le cours de ce travail, par la nature trop grossière de nos corps et la trop grande matérialité de notre globe. Allons plus loin et creusons plus profondément la question : le séjour terrestre est moins une expiation pour les âmes qui ont déjà expié au monde spirituel, qu'une épreuve nouvelle, ainsi que le dit si carrément Dupont de Nemours, ce prodigieux écrivain qui, au XVIII^e siècle a devancé toutes les croyances modernes. Or, s'il en est ainsi, ne conçoit-on pas que le souvenir des vies antérieures, si toutefois il était possible autrement que par révélation avec nos corps pesants, générerait extraordinairement les épreuves en leur enlevant la plupart de leurs difficultés, et partant de leurs mérites ainsi que de leur spontanéité? Nous vivons dans un monde où le libre arbitre est tout-puissant, loi inviolable de l'avancement et de l'initiation progressive des hommes; si les existences passées étaient connues, l'âme saurait la signification et la portée des épreuves qui lui sont réservées ici-bas; indolente et paresseuse, elle se raidirait quelquefois contre les desseins de la providence et serait paralysée par le désespoir de les surmonter, ou bien mieux trempée et plus virile, elle les accepterait et les accomplirait à coup sûr. Eh bien ! il ne faut ni l'une ni l'autre de ces positions ; il convient que l'effort soit libre, volontaire, à l'abri des influences du passé, le champ du combat doit être neuf en apparence pour que l'athlète puisse y montrer et y exercer sa vertu. L'expérience qu'il a précédemment acquise, les énergies qu'il a su conquérir, lui servent pour la lutte nouvelle, mais d'une manière latente et sans qu'il s'en doute, car l'âme imparfaite vient dans ses réincarnations pour développer ses qualités manifestées déjà antérieurement, pour dépouiller ses vices et ses défauts qui s'opposent à la loi ascensionnelle. Qu'arriverait-il si tous les hommes se souvenaient de leurs vies antérieures? L'ordre de la terre en serait bouleversé, ou du moins il n'est pas présentement fait dans ces conditions. *Le léthé* comme le libre arbitre sont les lois du monde actuel.

» Soit, nous dira-t-on, mais alors que devient l'identité?

» L'identité pour être momentanément voilée n'en subsiste pas moins. Elle se retrouve avec le corps aromal terrestre (*Nephesch*), pour tout ce qui s'est passé sur cette terre, et avec le corps virtuel, l'esprit des vies, des existences, comme les nomment La Genèse et le *Zohar* (*Rouah*), pour tout ce qui s'est accompli ailleurs.

» Nous avons même clairement expliqué à propos de Pierre Leroux et de Fourier, quelle était la cause de leurs théories erronées, nous n'y reviendrons pas.

» Le souvenir noyé dans la matière, pour le temps et le besoin de l'épreuve, se retrouve plus tard avec d'autant plus de vivacité et de pureté, que les mérites de l'âme sont plus grands et qu'elle a plus avancé.

» Même pour les missionnaires venus des sphères supérieures, le souvenir est étouffé, il ne peut que leur être révélé, rarement complet, le plus souvent en partie, selon les nécessités de leurs missions.»

L'auteur passe à d'autres objections et s'exprime ainsi :

« Croirait-on que des gens qui se disent de notre école philosophique et partager les idées nouvelles se seraient montrés opposés à la pluralité des existences? Mais ils sont d'une inconséquence et d'un illogisme tellement évidents qu'ils nous suffira de peu de mots pour les réduire à merci.

» Leur grand cheval de bataille est qu'on peut parfaitement expier au monde spirituel toutes les fautes commises ici-bas, ils excipent de cette belle pensée de Saint Martin, qu'il faut régler ses comptes avant de se mettre en route; c'est vrai, mais il faut se remettre en route, selon lui, et avoir des chevaux pour un nouveau relais, à savoir s'incarner de nouveau dans un corps pour subir une autre épreuve.

» Admettons, en effet, que l'âme au sortir de cette vie puisse payer ce qu'elle doit dans le monde des Esprits, la voilà, imparfaite et coupable qu'elle était, relevée de ses fautes et de ses manquements, c'est-à-dire, remise au même état qu'avant sa venue ici-bas; mais pourra-t-elle continuer sa route et s'élever vers Dieu son suprême but? Ne restera-t-elle pas éternellement stationnaire, lavée si on veut de ses souillures de l'existence passée, mais sans mérites nouveaux, et sans raison suffisante d'avancement quelconque? Cela est logiquement certain, et il faudrait être aveugle pour nier cette conséquence indubitable; donc, il faut de toute nécessité que, par des œuvres nouvelles de sa vie postérieure, elle se rende digne de l'élévation à un rang progressif et supérieur. Nos adversaires ne se tiennent pas pour battus et persistent dans leurs faux raisonnements. C'est vrai, avouent-ils, mais dans le monde purement spirituel, on peut faire des œuvres louables et méritantes? Nous ne le nions pas, cependant examinons. Il est évident que Dieu a non-seulement des humanités spirituelles à élaborer, mais qu'il a surtout des humanités matérielles à former et quelquefois à redresser. Si la pluralité des existences n'était pas vraie pour les âmes pécheresses, il suivrait de là que la Providence ne pourrait employer à ce dernier office que des âmes neuves; voit-on les inconvénients, disons le mot, l'absurdité d'une pareille supposition; des âmes neuves, lorsqu'il faudrait des âmes exercées par leurs précédents labeurs endurés dans les mondes de même degré, inférieurs et supérieurs, dont l'expérience acquise se retrouverait quoique latente dans les nouveaux actes exigés d'elles. Puis, quelle injustice! Ce seraient ceux qui par leurs fautes passées mériteraient de traverser de plus douloureuses épreuves qui en seraient affranchis. Tout est donc subverti et bouleversé par la fausseté de ce point de vue; et la distribution providentielle des âmes et l'équité qui doit y présider.

» Y onge-t-on bien d'ailleurs? Si les âmes ne doivent pas se réincarner, et faire oublier leurs actes criminels, ainsi que nous l'avons dit, par ceux de leurs existences postérieures, Néron restera Néron, Laïs restera Laïs, Gilles de Retz restera Gilles de Retz; de là une répulsion parmi les habitants des mondes médieux, d'appeler frères ces êtres entachés d'infamie. En vain Néron aura-t-il fait au monde des Esprits les œuvres les plus difficiles et les plus louables, dès qu'il n'aura pas changé de nom, dès qu'une ou plusieurs appellations nouvelles n'auront pas passé sur sa personne, jusqu'à effacer la trace de son nom exécrable, il ne peut parvenir au cercle de l'honneur, et logiquement, nos adversaires qui nous répètent l'éternité des châtimens, sont obligés de l'admettre pour certains coupables. Ils rentrent donc dans l'opinion grossière de l'esprit qu'ils avaient précisément pour but d'écarter.

» De deux choses l'une, ou nos adversaires reconnaissent la préexistence ou ils ne la reconnaissent pas; s'ils la reconnaissent, tout est dit, car le passé dit assez ce qu'est l'avenir, surtout quand le changement d'état, pris à l'arrivée et ensuite au départ, est presque insignifiant ou même quand il y a détérioration, et ils font preuve d'une souveraine inconséquence à ne pas admettre la réincarnation postérieure, lorsqu'ils ont avoué la réincarnation ici-bas. Or ils nient la préexistence et alors ils n'expliquent ni les inégalités intellectuelles et morales, ni les maux de notre planète, et perdent tout l'avantage qu'ils croyaient avoir à rejeter la domination éternelle. En résumé, il n'y a que deux partis à prendre, ou retourner aux doctrines enfantines de l'enfer et du paradis absolus, ou confesser résolument la pluralité des existences, tout au moins pour le plus grand nombre des âmes imparfaites ou souillées qui sortent de la vie terrestre! »

X.

(La fin au prochain numéro).

Pour tous les articles non signés :
 LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON
Un an 7 fr.
Six mois 4 fr.

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 fr.

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois, ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandat sur le poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEBUYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et insérés à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

AVIS.

Pour avoir droit à une des deux primes que nous offrons (voir les numéros 46 ou 49), il est indispensable de nous adresser le prix des abonnements ou réabonnements avant le 22 courant (fin de l'exercice 1864-65).

— LA VÉRITÉ entre dans sa troisième année d'existence le 22 de ce mois. Après avoir traité avec un certain éclat la Philosophie (1^{re} année) et la Théologie (2^e année), du spiritisme, Philalèthes taille déjà sa plume pour en aborder l'Histoire. Saisissant le phénomène et ses conséquences aux temps les plus reculés de la terre, notre excellent ami le suivra pas à pas jusqu'à nos jours. Œuvre colossale et digne du plus haut intérêt! Enfin, grâce aux précieux documents que nous avons en mains et au concours inespéré que plusieurs autres écrivains connus dans le monde des lettres veulent bien nous promettre, nous avons l'espoir que notre feuille sera toujours, et de plus en plus, intéressante, instructive. E. E.

CARACTÈRES DE LA RÉVÉLATION.

(6^e Article.— Voir le dernier numéro.)

Ecoutez Lamennais, au moment où, dans toute la force de son génie, dans toute la ferveur de ses croyances, même ultra-chrétiennes, il s'impose la noble tâche d'arracher sa patrie à l'indifférence qui la dégrade et l'énerve. « L'unité, dit-il, qui, selon la pensée de saint Augustin, est la forme de tout ce qui est beau, est aussi le caractère de tout ce qui est vrai, parce que la vérité est la beauté par excellence. Et c'est pourquoi, dans l'unité souveraine et la variété infinie, dans Celui qui est, tout est immuable, rien ne varie; et, dans l'ensemble de ses œuvres, rien ne varie non plus, rien ne change, mais tout se développe selon des lois constantes, ou par l'efficacité de la volonté perpétuellement une du Tout-Puissant. Ce développement, que nulle force ne saurait arrêter ni suspendre, donne à la création quelque chose d'infini et la rend digne de Dieu, dont l'action n'a pas plus de limites que sa pensée n'a de bornes. Et, comme tout se développe simultanément, l'unité demeure inaltérable; ce sont les mêmes êtres, mais plus parfaits. Ainsi le germe devient arbre; ainsi l'homme passe de l'enfance à la puberté, et de celle-ci à la maturité pleine et entière; et s'il ne dérange pas l'ordre, en violant les lois de sa nature, il continue éternellement de croître en intelligence, en bonheur, en perfections de toute espèce, sans cesser d'être homme et le même homme. Toujours la même aussi, toujours une, la vraie religion devait également, selon les desseins de Dieu, se développer dans les progrès des temps. Et qui pourrait assigner un terme à ce magnifique développement, à cette

divine manifestation de l'Être infini, de sa vérité et de son amour, puisque le culte ineffable que les justes lui rendent dans la vie présente, se continuera dans la vie future et s'étendra chaque jour davantage (1). »

Et qu'on ne dise pas que ces paroles éloquentes et chaleureuses sont le produit d'une opinion isolée, le résultat des témérités théologiques d'un prêtre égaré par son enthousiasme; car, dans l'étude approfondie de l'organisation et de l'enseignement de l'Eglise, la raison calme et méthodique du vicomte de Bonald est arrivée à des conclusions absolument identiques :

« L'histoire de toutes les sciences, dit-il, n'est que l'histoire de leur progrès. Le christianisme, qui a donné la pleine et parfaite connaissance des personnes sociales et de leurs rapports, n'est lui-même, depuis la publication du livre qui contient le germe de toutes les vérités sociales et morales, jusqu'aux actes de ses dernières assemblées et aux écrits de ses derniers docteurs, qu'un long développement de la vérité, semblable, dit son fondateur, au grain qui mûrit ou à la pâte qui fermente (Luc XIII, 19-21). Même sous le christianisme, la vérité a eu ses progrès et son développement. Ses premiers docteurs connaissaient toutes les vérités que nous connaissons; mais ils ne connaissaient de ces vérités que ce qui était nécessaire au temps où ils vivaient, et nous connaissons de plus ce qui est nécessaire au nôtre... La vérité est, comme l'homme et comme la société, un germe qui se développe par la succession du temps et des hommes, toujours ancienne dans son commencement, toujours nouvelle dans ses développements successifs (2). »

Un prêtre qui est écouté partout, l'abbé Gratry, écrit en effet dans son mois de l'Immaculée-Conception de Marie, le passage suivant, que nous citons par extraits et *passim* à nos lecteurs :

« Pourquoi ne pas espérer? Pourquoi toujours refuser de croire aux grandes choses et aux grandes nouveautés? O mon Dieu! ne permettez pas que le monde tombe dans l'état de ces âmes qui ont renoncé au progrès et qui disent: Je reste ce que je suis. Si rien n'est plus détestable à vos yeux dans une âme, le supporterez-vous dans toute l'humanité? Non, Seigneur.

(1) *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, C. xxv. — œuvres, t. 1, p. 276, édit. Hauman, 1843.

(2) *Législation primitive*. Œuvres complètes, t. 1, p. 1197, en note, et p. 1200, édition Migne, 1859.

Vous nous avez enjoint de dire sans cesse : « *Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* » Donnez-nous l'indomptable espérance et l'indomptable volonté d'accomplir, sous votre inspiration et sous votre conduite, les promesses de vos saintes prières. Faites que bientôt, plus unis à ce céleste cœur du genre humain, à cette source de vie, par où vous entrâtes dans le monde pour vivifier le monde, nous usions de vos forces, de vos lumières et de vos dons, pour faire aussi les choses que vous avez faites, Seigneur, et pour en faire même de plus grandes, selon votre parole. Et ne semble-t-il pas en effet, Seigneur, que vous parlez d'une voix claire et forte à ce siècle, et que vous lui dites, comme autrefois à vos apôtres : « Je vous le dis maintenant, levez les yeux et voyez les campagnes déjà blanches sous la moisson mûre ! » O Jésus ! n'est-ce pas là une de ces paroles visiblement divines, que toute intelligence et que tout cœur est forcé d'entendre aujourd'hui ? Cette merveilleuse parole ne fait-elle pas partie de l'inspiration providentielle que reçoit le monde à cette heure, et dont abuse le mauvais siècle, pendant que le siècle saint la médite et en développe le divin germe.

• D'autres ont semé, dit encore le Sauveur ; vous, vous entrez dans leurs travaux.

• Les apôtres ont recueilli ce qu'avaient semé les prophètes ; mais les apôtres aussi ont semé, et le christianisme a déjà recueilli plus d'une fois de riches et saintes moissons. Et comment ne verrait-on pas que nous touchons à l'époque d'une moisson, et que peut-être ce sera la plus belle de toutes ?

• Dieu, si l'on peut le dire, attend le moment où l'ensemble de l'humanité, partant de l'enfance, comme le demande saint Paul, et arrivant à l'âge de clair discernement et de vraie liberté, saura choisir avec plus de sagesse entre la vie et la mort, et saisir avec plus de force les dons de Dieu. Tout est offert, tout est donné ; mais l'homme n'a que bien peu compris et employé ce don. Jésus-Christ se développe dans le christianisme ; mais il n'est pas encore arrivé chez les peuples chrétiens à l'âge parfait. Non-seulement il n'est pas arrivé à cette dernière perfection de sa croissance qui sera la consommation des élus, mais il n'en est pas encore arrivé à cette plénitude de son âge, à ce degré de croissance mystique où il doit régner sur la terre, en ce temps pour la venue duquel il ne cesse de faire répéter à l'Eglise et à chaque membre de l'Eglise : « *Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel !* » Prière fondamentale que nous avons le malheur de répéter chaque jour sans y attacher aucun sens.

Le Spiritisme s'associe aux espérances de l'abbé Gratry, et vient les réaliser.

C'est le glorieux privilège du vrai, d'être toujours ancien et toujours nouveau, d'être immobile et d'être vivant, d'être stable et fécond, d'être un et de posséder des formes multiples qui naissent selon la volonté sage et bienveillante de l'Être infini. La vérité divine n'est point un chiffre mathématique ni un triangle immobile ; c'est une vérité vivante où tout se trouve en germe ; c'est une vérité éternellement jeune et féconde, et capable de s'épanouir à chaque siècle comme un tronc vigoureux qui amène à chaque printemps des feuilles nouvelles et des fruits qu'on ne saurait dire complètement les mêmes...

Déjà, au VI^e siècle, saint Grégoire-le-Grand avait ouvert l'horizon indéfini de l'éternité devant la science religieuse :

« A mesure, dit-il, que le monde s'avance vers la maturité, les allées de la science éternelle s'ouvrent plus au large : *Quantò mundus ad maturitatem ducitur, tantò nobis æternæ scientiæ aditus largiùs aperitur* (1). »

La théologie sacrée a toujours marché, elle a progressé dans la même lumière ; elle marchera toujours, elle ne sera complète que dans l'éternité : *Secundùm diversitatem temporum, dit saint Bonaventure, crevit fides quantum ad luminis plenitudinem..., propter veritatis exhibitionem, propter majorem gratiæ diffusionem, propter pleniorè instructionem* (2). « Selon la diversité des temps, la foi marche sans cesse vers la plénitude de la lumière, en ce qui touche la démonstration de plus en plus claire de la vérité, une plus générale diffusion des grâces, et une instruction plus complète. »

Le Spiritisme est venu commencer, ainsi que nous l'avons démontré par tant de signes formidables, une des nouvelles étapes de l'éducation humanitaire par Dieu et les Esprits.

(La suite au prochain numéro.)

PHILALÈTHÈS.

LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME.

CYRANO DE BERGERAC.

(4^e article. — Voir l'avant-dernier numéro.)

Cyrano de Bergerac fut accusé d'athéisme et de matérialisme, on prétendait qu'il niait Dieu et l'immortalité de l'âme, nous avons vu déjà ce qu'il répond à l'égard de Dieu ; à l'égard de la persistance de la personne après le trépas, non seulement il croit à une immortalité vague et inexplicée, mais encore aux réincarnations progressives.

D'abord il retrouve dans son voyage à travers les mondes, Campanella, Descartes et plusieurs autres ; Campanella s'est réincarné dans le soleil ; en se promenant avec lui ils assistent à l'agonie d'un vieillard qui pousse de grands cris : « cet homme, me répondit Campanella, est un philosophe sur le point de mourir, car nous mourons plus d'une fois ; mais comme nous avons en nous un principe divin, nous changeons de forme pour aller reprendre vie ailleurs ; ce qui n'est point un mal, puisque c'est un chemin pour perfectionner son être et pour arriver ainsi à un nombre plus parfait de connaissances. » Cyrano de Bergerac, non content de proclamer la loi des existences successives de l'âme, en donne le grand motif qui est de se perfectionner et d'acquérir par ces vies une somme de connaissances de plus en plus développée. Campanella lui a dit précédemment que le soleil était le paradis relatif du tourbillon, « et que son monde était composé des Esprits de ceux qui meurent dans les orbites d'autour, comme sont Mercure, Vénus, La Terre, Mars, Jupiter et Saturne. »

En parlant d'un monde supérieur au nôtre, il explique que par l'épuration de leur âme, les habitants ont le souvenir de leurs existences antérieures ; « dans une région voisine du soleil comme la nôtre, dit un vieillard interrogé sur ce point, les âmes pleines de feu sont plus claires, plus habiles, plus pénétrantes, unies à une enveloppe plus éthérée que celle des hommes aux sphères plus éloignées de la perfection. Or, puisque dans notre monde même, très-inférieur, il s'est jadis rencontré des prophètes, qui, l'esprit échauffé par un vigoureux enthousiasme, ont eu des pressentiments du futur, il n'est pas impossible que, dans celui-ci, beaucoup plus lumineux que le nôtre, il ne vienne à un fort génie quelque odeur du passé ; que la raison mobile ne se résume aussi

(1) In *Ezech.*, t. 2, h. 4, n. 12.

(2) 3, *Diss.* 25, art 2. 9, 2.

« bien en arrière qu'en avant, et qu'elle ne soit capable d'atteindre » la cause par les effets, vu qu'elle peut arriver aux effets par la » cause. »

Ainsi, pluralité et progression des mondes, pluralité et progression des existences, rien ne manque à la rigoureuse conception de Cyrano de Bergerac, et en 1640, déjà les doctrines grandioses, que nous enseignons aujourd'hui se trouvaient décrites avec netteté.

Poursuivons par la grande idée de la *cironité universelle*, pour expliquer la vie et toutes choses. C'est Bergerac qui, le premier de tous les modernes, l'a exprimée avec une profondeur qui n'a pas été dépassée.

« Il me reste à prouver qu'il y a des mondes infinis dans un monde infini. Représentez-vous donc l'univers comme un animal, figurez vous que les étoiles, qui sont les mondes, sont dans ce grand animal, comme d'autres grands animaux, qui servent réciproquement de mondes à d'autres peuples, tels que nous, nos chevaux, etc., et que nous, à notre tour, sommes au-si des mondes à l'égard de certains animaux encore plus petits sans comparaison que nous, comme sont certains vers, des cirons, que ceux-ci sont la terre pour d'autres plus imperceptibles; qu'ainsi, de même que nous paraissons, chacun en particulier, un grand monde à ce petit peuple, peut-être que notre chair, notre sang, nos esprits, ne sont autre chose qu'une *tissure de petits animaux qui s'entretiennent, nous prêtent mouvement par le leur, et, se laissant aveuglément conduire à notre volonté qui leur sert de cocher, nous conduisent nous mêmes, et produisent tous ensemble cette action que nous appelons la vie.* Car, dites-moi, je vous prie, est-il mal-aisé à croire qu'un ciron prenne votre corps pour un monde, et que, quand quelqu'un d'eux voyage depuis l'une de vos oreilles jusqu'à l'autre, ses compagnons disent qu'il a voyagé aux deux bouts de la terre ou qu'il a couru de l'un à l'autre pôle? Oui, sans doute, ce petit peuple prend votre poil pour les forêts de son pays, les pores pleins de pituite pour des fontaines; les bubbles pour des lacs et des étangs, les apostumes pour des mers, les défluxions pour des déluges; et, quand vous vous peignez en devant et en arrière, ils prennent cette agitation pour le flux et le reflux de l'Océan. Pour prouver encore cette cironité universelle, vous n'avez qu'à considérer, quand vous êtes blessé, comment le sang accourt à la plaie. Vos docteurs disent qu'il est guidé par la prévoyante nature qui veut secourir les parties débilitées; ce qui ferait conclure qu'outre l'âme et l'Esprit, il y aurait encore en nous une troisième substance intellectuelle qui aurait ses fonctions et ses organes à part.

« C'est pourquoy je trouve bien plus probable de dire que ces petits animaux, se sentant attaqués, envoient chez leurs voisins demander du secours, et qu'étant arrivés de tous côtés, le pays se trouvant incapable de tant de gens, ou ils meurent de faim, ou ils étouffent dans la presse. Cette mortelle arrive, quand l'apostume est mûr; car, pour témoigner qu'alors ces animaux sont étouffés, c'est que la chair pourrie devient insensible; que si bien souvent la saignée qu'on ordonne pour détourner la fluxion, profite, c'est à cause que, s'en étant perdu beaucoup par l'ouverture que ces petits animaux faisoient de boucher, ils refusoient d'assister leurs alliés, n'ayant que médiocrement la puissance de se défendre chacun chez soi. »

Nous avons souligné un passage très-remarquable qui a servi de texte à plusieurs systèmes modernes sur la vie dont il nous reste à dire quelques mots, parce qu'ils se rattachent aux révélations de plusieurs extatiques.

A. P.

(La fin au prochain numéro).

OPINION DES NÉOPLATONICINIENS CONTRE LE SUICIDE.

Un ouvrage serait très-utile à composer pour prouver que tous les enseignements du spiritisme ont déjà été connus en grande partie, car puisque l'intervention des Esprits est une loi de nature, ils ont dû se manifester dès l'antiquité la plus haute, et lever quelques-uns des voiles qui couvrent le monde spirite; et on retrouverait la plupart des faits, que des orgueilleux croiraient leur avoir été révélés seulement aujourd'hui et pour leur présomptueuse personnalité, parfaitement divulgués il y a des siècles.

C'est ainsi que l'opinion des Esprits sur l'état des suicidés dont l'âme est punie en restant attachée plus ou moins longtemps aux organes corporels, est antique, et on en voit d'éclatants vestiges chez les néoplatoniciens, qui les tenaient sans doute d'Esprits évoqués ou manifestés spontanément.

On lit, en effet, dans *Porphyre*, traité de l'abstinence des viandes (livre 2^e, 47): « Lorsque l'âme d'un animal est séparée de son corps brusquement, elle ne s'en éloigne pas et se tient auprès de lui. Il en est de même de l'âme humaine, surtout chez les suicidés, elle reste près de leur corps et ne peut le quitter, souffrant encore avec lui et passant par toutes les vicissitudes, c'est la crainte de ce châtement qui doit nous empêcher de nous donner la mort. » On ne peut être plus explicite et plus formel, et si l'on compare cette doctrine avec celles de tous les livres spirites, on n'y voit pas de différence; « Il ne faut pas, dit Plotin, le plus grand penseur de l'école, faire sortir par violence l'âme du corps de peur qu'elle n'emporte quelque chose de corporel, partout où elle ira, et ne se croie encore unie à la matière. Il faut que l'âme se détache naturellement du corps... » Et l'éminent philosophe ajoute: « Si le rang que l'on obtient là-haut dépend de l'état dans lequel on est en quittant le corps, il ne faut pas s'en séparer avant le temps et quand on peut encore faire des progrès. » Tout dans ces remarquables lignes est conforme à la doctrine spirite de nos jours et pourtant elles ont été écrites par Plotin, aux premiers siècles de l'ère chrétienne. (1^{re} ennéade, liv. 9).

On ne sait pas assez quels trésors l'érudition antique et moderne fournirait au spiritisme pour le confirmer. *Les réincarnations, les songes, les oracles, les manifestations des temples, le périsprit*, autant de sujets à traiter par l'histoire philosophique.

Le spiritisme a existé de tout temps en fait et en théorie. Nous invitons les travailleurs à s'occuper de ces recherches, ils en recueilleront des fruits précieux.

A. P.

VARIÉTÉS.

PUISSANCE DE LA VOLONTÉ.

Une feuille qui se publie quotidiennement à Paris, *Mon Journal*, publie, en tête de son numéro du jeudi 26 janvier, un article de son principal rédacteur, Jobb, qui tranche fort heureusement avec le scepticisme et le matérialisme modernes. Voici ce qu'il dit d'abord du magnétisme, et on sait que du magnétisme au spiritisme il n'y a qu'un pas, ou plutôt que toutes les théories magnétiques, les plus accréditées, se résument dans l'influence de plus en plus incontestable des agents du monde invisible sur le monde visible :

« Prenons, par exemple, la chose la plus discutée, la plus en dehors des données de la science, le magnétisme.

» Qui donc osera le nier complètement?

» Beaucoup d'esprits forts, quand on les consulte, affectent d'en rire et de prononcer le mot charlatanisme.

» C'est qu'en effet le charlatanisme s'en est beaucoup mêlé.

» Mais les faits mystérieux, palpables, indiscutables, abondent tellement qu'il arrive ceci :

» Dix personnes réunies viennent à causer du magnétisme.

» La première opinante évite de se prononcer ;

» Une seconde agit de même ;

» Une troisième penche contre !

» Vienne une quatrième qui raconte un tout petit fait personnel, voilà que les neuf autres se souviennent successivement d'une foule de faits singuliers dont elles ont été acteurs ou témoins.

» Et après une demi-heure de conversation, il n'y a même plus de discussion.

» Tous croient ! »

Ce que dit notre judicieux observateur du magnétisme peut se dire du spiritisme ; entrez dans un salon où il en soit parlé, les gens du monde, *les beaux de nos jours*, ne veulent pas entendre prononcer ce mot sans rire et sans hausser dédaigneusement les épaules ; pourtant en les interrogeant séparément vous en trouverez peu qui ne fassent des réserves précieuses. Celui-ci a reçu un signe qui lui a annoncé la mort de son père ou de sa mère ou d'un ami cher ; celui-là racontera un songe qui s'est ponctuellement réalisé, ou bien une foule d'autres faits qui supposent l'intervention des Esprits. Allez au village, il en est de même : tel paysan qui répudie le spiritisme, quand il en sait le mot, sur la foi peut-être de son curé ou du maître d'école, a toujours une histoire de famille, soit qu'elle se rapporte à lui, à ses parents, à ses aïeux, à laquelle il croit pieusement et qui ne s'explique absolument que par nos doctrines. Nous avons fait cet essai, et nous n'avons pas encore été déçu ; nous n'avons trouvé aucune exception jusqu'à présent. Nous engageons donc ceux qui veulent s'éclairer sur ce point à répéter les mêmes épreuves, et nous leur prédisons le même résultat. Tous les hommes ont en eux *le spiritisme à l'état latent*. Poursuivons les citations de notre remarquable chroniqueur :

« Un de nos amis, M. R..., qui s'occupe non-seulement de magnétisme, mais aussi de massage médical, est lui-même une preuve vivante de la réalité des effets magnétiques.

» A son arrivée à Paris, il y a dix ans, les médecins furent unanimes à le condamner.

» Ils le déclarèrent atteint d'une phthisie pulmonaire incurable.

» Abandonné de la Faculté, il se retira dans son pays natal, dans le Midi.

» Là, dépérissant de jour en jour, il sembla pendant trois mois donner raison aux médecins...

» Aucun d'eux cependant ne lui faisait d'ordonnances !

» Il vécut pendant tout ce temps... de bouillons de grenouille, — deux tasses par jour...

» Et il finit par agoniser...

» Tout à coup, une jeune fille entre dans la chambre du moribond.

» Il la connaissait bien, sa vue lui fit plaisir ; mais rien ne semblait pouvoir le sauver.

» La jeune fille fondit en larmes...

» Elle s'approcha du lit et sanglotta plus fort...

» Puis, comme poussée par une force irrésistible, elle essuya ses yeux qui brillèrent d'un éclat extraordinaire, et elle sortit en courant.

» Elle courut bien loin dans les champs, — s'arrêta devant une herbe qu'elle ne connaissait pas, la cueillit, et revint, en courant toujours, auprès de l'agonisant.

» Elle jeta cette herbe dans de l'eau bouillante.

» Puis elle mit l'eau dans une tasse et en fit boire à notre ami...

» A l'instant une crise se produisit...

» Le malade transpira, — sa respiration devint plus calme, — il dormit, — il était sauvé !

» Dès le lendemain commença sa convalescence.

» Qu'était-ce donc que cette herbe ?

» La jeune fille n'en sait rien encore.

» Mille fois elle est revenue dans cette prairie du salut ; — elle a reconnu l'endroit où elles s'y était arrêtée. — mais elle n'a jamais pu dire quelle herbe elle avait cueillie.

» C'était une inspiration subite ; — elle n'était que l'instrument passif d'une volonté supérieure.

» Voici ce qui s'est passé :

» Tous les jours, depuis le départ de R..., un de ses amis, que je ne nommerai pas sans son autorisation, magnétisait un sujet et l'interrogeait sur le malade.

» Il était à Paris, — R... était à l'extrémité méridionale de la France.

» Et chaque jour il suivait les phases de la maladie.

» Enfin, le dernier jour, il s'écria :

» Il est trop tard !... je suis trop loin !... si j'étais auprès de lui, je le sauverais !...

» Puis, sa pensée se reporta sur sa sœur, qui habitait le même village...

» Et la jeune fille, au même instant poussée par cette volonté lointaine, se rendit auprès du malade.

» Vous avez vu le reste.

» Ce n'est point là un fait isolé.

» On en pourrait citer un grand nombre de plus compliqués, de plus surprenants...

Tout cela prouve la puissance de la volonté dont le fluide est mu incontestablement par des agents spirituels, et c'est ainsi que ce fait analogue à tant d'autres, comme le dit si bien notre chroniqueur, peut être revendiqué par le spiritisme. X.

Souvent ceux qui refusent d'ajouter foi aux présages croient aux pressentiments. Le célèbre Caméranus Casaraltique certaines personnes sentent par une inquiétude étrange, insolite, la mort effective ou prochaine de leurs parents, fût-ce à mille lieues. « Feue ma mère, Lucrece de Bermond, dit l'écrivain Gaffarel, avait un signe presque semblable. Nul ne mourait dans sa famille qu'elle ne le songeât en dormant, etc. » et c'était infallible comme il l'a souvent observé. (Cité par Bizouard.)

PETITE CORRESPONDANCE.

A plusieurs. — Dans le courant de l'exercice 1865-66, nous aurons le courage d'aborder toutes ces questions que nous étudions depuis longtemps dans le silence du cabinet. L'astrologie, la physiognomonie, la chiromonie, les signes, les nombres, les chaînes et courants dits magnétiques, enfin tout ce qui touche aux sciences occultes sera examiné ; nous n'oublierons pas toutefois de laisser dans notre gibecière ce qui serait incompris ou dangereux pour les profanes.

BIBLIOPHIE.

Un ange du ciel sur la terre, par BENJAMIN MOSSÉ, rabbin d'Avignon. — 1 volume in-12. 3 fr. 50. — Avignon, chez l'auteur et chez Bonnet fils, imprimeur ; (vient de paraître). Nous rendrons compte de cet ouvrage.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 6 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète la *Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

AVIS.

Pour avoir droit à une des deux primes que nous offrons (voir les numéros 46 ou 49), il est indispensable de nous adresser le prix des abonnements ou réabonnements avant le 22 courant (fin de l'exercice 1864-65).

— LA VÉRITÉ entrera dans sa troisième année d'existence le 22 de ce mois. Après avoir traité avec un certain éclat la Philosophie (1^{re} année) et la Théologie (2^e année), du spiritisme, Phylaléthès taille déjà sa plume pour en aborder l'Histoire. Saisissant le phénomène et ses conséquences aux temps les plus reculés de la terre, notre excellent ami le suivra pas à pas jusqu'à nos jours; œuvre colossale et digne du plus haut intérêt! Enfin, grâce aux précieux documents que nous avons en mains et au concours inespéré que plusieurs autres écrivains connus dans le monde des lettres veulent bien nous promettre, nous avons l'espoir que notre feuille sera toujours, et de plus en plus, intéressante, instructive. E. E.

CARACTÈRES DE LA RÉVÉLATION.

(7^e et dernier Article. — Voir le précédent numéro.)

Nous sommes obligé de nous borner dans une matière si capitale et si philosophique; les progrès dans la révélation ne peuvent donc être niés, ils résultent à la fois de la nature de Dieu et de la nature de l'homme. Ils sont avoués non-seulement par les philosophes, mais encore par les grands théologiens; toutefois il nous faut répondre à quelques critiques.

Certains théologiens objectent que ce qu'un concile a décidé devient, par cela seul, une vérité immuable. Ils se trompent sur ce point comme sur beaucoup d'autres. Le concile, quelque œcuménique qu'il soit, ne peut jamais fixer qu'une vérité relative, et qui ne devient absolue que par la consécration des lumières nouvelles que l'avenir apporte. C'est ce qui ressort clairement, en dehors de l'évidence axiomatique que cette proposition porte en elle, des paroles suivantes de saint Augustin, que Jean Reynaud a si heureusement opposées à la décision du concile de Périgueux, qui a condamné son livre.

« Les conciles, dit le grand docteur de l'Eglise, les conciles qui se font dans des régions particulières ou des provinces, cèdent sans difficulté à l'autorité des conciles généraux qui sont formés pour le monde chrétien tout entier; et les conciles généraux eux-mêmes sont souvent corrigés par ceux qui leur succèdent, quand ce qui était clos se découvre par l'expérience, et que l'on arrive à connaître ce qui était entièrement caché. » (De baptismo contra Donatistas, l. 2, c. 3.)

Quand un point de doctrine, un dogme, un article de foi, se trouve par le progrès des âges en contradiction flagrante

avec les lumières acquises ou les révélations de la conscience universelle, il est donc possible de leur faire subir un changement d'interprétation devenu nécessaire.

C'est cette interprétation qu'aujourd'hui le Spiritisme, c'est-à-dire la troisième révélation, la révélation de la révélation (comme la nomme dès 1820 Joseph de Maistre prophétisant la venue de l'Esprit), est venu donner, non-seulement de l'Evangile mais encore de toutes les préparations des Mythologies antiques, aussi bien que de la Bible qui renferme la première révélation du Sinaï, le décalogue, qui en un mot rend raison de tout ce qui regarde le plan divin de l'éducation humaine.

Mais, nous dit-on, « ce rôle que vous attribuez au Spiritisme n'est pas le sien; de votre aveu la révélation doit être unitaire, si elle est progressive. Ainsi le Christ n'a pas détruit le Moïsisme, il l'a seulement développé et amplifié, greffant sa doctrine sur le décalogue, sur l'accomplissement des prophéties en sa personne, sur la continuation de la religion juive, étendue seulement par lui à tous les hommes.

» Autre est le langage du Spiritisme qui vient, dit-il, partout réformer; il anéantit le christianisme loin de le continuer? »

Nous avons déjà répondu à toutes ces objections, la 1^{re} année (*Avantages pratiques du Spiritisme*, 3^e et 4^e articles), la 2^e année (*Christianisme et Spiritisme*, 6^e, 7^e, 8^e, 9^e, 10^e articles). Nous ne pouvons toujours nous répéter. Nous avons fait voir que le Spiritisme maintient la partie essentielle et substantielle des dogmes chrétiens, qu'elle n'en ôte que la partie introduite par les hommes, c'est-à-dire des minuties, des superstitions, etc., laissant intacte, et confirmant même toute la partie divine et immortelle. Nous renvoyons nos lecteurs à ces décisives démonstrations.

On nous oppose en dernière ligne « la variété des communications, leur peu de garantie, leur bigarrure et l'étrangeté de quelques-unes. Il n'est pas possible, ajoute-t-on, dans des conditions aussi peu sérieuses de vérité et d'identité des Esprits, d'en faire les agents d'une nouvelle révélation? »

Nous ne saurions mieux répondre qu'en analysant brièvement ce que dit Allan Kardec, dans son ouvrage *L'imitation de l'Evangile* (introduction), sur le contrôle des Esprits et le critérium spirite.

• Dieu a voulu que la nouvelle révélation arrivât aux hom-

Mais que M. de Caston y prenne garde, en s'aidant plus long-temps dans sa suffisance, en méconnaissant la source de ses talents, qu'il dit prodigieux, il risquerait de n'être plus que sorcier, c'est-à-dire inspiré par les Esprits de mensonge et d'orgueil qui soignent encore autour de nous sur cette terre.

L'article ci-dessus était composé et imprimé lorsque nous avons lu ce qui suit dans le numéro du 14 février du Progrès :

« Sorcier ne puis, dit M. de Caston, en la parole de qui nous ne pouvons nous décider à avoir pleine confiance après la séance de samedi. Singulière époque que la nôtre, où les sorciers font métier de modestie et mentent par crainte de ridiculiser cette affinité diabolique grâce à laquelle ils ont pu se complaire à nous faire des suppositions les plus ingénieuses empruntées au domaine du possible arrivant à qu'à nous en expliquer le pourquoi et le comment.

« Ah ! que si nous étions M. de Caston, nous nous garderions de cette devise et comme nous proclamations hautement l'origine spiritiste, infernale ou extra-linguère de notre science. Vous n'êtes pas sorcier, dites-vous, — et d'abord, en êtes-vous bien sûr ? et en ce cas prouvez votre dire, car si votre ort n'a de racine que dans un effort d'esprit humain, il y a quelque chose qui nous inquiète. Nous renonçons à le comprendre, nous échafaudons les uns sur les autres les suppositions les plus absurdes, nous en venons à de flagrants délits d'insanité imaginative, et le tout pour retomber de toute la hauteur de nos raisonnements, en un rien de temps, dans le néant.

« Sorcier ! » que voulez-vous de plus ? »

« Donc, en dépit de M. de Caston lui-même, nous maintenons, au nom du bon sens, la seule explication plausible de sa science. Et quand M. de Caston commandera aux cartes que nous croyons tenir dans nos mains et voir de nos yeux, quand il substituera sa volonté à la nôtre propre, quand il lira nos autographes à travers un quadruple emmitoufflement de flanelles et de serviettes, nous saurons à quoi nous en tenir, et nous répondrons par un sourire harmonieux aux efforts de M. de Caston pour nous prouver la possibilité de l'impossible. A l'impossible nul n'est tenu, dit la sagesse de nos ancêtres, nous tenons en haute estime, malgré les raileries de M. de Caston, pour les vieux proverbes. Or, M. de Caston se fait un jeu de rendre l'absolu possible et possible l'absolu, nous ne sommes pas de son avis.

Torquemada, dans son *Alexandride*, raconte que, peu de temps avant lui, il était arrivé à Bologne par une chose un peu près semblable à celle que Pline et Lucien disent être arrivée à Athènes et à Corinthe. Il y rapporte donc qu'un jeune homme, nommé Valquez de

Ayola, étant allé à Bologne, avec deux de ses compagnons, pour étudier en droit, et n'ayant pas trouvé dans la ville un logement tel qu'ils le voulaient, on leur montra une belle et grande maison abandonnée, disait-on, parce qu'il y revenait un spectre qui effrayait tous ceux qui voulaient y demeurer. Ils se moquèrent de ces discours et y fixèrent leur demeure.

Au bout d'un mois, Ayola veillant seul dans sa chambre, et ses compagnons dormant tranquillement, il ouït venir, comme de loin, plusieurs chaînes qu'on traînait sur le sol et dont le bruit s'élevait vers lui par l'escalier de la maison; il se recommanda à Dieu, fit le signe de la croix, prit son épée et un bouclier, et ayant la chandelle à la main il vint ouvrir sa porte par un spectre épouvantable, n'ayant que les os, mais chargé de chaînes.

Ayola le conjura de lui demander ce dont il avait besoin. Le spectre lui fit signe de le suivre, marcha devant lui, et comme il descendait l'escalier, la lumière d'Ayola vint à s'éteindre. Il retourna à sa chambre, la ralluma, suit encore l'Esprit, qui le conduit à travers une cour, où il y avait un puits; Ayola, craignant que le fantôme ne voulût y précipiter, s'arrêta. Mais, le fantôme lui fit signe de le suivre encore. Ils entrèrent donc dans le jardin, où le spectre disparaît à un certain endroit. Ayola arrache quelques poignées d'herbes sur le lieu, retourne raconter à ses compagnons ce qui lui était arrivé, et, le matin il en donne avis aux principaux de la ville de Bologne.

Le gouverneur et les magistrats viennent à leur tour reconnaître l'endroit. On y fouille, et l'on trouve un corps sans chair, mais chargé de chaînes. On s'informe de ce que ce pouvait être, mais on ne peut en rien découvrir de certain. On fit faire alors à ce mort des obsèques convenables, et, depuis ce temps la maison ne fut plus infestée. Du temps de Torquemada il y avait encore à Bologne et en Espagne des témoins de ce fait, et il ajoute qu'Ayola ne manquait pas d'une certaine autorité, ayant été chargé, à son retour dans sa patrie, d'un emploi considérable, et son fils étant encore, à l'époque de son livre, président dans une des grandes villes du royaume.

PETITE CORRESPONDANCE.

Nous vous serons obligés de nous adresser la communication que vous avez obtenue au sujet de la différence qui existait en effet, d'après les anciens philosophes, entre l'Amor et l'Esprit, proprement dit.

ERRATUM. — A l'article PETITE CORRESPONDANCE, dernier numéro, lisez *chir mancia* au lieu de *chironnia* (4^e ligne), et *courants* au lieu de *courents* (5^e ligne).

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

DEUXIÈME ANNÉE. 1864-65.

ARTICLES DE FOND. — PHILOSOPHIE. — GÉNÉRALITÉ.

Influence du spiritisme sur les progrès de l'humanité. 1, 5, 11, 15 et 19

A. B. C. ou la logique dans le spiritisme. 7, 29, 42, 57, 77, 89, 95, 140.

Objections contre le spiritisme. 23 et 27

Un prophète du spiritisme. 33, 37, 41 et 47

Signes de l'avènement de l'Esprit. 51, 55, 61, 65, 71, 75, 81, 89, 93 et 99

Conséquences de l'avènement de l'Esprit. 105 et 109

La Grâce au point de vue spiritiste. 115, 121, 127, 133 et 137

Nouveau des idées. 141 et 145

Christianisme et spiritisme. 149, 153, 157, 161, 165, 169, 173, 177, 181. et 185

Des miracles au point de vue spiritiste. 189, 193, 197 et 201

La prière au point de vue spiritiste. 205 et 209

Caractères de la révélation. 213, 217, 221, 225, 229, 233 et 237

ARTICLES DIVERS. — POLÉMIQUES. — CORRESPONDANCES.

Etude spiritiste. Eugénie de Guérin. 2

Réalité de l'apparition des Esprits à l'époque des Néoplatoniciens. 3

Chacun de nous a une mission. 4

Témoignage de saint Augustin en faveur des faits spiritistes. 6

Petite correspondance. 10

Polémique spiritiste : Eliphas Lévi, Paracelse et autres. 12, 16 et 20

Correspondance (de Constantinople). 17

Lettres familières. 21

	PAGES.		PAGES.
Causeries sur le spiritisme expérimental.	24	Faits spirites.	160
La préexistence enseignée par la Bible et les Evangiles.	24	Fait remarquable de lucidité somnambulique.	164
Etude spirite : Le diacre Paris et les prodiges de St-Médard.	28, 34, 38, 42	Variétés.	168
Cours publics de magnétisme et de spiritisme à Lyon	35, 38 et 49	Variétés.	171
Contre la damnation éternelle.	48	Variétés : Mme Comet.	176
Les œuvres d'Allan Kardec mises à l'index.	51	Variétés : La Toussaint des Japonais.	180
Hosties ensanglantées.	52	Une voyante.	182 et 186
Deux fruits du bréviaire Romain.	53	Fait spirite.	188
Les trois révélations.	56	Une vision.	200
Correspondance (de Riom)	89 et 63	Variétés : Vision de Miss Harriss.	204
De la tolérance religieuse.	60	Variétés : L'âme de Suzanne.	207
Le troisième temple.	62	Variétés : Transmission de la pensée.	211
Spiritisme et spiritualisme.	62	Variétés : La Nonne sanglante; fait spirite.	215 et 216
Etude spirite : Constant Savy.	64	Faits spirites.	224
Les faux messies et prophètes.	66	Faits spirites.	228
Evocations spirites des premiers chrétiens.	67	Variétés : Puissance de la volonté; pressentiment.	235 et 236
Correspondance (de Paris).	69	COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.	
Etude spirite : Emile Bertrand.	72 et 76	Sublime des révélations nouvelles.	4
Une preuve de l'immortalité.	74	Électricité spirituelle. — Télégraphe spirituel.	9
Aveux d'un prêtre catholique sur l'enfer.	79 et 84	Changements futurs.	13
Concordance du spiritisme et du Judaïsme.	88, 94, 100 et 106	L'astre de feu.	18
Nature des Esprits selon Origène.	89	Fil prophétique.	21
Jugement d'Allan Kardec sur l'histoire de Louis XI.	90	Que celui qui a des oreilles pour ouïr, entende.	25
Discernement des Élus.	100	La médiumnité a été de tout temps	30
Les deux synagogues.	110, 116 et 122	Actions de grâces à Dieu pour les bienfaits du spiritisme.	31
Des enfants morts en bas-âge.	117	Eclair du spiritisme.	36
Moïse Aschch.	128	Ratapon ou le rat précheur. — Un fils à son père.	39
La préexistence et les réincarnations prouvées par l'inégalité des êtres	131	A l'humanité incrédule.	40
Étude spirite : Matter.	138	Le cheval favori et le mulet. — Contre les Pharisiens de nos jours.	44
Miracles d'après les rabbins.	142 et 146	Le spiritisme vient de Dieu.	45
Renan et le spiritisme	180, 154, 158, 162, 166 et 170	Voix de l'Éternel et prière qui lui répond.	53
Correspondance (de Carcassonne).	152	Croyez.	59
Le péché originel et la prescience.	174	Le champ de blé.	63
Intervention des Esprits dans les songes.	178	Histoire de Louis XI, dictée par lui-même (30 articles).	67
Correspondance (de Riom).	184	Transformation de la société.	136
Inégalités terrestres.	188	Le vent de la vérité.	139
Comment le curé d'Ars fut persécuté par les Esprits.	190 et 194	La Gloire céleste.	184
Le Ramanenjana.	198	Signes des temps.	188
Les précurseurs du spiritisme : les bardes Gallois; Cyrano de Bergerac.	202, 206, 210, 214, 218, 220, 226. et 234	BIBLIOGRAPHIE. — DESSINS.	
Nature des Messies.	215	Le sauveur des peuples. — La Ruche spirite Bordelaise.	4
Etude spirite : Pluralité des existences.	220, 223 et 231	L'Univers, Dieu et l'homme.	10 et 14
Correspondance : Une lettre spirite de Victor Hugo.	231	Appel des vivants aux Esprits des morts.	14
Opinion des Néoplatoniciens contre le suicide.	235	La Revue spirite d'Anvers.	10
Petite correspondance.	236 et 239	Annali dello spiritismo in Italia.	26
CHRONIQUES. — NOUVELLES ET FAITS SPIRITES DIVERS. — VARIÉTÉS. —			
POÉSIES.			
Encore les phénomènes de Poitiers.	13	Histoire de Jeanne d'Arc, dictée par elle même.	32
Photographies spirites.	13 et 16	Études et séances spirites du docteur Houat.	46 et 49
Nouvelles diverses.	18	L'imitation de l'Evangile selon le spiritisme.	54
Pluie de pierres à Paris en 1846.	21	Dessin spirite par M. Lombardo, de Constantinople.	54
Un pasteur protestant molesté par les Esprits.	22	La guerre au diable et à l'enfer. — Philosophie du bon sens.	60
Un procès où on voudrait faire intervenir le spiritisme.	25	Satan et la magie de nos jours. — L'éducation maternelle.	98
Faits spirites.	26	L'immortalité.	103 et 113
Faits spirites : charité; prédictions; songes; somnambulisme	31 et 32	La vie éternelle.	104
Variétés.	40	Satan spirite.	107
A tous nos frères et sœurs spirites.	43	La mort du Diable.	108
Dévouement et reconnaissance.	45	Lettres sur le spiritisme. — L'Avenir.	114
Le Tasse et son Esprit follet.	53	Antiquité des races humaines.	119
Chronique : la France littéraire.	59	Les Miracles de nos jours.	120, 126 et 131
Variétés : François les Bas-Bleus.	69	Pluralité des mondes.	132, 136, 140, 144 et 148
Croquis d'outre-tombe (poésie, I.)	86	La voix d'outre-tombe.	132
— — (— II.)	92	Nature et destination des astres.	144
— — (— III.)	103	Un Ange du Ciel sur la terre. — Pluralité des existences.	204
— — (— IV.)	119	Le médium Évangélique.	212
Curieuse infestation.	128 et 134	Almanach spirite. — La Luce.	216
Lai Maïge de Prévérèndè.	156	Dessins médianimiques (Voir les nos 1, 3, 4, 5, 6, 8, 9, 11, 12, 14, 16, 22, 27.)	
Extrait de L'Avenir.	159		
Les Ombres (Supplément. — Livre, depuis le no 28, etc.)	159		

Pour tous les articles non signés :
LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.

